

Le FIGARO . 26 . RUE DROUOT.

FIGARO ILLUSTRÉ

17^{me} Année
ÉDITEURS

1889-90

BOUSSOD, VALADON & C^{ie} SUCCESSEURS
DE
COUPIL & C^{ie}
Paris

GARO

GARO

SUPPLÉMENT
au
FIGARO
18^{me} 1889
COUPIL & C^{ie}
Boussod, Valadon & C^{ie}
9 Rue Chaplat

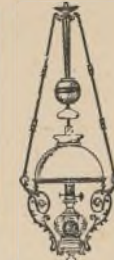
Ayuntamiento de Madrid



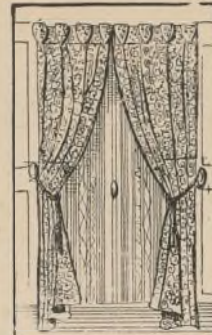
Chambres à coucher, depuis 220 fr.



Depuis 13 fr.



Depuis 15 fr.



Depuis 7 l. 75 le rideau.



Garnitures, depuis 12 fr.



Plumeaux, depuis 0 l. 50.

A LA MÉNAGÈRE

20, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris

ON TROUVE RÉUNIS

TOUS LES ARTICLES PROPRES À L'INSTALLATION

DES

Châteaux, Maisons, Appartements, Bureaux

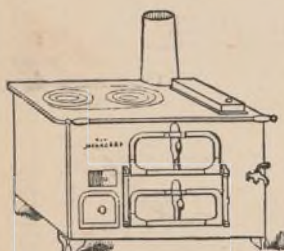
Parcs, Jardins, Écuries

GRAND CHOIX DE MORCEAUX DE MUSIQUE

Édition française de luxe, 15 cent. — Partitions et recueils, depuis 60 cent.

Prix fixe marqué Catalogues franco

TÉLÉPHONE — ASCENSEUR



Depuis 52 francs.



Depuis 12 fr. 50.



Garnitures, depuis 2 fr. 90.



Services de table, depuis 25 fr.



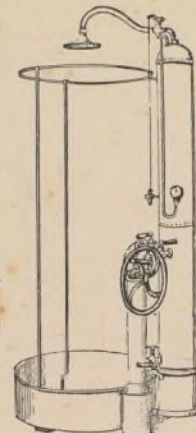
Services de table, depuis 15 fr. 50.



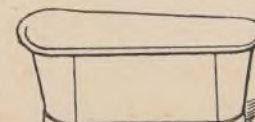
Depuis 4 fr. 75.



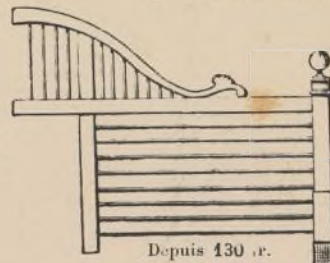
Depuis 2 fr. 75.



Ordinaire, dep. 40 fr.
A pression — 190 fr.



A dossier, depuis 30 fr.



Depuis 130 fr.



Depuis 18 fr. le metre.



Non garnie, 29 et 36 francs.



Bancs, depuis 100 fr.

MAISON DE LA

BELLE JARDINIÈRE

2, Rue du Pont-Neuf, PARIS Rue du Pont-Neuf, 2

HABILLEMENTS tout FAITS et sur MESURE pour HOMMES, pour JEUNES GENS et pour ENFANTS

ASSORTIMENTS les plus COMPLETS

POUR TOUT CE QUI CONCERNE

L'HABILLEMENT de l'HOMME :

VÊTEMENTS de VILLE

VÊTEMENTS de CÉRÉMONIE

VÊTEMENTS de TRAVAIL.

Costumes de Sociétés de TIR,

NAUTIQUES, de GYMNASTIQUES,

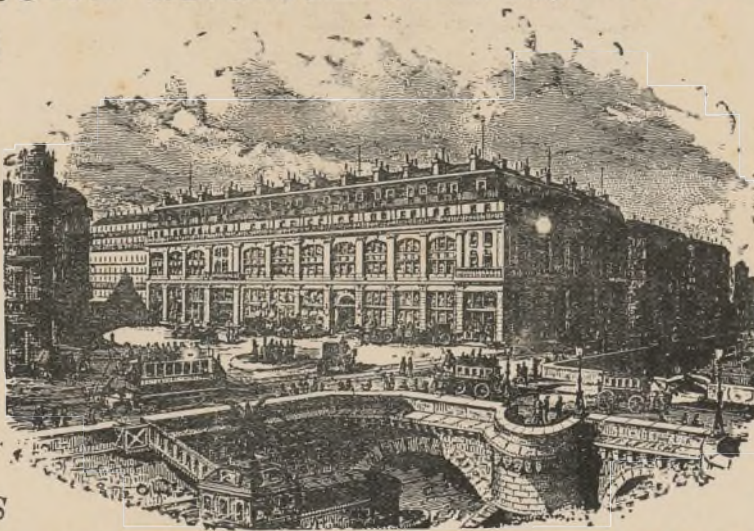
Garçons et Filles;

d'Administrations; de Bataillons

scolaires, de Sapeurs-Pompiers, etc.

UN FORMES

et TROUS. EAUX de COLLÉGIENS



CHOIX IMMENSE

DE

CHAUSSURES pour HOMMES,
DAMES et ENFANTS

dans tous les genres et dans tous les Prix

ARTICLES de VOYAGE

et de CHASSE, CHEMISERIE,

LINGERIE, CHAPELLERIE,

GANTERIE, CRAVATES,

COUVERTURES de VOYAGE,

COUVERTURES pour CHEVAUX

RAYON spécial pour ENFANTS.

RAYON spécial de LIVRÉE.

RAYON spécial pour ECCLÉSIASTIQUES

SERVICE PERMANENT DE LIVRAISON À DOMICILE POUR PARIS

EXPÉDITIONS en PROVINCE contre REMBOURSEMENT, FRANCO au-dessus de 25 francs

SEULES SUCCURSALES :

ANGERS, LYON, MARSEILLE, NANTES, ELBEUF, LILLE

et à PARIS, Place Clichy, au coin des rues de Clichy et d'Amsterdam.

Ayuntamiento de Madrid

Nouveautés de la Collection Hetzel

Bibliothèque d'Éducation et de Récréation

Enfance-Jeunesse **ÉTRENNES 1890** J. Hetzel & C^{ie} Éditeurs 18, r. Jacob. Paris

(A) ANDRÉ LAURIE Mémoires d'un Collégien russe Dessins de GEORGE ROUX	(B) JULES VERNE Famille-sans-nom Dessins de TIRET-BOGNET	(D) M. GÉNIN Les Grottes de Plémont-Pain d'Épice Dessins de FESQUET
(A) A. GENNEVRAVE Marchand d'Allumettes Dessins de J. GEOFFROY	(B) JULES VERNE Sans dessus dessous et Le Chemin de France — Dessins de GEORGE ROUX	(D) L. SPARK Les Bêtes d'Esprit , d'après M. PROSSER Dessins de L. BECKER
(A) F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ Ce qu'on dit à la Maison Leçons qui ne se trouvent pas dans Noël et Chapsal. — Dessins de GEOFFROY	(C) ALEXANDRE DUMAS Histoire d'un Casse-noisette Dessins de BERTALL	(E) L. FRÉLICH Première Chasse de Jujules (E) E. FROMENT Scènes familiales — Au Château
(A) ANDRÉ LAURIE De New-York à Brest en 7 heures Dessins de RIOU	(C) J. LERMONT L'Aînée , d'après SUZAN COOLIDGE Dessins de J. GEOFFROY	(F) CASELLA Les Chagrins de Dick (F) DE LUCHT Les Animaux domestiques
(A) Collection in-8, illustrée à 7 fr. Cartonnée, 10 fr. — Reliée, 11 fr. Œuvres de Stahl, Sandeau, Legouvé, Laurie, Daudet, Malot, Victor Hugo, de Laprade, Mayne-Reid, Viollet-le-Duc, etc.	(B) Voyages Extraordinaires in-8 illustrés Chaque volume, 9 fr. — Cartonné, 12 fr. — Relié, 14 fr. JULES VERNE complet, 30 volumes (C) Collection in-8 illustrée à 4 fr. 50. Cart., 6 fr. Œuvres de Stahl, J. Verne, E. Reclus, etc.	(D) Petite Bibliothèque Blanche Volumes grand in-16 à 1 fr. 50. — Cartonnés, 2 fr. (E) Bibliothèque de M^{lle} Lili — Albums Stahl en noir, 2 fr.; cartonnés, 4 fr. (F) Albums en couleurs , 1 fr.; cart., 2 fr. 50

Année 1889 Deux volumes in-8 illustrés **Magasin d'Éducation et de Récréation** **Tomes 49-50**
Chacun 7 fr.; cartonné 10 fr.; relié 12 fr.

Envoi franco des Catalogue et affiche illustrés, — Etrennes 1890. Envoi franco de toute demande dépassant 15 francs accompagnée de son montant.

L'URBAINE Compagnie d'Assurances **SUR LA VIE**  8, Rue Le Peletier **PARIS** **L'URBAINE**

PUBLICATIONS ILLUSTRÉES POUR ÉTRENNES, EN VENTE CHEZ LES ÉDITEURS C. MARPON & E. FLAMMARION, 26, RUE RAGINE, PARIS
ET DANS LEURS SUCCURSALES :

Galeries de l'Odéon, — rue Rotrou, 4, — rue de Vaugirard, 20, — Boulevard des Italiens, 12, — rue Auber, 14, — rue Marengo, 2

Vient de paraître :

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE
LE
VICTOR HUGO DE LA JEUNESSE
PETIT PAUL, PAUVRES GENS,
LÉGENDE DU BEAU PÉCOPIN, ÉPOPEE DU LION

UN BEAU VOLUME
GRAND IN-8° JÉSUS

PRIX :
Broché..... 10 f.
Relié toile, tr.
dor., plaque 14 f.
Relié 1/2 chag.
tr. dorées... 15 f.



ILLUSTRATIONS
DE
A. BRUN
AD. MARIE
LANÇON
FÉRAT
ROCHEGROSSE
etc., etc.

COLONEL FREY
COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE
VUES — SCÈNES — CROQUIS

ILLUSTRATIONS DE BRETEGNIER, DARONDEAU, FERNANDO, JEANNIOT,
NOUSVEAUX, PHILIPPE

UN VOLUME GR. IN-8 JÉSUS AVEC CARTES EN COULEUR
Prix : Broché, 10 fr. — Relié toile, plaque, 14 fr. — Demi-chagrin,
tranches dorées, 15 fr. — Amateur, 16 fr.

GUSTAVE LE BON
LES PREMIÈRES CIVILISATIONS

UN VOLUME GRAND IN-8 JÉSUS
Prix : Broché, 10 fr. — Relié toile, plaque, 14 fr. — Demi-chagrin,
tranches dorées, 15 fr. — Amateur, 16 fr.

LOUIS BOUSSENARD
AVENTURES EXTRAORDINAIRES D'UN HOMME BLEU

UN VOLUME GRAND IN-8 JÉSUS, ILLUSTRÉ PAR CLÉRICÉ
Prix : Broché, 9 fr. — Relié toile plaque, 13 fr. — Demi-chagrin, 15 fr.



Gravure extraite d'Uranie

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE

Volumes in-8° à 10 fr., broché. — Reliure toile, plaque, 14 fr.
Demi-chagrin, tranches dorées, 15 fr.
BERTALL..... **Les Plages de France**..... 477 illustrat.
E. MONTEIL..... **Jean-le-Conquérant**..... 260 dessins.
ALPHONSE DAUDET... **La Belle-Nivernaise**..... 225 planches
BERTHE FLAMMARION. **Trois Enfants coura-**
geux..... 180 dessins.
HECTOR MALOT..... **La Petite Sœur**..... 170 figures.
M^{re} ROBERT HALT..... **La Petite Lazare**..... 100 dessins.
— **Histoire d'un petit**
homme (Couronné)..... 100 gravures
H. DU CLEUZIOU..... **La Création de l'Homme** 370 figures.

Vient de paraître :

URANIE

PAR

CAMILLE FLAMMARION

Illustrations de BIELER, MYRBACH (Collection Guillaume)

Un volume in-8° { Prix : Broché..... 10 fr.
— Reliure d'amateur spéciale. 15 fr.

DU MÊME AUTEUR :

NOUVELLE ÉDITION COMPLÈTEMENT REFONDUE DE
ASTRONOMIE POPULAIRE

4 VOL. GR. IN-8, ILLUSTRÉ DE 360 GRAV., 7 CHROMOS, CARTES CÉLESTES
(100^e mille)

Prix : Broché, 12 fr. — Relié toile, plaque, 16 fr.
Demi-chagrin, tranches dorées, 17 fr. — Amateur, 18 fr.

BIBLIOTHÈQUE MINIATURE
REPRODUCTION MICROSCOPIQUE D'ÉDITIONS DE LUXE
VOLUMES PARUS :

BERNARDIN DE S^t-PIERRE

PAUL & VIRGINIE

UN VOLUME

LA FONTAINE

FABLES

DEUX VOLUMES

DE MANON LESCAUT.

Tout ce que je me rappelle à l'heure de quelques années
moins écoulées, où la faveur du sort m'a
permis l'humiliation d'avoir recouru à l'industrie.
J'allais passer à la ville une partie de l'après-midi,
et je revenais souper à Chailly, accompagné fort
souvent de M. de T.... dont l'amitié croissait de
jour en jour pour nous. Mon trouva des res-
sources contre l'ennui. Elle se fit dans la voi-
sine avec quelques jeunes personnes que le
jeunesse y avait réunies. La promenade et les
petits exercices de leur sexe finissent alternati-
vement leur occupation. Une partie de jeu, dont



Spécimen d'une page de MANON LESCAUT

Prix de chaque volume..... 2 fr. 50
— En belle reliure d'amateur..... 4 fr. 50
— Les six volumes, en reliure pleine, avec étui en peluche..... 40 fr.
Cet écriin artistique est le succès de la saison pour les ÉTRENNES AUX DAMES

SILVIO PELlico

MES PRISONS

Édition illustrée

UN VOLUME

L'ABBÉ PRÉVOST

MANON LESCAUT

Édition illustrée

DEUX VOLUMES

MAISON FONDÉE EN 1818

12 MÉDAILLES
dont 4 d'or

Paris
Londres
Philadelphie
Nice, etc.

Nice 1884
Membre du Jury

FRUITS CONFITS
Pour Cadeaux et Desserts

JOSEPH NÈGRE
à GRASSE (Alpes-Maritimes)
SUCCURSALE A CANNES

Il est envoyé FRANCO à domicile en FRANCE, CONTRE MANDAT-POSTE, des boîtes spéciales de FRUITS CONFITS 1^{er} choix, au prix de :

Boîte de 1 k., Fr. 7	Boîte de 3 k., Fr. 18 20	Boîte Colis-Postal
— 2 k., Fr. 12	— 4 k., Fr. 23 70	Fr. 15

Tarif pour l'ÉTRANGER envoyé sur demande

Le Prix Courant des Fruits confits, Confitures, Violettes sucrées, Eau de fleurs d'oranger, Huile d'olives, etc., est envoyé franco sur demande à J. NÈGRE, à Grasse.

LA CÉLÈBRE

LAMPE ROCHESTER

LA MEILLEURE QUI EXISTE

Sa Lumière éclatante est préférable à toute autre et sa Force est de

65 BOUGIES

Plus de 500,000 Lampes sont en usage dans l'Élite de la Société Américaine

LA LAMPE ROCHESTER
est reconnue supérieure à tous les autres systèmes

Fabrique à NEW-YORK
Succursale à PARIS, 1, rue Scribe

VOIR DANS SON MAGASIN DE LA RUE SCRIBE

Ses splendides Lampes d'un système nouveau, ses Abats-Jours inédits en dentelles, fleurs et fantaisies, ses Objets d'art en argent ciselé et repoussé, ses Candélabres, Bougeoirs, Bibelots, Tables en onyx, etc., etc.

LE MONITEUR DE LA MODE
JOURNAL DU GRAND MONDE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Parmi les publications destinées aux dames, il est difficile d'en rencontrer une donnant à la fois satisfaction à la femme élégante, à la mère de famille, à la maîtresse de maison. Le *Moniteur de la Mode* remplit ce triple but. Fondé depuis 1843, et progressant sans cesse, il compte aujourd'hui plus de 200,000 abonnés.

On trouve dans chaque numéro de nombreuses illustrations représentant des toilettes de tous genres; des détails de modes, touchant à toutes les parties de la toilette, depuis la coiffure jusqu'à la chaussure; des costumes d'enfants de tout âge; des modèles de travaux de dames de toutes sortes; enfin d'élégants dessins d'ameublement. La partie littéraire, traitée avec le même soin, comporte des nouvelles et des feuilletons d'écrivains en renom, des variétés, une *Causerie du Docteur*, des recettes de ménage, des jeux d'esprit, etc., etc.

Citons particulièrement une *Correspondance* des plus intéressantes, dont une partie est faite par M^{me} Gabrielle d'Eze, la rédactrice en chef du journal, et une autre par le Docteur.

Le *Moniteur de la Mode* pénètre partout. Il n'est pas un événement mondain dont il ne s'occupe, une mode inédite qu'il ne soit le premier à signaler, un ouvrage manuel d'un nouveau genre dont il ne donne aussitôt le modèle.

Le *Moniteur de la Mode* est une publication essentiellement française. Tous ses modèles, empruntés aux premières maisons de Paris, sont dessinés et gravés par des artistes français.

La collaboration de Bachaumont, indique suffisamment la note élégante de cette publication.

Sous le titre: « Silhouettes féminines », Le *Moniteur de la Mode* publie en moyenne une fois par mois le portrait d'une femme en vue, soit une souveraine, soit une femme célèbre par son rang, son talent, ou quelque grand acte de charité.

Pour compléter l'Histoire de la coiffure et partager son succès, viendront l'Histoire de la Table, l'Histoire du Corset, de la Chaussure, etc. — Grâce à ses nombreux patrons qui permettent à la mère de famille de confectionner elle-même ses toilettes et celles de ses enfants, grâce aux conseils qu'il donne pour l'arrangement et l'ornementation de son intérieur, le *Moniteur de la Mode*, au lieu d'être une dépense devient une véritable économie.

Aussi n'est-il pas de cadeau plus utile et agréable à faire à une jeune fille, à une mère de famille qu'un abonnement au *Moniteur de la Mode*; le numéro impatientement attendu chaque semaine, renouvelle le plaisir du cadeau reçu, en même temps qu'il ravive chaque fois le souvenir du donateur.

ÉDITION SIMPLE
(SANS GRAVURES COLORIÉES)
COMPOSÉE DE

52 numéros de 12 pages grand format, avec plus de 2,500 gravures noires dans le texte;
12 feuilles de patrons tracés;
12 patrons coupés;

PRIX D'ABONNEMENT

Un an.	14 fr.
Six mois.	7 50
Trois mois.	4 fr.

ÉTRANGER: le port en sus.

ÉDITION
AVEC GRAVURES COLORIÉES
COMPOSÉE DE

52 Numéros de 12 pages grand format, avec plus de 2,500 gravures noires dans le texte;
52 gravures coloriées, dont 2 superbes planches de saison, double format.
12 feuilles de patrons tracés.

PRIX D'ABONNEMENT

Un an.	26 fr.
Six mois.	15 fr.
Trois mois.	8 fr.

ÉTRANGER: le port en sus.

M. Abel GOUBAUD, Directeur du MONITEUR DE LA MODE, 3, rue du Quatre-Septembre, à Paris.

UNION DES PROPRIÉTAIRES DE NICE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 500,000 FRANCS

SIÈGE SOCIAL : MAISON DE VENTE :
NICE, 7, place de l'Hôpital | PARIS, 10, avenue de l'Opéra

HUILE D'OLIVE SUPÉRIEURE

EAU DE FLEURS D'ORANGER EXTRA

Exposition Universelle Paris 1889. Hors Concours. MEMBRE DU JURY

CHOCOLAT DEVINCK PARIS

MÉDAILLES D'OR ET HORS CONCOURS AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

ADMINISTRATION : 5, RUE DES MATHURINS

MAGASINS DE VENTE :
175, rue Saint-Honoré et rue Lafayette, 76

Usine et Maison de vente : rue des Haudriettes, 6



Fournisseur de LL. MM. l'Empereur du Brésil et le Roi des Belges.

VÉRITABLE

EAU DE BOTOT

Seul Dentifrice approuvé

par l'ACADÉMIE de MÉDECINE de PARIS

Recommandé spécialement pour les soins de la Bouche, avec la POUDRE de BOTOT au Quinquina

EXIGER LA VÉRITABLE EAU DE BOTOT

PARIS, 229, Rue Saint-Honoré, et chez tous les principaux Droguistes et Parfumeurs.

IMBERT DE SAINT-AMAND

LES FEMMES DE VERSAILLES

Un beau volume in-8 soleil
de 515 pages,
orné de 19 planches en taille-douce

Prix broché. 20 fr.
Demi reliure, fers spé-
ciaux ou amateur. . . 30 fr.

LA COUR DE MARIE-ANTOINETTE

Un beau volume in-8 soleil
de 500 pages,
orné de 19 planches en taille-douce

Prix broché. 20 fr.
Demi reliure, fers spé-
ciaux ou amateur. . . 30 fr.

GUSTAVE AIMARD

LE ROI DES PLACERS D'OR

Un beau volume grand in-8 Jésus orné de nombreuses illustrations
dans le texte, de F. BESNIER.
Huit grandes compositions hors texte.

Prix broché. 8 francs
Cartonnage élégant, fers spéciaux. 12 francs

JULES CLARETIE
de l'Académie Française

PIERRILLE

Un joli volume in-18 Jésus
avec de nombreuses illustrations
de F. MOREL

Prix broché. 3 fr. 50
Cartonnage élégant. . . 5 francs

HECTOR MALOT

PAULETTE

Un joli volume in-18 Jésus
avec de nombreuses illustrations
de F. FAU

Prix broché. 3 fr. 50
Cartonnage élégant. . . 5 francs

LOUIS GERMONT

LOGES D'ARTISTES

Un beau volume grand in-8 carré orné de 200 dessins de FOURNERY

Prix broché. 12 francs
Riche reliure. 15 francs

CATULLE MENDÈS et RICHARD LESCLIDE

CALENDRIER RÉPUBLICAIN

Magnifique publication illustrée avec grand luxe. Dessins en couleurs
hors texte, de Lucien MÉRIET

Douze fascicules in-4 Jésus. 60 francs
— — in-4 colombier papier teinté. 120 —
— — sur papier impérial du Japon avec
double suite de gravures. 300 —

3, Place de Valois — **E. DENTU**, Éditeur — 3, Place de Valois
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

MAISON POUR LA VENTE AU DÉTAIL
36 bis, Avenue de l'Opéra

ÉTRENNES DE 1890

RENÉ DE PONT-JEST

LE FLEUVE DES PERLES

(ÉDITION DU FIGARO)

Un fort joli volume in-16 Jésus pittoresque
orné de nombreuses illustrations de FÉLIX RÉGAMÉY

Prix broché. 3 fr. 50
Élégant cartonnage. 5 francs

GEORGES ROBERT

VOYAGES

A TRAVERS L'ALGÉRIE

Un fort volume in-8° colombier, comprenant :

1° La Province d'Alger; 3° La Province de Constantine;
2° — d'Oran; 4° Le Sahara algérien.

Prix broché. 20 francs
Cartonnage fers spéciaux. 25 francs

GUSTAVE BOURCART & LE M^{re} GRANGES DE SURGERES
LES FRANÇAIS DU XVIII^e SIÈCLE
(ÉDITION D'AMATEUR)

Un très beau volume in-8° raisin sur papier vergé
orné de 12 beaux portraits dont 2 en couleurs

Prix broché. 60 francs
Demi-reliure amateur. 70 francs

IMBERT DE SAINT-AMAND

LA COUR DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

Un beau volume
grand in-4° de 600 pages
orné de 16 planches en fac-simile
et 6 gravures acier.

Prix broché. 30 fr.
Demi-reliure amateur. . . 40 fr.

LES DERNIÈRES ANNÉES

DE MARIE-ANTOINETTE

Un beau volume
in-8 soleil de 720 pages
orné de 24 planches en fac-simile.

Prix broché. 20 fr.
Demi reliure fers spé-
ciaux ou amateur. . . 30 fr.

VICTOR TISSOT

LA SUISSE INCONNUE

Un beau volume grand in-8 Jésus,
orné de nombreuses illustrations dans le texte, de F. DE HAENEN,
12 grandes compositions sur bois hors texte.

Prix broché. 10 francs
Cartonnage élégant fers spéciaux. 14 francs

ÉMILE RICHEBOURG

LE MILLION DU PÈRE RACLOT

Ouvrage couronné par l'Académie Française.

Un joli volume in-18 Jésus
illustré de nombreux dessins
de F. FAU.

Prix broché. 3 fr. 50
Cartonnage élégant. . . 5 francs

PAUL GINISTY

UN PETIT MÉNAGE

Un joli volume in-18 Jésus
avec de nombreux dessins de F. FAU

Prix broché. 3 fr. 50
Cartonnage élégant. . . 5 francs

LOUIS MOYNIER

LETTRES D'UN CHIEN ERRANT

Un volume in-8 colombier,
orné de 53 dessins originaux des maîtres contemporains.

Prix broché. 10 francs
Prix cartonné demi-reliure amateur. 15 francs

CONTES ET NOUVELLES

LE NOUVEAU DÉCAMÉRON

par les premiers littérateurs contemporains
10 volumes illustrés avec gravures en taille douce.

Chaque volume in-8 écu, prix broché. 6 francs
Chaque volume cartonné, fer spécial. 7 fr. 50

EAU MINÉRALE NATURELLE GAZEUSE

BUSSANG

(VOSGES)

Déclarée d'intérêt public par Décret du 7 Avril 1866

L'Eau minérale de Bussang est essentiellement digestive (gaz acide carbonique, sels alcalins); tonique et reconstituante (manganèse, arseniate de fer et phosphate calcique); en même temps qu'antinéphrétique, antigravelleuse et antigoutteuse (soude, lithine, silice et borate calcique).

Elle tient un rang considérable comme Eau diurétique, et dès les siècles derniers on l'employait avec succès dans les rétentions d'urine.

Ce qui caractérise l'Eau de Bussang comme eau apéritive et essentiellement digestive, c'est la présence du manganèse dans de fortes proportions et de l'arséniate de fer dans des proportions eupéptiques. C'est aussi ce qui fait sa supériorité. Comme le disait CLAUDE BERNARD, la présence du fer dans ces conditions favorise la digestion et l'absorption, et le voisinage des principes qui l'accompagnent lui donne une activité thérapeutique exceptionnelle.

ELLE EST INDICUÉE DANS TOUTES LES CONVALESCENCES

GRAND HOTEL

ÉTABLISSEMENT D'HYDROTHERAPIE & D'ÉLECTROTHERAPIE

BAINS TÉRÉBENTHINÉS, SUDATION, ETC.

Ouverts de Juin en Septembre

EAU DE SUEZ
Vaccin de la Bouche
SEUL ET UNIQUE DENTIFRICE QUI

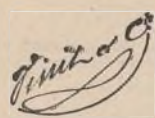


MAUX DE DENTS
Supprime instantanément et pour toujours

DÉPOT GÉNÉRAL à Paris : Pharmacie BÉRAL, 14, rue de la Paix;
à Londres : WILCOX and Co, 239, Oxford Street;
à Bruxelles : NORBERT DEKEYN, 57, rue Fossé-aux-Loups;
à Moscou : MM. A. SIOU et C^{ie}; TVERSKAYA, Maison VARGINE;
à Saint-Petersbourg : A. M. ROUZANOW, Gostinni Dwor, N° 40.
BROCHURE EXPLICATIVE ENVOYÉE FRANCO SUR DEMANDE

Compagnie Coloniale

ÉTABLISSEMENT SPÉCIAL POUR LA FABRICATION



CHOCOLATS



Qualité Supérieure

ENTREPOT G^{ral} : Avenue de l'Opéra, 19, PARIS

Dans toutes les Villes, chez les principaux Commerçants

NOTA. — Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Manufacture de Chaussures pour Hommes, Dames et Enfants

QUALITÉ SUPÉRIEURE

F. PINET

PARIS — 44, rue de Paradis, 44 — PARIS

MARQUES DE FABRIQUE



EXIGER

cette
disposition
des marques.

Le nom F. PINET est
imprimé avec la pointure
dans le haut des tiges



SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS

Les personnes qui ne trouvent pas les chaussures F. PINET dans la ville qu'elles habitent peuvent s'adresser directement à la maison de Paris.
ENVOI FRANCO DU CATALOGUE SUR DEMANDE

LITS, FAUTEUILS, VOITURES & APPAREILS MÉCANIQUES
POUR MALADES ET BLESSÉS
DUPONT, FABRICANT B. S. G. D. G. — FOURNISSEUR DES HOPITAUX.
à PARIS : 10, Rue Hautefeuille (près l'Ecole de Médecine).
Les plus hautes récompenses aux Expositions Françaises et Étrangères.



Appareil pour soulever les malades s'adaptant à tous les lits.



FERMÉ



MI-OUVERT
FAUTEUIL AUTOMOTEUR
Dossier articulé, bras mobiles, porte-jambes à 2 articulations.



OUVERT



Fauteuil avec grandes roues caoutchoutées mû par 2 manivelles.



FAUTEUIL VOLTAIRE
garde-robe, dossier articulé.
Porte-jambes à 2 articulations.
Oreilles mobiles.



Volatre articulé, à 2 manivelles, mi-ouvert.



Table à panneau, s'inclinant.



CHARRIOT POUR ENFANTS



Ouvert.
Portoir articulé avec 4 roues pivotantes.



Fermé.



VOITURE DE PROMENADE
avec roues jumelles.



Porte-Jambes à développements.



Cannes et Béquilles avec sabots caoutchoutés.

Sur demande envoi franco du grand catalogue illustré avec prix. — Téléphone n° 12.400

JE COURS

APRÈS LE BONHEUR!

PAROLES
de Guy de Maupassant.

Musique
de Cassellet

Debussy fils.

CHANT

Vif, gai, alerte. 92 = ♩.

PIANO

p Léger.

mf

Je cours après le bon-heur!... Plus je cours, plus il va vi-

p

te. Mais ce- bonheur qui m'évi- te... Dis, dis, *più f*

p Rall. 1^{er} mouv^t n'est-il pas dans ton cœur? Je cher- che la dou- ce

p Rall. 1^{er} mouv^t *pp* Suivez. *p*

fiè- vre... Mais el- le me fuit tou- jours!... Cet- te fiè- vre des a- mours. *Cresc.*

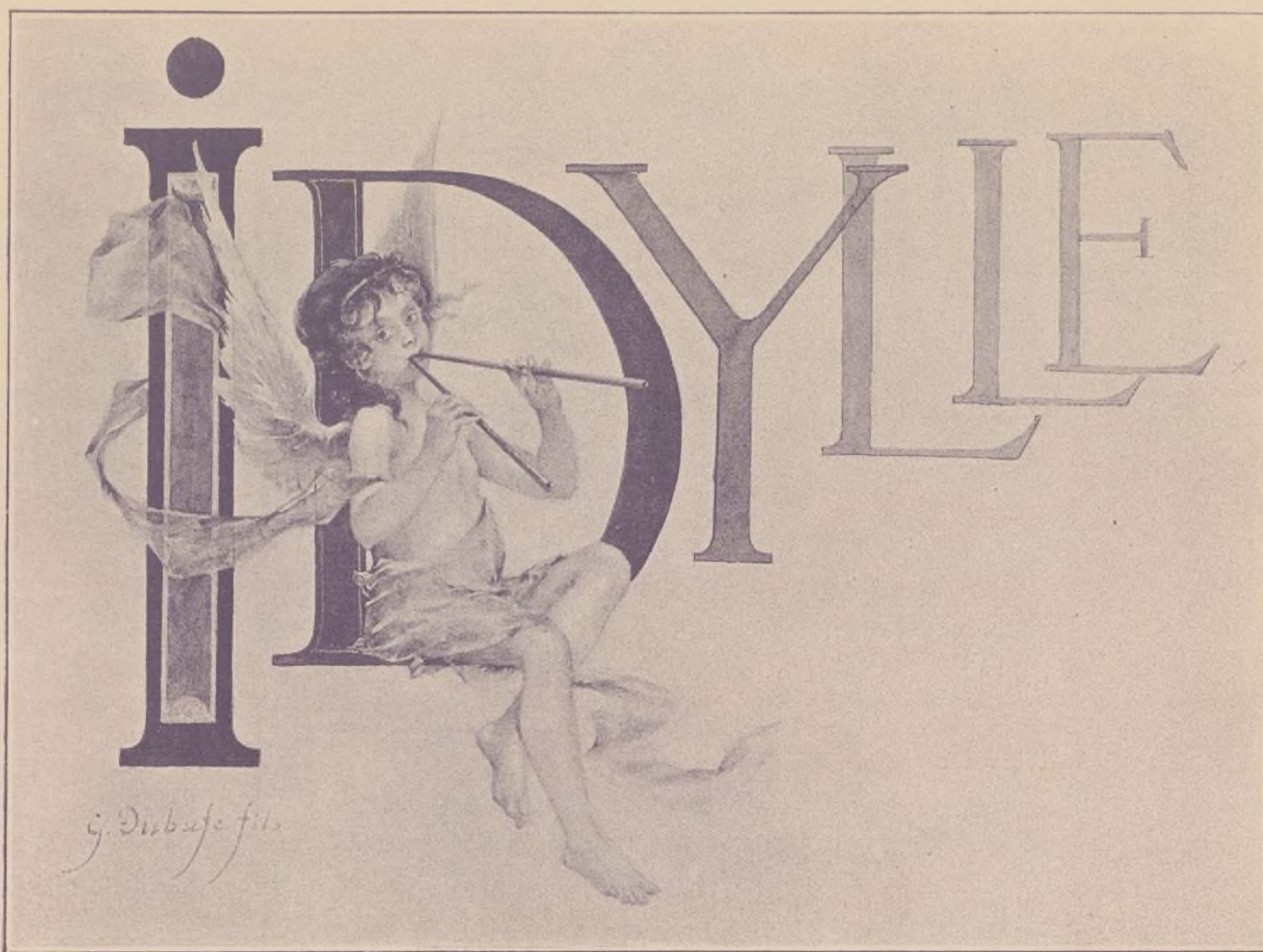
f N'est el- le pas... n'est-el- le pas sur ta lè- *p* Rall. 1^{er} mouv^t *pp*

mf vre? Pour la trou- ver j'ai des- sein De bai- ser, ô ma farou- *Dim.* *pp*

mf che, Et ton à- me sur ta bou- che.. Et ton cœur *p* *pp*

ppp Rall. assai ton doux cœur sur ton sein!.. 1^{er} mouv^t *pp* Suivez. *pp* 8-1

A. GULON



MORCEAU POUR LE PIANO

PAR

A. MESSENGER

PIANO

Allegretto
P *Sempre rubato.*

Cédez un peu. *a Tempo*

a Tempo *Cédez.* *Cresc.*

Cresc. *Dimin.*

P

A musical score for piano, consisting of five systems of staves. The first system begins with a treble clef and a key signature of one sharp (F#). The tempo is marked 'Allegretto' and the dynamics are 'P' (piano) and 'Sempre rubato.' The score includes various musical notations such as notes, rests, and slurs. There are several tempo changes indicated by 'a Tempo' and 'Cédez un peu.' The score concludes with a 'Dimin.' (diminuendo) marking.

p Cantabile. *Cresc.* *Dimin.* *Coda.* *a Tempo* *p* *Cresc.* *mf* *Cresc.* *f* *Dimin.* *p* *Dimin.* *Cresc.* *Dimin.* *mf* *f* *p Calmato.* *Cresc.* *Sempre p* *Dimin.* *Sempre dimin.* *pp*



PILE OU FACE

Adrienne de Morias à Valentine de Gressan.

Je suis furieuse. Tu me promets de venir passer une quinzaine de jours avec maman et moi, à la campagne, sachant parfaitement ne pas devoir tenir ta promesse. Tu allais devenir mère quelques jours après avoir pris cet engagement. Tu ne pouvais pourtant pas ignorer ce détail. Tu étais prévenue depuis six ou sept mois au moins. Pourquoi ne m'avoir pas dit la vérité? « Une femme mariée ne doit pas, paraît-il, entretenir une petite fille de ces événements-là. » Telle a été la réponse de ma mère, tout à l'heure, quand je lui ai reproché, ne t'ayant pas sous la main, de ne m'avoir pas donné les véritables raisons de ton manque de parole. D'abord, je ne suis plus une petite fille, j'ai dix-huit ans passés, et il est loin le temps où j'avais des illusions sur les choux. C'est pourtant bien simple d'écrire à son amie : « Je ne pourrai pas aller te voir ce mois-ci, parce que je suis tout près d'accoucher. » Mais je ne suis plus ton amie. Une femme mariée n'a plus pour amies des filles à marier. Tu te prends au sérieux. Quelle différence d'âge y a-t-il donc entre nous? Un an tout au plus. Seulement tu es initiée maintenant au grand mystère, et tu dois mesurer tes paroles pour ne pas troubler mon imagination. Mon pauvre père n'était pas dans ces idées-là, et ce m'est une raison de plus de le regretter. Il ne m'a jamais tant manqué. Veux-tu mon opinion bien sincère sur l'éducation des filles? Elles devraient, à partir de leur première communion, être élevées par leur père, quand leur père est honorable et intelligent comme était le mien. Pourquoi nos mères se défont-elles tant de leurs maris sur ce point-là? Ne disent-elles pas continuellement aux hommes : « Vous n'entendez rien à l'éducation des filles? » Alors pourquoi confie-t-on brusquement du jour au lendemain, non seulement l'éducation, mais la destinée de ces mêmes filles à un homme, inconnu la veille,

jeune, le plus souvent sans expérience lui-même et complètement ignorant du caractère, des aspirations, des idées de sa fiancée? Le passage serait moins brusque et moins dangereux pour nous des mains du père aux bras du mari. Oui, aux bras, je parle ainsi exprès. J'ai assez vu comment ton mari te tenait quand vous vous promeniez le soir dans le parc au clair de la lune.

Oh! cette lune, elle m'agace, avec sa figure de nacre, impassible, enflée comme celle d'un Pierrot qui aurait des fluxions. Quand je la regarde, et, depuis quelques jours surtout, je la regarde souvent, je ne puis m'empêcher de me dire : « En a-t-elle vu, en a-t-elle entendu depuis le commencement du monde! Mais quelle confidente discrète! Elle ne répète jamais rien, et elle continue de courir après le soleil sans le rejoindre jamais. Quelle patience! Et quand nous serons morts, disparus, détruits, oubliés, elle continuera et d'autres la regarderont en rêvant, en espérant, et ainsi toujours, toujours; c'est exaspérant d'être si peu de chose! » Parfois j'ai envie de me sauver au fond d'un couvent, de me couvrir d'une grande robe de bure, beaucoup trop large, de ne plus parler, de ne plus penser, de ne plus être, et de me laisser user ainsi par le temps. Malheureusement, au couvent, on ne peut pas se laver des pieds à la tête, tous les matins et tous les soirs, sans cela je m'y ensevelirais tout de suite. Je sacrifierais encore mes cheveux, mais je ne puis pas me faire à l'idée de n'avoir pas toujours les pieds très blancs et les ongles très roses. Dernièrement, je causais avec la sœur Eustasie; je vais la voir quelquefois. Je lui faisais part de mes aspirations intermittentes et puis de mes hésitations, dont je me déclarais prête à triompher, si l'évêque s'engageait à me permettre d'avoir à côté de ma cellule un cabinet de toilette comme celui que j'ai ici.

— C'est impossible, m'a-t-elle répondu. Les canons s'y opposent. Du reste, nous n'avons plus le temps de penser à notre corps.

— Alors, ma sœur, vous ne le lavez jamais, votre corps ?

— Le fait est, dit-elle en souriant, que l'autre jour j'ai vu par hasard mes genoux. Ils étaient si noirs que j'en ai eu honte pour notre Seigneur.

C'est d'autant plus admirable que, malgré ses quarante-deux ans, elle est toujours très belle et qu'elle est née princesse de B... N'importe, je ne me sens pas capable d'un pareil désintéressement et je ne me vois pas avec les genoux noirs.

Cependant il me faut sortir de l'état où je suis. J'ai eu beau regarder la lune, durant des heures entières, elle ne m'a pas fourni de solution. Voilà pourquoi j'aurais tant voulu t'avoir auprès de moi ; tu m'aurais conseillée, éclairée tout au moins. Tu aurais jugé par toi-même, en voyant les personnages. Ça doit apprendre bien des choses d'être mère. Est-ce vraiment transportant, la maternité ? Qui aime-t-on le plus, le père ou l'enfant ? Ou les aime-t-on également tous les deux ? Commences-tu à te reconnaître dans tout cela ? Peux-tu me parler avec franchise ? Je ne te trahirai pas, et maman ne lit pas mes lettres. Tu me demanderas pourquoi, si je suis si embarrassée, je ne consulte pas maman ou l'abbé Servan, mon confesseur ? Mon cas est trop exceptionnel, maman me croirait folle, et l'abbé Servan n'y comprendrait rien. Maman m'offrirait de me faire faire un petit voyage, et l'abbé Servan me conseillerait de prier Dieu de m'éclairer. Dieu a bien autre chose à faire ; et puis, mon cas, tout en étant étrange, n'est peut-être pas assez sérieux pour lui ? Et peut-être est-il très naturel, mon cas, et n'en suis-je si étonnée que faute d'habitude ? Voici le fait : Maman veut me marier ; je ne m'y suis pas opposée en principe. Puisqu'il faut absolument se marier, autant se marier jeune ; je parle des femmes. J'en aimerais pas un mari de mon âge. Six ou sept ans de différence, cela me paraît être la juste proportion. Papa est mort, il y a deux ans ; maman a quitté le deuil au commencement de cet hiver, tout en restant dans le violet et le gris, et elle a repris peu à peu ses jours et même ses soirs. Elle me mène dans le

monde. Évidemment, on sait à quoi s'en tenir. Je suis à marier, dans la bonne moyenne. Je ne suis ni laide, ni pauvre, ni bête, ni phthisique. Mes parents sont honorables et honorés. Je ne ferai, pour me marier, ni un calcul de vanité ni une combinaison d'argent. Nos valeurs sont toutes de bon repos ; rien à craindre des krachs. Je n'éprouve pas le besoin de changer de monde et de m'entendre annoncer duchesse ou princesse dans de nouvelles maisons où un titre m'introduirait. D'ailleurs nous avons déjà une particule. Vient-elle de bien loin ? Je n'en sais rien, mais elle est très suffisante pour nous distinguer de nos fournisseurs ; personne ne paraît s'en choquer ni en rire. Je n'entretiens pas un idéal irréalisable ; je ne demande pas à mon mari d'être un héros ; je lui demande d'être bien portant, occupé de quelque chose jusqu'au dîner et de m'aimer le reste du temps. Peut-être le mariage me représente-t-il aussi une plus grande somme de liberté. Ma gouvernante m'accompagne partout quand ce n'est pas maman ! Ça commence à être ridicule. Je voudrais un peu plus d'air. J'entends parler de certains livres ; je voudrais les lire. On les traite de chefs-d'œuvre devant moi et on les cache. Comment un livre peut-il être à la fois un chef-d'œuvre et défendu à une fille de mon âge ? Peut-être un de ces livres-là m'éclairerait-il sur ma situation ? Tout cela n'est pas bien exigeant. Je me semble à moi-même une personne raisonnable, et le bonheur me serait on ne peut plus facile s'il ne m'arrivait pas l'aventure la plus imprévue et la plus compliquée.

Tu as vu cet hiver chez nous M. de Villelong. Il avait été présenté par madame de Pontlouis. Elle n'avait pas caché les projets du baron (il est baron, vrai baron). Il s'agissait d'un

mariage pour moi. Je connaissais ce jeune homme ; j'avais souvent dansé avec lui. Il ne me déplaisait pas. Quand je le vis à la maison, je compris. Du reste, maman ne me faisait pas de mystères. Elle m'a dit tout de suite de le considérer comme un prétendant. « Sa situation, son âge, sa fortune, sa famille, ses antécédents me conviennent, me dit-elle. C'est à toi de décider. Tu es censée ne rien savoir. Tu peux donc l'étudier à ton aise. Je ne veux t'influencer en rien. » Te le rappelles-tu ? Tu venais de te marier quand tu t'es rencontrée avec lui. Tu ne l'auras pas remarqué ; il est grand, mince, blond, tous ses cheveux, toute sa barbe, de très jolies dents, la tête un peu petite, les épaules larges, toutes les apparences de la force ; l'homme aimé doit être fort, ne trouves-tu pas ? Nous devons toujours sentir en lui le protecteur avec lequel nous n'avons à craindre ni l'eau, ni le feu, ni la foule. Ses pieds n'ont rien d'extraordinaire ; très bien chaussés ; ses mains, très soignées, sont un peu dures ; il monte admirablement à cheval. Il a beaucoup d'esprit, de gaieté surtout. Il est du cercle des Mirlitons, cela va sans dire. Tout le monde en est, du reste. Il a eu, paraît-il, beaucoup de bonnes fortunes. Je n'en suis pas étonnée. Comment l'ai-je su ? On a parlé quelquefois de lui chez maman, comme on parle de tous les jeunes gens rencontrés dans le monde, quand on ne prévoyait ni sa présentation, ni sa demande. On en a parlé à mots couverts, mais j'ai très bien compris. Il est impossible, d'ailleurs, de nous élever maintenant dans la complète ignorance des mœurs

clandestines.

Tous les matins, les journaux en apportent des échos dont les conversations du soir s'alimentent et nous entendons continuellement accoler les noms de nos danseurs avec des prénoms de demoiselles dont les voitures croisent les nôtres aux Champs-Élysées, au Bois, partout. Nous nous rencontrons avec elles dans les magasins, chez les couturières. Elles nous imposent leur goût et nous fournissent nos maris. Quand ils viennent à nous, ne veulent-ils plus d'elles ou ne veulent-elles plus d'eux ? Bref, nous sommes toutes initiées à une foule

de choses dont les jeunes filles appartenant à la dernière génération ne se doutaient même pas. Et nous savons maintenant, si nous habitons Paris, qu'il n'y a pas seulement des amours légitimes, autorisées par un maire et bénies par un prêtre, et les histoires scandaleuses de ces messieurs et de ces dames font plus ou moins partie de notre éducation. C'est abominable quand on y pense. Et quelquefois nous faisons un mérite à l'homme qui nous recherche d'avoir été le héros de ces aventures quand elles devraient nous éloigner de lui, si nous nous respectons.

Je suppose un jeune homme ayant volontairement échappé à ces mauvais exemples, s'étant réservé pour une seule femme, l'épouse, se présentant avec toutes ses illusions, toutes ses ignorances et nous demandant à notre mère. Notre mère le refuserait, au moins momentanément ; elle l'accuserait de ne pas connaître assez la vie ! Et si j'en juge par ce que j'ai pu quelquefois surprendre des conversations à mots couverts, elle rirait de lui avec les autres mères. Pourquoi ? Je viens de relire *Paul et Virginie*. Ah ! qui me transportera tout à coup sous le ciel brûlant de l'île de France, sur le bord de la rivière des Lataniers, dans l'allée des Pamplemousses ! Pourquoi madame de La Tour ou même Marguerite n'est-elle pas ma mère ? Où sont les cabanes où nous avons été élevés Paul et moi ? Avoir couru, pieds nus, dès l'enfance, dans les mêmes chemins, avec ce frère d'élection, s'être innocemment égarés tous les deux dans les grandes forêts, s'être abrités contre l'orage sous le même jupon relevé, avoir traversé les torrents, portée dans ses bras, sans crainte et sans autre secousse que la respiration cadencée de son sein, n'avoir jamais vu un autre visage de



jeune homme, s'étonner ensemble, à la même heure, de troubles indéfinissables et ravissants que l'on accroît encore en s'en demandant mutuellement et inutilement la cause, enfin n'avoir qu'un toit, qu'une couche, qu'une tombe, qu'une éternité, voilà le rêve qu'au fond nous faisons toutes, n'est-ce pas? Pourquoi n'est-il pas réalisable? Pourquoi devons-nous nous contenter des Pauls de cercles et de salons ayant aimé, avant nous, un tas de Virginies de hasard?

Enfin, étant donné les fiancés d'aujourd'hui, M. de Villelong m'a paru être un parti des plus sortables, et quelques-unes de mes amies n'ont pas tardé à me l'envier, ce qui lui a fait beaucoup de bien dans mon esprit. J'ai pris assez vite l'habitude et même le besoin de le voir. Je me suis mise à l'attendre les jours où il devait venir, à me parer pour lui, les jours où je devais le rencontrer dans le monde. En l'apercevant, je cherchais dans son regard s'il devinait mon désir de lui plaire et le cœur me battait plus fort, quand je me voyais comprise. Je dois le reconnaître, il comprenait tout de suite. Un beau matin, j'ai dit à maman : « J'ai bien réfléchi, j'aime M. de Villelong et je ne demande pas mieux que de l'épouser. » Tu connais maman, elle ne précipite jamais rien. Elle m'a répondu : « Tu l'aimes, tu l'aimes; c'est un bien grand mot. Nous en reparlerons dans un mois ou deux; nous avons le temps. Je n'ai pas l'air de me douter de ses intentions. J'autorise vos rencontres mais je n'ai pris aucun engagement ni vis-à-vis de lui ni vis-à-vis de sa famille. Laissons aller les choses comme elles vont. Il ne t'a pas encore demandée; attendons sa demande, s'il la fait; nous verrons à ce moment-là. Le temps le plus heureux du mariage est celui où l'on attend impatiemment qu'il se fasse. »

A partir de ce jour, je ne m'en suis pas moins considérée comme fiancée, mais sans m'engager définitivement et bien m'en a pris. Je me suis très souvent entretenue du mariage avec Casimir (c'est son prénom, j'en aimerais mieux un autre) je me suis très souvent entretenue avec Casimir du mariage, non de notre mariage. Je généralisais. « On ». « il me semble », « si je me mariais, moi, je tiendrais à » ou « mon espérance serait », telles étaient les formules élastiques et d'ailleurs cousues de fil blanc dont je me servais. Il était, il est toujours de mon avis, cela va sans dire. Ça allait donc, ça va donc à merveille.

Là-dessus, lettre de ma tante ou plutôt de la sœur du mari de la sœur de mon oncle (tâche de t'y reconnaître), lettre nous annonçant son retour en France après un séjour de plusieurs années en Algérie et nous demandant l'hospitalité pour elle et son fils pendant quelques semaines à la campagne. Charmante femme, du reste, dont j'avais gardé le meilleur souvenir. Maman accepte. Le fils est militaire, il a pris les fièvres, il a un congé de convalescence; il vient le passer en France avec sa mère. Celle-ci profite de la circonstance pour venir revoir ses anciens amis perdus de vue depuis longtemps et leur montrer son fils, lieutenant, décoré, dont elle est très fière. Pas de titre, pas de particule, René Canlou, tout court, lieutenant au 3^e zouaves. Je me rappelais un gros garçon joufflu, un peu endormi, très timide, insignifiant enfin; je vois arriver un grand gaillard, mince, maigre même, le teint bruni par le soleil d'Afrique, pâli par la maladie, avec de grands yeux vert de mer, des cils noirs, des sourcils noirs, une moustache noire, une barbe noire, les pommettes en saillie, la pomme d'Adam en relief, une tête de poitrinaire récalcitrant, car les épaules sont celles d'un Hercule.

Bref, pâleur, maigreur, pur accident dont quelques semaines de repos triompheront certainement. Avec la confiance et l'expansion des gens heureux d'un bonheur qui va emplir toute la vie, j'embrasse ma tante et je tends la main à son fils en lui disant : « Bonjour, cousin. » Il me baise la main le plus gentiment du monde, en me disant : « Bonjour, ma cousine. » Ma établissait tout de suite une nuance de respect dont je lui ai su gré. Installation, promenade dans le parc, souvenirs d'enfance, récits de combats, panégyrique du pays du soleil, du désert, des oasis, des chevaux rapides comme le vent, souples comme les vagues, des jours aveuglants, des nuits bleues, intimité immédiate et complète. Pas l'ombre d'une arrière-pensée ni de ma part ni de la sienne; cousin et cousine, frère et sœur. De son père resté là-bas, à la tête d'une vaste culture de vignes, déjà d'un grand rapport, il parle avec une tendresse d'enfant et peu à peu je découvre dans cette espèce de bédouin des grâces et des délicatesses de petite fille. Dois-je te dire toute ma pensée? Je ne vois pas, dans tous les récits de sa vie

très occupée jusqu'à présent par Saint-Cyr, par l'école de guerre, par les expéditions, je ne vois pas de place pour une femme. Il n'a pas aimé, c'est certain; cela se voit; cela se sent. Et puis, il écrit jour par jour, depuis dix ans (il en a trente), le journal de sa vie. Je lui ai demandé de me le donner à lire; il me l'a promis, très simplement. C'est curieux, un homme de trente ans, un militaire pouvant donner le journal de sa vie à lire à une jeune fille. Mais il a seulement son dernier cahier avec lui. « Heureusement, m'a-t-il dit; vous ne pourriez pas lire sans mourir d'ennui ces quarante volumes relatant des événements presque toujours les mêmes et d'une monotonie insupportable. » J'ai voulu voir tout de suite ce dernier cahier. Y parlait-il de moi? Pourquoi cette curiosité de ma part? Il relate tout, donc il avait dû relater son projet de venir nous voir. En quels termes? Il y avait, à la date du 13 juin : « Ma mère a reçu aujourd'hui la réponse de madame de Morias. Sa fille doit être une belle personne, si elle a tenu ce qu'elle promettait, il y a dix ans. » Et de là, il passait à des détails matériels de sa vie courante. Plus loin il disait, à la date de son

arrivée, 27 juin : « Adrienne est une fort jolie personne; elle paraît très intelligente et très bonne. » Et voilà tout. J'aurais voulu davantage.

J'avais annoncé à Casimir l'arrivée prochaine de mon cousin. Je lui en avais parlé comme d'un gros garçon, un peu lourd, sans conséquence enfin. Tu aurais ri si tu avais vu sa figure étonnée, désappointée au moment de la présentation réciproque. Je ne l'avais pas prévenu des modifications dont j'avais été frappée moi-même. Pourquoi ne l'avais-je pas prévenu? Je ne saurais bien le dire. Je ne voulais pas paraître avoir remarqué ces changements; j'aimais mieux avoir l'air de n'avoir même pas regardé René. « L'état militaire a fait beaucoup de bien à votre cousin, m'a dit Casimir, il est devenu fort beau garçon. Il ne ressemble plus du tout au portrait que vous m'aviez tracé de lui. »

— C'est qu'il a été très malade.

— Il n'en est que plus intéressant. »

En disant cela, Casimir me regardait fixement et ses yeux étaient tristes, tristes. J'avais envie de lui sauter au cou, tant je lui étais reconnaissante de cette jalousie involontaire. Je voulais aussi lui dire : « Êtes-vous fou? Pouvez-vous supposer une minute que j'aie regardé René autrement que comme un cama-



rade d'enfance, un parent retrouvé? » Je me suis tue. Quelque chose m'a dit qu'il valait mieux ne rien dire. J'ai même paru un peu choquée de sa remarque, mais dans mon attitude seulement. Après tout, je n'ai pris aucun engagement avec lui; il n'a aucun droit de faire une observation de ce genre. D'autant plus ou d'autant moins que René, lui, avait été, à la suite de cette présentation, très perspicace et très délicat.

— Ma cousine, m'avait-il dit, il n'y a pas besoin de vous voir longtemps ensemble. M. de Villelong et vous, pour prévoir un mariage. Du reste, il me fait l'effet du plus galant homme du monde.

— Vous vous trompez.

— Ce n'est pas un galant homme?

— Oh! si, mais il n'est pas question de mariage.

Pourquoi mentais-je? A quel sentiment ai-je obéi en faisant ce mensonge? Je ne devais pas de confidences à René, mais du moment où il devinait la vérité, je devais à Casimir de ne pas la nier si nettement. J'eus honte de moi. Je quittai très brusquement René et je rentrai dans ma chambre. Je me mis à pleurer. J'en sortis avec la résolution de dire à ma mère qu'elle pouvait autoriser Casimir à demander ma main. C'était la seule manière de réparer, devant ma conscience, la lâcheté, oui, la lâcheté, il n'y a pas d'autre mot, que je venais de commettre. Je devais m'en punir aussitôt. Comment, m'en punir? Mon mariage avec Casimir pouvait-il donc être une punition? Quel sens bizarre donnais-je tout à coup aux mots? Je me sentis toute troublée, mécontente de Casimir, de René, de moi surtout, car les deux autres étaient bien innocents. Casimir m'aimait, il était jaloux, il avait peur de me perdre, il me le laissait voir, c'était bien naturel. René avait deviné cet amour, nos projets, il me le disait franchement; il faisait l'éloge de celui que j'aimais, quoi de plus naturel encore, puisqu'il ne m'aimait pas, lui? Pourquoi m'aimerait-il? Il a bien autre chose à faire. Il doit retourner en Afrique, se battre, se faire tuer pendant que Casimir et moi nous irons au bal et à l'Opéra. Certains hommes ont vraiment du mérite, il faut l'avouer. Voilà un garçon de trente ans, très intelligent, très beau garçon, qui fait la guerre là-bas, dans des pays perdus, qui manque de mourir sur un grabat d'hôpital, qui guérit heureusement et qui ne demande pas autre chose que de venir passer son congé de convalescence avec sa mère, comme un simple collégien, chez nous, à la campagne. Pas de femme dans sa vie. Il ne reçoit pas de lettres, il n'en écrit pas. Et il va repartir, reprendre cette vie de fatigues, d'obéissance, de travail, de dévouement, d'abnégation, pour finir par être tué dans un coin et mourir peut-être comme un chien, sans secours, sans affection. N'est-ce pas admirable?

Je n'ai pas encore dit à ma mère d'autoriser Casimir à faire sa demande. En revanche, comme il ne vient nous voir à la campagne, que deux fois par semaine, j'ai trouvé un moyen qu'il y fût tout le temps. J'ai initié franchement et simplement René à mes projets de mariage. De cette façon, je puis parler sans cesse de Casimir, comme s'il était présent. René est un homme d'honneur, incapable d'en parler à qui que ce soit, même à ma mère, même à la sienne. N'ai-je pas eu raison d'agir ainsi? Supposons que mon mariage ne se fasse pas, hypothèse absurde, mais enfin tout est possible. René n'en ouvrirait jamais la bouche. En me décidant à cette confidence, je n'étais pas fâchée de voir comment mon cousin la prendrait, quelle impression elle produirait sur lui. Je m'étais proménée la veille, avec sa mère, tout à fait ignorante de nos dispositions. Elle m'avait dit certains mots dont j'avais pu conclure qu'elle tâta le terrain, comme on dit vulgairement. Je n'ai pas eu l'air de comprendre. Avait-elle une arrière-pen-

sée en nous faisant cette visite avec son fils? Avouer tout à René, c'était couper court à toute espérance. N'était-ce pas plus loyal? Mais il ne m'était pas interdit de le regarder du coin de l'œil pendant ce temps-là, pour juger de son impression. S'il a pensé à moi, il a un fier empire sur lui-même! Il n'a rien laissé paraître; il m'a remerciée de ma confiance et m'a demandé de la lui conserver toujours, en toutes circonstances. En toutes circonstances? Prévoit-il quelque chose que je ne prévois pas? A-t-il sur Casimir une opinion différente de la mienne? Je me suis promis de bien l'étudier quand il serait en sa présence, pour voir s'il montrerait quelque dépit, quelque froideur. Il lui a serré la main avec la cordialité la plus sincère. Il paraît s'intéresser vraiment à lui, depuis qu'il a connaissance de mes sentiments. Ce qui est probable, c'est qu'il ne pense aucunement à moi, qu'il n'est pas de moitié dans les desseins de sa mère et qu'il me traite franchement en petite cousine et même en petite fille. En attendant je m'applaudis de ma franchise. Casimir est complètement revenu de sa première inquiétude, il est tout à fait à son aise avec René et ils sont vraiment une paire d'amis, ils ont maintenant grand plaisir à se trouver ensemble.

Et nous passons ainsi nos journées à nous promener tous les trois, à causer, à monter à cheval. René dessine. Casimir fait de la musique. René étant maintenant installé chez nous, il n'y a plus de raisons pour que Casimir ne nous fasse que des visites espacées et officielles, et maman l'a invité à venir passer une quinzaine de jours à la campagne. Mais, en même temps, elle trouverait convenable de faire connaître nos projets à nos amis. Eh bien, ma chère, j'ai demandé un délai. Je me trouve si bien, quand je ne m'en épouvante pas, de l'état d'âme où je suis. Certes, René n'a rien fait perdre à Casimir dans mon esprit, mais les droits de Casimir ne m'ont pas empêchée de reconnaître les qualités de René. Quand l'un des deux est absent, il me manque. Comment dirai-je? Ils se complètent l'un par l'autre. L'un blond, l'autre brun, l'un Parisien et spirituel, l'autre oriental et mélancolique, tous deux beaux, braves, intelligents, délicats. Évidemment, si j'avais été mariée avec Casimir quand René est arrivé, je n'aurais même pas regardé mon cousin, car je suis bien sûre d'être une honnête femme, mais si j'avais été mariée avec René, je n'aurais pas non plus regardé Casimir. Enfin, ma chérie, c'est à n'y pas croire, j'ai autant de plaisir à être avec l'un qu'avec l'autre; mais s'ils sont ensemble auprès de moi, mon plaisir est plus grand, il est même complet. Quand je suis toute seule, le soir, je m'interroge, je m'examine, j'essaie de comparer les deux images, je les vois bien exactement ce qu'elles sont, tout à fait différentes l'une de l'autre, également sympathiques. J'ai voulu, hier au soir, m'endormir en pensant à Casimir seul, j'y suis arrivée; j'ai rêvé de René toute la nuit. Bref, écoute et garde pour toi cette confidence: j'aime deux hommes, et, il n'y a pas à dire, je les aime également. C'est monstrueux! Il y a des moments où je voudrais attraper la fièvre typhoïde pour me tirer de là. Plains-moi et dis-moi tout de même ce qu'il faut faire, si tu le sais.

ADRIENNE DE MORIAS.

Réponse de Valentine de Gressan (courrier par courrier).

Puisque tu les aimes également tous les deux, tire à pile ou face. Épouse celui que le hasard désignera. Tu regretteras peut-être l'autre jusqu'au matin de ton mariage à l'église. Tu ne penseras plus à lui le lendemain. Je t'embrasse. Ta vieille amie.

VALENTINE.

ALEXANDRE DUMAS FILS,
de l'Académie française.





LE PANACHE

Va-t'en!... — cria l'oncle Albert en ramassant sa canne et son chapeau que je venais d'envoyer rouler au milieu du salon, — va-t'en!... tu es insupportable!...

— Oncle Albert, c'est...

— Tais-toi!...

— ... pas ma faute... vous mettez toujours vot' canne en équilibre dans les coins...

— Tais-toi!...

— ... et vot' chapeau en équilibre sur vot' canne... ben, ça peut pas tenir... ça tiendra jamais!...

— Oh! — fit mon oncle énérvé; et, s'adressant à ma gouvernante, il continua :

— Mais elle ne reste donc jamais un instant tranquille, cette enfant!... ça me donne le mal de mer de la voir ainsi tournailler autour de moi!... Allons! bon!... la voilà qui se balance, à présent!...

Il se leva et s'avança vers moi. Je me fis toute petite dans le grand fauteuil de bambou où je me balançais en effet; je m'attendais à être enlevée et, en un tour de main, mise à la porte; — je connaissais très bien la façon de procéder de l'oncle Albert, — mais à deux pas de moi, il s'arrêta.

— Écoute, Toinon, — me dit-il brusquement, — si jusqu'à la fin de mon séjour ici tu veux rester tranquille... c'est-à-dire ne rien casser ni culbuter... quand je serai là... ne pas me donner des coups de pied, de genou ou de coude... ne pas me marcher dessus, ne pas toujours sauter, danser, enfin avoir ces allures d'écureuil qui te rendent odieuse, eh! bien, je te donnerai ce que tu voudras...

Je répondis en continuant à me balancer :

— Je resterais tranquille pour rien si j'pouvais... mais je n'peux pas!...

— Voyons, réfléchis, il y a si peu de jours d'ici à mon départ!...

— Quand partez-vous, oncle Albert?

— Le 16...

— Et nous sommes le 7!... Vous appelez ça peu de jours!... pendant toute une semaine il faudrait que j'reste tranquille...

— Que je restasse...

— Tasse... je n'peux pas, c'est trop long!...

— Tu aurais un beau jouet...

— J'en ai assez, des jouets!... j'en suis noyée!

L'oncle Albert se mit à rire.

C'est que, comme tous les enfants dont les parents reçoivent beaucoup, j'étais littéralement gorgée de jouets. J'avais à douze ans tout ce qu'on peut avoir : jeux de plein air, jeux d'appartement, poupées de toutes les tailles et animaux de toutes les espèces; or, je m'amusais avec une ficelle et un clou, beaucoup mieux qu'avec toutes ces belles choses.

— Bien entendu, — continua mon oncle, — ce cadeau ne m'empêcherait pas de t'en faire un comme à l'ordinaire le 15 août!...

Le 15 août!... C'était mon jour de naissance, mais c'était aussi, dans ce temps-là, un jour de fête nationale. Une idée qui me semblait impossible à formuler, — à formuler à l'oncle Albert surtout, — venait de pousser dans ma petite tête.

— Alors, c'est bien décidé, — reprit mon oncle, — tu n'as envie de rien?...

— Si, j'ai envie d quelque chose...

— De quoi?... Voyons, dis-le?...

— C'est que... c'est... c'est très...

— Ne fais pas la bête!... Allons, qu'est-ce que c'est?...

Je rassemblai tout mon courage, et, fermant les yeux pour ne pas voir la tête de l'oncle Albert, je criai résolument :

— J'veux aller au *Te Deum* avec vous!...

Demander à mon grand-oncle, — ambassadeur sous le gouvernement de Juillet, — à lui, que le nom seul de l'Empire faisait sauter au plafond, de se montrer au *Te Deum* dans une cathédrale de province, c'était audacieux et je m'attendais certainement à un « effet »; mais mon attente fut dépassée, et mon cœur se mit à battre terriblement quand, regardant du coin de l'œil l'oncle Albert, je le vis, très rouge, marcher à grands pas en répétant :

— Au *Te Deum*!... au *Te Deum* avec moi?... mais tu es folle!...

Je répondis en tremblant, mais bien décidée à ne pas céder :

— J'n'ai envie que d'ça!... c'est ça que j'veux!...

— Eh bien! je prierai ton père de t'y conduire...

— Non... c'est pas la même chose!... c'est avec vous que j'veux y aller!...

— Mais pourquoi plutôt avec moi, sapristi?...

— Parce que vous, vous serez à une belle place!... et que j'verrai bien les robes rouges... et les uniformes, et tout!...

L'oncle Albert me toisa avec mépris et dit à papa qui entra :

— Décidément, ta fille a l'amour du panache!...

— C'est de son âge, mon oncle, — répondit papa en riant.

J'avais effectivement l'amour du panache! Les uniformes, les plumets, les plaques, les galons, tout ce qui était « costume » enfin, me transportait d'admiration. Voir, le 15 août, passer sur la place Ducale où nous habitions, le maréchal allant au *Te Deum* suivi de son état-major et du corps d'officiers, était pour moi une vraie joie. Et ça n'était pas tout! Notre maison touchait au Palais de Justice, où se réunissaient la cour et toutes les facultés, et, pendant la demi-heure qui précédait la cérémonie, je regardais s'engouffrer sous le vieux portique du Palais les robes rouges, noires, jaunes et violettes. Je ne connaissais pas de spectacle plus réjouissant.

L'oncle Albert continuait à aller et venir à travers le salon comme un ours en cage; nous connaissions tous ce mouvement, qui ne présageait rien de bon, et papa me regardait anxieusement se demandant par quel nouveau méfait j'avais provoqué l'orage qu'il redoutait. On l'adorait, l'oncle Albert, mais on avait de lui une peur bleue, et quand, par hasard, j'osais lui résister, toute la famille se mettait à trembler comme un seul homme. Aussi, je me sentis vaguement inquiète lorsque, se plantant devant papa, il lui dit d'un air furieux :

- Sais-tu ce que ta fille me demande?...
- Non, mon oncle...
- Elle me demande de la conduire au *Te Deum*!...
- A vous, mon oncle, à vous?... — balbutia papa éperdu
- à vous?... mais elle est folle!...
- C'est ce que je lui ai dit...

L'oncle Albert passait derrière le fauteuil où j'attendais, mourant de peur, mais très digne; il me tira amicalement les cheveux :

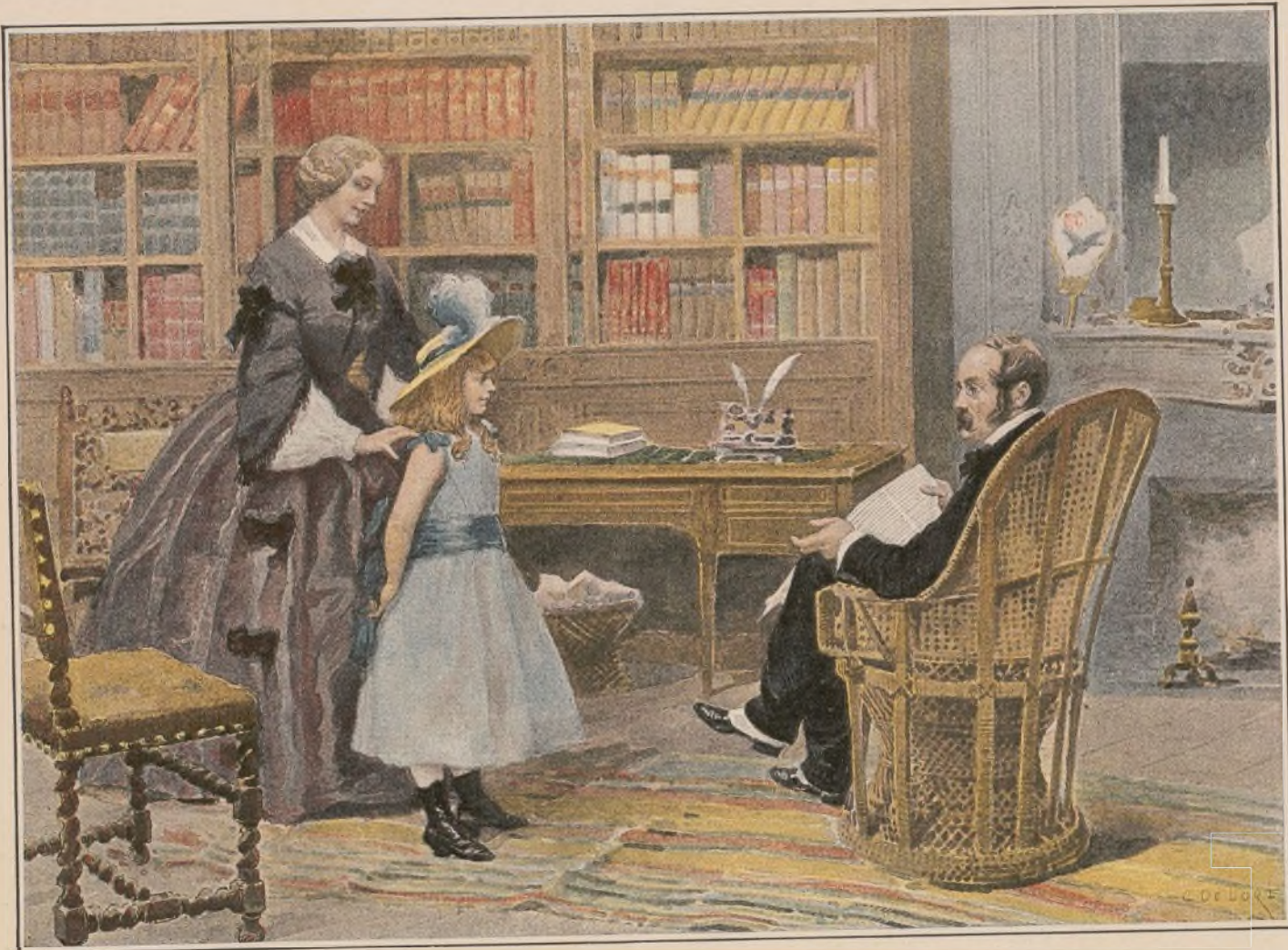
- Enfin c'est convenu : si tu restes tranquille, je te mènerai au *Te Deum*...

ressemblais à un singe, non pas savant, — je me rendais justice, — mais habillé.

Pendant le trajet, je ne cessai de questionner l'oncle Albert. Serions-nous tout près « des autorités?... Verrais-je bien?... Entendrais-je les « paroles?... » Je m'imaginai je ne sais quelle cérémonie étrange, mêlée de musique, de chant, de discours; quelque chose comme un opéra-comique. Je fus très « défrisée » quand mon oncle m'apprit, d'abord que le *Te Deum* était une sorte d'office comme les autres, et ensuite que le maréchal, appelé à Paris, ne serait pas à la cathédrale.

— Oh!!! pas d'maréchal!... c'est si beau, l'maréchal!... Y aura-t-y quelqu'un à sa place?

- Non...
- Alors, qui est-c'qui sera l'homme l'plus important?
- L'« homme » le plus important, — répondit en riant l'oncle Albert, — ce sera Monsieur le Premier...
- Ah!... tant mieux!... il est si chic avec sa robe rouge et sa belle fourrure!... Pourvu qu'il l'ait, sa fourrure, malgré qu'c'est l'été!... Et après Monsieur l'Premier, qui ça sera t'y, dites?
- Le préfet...



Et, se tournant vers papa qui écoutait, ahuri, il ajouta d'un ton bourru :

- Je pense que ces animaux-là ne me refuseront pas des places dans l'enceinte réservée!...

II

Pendant huit jours, je fus d'une tranquillité exemplaire. J'en avais la crampe!... Il me semblait que je m'ankylosais. Enfin, le 15 août arriva. On me mit la plus jolie de mes robes blanches, une ceinture à gros nœud ébouriffé, des chaussettes à « jours » (dans ces temps reculés il n'était pas question de chaussettes de soie) et un chapeau de paille d'Italie à plumes blanches. Ce fut maman qui m'amena elle-même à l'oncle Albert. Il m'attendait dans la bibliothèque en lisant le *Journal des Débats*.

— Antoinette est-elle bien ainsi, mon oncle? — demanda-t-elle timidement.

L'oncle Albert enveloppa ma toilette de son regard narquois, et répondit :

- Très bien... elle a l'air d'un singe savant!...
- Je pensai qu'il devait avoir raison, car en passant devant l'armoire à glace de maman, j'avais trouvé, moi aussi, que je

- Et après l' préfet?...
- Le chef d'état-major du maréchal...
- L' général Ambroise!... y n'est pas si beau qu' Monsieur l' Premier, s' pas, oncle Albert?...
- Heu!... fit mon oncle d'un air détaché. Cette indifférence m'indigna.
- Comment? vous les trouvez kif-kif?... dites?...
- Je ne réponds pas aux petites filles qui parlent mal. Elevée avec des garçons, je parlais effectivement fort mal, et le pauvre oncle Albert ne me pardonnait pas ce français fantaisiste, qui ne lui rappelait en rien le « langage des cours ».
- Suivant toujours mon idée, je repris :
- Vous ne l' trouvez pas beau, M'sieu l'Premier?
- Non, — répondit sèchement mon oncle.

Le premier président, — qu'on appelle en province : *Monsieur le Premier*, — était un homme de cinquante ans; son grand corps supportait une tête coiffée à la Louis-Philippe. Les yeux, sans expression, luisaient faiblement dans la face bouffie et blafarde, et un sourire qui voulait être hautain se figeait sur la bouche sans couleur.

Monsieur le Premier était vain comme un paon, colère comme un dindon, et plus sot à lui tout seul que les membres de son parquet réunis; mais il s'habillait bien, portait beau, et avait un air gonflé et sûr de lui qui m'éblouissait. Quand il



Ayuntamiento de Madrid

avait ce que j'appelais « son costume rouge garni de fourrure », — ce costume rouge que son importante personne remplissait à le faire crever, — mon admiration ne connaissait plus de bornes. Monsieur le Premier, profondément ambitieux, n'était entravé dans son essor par aucune conviction, aucun principe gênants.

Le général Ambroise, lui, ne payait pas de mine et ne portait pas beau du tout. Long, maigre, noueux comme un vieil arbre, perclus de rhumatismes, il balançait drôlement sa tête en bec de canne, plantée sur un grand cou duquel les cols les plus invraisemblables ne parvenaient pas à cacher les cordes.

Vu de profil, mal posé sur ses jambes si grêles qu'on croyait n'en voir qu'une, le général avait l'aspect d'un grand oiseau malade et ridicule. Ayant, au début de sa carrière, fait les campagnes d'Afrique avec les princes d'Orléans, le général Ambroise était resté orléaniste dans l'âme et, qui plus est, orléaniste militant. Chaque année, il demandait un congé et partait sans jamais dire où il allait. On chuchotait alors mystérieusement; il était, disait-on, en Angleterre, où il passait son congé chez « les princes! » On louait fort à la maison cette indépendance d'allures. Le général jouait sa carrière à ce jeu et il était sans fortune; mais j'avais beau faire, me répéter que c'était superbe, qu'une âme de héros se cachait sous cette vieille peau plissotée, je ne pouvais pas admirer la conduite, si belle qu'elle fût, d'un homme aussi laid.

En entrant dans la cathédrale, l'oncle Albert montra une carte rose au suisse, qui daigna sourire et nous installa presque immédiatement derrière les grands fauteuils de velours préparés pour les « autorités ».

Un instant après, le général Ambroise arriva, suivi du général commandant la subdivision et des officiers de la garnison. Le pauvre homme me parut encore plus étié qu'à l'ordinaire, dans sa grande tenue qui s'enroulait en vis autour de son misérable corps tortillé par la goutte. Les croix attachées à la diable, les unes sur les autres, s'entre-choquaient avec un bruit de vieille ferraille. La moustache et l'impériale retombaient sinistrement en saule pleureur.

Je regardais « goulument » les uniformes, les robes, qui se groupaient peu à peu dans l'église, mais je regardais surtout l'évêque immobile dans le chœur; l'évêque avec sa mitre et sa crosse! jamais je n'avais vu ça! j'étais en extase.

— Eh bien? — demanda mon oncle, que mon ébahissement amusait, — qu'est-ce que tu dis de ça?

— Je m'rinç l'œil, oncle Albert!...

Et, voyant son air consterné et l'anxiété avec laquelle il regardait autour de nous, pour voir si personne n'avait entendu, je repris vivement, voulant rompre les chiens:

— Ah!... Voilà M'sieu l'Premier!...

Monsieur le Premier entra lentement, rythmant sa marche et portant plus haut que jamais sa majestueuse tête. Il exultait! le maréchal était absent! il allait donc être cette fois le premier!... le vrai premier!... le premier pour tout de bon! Sa mèche Louis-Philippe se redressait, affectant un air de huppe, et son sourire s'humanisait presque.

Le cortège était arrivé au haut de l'église, chacun se plaçait; grimpée debout sur ma chaise, malgré les supplications de l'oncle Albert, je regardais les fonctionnaires se faufiler à travers les rangées de fauteuils. Tout à coup, un brouhaha se produisit, une dispute s'élevait; tout le monde se précipita vers le point d'où partait le tapage, et, pendant quelques secondes, je ne vis plus rien. J'entendais, par exemple! J'entendais la voix

de Monsieur le Premier, sa belle voix sonore et creuse, crier d'un ton prodigieusement irrité, ces mots qui revenaient sans cesse:

— Vous n'êtes pas à votre place, monsieur!... Vous n'êtes pas à votre place!...

Un mouvement des têtes me permit enfin de voir ce qui se passait.

Rouge, essoufflé, les veines gonflées, l'œil injecté, les bras croisés en traître de mélodrame, Monsieur le Premier invectivait sans relâche le général Ambroise qui l'écoutait sans dire un mot, d'un air paisiblement abruti.

A la fin, harcelé, injurié, hors des gonds, le général, à qui Monsieur le Premier hurlait sous le nez pour la vingtième fois: « Pourquoi vous êtes-vous mis là, monsieur? » répondit piteusement, l'air penaud, comme un enfant pris en faute:

— Monsieur, je me suis mis là, parce qu'on m'a dit de m'y mettre!...

Le préfet s'agitait, se tortillait comme une couleuvre; effaré, très ennuyé, allant de l'un à l'autre, cherchant bonnement et maladroitement à pacifier la situation: lui aussi me parut grotesque!

Et Monsieur le Premier?... Fini, le prestige de Monsieur le Premier! Ce vilain homme banal et mauvais, avec sa plate face de laquais où suintaient la sottise et l'envie, me fit subitement horreur! Et tandis que Monsieur le Premier dégringolait dans mon estime, le général Ambroise y grimpait à vue d'œil. Je regardais ce vieux soldat couvert de croix et de blessures, et je trouvais sublime son attitude repentante et résignée; j'admirais la correction avec laquelle il exprimait le regret d'avoir occupé un instant une place qui n'était pas la sienne, et le peu d'intérêt qu'il attachait à être placé ici ou là.

J'avais escaladé les deux barreaux du dossier de ma chaise et pris sans façon un point d'appui sur le dos du conservateur des forêts placé devant moi, et j'écoutais, haletante, empoignée. J'avais complètement oublié l'église, le *Te Deum* et la « tenue » chère à l'oncle Albert.

Et, comme Monsieur le Premier hurlait de plus en plus fort sous le nez du pauvre général de plus en plus ennuyé, je n'y tins plus, et je criai, moi aussi, à tue-tête:

— Pourquoi l'général s'assoit-y pas d'ssus?

Une partie des assistants se retourna en riant vers nous, mais je n'eus pas le temps de jouir de mon effet. Mon oncle me secouant rudement par le bras me fit rouler de ma chaise et m'entraîna tellement vite, que mon nez rabotait presque les dalles; j'avais beau trébucher dans les piles de chaises et dans les paillassons, l'oncle Albert me trainait toujours comme un vieux paquet. Arrivé à la porte de l'église, il respira, et, me lâchant, se mit à marcher vers la maison. Il faisait des enjambées de deux mètres.

Je trottais silencieusement, m'efforçant de me maintenir à peu près à sa hauteur. Il ne disait rien, je voyais bien qu'il était fâché. Enfin, il demanda:

— Eh bien!... ça t'a fait une belle jambe de voir ça?

Je répondis en le regardant du coin de l'œil:

— Oui, ça m'a fait une belle jambe, car j'n'aime plus du tout l'panache, oncle Albert!... plus du tout!...

Il haussa les épaules; je vis bien qu'il ne croyait pas ce que je disais.

Il avait tort... c'était vrai!...

Gyp.





LE VOYAGE DE NOCES

Il y a deux sortes de professeurs dans l'Université, et surtout dans l'Université résidant à Paris : les professeurs qui aspirent à ne plus l'être, et, pendant qu'ils le sont, à l'être le moins possible; et ceux qui sont fiers et charmés de leurs fonctions, et n'ont pas d'autre horizon que la classe. Je vous dirais bien que les seconds sont des bêtas, et que les premiers sont des sots; mais vous voudriez immédiatement savoir à quelle catégorie j'ai appartenu. Mettons que j'étais un sot : qu'on ne m'en parle plus ! Il n'en était pas de même de M. Taupin.

Nous l'appelions entre nous M. Taupin, et ceux mêmes qui le tutoyaient ne lui parlaient pas autrement. — Comment te portes-tu, M. Taupin? — Il répondait toujours : Très bien, parce qu'il avait une santé robuste, et un optimisme plus robuste encore que sa santé. Je crois qu'il se serait trouvé bien portant s'il avait eu la fièvre ou la névralgie; mais il n'avait jamais le moindre bobo. Il était grassouillet, frais et rose; toujours souriant, toujours alerte. Le bonheur en personne, M. Taupin ! Et pourtant il faisait cinq heures de classe par jour au collège Stanislas. C'était la classe de cinquième, où on pioche ferme le *Cornelius Nepos*, que vous trouvez si mortellement ennuyeux. Il gagnait pour cela 166 francs 60 centimes par mois. Voilà ce que lui avaient rapporté trois ans de séjour à l'École normale, et le titre d'agrégé de grammaire. J'étais alors suppléant de M. Cousin à la Sorbonne. Il me plaignait beaucoup de n'avoir fait que traverser l'enseignement des lycées. « L'enseignement secondaire, disait-il en gonflant ses joues, est l'enseignement par excellence, » et le reste. C'était mon meilleur ami.

Nous faisons tous les jours ensemble de longues promenades, après avoir dîné chez Flicoteaux pour nos 70 centimes. Il me racontait les grands événements de sa vie. La composition en version avait laissé à désirer; mais la composition en thème, du 15 avril, était peut-être la plus forte de l'année. Ce Guibouret irait loin. Il vous avait des tournures d'une latinité ! « Il a, disait-il, des phrases que je lui envie. »

Il arriva que, pendant toute une semaine, mon Taupin me parut tout changé. Il avait des distractions; il divaguait; il ne parlait de l'élève Guibouret et de son rival, l'élève Tabériaux, que du bout des lèvres. Un jour, il m'avertit qu'il ne dînerait pas avec moi le lendemain, qu'il était invité chez les parents d'un élève. C'était du nouveau ! Je voulus savoir le nom, mais

il s'en tira par des circonlocutions. Je fis quelques plaisanteries qui furent froidement reçues. Qu'a-t-il donc ? me disais-je. Je ne cessai de méditer sur cet événement pendant ma promenade qui fut solitaire pour la première fois. Le lendemain de ce grand jour, il arriva chez Flicoteaux avec des gants à 29 sous, du linge blanc et des bottes fraîchement cirées. Il vit que je le contemplais avec étonnement. « Eh bien ! oui, me dit-il, en rougissant jusqu'aux oreilles, je te conterai cela en nous promenant. » Il ne souffla mot pendant tout le dîner, et moi-même, je ne trouvai rien à dire. « Il va se marier, pensais-je. Mais comment cela a-t-il pu se faire ? » Je ne me représentais pas M. Taupin adressant la parole à une femme qui ne fût pas la mère d'un élève.

Mais les élèves ont des sœurs aussi bien que des mères. Il donnait des leçons à Guibouret. Oh ! par amitié, croyez-le bien. Madame Guibouret vivait difficilement avec ses deux enfants d'une pension que lui faisait la fabrique de l'église de Saint-Sulpice, où son mari avait été maître de chapelle. Ces deux femmes lui étaient profondément reconnaissantes. A la longue, elles s'attachèrent à lui, parce qu'il était impossible de ne pas aimer cette bonne âme, quand on la voyait de près. Il n'avait pas de famille. Il n'avait pas connu sa mère. Son père était mort pendant qu'il était boursier au collège Stanislas, car il était enfant de la maison, où sa vie tout entière s'était écoulée. Quand il entra à l'École normale, c'est au collège Stanislas qu'il passait ses jours de sortie, mangeant avec les maîtres de quartier, et assistant avec eux à la promenade. Après son agrégation, on lui avait proposé une cinquième à Rouen, mais il avait mieux aimé entrer à Stanislas comme maître élémentaire. Il était arrivé peu à peu à cette place de professeur de cinquième, qu'il considérait comme son bâton de maréchal. L'idée de passer dans un collège royal ne lui serait jamais venue; cette promotion aurait doublé son traitement; mais quitter Stanislas, c'était quitter le toit paternel. Le portier, le garçon de salle, étaient ses amis. Le directeur était comme son père. Les grands et les petits couraient après lui dans la rue pour saluer M. Taupin, et recevoir une poignée de main ou une bonne tape sur la joue, suivant leur âge. Il ne lui manquait qu'un intérieur.

Je jurerais bien que mademoiselle Guibouret fit quelques avances, car il était incapable de la regarder, avant d'en avoir obtenu la permission. Une fois en liberté, il devint, je n'en doute pas, bavard comme une pie. Il mit mademoiselle Gui-

bouret au courant de tous les incidents de la classe. Elle était très bonne musicienne, en sa qualité de fille d'un maître de chapelle; et lui, chose assez surprenante pour un normalien et un



grammairien, il avait un véritable talent sur le violoncelle. Je suppose qu'ils jouèrent des duos, et le résultat fut qu'ils s'épousèrent.

Il était brave, mon ami Taupin. Il se trouvait d'emblée à la tête d'une famille, et d'une famille besogneuse. Les 166 francs auraient fort à faire pour suffire à tant de besoins. Il est vrai que Charles Guibouret était fort en thème; mais il n'était encore qu'en cinquième. De là à devenir à son tour professeur de cinquième au collège Stanislas, il y avait loin. Les deux fiancés se dirent que Léon chercherait des leçons de latin, et Léonie des leçons de piano ou de chant. Ils voyaient si bien l'avenir en rose, qu'ils parlèrent de faire un voyage de nocces.

La maman fit toutes les objections possibles. On allait commencer par des folies! M. Taupin prendrait un congé! Ils eurent réponse à tout. On n'irait qu'aux rives prochaines. Le congé serait de trois jours. On se logerait dans la plus petite auberge. On faisait cette folie pour n'en plus faire jamais d'autre. Bref, il fut résolu qu'on passerait trois jours à Rouen. Je vous laisse à penser quelles furent les joies de la route. Ils n'avaient jamais été en tête-à-tête si longtemps. Ils n'avaient ni l'un ni l'autre voyagé si loin. Ils découvraient la nature de deux côtés à la fois.

Ils arrivèrent à la nuit, et suivirent un petit normand qui les conduisit dans une petite auberge par un dédale de petites rues.

Ils avaient déjeuné solidement à Paris pour économiser un diner. Il n'était que huit heures. Ils voulurent d'abord voir la ville. Où étaient les beaux édifices, les beaux magasins? On leur conseilla d'aller sur le quai Boieldieu, et de revenir par le Palais de justice qui présente, la nuit, un aspect féérique. « Il faut faire un bout de toilette », dit Léonie. Elle tira de leur sac ce qui lui était nécessaire, et, le passant à Léon : « Fais-toi la barbe bien vite, dit-elle. Je ne puis pas te souffrir avec cette longue barbe. » Il se mit à chercher ses rasoirs, et finit par se convaincre qu'il les avait oubliés. Vous pensez s'il fut penaud. « Va te faire raser; va vite. — Mais tu vas être seule ici. — La belle affaire! — C'est qu'il n'y a pas de serrure à la porte. — Laisse-moi ton couteau, je le passerai en travers du loquet, et je serai en sûreté. Mais surtout dépêche-toi. » Il sortit, non sans avoir demandé en bas l'adresse d'un barbier.

On rit beaucoup de ce Parisien qui voulait se faire raser à huit heures du soir, et un jeudi. Le jeudi n'est pas jour de barbe, à Rouen, pour les clients de cette auberge. On se rase le dimanche, et, quand on est riche, le mercredi. On lui donna pourtant l'adresse qu'il demandait. « Tournez à droite, et puis

encore à droite, et ensuite à gauche. Une des premières maisons à votre droite. » Ce n'était pas trop clair; mais il se dit : « Je verrai bien l'enseigne. »

L'enseigne? S'il n'y a pas d'enseigne, il y aura toujours un plat à barbe, au bout d'une perche, l'armet de Mambrin. La course fut plus longue qu'il n'aurait cru; mais enfin il aperçut le plat à barbe se balançant au gré du vent et produisant un bruit criard sur sa tringle. Il gagne la boutique; elle est fermée. Quel contretemps! Il cherche la sonnette; le portier. Point de portier. Il n'y a de portier, à Rouen, que dans les quartiers neufs. Point de sonnette. Il cogne; on ne répond pas. Il s'obstine. C'est un sergent de ville qui arrive. « Que faites-vous là? — Vous le voyez. Je veux entrer pour qu'on me rase. — Vous n'entrerez pas. On ne vous rase pas. Allez vous coucher. — Ah! mais... — Ne faites pas de résistance. Vous êtes suspect, jeune homme; et si vous continuez à faire du tapage, je vous arrête. » M. Taupin, se voyant dans un mauvais cas, ôta poliment son chapeau, et rendit compte au sergent de ville de sa situation et de ses désirs. Il l'attendrit. « Monsieur, lui dit le représentant de l'autorité, ces petits barbiers ne rasent que le matin. Je vais vous conduire chez un coiffeur. » Ce qu'il fit. Jamais notre ami ne s'était vu soigné avec ce luxe et cette délicatesse. Des glaces, du gaz partout; des toilettes à dessus de marbre, un fauteuil excellent pour s'asseoir, du linge blanc. Quand il se regarda après l'opération, il se trouva vraiment beau. Il paya sans trop de regret les vingt sous qu'on lui demanda, et se mit en route tout courant pour retrouver sa chère Léonie. Il courait, partagé entre l'espoir du baiser qui allait l'accueillir, et la crainte des reproches qu'il prévoyait pour une si longue absence, lorsqu'il s'arrêta brusquement sur ce doute qui lui était entré dans l'esprit : « Est-ce que je vais du bon côté? »

Il regarda autour de lui. Il était dans une petite rue, à peine éclairée par deux réverbères fort éloignés l'un de l'autre qui jetaient sous la pluie une lumière intermittente. Pas de boutiques, ni de passants. Il eut tout à coup la sensation d'être perdu dans un labyrinthe. Il fallait avant tout sortir de l'ombre. Il revint sur ses pas, persuadé qu'il ne tarderait pas à revoir la grande place inondée de lumière qu'il venait de quitter; mais il s'aperçut bientôt qu'il marchait au hasard. Il entendit, dans le lointain, sonner une demie; puis, au bout d'un siècle, les trois quarts. « Il va être neuf heures. Que devient-elle? Que pense-t-elle? »

En un instant, toute l'horreur de sa situation lui apparaissait. Retrouver une auberge dont on ne sait pas le nom, une auberge de dernier ordre, dans une ville comme Rouen, une auberge située dans une rue, ou plutôt dans une ruelle dont on ne sait ni le nom ni le quartier! Assurément, il savait bien que tout s'arrangerait le lendemain par l'intermédiaire de la police; il n'était pas dans un bois. Mais le lendemain, c'était une éternité! Condamner cette chère enfant à tant d'inquiétudes, pendant



si longtemps, dans l'isolement où elle se trouvait, le jour même de ses nocces, c'était à en devenir fou! Il sentait, tout en courant, sa tête s'égarer.

Enfin il entend des pas dans ces ruelles désertes; il entrevoit un passant; mais, au moment où il va l'atteindre, le passant disparaît dans une rue latérale. Il le suit à tout hasard. « Monsieur, crie-t-il, de toute la force de ses poumons, monsieur, je suis égaré. De grâce, aidez-moi à retrouver mon chemin. Monsieur!



Monsieur! » Il se disait en même temps que s'il avait affaire à un brutal, ou à un poltron, sa prière ne serait pas écoutée. Le passant marchait à grands pas, comme s'il avait voulu échapper à un ivrogne ou à un malfaiteur. Je ne peux mieux faire que de le suivre, pensait Taupin. Je serai sûr de ne pas tourner sur moi-même. Ce raisonnement se trouva juste. En une minute il passa des ténèbres profondes à une lumière éclatante. Il était devant le vestibule du grand théâtre. Des hommes! Voilà des hommes!

Il eut un moment de joie, bientôt traversé par une pensée poignante. Il ne savait ni le nom de la rue où était son auberge, ni le nom de l'auberge. Il était sorti en voisin qui n'a que cinquante pas à faire. L'idée qu'on peut se perdre, la nuit, dans une grande ville, ne lui était pas même venue. Peut-être l'aubergiste lui a-t-il fourré son adresse quand il l'a recruté dans la gare! Il retourne fébrilement ses poches. Rien. Une petite bourse contenant 40 francs (il en avait 80, mais par une sage précaution contre les voleurs, il en avait donné la moitié à Léonie); le calepin sur lequel il écrit ses notes de classe; un guide Joanne; le *Petit Journal*. Voilà tout. Que faire? Il regarde les gens qui passent auprès de lui, en tâchant de deviner sur sa physionomie, un brave homme, un homme complaisant, capable de lui donner un bon conseil. Il s'approche de plusieurs, et s'arrête au moment de parler, pour un geste, un coup d'œil qui lui semblent de mauvais augure. Enfin, prenant son courage à deux mains: « Monsieur, dit-il à un vieillard de bonne mine; » mais le vieillard de bonne mine prend un air renfrogné, et lui jette dédaigneusement une pièce de deux sous. « Je ne vous demande pas l'aumône, monsieur! Je ne suis pas un mendiant! Je suis un professeur!... » Peines perdues; l'autre, peut-être un peu penaud de sa méprise, double le pas et disparaît.

Taupin dont la tête est complètement en désarroi, et qui est harassé de la course effrénée qu'il vient de faire, s'assoit sur une borne, et réfléchit profondément. Retrouver son auberge sans savoir son nom, c'est impossible. Ce nom, comment le savoir? Il y avait dans la cour du débarcadère cinq ou six omnibus, et cinq ou six racleurs tout au plus. Ces racleurs doivent toujours être les mêmes. Savoir le nom des cinq ou six auberges parmi lesquelles se trouve la sienne, ce serait beaucoup; ce serait tout. Il prendrait un commissionnaire, et se ferait conduire de porte en porte jusqu'à ce qu'il eût réussi; il couvrirait d'or le commissionnaire. Il n'est plus question d'économie. Il ne faut pas que les inquiétudes de Léonie se prolongent, et qu'elle passe sa nuit de nocces dans la solitude et l'effroi.

Il se sent soulagé, à présent que son parti est pris, et qu'il se croit sûr du succès. Il se demande s'il n'était pas fou tout à l'heure. On ne se perd pas dans une ville comme Rouen. Il y a une police, qui connaît tous les cabarets. La première démarche

est de trouver la police. Justement, voilà un sergent de ville qui se promène sur la place du théâtre. Il se découvre poliment: « Monsieur », dit-il... Mais il s'arrête court, en reconnaissant le sergent qui l'a conduit chez le coiffeur. Il y a de ces rencontres! Le sergent le reconnaît de son côté. « Encore vous? » dit-il d'un ton qui ne semblait guère bienveillant. « Oui, c'est moi, et vous pouvez me rendre un grand service. » Il commence à dégoiser son histoire; mais il fait deux remarques en la racontant, d'abord qu'elle est d'une invraisemblance choquante, et ensuite, qu'il la raconte à faire pitié. Il bredouille, il s'embrouille; c'est à n'y rien comprendre. J'ai l'air d'un homme ivre, dit-il enfin, juste au moment où le sergent de ville est arrivé de son côté à la même conclusion. « Vous vous expliquerez au poste », dit le sergent de ville, en lui mettant la main au collet. Au poste! comme un malfaiteur, ou un vagabond! Au poste, un professeur du collège Stanislas! Le sergent veut l'emmener. Il se rebiffe, le pauvre petit homme. « Vous n'avez pas le droit de m'arrêter, dit-il. Je n'ai commis aucun délit. Je ne demande pas l'aumône. J'ai une profession honorable, je puis le prouver. J'ai de l'argent sur moi. Tout mon malheur est de ne pouvoir retrouver l'auberge où je suis descendu. Vous devriez m'aider à la retrouver, si vous remplissiez votre devoir, au lieu de me faire un affront. » Il paraît qu'il fut éloquent, il me le dit plus tard. Le sergent de ville fut ébranlé. Les quelques passants qui s'étaient attroupés commencèrent à dire: « Il faut le mener à M. Dauphin! Menez-le à M. Dauphin. — Oui, dit-il, menez-moi à M. Dauphin. » Qui est-ce? disait-il en lui-même. Ce ne peut être que le commissaire. On l'y mena; c'était en effet le commissaire de service au grand théâtre. Taupin, qui avait remis de l'ordre dans ses idées, lui parla posément et clairement. Il se voyait écouté; il se croyait sûr du succès.

« Monsieur, lui dit le commissaire, après l'avoir laissé parler tant qu'il voulut, et après avoir examiné l'argent et le calepin qu'il avait dans sa poche, je vous crois... » A ce mot, le pauvre Taupin ne put se défendre de lui serrer chaleureusement la main. « Je vous crois, mais votre cas n'en est pas moins très difficile à débrouiller. C'est l'affaire de vingt-quatre heures, ajouta-t-il, en voyant Taupin se troubler. Demain, avec les notes de police, nous trouverons infailliblement madame Taupin. Ce que vous avez de mieux à faire pour ce soir... »

A ce moment de son discours, il fut interrompu par un grand bruit qui se fit dans le corridor. On ouvrit la porte précipitamment, et plusieurs personnes crièrent à la fois: « M. le commissaire! M. Dauphin! M. le commissaire! Le directeur vous demande. — Attendez-moi là, » dit M. Dauphin, et il sortit en courant. Son absence ne dura que quelques instants. Il revint bientôt, assez ému. « Fâcheuse affaire, dit-il; c'est un musicien qui a un solo au quatrième acte, et qui ne pourra pas le jouer; il va falloir parlementer avec le public rouennais qui n'est pas commode. Voici mon adresse, venez me voir demain matin et tout s'arrangera. »

« Je crus que tout m'échappait de nouveau, me dit Taupin



quand il me raconta son voyage de nocces, mais j'eus une idée de génie. Un musicien? Quel musicien? dis-je. Quel instrument? — Le violoncelle. — Monsieur le commissaire, dis-je alors avec une émotion contenue, je suis moi-même, j'ose le dire, un violoncelliste de quelque valeur. C'est moi qui ai accompagné mademoiselle Marimont au dernier concert pour les pauvres du V^e arrondissement. Si je puis sauver la recette... » On ne lui laissa pas le temps de finir. Le commissaire lui prit le bras et l'entraîna au pas de course dans le cabinet du directeur. Le violoncelle fut apporté. Taupin se surpassa. Au bout de quelques mesures, le directeur l'arrêta.

« Quel cachet voulez-vous? — Je ne demande rien; mais, par grâce, que M. le commissaire fasse ce soir ce qu'il m'a promis de faire demain matin, et je suis prêt à jouer tant qu'on voudra et tout ce qu'on voudra.

— Je ne vous promets pas de réussir, dit M. Dauphin; mais je vous donne ma parole de ne rien épargner pour arriver au but dès cette nuit. Demain, la réussite sera certaine. »

En un clin d'œil, Taupin se trouva poussé par les couloirs et les dessous, installé, en qualité de soliste, auprès d'un pupitre plus élevé que les autres. Les musiciens l'entourèrent pour le remercier et lui souhaiter la bienvenue. Il fut émerveillé de s'entendre appeler par son nom; mais il n'eut pas le temps d'y penser parce que les trois coups furent frappés, et qu'à partir de ce moment, il appartint corps et âme à la partition. On l'attendait au solo. Il s'en tira avec une *maestria* superbe. « Je pensais à Léonie, » me dit-il. Il fut couvert d'applaudissements. Les violons frappèrent avec les archets sur les pupitres. Le public cria *bis!* avec frénésie, et Taupin ne se fit pas prier. « Ah! si vous vouliez, M. Taupin! » lui dit le directeur, qui tenait un engagement tout prêt. Mais ces mots lui rendirent toute sa tristesse, en lui rappelant brusquement la réalité. « Les trois agents que j'ai mis en campagne n'ont rien découvert, lui dit M. Dauphin. Tâchez de dormir cette nuit. Venez à mon bureau à sept heures demain matin, avant l'ouverture. J'y serai exprès pour vous, et je vous conduirai dans les bras de madame Taupin. »

Il paya fort cher la permission de passer la nuit dans la chambre de service d'un grand hôtel. Il va sans dire qu'il ne put fermer l'œil. A six heures, il errait autour du commissariat de police. Dès que M. Dauphin arriva, il se précipita sur lui. « Un peu de patience, lui dit le bon commissaire. On est au commissariat central; il faut attendre qu'on soit revenu. » Un agent arriva vers huit heures. « Eh bien! dit Taupin. — Vous êtes descendu, dit le commissaire en consultant ses notes, à l'auberge de la *Belle Pomme normande*, dans la rue des Verderettes. C'est bien loin d'ici. Voulez-vous prendre une voiture? — Sans doute! — Je vais vous accompagner. » Ils suivirent un dédale de rues qui parut à mon pauvre ami d'une longueur effrayante. Chemin faisant, le commissaire appela un porteur de journaux, lui acheta le *Petit Rouennais*, le parcourut un instant, et le passa à Taupin, en lui disant : « Lisez cela. — Je n'ai pas le cœur à lire des journaux. — Que vous êtes enfant! Puisque vous allez la revoir! Lisez cela, vous dis-je. » Taupin jeta nonchalamment les yeux sur le journal, et lut à la première page ces mots en caractères flamboyants : *M. Taupin au grand théâtre de Rouen*. Quel scandale! pensa-t-il; et tout aussitôt : il y a plusieurs Taupin dans le monde. « Mais comment ont-ils pu savoir mon nom, cher monsieur? — Le directeur a fait une annonce pendant que vous gagniez le pupitre. Il a même dit que vous étiez professeur dans un grand collège de Paris, ce que je blâme absolument. » Taupin laissa tomber sa tête d'un air abattu. « Je suis perdu, dit-il. Je serai destitué. »

On était à la porte de la *Belle Pomme normande*. « Ma femme? Où est ma femme? — Elle est partie, monsieur; et c'est ce qu'elle avait de mieux à faire, pour ne pas vous voir arriver sous la garde du commissaire de police. » Mais le pauvre Taupin n'en entendit pas davantage. Il fut pris, le doux enfant, d'une colère terrible, la seule qu'il ait eue de sa vie. « Vous ne voulez pas dire que ma femme m'a quitté! Que lui avez-vous dit? Que lui avez-vous fait? » Il fallut se mettre à deux pour le contenir. L'hôtesse criait de son côté avec le même emportement. « Quittez

sa femme pour aller au théâtre! Le jour de ses nocces! C'est moi qui lui ai dit de partir; et elle n'avait pas besoin qu'on le lui dise; et toutes les femmes l'approuvent! » Et tous les hommes l'approuvaient aussi à ce qu'il paraît; car tous les chalands matinaux du cabaret étaient accourus dans cette cour humide et malpropre, où ils auraient fait à Taupin un mauvais parti sans la présence du commissaire.

M. Dauphin eut beaucoup de peine à rétablir le calme. Il parvint enfin à se faire écouter, pendant que Taupin, abattu, affalé sur un vieux banc, luttait contre les prodromes d'un évanouissement. Ses explications provoquèrent d'abord quelques rires; puis la cabaretière s'apitoya, et les ivrognes firent comme elle. Elle en vint à regarder Taupin comme un héros de roman. « Allez! allez! tout ira bien! Quand elle saura la vraie vérité des choses! Pauvre petite dame! Pauvre cher homme! »

Taupin voulut absolument prendre le train le plus prochain, malgré l'avis du commissaire et de l'hôtesse qui craignaient qu'il n'arrivât pas à Paris. Il partit : quel voyage! Il arriva : quelle arrivée! Il trouva son logement dans l'état où il était avant son mariage. Tous les menus objets qui auraient rappelé Léonie avaient disparu. Sur le bureau de Taupin, il y avait une lettre cachetée, qui ne contenait que ces mots :

« Adieu pour jamais!

« LÉONIE. »

Je fus naturellement chargé du rôle de conciliateur. J'eus peine à obtenir d'être reçu chez madame Guibouret. Je vis en arrivant qu'on y vivait depuis plusieurs jours dans les larmes. « Comment, dis-je à Léonie, avez-vous pu être si cruelle? Comment n'avez-vous pas pensé qu'il était victime de quelque accident? »

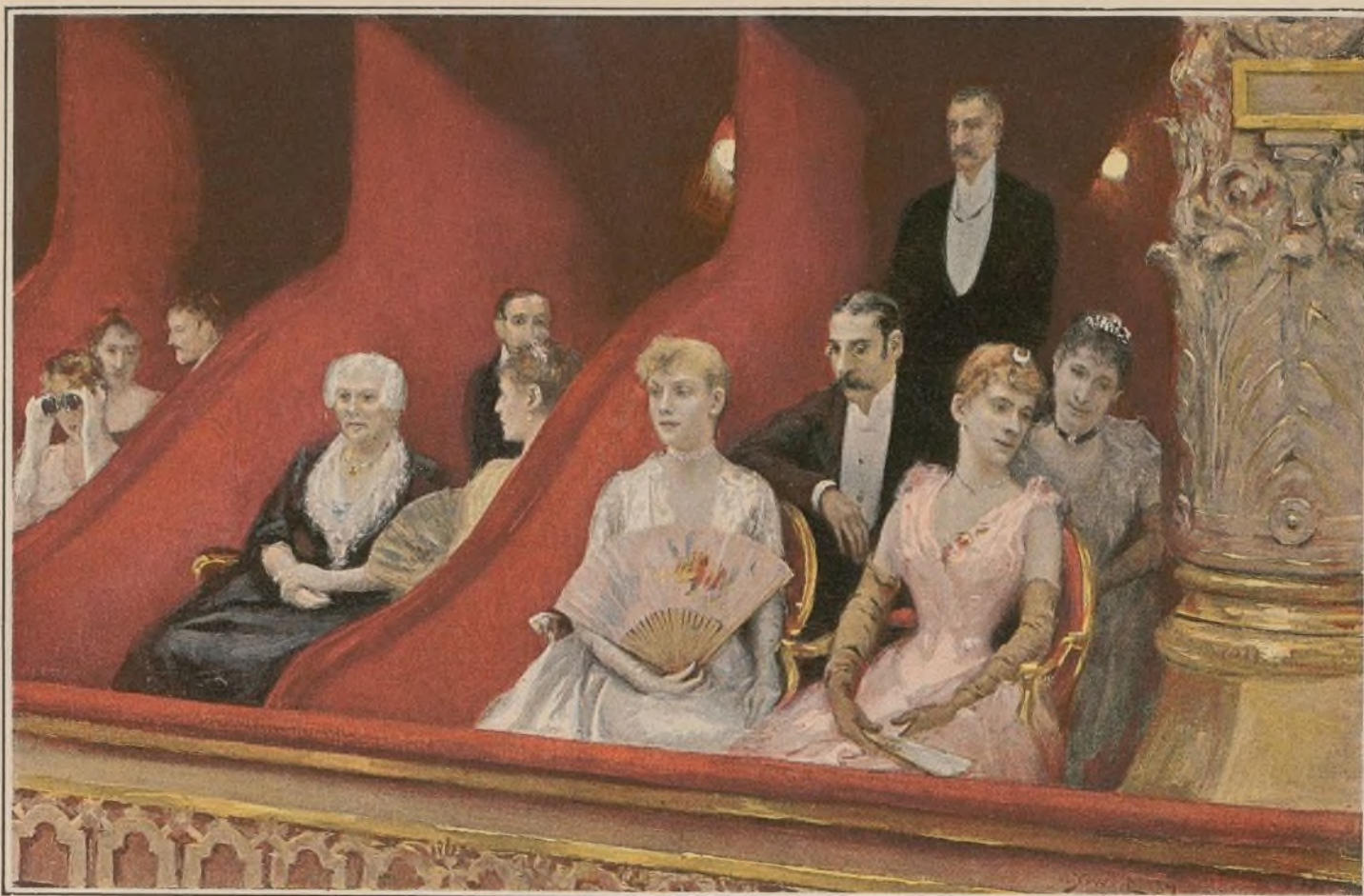
J'appris qu'après une nuit de cruelles inquiétudes, elle était partie le matin avec l'hôtesse pour aller demander à la police de lui retrouver son mari; qu'elle avait, en mettant le pied dans la rue, entendu les porteurs de journaux crier le nom de Taupin comme la nouvelle du jour, et qu'ayant acheté le *Petit Rouennais*, elle y avait lu le récit des exploits de son mari au grand théâtre. La sûreté du doigté, le jeu brillant et passionné tour à tour... « Tout cela pendant que je mourais de crainte et de désespoir! » Je finis pourtant par me faire entendre, et, après de longs efforts, par me faire croire. Maman Guibouret revint la première; Auguste plaida chaleureusement pour son professeur. Le cœur de la jeune épouse parlait plus haut encore, de sorte que je la ramenai pleurante et souriante au numéro 14 de la rue Madame, où M. Taupin nous attendait plus mort que vif.

Leur joie fut si grande, et ils se trouvèrent si largement compensés de leurs peines, que M. Taupin ne manque jamais depuis, quand nous parlons du passé, de dire en me serrant la main : « c'était peu de temps après mon beau voyage de nocces. »

Il est à présent proviseur d'un des premiers lycées de Paris. Je vous prie de croire que quand il va faire une course à Luchon ou à Biarritz, pendant le mois de septembre, avec Léonie, il n'oublie pas d'emporter une belle paire de rasoirs. Il a fait faire par un des professeurs du lycée une édition illustrée du *Petit Poucet*. Il en recommande la lecture aux élèves. « Voyez, dit-il, l'esprit de ce petit bonhomme, qui semait des cailloux sur la route pour être sûr de retrouver son chemin! Il faut toujours, mes enfants, savoir où on met le pied. »

JULES SIMON.





LA PLUS BELLE

Le prince Agénor était littéralement éperdu, le vendredi 19 avril 1889, à l'Opéra, pendant le troisième acte de *Romeo et Juliette*. Le prince courait de loge en loge et son enthousiasme était partout le même.

— Cette blonde ! Ah ! cette blonde ! Idéale, cette blonde ! Regardez cette blonde ! Connaissez-vous cette blonde ?

C'était, pour le moment, l'avant-scène de madame de Marizy, une grande loge du rez-de-chaussée, qui retentissait de tous ces cris d'admiration.

— Quelle blonde ? demanda madame de Marizy.

— Quelle blonde ! Mais il n'y en a qu'une, ce soir, dans la salle. En face de vous, là, dans une première loge... la loge des Sainte-Mesme... Regardez, baronne, regardez-la bien.

— Oui, je la regarde... Elle est atrocement fagotée, mais agréable...

— Agréable ! Une merveille ! Une pure merveille ! Fagotée, oui, d'accord... Quelque parente de province... Les Sainte-Mesme ont des cousins dans le Périgord ! Mais quel sourire ! et l'attache du cou ! Et la naissance des épaules ! Ah ! les épaules surtout !

— Allons, mon cher, taisez-vous ou allez-vous-en... Laissez-moi écouter Reszké...

Le prince s'en alla. Ainsi, personne ne la connaissait, cette blonde incomparable. Elle était cependant venue bien souvent à l'Opéra, mais bourgeoisement, dans une seconde loge. Or, pour le prince Agénor, au-dessus des premières loges, il n'y avait rien, absolument rien. C'était le vide, le néant. Le prince n'était jamais entré dans une seconde loge ; donc, les secondes loges n'existaient pas.

Pendant que Roméo, aux pieds du frère Laurent, faisait serment d'aimer Juliette d'un amour éternel, le prince errait dans les couloirs de l'Opéra. Quelle était cette blonde ? Il voulait le savoir et le saurait.

Et, tout d'un coup, il se rappela que l'excellente madame Picard était l'ouvreuse de la loge des Sainte-Mesme, et qu'il avait, lui, prince de Nérins, l'honneur d'être, depuis fort longtemps, l'ami de l'excellente madame Picard. C'était elle qui, dans les dernières années du second empire, lui avait appris le bésigue, en toutes ses variétés : japonais, chinois, etc., etc. Il avait alors vingt ans ; madame Picard, quarante. Elle n'était pas encore ouvreuse à l'Académie nationale de musique ; elle avait, en ce temps-là, pour fonction — et ce n'était pas une sinécure — d'être la tante d'une aimable jeune personne qui promenait un très joli visage et de très jolies jambes à travers les Revues de fin d'années du théâtre des Variétés. Et le prince, tout jeune, à son entrée dans la vie, avait, pendant trois ou quatre ans, vécu tranquillement, presque de la vie de famille, entre la tante et la nièce. Puis elles s'en étaient allées d'un côté ; lui, d'un autre ; et, une dizaine d'années plus tard, un soir, à l'Opéra, en remettant son paletot à une vieille dame de vénérable aspect, Agénor s'était entendu saluer de ce petit discours :

— Ah ! que je suis contente de vous revoir, mon prince... Et pas changé, mais pas changé du tout... Le même toujours... Absolument le même ! Toujours vingt ans.

C'était madame Picard, élevée à la dignité d'ouvreuse. Ils causèrent, parlèrent d'autrefois, et, depuis ce soir-là, jamais le prince ne passait devant madame Picard sans lui adresser un petit bonjour ; elle y répondait par un petit salut plein de déférence. Elle était de ces personnes, de plus en plus rares aujourd'hui, qui ont l'exact sentiment des distances et des convenances. Il y avait, cependant, comme un petit restant de familiarité, presque d'affection, dans la manière dont elle disait : *Mon prince*. Cela ne déplaisait pas à Agénor ; il avait gardé de madame Picard un bon souvenir.

— Ah ! mon prince, dit madame Picard en voyant venir Agénor, il n'y a personne pour vous, dans mes loges. Madame de Simiane n'est pas venue et madame de Sainte-Mesme a donné sa loge.

— C'est précisément à cause de cela... Vous ne connaissez pas les personnes qui sont dans la loge de madame de Sainte-Mesme ?

— Pas du tout, mon prince... C'est la première fois que je les vois dans la loge de madame la marquise...

— Alors vous n'avez aucune idée... ?

— Aucune, mon prince... Seulement, pour moi, ce ne sont pas des gens de...

Elle allait dire de *notre monde*... Une ouvreuse des premières loges, à l'Opéra, n'ayant affaire, généralement, le soir, qu'à des personnes parfaitement nées, se considère comme étant un peu de leur monde et montre un extrême dédain pour les petites gens ; il lui déplaît de recevoir de ces petites gens dans ses loges.

Madame Picard, cependant, avec ce tact qui l'abandonnait rarement, sut s'arrêter à temps et dit :

— Des gens de *votre monde*... C'est de la bourgeoisie, de la bourgeoisie cossue, mais de la bourgeoisie... Ça ne vous suffit pas, vous voudriez en savoir plus, à cause de la blonde, n'est-ce pas ? mon prince.

Ces derniers mots furent dits avec une délicatesse rare, murmurés plutôt que dits ; d'ouvreuse à prince, cela eût été inacceptable sans cette parfaite réserve de l'accent et du ton ; oui, c'était une ouvreuse qui parlait, mais une ouvreuse qui était encore un peu la tante d'autrefois, la tante à la mode de Cythère... Madame Picard continua :

— Ah ! une belle personne ! Elle est arrivée avec un petit brun... son mari, bien sûr, car, pendant qu'elle ôtait son manteau — ça prend toujours un peu de temps — il ne lui a pas dit un seul mot... Pas d'empressement, pas de petits soins... oui, ça ne pouvait être qu'un mari... Le manteau, je l'ai bien regardé. Ça intrigue toujours, les personnes qu'on ne connaît pas, et avec ma collègue, madame Flachet, nous nous amusons toujours à tâcher de deviner d'après les effets... Eh bien ! le manteau, ça sort de chez une bonne couturière, mais pas de chez une grande. C'est sérieux, c'est solide, mais ça n'a pas de chic... De la grosse bourgeoisie, la voilà mon idée, mon prince... Mais que je suis bête !... Vous connaissez M. Palmer... Et bien ! il est venu la voir tout à l'heure, la belle blonde !

— M. Palmer ?

— Oui, et il pourra vous dire.

— Merci, madame Picard, merci...



Ayuntamiento de Madrid



Ayuntamiento de Madrid

— Au revoir, mon prince, au revoir...
Et madame Picard alla reprendre sa place sur son tabouret, près de sa collègue, madame Flachet, en lui disant :
— Ah ! ma chère, ce prince, quel homme charmant... Les gens vraiment comme il faut, il n'y a que ça !
Le prince Agénor voulait bien faire à Palmer, au gros Palmer, au riche Palmer, au vaniteux Palmer, l'honneur d'être de ses amis ; il daignait — et très fréquemment — confier à Palmer ses embarras financiers, et le banquier était charmé de lui venir en aide ; le prince avait dû se résigner à entrer dans deux des conseils d'administration présidés par Palmer, auquel il plaisait fort d'avoir pour obligé le représentant d'une des plus nobles familles de France. Le prince, d'ailleurs, se montrait *bon prince*, avouait publiquement Palmer, se montrait dans ses loges, ordonnait ses fêtes, s'occupait de son écurie de courses. Il avait même poussé la reconnaissance jusqu'à compromettre madame Palmer de la façon la plus éclatante. « Je la *désémbourgeoise*, disait-il, je dois bien cela à Palmer qui est le meilleur des hommes. »
Le prince trouva le banquier, seul, dans sa baignoire.
— Le nom, le nom de cette blonde, dans la loge des Sainte-Mesme ?
— Madame Dagand.
— Et il y a un M. Dagand ?

— Oui, mais faites vite. »
Ce jeune homme avait la main leste ; les quinze lignes furent expédiées en un clin d'œil. Elles rapportèrent sept francs cinquante au petit reporter, mais coûtèrent un peu plus que cela à M. Dagand.
Pendant ce temps, le prince Agénor s'installait, au club, à une table de whist, et disait, en mêlant les cartes :
« Il y avait ce soir, à l'Opéra, une créature merveilleuse. Une certaine madame Dagand... C'est la plus belle personne de Paris ! »
Et le lendemain matin, au bois, à la Potinière, sous un léger soleil de printemps, le prince, entouré d'un petit groupe de disciples respectueux, rendait solennellement, du haut de sa jument rouanne, l'arrêt suivant :
« Sachez bien ce que je vous dis... La plus belle personne de Paris est une certaine madame Dagand... Cette étoile sera visible, jeudi soir, chez les Palmer... Allez et n'oubliez pas ce nom... madame Dagand. »
Les disciples se dispersèrent et allèrent, de par le monde, répandre cette grande nouvelle.
Madame Dagand avait été admirablement élevée par une mère irréprochable ; on lui avait appris qu'il fallait se lever matin, tenir sévèrement ses comptes, ne pas prendre une grande couturière, croire en Dieu, aimer son mari, visiter les pauvres et ne jamais dépenser



— Assurément... Un notaire... Mon notaire... Le notaire des Sainte-Mesme... Et si vous voulez voir madame Dagand de plus près, venez chez moi, au bal, jeudi prochain... Elle y sera...

Une femme de notaire ! Ce n'était qu'une femme de notaire ! Le prince s'installa dans l'avant-scène, en face de madame Dagand, et, tout en regardant cette notairesse, il réfléchissait : « Aurais-je, se disait-il, assez de crédit, assez d'autorité pour faire d'une madame Dagand la plus belle personne de Paris ? »

Car il y a toujours une *plus belle personne de Paris*, et c'était lui, prince Agénor, qui avait la prétention de la découvrir, proclamer, couronner et sacrer, cette plus belle personne de Paris. Lancer madame Dagand ! Pourquoi pas ? Il n'avait jamais lancé de petite bourgeoise. L'entreprise serait neuve, amusante et hardie. Il tenait madame Dagand au bout de sa lorgnette, et découvrait dans son délicieux visage mille grâces et perfections.

Après le spectacle, le prince, pendant la sortie, alla se placer en bas du grand escalier. Il avait *embauché* deux de ses amis. « Venez, leur avait-il dit, je vais vous montrer la plus belle personne de Paris. » A deux pas du prince, pendant qu'il prononçait cette phrase, se trouvait un alerte petit jeune homme attaché à la rédaction d'un journal du matin, d'un journal très lu. Ce petit jeune homme avait l'oreille fine ; il saisit au vol la phrase du prince Agénor dont il connaissait la haute situation mondaine ; il réussit à garder étroitement le contact avec le prince, et lorsque vint à passer madame Dagand, le jeune reporter eut le talent de surprendre, sans en perdre un seul mot, la conversation de ces trois brillants seigneurs. Un quart d'heure après, il arrivait au bureau du journal.

« Est-il encore temps, demanda-t-il, d'intercaler une dizaine de lignes dans le *Carnet mondain* ? »

que la moitié de son revenu, afin de préparer les dots de ses filles. Madame Dagand ne manquait à aucun de ces devoirs. Elle menait une existence paisible et sereine dans une vieille maison de la rue du Dragon qui avait abrité, depuis 1825, trois ménages Dagand : les maris tous trois notaires, les femmes toutes trois vertueuses. Ces trois ménages avaient goûté là un bonheur égal et modéré. Jamais de grands plaisirs, jamais de grands ennuis.

Le lendemain, à huit heures du matin, madame Dagand se réveilla non sans malaise. Elle avait passé une nuit très agitée, elle qui, d'ordinaire, dormait d'un sommeil d'enfant. La veille, à l'Opéra, dans cette loge, madame Dagand avait vaguement senti qu'il se passait quelque chose autour d'elle. Et, pendant tout le dernier acte, une lorgnette, obstinément braquée sur elle — la lorgnette du prince — l'avait jetée dans un certain petit émoi, pas désagréable, d'ailleurs. Elle était très décolletée — trop au gré de sa mère — et, deux ou trois fois, sous l'acharnement de cette lorgnette, elle avait relevé les épaulettes de sa robe.

Donc, après avoir ouvert les yeux, madame Dagand les referma, indolente, paresseuse, la pensée flottante entre le rêve et la réalité ; elle revoyait la salle de l'Opéra, et cent, deux cents, cinq cents lorgnettes obstinément braquées sur elle, sur elle seule.

La femme de chambre entra, déposa un plateau sur une petite table, fit flamber un grand feu dans la cheminée, s'en alla. Il y avait, sur le plateau, une tasse de chocolat et un journal, le même, tous les matins. Alors, héroïquement, madame Dagand se leva, glissa ses petits pieds nus dans de petites pantoufles fourrées, s'enveloppa d'une robe de chambre de cachemire blanc et alla se blottir, un peu frissonnante, dans un fauteuil, au coin du feu. Elle toucha de ses lèvres le bord de la tasse, se brûla légèrement ; il fallait attendre un

peu. Elle posa la tasse, prit le journal, le déplia, et rapidement, du regard, parcourut les six colonnes de la première page. En bas, tout en bas de la sixième colonne se trouvaient les lignes suivantes :

Hier soir, à l'Opéra, très brillante représentation de ROMÉO ET JULIETTE. Beaucoup de grandes mondaines : la belle duchesse de Montaiglon, la jolie comtesse de Lardac, la merveilleuse marquise de Muriel, la piquante baronne de...

Pour lire le nom de la baronne il fallait tourner la page; madame Dagand ne la tourna pas. Elle se souvenait, réfléchissait. La veille, elle s'était amusée à se faire nommer par Palmer les grandes élégantes de la salle, et le banquier, précisément, lui avait montré cette merveilleuse marquise. Or, madame Dagand trouva que cet adjectif était d'une hardiesse rare. Elle avait, tout au moins, quarante-cinq ans, cette merveilleuse marquise. Et madame Dagand — qui avait vingt-deux ans — se haussa un peu pour se voir dans la glace. Elle échangea un léger sourire avec une blonde toute jeune, toute blanche, toute rose.

« Ah! se dit-elle, si j'étais marquise, le monsieur qui a écrit cela m'aurait peut-être accordé quelque attention... et mon nom serait peut-être là... Est-ce amusant de voir son nom imprimé dans un journal?... »

Tout en s'adressant cette question, elle tourna la page et continua sa lecture :

..... *La piquante baronne de Myrvoix, etc. Nous avons à signaler l'apparition d'une nouvelle étoile qui vient d'éclater brusquement dans la constellation parisienne. La salle était en extase devant une blonde étrange, « troublante » aux yeux sombres, aux yeux d'acier et dont les épaules... Ah! quelles épaules! Ces épaules ont été l'événement de la soirée. De toutes parts on se disait : « Qui est-ce? qui est-ce? A qui ces épaules divines? » A qui? Nous le savons et nos lecteurs nous sauront gré de leur apprendre le nom de cette idéale merveille. C'est madame Dagand...*

Son nom! Elle avait lu son nom! Elle eut un éblouissement. Ses yeux se brouillèrent. Toutes les lettres de l'alphabet se mirent à danser follement dans le journal. Puis elles se calmèrent, s'arrêtèrent, reprirent leur place. Elle put le retrouver, son nom, et reprendre sa lecture :

C'est madame Dagand, la femme d'un des plus aimables et des plus riches notaires de Paris. Le prince de Nérins, dont la parole fait autorité en ces matières, disait, hier soir, à qui voulait l'entendre : « c'est la plus belle personne de Paris! » Nous sommes absolument de cet avis.

Un tirit, et c'était tout. C'était assez, c'était trop! Madame Dagand se sentit prise d'un trouble extraordinaire, indéfinissable. C'était comme un mélange de peur et de plaisir, de joie et de confusion, d'orgueil satisfait et de pudeur blessée. Sa robe de chambre s'était entr'ouverte; elle la ramena sur elle avec une sorte de violence et la croisa sur ses pieds rejetés brusquement en arrière, vers le fauteuil. Elle avait eu comme une impression de nudité. Il lui semblait que tout Paris était là dans sa chambre de jeune mariée, et qu'il était au premier rang, ce prince de Nérins, criant à tout Paris : « Regardez! regardez! C'est la plus belle personne de Paris! »

Le prince de Nérins!... Elle connaissait bien ce nom, car elle lisait dans les journaux avec une très vive curiosité tous ces articles intitulés : *la Vie parisienne, High Life, Échos mondains*, etc.; toutes ces chroniques signées : *Mousseline, Fanfreluche, Brimborion, Veloutine*; tous ces récits de grands mariages, de grands bals, de grandes premières représentations et de grandes ventes de charité. Le nom du prince revenait sans cesse dans ces articles, dans ces chroniques, et toujours il était cité comme l'arbitre suprême des élégances parisiennes.

Et c'était lui qui avait déclaré!... Ah! décidément le plaisir l'emportait sur la peur... Toute tremblante encore d'émotion, madame Dagand alla se placer devant une grande glace, une vieille psyché de chez Jacob, qui n'avait jamais reflété jusqu'alors que de bonnes bourgeoisies mariées à de bons notaires... Dans cette glace elle se regarda, s'examina, s'étudia longuement, curieusement, avidement. Certes, elle se savait jolie, mais, ô puissance de la chose imprimée! elle se trouva absolument délicieuse. Elle n'était plus madame Dagand, elle était la plus belle personne de Paris. Ses pieds, ses petits pieds — leur nudité ne la gênait plus — quittaient la terre. Elle s'élevait tout doucement vers le ciel, dans les nuages, se sentait devenir déesse.

Mais une inquiétude tout à coup la saisit : « Édouard? Que dirait Édouard? » Édouard, c'était son mari. Il n'y avait jamais eu qu'un petit nom d'homme dans sa vie, le nom de son mari. Il était aimé, ce notaire! Et presque au même moment où elle se demandait ce que dirait Édouard, il ouvrit brusquement la porte, Édouard.

C'était lui, un peu haletant. Il avait monté l'escalier quatre à quatre. Il paperassait paisiblement, dans son étude, au rez-de-chaussée, lorsqu'un de ses confrères, avec force félicitations d'ailleurs, lui avait fait lire le fameux article. Il s'était bien vite débarrassé de ce confrère, et il arrivait exaspéré dans la chambre de sa femme. Ce fut tout d'abord un torrent de paroles :

« De quoi se mêlent-ils, ces journalistes? C'est une indignité! Ton nom, regarde, là, ton nom, dans ce journal! »

— Oui, je sais, j'ai vu...

— Ah! tu sais, tu as vu... et tu trouves cela tout naturel!

— Mais, mon ami...

— En quel temps vivons-nous? C'est ta faute aussi.

— Ma faute!

— Oui, ta faute!

— Et comment cela?

— Tu avais hier soir une robe trop décolletée, beaucoup trop décolletée... Ta mère te l'a reproché, d'ailleurs...

— Ah! maman...

— Il ne faut pas dire : « Ah! maman ». Elle avait raison, ta

mère... Tiens, lis... *Et les épaules! Ah! quelles épaules!*... C'est de tes épaules, à toi, qu'il est question... Et ce prince, qui se permet de te décerner un prix de beauté. »

Il avait des idées bourgeoises, cet honnête homme, des idées gothiques, des idées de notaire d'autrefois, de notaire de la rue du Dragon; les notaires du boulevard Malesherbes n'en sont plus là.

Madame Dagand sut bien doucement, bien gentiment, faire entendre raison à ce révolté. Certes, il y eut de la grâce et de l'éloquence dans ses paroles, mais combien plus de grâce et d'éloquence dans les tendresses de son regard et de son sourire.

« Pourquoi cette grande colère et ce grand désespoir? On l'accusait d'être le mari de la plus belle personne de Paris. Était-ce donc là une chose si horrible, un si épouvantable malheur? Et quel était

le confrère, le bon confrère qui avait pris plaisir à venir lui dénoncer cet odieux article?... »

— M. Renaud.

— Ah! c'est M. Renaud... Ce cher M. Renaud! »

Et là, madame Dagand fut prise d'une petite crise de fou rire, si bien que, mal attachés, ses cheveux blonds se dénouèrent et vinrent encadrer ce joli visage où rayonnaient ces yeux sombres qui étaient aussi, quand ils voulaient bien s'en donner la peine, très doux, très câlins, très aimants.

« Ah! c'est M. Renaud, le mari de la délicieuse madame Renaud! Eh bien! sais-tu ce que tu vas faire tout de suite, tout de suite, sans perdre une minute? Courir chez le président du tribunal et demander le divorce. Tu lui diras : « M. Aubépin, délivrez-moi de « ma femme... Son crime est « d'être jolie, très jolie, trop « jolie, j'en veux une autre qui « soit laide, bien laide, qui ait « le grand nez de madame « Renaud, son pied colossal, »

« son menton pointu, ses épaules décharnées et son éternelle coupe-rose. » C'est bien ce que tu veux, dis? Allons, grand fou, embrassez-la votre pauvre femme et pardonnez-lui de ne pas être un monstre. »

Comme des gestes assez vifs avaient scandé ce petit discours, le peignoir de cachemire blanc avait glissé, beaucoup glissé, s'était entr'ouvert, beaucoup entr'ouvert; les criminelles épaules se trouvaient à la portée des lèvres de M. Dagand... Il succomba. Il subissait d'ailleurs, lui aussi, l'abominable influence de la presse. Sa femme ne lui avait jamais paru si jolie, et, ramené à l'obéissance, M. Dagand redescendit à son étude, afin de gagner de l'argent pour la plus belle personne de Paris.

Très sage et très opportune occupation, car, à peine madame Dagand fut-elle restée seule, qu'une réflexion lui passa par la tête, qui devait faire sortir une très jolie liasse de billets de banque de la caisse du notaire de la rue du Dragon. Madame Dagand avait l'intention de mettre pour aller à la fête des Palmer, une robe qui comptait déjà de très anciens états de service. Madame Dagand avait gardé la couturière de sa robe de noces, la couturière de sa mère, une couturière de la rive gauche. Il lui parut que sa nouvelle situation lui imposait de nouveaux devoirs. Elle ne pouvait se présenter chez les Palmer sans une robe *non vue* et signée d'un nom célèbre. Elle fit donc atteler dans l'après-midi et donna résolument à son cocher, l'adresse d'un des plus illustres couturiers de Paris. Elle arriva un peu émue et dut traverser, pour pénétrer chez ce grand artiste, une véritable foule de valets de pied qui étaient dans l'antichambre, bavardant, riant, habitués à se rencontrer là, à y faire de longues stations. Presque tous ces valets de pied étaient du monde, du grand monde; ils avaient passé la soirée ensemble, la veille, à l'ambassade d'Angleterre et devaient se retrouver, le soir, chez la duchesse de la Trémouille.

Madame Dagand entra dans un salon somptueux, très somptueux, trop somptueux. Une vingtaine de grandes clientes étaient là, femmes du monde et femmes de théâtre, agitées, émuës, fiévreuses, regardant aller et venir, devant elles, de grandes belles filles, des marchandes, lesquelles portaient, avec une élégance hardie, les dernières créations du maître de la maison. Il était là, ce grand maître, en tenue de diplomate, redingote noire boutonnée, cravate longue avec une épingle (cadeau d'une altesse qui payait lentement ses notes), à la boutonnière une rosette multicolore (présent d'un petit prince régnant qui payait plus lentement encore les notes d'une danseuse de l'Opéra). Il allait et venait, correct, calme, froid, au milieu des sollicitations et supplications de ses clientes. « M. Arthur! M. Arthur! » On n'entendait que ce mot-là. C'était lui, M. Arthur. Il allait de l'une à l'autre, respectueux, sans trop d'humilité, avec les duchesses; familier, sans trop d'abandon, avec les comédiennes. C'était un mouvement extraordinaire au milieu d'un fouillis merveilleux de velours, de satins, d'étoffes brochées, brodées, lamées d'or et d'argent. Tout cela jeté à tort et à travers, comme au hasard, — mais que de science dans ce hasard! — sur les fauteuils, les tables, les divans.

Madame Dagand se heurta tout d'abord à une ouvrière portant à pleins bras une robe blanche et disparaissant presque sous une légère



montagne de mousselines et de dentelles; on ne voyait passer que la chevelure noire tout ébouriffée de l'ouvrière et sa mine fûtée de petite faubourienne. Madame Dagand recula, voulut se ranger contre la muraille, mais une essayeuse était là, une grande brune, au visage énergique, et qui parlait, avec autorité, dans un tuyau acoustique : « Tout de suite, disait-elle, apportez-moi, tout de suite, la robe de la princesse! » Effarée, éblouie, madame Dagand se blottit dans un coin, guettant l'occasion, tâchant de saisir une vendeuse au passage. Elle songeait presque à abandonner la partie. Jamais, certainement, elle n'oserait aborder de front ce terrible M. Arthur qui venait de lui jeter un coup d'œil rapide où elle avait cru lire ceci : « Qu'est-ce que c'est que celle-là? Pas habillée! Couturière de la rive gauche! » Enfin, madame Dagand réussit à s'emparer d'une vendeuse disponible, et ce fut le même regard légèrement dédaigneux, regard accompagné de cette phrase :

« Madame n'est pas une cliente habituelle de la maison? »
 — Non. Je ne suis pas une cliente...
 — Et vous désirez?
 — Une robe, une robe de bal..., et j'ai besoin de cette robe pour jeudi soir...

Ce fut un coup de théâtre, un véritable coup de théâtre! Ces deux *madame Dagand!* furent suivis d'un regard et d'un sourire, regard vers le journal, sourire à madame Dagand, mais sourire discret, contenu, réservé, sourire de parfait galant homme. Voici ce qu'ils disaient, avec une admirable clarté, ce regard et ce sourire :

« Ah! vous êtes madame Dagand, cette déjà célèbre madame Dagand qui, hier, à l'Opéra... Je comprends... je comprends... Je lisais tout à l'heure dans ce journal... Les paroles ne sont plus nécessaires... Il fallait vous nommer tout de suite... Oui, vous avez besoin de moi; oui, vous aurez votre robe; oui, je veux être de moitié dans votre succès. »

M. Arthur appela :

« Mademoiselle Blanche, tout de suite. Mademoiselle Blanche. » Et, se retournant vers madame Dagand :

« C'est une personne de grand mérite..., mais je m'occuperai moi-même, soyez tranquille; oui, moi-même... »

Madame Dagand était un peu confuse, un peu embarrassée de sa gloire, mais heureuse cependant. Mademoiselle Blanche arriva.

« Emmenez madame, dit M. Arthur... prenez les mesures nécessaires pour une robe de bal très décolletée, les bras absolument à



— Jeudi prochain!!
 — Oui, jeudi prochain.
 — Oh! madame. Vous n'y songez pas. Même pour une cliente de la maison, cela serait impossible.
 — Je désirerais tant cependant...
 — Voyez M. Arthur... Lui seul pourrait...
 — Et où est-il M. Arthur?
 — Dans son cabinet... Il vient de se retirer dans son cabinet. Là, en face, madame. »

Madame Dagand, par une porte entr'ouverte, aperçut une pièce d'un luxe grave et sévère, un cabinet d'ambassadeur. Sur les murs, les grandes puissances européennes représentées par quatre photographies : l'impératrice Eugénie, la princesse de Galles, une grande-duchesse de Russie et une archiduchesse d'Autriche... M. Arthur prenait là, quelques instants de repos, enfoncé dans un fauteuil, avec un air de lassitude et d'épuisement; un journal était étendu sur ses genoux. Il se leva en voyant entrer madame Dagand; d'une voix tremblante, elle renouvela sa demande.

« Oh! madame, une robe de bal, une grande robe pour jeudi... Je ne saurais prendre un tel engagement, je ne pourrais le tenir. Il y a des responsabilités auxquelles je ne m'expose jamais... »

Il parlait lentement, gravement, en homme qui a conscience de sa haute situation.

— Ah! que je suis malheureuse! La circonstance est si particulière... Et on m'a dit que vous seul pouviez... »

Deux larmes, deux petites larmes perlèrent au bord de ses cils... M. Arthur se sentit ému... Une femme, et une jolie femme, pleurant, là, devant lui! Jamais un tel hommage n'avait été rendu à son génie!

« Mon Dieu, madame, je veux bien faire un effort... Une robe bien simple... »

— Oh! non, pas bien simple... Très brillante, au contraire... Tout ce qu'il y a de plus brillant... Deux de mes amies sont de vos clientes. (Elle dit les noms.) Et je suis, moi, madame Dagand...

— Madame Dagand! Vous êtes madame Dagand! »

découvert. Moi, pendant ce temps, je vais rêver, madame, à ce que je puis faire pour vous... Il faut quelque chose d'absolument nouveau... Ah! avant de partir, permettez-moi... »

Il fit très lentement le tour de madame Dagand, l'examinant avec une profonde attention; puis il s'éloigna, la considéra d'un peu plus loin... Sa figure était sérieuse, soucieuse, anxieuse. Un grand savant cherchant un grand problème! Il se passait la main sur le front, levait les yeux au ciel, cherchant l'inspiration, dans un enfement douloureux; mais brusquement son visage s'illumina; l'esprit d'en haut avait répondu.

« Allez, madame, dit-il, allez... Votre robe est faite. Quand vous reviendrez, mademoiselle, apportez-moi cette pièce de satin rose, vous savez, celle que je gardais pour une grande occasion... »

Voilà madame Dagand seule avec mademoiselle Blanche, dans un salon d'essayage, sorte de petite cabine tout entourée de glaces. Lorsque, les mesures prises, madame Dagand revint, un quart d'heure après, elle trouva M. Arthur au milieu d'un monceau de pièces de satin de toutes couleurs, de crêpes, de tulles, de dentelles, de guipures, d'étoffes brochées.

« Non, non, pas de satin rose, dit-il à mademoiselle Blanche qui rapportait la pièce demandée, non, j'ai trouvé mieux. Écoutez, écoutez-moi bien... Voici ce que vous allez faire... J'ai écarté le rose, je m'arrête à ceci : ce satin fleur de pêcher... Un fourreau à l'antique, dessinant toutes les élégances, laissant deviner les formes souples du corps... Bien plat ce fourreau... Presque pas de jupons... du surah... Il faut que madame soit moulée, entendez-vous bien, moulée dans ce fourreau. Nous draperons sur la robe ce crêpe, oui, celui-là, mais en plis fins, légers. Ce crêpe sera comme un nuage jeté sur la robe, un nuage transparent, vaporeux, impalpable... Les bras absolument nus, je vous l'ai dit... Sur chaque épaule, un simple nœud laissant bien voir l'attache du bras... En quoi ce nœud?... J'hésite encore... J'ai besoin d'y penser... Revenez demain pour essayer... A demain, madame, à demain. »

Madame Dagand revint le lendemain, et le surlendemain, et tous

les jours jusqu'à la veille du fameux jeudi... et chaque fois qu'elle revenait, en attendant son tour d'essayage, elle se commandait des robes, toutes simples, mais cependant de sept à huit cents francs.

Ce n'est pas tout, le jour de sa première visite à M. Arthur, quand madame Dagand sortit de cette grande maison, elle fut navrée, positivement navrée à la vue de son coupé; il faisait à la vérité, piteuse mine, parmi les voitures du plus haut style qui attendaient sur trois files, barrant la moitié de la rue. C'était le coupé de feu sa belle-mère, lequel roulait encore, après quinze ans de service, dans les rues de Paris. Madame Dagand ne monta dans ce lamentable coupé que pour se faire conduire chez un très illustre carrossier, et, le soir, saisissant adroitement le moment psychologique, elle expliqua à M. Dagand qu'elle avait vu un certain petit coupé noir doublé d'un certain satin gros bleu qui encadrerait divinement ses nouvelles robes.

Le coupé était acheté, le lendemain, par M. Dagand qui, lui aussi, commençait à sentir pleinement l'étendue de ses nouveaux devoirs. Mais, dès le lendemain, on s'aperçut qu'il était impossible d'atteler à ce petit bijou de coupé, le vieux cheval qui traînait la vieille voiture, et non moins impossible de mettre sur le siège le vieux cocher qui conduisait le vieux cheval.

Voilà pourquoi, le jeudi 25 avril, à dix heures et demie du soir, une très jolie jument alezane, menée par un très correct cocher anglais, conduisait chez les Palmer, M. et madame Dagand. Il manquait cependant encore quelque chose. Un petit groom à côté du cocher anglais. Mais il fallait y mettre une certaine discrétion. La plus belle personne de Paris se proposait d'attendre une dizaine de jours avant de demander le petit groom.

Pendant qu'elle montait l'escalier des Palmer, elle sentait distinctement son cœur battre à petits coups répétés. Elle allait jouer une partie décisive. Elle savait que les Palmer allaient partout répétant : « Venez jeudi, nous vous ferons voir madame Dagand, la plus belle personne de Paris. » Les curiosités étaient très éveillées, et aussi les jalousies.

Elle entra et, dès la première minute, elle eut la délicieuse sensation de son succès. Ce fut, à travers la longue galerie de l'hôtel Palmer, une véritable marche triomphale. Elle s'avancait d'un pas net et précis, droite, la tête haute, les mains croisées. Elle paraissait ne rien voir, ne rien entendre; mais comme elle voyait bien! comme elle sentait sur ses épaules le feu de tous les regards! Autour d'elle s'élevait comme une petite houle d'admiration, et jamais musique n'avait été plus douce à son oreille.

Oui, décidément, tout allait bien. Elle était en train de conquérir Paris. Et, sûre d'elle-même, à chaque pas plus confiante, plus légère et plus hardie, elle avançait au bras de Palmer qui lui nommait en chemin des comtes, des marquis et des ducs.

Et Palmer lui dit tout d'un coup :

« Je cherche, pour vous le présenter, un de vos grands admira-

teurs qui, l'autre soir, à l'Opéra, ne parlait que de votre beauté... le prince de Nérins. »

Elle devint rouge comme une cerise. Palmer la regarda, et se mettant à rire :

« Ah! vous l'avez lu l'autre jour, dans ce journal? »

— J'ai lu... oui, j'ai lu...

— Mais où est-il donc, le prince, où est-il donc? Je l'ai vu dans la journée, il devait être ici de bonne heure. »

Madame Dagand ne devait pas le voir, ce soir-là, le prince de Nérins. Et cependant il comptait bien venir chez Palmer et présider à l'apothéose de sa notairesse. Il avait diné au cercle et s'était laissé entraîner à une première représentation dans un petit théâtre. On jouait une opérette jetée dans le moule classique. Le personnage principal était une jeune reine, toujours escortée par les quatre demoiselles d'honneur réglementaires.

Trois de ces jeunes dames étaient très connues du public des premières pour avoir déjà figuré dans bien des finales d'opérettes et dans bien des cortèges de féerie, mais la quatrième... Oh! la quatrième... C'était une nouvelle, une grande brune de la plus éclatante beauté. Le prince se fit, entre tous, remarquer par son délire. Il oublia complètement qu'il devait partir après le premier acte. La pièce finit fort tard, le prince était encore là, n'ayant accordé aucune attention à la pièce, aucune à la musique, n'ayant vu que cette merveilleuse brune, n'ayant entendu que le couplet indignement massacré par elle, au milieu du second acte. Et, pendant la sortie, le prince disait à qui voulait l'entendre :

« Cette brune! hein! cette brune! il n'y a rien de pareil dans aucun théâtre! C'est la plus belle personne de Paris! la plus belle! »

Il était une heure du matin... Le prince se demanda s'il irait chez les Palmer... Pauvre petite madame Dagand, c'était bien peu de chose à côté de cette nouvelle merveille! Le prince, d'ailleurs, était un homme méthodique. L'heure du whist était venue; il s'en alla faire son whist.

Le lendemain matin, madame Dagand trouva dans le *Carnet mondain* de son journal dix lignes sur le bal des Palmer. On nommait les marquises, les comtesses et les duchesses qui étaient là, mais d'elle, madame Dagand, pas un mot, pas un mot.

En revanche, le rédacteur de la soirée théâtrale célébrait en termes enthousiastes la beauté de cette idéale demoiselle d'honneur et disait : « D'ailleurs, le prince de Nérins déclarait que mademoiselle Miranda était incontestablement la plus belle personne de Paris. »

Madame Dagand jeta le journal au feu. Elle ne voulait pas que son mari sût qu'elle n'était déjà plus la plus belle personne de Paris.

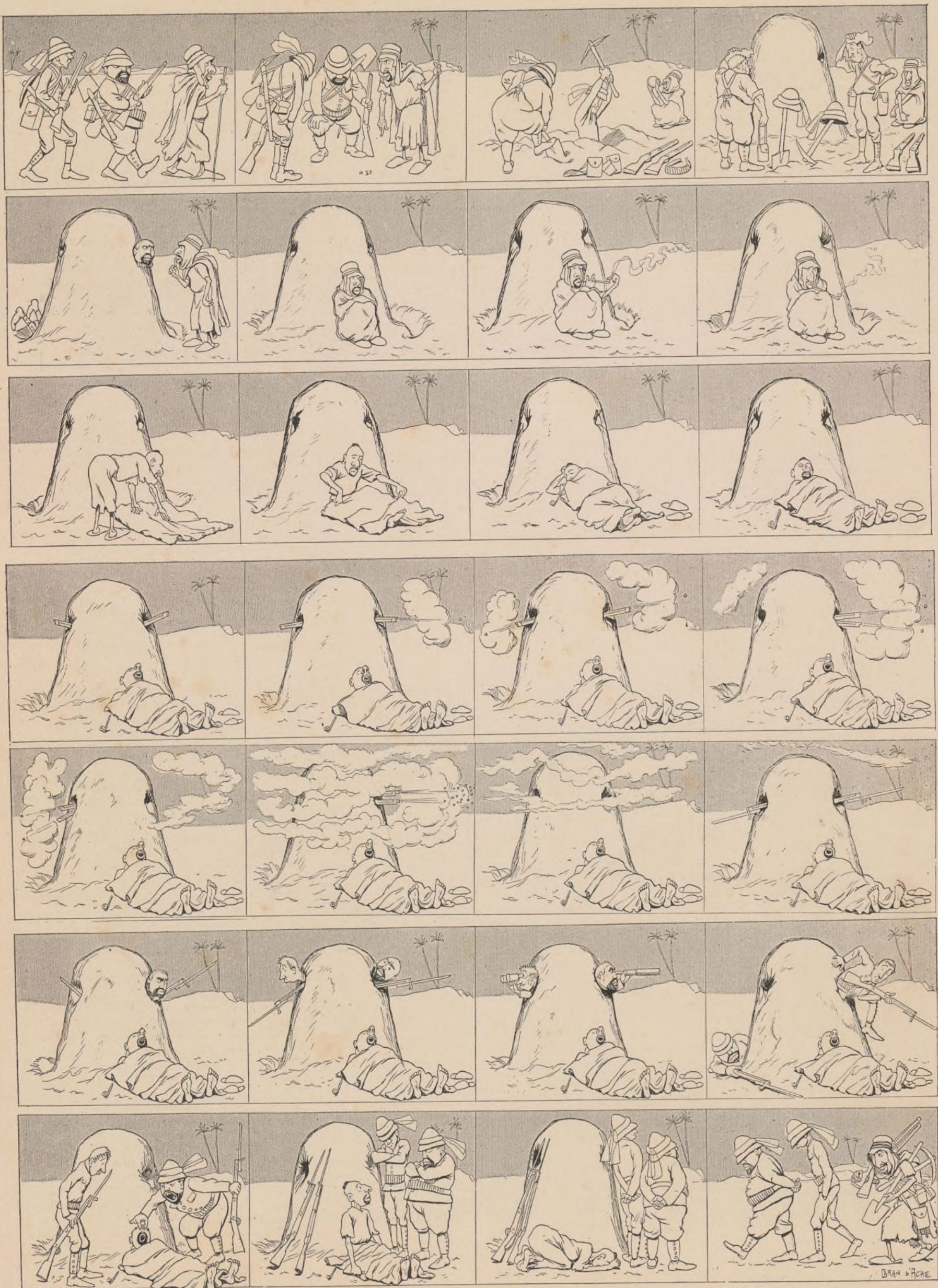
Elle a cependant gardé la grande couturière et le cocher anglais, mais elle n'a jamais osé demander le petit groom.

LUDOVIC HALÉVY.



CHASSE AU LION

PAR CARAN D'ACHE



LES THÉÂTRES DE PARIS

OPÉRA

MM. RITT et GAILHARD, directeurs.
M. CHARLES GARNIER, C., membre de l'Institut, architecte.

ADMINISTRATION. — MM. Emile BLAVET, secrétaire général. — MOISSON, secrétaire de la direction. — Charles NUTTER, archiviste. — CLÉMENT, conservateur du matériel. — Ernest REYER, membre de l'Institut, bibliothécaire. — Th. de LAJARTE, bibliothécaire. — SIMONNOT, chef de la comptabilité. — LAURENT, caissier. — PICHÉRY, contrôleur général. — FOIGNET, contrôleur en chef. — VITTOZ, inspecteur du bâtiment.

SERVICE DE LA SCÈNE. — MM. MAYER, régisseur général. — COLLEUILLE, régisseur de la scène. — VIANESI, chef d'orchestre. — MADIER DE MONJAU, second chef. — LANCEN, troisième chef. — SALOMON, DELAHAYE, LOTTIN, MANGIN, chefs du chant. — COHEN, chef des chœurs. — Paul VIDAL, second chef des chœurs. — CLAMENTS, souffleur et répétiteur des chœurs. — BIANCHINI, dessinateur. — VALLENOT, chef machiniste.

SERVICE DE LA DANSE. — MM. HANSEN, maître de ballet. — PLUQUE, régisseur du ballet. — M^{me} ZINA MÉRANTE, professeur de la classe de perfectionnement. — M^{me} THÉODORE, M^{lle} THÉODORE, M. F. MÉRANTE, professeurs de danse.

ARTISTES DU CHANT. — *Ténors*. — MM. Jean de Reské, Escalaïs, Duc, Muratet, Jérôme, Téqui, Affre, Varnbrodt, Voulet, Girard, Malvant.

Barytons. — MM. Lassalle, Melchissédéc, Bérardi, Martapoura, Bello, Lambert.

Basses. — MM. Édouard de Reszké, Gresse, Dubulle, Plançon, Delmas, Bataille, Fabre, Boutens, Crépeaux, Ballard.

Sopranos dramatiques. — M^{mes} Melba, Eames, Litvine, Adiny, Pack.

Chanteuses légères. — M^{mes} Lureau-Escalaïs, Bosman, d'Ervilly, Agussol, Dartoy.

Contraltos. — M^{mes} Fiquet, Vidal, Mounier, Duménil, Canti.

DANSE. — M^{mes} Mauri, Subra, Laus, Torri, Roumier, Mercédès, Bernay, Hirsch, A. Biot, Jousset, Ottolini, J. Ottolini, Grangé, Keller, Gallay, Invernizzi, Salle, Sacré, Stilb, Chabot, Désiré, Violat, Lobstein, Blanc, Tréluyer, Ricotti, Perrot, Rossi, Méquignon, Wal, MM. Vasquez, Pluque, Ajas, Stilb, Soria, Marius, Girodier, Friant, Ladam.

De tous nos théâtres, c'est l'Opéra qui, grâce à son prestige européen, a le plus largement bénéficié de l'Exposition universelle.

Du 1^{er} mai au 31 octobre, il a réalisé 2,580,790 francs de recettes, en 131 représentations, tandis que, dans la même période de 1878, il n'avait encaissé que 2,082,667 francs.

Il est vrai qu'en 1878, on avait joué vingt-cinq fois de moins, la direction d'alors n'ayant pas, comme la direction actuelle, résolu le difficile problème de jouer tous les jours, et cela sans fatiguer ni surmener les artistes du chant; car aucun d'eux n'a fourni le nombre de représentations stipulé dans les engagements, par suite du notable élargissement des cadres.

Quant au reste du personnel, artistes de l'orchestre et des chœurs, coryphées du chant et de la danse, employés et machinistes, il a supporté vaillamment ce surcroît de travail. Mais à toute peine sa récompense : ces braves gens ont touché, du 1^{er} mai au 31 octobre, en sus de leurs appointements, à titre de feux, indemnités et gratifications, la somme supplémentaire de 151,628 francs ! S'ils ont regretté quelque chose pendant ces six mois, c'est qu'il n'y eût que sept jours dans la semaine.

Les compositeurs français, eux non plus, n'ont pas à se plaindre; et on peut voir, par le tableau ci-dessous des pièces représentées pendant cette même période, qu'ils ont profité dans une large mesure des bénéfices de l'Exposition :

Roméo et Juliette, 29 fois; *la Tempête*, 16 fois; *Faust*, 13 fois; *Hamlet*, 10 fois; *les Huguenots*, 10 fois; *la Juive*, 9 fois; *l'Africaine*, 9 fois; *Aïda*, 9 fois; *Henry VIII*, 8 fois; *Rigoletto*, 8 fois; *Patrie*, 5 fois; *Coppélia*, 5 fois; *le Prophète*, 5 fois; *Guillaume Tell*, 5 fois; *le Cid*, 3 fois.

Ce n'est pas Gounod, assurément, qui démentira.

L'Opéra, désormais, est rentré dans sa vie normale. Il ne joue plus que trois fois par semaine, ce qui lui a permis de reprendre le travail des répétitions que la nécessité de jouer tous les jours avait forcément interrompues.

Il vient de remettre à la scène *Lucie de Lamermoor*, pour fournir à M^{me} Melba l'occasion de déployer ses admirables qualités de virtuose.

Il pousse activement les études d'*Ascanio*, quatre actes de MM. Paul Meurice, Gallet et Saint-Saëns, — et de *Zaire*, deux actes de MM. E. Blau, Besson et Veronge de La Nux, — qui verront le feu de la rampe presque simultanément.

D'autre part, M. Hansen pousse la chorégraphie de *Daïda*, le joli ballet de M. E. Blau, dont M. L. Gastinel a fait la musique.

Et déjà les décorateurs se préoccupent des maquettes du *Mage*, un opéra dû à la collaboration d'un grand poète et d'un grand musicien, tous deux jeunes, M. J. Richepin et M. Massenet.

Il y a aussi d'autres projets en l'air..., mais nous en avons assez dit pour montrer que MM. Ritt et Gailhard comptent arriver brillamment au terme de leur privilège.

OPÉRA-COMIQUE

L'Opéra-Comique avait traversé la période de l'Exposition avec quatre ouvrages seulement; *Esclarmonde* alternant avec *Le Roi d'Ys*, *Carmen* et *Mignon*, avaient suffi pendant ces six mois à assurer tous les soirs le maximum au théâtre. Au succès de l'ouvrage de M. Ed. Lalo avait succédé, à un an de distance, le succès de l'œuvre grandiose de M. Massenet, avec sa mise en scène somptueusement artistique, le spectacle curieux qu'elle offrait au public, son exécution irréprochable comme son interprétation. Le répertoire s'était créé une véritable clientèle dans les parages de la place du Châtelet où l'Opéra-Comique se trouvait exilé en attendant la reconstruction de la salle Favart. Mais de cette reconstruction, il était maintenant sérieusement question, et l'on pouvait espérer désormais que la Chambre, saisie enfin d'un projet pratique et promptement réalisable, allait bientôt voter les fonds nécessaires pour ramener à bref délai l'Opéra-Comique à sa véritable place, en plein cœur de Paris.

Aux spectacles de l'Exposition avait presque immédiatement succédé la reprise de *Mireille*, un chef-d'œuvre de Gounod, que M. Paravey avait brillamment remonté et qui, interprété par les premiers sujets de la brillante troupe de l'Opéra-Comique, avait de suite rencontré les faveurs du public. *Dimitri* le héros moscovite de M. Joncières, n'avait pas tardé à suivre sur l'affiche le chemin de la prospérité que lui avait tracé la touchante héroïne de Mistral. M^{me} Landouzy avait débuté par le rôle de Rosine du *Barbier de Séville* et le public parisien l'avait pas moins fêtée que le public de Bruxelles qui nous rendait cette jeune compatriote avec l'auréole de la réputation artistique qu'il lui avait faite.

Avec le mois de décembre, les abonnements avaient repris leur cours et le relevé des noms les plus aristocratiques sur les feuilles de location prouvait surabondamment que la société parisienne avait de nouveau fait élection de domicile à l'Opéra-Comique.

Et pendant ce temps, on préparait les études de plusieurs ouvrages importants qui avaient tous leurs dates indiquées au programme de la saison d'hiver. Citons : *Dante et Béatrice* de M. Benjamin Godard, un jeune maître dont la presse et le public suivent avec un si grand intérêt, depuis plusieurs années déjà l'évolution artistique; *La Basoche* de M. André Messager, un compositeur qui avait fait ses preuves; *Ping Sin* de M. H. Maréchal; *Le Légataire universel*, de M. G. Pfeiffer; *L'Ondine* de M. G. Rosenlecker; *Le Marchand de Venise* de M. Deffès; *Les Folies amoureuses* de M. Emile Pessard, etc., puis des reprises qui devaient compléter la reconstitution du répertoire de l'Opéra-Comique.

Tel était le programme artistique que M. Paravey s'était imposé et dans la réalisation duquel il avait souci de conserver à l'Opéra-Comique son rang et sa renommée dans la hiérarchie des théâtres de la capitale.

GYMNASE

« Mon Quien, Piarrot, tu me viens toujou dire la mesme chose !

— Je te dis toujou la mesme chose, parce que c'est toujou la mesme chose; et si ce n'était pas toujou la mesme chose, je ne te dirais pas toujou la mesme chose. »

Ainsi que le paysan de *Don Juan*, il nous faut toujours dire la même chose à propos du Gymnase, parce que c'est toujours la même chose.

Or, la salle de ce théâtre, si pimpante et si confortable, est, comme tous les ans, rafraîchie, redorée et mieux aménagée encore; et, comme tous les ans, la troupe, la meilleure avec celle de la Comédie-Française, est renforcée d'importantes recrues.

Cette troupe comptait déjà M^{me} Pasca, dont le talent grandit encore; Lafontaine, Marais, Noblet, le comique désopilant et de bon goût; Paul Devaux, Paul Plan, Numès, Lagrange, Nicolini, jeune comique, le fils du fameux ténor; M^{lle} Brindeau et Malvau, deux jeunes premières pathétiques; la joyeuse Desclauzas, M^{me} Grivot, la plus consciencieuse comédienne du monde; M^{lle} Darlaud, dont le jeu et la beauté s'allient si bien; la fine M^{lle} Julia Depoix, M^{lle} Rosa Bruck, M^{mes} Blanche Thibault et Guertel, etc., etc. Eh bien! cette troupe compte en plus, maintenant : Charles Masset, à la fois comédien distingué et metteur en scène d'expérience; Burguet et Hirsch, les deux premiers prix des derniers concours du Conservatoire; M^{lles} Demarsy et Varly, jolies à ravir... elle comptera dans un avenir peu éloigné; Léon Noël, qui commença modestement et s'est fait une réputation à la Porte-Saint-Martin avec plusieurs rôles célèbres auxquels il a su donner un cachet personnel, et, enfin, Raphaël Duflos, le jeune premier rôle que la Comédie-Française regrette, le créateur, au Vaudeville, de *Renée*, de *l'Affaire Clémenceau* et de *Mensonges*.

La saison s'est ouverte par un coup d'éclat avec l'œuvre puissante d'Alphonse Daudet : *la Lutte pour la vie*. M. Victor Koning s'est assuré une pièce de haute fantaisie : *Fin de siècle*, de MM. Ernest Blum et Raoul Toché, les auteurs des *Femmes nerveuses* et du *Parfum*; de M. Georges Ohnet, le *Docteur Rameau*, appelé, assure-t-on, au succès du *Maître de Forges*; de

M. Octave Feuillet, une pièce à sensation, digne de l'auteur de *Dalila* et du *Sphinx*; *l'Art de tromper les femmes*, trois actes de M. Paul Ferrier et de Najac, et il a traité avec M. d'Ennery pour le *Médecin des Enfants* et les *Deux Orphelines*, deux chefs-d'œuvre du boulevard. Il sera curieux de voir ces si attachants *mélos* sur la scène du Gymnase, interprétés par des artistes de premier ordre. Que d'émotions et de larmes à l'ancien théâtre de Madame!

VAUDEVILLE

Le départ de M. Raphaël Duflos du Vaudeville a pu donner à penser que ce théâtre allait modifier son genre et se vouer désormais exclusivement à la bouffonnerie.

Il est certain que si l'on ne consultait au Vaudeville que le caissier, il répondrait que les pièces comiques seules, à l'exception de *l'Affaire Clémenceau*, lui ont donné, depuis quelques années, l'occasion de se frotter les mains, selon le rite consacré. Mais une direction aussi artistique, aussi jalouse de sa réputation que celle de MM. Raimond Deslande et Albert Carré ne se laisse pas guider uniquement par des intérêts commerciaux. Elle a d'autres visées, une autre ambition : celle de maintenir à son rang un théâtre comme le Vaudeville, qui, après la Comédie-Française et l'Odéon, est, à Paris, notre première scène littéraire.

Le Vaudeville ne changera donc pas son genre et ne se vouera pas exclusivement, comme on l'a dit, à la bouffonnerie. Tout au plus y évitera-t-on, à l'avenir, le drame noir, le drame à coups de poignard ou à poison « qui ne laisse pas de traces ». Et voici pourquoi M. Duflos, qui est un artiste de grand talent, mais un artiste de drame, quitte le Vaudeville pour le Gymnase. Mais, entre le drame et la bouffonnerie, il reste un genre très français et très parisien, que le Vaudeville revendique et qui s'appelle : la Comédie. Où la jouerait-on mieux que dans la coquette salle de la Chaussée-d'Antin, avec des artistes comme ceux qui s'y trouvent réunis, et où se réfugierait-elle, la comédie spirituelle et railleuse, la comédie moderne et élégante, sinon sur le théâtre parisien et mondain par excellence, qui s'appelle le Vaudeville?

VARIÉTÉS

• Air connu

Connaissez-vous les Variétés?
C'est un théâ't plein de gaités
Situé (c'est moins loin que Chartre)
Boul'vard Montmartre.

On y voit Dupuis et Baron,
Et l'on y rit tout franc, tout rond;
Les plus sérieux perd'nt la carte
Boul'vard Montmartre.

On va pour applaudir Granier,
C'est la plus bell' fleur du panier;
Pour elle on commettrait un meurtre
Boul'vard Montmeurtre.

A côté d'ell' mamselles Leuder
Et Crouzet se poussent de l'air;
Pour les mieux voir chacun se heurte
Boul'vard Montmeurtre.

On y donn' des r'vues d'Montréal,
Que c'est un beurre, un vrai régal.
Queq'fois Nonancourt off' son myrthe
Boul'vard Montmirte.

Bref, tous les spectateurs ardents
Font queue et s'précipitent d'dans
Aussitôt qu'la porte est ouverte
Boul'vard Montmertre.

Quand je mourrai, d'n'y plus aller
Je n'pourrai pas me consoler;
J'te pleurerai dessous mon tertre
Boul'vard Montmertre.

ÉDEN-THÉÂTRE

L'Eden-Théâtre a fait, en 1889, une brillante campagne sous la direction de M. Renard.

Le splendide établissement de la rue Boudreau ne peut, d'ailleurs, que plaire à tous, en raison du genre éclectique de son spectacle. Après une excellente reprise d'*Orphée aux Enfers* avec Jeanne Granier, Christian, Gélabert, Demarsy, etc., puis d'*Excelsior* qui a été le grand succès théâtral de l'Exposition, on vient de donner *Ali-Baba*, opéra-comique à grand spectacle, de MM. Vanloo et Busnach, musique de Charles Lecocq, le compositeur si populaire et si applaudi.

On s'occupe en ce moment du *Mikado*, une pièce japonaise des plus originales, appelée à faire sensation, écrite par M. Sullivan et traduite par M. Armand Silvestre.

Enfin, dans le courant de la saison, la direction de l'Eden montera un grand ballet de deux auteurs français, dont la partition sera écrite par un compositeur français et dans lequel les clous à sensation ne seront par ménagés.

Ce programme attrayant ne manquera pas d'obtenir un gros succès au splendide établissement de la rue Boudreau, dans lequel, par une heureuse disposition, les places assises, réservées aux familles et au Tout-Paris élégant, sont complètement séparées du promenoir du premier étage.

PALAIS-ROYAL

Le théâtre du Palais-Royal, cette élégante bonbonnière que Dalou, Lavastre, Bayard et Sédille ont si brillamment ornée, tient toujours son rang parmi les heureux théâtres de Paris. Grâce à ses nombreux et rassurants balcons extérieurs et depuis que le Gaz a pris la fuite devant l'électricité, c'est le rendez-vous du Tout-Paris et du Cosmopolitisme. Pendant la période de notre merveilleuse Exposition, le théâtre du Palais-Royal n'a pas été oublié au memento ni au Guide Bleu des excursionnistes de tous les pays qui fourmillaient dans Paris et plus d'un prince et maint ambassadeur sont venus à ce joyeux théâtre dissiper les papillons noirs de la politique.

La devise rabelaisienne qui rayonne au fronton de la scène n'a jamais été mieux interprétée que par cette pléiade d'artistes que la direction a su réunir et conserver et dont les principaux talents sont : Céline Chaumont, Mathilde, Lavigne, Daubray, Dailly, Calvin, Milber, Luguet, Pellerin, Galipaux, auxquels viennent de s'adjoindre : Saint-Germain et Colombey que MM. Mussay et Boyer ont engagés pour de nombreuses années.

Plus que jamais le théâtre du Palais-Royal reste :

Le Temple du Rire.

GAITÉ

Le théâtre de la Gaité est classé décidément au premier rang des théâtres de genre, et l'élément mondain qui jadis ne lui rendait que des visites intermittentes y fait maintenant des stations assidues.

C'est le relèvement et le choix de ses spectacles comme la beauté de sa mise en scène qui lui valent certainement cette vogue justement méritée.

L'Exposition a notamment donné à la Gaité un regain de succès que beaucoup ont dû lui envier. Cet heureux théâtre a reçu successivement toutes les notabilités de passage à Paris, et nous pouvons citer le sultan Osman-Gassi, le roi Dina-Salifou, les princes tunisiens, les fils du Khédive, les ambassadeurs marocains, la délégation entière des étudiants étrangers, celle des pompiers de Londres, les représentants canaques, les jeunes Cambodgiens, les Javanaises, etc., etc.

Du reste, on se rendra compte du résultat obtenu en songeant que le charmant opéra-comique de Chivot, Duru et Offenbach *la Fille du Tambour-Major* a tenu à lui seul l'affiche depuis le mois de janvier jusqu'au mois de novembre.

Outre l'interprétation hors ligne qui comportait M^{me} Simon-Girard, l'étoile brillante de la maison, MM. Vauthier, Alexandre, Simon-Max, Mesmacker, Delausnay, M^{me} Gélabert et Claudia, les deux gracieux ballets réglés par Mariquita et surtout le fameux défilé militaire composé de cinq cents personnes, ont contribué à faire à ces représentations un véritable triomphe.

Le Grand Mogol, qui demeure constamment au répertoire, a fourni comme toujours une autre belle série, et enfin l'on prépare pour le mois de janvier une pièce nouvelle de MM. Chivot et Duru, qui comportera une très grande mise en scène et sera montée de façon hors ligne.

On voit que la Direction ne néglige rien pour maintenir la Gaité à la première place parmi les théâtres parisiens; aussi la devise de Nicolet, le fondateur de la maison, peut-elle être ainsi modifiée : — De plus en plus fort, comme chez Debruyère!

AMBIGU-COMIQUE

L'Ambigu ayant signé un long bail avec le succès ne jouera sans doute cette année que *la Policière*, qui est l'événement théâtral de la saison. Jamais le théâtre n'a monté une pièce aussi importante ni aussi solide. Quatorze décors complets, dont trois sont de véritables clous, et dont l'un, celui de la *Poursuite sur les toits* est en même temps un chef-d'œuvre de machinerie et de peinture.

Tout le monde sait d'ailleurs que les décorateurs attitrés de M. Rochard sont MM. Rubé, Chaperon et Jambon. C'est à ces décorateurs, les meilleurs et les plus célèbres de Paris, qu'on doit les peintures du Dôme central de l'Exposition. Quant à l'interprétation, elle est parfaite comme toujours à l'Ambigu. M^{me} Lerou qui en sortant de la Comédie-Française avait fait un si beau début l'année dernière dans *la Porteuse de pain*, remporte tous les soirs un véritable triomphe dans le rôle si divers de *la Policière*. C'est la Dorval du boulevard, et, chose digne de remarque et d'admiration, toute la troupe de l'Ambigu est à sa hauteur. Pour donner à chacun l'éloge qu'il mérite, il nous faudrait citer le tableau de toute la troupe. Elle est trop connue pour que ce soit utile.

L'Ambigu qui, on ne saurait trop le répéter, ne joue que des nouveautés, a en réserve les pièces suivantes :

Les Quarante-Cinq, le Roman d'une conspiration, le Carnaval de Nice, le Régiment, la Joueuse d'orgue, le Roi des rues, La Petite Miette, le Roi des gueux, le Roman de Jenny l'Ouvrière, etc., etc.

Conséquence du succès : l'Ambigu, théâtre populaire par excellence, est devenu en même temps théâtre mondain. C'est la juste récompense des efforts de M. Rochard sur la scène et dans la salle : s'il a la meilleure troupe de Paris, il a aussi le théâtre le plus confortable et le mieux tenu.

FOLIES-DRAMATIQUES

Le plus grand succès du répertoire de ce théâtre, *les Cloches de Corneville*, après avoir tenu l'affiche pendant toute la durée de l'Exposition et avoir fourni une nouvelle série de plus de cent cinquante représentations, vient de céder la place à *Riquet à la Houppe*, une féerie qui ne comporte pas moins de vingt tableaux et dont le luxe de la mise en scène fait l'admiration de tous. La direction s'est mise en grands frais pour donner à ce spectacle tout l'éclat qu'il comporte. Les décors sont signés Amable, Gardy et Lemeunier, et les costumes de Job. On se souvient de l'effet produit par les costumes des cartes et des échecs!

La partie comique est interprétée d'une façon remarquable par MM. Gobin, Guyon fils, Duhamel, Bellucci, Vanden et M^{lle} Leriche. La partie musicale incombée à M^{lle} Blanche Marie et M. Huguet, et nous pouvons dire que c'est un succès de chanteurs de plus à l'actif de ces deux artistes. Si vous ajoutez à cela une quantité de trucs très amusants, des ballets réglés par la célèbre Mariquita, des défilés d'enfants et de jolies petites femmes, vous aurez une idée des merveilles de ce spectacle fantastique. Les directeurs ont eu encore la prodigalité d'engager des clowns anglais dont la réputation est établie à Londres, « les Zvietz », qui ont trouvé l'occasion de placer dans un tableau intercalé exprès pour eux toute une série de scènes de pantomimes les plus drôles du monde. Comme on le voit, il y en a pour tous les goûts, et si les enfants sont les plus enthousiastes de ce genre de spectacle, il est certain que les parents seront heureux de les y conduire. *Riquet à la Houppe* sera certainement la plus grande attraction des fêtes de Noël et du Jour de l'An.

BOUFFES-PARISIENS

Le théâtre des Bouffes-Parisiens est en pleine prospérité depuis la prise de possession du fauteuil directorial par M. O. de Lagoanère.

Nous avons déjà assisté au succès d'une reprise de *la Mascotte* avec M^{me} Théo, et la clientèle select continue à affluer aux Bouffes, où en ce moment l'incomparable Mily-Meyer joue, avec son originalité si goûtée du public, *Joséphine vendue par ses sœurs*.

Après cette fructueuse reprise, le théâtre des Bouffes présentera au public parisien une opérette nouvelle manière, c'est-à-dire moitié opéra-comique et moitié bouffe. Cette nouveauté, qui s'appellera *le Mari de la Reine*, est signée de noms connus : tels que Grenet Dancourt, O. Pradels et André Messager, et qui sont un sûr garant de succès.

Dans le courant de l'hiver, nous aurons très probablement un opéra-comique de MM. Pierre Decourcelle, Félix Cohen et Justin Clérico; une opérette de M. Paul Ferrier et Victor Roger; puis des reprises importantes dans le répertoire d'Offenbach et de Lecocq.

Quant aux artistes de la maison, ils sont tous aimés et appréciés du public. Parmi les hommes, nous citerons MM. Piccaluga, Montrouge, Gaillard, Tauffenberger, Désiré, Janin et Philippon. Du côté des femmes nous avons M^{mes} Montrouge, Mily-Meyer, Aussourd, Lardinois, Saint-Laurent, Maurel, Feréder et Burty.

On le voit, M. de Lagoanère a su former une troupe de chanteurs et de comiques qui assurera la bonne interprétation de tous les ouvrages qu'il montera.

Nous n'exagérons rien en disant que l'habile directeur des Bouffes, qui est en même temps un chef d'orchestre de talent, possède le meilleur orchestre de nos théâtres de genre. Tout le monde a pu voir avec quelle habileté il fait exécuter la musique de ses pièces.

La mise en scène est confiée à M. Haymé, dont l'éloge n'est plus à faire. C'est lui qui fut régisseur général des Bouffes du temps de M. Cantin, et c'est lui qui a monté la plupart des succès qui tinrent l'affiche à cette époque.

Quant au secrétariat général du théâtre et des relations avec la presse, c'est notre jeune confrère, M. Georges Mathieu, qui en est chargé. On ne peut que féliciter M. de Lagoanère de ce choix, car M. Georges Mathieu ne compte que des amis dans la presse.

Il y a tout lieu de croire que la saison prochaine sera brillante et que les Bouffes vont redevenir le théâtre mondain par excellence.

NOUVEAUTÉS

Situé merveilleusement, en plein boulevard des Italiens, au centre de Paris, au milieu de ce brillant public qui forme sa clientèle habituelle, le théâtre des Nouveautés est un des plus élégants théâtres que nous ayons.

Le soin et la richesse avec lesquels y sont montés tous les ouvrages font le plus grand honneur au goût artistique de M. Brasseur, le sympathique directeur. Les noms de Draner et Job, qui jusqu'alors ont dessiné les costumes, ceux de Amable, Gardy, Lemeunier, les habiles décorateurs, en disent assez sur la richesse de la mise en scène.

Le théâtre des Nouveautés soutient vaillamment sa réputation. Son affiche réunit toujours les noms des artistes en vogue et les plus aimés du public. Jamais troupe ne fut plus merveilleusement composée.

Lorsque M^{mes} Marguerite Ugalde ou Théo se font applaudir, elles ont pour partenaires des artistes *di primo cartello*, tels que Brasseur, Albert Brasseur, les deux excellents comiques dont la réputation est universelle, les amusants Vauthier, Marcelin, Guy, Lauret, Bourgeotte, Dubois, Jacotot, Prosper, M^{me} Juliette Darcourt, la fine diseuse et charmante comédienne, Yvonne Stella, pleine de diable au corps et d'entrain; Debriège, une jolie femme qui chante bien; Claude Roger, Keller, une élégante coquette; Renée, Robert, Paulette, Maury, Cléry, Dalençon, Bardin, Mithoir, Marie-Georges, Lérès, Meyer, Lina Sthal, Myrane, Derville, Devivier et tout un régiment de jolies femmes.

Le *Royaume des Femmes*, un des plus grands succès de l'Exposition, qui

s'est joué 265 fois de suite, et la grande revue *Paris-Attraction* ont été montées avec un goût exquis; ce sont deux des plus jolis spectacles que ce théâtre nous ait donnés.

Le programme de cette année nous promet du reste une brillante et fructueuse campagne. M. Brasseur, l'habile directeur des Nouveautés, a accoutumé son public à des merveilles de mise en scène.

Charles Lecocq, Audran, Louis Varney, Serpette, Lacôme, les heureux compositeurs des plus grands succès de ce théâtre, dont les livrets sont de nos meilleurs auteurs, Blum et Toché, Vanloo, Ferrier, Liorat, Montréal, Blondeau, Émile Blavet, Fabrice Carré, Boucheron, Raymond, etc., etc., se disposent à remporter encore de nombreuses victoires. Joignez à toutes ces attractions un orchestre d'élite conduit par son habile chef, Charles Geng, et vous avez le secret de la vogue toujours grandissante de ce charmant théâtre.

RENAISSANCE

Le théâtre de la Renaissance ayant traversé une brillante période d'Exposition avec la Comédie, vient de prendre le parti de ne plus jouer d'opérettes. M. Letombe, directeur du théâtre, s'est souvenu que *la Mission délicate*, *Cocard et Bicoquet*, *le Voyage au Caucase* avaient réalisé des recettes superbes; aussi a-t-il arrêté son programme d'hiver avec les auteurs de comédie les plus aimés du public parisien. C'est ainsi que MM. Bocage, Dumont, Crisafulli, Félix Cohen, Grenet Dancourt, Duval, Jaime, Raimond, Boucheron ont été mis à contribution.

Il ne faut pourtant pas croire que les auteurs nouveaux ont été oubliés, car, après *Une Perle*, la Direction de la Renaissance a monté *Monsieur Betzy*, une œuvre hardie de deux naturalistes à tous crins, MM. Paul Alexis et Oscar Métivier.

Quant à la troupe, il suffit de nommer MM. Saint-Germain, Dupuis, Petit et M^{mes} Jane May et Cerny pour que le public soit assuré de rencontrer dans ce coquet théâtre une interprétation de premier ordre.

MENUS-PLAISIRS

Après avoir essayé du drame, de la comédie et du vaudeville, M. Derenbourg a pu se rendre compte que l'opéra-bouffe avait plus de chance d'attirer la foule aux Menus-Plaisirs.

Il fallait une étoile : Judic a été cette étoile. Il fallait une musique entraînante, mélodieuse : le répertoire merveilleux d'Offenbach était là avec deux de ses œuvres les mieux réussies : *Madame l'Archiduc* et *Madame Farart*.

M. Derenbourg va maintenant donner de l'inédit, et il va s'occuper de l'opérette qu'il a reçue de MM. Chivot, Duru et Delilia, musique d'Audran : *le Carême de Titine*. On dit la pièce fort amusante, et les initiés prétendent que depuis *la Mascotte*, Audran n'a jamais été aussi bien inspiré. Nous serons à même de juger vers la fin de février si nous aurons à enregistrer un vrai succès, ce que nous souhaitons tous.

Et après *le Carême de Titine*? Vraisemblablement nous serons arrivés à la saison d'été. Le théâtre des Menus-Plaisirs ne ferme jamais; et cette année encore il s'efforcera de lutter contre la chaleur avec une opérette connue, très bien montée.

Le théâtre des Menus-Plaisirs est entièrement éclairé à l'électricité. On ne répétera jamais assez qu'on n'éprouve plus en été les inconvénients de la chaleur dans les salles de spectacle qui n'emploient plus le gaz.

On a annoncé que M. Derenbourg allait monter aux Menus-Plaisirs *les Noces de Figaro*, de Mozart. Est-ce vrai? Oui! si M. Derenbourg arrive à réunir des artistes d'élite capables de renouveler l'immense succès obtenu à l'ancien Théâtre-Lyrique par *les Noces de Figaro*, interprétées par M^{mes} Miolan-Carvalho, Ugalde et Dupuy. M. Derenbourg compte y réussir.

THÉÂTRE-CLUNY

Directeur : Léon Marx. — Secrétaire général : A. Mayer. — Régisseur général : A. Lureau.

Après avoir traversé brillamment et fructueusement la période *expositionnelle*, avec *Trois femmes pour un mari*, *les Mystères de l'Exposition* et *le Voyage au Caucase*, le Théâtre Cluny va donner dans quelques jours sa revue de fin d'année, qui cette fois sera montée avec un luxe inouï de costumes et de décors, qui dépassera tout ce que l'on avait déjà fait dans ce genre amusant et si goûté par le public parisien. A citer *la Corrida* des arènes de la rue Pergolèse, un petit chef-d'œuvre de composition décorative peint par Amable et Gardy, et dans lequel on verra tout un monde d'Espagnols, et surtout d'Espagnoles, aux costumes chatoyants.

Pour l'acte des théâtres, MM. Rubé Chaperon et Jambon ont brossé avec leur talent habituel *la Kermesse* du Palais de l'Industrie, qui reproduira exactement la grande fête organisée par le *Figaro* pour les victimes d'Anvers.

Les autres décors, signés Buttel et Valon, les costumes dessinés par Choubac et exécutés par Landolf, plus un certain nombre d'attractions dont nous voulons laisser la surprise au public, contribueront largement au succès de cette amusante fantaisie.

Après la Revue, M. Léon Marx jouera *Superbe Occasion*, vaudeville nouveau en trois actes de MM. W. Busnach et H. Debrit. Puis viendront dans un ordre indéterminé des pièces nouvelles signées : Léon Gandillot, Georges Feydeau, Maurice Drack, Alfred Erny, sans oublier Grenet Dancourt, l'auteur favori de la maison. Entre temps, reprises des succès consacrés sur la rive droite et qui retrouvent toujours une vogue énorme sur la rive gauche :

Les Locataires de M. Blondeau, la Boîte à Bibi, le Procès Vauradieux, la Mariée de la rue Saint-Denis, le Lycée de Jeunes filles, etc., etc.

Nous n'avons plus à faire l'éloge de l'excellente troupe d'ensemble que M. Léon Marx a su réunir et que la presse est unanime à louer à chaque pièce nouvelle, ce qui justifie bien l'empressement du public à venir à Cluny, qui, s'il en est le plus gai, est aussi le meilleur marché des théâtres de Paris.

Dimanches et fêtes, matinée à deux heures.

DEUX-CIRQUES

Cirque d'Hiver et Cirque d'Été, tous deux sous la direction de M. Victor Franconi.

Au Cirque d'Été, fondé en 1840, on a, en 1867, adjoint les Écuries-Salon qui n'ont d'égales que celles de Chantilly; enfin, en 1886, la transformation du Cirque a été complétée. Là ont été installées les spacieuses loges et le promenoir-fumoir. De notables embellissements, en cours d'exécution, feront de cet établissement, du style grec le plus pur, une des plus élégantes, des plus confortables et des mieux aménagées salles de spectacle du monde entier. L'installation de la lumière électrique a fait disparaître la chaleur que dégageait le gaz, de sorte que les Parisiens et les nombreux étrangers qui se sont donné rendez-vous cette année dans la capitale ont pu trouver au Cirque la fraîcheur et le rire.

On s'abonne aux soirées du Cirque, comme à celles de l'Opéra et du Théâtre-Français; le samedi et le mercredi, le public des élégantes et aussi le copur-chic s'y rencontrent.

Pendant l'hiver, c'est la population active et commerçante des quartiers du Temple, du Marais et de la Bastille, qui prend d'assaut l'établissement du Cirque d'Hiver fondé en 1851. Public joyeux, public bon enfant, auquel il faut des dompteurs de lions, d'ours, de loups et de panthères pour les applaudir avec frénésie.

Le caissier des deux Cirques se plaît à constater le succès.

Le premier Cirque, fondé à Paris, date de 1774; il eut pour créateur Antoine Franconi, l'aïeul de M. Victor Franconi, le directeur actuel des Cirques d'Hiver et d'Été; ces deux établissements, sous son habile direction, continuent à se maintenir très prospères.

NOUVEAU-CIRQUE

Entre les rues Saint-Honoré et du Mont-Thabor, au numéro 251 de la première, en plein cœur de Paris, là où furent successivement le Panorama de Reichshoffen, construit par Garnier, le bal Valentino, le Cirque-Olympique et, en remontant le cours des âges, le couvent des Capucines, s'élève à présent le Nouveau-Cirque, rendez-vous du public élégant des deux mondes.

Cet établissement, unique en son genre, a été édifié sur les plans de MM. Sauffroy et Gridaine; la façade et le vestibule, œuvre de Garnier, ont été scrupuleusement respectés, mais le reste a été l'objet de transformations considérables. Le programme tracé aux ingénieurs était de faire un Cirque où, à l'exemple des arènes anciennes, on pût, à un moment donné, ressusciter les jeux nautiques. Construit sur ces données, le Nouveau-Cirque possède une piste mobile qu'une puissante machinerie, établie par l'ingénieur Édoux, peut faire descendre dans les dessous, mettant ainsi à découvert un vaste bassin où les acrobates de l'eau, succédant aux écuyers et aux clowns, viennent intéresser le public à leurs exercices.

Le Nouveau-Cirque et ses annexes occupent une surface de 2,500 mètres de superficie. La salle est élégamment décorée; tout est joli de couleur et de ton; les fleurs sont dues au pinceau de M. Eugène Petit, les motifs de peinture sont de M. Corneiller, les vitraux de M. Magniadas. M. Delaunay a complété cet ensemble par des panneaux représentant les exercices des Cirques romains au temps des Césars; son œuvre est très artistique et bien venue.

La piste, superbe, harmonieuse dans ses dimensions, est recouverte d'un épais tapis sur lequel les chevaux galopent sans soulever la moindre poussière.

Six rangs de fauteuils confortables entourent cette piste, puis vient, tout aussitôt, une rangée de splendides loges luxueusement aménagées, dont plusieurs sont louées à l'année par les principaux Cercles de Paris.

Au-dessus se trouve un promenoir spacieux, élégant, d'où l'œil plonge admirablement sur la piste et où l'on peut fumer, sans crainte d'incommoder les spectatrices des fauteuils et des loges. Un vaste café-foyer, des bars, des divans entourent ce promenoir. En bas sont des écuries-modèles pour 20 chevaux.

L'éclairage de toutes les parties de l'établissement : salle, loges, promenoir,

écurie, sous-sol, chambre des machines, etc., est fait tout entier par la lumière électrique produite par une machine de 200 chevaux. Cette intéressante installation, due à M. Solignac, peut être visitée pendant les représentations.

Outre des exercices équestres et nautiques, le Nouveau-Cirque donne aussi des pantomimes. La *Grenouillère*, bouffonnerie nautique, la *Foire de Séville*, scènes de mœurs espagnoles, le *Carnaval de Venise*, la *Noce de Chocolat*, désopilantes clowneries nautiques, le *Combat naval*, un bijou de mécanisme électrique, ont fait courir tout Paris à la jolie salle de la rue Saint-Honoré, comme le fera l'étincelante revue équestre et nautique, *Paris au galop*.

En dépit de toutes ces merveilles, la direction a tenu à maintenir le prix des places à un taux très modéré : la galerie-promenoir est à 2 francs, le fauteuil à 3 francs et la place de loge à 5 francs.

Le Nouveau-Cirque est une Société anonyme au capital de 2,000,000 de francs, par actions de 500 francs, dont le dividende annuel a été, depuis l'ouverture, de 75 francs par action. Cela dit assez le succès de cet établissement unique au monde et curieux à tous les points de vue.

FOLIES-BERGÈRE

Autrefois, aucun de ceux qui venaient à Paris ne manquait d'aller au Théâtre-Français, à l'Opéra et au Palais-Royal. Comme on l'a pu constater pendant l'Exposition, la direction des Folies-Bergère a ajouté un endroit de plus à la liste de ceux indispensables à visiter sous peine de rentrer dans ses foyers sans avoir rien vu.

Que l'on interroge ses amis de l'étranger, ses amis de province, il n'en est pas un sur cent qui ne conte avec enthousiasme les merveilles de la rue Richer.

D'aucuns y mettront de l'hypocrisie à cause d'une vieille parenté rigide : — Nous avons, s'écrieront-ils, été aux Folies-Bergère, mais... seulement un dimanche ou un jeudi dans la journée, aux matinées de famille.

Êtes-vous effarouchés par la gaieté bruyante du monde où l'on s'amuse? Vous pouvez, en effet, aller aux matinées des Folies-Bergère, et vous ne sauriez, malgré cela, vous trouver au milieu du monde où l'on s'ennuie.

Le spectacle est toujours composé de la façon la plus variée.

Après les gymnastes que des agents spéciaux vont incessamment chercher dans tous les coins de l'univers, voici les clowns excentriques les plus divertissants qui soient, puis un ballet exquis où les costumes éblouissants sont portés par des danseuses ravissantes, c'est encore des mimes comme les Martinetti, des jongleurs, des dompteurs, que sais-je?... Pas une célébrité qui croie sa gloire réellement établie si elle n'a été consacrée aux Folies-Bergère.

C'est là que Tom Cannon, le célèbre champion d'Amérique, est venu porter un défi suprême aux lutteurs des autres pays, et le souvenir se gardera longtemps de ces mémorables soirées où une foule compacte suivait, pleine d'émotion, les péripéties du combat.

En résumé, on n'a pu faire aux Folies-Bergère qu'un seul reproche cet été.

— On n'y trouve jamais de place!

La salle et les jardins sont pourtant très spacieux, mais eussent-ils été plus grands du double, la foule y aurait été aussi compacte.

MONTAGNES RUSSES

Un des gros succès de 1889 a été sans contredit l'établissement des Montagnes Russes au boulevard des Capucines par où ont passé les visiteurs de toutes les nations.

Rien de plus curieux que ce vaste hall brillamment éclairé à la lumière électrique, trop petit chaque soir pour contenir la foule qui l'assiège.

Depuis l'an dernier M. Oller, son heureux directeur, a fait de nombreuses améliorations, vastes galeries, peintures murales, dues à nos meilleurs décorateurs; excellent orchestre, attractions des plus variées, danses espagnoles sur une vaste scène, conservant comme décor la grande cascade lumineuse que tout Paris est déjà venu admirer.

Le café transformé en vaste terrasse, voit défiler chaque soir devant lui, soit dans les chariots des Montagnes Russes, soit dans les promenoirs, les célébrités mondaines et féminines du monde entier.

Pour cet hiver M. Oller vient de donner l'hospitalité au fameux cabaret roumain, qui a eu tant de succès à l'Exposition. Les Parisiens peuvent y déjeuner et y dîner, tout en écoutant la délicieuse musique des Lautars, et rester le soir, sans suppléments, aux Montagnes Russes, qui ne cessent pour cela d'ouvrir, comme d'habitude, leurs portes au public à partir de huit heures du soir.

CAVES MAIRE

MAGASIN DE VENTE : 16, boulevard Saint-Denis, PARIS

RESTAURANT MAIRE

14, boulevard Saint-Denis & 1, boulevard de Strasbourg

RESTAURANT PAILLARD

38, boulevard des Italiens & 2, Chaussée d'Antin

Charbonnier (BEAUJOLAIS)
Moulin-Rouge (MÉDOC)
Clos-des-Mouches (BOURGOGNE)

CHAMPAGNE

Charbonnier Mousseux,
doux, rosé, sec, extra sec
* ** ***

GRAND VIN DE CHAMPAGNE
Cardinal Ay, rosé sec, extra sec.
Brut 1884.

COGNACS

Fine Champagne Maire 1868
G^{re} fine Champagne Maire (réserve)
Curaçao bols, sec, extra sec

Gaufres, crème Chantilly
Gaufres Marquises, au chocolat
Gaufrettes Maire, gâteau sec
Gaufrettes Cardinal, très légères

APÉRITIF MILLION (au Xérès)

Envoi franco du catalogue

BOULANGERIE VIENNOISE

Ancienne Maison ZANG

92, rue Richelieu, Paris

La Maison Zang, qui est la plus ancienne et la plus célèbre boulangerie de Paris, a des services de voitures organisés pour livrer le pain frais à domicile, matin et soir, aux heures des repas. La Maison Zang est la seule qui fabrique le PAIN GRILLÉ DIGESTIF, spécialement recommandé aux personnes qui ont les digestions laborieuses.

SERVICE DANS PARIS, MATIN ET SOIR

Prix du pain grillé digestif Jaquet : Paris, 3 fr. la boîte

Province, franco, 4 fr. la boîte.

LA COMPAGNIE INTERNATIONALE DES WAGONS-LITS
ET DES
GRANDS EXPRESS EUROPÉENS
(Sleeping, Dining et Saloon-Cars)
A CRÉÉ EN EUROPE LES

TRAINS DE LUXE INTERNATIONAUX
TELS QUE :

"L'Orient-Express" quotidien de Paris à Vienne (en moins de 26 heures), bi-hebdomadaire de Paris à Constantinople (70 heures) et hebdomadaire de Paris à Bukarest (52 heures). — Service postal.
"Le Sud-Express" de Calais (bateau spécial de Londres) et Paris à Madrid et Lisbonne (trajet de Paris à Lisbonne en 45 heures). Service postal avec le Cap, l'Amérique du Sud, etc.
"Le Club-Train" quotidien entre Paris et Londres avec bateau spécial rapide entre Calais-Douvres.
"Le Méditerranée-Express" quotidien entre Paris, Cannes, Nice, Monte-Carlo, Menton, etc., composé de wagons-restaurant, wagons-lits et lits-salons P.-L.-M. (Trajet de Paris à Nice en 19 heures).
Service spécial du Méditerranée-Express, trois fois la semaine, de Londres au Littoral, en continuation du Club-Train, par Paris-Nord et la Ceinture. Trajet complet de Londres à Nice en 28 1/2 heures.

Le public trouvera tous les renseignements désirables ainsi que les places à l'avance pour les trains de luxe, etc., à l'agence de la Compagnie internationale des wagons-lits :

3, PLACE DE L'OPÉRA, PARIS

VIN TONIQUE MARIANI
A LA
Coca du Pérou



LE PLUS AGREABLE
LE PLUS EFFICACE
DES TONIQUES
ET
DES STIMULANTS

Exiger la capsule verte et la signature de M. Mariani.

PARIS, 41, Boulevard Haussmann.
NEW-YORK : 52, West 15th Street.

Et toutes les pharmacies



Marinoni

93, rue d'Assas, Paris

Exposition Universelle de 1889

Presses Rotatives à Papier continu

Avec ou sans Plieuses Pour Journaux Labeurs et Illustrations

PRESSE A RÉACTION POUR JOURNAUX

Presses à Labeurs à Deux Cylindres (dites Presses à Retiration)
Imprimant en blanc et en Retiration

MACHINES EN BLANC ET A DEUX COULEURS

Presses Lithographiques

NOUVEAU MODELE

Presse Zincographique

Presse Phototypique

Presse mécanique pour Maille-Douce

Neuf mille six cents Machines vendues

Exposition universelle. — Hors concours, Membre du Jury.

Chapeau Léon

PARIS-NICE

Chapeau Léon

PÉTERSBOURG

MADRID

NEW-YORK

ET

VIENNE



LE PLUS LÉGER

LE PLUS ÉLÉGANT

LE PLUS SOLIDE

DU MONDE ENTIER

PARIS. — 21, rue Daunou (coin du boulevard des Capucines).

NICE. — Place Masséna (sous les portiques du Casino).

Fournisseur breveté de S. M. l'Empereur du Brésil et de S. M. le Roi d'Espagne.

Librairie G. CHARPENTIER & Co, 41, rue de Grenelle, Paris.

PETITE BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

FORMAT PETIT IN-32 DE POCHÉ

A quatre francs le volume

Chaque volume orné de deux ou plusieurs eaux-fortes par les principaux artistes.

Reliure pleine, veau grenat, poli, tranches dorées. 8 »
— 1/2 cuir de Russie, coins, tête dorée. 7 »
— 1/2 veau, tranches dorées. 6 50

THÉOPHILE GAUTIER

MADMOISELLE DE MAUPIN, avec 4 dessins de Giraud, gravés par Champeillon. 2 vol.
FORTUNIO, avec 2 dessins originaux de Th. Gautier. 1 vol.
LES JEUNES-FRANCE, avec 2 dessins de Th. Gautier. 1 vol.
MADMOISELLE DAFNÉ, avec 2 eaux-fortes de Jeannot. 1 vol.
ESMAUX ET CAMÉES, avec 2 dessins et un portrait de l'auteur gravés à l'eau-forte, d'après les aquarelles de M^{lle} la princesse Mathilde. 1 vol.
LE ROMAN DE LA M^{lle} Z, avec 2 dessins de Lecomte du Nouy, gravés à l'eau-forte par Jacin. 1 vol.

ALFRED DE VIGNY

CINQ-MARS, avec 4 dessins de Jeannot. 2 vol.
SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES, avec 2 dessins de Jeannot. 1 vol.
THÉÂTRE, avec 4 dessins de Jeannot. 2 vol.
POÉSIES COMPLÈTES, avec un portrait de l'auteur d'après David d'Angers, gravé par Langou, et un dessin de Jeannot. 1 vol.
STELLO, avec 2 dessins de Jeannot. 1 vol.
JOURNAL D'UN POÈTE, avec un portrait de l'auteur, par Desmoulin. 1 vol.

ALFRED DE MUSSET

PREMIÈRES POÉSIES, avec un portrait de l'auteur, gravé à l'eau-forte par Waltner, d'après le médaillon de David d'Angers, et une eau-forte d'après Bida, par Lalauze. 1 vol.
POÉSIES NOUVELLES, avec un portrait de l'auteur, réduction de l'eau-forte de Leopold Flaugeng, d'après le tableau de Landelle, et une eau-forte de Lalauze, d'après Bida. 1 vol.
LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE, avec un portrait de l'auteur dessiné à la sanguine, par Eugène Lami, fac-similé par Legendre, et une eau-forte d'après Bida, par Lalauze. 1 vol.
COMÉDIES ET PROVERBES, tome 1^{er}, avec un portrait de l'auteur, gravé par Alphonse Leroy, d'après la lithographie de Gavarni, et une eau-forte de Lalauze, d'après Bida. 1 vol.
— Tome II, avec un portrait de l'auteur gravé par M. Alph. Lamothe, d'après le buste de Mezzara, et une eau-forte de Lalauze, d'après Bida. 1 vol.
— Tome III, avec un portrait de l'auteur gravé par Montès, copie d'une photographie d'après nature, une eau-forte de Abot représentant le tombeau d'Alfred de Musset, et une eau-forte de Lalauze, d'après Bida. 1 vol.
CONTES ET NOUVELLES, avec un portrait de l'auteur gravé par Waltner, d'après une aquarelle faite spécialement pour ce volume par Eugène Lami et 2 eaux-fortes de Lalauze, d'après Bida. 1 vol.

VIENT DE PARAÎTRE

ŒUVRES POÉTIQUES DE VICTOR HUGO

LES ORIENTALES — LES FEUILLES D'AUTOMNE

Avec deux dessins de Benjamin Constant gravés à l'eau-forte par F. Desmoulin.
Un volume

ODES

Avec deux dessins de G. Rochegrosse gravés à l'eau-forte par Jasinski.
Un volume

AVIS. — Les autres volumes composant les œuvres poétiques de Victor Hugo, paraîtront successivement et à de courts intervalles.

Envoi franco du Catalogue sur demande affranchie.

2 MÉDAILLES

EXPOSITION

UNIVERSELLE

DE 1889



Exiger
la marque
de
fabrique.

JAMBONS COLEMAN
LES MEILLEURS — LES PLUS FINS
SE VENDENT
Dans toutes les bonnes
maisons de comestibles & charcuterie.

*Il ne sera heureux que
lorsqu'il aura!*



GRAND SAVON ANGLAIS DE SANTÉ
FOURNISSEURS BREVETÉS DE S. A. R. LE PRINCE DE GALLES

Établis depuis 100 ans. — 20 récompenses internationales.

SAVON PEARS

LE SAVON PEARS est absolument pur, exempt d'excès alcalin (soude) et de matières colorantes artificielles. Délicieusement parfumé, d'une durée remarquable, il jouit d'une grande réputation depuis un siècle et a été honoré de **20** récompenses internationales.

Le **SAVON PEARS** est inestimable pour les personnes dont la peau s'irrite facilement et est sujette à souffrir des changements de température. En raison de ses vertus calmantes, IL ÉVITE LES ROUGEURS, RUGOSITÉS ET GERÇURES, IL DONNE A LA PEAU UNE DOUCEUR VELOUTÉE ET, GRACE A LUI, ON A UN TEINT PUR ET CHARMANT.

Son parfum agréable et persistant, ses propriétés adoucissantes, le recommandent comme le plus élégant et le plus désirable auxiliaire de la toilette.

La signature bien connue, que nous donnons ci-dessous, est prise parmi un grand nombre qui attestent l'éclatante supériorité du **SAVON PEARS**.

J'ai trouvé le SAVON PEARS incomparable pour les mains et le teint.

Queenie Patten

LE SAVON PEARS SE VEND PARTOUT

Ayuntamiento de Madrid

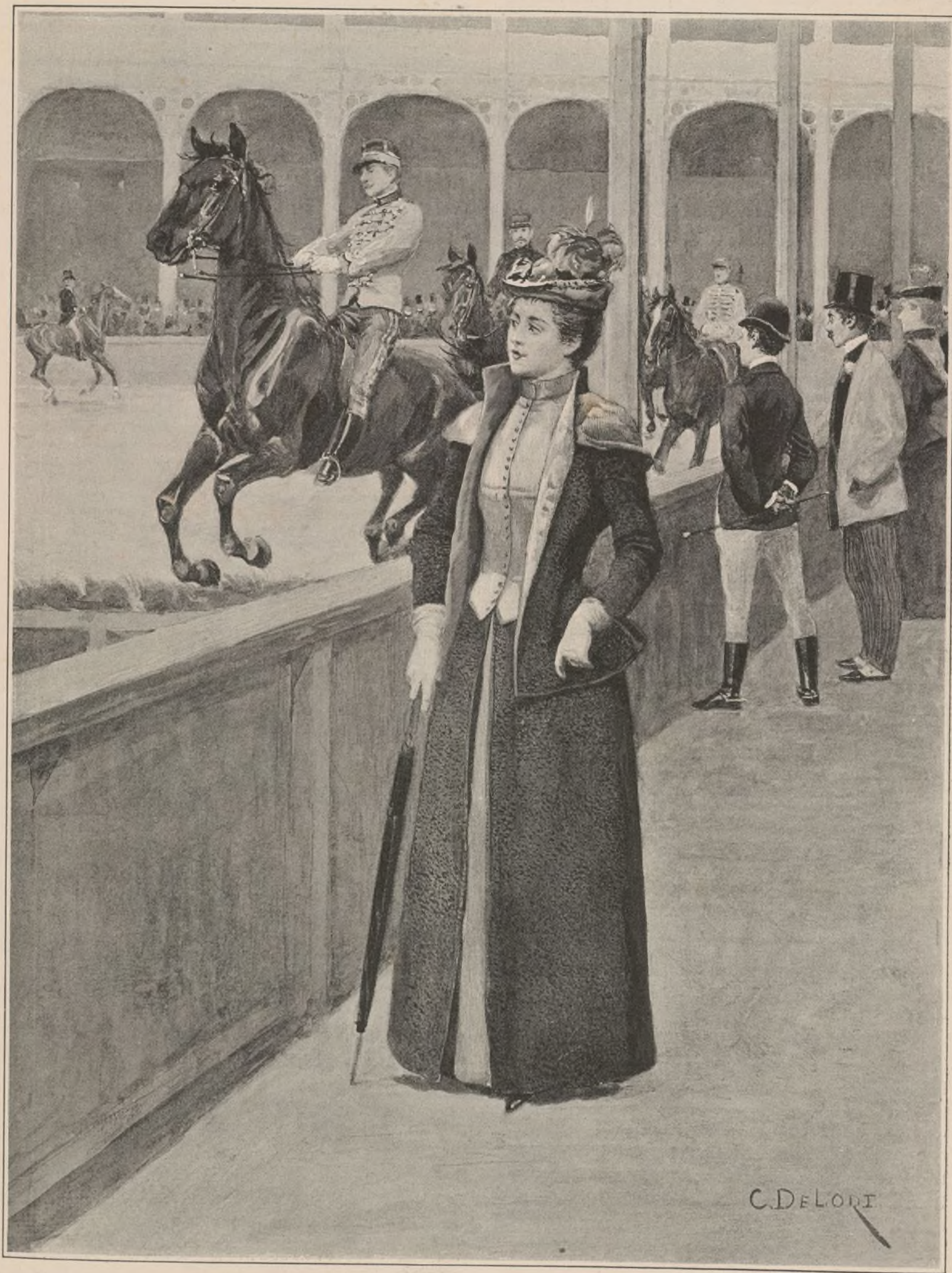
TOME PREMIER

Huitième Année.

Deuxième série. — N° 1.

FIGARO ILLUSTRÉ

Avril 1890



AU CONCOURS HIPPIQUE, PAR CHARLES DELORT

Ayuntamiento de Madrid

Au Lecteur



ORSQUE en 1883, le *Figaro Illustré* paraissait pour la première fois, sous la forme d'un numéro exceptionnel de fin d'année, à l'imitation des Christmas Numbers anglais, nous exprimions le souhait de voir bientôt s'acclimater en France, comme conséquence de notre tentative, les procédés chromotypographiques encore inconnus chez nous et dont les éditeurs de Londres commençaient déjà à se servir très heureusement.

Il serait peu modeste de rappeler ici l'accueil sans précédent dont a bénéficié, dès le début, notre publication annuelle, qui a eu pour collaborateurs tout ce qui est illustré dans les Lettres et dans les Arts. Rien d'ailleurs n'est moins nécessaire. Les cent mille personnes qui, depuis sept ans, à l'étranger comme en France, achètent le *Figaro Illustré* à son apparition, nous dispenseront assurément de reparler des efforts faits et des progrès réalisés pendant le cours de ces sept années.

Elles ont vu les timides essais de la première heure se transformer très vite en des interprétations presque parfaites. De véritables reproductions artistiques ont remplacé les images coloriées d'autrefois, et la gravure permet maintenant d'obtenir des fac-simile de tableaux avec toute l'exactitude du dessin, toute la sincérité du coloris, toute la délicatesse des valeurs.

Enfin, le *Figaro Illustré* annuel a eu de nombreux imitateurs, ce qui est la consécration la plus certaine du succès.

La création d'un périodique à illustrations en couleurs devait être la conséquence obligatoire d'une conquête d'art industrielle qui, pour n'être pas à la portée de tous, n'en est pas moins réelle. Le *Paris Illustré* a, le premier, exploré cette voie. Il disparaît aujourd'hui pour faire place au *Figaro Illustré* mensuel, dont voici le premier fascicule.

Devons-nous, à l'exemple des journaux nouveaux, développer par le menu un programme, plein d'alléchantes promesses? Faut-il démontrer péremptoirement que la naissance de cette revue littéraire et artistique répondait à un besoin impérieux du moment?

Non. La banale réclame n'est pas de mise à la première page d'une publication dont la clientèle est légion et qui a fait ses preuves.

Contentons-nous de dire, en aussi peu de mots que possible, que le *Figaro Illustré* aura pour seul programme de plaire et d'amuser; qu'il sera plutôt gai que triste, et d'une gaieté de bon aloi; qu'il ne sera d'aucune coterie, ne prendra part à aucune querelle; que les plus célèbres écrivains et les plus grands peintres y collaboreront; que la mère en devra prescrire la lecture à sa fille et qu'enfin il n'oubliera jamais cette devise, qui est la sienne: TOUJOURS MIEUX!

SOMMAIRE

Au Concours Hippique, composition de CHARLES DELORT.
Le Mois Parisien, par UN TEL.
 "Tout-Paris." — *Madame la duchesse d'Uzès*, portrait par TOUSSAINT.
L'Aventure, jeu nouveau par GEORGES LAUN.
Collaborateurs, par JULES CLARETIE, de l'Académie Française; illustrations en couleurs par FÉLICIEN DE MYRBACH.
Les Romanitchels, par JEAN RICHEPIN; illustrations par BOURGAIN.
A la Course, par CARAN D'ACHE.
Le Fil d'or, par HENRY GRÉVILLE; illustrations en couleurs par GORGUET.
La Scène à faire, saynète par GRENET-DANCOURT, illustrée d'après des photographies de Mademoiselle RÉJANE, par CHALOT.
 Chansons d'Enfants. — *Les Étoiles*, musique de GEORGES FRAGEROLLE, poésie d'ADRIEN DÉZAMY, illustration par ALBERT LYNCH.
Le Mariage de Pierrot, pantomime bretonne, texte et illustrations en couleurs, par LOUIS MORIN.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

ÉCLAIREUR, 9^e Régiment de Hussards, 1806, par ÉDOUARD DETAILLE.
NOUS RENTRONS! par JEAN BÉRAUD.

COUVERTURE: *Arlequine Fin-de-Siècle*, tableau de JEAN BÉRAUD.
 Encadrement par SAINT-ELME GAUTIER.

LE MOIS PARISIEN

Sous cette rubrique, j'ai reçu mission de signaler, chaque mois, en quelques notes aussi courtes que sincères, les faits littéraires, artistiques ou mondains, qui auront occupé le monde parisien pendant les trente jours écoulés. L'ensemble des douze chroniques mensuelles devra donc, si je suis à la hauteur de ma tâche, constituer pour les collectionneurs une intéressante revue de l'année.

La politique sera systématiquement exclue du FIGARO ILLUSTRÉ, créé pour charmer et distraire. Mais, par contre, l'œuvre d'art nouvellement parue, le livre à sensation, la mode du jour y tiendront une grande place.



Je n'hésiterai pas, pour commencer, à déclarer hautement qu'aucun événement ne me paraît égaler en importance l'apparition du FIGARO ILLUSTRÉ mensuel. Le plaisir des yeux est, à notre époque, ce que recherche par-dessus tout le public. Le goût du jour se porte, avec une tendance évidente, vers les choses jolies à voir. C'est pour cela que les modes sont si charmantes, que la pièce féerique règne en souveraine au théâtre et que, à l'occasion de l'Exposition, Paris s'est surpassé en splendeurs.

C'est peut-être pour cela aussi que nous allons avoir deux Salons au lieu d'un.

Le FIGARO ILLUSTRÉ aura, nous l'espérons, de quoi donner satisfaction à cette préférence.



La coquette et gracieuse arlequine de Jean Béraud, qui orne la couverture de ce premier fascicule, est assurément dans la note du jour. L'artiste, qui sait le dernier mot des élégances, l'a peinte pour servir de travestissement aux jolies comédiennes du Gymnase, dans l'acte du Bal masqué de *Paris fin de siècle*. Et rien n'est mieux approprié à cette jolie pièce que ce délicieux costume, rien ne convient plus à cette année 1890 que ce spectacle, éblouissement des yeux. C'est le triomphe du « rince l'œil », si j'ose m'exprimer ainsi.



L'apparition d'un nouveau roman de M. Emile Zola n'est pas un événement de mince importance. D'abord cela se vend beaucoup; ensuite c'est très discuté.

Il y a dans la *Bête Humaine* de fort belles pages. M. Zola est, personne ne l'ignore, un analyste de premier ordre et un peintre d'une étonnante sincérité. Malheureusement cela ne suffit pas et, dans les quatre cent quinze pages de la *Bête Humaine*, tout le talent de l'écrivain est employé à décrire des scènes aussi répugnantes que dépourvues de vraisemblance. C'est un mauvais livre, qui vient grossir la liste déjà trop longue de ceux qu'on doit tenir sous le manteau.

Ce qui n'empêche pas l'édition de la *Bête Humaine* d'atteindre des chiffres fantastiques et M. Émile Zola de convoiter un fauteuil à l'Académie.



S'il convient de cacher certains livres, d'autres sont bons à montrer. De ceux-là est *Flirt*, de Paul Hervieu, œuvre charmante, du plus délicat esprit parisien, de la plus aimable et de la plus séduisante philosophie. Édité avec somptuosité et illustré par ce maître, madame Madeleine Lemaire, qui y a déployé son merveilleux talent d'aquarelliste, *Flirt* est par excellence le livre d'art fait pour plaire aux délicats.

Parmi les nombreuses compositions écloses sous le pinceau de madame Lemaire, qui est sans conteste le premier de nos peintres de fleurs, il y a notamment des bouquets épars qui sont de véritables chefs-d'œuvre.

Et il me paraît certain que, si les bibliophiles accueillent avec amour ce livre exquis, une autre clientèle encore lui est assurée, c'est celle des artistes amateurs qui trouveront à y puiser de nombreux et inappréciables modèles.

Les deux jurys des deux Salons vont commencer leurs deux classements respectifs.

Il y a, cette année, de la cimaise en bien plus grande quantité que les années précédentes. Y aura-t-il moins de mécontents ?

Quoi qu'il en soit, les critiques d'art, eux, ne sont rien moins que satisfaits, parce qu'ils auront double besogne.

Cela n'empêchera pas notre collaborateur M. Albert Wolff d'écrire, comme de coutume, le *Figaro-Salon*, nous de le faire paraître le 1^{er} mai, ni ses lecteurs habitués de le bien accueillir.

Tous les journaux du 23 mars sont pleins du succès remporté par *Ascanio* à l'Opéra et de la disparition de son auteur, M. Saint-Saëns. *Ascanio* ne doit-il une partie de ce succès à l'absence inexpliquée du maestro ?

Le legs fait à l'État par madame Pommery des *Glaneuses*, de Millet, est l'événement artistique du mois. Les connaisseurs accordent à ce chef-d'œuvre une valeur au moins aussi grande qu'à l'*Angelus*.

Nous avons eu la bonne fortune d'obtenir l'autorisation de reproduire les *Glaneuses* et nous publierons dans notre numéro de Mai, un fac-simile en couleurs du célèbre tableau.

Le présent FIGARO ILLUSTRÉ renferme une innovation : un ouvrage littéraire illustré d'après nature. Un premier essai analogue a été fait dans le *Supplément du Figaro*, pour une entrevue avec le général Boulanger. L'idée vient de là.

Les scènes qui accompagnent la comédie de M. Grenet-Dancourt, ont été photographiées par M. Chalot, artiste émérite, et posées avec autant de talent que de bonne grâce par cette charmante et fine comédienne, qui est mademoiselle Réjane.

Les lecteurs du FIGARO ILLUSTRÉ n'ont certainement pas oublié une amusante nouvelle de M. Philippe Gille, intitulée *Camille Prélart* et parue dans le numéro de 1886. De cette nouvelle, notre collaborateur a tiré la comédie en un acte qui, sous le titre de *Camille*, vient d'être représentée à la Comédie-Française au milieu des applaudissements. Une idée heureuse, infiniment d'esprit et du meilleur, le dénouement le plus inattendu, l'occasion d'un triomphe pour Coquelin cadet, tel est cet acte.

M. Redfern a bien voulu créer spécialement pour nos lectrices un costume de concours hippique. C'est ce costume que représente l'aquarelle de M. Delort. En voici la description :

Faite en vue du temps incertain, la robe peut être portée ouverte, s'il fait chaud, ou fermée en cas de froid. La robe en dessous est vieux rouge indien ; le corsage boutonne sous les

bras ; les manches, larges, sont en foulard de même nuance, serrées aux poignets comme une blouse. Le pardessus est un drap bouclé irlandais, d'un rouge plus foncé, avec pélerine à capuchon.

Quelqu'un, à l'esprit chagrin, déplorait devant M. Prudhomme les penchants un peu superficiels de ses contemporains, et celui-ci fort judicieusement répondit :

« Nous devons, à mon sentiment, nous féliciter d'être nés dans ce siècle, le plus conforme à nos goûts, à nos aptitudes et à notre costume ! »

UN TEL.

Certains noms illustres, synonymes de noblesse, de fortune et de charité, sont connus du public, qui, à l'occasion d'une grande union ou d'une bonne œuvre, les voit fréquemment apparaître dans les colonnes de nos journaux quotidiens. Mais si ces noms sont familiers à tous, les figures qu'ils évoquent demeurent le plus souvent inconnues. La haute société parisienne est peu prodigue de ses images et ce sera, croyons-nous, donner satisfaction à un légitime sentiment de curiosité que de reproduire, chaque mois, sous cette rubrique, les traits d'une des personnalités les plus marquantes du

TOUT-PARIS



MADAME LA DUCHESSE D'UZÈS.

NOUVEAUX JEUX DE SOCIÉTÉ

“ L'AVENTURE ”

Le nombre des joueurs est quelconque, sans que cependant il puisse dépasser treize.

On fait usage d'un jeu de cinquante-deux cartes.

Les cartes ont les valeurs habituelles, c'est-à-dire que, dans chaque couleur, l'As est la plus forte, puis viennent successivement le Roi, la Dame, le Valet, le Dix, etc., jusqu'au Deux.

Au commencement de la partie, la donne est tirée au sort.

Le donneur mêle les cartes, fait couper, puis distribue entièrement le jeu également entre les joueurs. En conséquence, s'il y a cinq joueurs, chacun d'eux devra recevoir dix cartes, — six joueurs, huit cartes, — sept joueurs, sept cartes, — huit joueurs, six cartes, — neuf et dix joueurs, cinq cartes, — onze, douze et treize joueurs, quatre cartes.

Quand il y a un talon, celui-ci est mis de côté et personne ne doit en prendre connaissance.

Pendant la distribution des cartes il est formé un panier par le versement par chaque joueur d'un nombre de jetons égal au nombre de cartes distribuées à chacun d'eux.

Il n'y a pas d'atout à ce jeu.

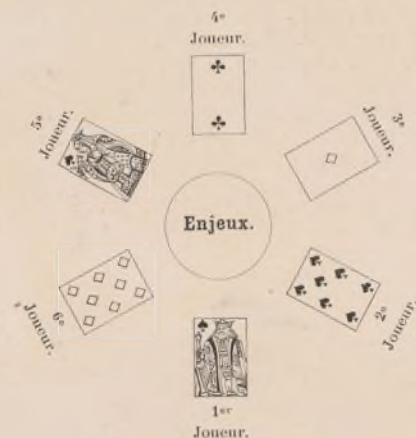
La donne terminée, une carte est jetée à découvert sur le tapis successivement par chaque joueur, en commençant par la personne à droite du donneur et en suivant en sens inverse du mouvement des aiguilles d'une montre.

Les cartes jouées ne doivent pas être mélangées afin qu'on puisse parfaitement reconnaître le propriétaire de chacune d'elles.

Les joueurs ont jeté telles cartes qui leur convenaient, sans être astreints à aucune condition de force ou de couleur.

La levée appartient au joueur qui a jeté la carte la plus élevée de la couleur la plus représentée.

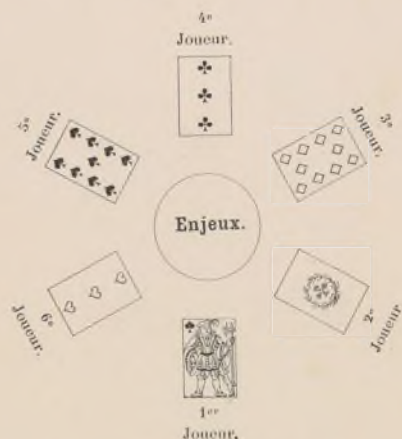
Exemple. — Les joueurs étant au nombre de six, ont jeté :



La levée sera au premier joueur qui a mis le Roi de Pique, carte la plus forte de la couleur la plus représentée.

Si deux couleurs prépondérantes comptent le même nombre de cartes, la levée appartiendra au joueur qui aura jeté la plus forte carte de ces deux couleurs.

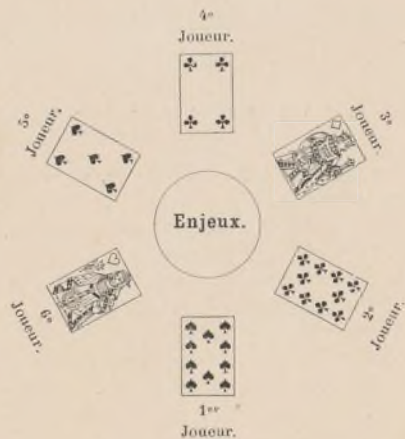
Exemple. — Soit le coup :



Les deux couleurs prépondérantes sont Pique et Trèfle, dont la plus forte carte est l'As de Trèfle; la levée appartiendra donc au deuxième joueur.

Si les deux couleurs prépondérantes ont leurs plus fortes cartes égales, on devra considérer la deuxième carte de ces couleurs et attribuer la levée à la plus forte de ces deuxièmes cartes.

Exemple. — Il a été joué :



La levée reviendra au cinquième joueur dont la carte, Cinq de Pique, est la deuxième carte la plus forte des deux couleurs prépondérantes.

Si les couleurs prépondérantes ont leurs premières cartes ainsi que leurs deuxièmes cartes égales, et si elles sont représentées par plus de deux cartes, il y aura lieu d'appliquer la règle précédente en considérant la troisième carte et ainsi de suite.

Si les couleurs prépondérantes sont représentées exactement par les mêmes cartes, l'avantage est à la primauté.

Les autres levées se jouent de la même façon que la première; le premier à jouer est toujours celui qui a fait la levée précédente.

Le coup terminé, les joueurs qui ont fait des levées, se partagent le panier au prorata du nombre de levées; d'après la valeur du panier, composé comme nous l'avons dit précédemment, chaque levée se trouve rapporter autant de jetons qu'il y a de joueurs.

Les coups suivants s'exécutent comme le premier; le donneur est toujours celui qui a fait la dernière levée du coup précédent.

GEORGES LAUN.

Le mois financier

Chargé de tenir le lecteur au courant des événements pouvant influencer le marché financier, nous voulons tout d'abord lui dire que nous ne nous occuperons jamais de *spéculation*. Notre rôle consistera à signaler, sans parti-pris, les fluctuations des principales valeurs françaises et étrangères pendant le mois écoulé, et surtout de lui indiquer des placements d'une solidité parfaite et d'une négociation facile.

Les cours de nos Rentes ne se sont guère ressentis des deux gros événements qui ont intéressé le public depuis quelques jours. Nous voulons parler de la disparition du ministère Tirard, presque aussitôt remplacé par le ministère Freycinet, et de la chute beaucoup plus retentissante du grand chancelier d'Allemagne, M. de Bismarck.

Ainsi le 28 février dernier, notre 3 o/o perpétuel s'inscrivait au cours de 88.15, et aujourd'hui, après détachement du coupon trimestriel de 75 centimes, nous le retrouvons à 87.90. Plus value : 50 centimes.

Les variations ont été de peu d'importance sur nos établissements de crédit. La Banque de France se maintient à 4.200. La Banque de Paris est à 785. Le Crédit Lyonnais, qui vient d'émettre l'emprunt serbe, fait 720. Le Comptoir national d'Escompte, 615. La Société de dépôts, 602.50.

Le Suez est faible. Les recettes comparées à celles de l'année dernière sont en diminution de 470.000 francs. Cours : 2.305.

La Banque parisienne a baissé, trop baissé. Affaire de cuisine intérieure, et surtout du non paiement du coupon trimestriel d'avril. Le retour de son président, M. de Werbrouck, est un fait accompli. Les rats ne danseront plus, nous l'espérons, quand le chat aura montré le bout de son nez.

On se plaint de la dépréciation des valeurs argentines. Nous n'en connaissons pas les raisons.

Le dernier emprunt russe, d'un montant nominal de 75 millions de roubles 4 o/o or, a eu lieu le 3 avril courant. L'intérêt des nouvelles obligations de 500 francs partira du 1er juillet; l'amortissement se fera en quatre-vingt-onze années. Les porteurs de titres de l'emprunt de 1862 ont eu le droit de recevoir, pour chaque titre, deux obligations 1890, et une soulte en or pour le reste du capital de leur titre. Le remboursement s'effectuera par les soins de MM. Rothschild au prix nominal; il s'agit d'un chiffre de 15 millions de livres sterling obligations russes, formant le septième emprunt 1862 5 o/o.

Restons sur ces dispositions favorables et sur ces bonnes nouvelles.

INFORMATIONS. — Dans sa séance du 20 courant, le conseil d'administration des *Chemins de fer de l'Ouest* a décidé qu'il proposerait à l'assemblée générale des actionnaires de fixer à 38 fr. 50 par action le revenu total de l'exercice de 1889.

— Le conseil d'administration des *Chemins de fer du Midi* a décidé qu'il proposerait à la prochaine assemblée générale des actionnaires de fixer à 50 francs le chiffre du dividende pour l'exercice 1889.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ÉTRANGER, *Union postale* : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue Paul-Lelong (Messageries du *Figaro*.)

L'Éditeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, aux Messageries du *Figaro*, 8, rue Paul-Lelong.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Cie, Asnières.



COLLABORATEURS

PAR

JULES CLARETIE

ELLE allait venir!

Léon Dornoy avait tout préparé pour la recevoir. Des roses au joli vase de Gallé où, dans le verre irisé, jouaient les libellules au corselet bleu; un en-cas; du Moscatel; un peu de vin de Capri. Et des fleurs; — partout des fleurs. Il avait la coquetterie du cadre dont il entourait ses amours.

D'ailleurs, heureux de vivre, jeune, applaudi, déjà célèbre, aimé du public et adoré — Dornoy n'était point fat, mais la preuve était là — adoré de cette Jeanne, la chère blonde, mariée en secondes nocces à Pierre Vernier, à ce Pierre Vernier dont le nom, sur les affiches, s'unissait au nom plus jeune de Dornoy.

Ironie des destins! Il n'y avait pas quinze jours, cette simple phrase dite par un comédien parlant au public: «*Messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous est de MM. Pierre Vernier et Léon Dornoy*», cette phrase sacramentelle, dont les premiers mots font sauter le cœur de l'auteur qui écoute anxieusement, là-bas, dans la coulisse, cette phrase avait été soulignée de bravos, saluée d'acclamations et Léon Dornoy, dans son petit hôtel de l'avenue Frochot, attendait la femme de Vernier — son compagnon d'affiche; — il attendait Jeanne, la chère Jeanne, sans remords, sans inquiétude, avec impatience.

La situation même lui semblait curieuse. Il ne l'analysait pas, il la trouvait originale, simplement. Vernier, du reste, avait quinze ans de plus que lui et vingt ans de plus qu'elle. Il devait bien avoir passé la cinquantaine, Vernier. Robuste, sans doute, élégant encore, faisant figure, le soir, aux lumières; mais chauve, un peu las, avec cette barbe poivre et sel qui rend la vie miel et vinaigre. Tandis que lui, Dornoy!... Lui?... Trente-cinq ans, blond, l'œil vif, la lèvre rouge, de jolies dents dans l'or fauve de la moustache, de la verve, de la gaieté — et du talent! Oui, il eût volontiers ajouté «*et du talent!*» en se regardant dans sa glace.

Il se regardait précisément, comme on se passe en revue avant un duel, lorsque le timbre sonna. C'était elle!

Léon avait renvoyé son valet de chambre. Il envoyait toujours son valet de chambre prendre des nouvelles d'une grand' tante, à Passy, lorsque Madame Vernier devait venir. Il courut à la porte, empressé, esquissant d'avance un sourire.

«*Chère Jeanne!*»

Ce n'était pas la chère Jeanne. C'était un commissionnaire,

un gros Auvergnat courtaud, pataud, rougeaud, une lettre à la main. Léon en reconnut bien vite l'écriture, une des écritures de madame Vernier, qui, prudemment, en avait deux.

«*Elle ne vient pas!*»

Quelque obstacle. Un ennui, l'arrivée d'un parent de province. Un empêchement ou un prétexte. Oh! ce n'était pas la première fois qu'elle écrivait ainsi, mais, cette fois, la déception était plus vive.

«*Merci, mon garçon! Merci!*»

Il devinait qu'elle ne viendrait point, mais il ne devinait point pourquoi elle ne viendrait pas. La lettre lue, il éprouva un moment de colère noire. «*Impossible, aujourd'hui, impossible, écrivait Jeanne. Il va chez toi, il tient à te voir, il veut te voir. Je n'ai pu le retenir. Je t'expliquerai tout. Au revoir, chère âme!*»

«*Il va chez toi!*»

Cet imprévu rendit brusquement Dornoy très nerveux. Le mari! C'était le mari qu'il allait recevoir au lieu de la femme! Vernier au lieu de Jeanne! Le collaborateur au lieu de la collaboratrice!

«*Il va chez toi! Il tient à te voir! Il veut te voir!*»

Et pourquoi Vernier voulait-il le voir? Ils avaient pris rendez-vous chez Vernier lui-même, pour un des jours de la semaine prochaine. Lundi, oui, lundi prochain. D'ici là, chacun d'eux devait avoir cherché les détails d'une comédie gaie, très gaie, dont ils avaient en commun, achevé le plan. Dornoy se chargeait des mots. Il piochait les mots. Vernier lui répétait souvent: «*Je centralise les situations, trouvez les paillettes!*» Était-ce de ces paillettes que Pierre Vernier tenait à parler à Léon, comme cela, tout de suite, aujourd'hui même?

«*Le diable soit de ses paillettes!*»

Jamais Jeanne, avec sa beauté blonde, ses tendresses de chatte, ses larmes versées — peut-être pour effacer ses remords — ne lui avait paru aussi désirable. Journée finie! Rendez-vous perdu! Et comment retrouver, dans la fièvre de ce Paris, dans cette vie éperonnée et cursive, le calme doux, tendre, certain, de l'après-midi qu'on lui volait?...

«*Car il me le vole, mon temps! Il me le vole!...*»

Et Dornoy s'arrêtait brusquement devant cette pensée: le voleur, c'était le mari! Mais que ne lui volait-il pas, lui, à cet homme,

à ce très brave homme dont le nom se trouvait associé, au sien, devant la porte d'un théâtre? « 16^e représentation, *Le High life*, comédie en trois actes de MM. Pierre Vernier et Léon Dornoy. »

« N'analysons pas, n'analysons pas, se disait Dornoy. Subissons la situation! »

Il subissait. Et puisque Vernier allait venir et non pas elle, il arrachait du vase de Gallé les roses thé qu'elle eût portées à ses narines, à ses lèvres... Il enlevait le petit en-cas qu'elle eût grignoté de ses jolies dents, assise, là, dans le fauteuil bas qu'elle affectionnait. Il voulait oublier que cette journée lui avait été promise par elle depuis longtemps, si longtemps! Il avait brûlé le billet que ce butor de commissionnaire venait de lui tendre, et il s'était placé devant sa table de travail, la rangeant machinalement, mettant de l'ordre dans les feuillets épars, les couteaux à papier d'ivoire, le petit poignard de Zuloaga en acier damasquiné d'or, les bronzes de Barye, les boîtes à timbres. L'esprit ailleurs, du reste, l'esprit bien loin de l'avenue Frochot: — l'esprit, là-bas, et le cœur près de Jeanne, la maîtresse blonde, qui ne viendrait pas, qu'il ne verrait pas...

Le timbre sonna tout à coup. Évidemment c'était lui, puisqu'elle venait d'écrire qu'il viendrait. Dornoy eut un moment la tentation de ne pas ouvrir, de le laisser partir, de ne pas plus le voir qu'il ne la verrait. Puis une curiosité instinctive le prit: que pouvait bien vouloir lui dire ainsi Vernier? Lui parler de la pièce gaie? Ah! il s'en moquait bien, pour le moment, Dornoy, de la pièce gaie!

Le timbre sonnait de nouveau. Léon alla ouvrir. Il aperçut, dans l'encadrement de la porte, la haute taille de Vernier, et la voix, très brève et très rude de son collaborateur, dit: « Bonjour! »

Après quoi, Vernier entra brusquement, le chapeau sur la tête, traversant vite l'antichambre, pour aller droit au cabinet de travail de Léon.

Pierre Vernier n'avait d'ordinaire ni cette voix maussade, ni ces allures rapides.

« Tiens, tiens, pensa Dornoy, il ne vient certainement pas me parler de la pièce gaie! »

Il avait suivi son collaborateur qu'il trouva debout, le dos à la cheminée où voltigeaient encore, dans les cendres, comme de légers papillons noirs, les débris brûlés du billet de Jeanne...

Vernier, le chapeau sur les yeux et mordant sa moustache, regardait Dornoy d'un air que Léon trouva bizarre. Avec sa barbe en pointe et ses sourcils froncés, le mari lui fit l'effet de quelque ligueur méditant une Saint-Barthélemy.

« Vous ne vous asseyez pas? dit le jeune homme. »

— Non, fit Vernier, j'ai la fièvre, je ne puis pas rester en place! »

La voix était toujours rauque, laissant deviner des grondements sourds, comme certains roulements indistincts, avant l'orage.

« Qu'est-ce qu'il a? songeait Dornoy, intrigué. »



Il ne pouvait y avoir rien de grave. Puisque Jeanne avait pu écrire, Jeanne eût averti, en cas de danger. Aucun péril à craindre; mais évidemment quelque résolution inattendue. Pierre Vernier passait pour avoir mauvais caractère. Jadis bretteur, ami des querelles, prompt aux coups d'épée. Au surplus, le cœur sur la main.

« Eh bien! mon cher Vernier, puisque vous ne pouvez rester assis, causons debout! »

Dornoy, qui avait mis dans l'invitation toute la cordialité possible, crut s'apercevoir ou s'imagina que le mari avait laissé échapper un petit mouvement nerveux à ces mots très simples, presque caressants: « Mon cher Vernier... »

Dornoy devenait plus qu'intrigué.

« Venez-vous, demanda-t-il, me parler de la pièce gaie? Le pendant du *High life*. Entre parenthèses, il a fait six mille deux, hier le *High life*. Eh bien! j'ai trouvé, je crois... »

Mais Vernier l'interrompit brusquement:

« Ah! la pièce gaie! Il s'agit bien de la pièce gaie! J'en ai trouvée une autre, moi, une pièce! Mais pas gaie, non, pas gaie! Dramatique! Une pièce dramatique pour qu'on ne continue pas à me reprocher de pasticher Marivaux. Une pièce très dramatique! Et c'est sur elle que je viens vous consulter. »

— Ah! il s'agit d'une nouvelle collaboration?

— Parfaitement. Et si le sujet vous plaît, nous le traiterons ensemble.

— Voyons le sujet, dit Dornoy, souriant. »

Il se sentait soulagé, délivré d'une inquiétude vague.

« Mon cher, fit Pierre Vernier en regardant Dornoy bien en face, mais d'un air singulier, — ce qui m'importe avant tout, c'est le dénouement. Quand on marche droit à un bon dénouement, bien net, on travaille plus vite et on travaille mieux. Quand Dumas père eut trouvé le « *Elle me résistait, je l'ai assassinée!* » il avait trouvé *Antony*, tout *Antony*. Le drame en question donc, je l'ai, je l'ai bien, je le tiens; ce qui me manque, c'est le dénouement, ou plutôt, la forme du dénouement, et c'est là dessus que j'appelle votre attention. »

— Je vous écoute, dit Dornoy.

— Vous m'écoutez bien?

— Très bien!

— Ah! c'est que, cette fois, c'est grave! Jugez-en: Mon drame, je vous le passe. J'ai toutes les données; je vous les dirai par le menu, si vous voulez; mais je laisse cela de côté. Où je veux en venir, voilà: C'est toujours l'adultère, mon drame! Banal, comme la vie; l'éternel trio de la femme, du mari et de l'amant! Tantôt le mari pardonne, c'est Sganarelle devenant apôtre; tantôt il tue, c'est Sganarelle coiffant le turban d'Othello. Dans mon idée, le mari tue, et il tue bien. C'est un brave homme, un très brave homme, qui s'aperçoit un jour que son ami le plus intime l'a trahi. Vous entendez? Bassement trahi. Il pourrait faire grâce au misérable, mais il en fait justice, précisément parce que c'est un ami, doublement ignoble, par conséquent. Et il ne tue pas la femme, qu'il aime et qu'il veut garder, mon mari; pas si bête; non, il tue l'amant, et il le tue — voilà la question et la difficulté — il le tue d'une façon telle que ni le monde, ni même la femme ne puissent soupçonner qu'il l'a tué par vengeance ou par jalousie. Comprenez-vous? »

Tandis que Vernier parlait, Dornoy ne détachait pas ses yeux de cette face un peu pâle, à barbe grise, longue, et il trouvait — il ne s'en était pas aperçu jusqu'alors — que son collaborateur avait la figure froidement résolue des maris justiciers des drames de l'Ambigu.

Il n'était plus seulement intrigué, comme tout à l'heure, il devenait inquiet. Il sentait quelque ironie, quelque péril, une menace, derrière l'impassibilité de ce masque froid.

Essayant d'ailleurs de sourire, assis à sa table qui le séparait de Vernier, toujours debout devant la cheminée, Dornoy balbutiait des observations vagues:

« Ah! alors vous voulez...? Voilà l'idée de votre pièce, de la nouvelle pièce?... Une vengeance? »

— Sterling, oui!

— Un gros drame, alors? Un gros drame?

— Saignant!... Un mélodrame même, si vous voulez.

— Et, demanda timidement Dornoy, vous ne croyez pas qu'un dénouement gai aurait plus de chance?... »

— Un dénouement gai? Quel dénouement gai? Je vous dis que je cherche un dénouement terrible. Une tragédie. Cherchons ensemble. Vous y êtes, dit Vernier d'un ton qui parut à Léon plus que bizarre, oui, vous y êtes aussi intéressé que moi!

— Vous tenez au drame, alors, vous tenez absolument au drame?

— Absolument. Ah! ça, mais, vous qui êtes jeune, vous ne suivez donc pas le mouvement? Vous ne voyez donc pas que la gaieté est abolie? Écrire une pièce gaie, c'est faire fausse route! *Le High life* est un hasard. Pièce trop parisienne, ça ne tiendra pas. Hors des fortifications, on ne comprend plus. Il faut étaler sur les planches tout le pessimisme de la vie moderne. Soyons nouveaux! Soyons navrants! »

Et d'un grand geste impératif, Pierre Vernier répéta, la voix ardente :

« Soyons navrants !
— Soit, dit Léon en baissant la tête, soyons navrants.
— Le mari donc, reprit Vernier, est un honnête homme qui a eu trop de confiance dans son ami.
— Quel âge, le mari ? interrogea Dornoy.
— Le mien, je suppose.
— Et alors... l'ami ?
— Plus jeune, beaucoup plus jeune. »
Il semblait à Dornoy que le regard du mari lui demandait : « Votre acte de naissance ? »
Mais Vernier haussa les épaules.
« La jeunesse n'est pas une excuse. Au contraire. Quand on est encore jeune, on doit respecter le bonheur des grisons. Toute

— Oui, c'est convenu... Peut-être... avant de la mériter, cette mort extraordinaire, a-t-il eu une excuse.

— Qui ?
— Lui... l'amant.
— Et quelle excuse ?
— Je n'en sais rien... La passion...
— On la dompte !
— La coquetterie de la femme...
— Il fallait mettre la coquette à la raison. D'ailleurs, la femme en question n'a pas été coquette. C'est, dans ma pensée (Vernier semblait appuyer étrangement sur ces mots : *dans ma pensée*) une très honnête femme qui a lutté, prié, souffert.
— Croyez-vous ? fit naïvement Dornoy.
— Dans ma pensée, répéta le mari, dans ma pensée ! Bref, je cherche, je vous le répète, comment le mari se vengera. Il pour-



ma pièce, toute notre pièce est là : un ami qui trompe son ami est un larron et la dupe a sur lui le droit qu'on a sur un voleur de coffre-forts ! »

..

Le pauvre Dornoy cherchait à deviner dans les paroles du mari ce qu'il pouvait y avoir de personnel ou de littéraire et il ne démêlait pas très bien les intentions de son collaborateur. Vernier choisissait-il ce prétexte d'un drame à venir pour le souffleter de cette épithète de larron et lui reprocher son infamie ? Y avait-il, dans ce dénouement qu'il fallait chercher, une plaisanterie funèbre ? Cet homme était-il un mari outragé qui savait tout ou un littérateur agacé qui poursuivait nerveusement une fin de cinquième acte ?

Il était bien troublé, Dornoy, fort mal à l'aise, semblable à un homme perdu dans une tourbière et qui ne sait trop où poser le pied. Si c'était une plaisanterie, il la trouvait macabre ; si c'était un hasard, il le trouvait ironique.

« Peut-être, dit-il doucement, peut-être votre amant... je veux dire l'amant que vous voulez tuer... »

— Oh ! tuer d'une façon extraordinaire !

rait, je suppose, faire murer l'ami déloyal dans son appartement...

— Renouvelé de Balzac. C'est bien usé, ce moyen-là, c'est romantique !

— Mais, dit vivement Vernier en redressant sa tête grise de ligueur, je suis un vieux romantique, moi, et j'en suis fier. D'ailleurs, trouvez-vous le revolver plus naturaliste ?

— Il est plus moderne, dit Léon, conciliant.

— Prenons le revolver. Avez-vous un revolver ici ?

— Moi ?... Non... Et pourquoi un revolver ? balbutia Dornoy, tout blême.

— Pour essayer de mettre la chose en scène, tout simplement. Je mime souvent mon théâtre avant de l'écrire... Pas de revolver, c'est dommage ! »

Et tout à coup, regardant autour de lui, en quête d'un accessoire tragique, Vernier eut dans les yeux un éclair de joie.

« Ah ! dit-il, voilà ! Bien ! »

Et il étendit la main vers le poignard de Zuloaga, qui brillait sur la table de Dornoy, parmi les papiers et les bronzes.

Léon ne doutait plus maintenant, en voyant entre les doigts osseux du mari cette arme exquise, niellée d'or et d'argent, et que Vernier regardait curieusement comme un bijou.

Le mari avait tiré la lame courte, aiguë, du fourreau d'acier.

« Tiens, dit-il, une inscription... une devise... *Hasta la muerte*... »

— C'est de l'espagnol, soupira Dornoy, résigné. Cela veut dire : *Jusqu'à la mort*.

— Cela pourrait servir de titre à la pièce... Oui, je rêve un drame à la Calderon, à la Lope de Vega. Un *Médecin de son Honneur*, mais moderne, très moderne.

— Un médecin de son honneur homéopathe, fit Dornoy, pour dire quelque chose. »

Vernier se mit à rire ; mais ce rire parut strident, voulu, au jeune homme, et le mari continuait à examiner le petit poignard de Zuloaga avec une attention redoutable.

Dornoy fit encore un effort.

« Voyons, dit-il, êtes vous bien résolu à finir par un dénouement triste ? Je ne vous demande pas que le mari pardonne... Non... Mais... s'il ignorait... si tout finissait gaiement... »

— Vous y tenez, à votre gaieté, vous ? Impossible ! Le mari ne peut pas ignorer, puisqu'il sait ! Je vous dis qu'il veut se venger. Une vengeance féroce, shakspearienne !

— Ah ! soupira Dornoy... Molière avait pourtant du bon !... Et Labiche !... Vous oubliez trop Labiche !

— Je n'oublie rien, fit le mari. Rien ni personne. Mais je veux un dénouement qui fasse trembler et courir Paris !

— Courir Paris ? Où, courir ?... »

Et Dornoy, par une sorte de prescience hypnotique, lisait déjà, voyait clairement là, imprimés dans un de ces journaux chiffonnés sur sa table, ces mots inquiétants et tragiques : *L'Af-faire de l'Avenue Frochot*. — *Une vengeance de mari* ! « Quel drame !... Voilà un drame ! »

« Je suppose, dit froidement Vernier, qu'on trouve, un beau matin, chez lui l'amant avec un poignard pareil à celui-ci, planté dans le cœur... »

— Comme du temps des francs-juges ?

— Comme du temps des francs-juges. L'amant avait, au troisième acte, dit à la femme : « *Jusqu'à la mort*... » Au cinquième, le mari répond par : « *Hasta la... hasta...* » enfin l'inscription espagnole... Qu'est-ce que vous en dites ?

— C'est gentil, répondit Dornoy, qui voyait la petite arme brunie luire dans la main du mari comme une vipère noire. C'est très gentil. Ce n'est pas précisément folâtre... folâtre...

— Eh bien ! conclut brusquement Vernier, qu'est-ce que vous décidez ?

— Moi ?

— Oui, quel dénouement choisissez-vous ?...

— Il faut réfléchir, dit Léon un peu égaré. Je vous avoue que dans tout cela, je ne vois rien de bien tentant, de bien particulièrement attirant...

— Ah ! ça, fit Vernier en s'avançant vers lui, qu'est-ce que vous avez donc ? (Il tenait toujours son arme.)

— Je n'ai rien, cher ami. Qu'est-ce que vous voulez que j'aie ?

— Vous êtes pâle comme un mort.

— Pâle, moi ?

— Regardez-vous.

— J'ai mal dormi cette nuit... L'insomnie... les nerfs...

— Vous n'aviez donc pas de chloral ? Je vous enverrai du chloral !

— Non, non, dit vivement Dornoy, ne m'envoyez rien !... je ne prendrai rien !... »

Il le prévoyait, ce chloral, ce chloral envoyé par Othello avec adjonction d'acide prussique ! Un dénouement dont Pierre Vernier n'avait point parlé tout à l'heure.

— En attendant, fit le mari, avalez un cordial quelconque ! Je vous assure que vous n'êtes pas bien. Avez-vous du Malaga ici ?

— Moi ?... Non. Mais, dit Dornoy en montrant la crédence... du Xérès, là. »

Vernier avait ouvert le meuble.

« Ah ! dit-il en riant. Du Xérès, du Moscatel, des biscuits, des fruits glacés !... Je m'explique votre pâleur !... Vous n'êtes pas en veine de collaboration !... Je me trompe, je devrais dire... »

Il s'interrompit, discrètement, regardant Dornoy d'un air très gai.

Le ligueur, tout à coup, devenait gaulois.

« Eh bien ! cher ami, je reviendrai un autre jour !... Je vous laisse... Vous n'êtes pas en veine... Je vais piocher seul ce dénouement... Il est difficile... Ce que j'ai trouvé jusqu'ici est assez banal... mais j'en viendrai à bout. »

— Ne trouvez pas autre chose, interrompit Dornoy, très vite. Ne cherchez pas, ne cherchez pas ! »

Pierre Vernier lui tendait la main.

« Au revoir, Léon ! »

Cette main, Dornoy hésitait à la prendre. Il la saisit pourtant, et Vernier la tint, un moment, regardant le jeune homme, bien en face, d'un air de compassion douce :

« Je vous assure, Léon, vous avez la fièvre ! Ne collaborez pas trop ! »

Et il allait partir en riant, lorsqu'il revint, jetant sur la table le petit poignard de Zuloaga :

« J'allais emporter ça, tenez !... *Hasta la muerte* ! c'est vrai, vous avez peut-être raison ! C'est trop romantique. Usé, Calderon ! Je vais chercher dans le moderne. »

Il disparut, laissant Dornoy presque hagard, la tête un peu perdue. Toute l'émotion contenue se traduisit, éclata, creva comme un ballon trop tendu, dans un *ouf* ! de délivrance.

« Il ne sait rien ! Il ne sait rien ! Il ne sait rien !... Mais quelle séance ! »

Et le jeune homme se versa et but lentement — ordonnance du mari — un verre de Xérès de la Frontera, le Xérès préparé pour les chères lèvres de la femme...

Mais, ce même jour, deux lettres différentes portaient de l'avenue Frochot, l'une pour le collaborateur, l'autre pour la collaboratrice :

« Ne comptez plus sur moi, disait Dornoy au mari. Je vous expliquerai ma résolution. J'ai tourné, retourné nos projets. Je renonce au théâtre. Je vais faire du roman ! »

Et à la femme :

« Je vous dirai tout plus tard, je pars pour l'Italie. Une recherche de documents. Je renonce au roman. Je vais faire de l'histoire ! »

« Tu ne sais pas, dit madame Vernier, qui comprit, à Pierre Vernier qui ne comprenait point une résolution si prompt ; je parie que Dornoy va se marier. »

— L'imbécile ! »

Madame Vernier le regarda :

« Tu es poli, toi ! »

— Je te demande pardon, dit Vernier, mais je l'aime, ce Dornoy, et le mariage, vois-tu, Jeanne, le mariage, c'est une loterie. Tout le monde ne gagne pas le lot de diamants et le collier de perles, comme moi ! »

Et il l'embrassa sur le front.





ROMANITCHELS

PAR

JEAN RICHEPIN

La première famille de Romanitchels ou Bohémiens avec laquelle il me fut donné d'entrer en relations sérieuses, j'en fis la connaissance, voilà tantôt dix-huit ans, à la foire au pain d'épices, où j'avais alors pour passe-temps (mon Dieu ! je n'en tire pas autrement vanité, mais je ne vois pas pourquoi j'en aurais honte non plus) de *battre comtois* devant la *banque* de lutteurs tenue par Dubois, le gros Dubois, dit « le père Trois-Cent ».

Ces relations valent peut-être la peine d'être contées ; car elles furent assez suivies et assez intimes. Suivies, jusqu'en *roulotte* ! Intimes, quasi jusqu'au *conjungo* !

Tout en *battant comtois*, et très consciencieusement, je m'intéressais à la *banque* voisine presque autant qu'à la nôtre, et j'avais gros cœur, bien souvent, de voir le tort que faisaient à la pauvre somnambule délaissée tous nos charivaris, les pitreries et les coups de cloche de notre queue-rouge, les tonitruants raflafas du nègre tapant sur la peau d'âne comme sur un ennemi, les boniments glapis dans le porte-voix en fer blanc par le fausset suraigu du « père Trois-Cent », et enfin, hélas ! mes propres vociférations pour réclamer un gant d'une voix rageuse :

« Oui, contre le grand, à droite, là, celui qui a l'écharpe bleue ! Parfaitement ! »

N'allez pas vous imaginer qu'elle était jolie, cette somnambule ! Ni sa sœur non plus, en vérité. Car si toutes deux se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, c'était comme deux gouttes d'eau sale. Plus sale et plus laide encore était la vieille, leur mère sans doute, qui, à l'arrière de la caravane, sous une bâche noire, cuisinait dans un poêlon d'étranges ragoûts, avec une mine et des gestes de sorcière. Pas même les enfants n'étaient jolis. Et pourtant il y en avait une triclée, sept ou huit pour le moins, toujours grouillant en vermine entre les roues de la bagnole, mais tous, à qui mieux mieux, pouilleux, rouilleux, écailleux, guenilleux et grenipilleux.

Seulement, tous, et les enfants, et les deux sœurs davantage, et la vieille surtout, il étaient pour moi bien plus que jolis ; ils étaient Romanitchels. Oh ! combien ! Des peaux jaunes à en être vertes ! Des cheveux noirs jusqu'à l'indigo, les uns plats, en raides mèches pareilles à des lames d'acier miroitantes de moires, les autres tirebouchonnant comme des copeaux de paille de fer ! Et

ces yeux clairs, pâles, tantôt allumés de furtives fulgurations, tantôt aux prunelles mortes, couleur de brouillard !

Inutile, je pense, d'expliquer plus longuement quel furieux désir j'avais de devenir leur ami, à nos voisins. Désir vain, je le savais d'avance, connaissant l'impénétrable sauvagerie de cette race.

Par bonheur, le hasard me favorisa. D'autres *banquistes*, avec qui nous fraternisions devant des canons de bleu, m'apprirent que la caravane n'était pas au complet en ce moment, qu'il y manquait le chef et sa mère, non pas Bohémiens ceux-ci, mais Italiens, tous deux à l'hôpital depuis leur arrivée à Paris. J'avais pour camarades quelques étudiants en médecine. Par eux je me fis présenter aux internes de l'hôpital où se trouvait Rasponi, le chef absent. Je me liai avec lui sans grande difficulté. Des paquets de tabac et surtout des oranges, et, plus encore, de menus privilèges accordés à ma requête, il n'en fallait pas tant pour apprivoiser le pèlerin, d'ailleurs peu farouche. Si bien qu'à sa sortie nous étions une paire de copains, et qu'en revenant dans sa caravane il m'y introduisit par ces mots :

« Célouï-ci il est ouin frère, vous savez, eh ! les femmes, et zé l'invite à manzer cé soir. »

A quoi une des deux sœurs ayant fait la moue, et la vieille une grimace en grommelant, Rasponi administra, comme cadeau de bienvenue pour fêter son retour, une vigoureuse paire de claques à l'une et un maître coup de pied dans le derrière de l'autre.

Cela, du reste, sans colère, très simplement, le sourire aux lèvres, comme une habituelle façon d'accentuer ses ordres, pas plus. Et les battues l'acceptèrent ainsi, en esclaves qui ne rétipolaient point ; et pas même en esclaves (car aucune lueur de révolte ne passa dans leurs yeux de louves), mais plutôt en enfants, de ceux qui ont *besoin* de taloches.

Je soupai donc avec mes chères bohémiennes et mangeai de la terrible ratatouille cuisinée par la sorcière, une sorte de pilau diaboliquement épicé. Je rendis la politesse le lendemain en apportant un gigot et une demi-douzaine de litres. Quelques sucreries données à la marmaille achevèrent de me concilier les femmes, même la vieille. D'ailleurs, je n'étais qu'un demi-étranger, puisque je *travillais* dans la baraque voisine, en forain.

Enfin la plus jeune des deux sœurs, m'ayant un jour regardé dans la paume pour me dire ma bonne aventure, avait tout à coup appelé l'autre et la grand'mère, et leur avait baragouiné d'une voix volubile et joyeuse je ne sais quoi, mais apparemment à mon honneur; car toutes trois s'étaient mises aussitôt à me sourire, et la devineresse m'avait tiré une révérence en me baisant la main.

Tant il y a qu'à la fin de la semaine, la mère Rasponi étant sortie aussi de l'hôpital, la foire au pain d'épices clôturant le lendemain, la caravane maintenant au complet reprenant la campagne, comme il nous eût été pénible à tous de nous dire adieu, il fut décidé que je pouvais et devais faire partie de la famille, et

voulu. Chansons, trois fois hélas! vulgaires et stupides, ramassées par Rasponi au décrochez-moi ça le plus démodé des plus niais répertoires de café-concert. Ou bien alors, encore plus lamentablement hélas! airs d'opéras italiens, dont il se gargarisait à n'en plus finir, avec de prétentieux *gorgeggi*, des roulades, des trilles, des cocottes, tellement que sa mère en restait l'archet brandi et, presque pâmée, la bouche grande ouverte, les yeux blancs, semblait prête à s'évanouir sur chaque point d'orgue.

En voilà une que je n'aimais pas, cette mère Paola, si entichée de son ténor de fils, et de sa musique italienne filant comme



(honnei soit qui mal y pense!) je me mis bravement en route avec elle.

A vrai dire, je n'étais pas un hôte parasite. D'abord, grâce à une vente de tout ce qui me restait de mes anciens prix, je possédais un boursicot où sonnaient six beaux louis d'or, et c'était largement de quoi payer mon lit dans les auberges et fournir mon écot à la popote ambulante. Puis, comme le renard de La Fontaine, j'avais plusieurs tours dans mon bissac. Des tours de cartes, en particulier, assez pour être un escamoteur passable au regard des paysans chez qui nous allions battre l'estrade. Et aussi des tours de force, à l'occasion, et des tours d'adresse, poids, arbre droit, saut périlleux, bouteilles maniées en équilibriste et en jongleur; le tout en cas de suprêmes ressources. Et, comme besogne courante, corser d'un baryton les chœurs dont Rasponi chantait le ténor, tandis que sa mère fioriturait sur un crinclin et que les deux sœurs grattaient frénétiquement les nombrils d'une guitare et d'une mandoline.

Car c'était là, proprement, le métier de la famille, qui n'était venue à la foire au pain d'épices que par hasard, à cause des deux membres malades entrés à l'hôpital, mais qui, d'ordinaire, gagnait sa vie en chantant, et dans les villages. La pancarte de somnambule ne servait qu'au passage près des villes. Quant à la bonne aventure, inspection des mains, examen du marc de café, détournement de sorts, débit d'amulettes contre les maléfices (ceci dans les campagnes les plus reculées), c'est la vieille Zdagna qui s'en chargeait particulièrement. Mais le plus clair des recettes, on le faisait dans les auberges paysannes, sur un tréteau improvisé à même deux tables, par autorisation de monsieur le maire, et grâce aux chansons.

Chansons, hélas! non pas de Bohême, comme j'aurais tant

macaroni, et de son violon! Oh! ce violon! Elle en avait joué jadis, disait-elle, devant des *mounarques*, quand elle était petite et enfant *proudiçe*. Et elle m'infligeait, que de fois, l'audition, de ses *plous fameux succès*, en me câlinant d'un :

« Per ché vous êtes, zé lé vois, oune dilettante. »

Et du récit de ses malheurs aussi elle me tarabâtait : comme quoi elle n'était pas faite pour sa présente *infortunée*, et avait été *risse*, et que son fils (*povero!*) s'était *misallié* avec cette Zingara, qui avait autant de *fanciulli* que la *plouie* de gouttes, et qu'elle et les *fanciulli* et la Zdagna n'étaient que de la *canaglia*.

Aussi les méprisait-elle et toujours leur parlait de haut, avec des répugnances de princesse; ce qui ne l'empêchait point de prendre la plus grosse part aux pilas de la Zdagna. Jamais je n'ai vu avaler des platées de riz pareilles à celles qu'il lui fallait avant de torcher enfin à sa manche ses lèvres grasses, et de s'endormir, les mains béatement jointes sur son ventre, comme pour sanctifier sa digestion dans une prière.

Digestion somnolente que je bénissais! Car alors le Rasponi lui-même, si brailard le reste du temps, faisait tout à coup silence et disait à sa femme et à sa belle-sœur :

« Chantez-loui votre mousique à bercer, maintenant. Au moins, qué ça serve à quelque chose, vos airs d'ours. »

Et les deux femmes, d'une voix susurrante, à dents serrées, presque entre leurs joues et tout au fond de leur gorge, se mettaient à cantilener d'interminables plaintes de marche, dont je ne comprenais point les rauques syllabes étouffées, mais dont je devinais l'âme sauvage et mystérieuse, et qui évoquaient en moi toutes les poésies de leur existence errante, les renaissantes étapes sous des cieux perpétuellement nouveaux, les haltes au bord des chemins dans des pays inconnus, les nuits égarées au milieu des forêts à la ténébreuse horreur, et les plaines d'horizon sans limite, et les routes blanches, blanches, droites, droites, et si longues, et

le but à la fuite infinie, et tout cela très vague, très lointain, très doux, avec le clapotant gazouillis d'une source courant souterraine, avec les mille flûteries d'orgue d'une brise roulant les crépitantes caresses de l'herbe froissée, le papotage des feuilles, le vrombissement des insectes ronronneurs, les appels des oiseaux de passage haut perdus par l'espace, et jusqu'au féérique froufrou, semblait-il, de ces jupes de nuages que là-bas, dans les poudres d'or du couchant, d'invisibles danseuses faisaient lentement s'envoler d'elles en flottants falbalas de gaze rose et de soie verte.

Etaient-elles donc si laides que je l'avais constaté tout d'abord, mes deux amies aux belles chansons? Ma foi, je dois l'avouer, à travers leurs chansons elles s'étaient embellies bien vite pour moi. Et la vieille Zdagna elle-même, la singesse aux gestes et à la mine de sorcière, je n'étais pas sans lui trouver un charme. Elle me disait avec des yeux si tendres, en son baragouin barbare :

« Toi ressembler fils moi, fils mort, à longtemps. »

Et comme un fils, en effet, elle me choyait de son mieux, au point de consentir (effort de bonté presque miraculeux chez une Bohémienne) à m'apprendre des mots de sa langue.

Et la belle-sœur de Rasponi, la petite Makidza, quelle complaisance à étudier mes deux mains, minutieusement, toute son attention concentrée à y découvrir chaque jour de curieux détails plus flatteurs les uns que les autres! A certains claquements de ses lèvres et froncements de ses sourcils, je voyais bien que souvent elle y rencontrait aussi des pronostics désagréables; mais elle trichait alors si gentiment et si naïvement, pour ne pas me donner de déplaisir!

Avec d'autant plus de mérite, à vouloir faire ainsi sauter la coupe du destin, qu'elle avait en sa science une foi profonde. Un jour qu'elle avait annoncé à un client un grand malheur prochain, comme le paysan maugréait de son franc dépensé pour apprendre une si mauvaise nouvelle, c'est dans toute la sincérité de son cœur que Makidza lui répondit :

« Si ta main me disait que tu dois être roi, je ne te prendrais pas plus cher. »

Mais à me rappeler ses reparties, et tous mes souvenirs d'alors, les lignes s'ajoutaient aux lignes, et voici que mon papier tire à sa fin. Arrivons à la fin aussi de mon aventure, et contons-la brièvement en ce peu de place qui me reste.

Environ trois semaines après notre départ de Paris, nous nous trouvions dans les environs de Fontainebleau. Chemin faisant, j'avais tiré des largesses de mes six louis, surtout pour gaver la virtuose, puisque ainsi je la plongeais dans le bienheureux sommeil digestif qui me valait l'aubaine des belles chansons

murmurées. Un matin, en payant mon lit à l'auberge, je m'aperçus qu'il me restait cinq francs pour tout pécule. Je confiai ma déconfiture à Rasponi. Il me répliqua :

« Zé t'ai conclou ici oune buone affaire. Tou verras demain. C'est oune surprise. »

Le lendemain, dès l'aube, en arrivant à la roulotte, je vis une demi-douzaine de rapins installés devant le campement, la palette au pouce, la toile sur le chevalet. Rasponi nous avait loués comme modèles.

« Ils nous donnent, me dit-il, à chacun dix sous, et comme nous sommes quatorze avec les *fanciulli* et même quinze en comptant le cheval, tou vois quelle belle journée. »

Je voulus me soustraire à la portraiture; mais les rapins réclamèrent énergiquement. Si je ne posais pas, il n'y avait rien de fait! Hélas! c'est moi, paraît-il, qui avais (après Zdagna, sans doute, je l'espère) l'air le plus bohémien de la bande.

Devais-je refuser à mes amis de leur faire gagner, comme disait Rasponi, une si belle *zournée*? J'acceptai donc.

Mais, le lendemain, ce fut à recommencer, et au lieu de six rapins il y en avait huit. La nouvelle s'était répandue à Barbizon qu'on pouvait, pour pas cher, faire une chic étude de Bohémiens dans un sous-bois *je n'te dis qu'ça*. Evidemment, le jour d'après, nous allions avoir aussi Marlotte à la rescousse.

Le soir, je déclarai d'un ton ferme à Rasponi que j'en avais assez, que je voulais bien courir les routes, mais non faire ce métier nouveau. Il me riposta aigrement qu'il n'y avait qu'un chef, que c'était lui, et que, si je tenais à en être convaincu, il allait m'en donner la preuve en me corrigeant. Et, joignant le geste à la parole, habitué à mener ainsi la caravane, il leva la main pour me giffler.

On voit d'ici la suite : une parade, un coup de tampon, et mons Rasponi (oh! je n'en suis pas fier, car ce n'était pas un gaillard) les quatre fers en l'air et le nez saignant.

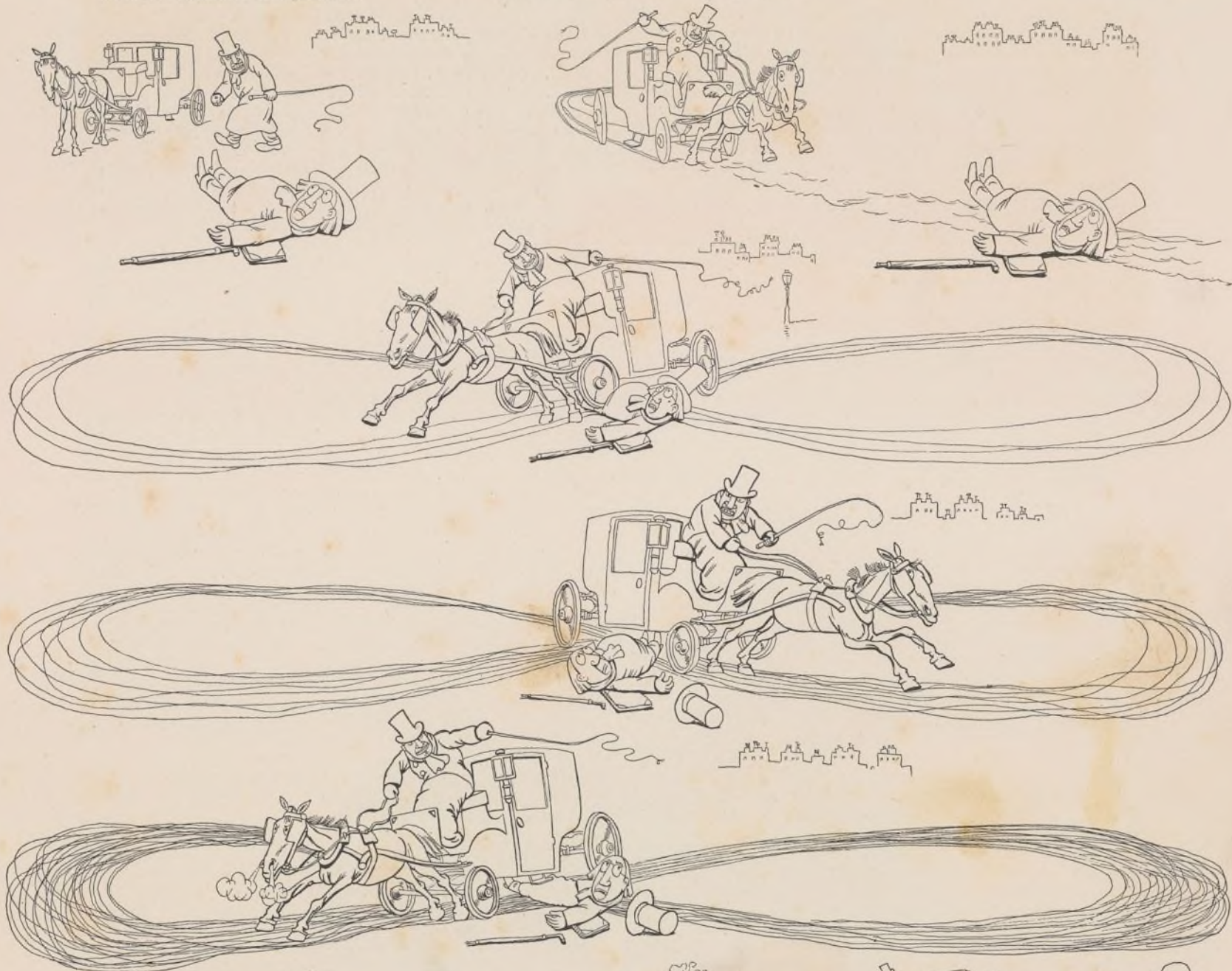
« Zé té répincérai », fit-il en se relevant, l'œil sournois, les dents grinçantes, la main crispée dans sa poche sur la poignée de son couteau.

La mère Paola me traitait d'assassin. Zdagna, Makidza et sa sœur essayaient de calmer Rasponi, qui passa sa rage sur elles. Je m'éloignai, retournant à mon auberge. Un quart d'heure plus tard, Makidza m'y rejoignait et me disait :

« Veux-tu m'emmener avec toi? Nous nous marierons. »

Mon amour des Romanitchels n'allait pas jusque-là. Je partis pour Paris le lendemain matin, tout seul. Et de mon aventure il ne me reste qu'un très curieux et très exquis souvenir, et la joie de retrouver assez souvent, encore aujourd'hui, mon portrait dans des tableaux intitulés : *Halte de Bohémiens*.





A LA COURSE ! PAR CARAN D'ACHE



LE FIL D'OR

PAR

HENRY GRÉVILLE

*Acceptez ce ruban,
Madame la mariée.
C'est lui qui vous apprend
Que vous êtes liée
Avec un long fil d'or
Qui ne rompt qu'à la mort.*

Les deux jolies voix qui avaient chanté la chanson bretonne moururent avec les vibrations du piano, et le silence régna pendant un moment dans la vaste pièce, éclairée moins par les lampes que par la lueur vague et diffuse d'un lever de lune.

« Merci, dit Roger Barrois, en sortant du coin sombre où il était assis : vos voix vont merveilleusement ensemble. »

Madame d'Esparre quitta le piano et s'approcha de la porte-fenêtre ouverte sur la terrasse. Sa sœur la suivit, et toutes deux restèrent debout, dans la blancheur laiteuse qui caressait leur forme élégante : Claire d'Esparre plus grande, plus belle, plus femme ; Lucette plus jolie, plus gracieuse, le bouton d'un rameau dont sa sœur était la rose épanouie.

Roses blanches, à peine teintées d'incarnat tendre, comme un souvenir de la Malmaison. Le teint nacré, les joues délicatement rosées, les cheveux d'un blond sans rival, cendré et pourtant doré, uniques au monde, et semblables sur les deux têtes, faisaient de ces deux sœurs des figures inoubliables. Seulement, Claire, âgée de vingt-six ans, était mariée depuis plusieurs années ; Luce avait dix-sept ans et n'était point encore allée dans le monde.

« Pourquoi chantez-vous si tristement cette chanson de noces ? fit d'Esparre en s'approchant ; on dirait que vous portez le diable en terre ! »

Il avait fumé son cigare sur la terrasse ; j'avais vu sa robuste silhouette aller et venir dans le cadre lumineux des fenêtres ; mais je l'avais cru trop absorbé pour écouter.

« Ces ballades bretonnes sont toujours mélancoliques, mon ami », répondit sa femme.

Je la regardai avec quelque surprise. Claire, que j'ai connue toute petite, ne m'avait jamais paru sentimentale ; en ce moment, sa voix tremblait un peu. Lucette, non moins étonnée, la regarda aussi.

« As-tu froid ? lui dit-elle. »

— Non ; allons sur la terrasse ; voilà la lune qui se lève au-dessus des Ponts-de-Cé ; venez-vous, Monsieur Roger ? »

Roger descendit sans mot dire, et tous les cinq, comme de simples paysagistes, nous nous accoudâmes sur le parapet, pour contempler le merveilleux spectacle qui nous était offert.

Peu de paysages d'Anjou sont plus attachants que celui-là. Perché au sommet d'un promontoire massif, haut d'une soixantaine de mètres, le château des Tourelles domine la Loire. Au loin se dressent les falaises de Mûrs ; les masses de verdure de la vallée du Louet semblent tomber comme une cascade jusqu'aux rives du fleuve étincelant, pareil à une gigantesque cote de mailles.

Sous la clarté éblouissante de la lune, maintenant dégagée de

ses nuages, la Pierre-Bécherelle et la Roche-aux-Moines dessinaient, l'une à gauche, l'autre à droite, leurs étranges silhouettes ; à nos pieds, l'île Behuard, endormie entre les deux bras qui l'enserrent, laissait surgir des oseraies le curieux petit clocher pointu de sa vieille église. Partout sur les coteaux, de grands moulins à vent immobiles, les ailes étendues, semblaient de gigantesques oiseaux, prêts à reprendre leur vol.

« C'est trop beau ! dit Roger à demi-voix. »

Les yeux de Lucette lui jetèrent un rayon aussi brillant, aussi pur que celui qui étalait sur la Loire un mince éventail d'argent.

Cette petite avait une manière de regarder que je n'ai jamais vue ailleurs ; quand elle attachait sur moi ses yeux couleur de violette, il me semblait boire, par une grande chaleur, un verre d'eau bien fraîche.

« C'est très beau, mais on s'enrhume », fit d'Esparre de sa voix de commandement.

On dirait, à l'entendre, un vieux sous-officier, et pourtant il n'a jamais servi.

« Oh, mon frère, au mois d'août ! fit Lucette. »

— Oui, mademoiselle ! au mois d'août, parfaitement ! Je rentre ; qui m'aime me suive. »

Claire rentra derrière lui. Lucette et Roger ne l'aimaient point, sans doute, car ils n'avaient pas bougé.

La grande horloge du vestibule sonna, après un déclanchement formidable qui fit tressaillir toutes les vitres du château ; les jeunes gens revinrent alors vers le salon, en causant gaiement.

« Déjà dix heures ! fit le châtelain. Demain je vais de bonne heure chercher mes hôtes à Angers... Bonsoir mes amis. »

Chacun prit son bougeoir en silence. D'Esparre avait une façon sans réplique de nous envoyer nous coucher ; je me demandais parfois ce qui arriverait si j'énonçais l'intention de ne point m'enfermer dans ma chambre à dix heures du soir ?

Notre petite procession monta lentement l'escalier, on échangea un dernier bonsoir sur les portes, j'entendis un instant après la voix de notre hôte qui grondait son valet de chambre, puis le silence régna sur le coteau, baigné par la lumière de la lune.

Mon appartement possédait un petit balcon qui dominait le fleuve ; la nuit était tellement belle que je ne pus y résister ; je tirai un excellent fauteuil dans la baie lumineuse ; j'allumai un bon cigare et je me laissai aller à mes rêveries.

Bien des années se sont écoulées depuis que, moi aussi, j'étais jeune en ce même lieu. C'est là que j'étais devenu amoureux de Marie de Servès ; elle en avait épousé un autre, et si j'aimais tant ses filles, Claire et Lucette, c'était en mémoire de la pauvre jeune mère, morte avant trente ans.

Le temps avait passé sur tout cela, adoucissant mon chagrin jusqu'à la mélancolie, et même je dois avouer que cette mélancolie n'avait plus rien de douloureux ; mais depuis quelque temps, Claire me donnait du souci.

Deux ans auparavant, d'Esparre, piqué de la tarentule du ruban rouge, avait éprouvé tout à coup le besoin de se faire donner une mission. Comme il était riche, il l'avait obtenue sans peine ; pendant vingt mois, il avait parcouru l'Orient, prenant des notes et achetant des bibelots.

Or, d'Esparre est un être insupportable : pas grognon, mais criard ; pas méchant, mais despote ; pas précisément mal élevé, mais égoïste au point d'oublier de temps en temps les convenances qui le gênent.

Sa femme ne s'était pas plainte de son absence ; tous les quinze jours, elle lui écrivait de son écriture fine et allongée, une bonne petite lettre bien sage, qui arrivait quand elle pouvait, dans un endroit bizarre à écrire, impossible à prononcer. J'ai dans l'idée qu'elle eût voué quelque reconnaissance au ministère qui eût indéfiniment prolongé la mission de M. d'Esparre. Elle s'était organisé une vie tranquille, sortant juste autant qu'il le fallait, pas davantage, et voyant une société choisie.

Mon jeune ami Roger Barrois s'était montré fort assidu près d'elle. Roger ne parle jamais de ses affaires, mais fût-il bavard, ce n'est pas moi qu'il eût été choisir pour confident. Je le soupçonnai pendant quelques mois d'être amoureux de Claire, puis il parut s'être calmé. Elle... elle ne me faisait pas de confidences non plus, mais elle avait un petit air calme et content que j'interprétais au mieux de mes désirs.

D'Esparre arriva tout à coup, un soir, sans prévenir. Il rapportait un teint bronzé, l'habitude de crier fort et une mine de Barbe-Bleue qui me fit trembler. Quelque belle âme lui avait-elle écrit une de ces bonnes petites insinuations, grâce auxquelles deux galants hommes s'entrecoupent la gorge ? Ou bien s'était-il avisé de lui-même que son absence avait assez duré ?

Il commença par inspecter tout l'entourage de sa femme comme des colis soupçonnés de contrebande ; moi-même avec mes cinquante-huit ans et mes cheveux gris de fer, je fus pour ainsi dire suspicieusement flairé ; assuré de ne pas sentir le fagot, je supportai cette épreuve sans sourciller, et j'ai lieu de supposer que, l'examen fini, d'Esparre me déclara bon.

C'était une raison pour qu'il m'invitât, comme autrefois, à passer quelques semaines aux Tourelles ; assurément ce n'est pas pour le même motif qu'il avait invité Roger. L'invitation avait été faite en ma présence et bien que mon jeune ami l'eût acceptée le plus ingénument du monde, l'air de d'Esparre m'avait clairement appris qu'en faisant cette politesse, il agissait comme le loup du Petit-Chaperon-Rouge : « C'est pour mieux te manger, mon enfant ! »

Par là-dessus, Lucette était sortie du couvent ; sa grâce, l'harmonie de toute sa petite personne donnaient aux Tourelles une gaieté paisible que je ne leur avais guère connue qu'autrefois ; le vieux château en semblait tout rajeuni. Son formidable beau-frère lui-même, sans se départir de sa rugueuse apparence, était au fond touché de ce charme virginal, et lui laissait faire à peu près tout ce qu'elle voulait.

Il se rattrapait d'ailleurs en surveillant sa femme de plus près. Roger, dans tout cela, promenait à cheval, à pied, en voiture, l'air le plus désintéressé qui se puisse voir ; aimable envers les deux sœurs, avec une nuance de respect pour Claire, de camaraderie pour Lucette, et des offrandes de roses tellement semblables qu'on n'y pouvait voir aucune préférence.

« Je ne serai pas fâché de voir arriver du monde, pensai-je en terminant cette longue méditation ; Barbe-Bleue commence à me porter sur les nerfs, et Claire plus occupée sera peut-être moins mélancolique... »

La lune brillait au milieu du ciel, la vallée s'emplissait d'une brume fraîche ; j'avais fini mon cigare, je fermai la fenêtre et je me couchai.

Le lendemain de bon matin, je fus réveillé par la voix sonore de notre hôte qui tonnait dans la cour. Les chevaux faisaient sonner leurs gourmettes, les valets d'écurie couraient en sabots sur le pavé, les coqs chantaient à tue-tête dans la basse-cour ; c'était un vacarme effroyable. Après une bonne demi-heure de remue-ménage, d'Esparre fit claquer son fouet, le break s'éloigna, le bruit des roues décrut, les coqs se turent et le silence s'étendit ou à peu près, sur le domaine des Tourelles.

Que c'était bon ! J'ouvris la fenêtre ; le paysage m'apparut si doux, si ensoleillé que je m'habillai en un clin d'œil, et descendis sur la terrasse.

La table à thé s'y trouvait dressée, comme de coutume. Madame d'Esparre, qui avait présidé au déjeuner de son mari, s'occupait maintenant de celui de Roger. Tous deux en m'apercevant parurent désappointés. Étais-je un trouble-fête ou un sauveteur ? Ma dignité ne pouvait admettre que cette dernière supposition : aussi je m'installai pour prendre mon chocolat, afin d'établir mes droits, et au besoin mes devoirs.

Claire venait de pleurer ; Roger, plus impénétrable que jamais, buvait son thé à petits coups ; tous deux évidemment m'envoyaient au diable, et cela m'affermait dans mon intention de rester.

Enfin, Claire se leva, à contre-cœur.

« Vous m'excusez, dit-elle, j'ai des ordres à donner. »

J'approuvai d'un signe de tête ; Roger se leva et s'inclina pendant qu'elle passait ; elle entra dans la maison sans se retourner. Je regardai mon compagnon, il avait l'air plus à son aise.

« Vous vous êtes levé de bien bon matin, lui dis-je. »

— Avec d'Esparre, il est difficile de dormir longtemps après

le soleil levé, » me répondit-il en souriant, et en promenant son regard autour de lui.

Il avait une manière de fermer à demi les yeux, en regardant le paysage, qui le rendait aussi inviolable qu'un coffre-fort.

« Joli ! fit-il en indiquant les masses de sombres peupliers, du côté de Chalonnès. Et l'île ! Voyez un peu cela ! on ferait ici des aquarelles étonnantes. »

— Vous faites des aquarelles, vous ? demandai-je, surpris qu'il m'eût caché ce talent.

— Moi, non... je... »

Il se tut brusquement. Il ne clignait plus, toute sa personne était devenue profondément attentive ; je suivis son regard.

Au bout de la terrasse était apparue la mignonne figure de Lucette. Suivie d'une femme de chambre qui portait un peignoir de bain sur le bras, elle descendait d'un pas élastique le sentier semé d'ombre et de soleil qui conduit au village des Forges. Un vent assez vif qui faisait frissonner les roses de la terrasse enleva le chapeau de ma petite amie ; comme elle se baissait pour le ramasser, son peigne tomba, ses cheveux se déroulèrent en nappe étincelante, et ruisselèrent jusque sur le gravier.

« Que c'est joli ! » dis-je à demi-voix.

Roger s'était remis à cligner et je ne pus savoir s'il admirait le clocher de Behuard ou les cheveux de Lucette.

La chère enfant avait tortillé son soyeux manteau en une grosse tresse rejetée en arrière, et sans nous avoir vus, elle continuait à descendre suivie de sa camériste.

« Et vous ? me demanda Roger, quand elle eut disparu sous le couvert du petit bois. »

— Moi ?

— Oui ; qu'est-ce que vous allez faire ce matin ?

— Une promenade, du côté de la Pointe, je pense.

— J'ai envie d'aller voir l'île Behuard, dit Roger d'un air placide ; on dit qu'il y a une église remarquable. Croyez-vous qu'elle vaille la peine d'être vue ? »

Je lui trouvais l'air machiavélique.

« Certainement, répondis-je. »

— Aurai-je le temps de revenir avant le déjeuner ?

— Assurément.

— Alors vous me conseillez d'y aller ?

— Complètement.

Satisfait de mes trois adverbes, je le regardai de côté.

« J'irai peut-être, fit-il avec une parfaite indifférence. A tantôt. » Il rentra dans la maison.

J'étais perplexe ; l'air d'août ne fleurait pas seulement le chèvrefeuille et les roses, il embaumait le mystère. Je rentrai lentement. Comme je traversais le salon, je vis dans la salle de billard, grâce à un jeu de glaces qui n'avait pas été combiné à cette intention, Roger debout devant Claire.

D'une main distraite, elle poussait les boules d'ivoire sur le drap vert, pendant qu'il lui parlait avec chaleur. Je m'arrêtai net.

Ma conscience me reprochait bien un peu mon indiscretion, et pourtant ce n'était pas ma faute si ces glaces... Bref, je continuai de regarder.

Claire répondait sans lever les yeux. Son joli visage pâle d'angoisse se contractait visiblement. Enfin, couvrant son front de sa main, elle prononça un mot que Roger semblait attendre avec anxiété.

Il lui saisit l'autre main qu'il baisa tendrement.

Pareil à la statue du Commandeur, et presque aussi bruyant, je fis trois pas vers eux ; Claire s'enfuit, et Roger se précipitant au dehors se mit à galoper dans la direction de l'île.

« Ah ! tu vas à Behuard ? me dis-je, et tu t'es arrangé pour y aller sur mon conseil ? Eh bien moi aussi je vais aller me promener dans l'île, et si tu n'y vois personne d'autre, tu auras au moins le plaisir de m'y rencontrer ! »

Je descendis par un chemin en pente douce, plus long mais mieux approprié à mes jambes ; je traversai la voie du chemin de fer et je fus bientôt au bord de la Loire. Le bateau des Tourelles, amarré à l'autre rive, ne pouvait m'être d'aucun service, je hélai le passeur.

« Le jeune monsieur a pris votre bateau, monsieur, me dit ce fonctionnaire, mais me voilà ! »

L'île était pleine de bonnes gens occupés à arracher leur chanvre, et je ne voyais pas d'endroit où l'on pût causer dix minutes sans être interrompu.

« Le jeune monsieur est parti du côté de l'église », me cria complaisamment le passeur.

Je pris le chemin du village.

Rien de plus aimable que cette promenade sous les arbres qui s'entrecroisent, le long des champs de chènevis à l'odeur enivrante et des prairies où les meules de regain sentaient presque aussi fort. Les clôtures, faites de larges branches recourbées en berceau donnent un air de parc à ce petit coin de terre.

La silhouette de Roger m'apparut à un détour, puis s'évanouit comme s'il était entré sous terre. Je marchai rapidement vers l'église, pour m'y trouver avant lui, si son intention était de s'y rendre, et je fus bientôt devant ce singulier petit monument.



LE FIL D'OR, PAR A.-F. GORGUET.

Ayuntamiento de Madrid

Il se compose de deux chapelles adjointes, dont l'une est beaucoup plus élevée que l'autre, grâce à la conformation du rocher qui les supporte. Deux escaliers extérieurs donnent accès l'un à l'église haute, l'autre à l'église basse. Au moment où j'arrivais, une robe claire disparaissait à la porte d'en haut, qui se referma. Sans hésiter, j'entrai par celle du bas dans le couloir de rocher qui sert de vestibule; en trois enjambées je fus dans la petite nef, fraîche et parfumée d'encens.

Devant la vierge de Behuard, qui, dit-on, fait des miracles, Lucette était agenouillée près d'une gerbe de fleurs des champs cueillie par elle. Elle venait de se baigner, car ses cheveux dénoués, un peu mouillés à l'extrémité, lui faisaient un manteau d'or, comme aux saintes de Memling. Les mains jointes devant elle, elle priait avec une ferveur enfantine, et ses yeux imploraient la petite statuette qui la regardait gravement de ses yeux fixes.

Le visage frais et délicat de la chère enfant, rosé par l'intensité de son émotion, revêtait une singulière noblesse. Elle semblait bien à sa place dans ce cadre antique et pauvre. Les vitraux anciens traversés par le soleil, les portraits de Charles VIII et de Louis XI, les stalles de chêne sculpté, la nudité même de la roche qui perçait partout la muraille et le pavé entouraient à souhait la simplicité de cette enfant innocente.

Que demandait-elle avec tant de confiance? Je n'osai pas creuser la question.

Craignant de troubler sa prière, je me retirai à pas de loup, non sans heurter une chaise ou deux, et je sortis. La femme de chambre, son peignoir sur le bras, causait avec une vieille femme. En m'apercevant, elle prit au grand trot la route du passage; à la quatrième enjambée, elle se retourna :

« Mademoiselle m'a dit de me dépêcher et qu'elle reviendrait toute seule! » cria-t-elle à la vieille.

Cette explication était pour moi, et j'en fis mon profit.

Pourquoi priver la mignonne Lucette d'une demi-heure de sa solitude? A cet âge, on a parfois besoin de s'entretenir avec soi-même, à l'ombre des arbres, sous le ciel bleu... Afin de la laisser passer devant moi, je fis un tour dans le village, m'amusant aux vieilles maisons revêtues de glycine ou de vigne, presque toutes précédées d'une petite plate-bande de fuchsias et de roses trémières, puis je m'en revins lentement.

Comme je cheminai dans les saules, je vis Lucette à une centaine de pas devant moi. Roger l'avait rencontrée, et ils marchaient d'un pas alerte. C'est lui qui faisait tous les frais de la conversation; elle l'écoutait la tête baissée, les bras pendants le long de sa robe, un peu gênée sans doute par le manteau d'or, encore humide, qui couvrait ses épaules.

Avant que je les eusse rejoints, ils atteignirent la rive, Roger sauta dans le bateau, elle y entra légèrement après lui et deux coups de rames les envoyèrent au milieu du petit bras de la Loire.

« La demoiselle a trouvé un bon passeur, me dit le titulaire de l'emploi en venant à moi. Ils ne vous ont pas attendu? Je vais vous faire traverser, monsieur; ce ne sera pas long. »

Avant qu'il eût décroché son grand bêta de bateau, les jeunes gens étaient déjà loin sur le chemin des Tourelles. Je me dis qu'il y aurait folie à vouloir les rattraper, et que d'ailleurs, en compagnie de Lucette, Roger n'avait pas besoin d'être surveillé. Je repris donc ma route sinueuse, comptant rentrer bien après eux.

Ils avaient dû marcher très lentement, car j'arrivai le premier sur la terrasse et je les vis dans l'allée de tilleuls. Roger parlait toujours; Lucette écoutait, rejetant de temps à autre une mèche de ses longs cheveux que le vent lui envoyait au visage.

Comme ils arrivaient au détour de la pelouse, une rafale soudaine les enveloppa tous deux. Le manteau d'or qui couvrait la chère enfant se rebroussa, éparpillé dans tous les sens, et alla se jeter sur Roger, qui en fut aveuglé.

Avec un tact parfait, je dois le dire, il recula d'un pas, tandis que Lucette saisissait à deux mains les vagabonds; elle les tordit, et, les retenant d'une main, rentra vite au château, consternée de l'aventure.

Au même instant, Claire parut; Roger, qui ne m'avait pas vu, la prit par les deux mains et l'entraîna à l'intérieur du logis. Je cours les rejoindre, mais comme la première fois, ils avaient disparu.

Très mécontent — il y avait de quoi — je les cherchai, ou du moins, je crus les chercher partout, ce qui me prit quelque temps. Lucette reparut bientôt, coiffée à raviger, le plus simplement du monde, habillée pour le déjeuner, avec un reste de rougeur sur les joues, de trouble dans les yeux, de sourire tremblant sur les lèvres, — un ange, enfin!

« Le break est en bas de la côte, dit-elle; M. d'Esparre nous ramène une pleine voiturée de monde. »

Il fallait trouver Claire à tout prix. Je recommençai mes recherches inquiètes; en m'apercevant que Lucette me suivait, je m'arrêtai court.

« Comme vous avez l'air effaré, me dit-elle, que cherchez-vous donc ainsi? »

— Mon mouchoir de poche, répliquai-je brusquement. »

Elle partit d'un éclat de rire et tomba à genoux pour regarder sous un canapé.

Je l'y laissai et me précipitai vers la salle de billard, mais le bruit des roues m'attira irrésistiblement sur le perron.

Roger était là. Claire aussi, une joue rouge et l'autre pâle; lui, paraissait radieux. M. d'Esparre, qui avait jeté les guides, aidait à descendre deux couples très gais.

Claire embrassa les dames, reçut le salut des messieurs, et tout ce monde resta une minute en plein air, à se secouer avant d'entrer. M. d'Esparre, déjà sur le seuil, se retournait vers ses hôtes, quand ses yeux s'arrêtèrent sur Roger et l'expression de son visage devint terrible. Il examina sa femme, qui se mit à trembler; puis il ramena sur Roger son regard, de plus en plus courroucé.

Lucette arrivait en cet instant; elle resta stupéfaite comme nous tous, et chacun faisant d'instinct le même mouvement, toutes les têtes se tournèrent vers Roger.

A la boutonnière du malheureux, balancé par la brise estivale, flottait un magnifique cheveu blond, un de ces cheveux célèbres, dont la couleur incomparable était jaloussée par toutes les femmes.

Mûs par le même instinct, tous les regards se reportèrent sur Madame d'Esparre, et pudiquement se détournèrent ensuite, n'importe où.

J'enrageais, et ce qu'il y a de pis, c'est que je ne savais pas au juste de quoi.

Roger, un peu étonné d'abord, avait suivi le jeu de toutes ces paires d'yeux braquées sur lui; baissant la tête, il vit le fil d'or, toujours balancé par la brise.

Il était d'une longueur extraordinaire, ce cheveu; sur le veston bleu de roi, il faisait l'effet de la chevelure de Bérénice en personne.

Un peu de rougeur monta aux joues du brave garçon, puis un léger sourire joua aux coins de sa bouche. D'Esparre fit un mouvement; je crus qu'il allait assommer Roger et j'allais me jeter entre eux, lorsque mon jeune ami, d'une voix calme, prononça ces paroles extraordinaires, en roulant sur son doigt l'interminable cheveu.

« Je vois que le ciel et les zéphirs sont pour moi; il faut donc que je parle. Si déplacé que puisse paraître le lieu, je ne tarderai pas plus longtemps, mon cher d'Esparre, à vous faire une demande que Madame d'Esparre veut bien encourager... C'est de nouer entre Mademoiselle Lucette et moi le long fil d'or qui ne rompt qu'à la mort. »

Je ne sais comment Lucette se trouvait près de lui, ni comment il lui avait pris la main : toujours est-il qu'elle baissait la tête et ne retirait pas ses doigts.

Je vis alors combien j'avais été bête; mais cela peut arriver à tout le monde.

D'Esparre rayonna, comme Phœbus en personne et sans mot dire, broya dans sa forte patte la main élégante de son futur beau-frère. Les invités firent entendre un petit murmure de satisfaction, comme à la fin d'une comédie de salon, et tout le monde entra dans la maison.

« Eh bien! Claire, c'est donc cela que vous complotiez? » dis-je à Madame d'Esparre, lorsque je pus la voir seule quelques heures après.

Elle me jeta un regard mêlé de joie et de tristesse.

« Je suis contente, répondit-elle, oui... vraiment contente que Lucette épouse Roger Barrois. C'est l'homme le plus noble... le plus loyal... »

Elle fondit en larmes et je la pris dans mes bras pour la consoler comme au temps où elle était toute petite.

« Là..., fit-elle en se remettant; c'est passé. Et vraiment, vous savez, mon ami, je suis très contente; Lucette sera parfaitement heureuse. »

D'Esparre n'est plus jaloux du tout; il crie déjà moins, et je me demande si, après tout, il ne finira pas par devenir supportable.





HENRIETTE. — CINQ HEURES DIX-SEPT !

La Scène à faire

SAYNÈTE EN UN ACTE PAR GRENET-DANCOURT.

PERSONNAGE

HENRIETTE. M^{lle} RÉJANE.

Scènes photographiées par Chalot.

Le théâtre représente un petit salon élégamment meublé. — Porte au fond. — A droite, une cheminée surmontée d'une pendule. — A gauche, un guéridon avec ce qu'il faut pour écrire. — Sièges divers. — Au lever du rideau, Henriette, en toilette de soirée, se promène nerveusement de long en large, puis s'arrête et regarde l'heure.

SCÈNE UNIQUE

HENRIETTE

Cinq heures dix ! (*Appuyant sur les mots.*) Cinq heures dix !! (*Se reprenant.*) Non ! cinq heures neuf ! Il n'est que cinq heures neuf ! (*S'asseyant.*) Attendons ! (*Se levant brusquement.*) C'est lui ! (*Après avoir écouté à la porte.*) Non ! ce n'est pas lui. — C'est le vent. (*Regardant l'heure.*) Et, cette fois, il est bien cinq heures dix... Cinq heures onze même. (*Soupirant.*) Comme le temps passe ! (*Écoutant.*) Chut ! (*Avec dépit.*) Encore le vent ! Je ferai mettre des bourrelets. (*Après un temps.*) Cinq heures treize !... Treize minutes de retard !... Treize minutes ! Un siècle, quand on attend, un siècle ! (*D'une voix suppliante, en se tournant vers la porte.*)

Mais arrive donc, Achille, arrive donc ! (*Au public, en se retournant.*) Il s'appelle Achille. (*Après un temps.*) Qui ?... Mais, mon mari, parbleu, mon cher petit mari !... Quel autre que lui pourrais-je attendre en ce moment ? (*Regardant l'heure.*) Cinq heures dix-sept ! (*Au public.*) Vous ne le connaissez pas ?... Vraiment ? (*Vivement.*) Je vais vous faire son portrait... Connaissez-vous les nommés Apollon et Antinoüs ?... Oui ?... Eh bien, il a des deux... avec d'adorables moustaches blondes en plus, et un petit je ne sais quoi de particulier par-dessus le marché... Vous le voyez d'ici, n'est-ce pas ? Un rêve, je vous dis, un rêve ! (*Regardant l'heure.*) Cinq heures vingt-deux !

(*Au public.*)

C'est moi qui l'ai découvert... cet été... aux bains de mer... en cherchant des coquillages... A genoux sur la plage, j'avais plongé ma main dans le sable... (*Montrant sa main droite.*) Celle-ci, tenez... Tout à coup, je sentis quelque chose qui me serrait les doigts... (*Regardant l'heure.*) Cinq heures vingt-cinq ! (*Au public.*) Croyant que c'était un homard, je jetai un cri et me relevai d'un bond... Un jeune homme était devant moi... Il était très rouge... Moi aussi... Le ciel était bleu... et la mer... verte... (*Avec émotion.*) Ah ! il y a dans la vie des moments qui sont bien doux ! (*Changeant de ton.*) Une voix rompit le silence, la sienne : « J'ai, par mégarde, pris l'extrémité de vos jolis doigts pour la rose enveloppe d'un testacé quelconque, excusez-moi, mademoiselle. » ... Il était pourpre... Je le devins... « Moi, monsieur, je vous ai pris pour un homard et je m'appelle Henriette, répondez-je en balbutiant.



— AH ! IL Y A DANS LA VIE DES MOMENTS QUI SONT BIEN DOUX !



— ELLE ME VA BIEN, N'EST-CE PAS ?



— OH ! MA MÈRE, MA MÈRE !!!

— Moi, Achille, répliqua-t-il, en balbutiant comme moi.
 — Fille unique, ajoutai-je, ne sachant plus que dire.
 — Attaché au ministère des Beaux-Arts, murmura-t-il.
 — Ah ? Tiens ! (*Saluant.*) Monsieur...
 — Mademoiselle... »

Et, nous étant salués, nous nous séparâmes. Nous étions livides.
 (*Regardant l'heure.*) Cinq heures et demie ! (*Au public.*) Vous devinez le dénoûment ? Il a eu lieu le mois dernier, à la Madeleine...
 Un monde fou et des toilettes !...

Quand je suis entrée dans l'église, toute l'assistance a fait
 « Ah ! » ... Cela m'a fait plaisir pour... Achille !... Plus blanche
 que la faille de ma robe, — deux mètres quarante de traîne, et
 de la fleur d'oranger partout, — j'étais très émue... Achille avait
 mal aux pieds... Ah ! je le répète, il y a dans la vie des moments
 qui sont bien doux ! (*Regardant l'heure.*) Trente-trois ! (*D'un ton
 rêveur.*) Un mois de ménage ! (*Vivement.*) Nous nous aimons
 toujours !... Il est charmant !... toujours galant, empressé, aux
 petits soins pour moi... (*Confidemment.*) Dans l'intimité, il
 m'appelle « Yeyette », c'est plus doux, et moi, je l'appelle « Chi-
 chille », c'est plus doux aussi, c'est... (*Avec agitation.*) C'est étrange
 qu'il n'arrive pas...

Depuis notre mariage, c'est la première fois qu'il lui arrive...
 de ne pas arriver à l'heure... D'ordinaire, à cinq heures précises
 — pas une minute de plus — je l'entends mettre sa clé dans la
 serrure, et, une seconde après, je suis dans ses bras — ou bien,
 c'est lui qui est dans les miens — cela dépend... D'où vient
 qu'aujourd'hui ?... (*Allant et venant.*) Ah ! mon Dieu, que je suis
 donc inquiète, que je suis donc inquiète ! (*Au public.*) Comment ?...
 Retenu ?... Par quoi ? par qui ?... Par son chef ? (*Haussant les
 épaules.*) Son chef ne vient au ministère qu'une fois par mois...
 le trente et un... pour émarger... et nous sommes le quatre...
 Ce n'est donc pas son chef... Vous dites ?... Un motif quel-
 conque !... Lequel ? (*Après un temps.*) Ah ! vous voyez, vous ne
 trouvez rien. (*Tambourinant sur le guéridon.*) Moi non plus, d'ail-
 leurs.

(*A elle-même.*)

Si encore je ne lui avais pas dit que nous dinions en ville, je
 pourrais supposer... Mais il le sait. (*Montrant sa robe au public.*)
 Il sait même que j'ai fait faire cette robe exprès, donc... (*Changeant
 de ton.*) Elle me va bien, n'est-ce pas ? (*Avançant les épaules.*) Un peu
 large, pourtant. (*Reprenant.*) Il doit se douter de mon impatience.
 (*Changeant de ton.*) Je la ferai repincer. (*Reprenant.*) De mon inquié-
 tude. (*Changeant de ton.*) Sous les bras, tenez. (*Reprenant.*) Il doit...
 (*Regardant l'heure.*) Oh ! cette pendule !... Elle va, elle va ! (*Se diri-
 geant vers la cheminée.*) Si je la retardais ! (*S'arrêtant.*) Non, cela
 n'avancerait à rien et... (*Prenant tout à coup une mantille sur un
 meuble et s'en enveloppant la tête.*) Ah ! décidément, je n'y tiens plus
 et je vais...

(*Se dirigeant vers le fond, puis s'arrêtant et écoutant.*)

Le voici !... Non !... C'est un omnibus. (*Frappée d'une idée subite.*)
 Omnibus !... Omnibus ! (*Se cachant le visage.*) Ecrasé peut-être !
 (*D'une voix entrecoupée.*) Oui, c'est cela... écrasé, broyé, coupé
 en deux, tête séparée de tronc, tronc séparé de tête, cadavre,
 masse informe, bouillie, compote, marmelade ! (*Perdant la tête et
 s'élançant vivement vers le fond.*) Arrêtez, cocher, arrêtez !!! (*Tom-
 bant anéantie sur une chaise près de la porte.*) Je suis folle !... Son
 bureau est à deux pas, sur le même trottoir que notre maison,
 pas la plus petite rue à traverser... (*Au public.*) Alors ? (*Avec décou-
 ragement.*) Alors, je ne sais pas, moi, je ne sais plus...

Il aura... rencontré un ami... Café, bock, billard !... Non, pas
 bock, il déteste cela... et billard aussi... (*Réfléchissant.*) Peut-être
 que... Non plus... Ou bien... Pas davantage... A moins... (*Se
 levant et changeant de ton.*) Mais non, ni ceci, ni cela, ni billard,
 ni bock, ni café, ni omnibus, ni autre chose...

La vérité... je la pressens, je la devine, elle me saute aux
 yeux : Il ne m'aime plus, voilà. (*Pleurant.*) Il ne m'aime plus !
 (*S'essuyant les yeux.*) Oui, maintenant j'en suis sûre, il a assez
 de son intérieur, assez du ménage, assez de moi, assez de notre
 amour !... Un mois ! — c'est long pour un homme !... Et alors...
 au lieu de rentrer tout de suite... comme au temps où il m'aimait...
 (*Fondant en larmes.*) Il fait le grand tour !!! Oh ! ma mère, ma
 mère !!! (*S'essuyant les yeux.*) Et je suis là que je m'inquiète et
 me torture la cervelle ! (*Frappant le sol du pied.*) Sotte ! (*Écoutant.*)
 C'est lui... Pas encore.

(*Se tournant vers le fond.*)

Va, va, prends ton temps !... Quand tu rentreras, mon ami,
 je te ferai une scène, oh mais, une de ces scènes... Pas quelque
 chose d'ordinaire, de banal, va !... Non, une vraie scène, une
 vraie ! (*Au public avec tristesse.*) Ce sera la première ! (*Soupirant.*)
 Ah ! il y a dans la vie des moments qui sont bien durs !

Voyons, voyons, du calme, du sang-froid, de l'énergie sur-
 tout. (*Réfléchissant.*) Quelle attitude vais-je prendre, quels termes
 vais-je employer et quel visage vais-je me composer ?... C'est
 très embarrassant... Dame, c'est un début. (*Après un temps.*) Si
 ma mère était là au moins, elle me dirait tout de suite quelle est,
 dans le cas présent, la scène à faire, elle qui en fait trois ou quatre
 par jour à papa. (*Souriant.*) Pauvre homme ! (*Changeant de ton.*)



— TENEZ, MISÉRABLE, VOILA QUI VOUS APPRENDRA...



— TANT PIS, JE VAIS L'EMBRASSER.

Cherchons. (Après un temps.) J'ai trouvé!... Oui, c'est cela!... Il rentre et aussitôt je prends un air grave, solennel; mon visage qu'un rictus amer contracte devient de marbre...

Lui, empressé: « Excuse-moi, ma chérie, de rentrer si tard, mais... »

Moi, froidement: « Vous êtes libre, monsieur, de rentrer quand il vous plaît. — Je vais te dire ce qui m'a retardé... — Je ne vous le demande pas. — Oh! la vilaine Yeyette qui boude son Chichille! — Je ne suis plus votre Yeyette et vous n'êtes plus mon Chichille! »

(Changeant de ton.)

Il veut me prendre dans ses bras et m'embrasser, mais d'un geste aussi large que noble, je le repousse, alors... (Avec dépit.) Alors il éclate de rire et... et moi aussi. C'est plus fort que moi, je ne peux pas le voir rire sans rire avec lui, et dame, si il rit, si je ris, si nous rions... adieu l'effet de la scène! (Après un temps.) Une attitude résignée plutôt... L'air mélancolique et penché d'une victime, d'une pauvre petite brebis sans défense que l'on conduit à l'abattoir.

Oui, mon ami. Vous êtes libre, mon ami. Je ne vous reproche rien, Achille. » (Changeant de ton.) Etc., etc... Tout sur le même ton.

Oui, mais en me voyant prendre si doucement la chose, il recommencera et c'est ce que je ne veux pas...

Si j'essayais au contraire de la violence, de la colère... Si je le battais! (Levant le bras.) Tenez, misérable, voilà qui vous apprendra... (Baissant le bras.) Non, il ne se laisserait pas faire, et puis, il me le rendrait peut-être... Avec les hommes, on ne sait jamais...

Cherchons autre chose. (Au public après un temps.) Que diriez-vous d'une bonne petite crise de nerfs?... Là, sur le tapis, cheveux déroulés, épars, avec cris, spasmes, sauts, sursauts, soubresauts, contractions de muscles, grincements de dents, écume, sanglots et larmes?... Maman en usait beaucoup autrefois... Plus maintenant... Ça la fatigue... et puis, papa y est tellement habitué... (Regardant l'heure.) Six heures moins dix! (Résolument.) Allons, allons, je me décide pour la crise! (Après avoir porté la main à ses cheveux comme pour les dénouer.) Au fait, non, il faudrait que je me recoiffe... sans compter qu'en me roulant à terre je pourrais abîmer ma robe... Et puis des sanglots, des larmes... J'aurai les yeux rouges et pour aller dîner en ville... Un simple évanouissement suffirait, je crois, surtout pour la première fois... (S'étendant dans un fauteuil.) C'est cela, dans ce fauteuil, étendue, pâle, froide, inerte, mourante, morte... Il arrive, s'élance vers moi, m'interroge... J'ai perdu connaissance, — je ne réponds rien... C'est très commode... Alors, il s'affole, appelle, se pend aux sonnettes, revient vers moi, frappe dans mes mains, arrache mon corsage, m'asperge le visage avec de l'eau, du vinaigre, du... (Se levant vivement.) Et ma robe, malheureux, ma robe!

Ah! quel dommage que nous allions dîner en ville aujourd'hui... Sans cette maudite toilette!... (Après un temps.) Si je simulais la folie! (Vivement.) Halte-là, s'il vous plaît! On dit que rien ne ressemble plus à un fou que quelqu'un qui ne l'est pas et il serait capable de profiter de cela pour me faire enfermer, le monstre! (Au public.) Oh! un homme qui n'aime plus sa femme est capable de tout... Or, il ne m'aime plus, il me déteste même, j'en suis certaine, j'en ai la preuve. (Frappée d'une idée subite.) J'y pense!... Un commencement de suicide!... Très simple: réchaud, charbon, allumettes... Oui, mais après... scandale, pompiers, sergents de ville, commissaire, journalistes, interviews!... (Avec découragement.) Allons, décidément, je ne trouverai rien. (D'un ton tragique.) Résigne-toi à ton malheureux sort, esclave infortunée, et supporte sans te plaindre les débordements de ton seigneur et maître. (Avec emportement.) Eh bien, non, je ne les supporterai pas et je vais... (Après un temps.) Oui, c'est une idée!...

Je vais écrire à ma mère de venir à mon secours... La scène à faire, c'est elle qui la fera... et vous verrez qu'elle s'y entend... Ce sera terrible, effroyable! (Avec émotion.) Après, elle m'emmènera loin de lui, loin de cette maison où j'ai tant souffert, tant pleuré, tant... (Changeant de ton.) Ecrivons. (S'asseyant devant le guéridon et écrivant.) « Ma sainte mère. — Il y aura bientôt quatre jours... » (Regardant l'heure.) Six heures et quart! — je mets huit jours... (Écrivant.) « Il y aura bientôt huit jours qu'Achille n'est pas rentré au domicile conjugal et... » (Cessant d'écrire et écoutant.) Chut!... Écoutez! (Avec un cri de joie.) Lui! c'est lui, c'est lui! C'est Achille! (Portant la main à son cœur.) Ah! il y a dans la vie des moments qui sont bien doux!... Que faire? (Déchirant la lettre.) D'abord, déchirer cette lettre... (Hésitant.) Quant à la scène je vais... (Prenant une résolution.) Ah! tant pis, je vais l'embrasser, je la ferai une autre fois! (Elle sort vivement par le fond.)

RIDEAU

(Droits réservés.)



Chansons d'Enfants

LES ÉTOILES

Poésie de ADRIEN DÉZAMY.

Musique de GEORGES FRAGEROLLE.

CHANT *Andante.* *Simplement.*

PIANO *Cantabile.*

Les é - toi - les sont les grands feux Que le Bon

Animez. *Riten.*

Dieu, le soir, al - lu - me: Du grand ciel ce sont les grands yeux Re - gar -

Suivez.

Pour finir après le 3^e Couplet.

- dant à travers la bru - me.

Cantabile.

2^e COUPLET *Très doux.*

Les é - toi - les sont les tom.beaux Des parents morts qui nous ai - mè - rent:

Dolce. *mf Riten.*

Les an - ges si bons et si beaux Pour nous gui - der les en - flam - mè - rent.

3^e COUPLET *Plus animé.*

Les é - toi - les sont les ber.ceaux Des pe.tits enfants qui vont nai - tre:

f

Frè - res, sœurs, comme des oi - seaux Ve - nez, nous voulons vous con - nai - tre

Galen. grav.





la Gilles, le fait prendre pour un élève de M. Carolus-Duran. — Son compagnon, plus âgé, est vêtu d'un complet à losanges de diverses couleurs, mais si petits qu'on ne distingue guère cette étoffe des croisés anglais de nuances mortes. Feutre de voyage, genre anglais, avec un très petit ornement en queue de renard. Rosette multicolore, moustaches et favoris noirs, coupés à la mode des gens de bourse en 1890, et rappelant par la forme la barbe de l'arlequin classique.

Il se fait appeler M. d'Arlequin. C'est un arlequin très moderne, il est boursier, intéressé dans une maison de banque qui lance l'affaire des *Brouillards de Chatou*. Cela lui rapporte de gros sous, sans qu'il travaille autrement qu'en distribuant des prospectus, — il en a plein ses poches, — et en faisant des boniments aux braves gens.

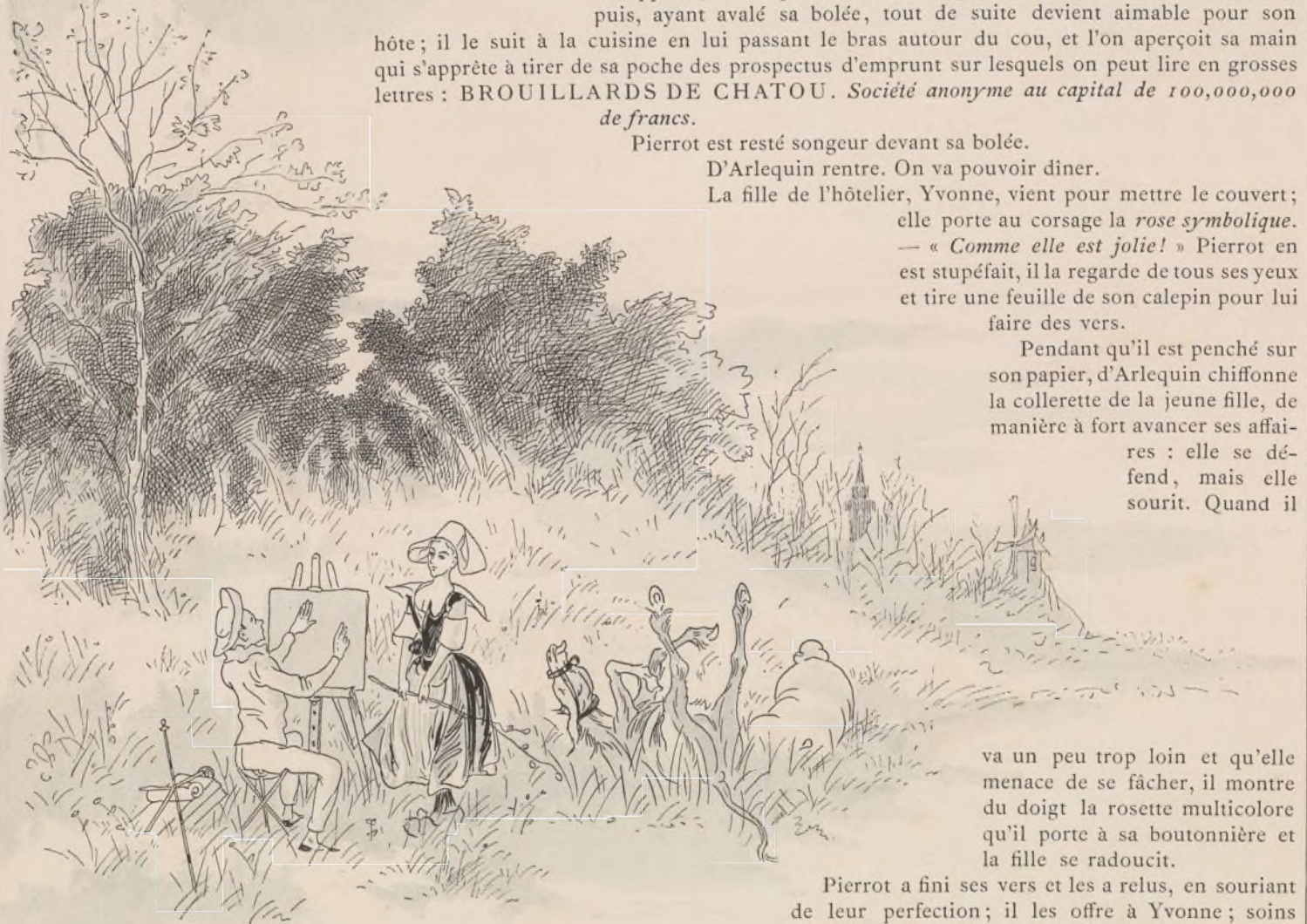
Pierrot et d'Arlequin entrent, s'asseyent et frappent sur la table; l'hôtelier paraît. « Deux bolées de cidre, s'il vous plaît! » L'hôtelier les apporte, d'Arlequin l'examine soigneusement derrière son monocle, puis, ayant avalé sa bolée, tout de suite devient aimable pour son hôte; il le suit à la cuisine en lui passant le bras autour du cou, et l'on aperçoit sa main qui s'apprête à tirer de sa poche des prospectus d'emprunt sur lesquels on peut lire en grosses lettres : *BROUILLARDS DE CHATOU. Société anonyme au capital de 100,000,000 de francs.*

Pierrot est resté songeur devant sa bolée.

D'Arlequin rentre. On va pouvoir diner.

La fille de l'hôtelier, Yvonne, vient pour mettre le couvert; elle porte au corsage la *rose symbolique*. — « Comme elle est jolie! » Pierrot en est stupéfait, il la regarde de tous ses yeux et tire une feuille de son calepin pour lui faire des vers.

Pendant qu'il est penché sur son papier, d'Arlequin chiffonne la collerette de la jeune fille, de manière à fort avancer ses affaires : elle se défend, mais elle sourit. Quand il



va un peu trop loin et qu'elle menace de se fâcher, il montre du doigt la rosette multicolore qu'il porte à sa boutonnière et la fille se radoucit.

Pierrot a fini ses vers et les a relus, en souriant de leur perfection; il les offre à Yvonne; soins inutiles, elle ne sait pas lire! Et, comme l'hôtelier

entre, Yvonne lui donne le billet, sans que Pierrot ait pu s'y opposer.

Il faut croire que les expressions étaient vives, car l'hôtelier veut se jeter sur Pierrot et le battre. D'Arlequin veut bien s'interposer, et l'on peut juger de l'empire que

d'Arlequin et sa rosette ont déjà sur le bonhomme par son obéissance. C'est égal, il fait signe qu'il surveillera sa fille et Pierrot.

Pierrot prend sa boîte à couleurs et s'en va par la porte de la route, Yvonne par la porte de la cuisine. D'Arlequin s'assied avec l'hôtelier et lui fait des confidences : il croit avoir remarqué que Pierrot, son ami, en tient sérieusement pour Yvonne. « Hé! hé! ce ne serait pas déjà un si mauvais mariage! Combien donnez-vous à votre fille? »

Pendant que l'hôtelier ouvre une armoire et tire un gros sac sur lequel on lit :

DOT D'YVONNE — 10,000 FRANCS

d'Arlequin fourre prestement dix actions à mille francs des *Brouillards de Chatou* dans le sac de voyage de Pierrot.

« Dix mille francs! Pierrot en a tout juste autant, qu'il a placés sur les *Brouillards*; je lui en fais une grosse rente. — Il montre les dix actions dans le sac de Pierrot. — Donnez-moi vos dix mille francs, je les mettrai avec ceux de Pierrot. »





L'hôtelier est séduit, et le rideau tombe pendant qu'il se gratte l'oreille, indécis.

DEUXIÈME TABLEAU

Un paysage; au premier plan un pré tout en fleurs, au fond, une église et un moulin.

PIERROT, YVONNE, L'ÂNE

Pierrot se promène, dresse son chevalet, change de place, fait sur la toile des signes avec son doigt, comme s'il arrangeait un tableau, cligne des yeux, se fait de sa main une lunette; il mime, avec des gestes peintres, les dessous, les empâtements, les glacis, le travail du couteau, les touches de sentiment... mais ne fait rien du tout. Passe Yvonne,



que son père a envoyée au moulin conduire un âne chargé d'un sac de blé, avec mission d'en rapporter un de farine. Elle s'arrête et regarde la toile blanche. Pierrot, flatté, lui explique ce qu'il veut faire, et les gestes de recommencer! Mais Yvonne la regarde avec des yeux étonnés, sans comprendre. Pierrot prend cet étonnement pour de l'admiration; il se donne des airs d'homme de génie, se prend le front, et pose distraitement à sa boutonnière un pétale de coquelicot. Voilà ce qu'il aura, un jour. Il rit. Yvonne se moque de lui.

Mais, cependant, l'âne s'est mis à se rouler et verse le sac dans le pré. Yvonne court à lui, l'âne se sauve. Yvonne se met à pleurer. « Comment faire? On a besoin de la farine pour ce soir. Si ce n'était que l'âne, il reviendra bien tout seul, mon père ne s'en apercevra même pas, mais le sac! C'est votre faute! » Et elle dispute Pierrot.

« Qu'à cela ne tienne, dit Pierrot, est-ce loin, votre moulin? Elle le montre. — Oh! je porterai bien le sac jusque-là; voyez si je vous aime! »

Il charge le sac sur son dos. C'est lourd, mais tant pis! Yvonne sèche ses larmes, et même elle rit de voir Pierrot courbé sous son sac. Elle a gardé sa badine à la main et elle lui en donne de petits coups, puis elle frappe plus fort. Comme ce serait amusant d'avoir un petit mari aussi doux, aussi facile à mener!

TROISIÈME TABLEAU. — BALLET

PIERROT, YVONNE, DES FARINIERS, DES FARINIÈRES, DES VILLAGEOIS

Pierrot arrive, harassé, tombant à chaque pas. Les fariniers lui prennent son sac. « Tiens, mademoiselle Yvonne, qu'est-ce que c'est que ce nouvel âne que



vous avez là ? — C'est un m'sieu de la ville qui a bien voulu remplacer le mien. » Les fariniers lui font des farces, le couvrent de farine, ils appellent les farinières et les gens du village. Une danse s'organise autour de lui, mais il prend très bien la plaisanterie et danse le premier rôle du ballet avec Yvonne. A l'apothéose il se met à quatre pattes et Yvonne s'assied sur son dos. Puis, la danse terminée, on apporte un sac de farine qu'il charge sur ses épaules, et il redescend la côte, poursuivi par la baguette d'Yvonne.

QUATRIÈME TABLEAU

PIERROT, YVONNE

Pierrot s'arrête, il pose son sac par terre, s'assied dessus et refuse d'aller plus loin si la jeune fille ne lui donne pas un baiser ; il l'obtient après quelques simagrées et tout aussitôt en rend deux, trois, quatre, cinq, six, si bien que les joues et les lèvres de la petite

Yvonne sont couvertes de farine. Puis il se remet en marche.

CINQUIÈME TABLEAU

Un pré près de l'auberge, que l'on aperçoit entre les branches.

PIERROT, YVONNE, D'ARLEQUIN, L'HOTELIER, VOISINS, VOISINES, VIOLONS, LA MISÈRE.

Pierrot s'est encore arrêté et continue son manège galant. Il veut des baisers et des baisers. Comme il presse un peu, mais timidement Yvonne, d'Arlequin paraît, fumant sa cigarette. « *Tiens ! vous voilà tous les deux ! Ah ! Pierrot, dans quel état, mon cher, couvert de farine ! Va vite te changer sans que l'hôtelier te voie, je vais trainer le sac de farine pour mademoiselle Yvonne jusqu'à la grange. »*

Pierrot s'en va. D'Arlequin continue l'idylle à sa façon, à la hussarde, et, au lieu de trainer le sac, violente la fillette qui crie ; il fait tomber la rose symbolique, qui roule à terre.

Pierrot a entendu le cri, il revient sans s'être nettoyé, suivi de près par l'hôtelier et les voisins et voisines. « *Qu'y a-t-il ? » Yvonne est muette et pleure. « C'est vous, monsieur Pierrot ? — Mais non ! — Mais si ! Vous ne niez pas que sa joue ne soit couverte de la farine qui vous couvre vous-même ! »*

Pierrot se trouble, tous s'élancent pour le battre ; d'Arlequin s'interpose en montrant sa rosette. On s'écarte. Il parle bas à Pierrot, lui dit que la fille a dix mille francs. « *Allons, allons, laisse-toi faire. Aussi bien tu serais assommé, je ne pourrais rien pour toi ! »*

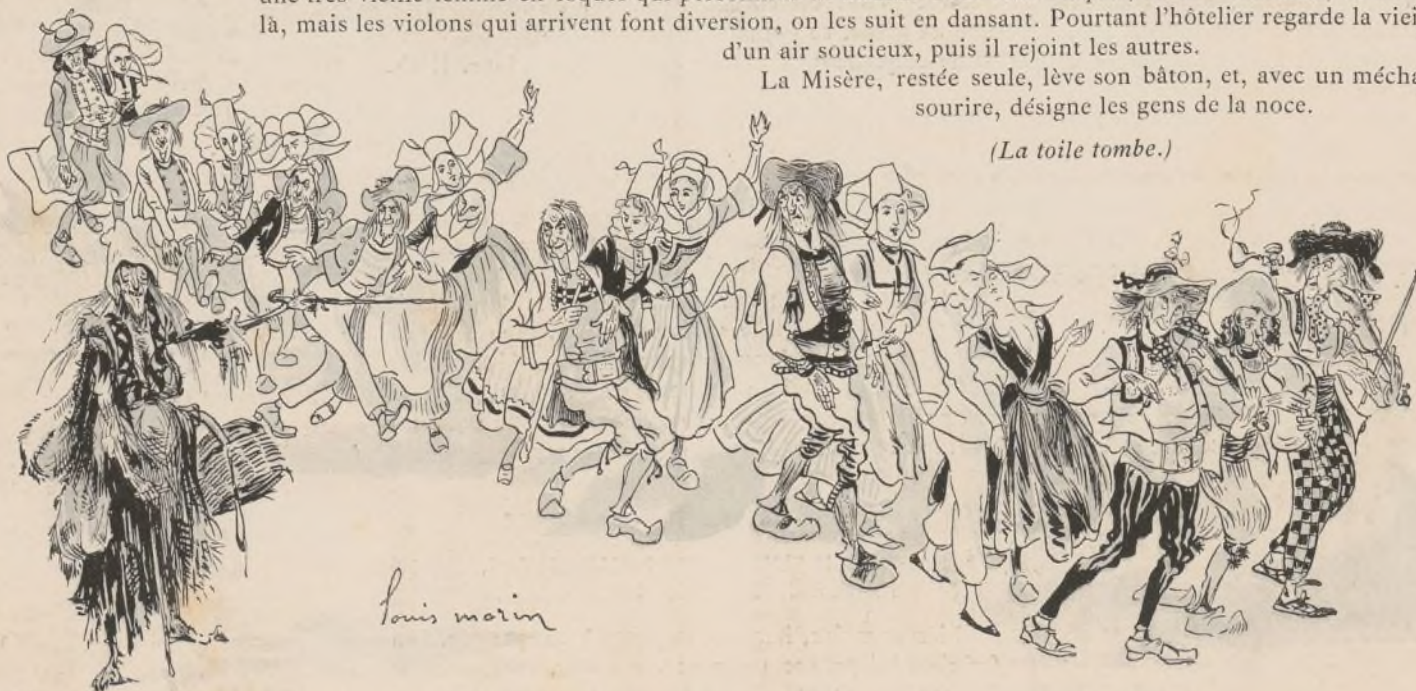
Puis il dit à Yvonne : « *Je suis marié (il tire de sa poche une grande carte de visite sur laquelle on lit : MONSIEUR ET MADAME D'ARLEQUIN), si vous dites un mot, vous êtes perdue, épousez Pierrot. »*

Ils se laissent convaincre, les accordailles se font sur-le-champ : le père va chercher les dix mille francs et les remet à d'Arlequin, qui donne à Pierrot dix actions des Brouillards de Chatou. Pendant que tout le monde félicite les fiancés, d'Arlequin fait une

pirouette, envoie par derrière leur dos une nasarde aux assistants et s'esquive avec le sac. A sa place apparaît une très vieille femme en loques qui personnifie LA MISÈRE. Tous sont surpris, en se retournant, de la voir là, mais les violons qui arrivent font diversion, on les suit en dansant. Pourtant l'hôtelier regarde la vieille d'un air soucieux, puis il rejoint les autres.

La Misère, restée seule, lève son bâton, et, avec un méchant sourire, désigne les gens de la noce.

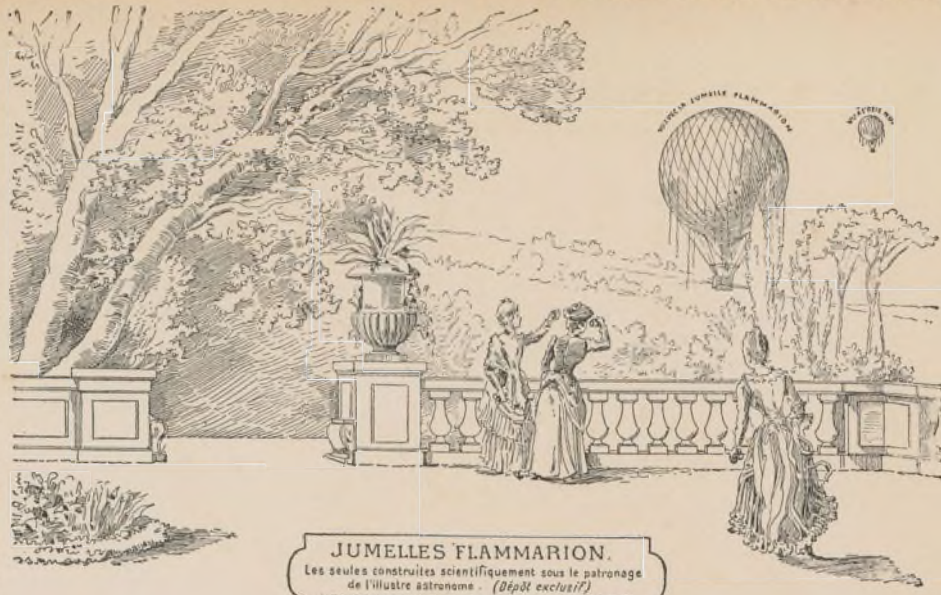
(La toile tombe.)



Louis moir



BEAU & BERTRAND-TAILLET
· GAZ · ÉLECTRICITÉ ·
226, rue Saint-Denis, PARIS



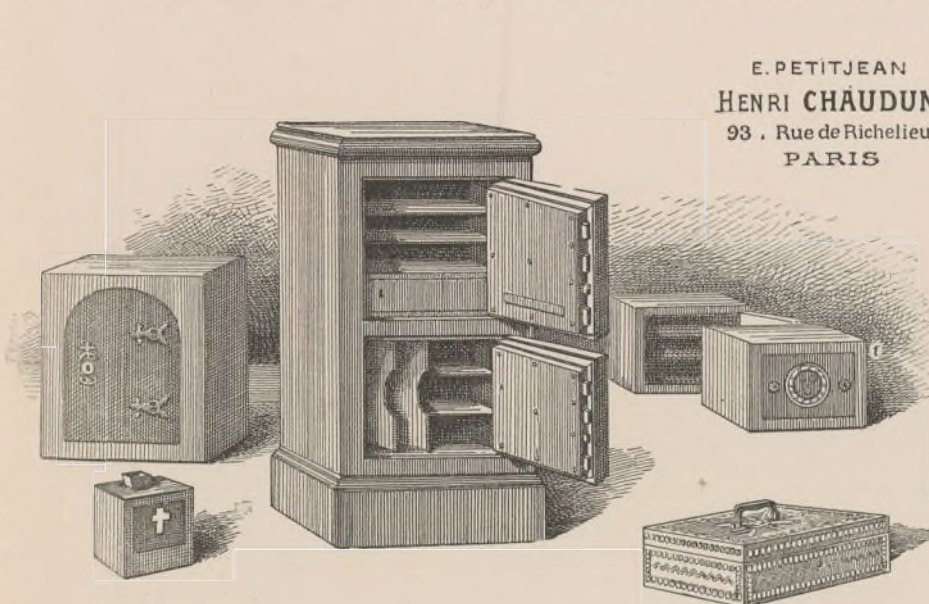
JUMELLES FLAMMARION.
Les seules construites scientifiquement sous le patronage
de l'illustre astronome. (Dépôt exclusif)
HECTOR MAQUET, 19, Avenue de l'Opéra, PARIS



BOIN TABURET
ORFÈVRE
3, Rue Pasquier.



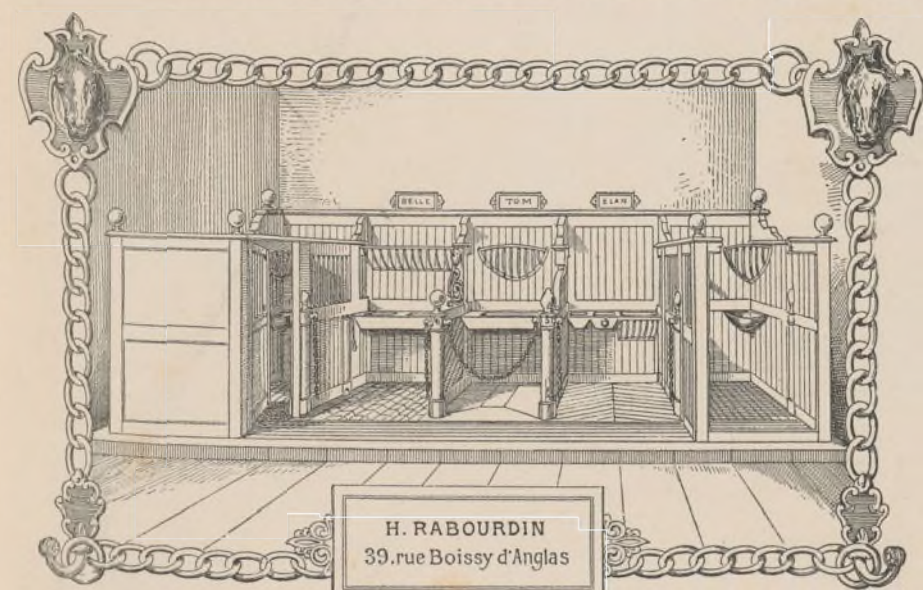
35, rue du Quatre Septembre
PARFUMERIE EXOTIQUE
ANTI-BOLBOS & PÂTE DES PRÉLATS



E. PETITJEAN
HENRI CHAUDUN
93, Rue de Richelieu
PARIS



BRONZES d'ART GRAVELIN BRONZES d'ART
8, RUE CHARLOT 8



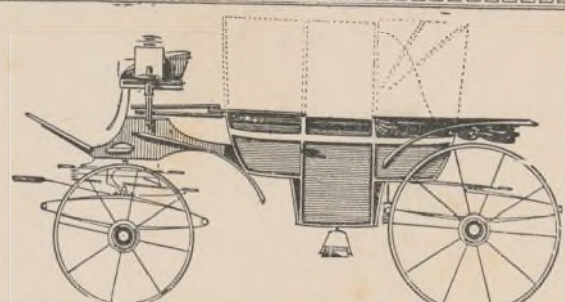
H. RABOURDIN
39, rue Boissy d'Anglas



La plus grande Manufacture de Voitures
de Luxe, Demi Luxe et de Commerce
La Carrosserie Industrielle

ANC^{TE} MAISON AD. SAMUEL

228
Faub⁹ St Martin
PARIS
USINE MODÈLE
78
Rue Claude Decaen
REUILLY-PARIS



TRAINS DE LUXE

Club-Train, Paris-Londres en 7 h. 45.
Méditerranée-Express.
Orient-Express. — Sud-Express.

C^{IE} INT^{LE} DES WAGONS-LITS

" Sleeping-Cars "

" Dining-Cars "

3, PLACE DE L'OPÉRA
PARIS

Billets de chemin de fer et de Bateaux.
Enregistrement des bagages, etc., etc.

GRAND DÉPÔT

E. BOURGEOIS

21 & 23, Rue Drouot

PORCELAINES, FAÏENCES, CRISTAUX



ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

PRIVILEGE EXCLUSIF

PARIS

BREVETÉ S.G.D.G.

K'ALLISTA

SOUS-BRAS
BREVETÉ S.G.D.G.

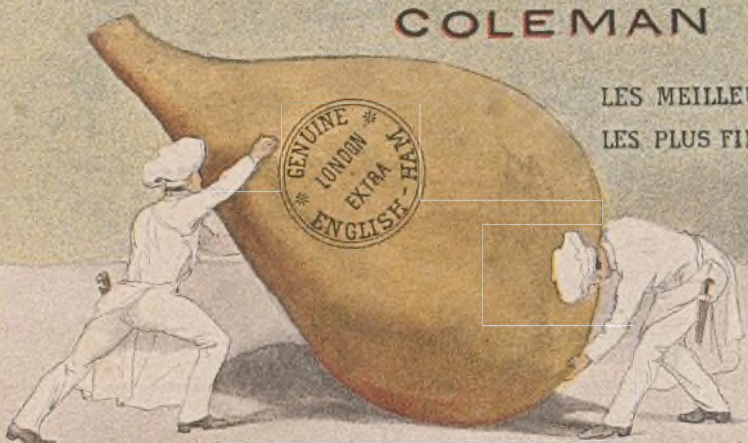


Mesdames exigez la marque
si vous tenez à votre santé

2 MÉDAILLES
EXPOSITION UNIVERSELLE 1889

JAMBONS COLEMAN

LES MEILLEURS
LES PLUS FINS



Ces Jambons se vendent dans toutes les bonnes maisons de Comestibles & Charcuterie.

WYNAND FOCKINK

AMSTERDAM



SEUL DÉPÔT EN FRANCE

2, RUE AUBER

PARIS

FABRIQUE DE LIQUEURS FINES

PIHAN

CHOCOLAT
RICHE THÉS



4, F^o S'Honoré, PARIS



Tu n'es pas honteux
d'aller dans le monde
avec une chemise pareille, quand
il te serait si facile de te fournir à la Chemiserie Spéciale, 102, boulevard Sébastopol.
Pareil accident ne t'arrivera plus jamais.

LE PERDRIEL

THAPSIA

Ch. Le Perdriel
PARIS

DANS TOUTES



ANTIPYRINE
EFFERVESCENTE

FUCOGLYCINE

CARBONATE DE
LITHINE EFFERVESCENT

LE PERDRIEL

ROYAL MALAGA



Le plus fortifiant et le meilleur de tous les vins de Malaga.
Ne doit sa haute réputation qu'à sa vieillesse et à sa pureté.
Recommandé par tous les médecins comme le plus énergique
reconstituant.

Importateur E. GRELOUD, Bordeaux. M^o à Paris, 165 rue S'Honoré, Place du Th^o Français

LOUIS

VUITTON



LONDON

FIGARO ILLUSTRÉ

Mai 1890



EN BATTERIE!

(Édouard Detaille. — Salon de 1890)

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

EN BATTERIE! par ÉDOUARD DETAILLE.

LES GLANEUSES, de J.-F. MILLET.

A LA SAINTE-LUCE, par LUCIUS ROSSI.

Tout Paris. — *Madame la duchesse de Mouchy*,
portrait par CHAPLIN.

Le Tableau d'Édouard Detaille, par FRÉDÉRIC MASSON;
Illustration par ÉDOUARD DETAILLE.

Le Mois Parisien, par UN TEL.

Le Train, nouvelle figure de cotillon;
Illustration par JOB.

Le Souper de la Toussaint, par AUGUSTIN FILON;
Illustrations en couleurs par FÉLICIEN DE MYRBACH.

Les Rois chez Eux. — *La journée du Roi-Bébé*, par EUSEBIO BLASCO; portrait d'Alphonse XIII
par TOUSSAINT;
Illustrations par ADRIEN MARIE.

A la Sainte-Luce, comédie en un acte de QUATRELLES;
Illustrations en couleurs par LUCIUS ROSSI.

Les Pins sans Cigales, poésie de JEAN RAMEAU;
Illustration en couleurs par BURNAND.

La Légende de Christophe Colomb;
Illustrations par CARAN D'ACHE.

COUVERTURE : *LES FLEURS DE MAI*, tableau de A.-F.
GORGUET.

TOUT PARIS

MADAME la duchesse de Mouchy a bien voulu autoriser le *Figaro-Illustré* à reproduire le merveilleux portrait qu'a fait d'elle le maître Charles Chaplin. Ce n'est point par coquetterie ni par recherche de la réclame que madame de Mouchy s'est gracieusement prêtée à cette reproduction : pour la déterminer, nous n'avons eu qu'à lui dire que ses pauvres en bénéficieraient.

La princesse Anna Murat est fille du prince Napoléon-Lucien-Charles Murat, petite-fille du grand Murat qui fut roi de Naples et beau-frère de Napoléon I^{er}, sœur du prince Joachim Murat, qui fut le brillant colonel du régiment des guides de la Garde, aujourd'hui général de brigade. La Duchesse est donc la petite-nièce de Napoléon I^{er}.

L'impératrice Eugénie avait appelé auprès d'elle la jeune princesse qui tenait son rang parmi les plus belles de ces dames et de ces demoiselles d'honneur, dont le souvenir d'élégance et de charme est encore vivant. C'est là que la jeune Altesse fut distinguée par Marie de Noailles, duc de Mouchy, prince-duc de Poix qui l'épousa le 18 décembre 1865. Beau, jeune, élégant, lettré, le duc adora sa fiancée; il adore encore sa femme. Il lui apportait un des plus beaux noms de France, sans compter Sa Grandesse d'Espagne de première classe et sa grand-croix héréditaire de l'ordre de Malte. Il lui ouvrait cet admirable château de Mouchy, plein de souvenirs et de documents historiques de la plus haute valeur. A son bras, la fille de la noblesse impériale entra dans les salons de la vieille aristocratie qui fut à son tour séduite par les charmes de la jeune Duchesse et l'adopta comme sienne.

La mère de la duchesse de Mouchy était américaine et, de son éducation première, la Duchesse a conservé un léger accent anglais, une façon de souligner certains mots qui donne du piquant et de l'imprévu à sa conversation.

Son affabilité et sa simplicité sont connues; ces qualités ne vont-elles pas de pair avec la charité?

Le fils du duc et de la duchesse de Mouchy, François, prince-duc de Poix, a épousé, l'année dernière, mademoiselle Madeleine de Courval.

Mais revenons aux pauvres, puisque c'est d'eux surtout qu'il doit s'agir ici. La duchesse de Mouchy est directrice ou membre de nombreuses œuvres de bienfaisance : la plus importante, sans contredit, est la Société de Charité Maternelle, fondée en 1788 pour venir en aide aux femmes en couche indigentes qui veulent élever elles-mêmes leurs enfants. La première protectrice de cette œuvre fut Marie-Antoinette; la direction en fut ensuite donnée à l'impératrice Marie-Louise, à la duchesse d'Angoulême, à la reine Marie-Amélie et à l'impératrice Eugénie.

Cette prérogative monarchique s'est continuée sous la République, et les femmes des différents chefs d'Etat qui se sont succédés à l'Élysée, ont successivement rempli la fonction de présidentes de l'œuvre.

La duchesse de Mouchy en est la vice-présidente.

La Société de Charité Maternelle puise ses principales ressources dans les quêtes organisées par ses membres : mais chacun sait ce que sont les quêtes : elles n'atteignent guère qu'un

public restreint; c'est dans le but de pénétrer dans des milieux où l'aumône est forcément modique, que la duchesse de Mouchy a tenté d'introduire dans nos mœurs le système de la « Boule de Neige », qu'elle a emprunté aux Anglais, passés maîtres en matière de charité privée.

Nous n'essayerons pas d'expliquer ici le fonctionnement de la « Boule de Neige », qui a été fort clairement décrit par Parisi, dans le *Figaro* du 27 mars dernier; rappelons seulement que, grâce à cet ingénieux mécanisme, une somme de 36,000 francs



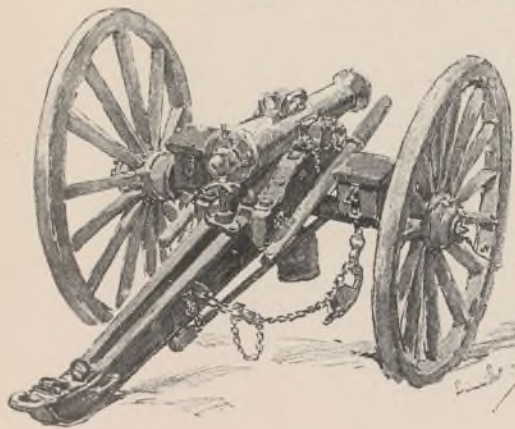
MADAME LA DUCHESSE DE MOUCHY.
Née princesse Anna Murat.

peut être recueillie en quelques jours sans qu'aucun des souscripteurs ait plus de cinquante centimes à verser !

Donc, encourageons et pratiquons la « Boule de Neige » ; et disons : « pour les pauvres de la duchesse de Mouchy, s'il vous plaît ! »

T. G.

LE TABLEAU D'ÉDOUARD DETAILLE



Au Salon de cette année, comme déjà l'an dernier, au Salon du Centenaire, triomphe Edouard Detaille.

L'an dernier, c'était *le Réve*, ce tableau si vite et si justement célèbre, où étaient symbolisées toutes les espérances de la Patrie. On s'en souvient : sur la plaine immense où va se livrer la grande bataille, à perte de vue, au pied des faisceaux dressés, les soldats dorment. L'alerte a été rude, l'étape longue. A présent, tous sont en ligne et, sous l'aube blanchissante à l'Orient qui les éclaire

confusément, ils reposent. Le drapeau, dans sa gaine noire, est placé sur deux des faisceaux. Au-dessus, dans le ciel encore ennuyé, passent comme un vol d'aigles les soldats de la France, les vainqueurs, ceux de Fontenoy et de Yorktown, ceux de Jemmapes et de Fleurus, ceux de Lodi et d'Austerlitz, ceux d'Isly et de Sébastopol. Chacun brandit son drapeau que gonfle un vent de victoire. Chacun jette au passage, à ces soldats endormis, son nom, le nom d'une de ces batailles qui ont fait la nation indépendante et libre, glorieuse et fière. Ceux qui furent hier parlent à ceux qui seront demain, et dans ce grand silence de la plaine endormie, on n'entend que les voix des morts.

Cette leçon que donnait Detaille avec le cœur d'un patriote, avec le génie d'un artiste inspiré, tout le monde l'a comprise. Les peintres l'ont acclamé leur maître, et par un vote dont on se souvient, lui ont décerné la médaille d'honneur. Tout de suite, le tableau, acheté par l'Etat, est devenu populaire, et il est presque impossible aujourd'hui d'en compter les reproductions.

Or, cette année, Detaille a prouvé qu'il pouvait grandir encore, et se mesurant aux maîtres qui ont voulu donner du mouvement le sentiment et la synthèse, il s'est montré du premier coup l'égal des plus illustres. Mais son tableau n'est pas seulement une œuvre picturale hors ligne, c'est plus et mieux.

Au galop, l'artillerie de la Garde impériale vient prendre position. Debout sur ses étriers, le sabre haut, le colonel commande halte. C'est un soldat robuste, élégant et fort. Sur sa poitrine battent les médailles qui rappellent les campagnes victorieuses. Qui ce colonel ? L'appellerez-vous Vassoigne, comme le dernier, celui qui, depuis 1866, commandait le régiment monté de la Garde ? Peu importe ; c'est l'incarnation de l'ancienne armée, de cette Garde qui, comme l'autre, sut mourir, de ces régiments d'artillerie les plus beaux qu'on ait vus à la parade, les plus fiers qu'on ait vus au feu. Cet uniforme qui, aux galas, se couvrirait comme d'une cuirasse d'or, ce colback noir qui se chargeait d'aigrettes et de passements, est resté dans les yeux de ceux qui l'ont vu un éblouissement. Mais plus beau paraissait-il encore peut-être, cet uniforme, dans sa sévérité des jours de bataille, sans les fanfreluches volantes, tout noir, égayé seulement par les boutons d'or du plastron, par la bande d'or de la culotte, par le nœud hongrois qui courait sur les bras, par la bordure du tapis de selle et des couvre-fontes, aux N couronnées. Le cheval du colonel est noir comme l'uniforme. Il vient au galop, soulevé dans une foulée puissante, couvert d'écume et voulant l'espace, avec, derrière lui, le bruit terrifiant des batteries. Tout court, tout galope, tout se hâte ; tout est envahi par ces canons. Et au geste du colonel, tout va brusquement s'arrêter. Déjà le trompette sonne et l'adjudant-major, retenant son cheval, s'apprête à transmettre les ordres. Cette furie s'ordonne, non comme une charge, mais comme une opération mathématique. Il semble que, comme Seruzier à Wagram ou Drouot à Lutzen, celui-là qui commande va trouver l'ennemi en accumulant de la mort.

D'autres diront la superbe allure de ce cheval noir, le merveilleux dessin de ces raccourcis audacieux ; ils loueront, comme il convient, l'attitude, le geste, le cri même qu'on entend, du personnage ; ils raconteront l'habileté du peintre et exprimeront en des termes techniques leur admiration pour ce cheval blanc que monte le trompette, pour ces fonds tout remués d'hommes et de chevaux, pour ce grouillement à l'infini des êtres. Il ne convient de retenir aujourd'hui que l'impression générale, l'émotion profonde qui saisit le public et d'en tirer la conséquence.

Édouard Detaille est mûr pour l'Académie des Beaux-Arts.

Si l'an dernier le *Réve* ne lui avait point mérité la médaille d'honneur, nul doute que ses pairs, les peintres, ne la lui eussent unanimement décernée. Un fauteuil est vacant à l'Institut, il lui appartient et, tout entier, le public l'y nomme. Jamais carrière mieux remplie ; jamais talent plus constamment en progrès ; jamais efforts plus méritoires n'auront soutenu une candidature plus populaire. Depuis 1868, depuis le Salon où à vingt ans Detaille débutait en exposant ses petits tambours, jusqu'à aujourd'hui, le travail a été incessant, la conscience absolue et la montée continuelle. De l'anecdote, il s'est haussé à l'histoire ; des tableaux de chevalet à des toiles énormes qu'il sait aujourd'hui remplir comme les maîtres avec un seul personnage ; de la représentation un peu morne parfois, quoique toujours précise des êtres, au mouvement dans ce qu'il a de plus insaisissable. Égal dans l'illustration à Raffet et à Horace Vernet, il a comme eux élevé son monument : *L'Armée française*, un livre qui demeurera l'œuvre la plus étonnante qu'un artiste ait exécutée de ce temps, parce que tout s'y trouve réuni : l'exactitude la plus scrupuleuse et l'art le plus achevé. On ne reproche à Detaille que sa jeunesse. Hélas ! Les années ont couru depuis le temps où presque imberbe, il venait à Châlons s'engager dans un bataillon de mobiles et sollicitait de partir, tout de suite, dans l'armée de Mac-Mahon. Il y a vingt ans passés et depuis lors, que d'œuvres accumulées, toutes intéressantes, toutes distinguées, quelques-unes, comme les dernières, d'un maître.

Au reste, quand Detaille, plus sévère pour lui-même que qui que ce soit ne peut l'être, n'est point satisfait d'un de ses tableaux, il a un mode de critique qui ne peut appartenir qu'à lui : il détruit le tableau. Ainsi fit-il en 1881 pour son immense toile : *La Distribution des Drapeaux*. L'Etat l'avait achetée, mais non encore payée et le tableau était déposé au palais de l'Industrie. Un beau matin de l'hiver suivant, Detaille s'y présente. Il demande si le tableau est bien encore sa propriété ; sur la réponse affirmative, il approche une échelle, y grimpe, tire méthodiquement un rasoir de sa poche et se met à découper le tableau à grands traits, réservant simplement les parties qui lui paraissaient acceptables. Du reste, il fit un paquet dont il éclaira gaiement un poêle qui avait la prétention de chauffer ces solitudes.

Dans sa carrière un tel fait n'est pas isolé. Il n'y a même point à dire qu'il est louable, mais il est l'indice d'un caractère. L'enfant prodige a voulu devenir un maître. Il l'est.

FRÉDÉRIC MASSON.

LA VIE DE PARIS

En librairie, il s'est produit des événements importants. Un volume de vers de M. Auguste Vacquerie, un livre de nouvelles de M. de Maupassant, un roman de M. Octave Feuillet et un album de Caran d'Ache.

Je n'entreprendrai pas d'analyser le *Futura*, de M. Vacquerie. Je me bornerai à dire que, dans ce poème philosophique, d'une grande élévation d'idées, sous une forme inspirée par la dernière manière de Victor Hugo et avec un incontestable talent, l'auteur a soulevé les questions sociales les plus ardemment controversées. La lecture de ce livre assurément n'est pas accessible à tous ; mais la haute valeur littéraire de l'œuvre, la sincérité absolue du poète et l'audace de la tentative assurent à *Futura* un grand retentissement dans le monde des lettrés.

L'Inutile Beauté est, par contre, un livre aimable entre tous. M. Guy de Maupassant s'y montre comme toujours le plus ingénieux, le plus varié, le plus séduisant des conteurs français.

Honneur d'Artiste comptera certainement parmi les meilleurs ouvrages de M. Octave Feuillet. On y retrouve la perfection du langage, l'intérêt de l'invention et le charme des tableaux qui sont la caractéristique du talent de l'auteur. Aucun roman ne me paraît plus digne d'être recommandé aux lecteurs du FIGARO ILLUSTRÉ.

Le second *Album Caran d'Ache*, que vient de faire paraître la librairie Plon, est — comme tout ce que produit le joyeux artiste — de la plus désopilante et de la meilleure gaieté. Quelques-unes des pages de cet album, qui, pour la plupart, ont paru dans le *Figaro*, sont déjà célèbres et c'est un régal de les revoir dans un joli volume d'une impression soignée.

D'autres livres de bonne compagnie méritent encore que nous les signalions. Parmi ceux-ci *L'Abbé Roitelet*, de M. Ferdinand Fabre, qui, avec deux dessins de J.-P. Laurens, inaugure la « Nouvelle collection Charpentier ». Ce conte charmant a été publié en décembre dernier dans le « Supplément littéraire » du *Figaro*.

Enfin la *Marie-Antoinette*, que vient d'éditer la maison Boussod, Valadon et Co. L'aimable et solide érudition de M. Pierre de Nolhac a reconstitué la Marie-Antoinette vraie, détruisant de toutes pièces la légende calomnieuse créée par les pamphlets et les

intrigues de cour. Trente-sept planches reproduisent, avec l'impeccable fidélité de la photogravure, tout ce que l'art du dix-huitième siècle a produit de plus délicat, notamment le portrait de la Reine, par Janinet.

Dans le sentiment attendri que nous éprouvons tous en songeant à Marie-Antoinette, il y a quelque chose qui ressemble à un remords. Notre dix-neuvième siècle a recueilli les bénéfices de la Révolution de 1789, mais, à part nous, nous ne pouvons éviter de nous ressouvenir qu'elle a fait couler le sang d'une reine.

C'est à ces intimes pensées que répond l'œuvre de M. de Nolhac.



Les théâtres parisiens, pour la plupart, tiennent des succès. Ceci explique le peu de nouveautés que nous avons à enregistrer pour le mois écoulé.

A Cluny, l'*Enlèvement de Sabine*, de M. Léon Gandillot, a très chaleureusement réussi. C'est une pièce gaie, bien faite, vive d'allure et d'un dialogue très amusant.

Les Folies-Dramatiques ont repris *Rip*, dont l'éloge n'est plus à faire.

Enfin l'Odéon a donné *la Vie à deux*, ayant pour thème l'inévitable divorce, comédie très fantaisiste, un peu trop compliquée peut-être, mais néanmoins fort drôle et luxueusement montée.

Quant au *Mahomet*, de M. de Bornier, il n'a pas été joué et ne le sera vraisemblablement jamais. Cette représentation nous aurait, paraît-il, attiré des difficultés avec la Sublime-Porte. Le gouvernement de la République a interdit la pièce pour complaire au Commandeur des Croyants et celui-ci s'est déclaré satisfait. Tout est pour le mieux.



Redfern a créé pour nous la toilette qu'a reproduite M. Gorguet, sur la couverture de ce numéro.

Elle est en serge orientale, couleur biscuit clair, brodée à la main en fil d'or égyptien.



La Plaza de Toros rouvre ses portes avec la solennité qui convient à ce luxueux et éblouissant spectacle.

Très discutées longtemps à Paris, les courses de taureaux, telles qu'elles ont été courues l'an dernier, constituent une distraction fort émouvante, c'est vrai, mais n'ont rien cependant qui puisse soulever nos légitimes répugnances pour le sang versé. Il est indiscutable que le public parisien y prend un goût très vif, et les salles comblées, que faisaient en 1889 les arènes de la rue Pergolèse, se reverront, c'est probable, en 1890.

UN TEL.



UNE NOUVELLE FIGURE DE COTILLON

LE TRAIN

On a préparé douze morceaux de carton, d'environ trente centimètres sur vingt. Sur chacun d'eux l'on a tracé en très gros caractères, soit au moyen de lettres à jour, soit en se servant de ces plumes dites *audascrip*, ou encore avec un crayon de couleur, une des indications suivantes : Locomotive, tender, fourgon des bagages, compartiment des chiens, première classe, deuxième classe, troisième classe; sleeping-car; service des postes, service des prisons, dames seules, fumeurs.

On a reproduit ces mêmes indications sur des cartons plus petits, d'environ dix centimètres sur huit.

Au cours du cotillon, le conducteur du cotillon emmène dans

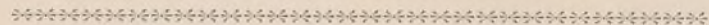
une pièce à part douze danseurs; il suspend au cou de chacun, au moyen d'une faveur, un des douze grands cartons que l'on place de façon qu'il s'applique sur leur dos. Lorsque les douze danseurs sont ainsi affublés, ils se placent les uns derrière les autres, chacun tenant les bras tendus et les mains posées sur les hanches de celui qui le précède : la locomotive va en tête, naturellement, puis le tender, le fourgon de bagages, etc., etc.

Pendant ces préparatifs on a distribué à douze dames les douze petits cartons.

Le train ainsi composé fait alors son entrée dans le salon, au son d'une musique appropriée. Lorsqu'il a suffisamment circulé, le conducteur du cotillon frappe dans ses mains et les dames doivent s'élancer aussitôt, pour aller rejoindre le cavalier qui porte dans le dos l'inscription correspondante à celle qui figure sur le petit carton.

Si la dame n'a pas été attentive au moment du passage du train, et qu'elle ne trouve ou ne reconnaisse pas tout de suite son cavalier, celui-ci a le droit de prendre une danseuse parmi celles qui n'avaient pas reçu de petit carton.

M. D.



Le mois financier

Le marché a été très agité; les spéculateurs à la baisse ont eu deux atouts dans leur jeu, celui des élections municipales et celui de la grande manifestation. Ils ont tenté de peser sur les cours, mais leurs efforts ont été déjoués par la victoire du gouvernement aux scrutins du 27 avril et du 4 mai, et par sa déclaration nette et ferme de maintenir, coûte que coûte, l'ordre dans les rues.

Nos Rentes ont donc repris leur calme habituel, et leur mouvement ascensionnel s'est carrément dessiné : le 3 0/0 perpétuel dépasse franchement le cours de 89 et s'inscrit à 89.40; l'Amortissable s'avance à 93.10; le 4 1/2 0/0 (coupon de 1.125 détaché) se maintient à 105.85.

Les fonds d'Etat étrangers ont subi des fortunes diverses; ceux dont la conversion est à l'ordre du jour ont été poussés en avant : nous trouvons l'*Unifié d'Egypte* à 488.12; le Turc 4 0/0 à 18.55; la première valeur a donc gagné dans le mois près de 10 francs, la seconde plus d'un point.

Nos établissements de crédit se sont bien conduits : La *Banque de France* se tient à 4,200; le *Crédit Foncier* est ferme à 1,335; le *Crédit Lyonnais* à 715.

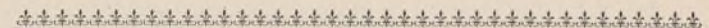
Le Suez est sans changement à 2,305; le *Gaz Parisien* est plus faible à 1,335.



Conversion Turque. — La Banque Ottomane procédera, le 22 courant, à la conversion des priorités turques.

Conversion Egyptienne. — Nous lisons dans l'*Evening-Standard* que Tigrane-Pacha et M. Palmer ont eu une entrevue satisfaisante avec M. Ribot, ministre des affaires étrangères, qui a exprimé l'espoir que la France pourrait bientôt donner son adhésion au projet de la conversion égyptienne.

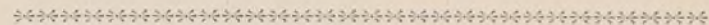
Le fac-simile en couleurs, grand format, des *GLANEUSES*, de J.-F. Millet, sera mis en vente le 15 juin prochain, chez Strauss, 5, rue du Croissant, qui a déjà édité dans le même format le fac-simile de l'*ANGELUS*.



LE FIGARO-SALON DE 1890

Est en vente chez tous les libraires et à l'Hôtel du FIGARO

Prix du fascicule : 2 francs. — Souscription aux cinq fascicules composant l'album complet : 10 francs. — Carton-emboîtement spécial : 2 fr. 50 (franco par poste : 3 fr. 50).



ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

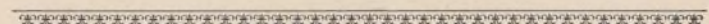
PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, *Union postale* : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue Paul-Lelong (Messageries du *Figaro*.)

L'Éditeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, aux Messageries du *Figaro*, 8, rue Paul-Lelong.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Co, Asnières.





LE SOUPER DE LA TOUSSAINT

PAR AUGUSTIN FILON

Il y avait deux mois que Charles Hazelrigg était tombé, à la tête de sa compagnie, en défendant contre les Français un obscur village de Westphalie, deux mois que sa dépouille avait été confiée à la terre allemande, lorsque la nouvelle de sa mort parvint à Brownlow. Double deuil pour le manoir et pour le presbytère, car Charles était le fils de *squire* Hazelrigg et le neveu de *parson* Hazelrigg, dont il devait épouser la fille sa jolie cousine Elsa.

Les Hazelrigg, de Hazelrigg-place, sur les confins du Devon et du Somerset, sont une bonne famille, mais ne se perdent pas dans la nuit des temps. Ils apparaissent dans l'histoire sous Henri VIII : on les voit aider, avec entrain, au pillage de la magnifique abbaye de Burnlough. Ils achètent du roi, à vil prix, les meilleures terres des moines, et soutiennent la Réforme avec la même ardeur que les détenteurs des biens d'émigrés devaient mettre, chez nous, à défendre la République. La famille atteint, sous les premiers Stuarts, son apogée d'influence et de fortune, embrasse, au temps des troubles, la cause du parlement, et décline, à partir de la Restauration, engourdie dans l'oisiveté provinciale et tapie de sa gentilhommière, d'où elle ne sort plus.

Au commencement de la guerre de sept ans, elle a pour représentants, comme il a été dit, le *squire* et le ministre. L'aîné des deux frères, Percy, habite Hazelrigg-place, une bâtisse anglo-normande, en pierres grises du pays de Galles, ruinée aux trois quarts par le canon des royalistes; le plus jeune, Thomas, demeure dans la lourde maison carrée de briques rouges noircies, qui est la résidence des vicaires depuis cinq quarts de siècle. Percy est « magistrat », Thomas a reçu les ordres. « Diable m'emporte si je me rappelle pourquoi ni quand ! » dit-il lorsqu'il fait allusion à ce lointain événement. En réalité, il est entré dans l'église pour garder dans la famille le bénéfice qui est au choix du *squire*.

Mais ni les fonctions judiciaires de l'aîné, ni le caractère sacerdotal du cadet n'ont laissé d'empreinte sur leur esprit ou dans leur façon d'être. En politique, ils ne se souviennent plus s'ils sont *whigs* ou *tories*; ils savent seulement qu'ils votent avec les amis du duc de Newcastle. Leur littérature consiste dans l'almanach, renouvelé chaque année par le colporteur, dans quelques numéros dépareillés du *Gentleman's Magazine* et de la

Post. N'est-on pas assez savant quand on connaît à quelles dates tombent Pâques et la Pentecôte, le jour de la fête de Sa Majesté, le jour où les taxes sont dues, la date des foires et marchés, le prix de l'avoine et du blé, quand on sait encore que le premier ministre s'appelle M. Pitt, et que l'Angleterre est la plus grande nation du monde.

Les deux frères péchaient, chassaient, juraient, fumaient et buvaient ensemble. Pour la quantité de vin de France et de vin d'Espagne qu'ils pouvaient absorber dans une soirée, voir, *passim*, *Tom Jones*, le chef-d'œuvre de Harry Fielding, qui, génie à part, ressemblait, trait pour trait, aux Hazelrigg. La seule différence entre les deux frères, c'est que le vicaire était plus bruyant, plus emporté, qu'il aimait davantage les chevaux et les chiens, tandis que le *squire*, taciturne et quelque peu hypocondriaque, avait un vague penchant pour les questions théologiques. Dans sa jeunesse, Percy avait couru les filles... Thomas s'était abstenu : il n'y tenait pas.

Elsa Hazelrigg avait grandi entre ces deux hommes, dont elle était l'idole. Veufs tous deux de bonne heure, par une bizarre ressemblance de leurs destinées, l'élément féminin, à Hazelrigg-place, comme à Brownlow-Vicarage, n'aurait été représenté que par deux vieilles femmes de charge et trois ou quatre maritornes à rouge tignasse, si la petite Elsa n'avait éclairé de sa présence ces logis maussades. Tout ce qui restait d'âme chez les deux vieillards, appartenait à Elsa et paraissait dans leurs yeux, quand ils la regardaient, en une petite flamme joyeuse. Elle disparue, la flamme s'éteignait. Elsa était leur seul idéal, leur vivante poésie, leur lien avec le monde qui ne se voit pas, la jeunesse de leur vieillesse.

Elle avait reçu l'éducation que recevaient alors les filles de son rang, c'est-à-dire qu'elle ne savait rien si ce n'est lire et écrire, sans aucune orthographe. Elle pouvait aussi préparer des rôties au vin chaud, composer un pâté de venaison, fabriquer les *buns* du *bon vendredi*, et faire un pudding de Noël, ce fameux pudding qui occupe tout un mois de l'année : car on en parle huit jours, on met une semaine à le confectionner, une autre semaine à le manger, et il faut encore huit jours pour le digérer. Quoiqu'elle vécût à la campagne, Elsa ne la connaissait guère que pour la traverser, en voiture, lorsqu'elle se rendait avec son père à une

assemblée ou à une foire voisine. En effet, l'idée de se promener à pied ne fût pas venue à des personnes bien nées. Il suffit de savoir comment étaient alors chaussées les femmes d'un certain rang pour comprendre l'absurdité d'une telle fantaisie. Une fois dans sa vie, Elsa avait enfilé des sabots et couru jusque chez la fermière où elle avait vu traire une vache, et tiré elle-même un œuf de dessous la poule. Elle s'en souvenait comme d'une circonstance extraordinaire.

Quand Elsa eut douze ans, son père fit venir et installa dans la maison la tante Margaret, pour servir de chaperon à la petite et lui apprendre à se comporter comme une demoiselle. La tante Mar-

garet était accompagnée de son fils, un adolescent de treize ou quatorze ans, dont l'humeur studieuse et sédentaire faisait présager un clergyman. On s'habitua à l'idée qu'il hériterait un jour du bénéfice, après la mort de *parson* Hazelrigg, le plus tard possible, s'entend.

La mère et le fils étaient silencieux, modestes, actifs, glissaient dans la maison comme des souris. Tante Margaret connaissait le monde. Elle avait assisté au couronnement de George II, aux *masquerades* de Covent-Garden, aux fêtes chinoises du Vauxhall. Elle pouvait parler sciemment du jardin de Marylebone et de la Folie flottante, sur la Tamise. Elle avait vu jouer les pièces de



Congreve et parlé une fois à M. Pope. Ce célèbre nain lui avait trouvé des façons si parfaites qu'il l'avait prise pour une compatriote de son ami, M. de Voltaire, et lui avait dit en français : « Je vous rends mille grâces. » Ces choses-là se gravent dans la mémoire; pour ne pas l'oublier, tante Margaret racontait l'anecdote une ou deux fois par semaine. Lorsqu'une telle personne disait : « C'est ainsi qu'on s'assoit, ainsi qu'on marche, ainsi qu'on prend du tabac, qu'on fait la révérence, qu'on donne la main à un gentleman », qui donc aurait pu contester sa compétence ou se révolter contre ses arrêts? *Parson* Hazelrigg l'admirait; s'il n'avait détesté les femmes, « qui ne sont bonnes qu'à gâter et à désoler la vie », il l'eût épousée; « oui, pardieu! il eût fait cette sottise! »

Elsa, à sept heures du matin, était habillée, grimpée sur ses hauts talons, serrée à étouffer dans son *corps* qui écrasait sa jeune poitrine et lui rejetait le buste en arrière. On ne la poudrait que le dimanche; on la coiffait seulement tous les deux jours. Imaginez un teint blanc, un ovale pur, le nez fin et le menton légèrement pointu, un front bombé dont la coiffure du temps dessinait le beau contour, de grands yeux noirs un peu tristes, la lèvre inférieure tombante, le cou mince et gracieux, une jolie démarche, quoique incertaine. En somme une figure muette. Les jeunes

visages, lorsqu'on ne leur a pas appris à mentir, sont des énigmes : le caractère, indécis, n'y a pas mis son sceau, la vie n'y a pas encore marqué son empreinte.

Son amie la plus intime demeurait à quarante milles. Elle la voyait peu, ne lui écrivait pas, et pour cause. Les jours de pluie, lorsque, dans les grandes pièces désertes où les étoffes sentaient le vieux, la moisissure de l'hiver lui glaçait le dos, lorsque le large vent de l'Atlantique passait, en soupirant, avec une ineffable tristesse sur les *moors* du Devon, Elsa se sentait le cœur gonflé et inquiet; un ennui obscur lui serrait la gorge et faisait monter à ses yeux des larmes qu'elle eût rougi de montrer à sa tante. Molly, la femme de chambre, lui avait prêté le *Voyage du pèlerin*, de Bunyan. Dans une pièce où l'on mettait sécher des pommes, elle trouva un trésor de vieux livres, amassés par un aïeul qui se piquait de littérature : une traduction de la *Gerusalemme liberata*, la *Reine des Fées*, de Spenser, et la *Nymphidia*, de Drayton; l'*Anatomie de la Mélancolie*, de Burton; deux ou trois drames de Shakspeare, corrigés et réécrits par Dryden; un vieil exemplaire des *Emblèmes*, de Quarles, avec une curieuse image au frontispice de l'édition *princeps*. Cette gravure représentait une âme, sous la figure d'un petit être singulier, enfermé à l'intérieur d'un squelette humain et regardant au travers des côtes

comme un prisonnier entre les barreaux de sa cage. Elsa lut tout cela pêle-mêle, pendant les longs après-midi d'hiver. Les sentiments bizarres, les imaginations extraordinaires dont ces livres sont pleins, firent irruption en tumulte dans son cerveau. Puis tout se tassa et rentra dans le calme. Elle n'en avait pas compris la moitié, elle n'en retint pas le quart. Avec le reste, elle forma et peupla un monde étrange d'allégorie et de rêverie, où elle vécut. Sa nourrice, catholique romaine, lui parlait souvent des anges et des saints. Ces anges, ces saints, elle les mêla avec les

héros symboliques de Bunyan et de Spenser, avec les fées, les gnomes, les elfes auxquels on croyait encore autour d'elle, dans la domesticité et parmi les paysans. Elle eut ainsi, dans sa solitude, une compagnie invisible et toujours présente qui lui parut plus réelle que la réalité.

..

« Quand vous aurez seize ans, vous épouserez votre cousin Charles. »



Ce point étant réglé, il n'y avait plus à s'en tourmenter. Comme on moissonne en août, comme on vendange le houblon en septembre, comme on patine sur les étangs gelés à Christmas, ce mariage devait avoir lieu à son heure, en sa saison. Un jour, elle serait la femme du squire, la maîtresse de Hazelrigg-place, qui était la grande maison du pays. Quoi de plus beau ? On possédait, au presbytère, un portrait de Charles Hazelrigg, à vingt ans, peint par un élève de sir Godfrey Kneller. Ce portrait était horrible, mais Elsa n'en voyait rien ou n'osait se l'avouer. D'ailleurs, il n'était peut-être pas ressemblant. Il y avait huit ans qu'elle n'avait vu son fiancé, maintenant âgé de trente ans. Lorsqu'il était venu pour la dernière fois, sa moustache piquait très fort. Il l'avait prise dans ses bras de géant, l'avait élevée à la hauteur de sa figure, lui enfonçant ses doigts de fer dans les côtes... C'étaient des hommes vraiment rudes, les soldats de ces temps-là, tous un peu cruels et ivrognes comme leur général, Cumberland-le-Boucher.

Il y avait deux histoires, toutes différentes, que les domestiques du château et du presbytère répétaient, avec une égale admiration, sur le compte de Charles Hazelrigg. Après la bataille de Lauffeldt, son général l'avait embrassé devant toute l'armée. Une autre fois, il avait gagné un gros pari en vidant sa botte, pleine

de vin des Canaries. Et c'était une botte si terriblement grande !

Le mariage avait été reculé à cause de l'entrée en campagne ; il devait avoir lieu à la Saint-Michel, et, tout à coup, le 29 juillet, on apprit la mort du jeune Hazelrigg.

Quel coup ! c'était l'anéantissement de toutes les espérances, la fin de la race !... Le vicaire devint pourpre, et poussa un violent juron en frappant la table de son poing fermé. Le squire pâlit et baissa la tête ; ses lèvres tremblèrent, mais il se maîtrisa : « C'était un bon garçon, dit-il, un vrai Hazelrigg !... que la volonté de Dieu tout-puissant soit faite ! »

Le soir, ils burent plus que de coutume.

Quant à Elsa, elle ne pleura pas ce jour-là : elle n'éprouvait d'autre sensation qu'un étonnement qui allait jusqu'à la stupeur. Mais le lendemain, lorsqu'elle se vit en deuil, et que les dames du voisinage, lui offrant de cérémonieux compliments comme à une veuve, la regardaient avec compassion en murmurant « *poor dear, poor thing !* » elle se fit l'effet d'une petite personne fort malheureuse.

Alors elle éclata en sanglots et cacha sa tête dans le cou de tante Margaret, dont elle inonda le corsage d'un torrent de larmes.

Elle alla se promener dans le jardin avec son cousin Donald,

marchant à pas comptés, comme il convient aux personnes affligées. Ils s'assirent, silencieux, dans un cabinet de verdure, formé par des ifs taillés en rond. Les yeux attachés aux boucles de ses souliers, Donald se taisait, respectant la douleur de sa cousine. Un aimable enfant, ce Donald ! Oh ! rien qu'un enfant ! Quoiqu'il eût dix-neuf ans, Elsa, par une bizarre disposition mentale, était portée à le croire plus jeune qu'elle. Était-ce oubli des dates ? ou parce qu'elle était femme ? ou parce que, seule, elle avait lu les vieux livres de la chambre où l'on séchait les pommes ? Celui-là n'avait pas de moustache ; il parlait d'une voix douce et timide ; son joli visage était celui d'une fille ; son pas ne s'entendait point ; son regard avait l'air de dire des prières... Ce n'était pas lui qui eût vidé d'un trait sa botte pleine de vin ! Ce n'était pas lui qu'on pouvait se figurer, dégouttant de poussière, de sueur et de sang, embrassé par son général sur le champ de bataille !

« Ma pauvre cousine, murmura-t-il... Vous l'aimiez bien, n'est-ce pas ? »

— Qui ? Charles ? Oh ! sans doute ! C'est-à-dire... je crois que oui. Mais l'amour, Donald... »

Elle s'arrêta. Les yeux bleus profonds de Donald s'étaient levés et l'interrogeaient.

« L'amour ? »

— Rien... Je voulais dire... mais vous ne pouvez comprendre ces choses, Donald. Vous êtes tout à Dieu et ne lisez rien que Hooker et Tillotson, rien que des livres de théologie. »

Donald ne protesta point, et par son silence se reconnut incompetent dans les choses de l'amour.

« Je n'ai vu Charles que trois ou quatre fois, reprit Elsa, mais il était mon fiancé et toutes mes pensées lui appartenaient. Elles lui appartiendront jusqu'au dernier soupir, et je sens que nul ne prendra jamais sa place dans mon cœur... Comme ces dames le disaient tout à l'heure, je suis la veuve d'un héros, je ne l'oublierai pas. »

Elle était de bonne foi, mais ne pouvait s'empêcher d'admirer le petit discours qu'elle venait de prononcer et dont elle ne se croyait pas capable. Ainsi auraient parlé les filles incomparables des drames et des romans qu'elle avait lus. Quel effet ne devaient pas produire de tels sentiments sur l'âme de Donald ! De quels respects devaient-ils la pénétrer !

Ce fut donc avec la conscience de son importance accrue, et une réelle dignité, tempérée par une douceur extrême, qu'elle dit en se levant :

« Mon cousin, continuons notre promenade, je vous prie. »

Et ils passèrent gravement, se tenant la main, sous les charmilles, à travers les quinconces et les boulingrins, où, six mois auparavant, ils jouaient au *battledoor* et au *shuttlecock*.

« Molly, qui a mis ces fleurs dans ma chambre ? »

C'était une touffe de roses blanches, cernée d'un cordon de violettes. Un vrai bouquet de deuil, charmant dans son élégante tristesse. Elle l'approcha de son visage et en aspira, avec délices, le parfum suave ; puis elle répéta :

« Qui donc a mis ces fleurs dans ma chambre ?... Hé bien ! qu'avez-vous, Molly ? Vous voilà toute blême. Vous allez briser mon peigne. »

En effet, Molly avait laissé tomber le peigne d'écaille qu'elle avait en main.

« Oh ! miss Elsa, si c'était... »

— Qui donc ?

— J'avais juré de ne pas vous le dire... mais...

— Mais vous mourez d'envie de parler... Hé bien ! dites : Qu'y a-t-il ?

— Miss Elsa, on prétend que le jeune squire revient.

— Quelle sottise.

— Ce n'est pas une sottise. Jim, le garçon d'écurie, l'a vu.

— Il l'a vu ?

— Comme je vous vois... C'est-à-dire... il a vu une lumière se promener toute seule dans le jardin.

— Il était ivre.

— Et mistress Jamieson, la femme de charge, a entendu des bruits, des pas lourds, très lourds... Oh ! mon Dieu ! j'ai peur rien qu'à le répéter !...

— Elle a rêvé... Alors, vous vous imaginez que ces fleurs ?...

— Mais, mademoiselle, personne n'a pu pénétrer dans votre chambre qu'un être surnaturel. La porte était fermée en dedans, et la fenêtre du cabinet à des barreaux. Pour sûr, c'est lui. Emporterai-je les fleurs ?

— Mais non, pourquoi ?

— C'est vrai, cela n'aurait qu'à le fâcher. »

Elsa était un peu émue. Mais il ne convenait pas à une fille de qualité, à une héroïne qui avait lu Shakspeare et Spenser de trembler comme une petite paysanne ignorante. Avec un courage extraordinaire, elle respira de nouveau les fleurs. Vraiment, le parfum en était subtil, grisant, étrange. L'imagination

aidant, il lui sembla que ce n'était point l'odeur des fleurs terrestres.

Plusieurs fois, dans la journée, le souvenir de cet incident singulier visita son esprit.

Le soir, elle y songeait encore à sa fenêtre, les yeux fixés sur les dernières lueurs du couchant. La nuit était presque venue et la première étoile s'allumait, blanche et claire, au-dessus des brumes rouges de l'horizon. L'air était immobile ; le village, les bois, la plaine, tout se taisait. Un soupir faible, mais prolongé et parfaitement distinct, se fit entendre derrière la jeune fille ; en même temps, elle crut sentir un souffle effleurer son cou. Elle se retourna, et ne vit rien... que l'ombre épaisse qui avait déjà envahi l'appartement. Elle tressaillit et appela Molly. Ensemble elles visitèrent les cabinets et les armoires, sondèrent les recoins soulevèrent les rideaux, sans trouver personne.

Elsa causa longtemps avec sa femme de chambre, après que celle-ci l'eût dévêtue, et lorsqu'elle fut au lit, n'osa souffler la lumière.

Un peu avant que le jour parût, elle fut réveillée sans savoir pourquoi. Sa chandelle avait achevé de se consumer. Frissonnante, raidie par une peur vague, la jeune fille se dressa sur le coude et fouilla, d'un œil épouvanté, les ténèbres qui l'entouraient. Une clarté surnaturelle illuminait le portrait de son fiancé. Des sons lents et plaintifs traversaient les murs. Était-ce le bruit du vent ? Non, la nature était endormie, cette nuit-là, dans un calme profond. Des cordes de viole ou de harpe, frôlées par des mains immatérielles, pouvaient seules vibrer ainsi. Ces vibrations formaient une sorte d'air, une mélodie douloureuse et tendre, d'un accent inconnu qui pénétrait la jeune fille et la glaçait : c'était le chant d'une âme en peine, torturée d'amour. Elsa écoutait, terrifiée et fascinée. La chair hérissée sous la caresse invisible de cet amour d'outre-tombe.

Combien de temps cet état dura-t-il ? Elle n'aurait pu le dire. Un coq chanta, les sons cessèrent ; Elsa retomba endormie sur l'oreiller.

Le matin, elle croyait avoir rêvé, mais ses yeux, lorsqu'elle les ouvrit, tombèrent sur un bouquet de scabieuses et d'immortelles qui avait remplacé les violettes et les roses.

Elle se leva fort agitée. Elle avait besoin de faire des confidences, mais n'osait parler à son père ni à sa tante Margaret. L'un était trop rude, l'autre trop civilisée. D'ailleurs, il lui répugnait de conter son secret aux personnes plus âgées, qui ne comprennent pas ou ne comprennent plus les choses de l'amour. Son revenant n'était pas un revenant comme les autres. Surnaturel ou non, c'était un amoureux.

Pourquoi ne se confierait-elle pas à son petit cousin ?

Donald ne la gronderait pas, ne rirait pas ; Donald l'écouterait patiemment jusqu'au bout ; il la plaindrait... Ce serait déjà quelque chose d'en parler ensemble. C'est pourquoi, après de longues hésitations, elle s'ouvrit à son cousin, qui lui prêta une attention profonde.

« L'aventure est singulière, dit, en rêvant, le futur homme d'église. Sans doute, ce sont des hallucinations que Dieu vous envoie pour éprouver votre vertu... Ou peut-être êtes-vous possédée ? »

— Moi, possédée ! Se pourrait-il ?

— Il se pourrait... Mais, rassurez-vous, on connaît cinq manières de chasser les démons... Je vais relire ce que dit saint Jérôme sur la possession. Et, cette nuit, si vous voulez, je veillerai avec vous. »

Elsa accepta avec empressement.

A onze heures, Donald frappait à la porte de la chambre, avec un gros livre sous le bras. La jeune fille, vêtue d'un peignoir à longs plis et à grands ramages, lui ouvrit.

« Merci, dit-elle simplement. »

— J'ai ici quelques formules qui peut-être nous seront utiles. »

Ils s'assirent l'un près de l'autre, causèrent doucement dans le silence de la maison endormie. Rassurée par la présence du jeune homme et fatiguée de l'insomnie de la veille, l'enfant s'assoupit, la tête appuyée à l'épaule de Donald et tenant sa main. Dans ce demi-sommeil, des soubresauts nerveux la secouaient.

« Rien ? demandait-elle, en ouvrant brusquement les yeux. »

— Rien encore ! »

Alors elle tombait dans un nouvel assoupissement et dans de nouveaux rêves où Donald se confondait étrangement avec Charles Hazelrigg.

Il lui semblait que la paume brûlante de son cousin donnait la fièvre à sa propre main et qu'un fleuve de feu se répandait de là dans ses veines.

Il lui semblait aussi à travers ses paupières mi-closes et le rideau de ses longs cils, voir Donald penché vers elle et la regardant avec une expression toute nouvelle. Mais qui peut tracer la limite entre les chimères de l'imagination qui veille et les illusions décevantes des songes ?

Minuit sonna, puis une heure, puis deux heures. Le coq chanta

encore. Alors Donald se leva, dégagea respectueusement la jolie tête ensommeillée qui s'abandonnait sur sa poitrine.

« Nous n'entendrons rien cette nuit. Dormez bien, ma cousine. »

Et après lui avoir baisé le bout des doigts, il se retira avec son gros livre.

La nuit suivante, la musique recommença, si lamentable, si désespérée qu'Elsa en ressentait comme une pitié. Elle ne put s'empêcher d'en parler à Molly.

« C'est votre fiancé, dit celle-ci.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre... Ils ont de drôles d'idées, les défunts, entre les quatre planches de leur cercueil... J'ai ouï raconter l'histoire d'une fille du pays de Galles au comté de Chester, qui était ainsi aimée d'un mort. Elle prit l'avis du ministre qui lui ordonna de jeûner pendant trois jours, celui du docteur qui la saigna deux fois, pour chasser les vapeurs. Elle consulta aussi une voyante écossaise, une religieuse papiste, une somnambule de ce quartier de Londres qu'ils appellent la *Petite France*. Rien n'y faisait. Une voisine lui dit : « Il faut le contenter, cet homme, et il vous « laissera tranquille. Sinon, son désir vous entraînera avec lui « dans la tombe. » La fille écouta le conseil. Le soir de la Toussaint, elle mit des draps blancs au lit, des rideaux neufs à la fenêtre, et une nappe propre sur la table, avec un pot de cidre, un pâté de pigeons, deux verres et deux assiettes. Au premier coup de minuit, elle tourna la tête et ferma les yeux, car on dit que les spectres sont plus craintifs que les hommes et qu'ils n'osent point passer le seuil d'une fille quand on les regarde. En se retournant, elle vit en face d'elle un bel homme qui buvait une rasade, l'air tout gaillard, sauf qu'il avait les yeux vides.

— Et alors ? fit Elsa haletante.

— Alors... je ne sais pas. Elle n'a jamais voulu rien dire. Seulement...

— Hé bien ?

— Il lui est né un garçon dans l'année.

— Il a vécu, cet enfant ?

— Certainement. Mais il était pâle, comme s'il n'avait pas eu de sang dans les veines, et il n'a jamais ri. On l'appelait *the dead man's son*, le fils du trépassé.

— L'horrible histoire ! »

Les jours d'automne succédèrent aux jours d'été. Une mélancolie se répandit sur les bois jaunis et sur la lande que balayaient les vents tièdes et orageux, venus du large. Le squire était invisible au manoir ; son frère Thomas courait tout le jour sur son bide, d'un bout à l'autre de l'immense paroisse. Elsa pâlisait et s'étiolait, rongée d'un mal inconnu. Le mystère était entré dans sa

vie et l'envahissait tout entière. Un cercle de bistré entourait ses beaux yeux qui demandaient grâce. Elle semblait entendre des voix que nul n'entendait, frissonner à des contacts qui n'étaient point de la terre. Elle se rappelait ce que lui avait dit Molly : « le désir des morts nous entraîne avec eux dans la tombe. » Elle avait conscience de cette attraction, la subissait avec une terreur résignée, comme une force supérieure à la sienne. Gaieté, jeunesse, beauté, joie et désir de vivre, sa substance même, le principe de son être allaient se dissolvant, aspirés par l'invisible vampire qui avait soif d'elle.

Il y avait de quoi briser le cœur de la voir ainsi : elle-même, en se regardant, ne se reconnaissait plus. Plus répétés, plus pressants, plus désespérés, se faisaient chaque nuit les appels de l'amant de l'autre monde : tout paraissait avertir la jeune fille que l'heure approchait du sacrifice suprême.

Que se passa-t-il dans cette imagination affolée, dans cette raison fléchissante ? Par quel sourd travail, quelle série lente de secrètes angoisses en vint-elle à tenter l'épreuve terrible ? Ce qui est certain, c'est que, le soir de la Toussaint, Elsa se trouvait dans sa chambre, dont la porte était restée ouverte. Un double couvert était mis sur la table, le feu assoupi jetait une douce tiédeur dans l'appartement.

Mortellement pâle, le cœur battant à coups violents et sourds, Elsa suivait des yeux l'aiguille qui se mouvait sur le cadran et allait atteindre minuit. Vivrait-elle jusque-là ?

L'heure sonna. Lentes, prolongées, solennelles, les graves vibrations tremblèrent et moururent l'une après l'autre dans le vide. Un pas léger, une sorte de glissement devint perceptible à travers le noir silence du corridor extérieur. *Quelqu'un* entra.

Et elle ne s'évanouit pas ? Elle n'en mourut point ?

Non, elle ne mourut ni ne s'évanouit, parce que, dans la glace, elle avait reconnu son cousin Donald.

..

L'histoire peut être finie en deux mots. Donald n'avait pas plus la vocation de l'église que celle du célibat. Il épousa Elsa, alla à la guerre et n'y fut pas tué. Je ne sais si les paysans de Brownlow connurent l'explication des faits ; en tout cas, ils n'y ont pas cru. C'est pourquoi Hazelrigg-place et la maison rouge des anciens vicaires — deux amas de ruines à présent — ont toujours leur spectre. Si le hasard vous y conduit, au lieu du farouche soldat tombé en Westphalie, évoquez-y le doux fantôme de ces deux enfants qui s'aimèrent longtemps, l'un sans le dire et l'autre sans le savoir.

AUGUSTIN FILON.

(Illustrations de F. de Myrbach).





LES ROIS CHEZ EUX

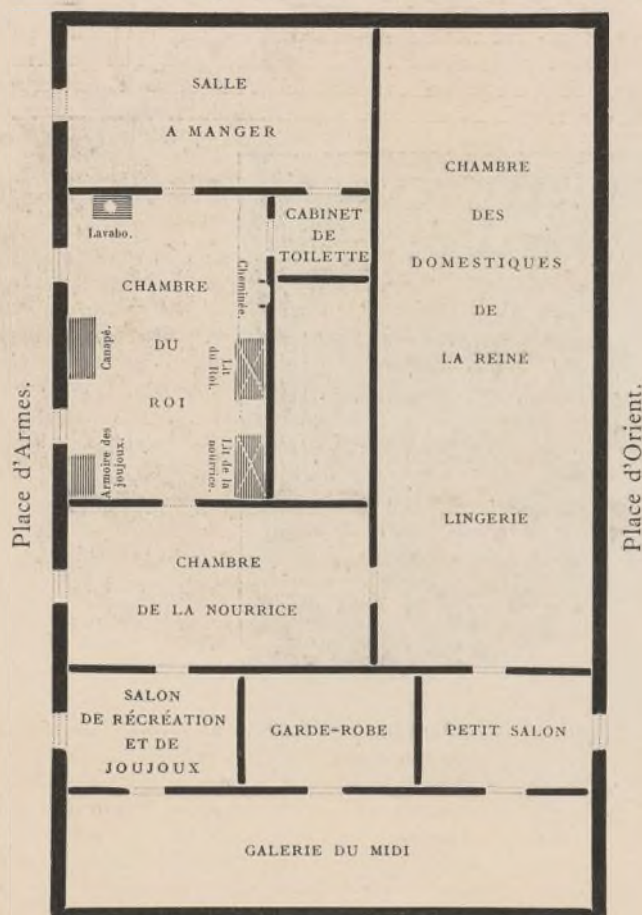
La Journée du Roi-Bébé

PAR EUSEBIO BLASCO

Le souverain le plus populaire du monde entier, n'est-ce pas le petit successeur de Charles-Quint, devant le berceau duquel se sont apaisées les discordes civiles dont souffrait l'Espagne ?

Toutes les femmes s'intéressent à l'enfant-roi. Elles aimeront à pénétrer dans l'intimité de sa vie, à savoir quels sont ses jeux et ses habitudes.

L'appartement occupé par S. M. Alphonse XIII est situé au second étage du Palais-Royal de Madrid, au-dessus de celui qu'habite la Reine-Régente, sa mère. Voici le plan de sa Maison :



Le lit du Roi est en bronze, avec rideaux et couverture bleu-ciel ; sur le canapé, placé en face, la Reine a couché sept nuits de suite, habillée, pendant la maladie.

La Reine communique avec son fils par un petit escalier en colimaçon, qui part de la chambre de la mère pour aboutir à celle de l'enfant. Le moindre bruit, une toux, un soupir au milieu du silence de la nuit, sont entendus par la Reine, qui a le sommeil très léger. On ne sait pas combien de fois elle saute de son lit, court à l'escalier et prête l'oreille avec cette inquiétude que toutes les mères connaissent bien.



La petite Majesté s'éveille à sept heures. Madame Tacon, sa gouvernante, récemment nommée comtesse de Peralta, et Raymunda, sa nourrice, qui est restée à la maison royale malgré le sevrage, s'occupent de sa toilette. Mais avant, le petit roi, à genoux sur son lit, répète mot par mot la prière que la vénérable comtesse dit au commencement de la journée : pour la mémoire de papa, le roi Alphonse XII ; pour que le bon Dieu conserve la santé à maman ; pour le bonheur de la patrie espagnole.....

Immédiatement après, au bain. La Régente a élevé son enfant à l'anglaise. Le grand *tub*, l'eau froide, la réaction qui rend vigou-

reux. Les huissiers de service entrent ensuite, très solennels, apportant le chocolat sur le plateau d'argent aux armes de la Couronne.

A neuf heures, la Reine, qui est déjà depuis longtemps levée, monte voir ce qui se passe là-haut, embrasse son fils chéri, le met

sur ses genoux, rit avec lui et oublie tout : affaires, conseil des ministres, visites à recevoir, cérémonial du jour, etc... Et pendant que le capitaine général de Madrid, gouverneur de la place, l'attend en bas, dans le grand salon, pour qu'elle lui donne le mot d'ordre de la garnison pour la journée, elle fait sauter son enfant,



lui chante des chansonnettes, s'épanche avec lui. Tout à coup elle se souvient que le général attend les deux mots que les sentinelles doivent se transmettre, et, sous l'impression de son bonheur, elle écrit sur un morceau de papier : « Alphonse-Amour », ou : « Bébé-Soleil ». Le général devine alors que la mère est heureuse.

A dix heures sonnant, la marche royale éclate sur la grande place de l'Arméria. C'est la parade !

Cette parade, au changement quotidien de la garde du Palais, qui se fait, depuis Charles III, dans la grande cour, devant le Palais même, est un événement pour les badauds et les oisifs dont la ville est pleine. On s'y rend pour entendre la musique du régiment qui joue deux ou trois morceaux pendant qu'on renouvelle tous les postes. La marche royale est le commencement et la fin. Les mamans font sauter leurs poupons, les curés désœuvrés et les *chulos* madrilènes écoutent la musique assis sur les bordures de la muraille en fumant la cigarette. La parade comprend trois armes : l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, et le petit Roi qui raffole de toutes les choses militaires, court à sa fenêtre (celle qui se trouve entre le canapé et l'armoire aux jouets), et se réjouit de voir les soldats marquer le pas et briller au soleil les fusils ou les sabres. Gouvernante et nourrice le tiennent par derrière de peur d'une chute et lui, ivre de lumière et de bruit, bat des mains, chante et crie comme un petit fou... A cette même heure, les hommes politiques lisent gravement l'*Officiel*, où les décrets portent comme signature ces mots solennels : *Moi, le Roi*.

De dix heures et demie à midi, la Régente, qui est à la fois Reine et ménagère, a fait une foule de choses sérieuses. Elle a réglé ses comptes, distribué ses aumônes, présidé le Conseil, lu les journaux étrangers (le *Figaro* en tête) et la presse madrilène. Le petit Roi a ouvert son armoire aux joujoux et les a tous étalés sur les meubles. En a-t-il de ces joujoux ! et de chers ! Des chevaux, des tambours, des pantins mécaniques, etc... Ce sont les chevaux surtout qui font sa joie. Ils lui causent aussi bien des tourments, car il les veut chaque fois plus grands, il les veut *en chair* !

Tous les membres de la famille royale, grand'mère Isabelle, le Roi don François d'Assise, feu le duc de Montpensier, l'Infante Eulalie, ont dépensé des sommes folles en jouets pour le royal bébé. Tous les personnages princiers qui ont passé par Madrid depuis deux ans, y ont apporté aussi leur contingent : l'archiduc Rénier, le prince de Saxe, l'archiduc Eugène, le comte de Caserta, tout le monde haut placé apporte quelque chose, et l'armoire ne suffit plus aux joujoux qui en débordent. Aussi, y en a-t-il sur les tables, contre les murs, partout. Mais tout cela ne vaut pas pour lui un colonel sur son cheval blanc, défilant à la parade en tête de son régiment, au son de la musique. La parade terminée, le Roi referme sa fenêtre en répétant les accords de la marche royale, et c'est ainsi qu'il se salue lui-même, inconsciemment.

A midi on déjeune. Le Roi mange quelquefois à la table de sa mère, mais pas toujours, car il a sa maison à lui, il est le chef de l'Etat ; puis, somme toute, il est trop enfant pour assister à de grands déjeuners ou dîners. Dans ce cas, son service particulier lui sert à déjeuner et à dîner à part. C'est lui, naturellement, qui préside, dans sa haute chaise enfantine ; madame Tacon se met en face, Raymunda à gauche du Roi, la dame de service à la droite

de madame Tacon, et à la droite de Sa Majesté, la comtesse Vasili, son institutrice viennoise. Le petit Roi parle trois langues, qu'il apprend toutes en même temps, mais sa langue courante est l'espagnol. Il est *niño* en espagnol, *baby* en anglais, *puby* en viennois. La Régente l'appelle toujours *puby*. C'est grâce à ce nom qu'elle arrive à le faire obéir, car Sa petite Majesté est très indépendante. Lorsque le temps est beau, le Roi sort en voiture avec son ser-



vice, un landau, sans escorte. L'écuyer seul permet aux passants de deviner que ce bébé qui penche sa petite tête par la portière est le Roi d'Espagne. Il va à la *casa de Campo*, ou à la *Moncloa*, dans des endroits sains et couverts d'arbres, où il peut descendre de voiture, courir, s'amuser, se faire couper une branche par un valet, et se faire tailler une canne, une grande, très grande canne. Si le temps est mauvais, le Roi reste dans son appartement ou descend chez la Reine, qui daigne quelquefois lui faire la présentation de tel ou tel personnage. Il est bien entendu que toutes les personnes admises à l'audience royale demandent timidement à la Régente si elles pourront avoir le bonheur de saluer Sa Majesté.

La Reine accorde parfois cet honneur, et alors, parmi les uniformes, les culottes noires et les grandes toilettes, on voit venir, à travers les grands salons, un tout petit enfant, courant sans gêne et lançant des cris joyeux, suivi avec peine par sa vénérable gouvernante et par deux ou trois hauts fonctionnaires. Comme dans le tableau de Mantegazza, on peut remarquer que toutes les têtes se courbent sur son passage : têtes de généraux, d'évêques, de courtisans et de dames. Quant à lui, il regarde tout le monde hardiment de ses yeux vifs, pleins de malice, dans lesquels on croit parfois lire une raillerie.



Il préfère s'amuser avec ses deux sœurs, les princesses Mercédès et Marie-Thérèse, qu'il aime beaucoup. Là-haut, dans sa chambre à coucher, entouré de jouets et se roulant sur le tapis rouge qui fait ressortir sa charmante figure, le Roi-Bébé, jusqu'à l'heure du dîner, joue avec les deux adorables filles de la Régente, tantôt au Roi et à la Reine, tantôt à la soirée de gala que préside une énorme poupée. Et rien n'est plus drôle que cette fiction enfantine contrastant avec la réalité sèche et cérémonieuse. Il ne s'amuse guère, le Roi-Bébé, quand, assis sur les genoux de sa mère, au haut du trône, il lui faut présider une réception de gala; mais ce qui fait sa joie, c'est la parodie de ses solennités même, lorsque, dans l'intimité, les princesses, ses sœurs, miment avec lui le mariage d'une poupée ou la présentation d'un polichinelle.

Ces jeux durent jusqu'à sept heures. On annonce alors que Sa Majesté est servie.

Ses repas sont soumis à l'approbation du médecin de la Cour, et le menu est fait par la Reine elle-même. On sert un dîner réellement copieux pour faire plaisir au service, mais le Roi ne mange que de deux plats, l'entremet et le dessert. Qu'il aime les choses sucrées, vous le devinez, et qu'elles lui fassent mal, l'E-

rope entière l'a appris récemment, car les bonbons du jour de l'an ont failli changer l'avenir de la dynastie.

A huit heures et demie, neuf heures au plus tard, mesdames Vasily et Tacon, aidées de Raymunda, couchent celui que la nourrice appelle familièrement l'« enfant ». La prière est renouvelée, et on attend la coutumière visite, car pour rien au monde le Roi ne s'endormirait sans que sa mère vint lui dire bonsoir et l'embrasser tendrement dans son lit. La voilà qui arrive! On entend le frou-frou du satin sur les marches du petit escalier, on voit apparaître la petite tête souriante, la figure fine et distinguée de la Reine. « Bonsoir! Sa Majesté dort déjà? »

Et l'enfant tend les bras.

Il n'aime pas que maman l'appelle Majesté. Il veut être *puby*, mais ce doux nom est réservé pour les grandes occasions. Quand le Roi s'entête à ne pas obéir, qu'il enrage, qu'il est en proie à un véritable accès de colère nerveuse, la Reine dit de sa voix la plus tendre : « Voyons, *puby*, voyons, maintenant je ne t'ordonne plus, je te supplie, veux-tu faire ce que je dis? »

Et ce que le roi ne voulait pas, *puby* l'accorde.

La Reine reste à côté de lui jusqu'à ce qu'il soit endormi. Elle prie toujours les dames de « faire bien attention », recommandation aussi naturelle qu'inutile. Et tandis que la Régente descend l'escalier, lentement, les *monteros* arrivent. Cette institution, unique en Europe, est très vieille chez nous. Les *monteros de Espinosa* n'ont, à la Cour d'Espagne, d'autre mission que de veiller sur le sommeil du Roi. Ils doivent tous être nés à Espinosa, dans la Castille. L'emploi est héréditaire, et chaque fois que la femme d'un de ces serviteurs est dans un état intéressant, elle s'en va accoucher à Espinosa, de façon à ce que la fonction reste dans la famille. Deux *monteros* s'installent dans la chambre contiguë à celle où le Roi couche; ils veillent jusqu'au moment où le roi ouvre les yeux, et si pendant la nuit quelque chose arrive dans le dortoir royal, ils donnent l'alarme et appellent tout le monde.

Le Roi couché, la Reine est tranquille. Elle viendra encore, sur la pointe des pieds, avant de se mettre au lit, voir si l'enfant a le sommeil calme, et les *monteros*, par un signe, silencieusement, lui diront que ce Roi de trois ans a fait sa journée et qu'il dort le sommeil des anges.

Sur sa table on voit encore un dernier joujou et les pièces de monnaie qui lui sont restées dans les mains après qu'il a donné, à la promenade, une piécette au mendiant, une autre monnaie blanche à la petite boiteuse, qui guette à la place d'Orient la sortie de la voiture. La veilleuse éclaire doucement l'image de la sainte Vierge portant l'enfant Jésus et regardant le lit royal. A l'étage inférieur, la royale mère fait sa dernière prière en écoutant dans le silence de la nuit la respiration tranquille de cet enfant qui a uni tous les partis, calmé toutes les haines, refait la patrie.

Les passants attardés, sortant du théâtre ou du cercle, se disent, en voyant de loin ces hautes fenêtres du palais que la lune éclaire : « Si le temps pouvait être arrêté! Si cet état de choses pouvait durer cent ans!... »

EUSEBIO BLASCO.

(Illustrations de Toussaint et d'Adrien Marie.)





A la Sainte-Luce

Comédie en un acte

par

Quatrelles

ARAMINTE, marquise de Rocamador.
JOLINOTTE, valet de l'abbé Poupin (travesti).
MARTON, suivante d'Araminte.

SOUS LA RÉGENCE

Salon chez la Marquise de Rocamador.

SCÈNE I

JOLINOTTE, MARTON

MARTON. — Va-t-en ! — Va-t-en ! — Va-t-en !
JOLINOTTE. — J'arrive à peine.
MARTON. — Je t'avais défendu de venir.
JOLINOTTE. — Je mourais de ne pas te voir.
MARTON. — Si l'on prenait le deuil chaque fois que tu meurs d'amour, méchant garnement, le crêpe vaudrait ici vingt livres l'aune.
JOLINOTTE. — Ingrate ! Voilà trois mois que je t'aime... et j'ai vingt ans.
MARTON. — Trois mois ! La belle affaire !
JOLINOTTE. — A vingt ans, cela compte autant que six mois à quarante... qu'une année à quatre-vingts.
MARTON. — Chansons, tout cela !
JOLINOTTE. — Tiens ! tu me rappelles que j'en ai composé une à ton intention. Je vais te la chanter.
MARTON. — Il ne manquerait plus que cela !
JOLINOTTE. — Que cela ? *(Il l'enlace.)* Tu fais, à tort, fi de bien des choses, si ma chanson est tout ce qui te fait défaut.
MARTON. — Va-t-en. Ce qui me manque ne te regarde pas. Si ma maîtresse te trouvait ici, elle te ferait jeter dehors, tu sais ? Après quoi, elle me mettrait à la porte ; ce dont je n'ai nulle envie.
JOLINOTTE. — Tu lui auras parlé froidement de nos projets.
MARTON. — Ah ! Dieu !... froidement ! Au contraire, et j'ai eu tort. Elle m'a coupé la parole dès les premières syllabes : « Te marier, Marton ! Ah ! l'ingrate. Tu n'as donc pour moi aucune affection ? » Et comme je lui répondais que je ne la quitterais jamais, et coëtera, et coëtera, elle a repris : « Te voilà bien enflammée. Alors tu veux que moi, dont l'époux combat les Turcs, et qui vis en veuve convaincue, j'aie constamment sous les yeux le spectacle de votre tendresse ? Songe donc à ce supplice,

Marton. Un crépitement incessant de baisers, vos airs alangouris, mille caresses surprises me tiendraient sans cesse en émoi. Non, non ; je ne veux pas tolérer chez moi vos épices et vos succulentes amours, pendant mes jeûnes et mon carême.

JOLINOTTE. — Elle n'est pas égoïste à demi, ta maîtresse. Ah ! si je pouvais lui parler.

MARTON. — Tu en serais pour ton babil.

JOLINOTTE. — Sait-elle au moins qui tu aimes ?

MARTON. — Elle ne sait rien de toi. Va-t-en, vaurien. Voyez cet édifiant museau. Croirait-on que c'est là le valet d'un saint homme ?

JOLINOTTE. — L'abbé Poupin est un saint, en effet.

MARTON. — S'il fait des miracles, pourquoi n'intercède-t-il pas pour nous auprès de ma maîtresse ?

JOLINOTTE. — Il rêve pour moi une place sur le calendrier. Ce n'est pas en suivant tes classes, pervertie, que je prendrai rang parmi les vierges et les martyrs.

MARTON, distraite depuis un instant, s'est peu à peu rapprochée de la porte de gauche. — Tais-toi... Écoute.

JOLINOTTE. — Quoi donc ?

MARTON. — N'as-tu pas entendu un cri ?

JOLINOTTE. — Non, vraiment ! A portée de tes lèvres, je n'entends plus rien.

MARTON. — Laisse ma main. J'entends des sanglots dans la pièce voisine. C'est la chambre de ma maîtresse. *(On carillonne.)* Elle m'appelle. Sauve-toi !

JOLINOTTE. — Jure que je te reverrai bientôt.

MARTON. — Oui, oui, mais va-t-en.

JOLINOTTE. — Je t'attendrai dans la ruelle.

MARTON. — Tout ce que tu voudras. *(Il l'embrasse et sort. Marton referme précipitamment la porte du fond et court vers la chambre d'Araminte.)* Seigneur Dieu ! qu'est-il arrivé ?

SCÈNE II

ARAMINTE, MARTON

(Marton ouvre la porte de gauche. Araminte est sur le seuil, pâle et épouvantée.)

ARAMINTE, d'une voix mourante. — Au secours ! Soutiens-moi, Marton. Je serai morte dans une heure.

MARTON. — Jésus-Marie ! Que s'est-il passé ?

ARAMINTE. — Ne m'approche pas. Tu courrais les plus grands dangers.

MARTON. — Quels dangers ?

ARAMINTE (*Elle tombe accablée sur le tête-à-tête.*) — Ah ! Marton ! Quelle effroyable pensée ! Se sentir bien en vie, bien portante... car je me porte à ravir ; avoir vingt-trois ans... à six mois près ; se savoir belle... Ah ! Dieu ! on me le répète assez pour que je m'en doute ; avoir tout pour être heureuse... car j'ai tout... à peu de choses près, pour être heureuse, Marton, et se dire que l'on n'a plus qu'une heure à vivre.

MARTON. — Vous êtes empoisonnée ?

ARAMINTE. — Plût à Dieu que je le fusse ! Il existe des contre-poisons. Apprends que mon mal est sans remède et que les plus effroyables tortures me sont réservées.

MARTON. — Est-ce Dieu possible ?

ARAMINTE. — Cours, et choisis dans ma garde-robe des ajustements de deuil. Je ne veux pas mourir vêtue de rose comme me voilà.

MARTON. — Si j'allais d'abord querir des remèdes ?

ARAMINTE. — Tu veux t'éloigner ? Je te fais peur. Ne t'en défends pas ; c'est tout naturel.

MARTON. — Mais non, Madame, j'allais, pour vous obéir, chercher la robe agrémentée de chenille et de jais, ornée d'engageantes à la Dubarry, que vous avez revêtue le jour de l'enterrement de la feuë reine.

ARAMINTE. — Ne m'en parle pas, je l'ai en horreur. Je te la donne. Tu la porteras en suivant mon convoi. Ah ! Marton, on vit insouciant et désœuvré au temps heureux, et, lorsque la mort arrive, on n'est pas préparée. Tu le vois, je n'ai rien de convenable à mettre.

MARTON. — Je puis encore...

ARAMINTE. — Reste. Que veux-tu ? Je mourrai en rose.

MARTON. — Ce sont vos cauchemars de la nuit dernière qui recommencent.



ARAMINTE. — Ne me rappelle pas cela, pour l'amour de Dieu ! (*Elle se regarde dans le miroir posé sur le guéridon.*) Vois. Mes cheveux ont tous blanchi.

MARTON. — Madame la marquise oublie qu'elle est poudrée.

ARAMINTE. — C'est vrai. Tant mieux. Cette scène d'hier ne me sort pas de la tête. Quel air effrayant avait ce chien lorsqu'il a passé dans le parc, à deux pas de moi.

MARTON. — Sous votre balcon. Le vétérinaire qui a abattu la pauvre bête, pour plaire à Madame...

ARAMINTE. — Pour « me plaire » ? Tu as vraiment une façon de parler irritante, ce matin. En quoi cela pouvait-il « me plaire » qu'on abattit ce chien ? Si j'ai ordonné qu'on le tuât, c'est par prudence... et à mon corps défendant. Allons, bon ! je m'emporte, je m'exalte !... Si c'étaient les premiers symptômes ? Déjà !

MARTON. — Le vétérinaire assure qu'il n'était pas enragé.

ARAMINTE. — Il l'était, Marton. N'en doute pas. J'ai rêvé trois fois qu'il se jetait sur moi.

MARTON. — On n'est pas perdu sans ressources pour avoir été mordu... en rêve. Si l'on subissait au réveil les conséquences de ce que l'on a rêvé, la vie ne serait pas tenable.

ARAMINTE. — Et si j'avais été mordue en réalité ?

MARTON. — Miséricorde !... (*Après réflexion.*) Ce n'est pas possible ; vous étiez au premier étage quand la bête a passé.

ARAMINTE. — Écoute ce qui vient de m'arriver. J'étais étendue sur ma chaise longue, au sortir du bain, là où tu m'as laissée après m'avoir accommodée. Je lisais, à demi assoupie, un pieux ouvrage qui traite des toilettes. J'allais fermer les yeux ; déjà j'avais lâché le livre, lorsque je ressentis une douleur au poignet gauche ; quelque chose comme un frôlement d'épingle. Là, tu vois ?

MARTON. — La place est rouge, en effet.

ARAMINTE. — Sans autrement changer d'attitude, je levai légèrement la tête et j'aperçus...

MARTON. — Un serpent !

ARAMINTE. — Pire que cela. Fais-moi respirer un flacon.

MARTON. — Vous aperçûtes ?

ARAMINTE. — Un monstre, Marton, un monstre effroyable, assez semblable à une sauterelle... Noir...

MARTON. — Velu ?

ARAMINTE. — Non : couvert d'écailles luisantes, qui, cramponné à ma chair, buvait mon sang. Il était gros...

MARTON. — Comme un rat ?

ARAMINTE. — Comme une tête d'épingle.

MARTON. — Mais, alors, c'était... (*Elle rit aux éclats en faisant le simulacre de saisir une puce.*)

ARAMINTE. — Ne ris pas, malheureuse ! Attends la suite. Il eut mieux valu que ce fût un vampire.

MARTON. — Ah ! non ! par exemple !

ARAMINTE. — J'allais m'évanouir lorsque la pensée me vint d'appuyer mon mouchoir bien tamponné sur la bête, et de tremper à la fois bras et linon dans ma baignoire. Ce que je fis.

MARTON. — Bravo !

ARAMINTE. — J'eus un moment de béatitude lorsque je vis le monstre se débattre à la surface de l'eau. Pour mieux suivre son agonie, je le fis entrer comme cela... par-dessous... tu vois ?... dans un verre, et je bénissais, en le regardant souffrir, la Providence, lorsqu'une pensée me traversa l'esprit qui me glaça subitement des pieds à la tête.

MARTON. — Une pensée ? Quelle pensée ?

ARAMINTE. — D'où pouvait venir cette affreuse bête ? C'est la première qui me touche, tu penses !

MARTON. — Il n'y a jamais eu dans la maison ni chat, ni chien.

ARAMINTE. — Si ce n'est hier... celui qu'on a abattu.

MARTON. — Eh bien ?

ARAMINTE. — Comment, « eh bien ? » S'il était enragé, si le monstre m'a mordu après l'avoir piqué, il n'y a aucun doute... je suis enragée. Marton, va me chercher un confesseur...

MARTON. — Vous n'en n'êtes pas là.

ARAMINTE. — Et un notaire...

MARTON. — Cela n'a pas de bon sens ; vous vous effrayez à tort.

ARAMINTE. — Et un médecin.

MARTON. — Si vous vouliez m'écouter...

ARAMINTE. — Tu feras monter La Brie à cheval et tu l'enverras, bride abattue, prévenir ma famille de cet affreux événement.

MARTON. — Je vous jure que vous n'avez jamais été plus fraîche. Vous êtes jolie à croquer.

ARAMINTE. — Personne n'aurait le courage de me croquer, Marton ! On risquerait sa vie à ce jeu. Va, ne perds pas une minute, si tu veux me revoir.

MARTON. — Je cours. (*A part et s'éloignant.*) Voyons un peu le parti que je puis tirer de tout ceci.

SCÈNE III

ARAMINTE, seule.

Reviendra-t-elle à temps ? L'abbé Poupin aura-t-il le courage de la suivre ? Il viendra ; c'est un saint homme. Dieu !... si j'allais me jeter sur lui ! Voilà une horrible pensée. L'abbé est aussi peu appétissant qu'il est vertueux.

J'aurais dû envoyer Marton chez le docteur tout d'abord.

Ma famille, elle, arrivera au grand galop. De gré ou de force, elle amènera le notaire... et elle s'en repentira, car j'entends laisser tout mon bien aux hospices. Je consulterai là-dessus le tabellion... Ou aux marchandes de mode sans ouvrage. Marton

me dira ce qu'elle en pense. J'espère, par là, racheter mes péchés oubliés. J'ai à songer à tant de choses!

Elle a raison, Marton, je suis vraiment jolie. C'est comme un fait exprès, je ne l'ai jamais été autant qu'aujourd'hui. Que d'heures j'aurais pu faire encore!

Dorante, Valère et Lisimon porteront très certainement mon deuil. Ils me doivent bien cela. C'est à Valère que le noir ira le mieux. Que cela m'amuserait de voir comment ils recevront la grande nouvelle. En mourra-t-il un de douleur, seulement? Je n'ose l'espérer. Nous traversons une bien triste époque! Achevons de m'ajuster. Je n'entends pas laisser de moi un trop mauvais souvenir. Cette mouche assassine sous l'œil droit fera bien. Cette autre, sur le cou, met la pensée en bon chemin.

Ah! mon Dieu! j'y pense: j'ai un tas de lettres à brûler. Il est inutile que l'on apprenne... Où les ai-je mises? Marton doit le savoir. Marton!... Marton!... Elle ne revient pas, la méchante fille. Elle me laissera trépasser sans secours. Tout le monde m'abandonne. Je suis un objet d'horreur. Mon Dieu! que je suis malheureuse! Du calme, voyons!... du calme.

Peut-être serait-il convenable que j'écrivisse à mon mari. Pauvre garçon! Qu'en ont fait les Turcs? Dieu sait que je n'ai rien négligé pour l'aimer. S'il ne louchait pas, il ne serait pas plus mal qu'un autre. Hélas! on ne peut pas aimer éternellement son mari de profil... et, de face!... N'empoisonnons pas mes derniers moments. Je dois avant tout écrire à Valère. Il devait dîner ici demain. Quelle opinion aurait-il de moi si, à l'heure de passer à table, on venait lui dire: « Madame prie Monsieur le chevalier de l'excuser si elle le fait attendre. Elle est morte depuis hier et lui fait bien ses compliments! » (Elle cherche du papier à lettre dans le chiffonnier.) Vous allez voir que je n'ai pas de papier de deuil. Marton me laisse manquer de tout. (Elle fouille dans tous les tiroirs et en retire un médaillon.) Un médaillon!... Quel est ce portrait? J'ai vu cette figure-là quelque part. (Elle reconnaît le portrait et baisse les yeux.) Oh!... Pardon, mon ami. (Elle baise le bijou.) Qui va là? Ah! c'est toi, Marton?

SCÈNE IV

ARAMINTE, MARTON.

MARTON. — Madame, nous jouons de malheur.
 ARAMINTE. — L'abbé?
 MARTON. — Est cloué dans son lit par la goutte.
 ARAMINTE. — Ah! mon Dieu!... Et le docteur?
 MARTON. — Il accouche sa femme et vous prie de l'excuser.
 ARAMINTE. — C'est un fait exprès. Le notaire, du moins, va venir?
 MARTON. — Il le voudrait. Depuis hier, il est en prison.
 ARAMINTE. — En prison!... le notaire?
 MARTON. — Il espère en sortir dans huit jours. Sa première visite sera pour vous.
 ARAMINTE. — Bien obligée! Tu lui défendras ma porte. Et ma famille?
 MARTON. — Votre grand'tante est devenue livide en apprenant votre disgrâce.
 ARAMINTE. — Elle m'aime bien, celle-là!
 MARTON. — Elle a dit: « Courons au plus pressé », et elle s'en est allée commander son deuil.
 ARAMINTE. — Ah! les lâches! Tout le monde m'abandonne.
 MARTON. — Non, Madame. Il y a un abbé dans l'antichambre.
 ARAMINTE. — Un abbé?
 MARTON. — Un tout petit, petit abbé, gentil à croquer. Il assure qu'il pourvoiera à tout.
 ARAMINTE. — Tu te moques, Marton, c'est mal.
 MARTON. — Non point, Madame. Celui que je vous amène est le valet...
 ARAMINTE. — Le valet?...
 MARTON. — Où ai-je la tête?... J'ai voulu dire: le filleul de l'abbé Poupin. Dès qu'il a su votre embarras, il s'est offert à m'accompagner.
 ARAMINTE. — Tu lui as bien dit, n'est-ce pas, à quels dangers il s'exposait?
 MARTON. — Ils ont paru l'exciter davantage.
 ARAMINTE. — C'est un grand cœur.
 MARTON. — Et un grand esprit. Il m'a édifié plus que je ne puis dire. Heureusement qu'il n'y a pas loin du presbytère au château. Un mot de plus, il faisait de moi tout ce qu'il eût voulu.
 ARAMINTE. — Eh bien, Marton!
 MARTON. — Madame me comprend mal.
 ARAMINTE. — A la bonne heure. Tu introduiras ici le filleul de l'abbé Poupin. Je vais me recueillir un instant. Je ne sais plus trop où j'en suis.

SCÈNE V

MARTON, JOLINOTTE (costume d'abbé galant).

MARTON. — Il n'y a personne. Entre.
 JOLINOTTE. — Je n'ose pas.
 MARTON. — Tu es plus hardi d'ordinaire.

JOLINOTTE. — D'ordinaire... d'ordinaire... je n'ai pas peur d'être ridicule.

MARTON. — C'est trop de coquetterie, à la fin. Les habits de ton maître te vont comme un gant. On les croirait faits pour toi. Tu n'es que trop charmant, bandit!

JOLINOTTE. — Je me suis habillé si vite. Assure-toi qu'il ne me manque rien.

MARTON. — Voyons. Une rose à la boutonnière.... (Elle en prend une à son corsage.) La voilà. Un baiser sur le front... Le



voici. N'oublie rien de ce que je t'ai dit. Attends. Je vois une boucle qui n'est pas mise. (Elle s'agenouille et ajuste la boucle de la jarrettière.) Dis-moi que tu m'aimes.

JOLINOTTE. — Je t'aime.

MARTON. — Que tu m'adores.

JOLINOTTE. — Je t'adore.

MARTON. — A en mourir.

JOLINOTTE. — A en mourir. (La porte de la chambre de la marquise s'ouvre lentement. Joliotte l'a vu. Bas à Marton encore agenouillée.) Prends garde. On vient. (Haut et changeant de ton.) Relevez-vous, mon enfant. Si l'envie de pêcher vous reprenait, pensez à moi... et à tout ce que je viens de vous dire.

MARTON (à part). — A la bonne heure. Me voilà rassurée.

SCÈNE VI

ARAMINTE, MARTON, JOLINOTTE

(Échange de saluts cérémonieux.)

ARAMINTE. — Marton vous a dit, monsieur l'abbé, le malheur qui m'attend?

JOLINOTTE. — Oui, madame la marquise.

ARAMINTE. — Et les dangers que l'on court à m'approcher.

JOLINOTTE. — Je les comprends en vous voyant. (A part.) On en perdrait la tête.

ARAMINTE. — Vous êtes un héros.

JOLINOTTE. — Vous exagérez. (A Marton.) Allez, mon enfant, veillez à ce que personne ne nous dérange.

MARTON, en s'inclinant avec respect. — Aurais-je eu tort d'amener ce fripon? (Elle passe du côté de sa maîtresse.)

ARAMINTE. — Tu avais raison. Il est gentil comme un page. (A part.) En voilà du bien perdu!

(Marton sort.)

SCÈNE VII

ARAMINTE, JOLINOTTE

ARAMINTE. — Si j'en crois ma suivante, vous êtes le filleul de l'abbé Poupin?

JOLINOTTE. — Pour vous servir, madame la marquise.

ARAMINTE. — On vous nomme?

JOLINOTTE. — Joliotte, comme mon père. On m'a donné, en outre, les noms de Jean, Maxime, Honoré, pour plaire aux saints et me distinguer de ma sœur qui se nomme Ursule.

ARAMINTE. — Comme cela, il n'y a plus moyen de s'y tromper. Marton vous a dit?...

JOLINOTTE. — Tout.

ARAMINTE. — Tout? Qu'entendez-vous par là?

JOLINOTTE. — Tout ce qui a rapport au terrible événement qui me vaut d'être ici.

ARAMINTE. — A la bonne heure. Ah! monsieur l'abbé! qu'il est cruel de quitter la terre au commencement du carnaval, à vingt-trois ans, alors que le printemps parfume en hâte les violettes et les lilas ébauchés, que les vieux murs se parent de giroflées, que les hirondelles se mettent en route, que l'on a reçu, le matin même, de Paris, des caisses... grandes comme ça! remplies d'atours que l'on n'a pas eu le temps d'essayer.

JOLINOTTE. — Alors, surtout, que l'on a des yeux de velours bleu, des lèvres pleines de troublantes espérances, des pieds invraisemblables... (*Araminte le regardant, surprise, Jolinotte change de ton.*) Alors que l'on n'a pu donner encore, aux pratiques de la vertu, que trop peu d'instant pour s'assurer, dans le séjour des bienheureux, une place de choix; oui, ma fille, cela est affreux.

ARAMINTE. — Allons! puisqu'il le faut absolument, préparons-nous. Par quoi allons-nous commencer?

JOLINOTTE. — Demandez un en-cas, je vous en prie.

ARAMINTE. — Vous le permettez? Un doigt de Chypre et des biscuits.

JOLINOTTE se lève pour donner des ordres. — Permettez.

ARAMINTE. — Laissez-moi faire.

(*Elle ouvre la porte du fond et trouve Marton l'oreille sur la serrure.*)

SCÈNE VIII

ARAMINTE, JOLINOTTE, MARTON

ARAMINTE. — Que faites-vous là?

MARTON. — Le guet, madame la marquise. Vous me l'avez recommandé.

ARAMINTE. — Vous confondez les deux côtés de cette porte et prenez le dedans pour le dehors. Ce n'est pas moi qu'il faut surveiller.

MARTON. — Madame a tort de se fâcher; on n'entend rien.



JOLINOTTE. — Le plus important me paraît être de vous réconcilier avec votre conscience.

ARAMINTE. — J'en ai grand besoin, en effet. Seulement...

JOLINOTTE. — Seulement?...

ARAMINTE. — Je ne sais comment vous dire cela.

JOLINOTTE. — Je puis... je dois tout entendre.

ARAMINTE. — Vous ne m'inspirez pas du tout, mais là, du tout, du tout, les sentiments que je devrais éprouver.

JOLINOTTE. — Expliquez-vous mieux.

ARAMINTE. — Ce que j'ai à vous dire est on ne peut plus délicat, et... Vous ne vous fâchez pas?

JOLINOTTE. — Jamais je ne me fâche.

ARAMINTE. — Vous êtes bien heureux! Vous êtes si jeune, si... gentil, si souriant, si pimpant, si mignon...

JOLINOTTE. — Allez, allez, cela ne me fâche pas.

ARAMINTE. — Que j'oublie ce que je devrais me rappeler et me rappelle ce que je devrais oublier. C'est bien mal ce que je vous dis là, n'est-ce pas?

JOLINOTTE. — J'aime mieux vous voir franche comme vous l'êtes, que dissimulée.

ARAMINTE. — Et puis... Cela tient sans doute à ce que j'ai refusé toute nourriture depuis hier, je me sens un peu faible, un peu étourdie.

ARAMINTE (*à Jolinotte*). — Vous voyez comme je suis servie. C'est un acompte sur le purgatoire.

JOLINOTTE. — Ne m'en parlez pas. Il faut vaincre bien des répugnances pour employer ces sortes de gens-là.

MARTON (*à part*). — Je te revaudrai ça, pendart.

ARAMINTE. — Apportez-nous du vin de Chypre et des biscuits. (*Marton sort.*) Il nous faudra baisser la voix. C'est bien assez de deux oreilles pour recueillir ce que j'ai à confesser. (*Marton rentre avec un plateau qu'elle pose sur la table de droite.*) Posez ça là.

MARTON (*bas, à sa maîtresse*). — Eh bien? comment le trouve madame la marquise?

ARAMINTE (*bas*). — C'est une perfection, Marton. Si je vis, j'en ferai mon chapelain.

MARTON (*bas*). — Quelle idée! Vous n'avez pas de chapelle.

ARAMINTE (*bas*). — J'en ferai bâtir une, voilà tout... Je la placerais sous l'invocation de... L'abbé, quel bienheureux, quelle bienheureuse honore-t-on aujourd'hui?

JOLINOTTE. — Sainte Luce, Madame la marquise.

ARAMINTE. Cela tombe à merveille. Tu te rappelles le dicton, Marton?

MARTON. — « A la sainte Luce

« Les jours croissent... »

ARAMINTE. — « Du saut d'une... » Va.

SCÈNE IX

ARAMINTE, JOLINOTTE.

ARAMINTE. — Excusez-moi. J'avais quelques ordres urgents à donner à cette fille. Maintenant, je suis tout à vous. *(Elle se verse un verre de Chypre et prend un biscuit, après en avoir offert autant à Jolinotte qui les a refusés.)* Qu'est-ce que nous disions donc ?

JOLINOTTE. — Vous alliez me confesser vos péchés.

ARAMINTE. — C'est cela. J'y suis maintenant. *(Montrant son verre et son biscuit.)* Je puis continuer ?

JOLINOTTE. — Assurément.

ARAMINTE. — Voyons... que je me rappelle mes fautes. J'ai envie de commencer par les plus grosses. Une fois celles-là dites, le reste ira tout seul.

JOLINOTTE. — Comme vous voudrez.

ARAMINTE. — C'est singulier, je ne me rappelle rien. C'est l'émotion sans doute qui me paralyse... Et, cependant, je suis bien certaine d'avoir quelque chose à dire. Je mourais de faim.

JOLINOTTE. — Prenez un second verre de ce vin réjouissant. Il vous donnera du courage et vous déliera la langue.

ARAMINTE. — Vous croyez ? Versez, alors.

JOLINOTTE. — A votre salut.

ARAMINTE. — Au vôtre. Ah !... cela va mieux. *(Jolinotte lui verse un troisième verre de Chypre et le pose auprès d'elle.)* On est indignement sur cette chaise, par exemple. Je vais m'asseoir de l'autre côté. *(Elle prend place sur le tête-à-tête. Jolinotte la suit et pose le verre sur le guéridon, à portée de la main de sa pénitente.)*

JOLINOTTE. — Préférez-vous que je vous interroge ?

ARAMINTE. — Assurément. Voilà qui va me mettre tout à fait à mon aise. Placez-vous là, près de moi, et parlez-moi bas, je vous en prie. Je me défie de Marton.

JOLINOTTE. — Soit. Et maintenant, mon enfant... Pourquoi riez-vous ?

ARAMINTE. — Si vous m'appellez : « mon enfant », je rirai tout le temps.

JOLINOTTE. — Ma fille, alors ?

ARAMINTE. — Ce sera pire encore.

JOLINOTTE. — Enfant, fille ou marquise, écoutez-moi bien attentivement... et soyez sincère.

(Pendant cette scène, Jolinotte, le bras étendu sur le dossier du tête-à-tête, pose à Araminte des questions que le public n'entend pas.)

JOLINOTTE. — ?

ARAMINTE *(indignée)*. — Jamais de la vie ! En voilà une idée. Qui vous a fait croire ?

JOLINOTTE. — Vous auriez pu faire comme les autres.

ARAMINTE. — Je vous assure que non.

JOLINOTTE. — Je n'insiste pas. *(Même jeu.)* ?

ARAMINTE *(souriant)*. — Oh ! ça... tout le monde a plus ou moins à se le reprocher.

JOLINOTTE. — ?

ARAMINTE. — Quel âge j'avais ? Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

JOLINOTTE. — !

ARAMINTE. — L'abbé, l'abbé, vous n'êtes pas sérieux. J'étais mariée depuis deux ans.

JOLINOTTE. — ?

ARAMINTE *(surprise)*. — Comment ! C'est un péché ? Ma parole d'honneur, je ne m'en doutais pas.

JOLINOTTE. — !

ARAMINTE. — Voilà que vous me faites des compliments, à présent. Décidément, vous êtes un drôle de petit abbé. Vous finirez par m'intimider, vous savez ?

JOLINOTTE se rapproche d'Araminte et lui présente le verre qu'il a posé sur le guéridon, au début de la scène. — Buvez.

ARAMINTE. — Oh ! non... Cela va me porter à la tête. Je suis déjà toute rouge ; je le sens.

JOLINOTTE. — Je réponds de tout. *(Après qu'Araminte a vidé son verre.)* Continuons. *(Même jeu que précédemment.)* ?

ARAMINTE *(les yeux baissés)*. — Oui, et j'en suis encore toute pénétrée. Il y a plus d'un an de cela, pourtant. *(Pendant le commencement du récit qui suit, Jolinotte n'existe plus pour Araminte.)* C'était au mois de juin, par un beau clair de lune. Dieu n'en a plus fait d'aussi beau. Aussi, j'y songe souvent. Il eût été bien doux de courir la campagne au bras d'un être aimé. Je me le disais, du moins, en longeant la rivière, au bras de mon époux. A notre droite, les grands bois sombres, pleins de menaces pour les indifférents, pleins de promesses pour les amis accouplés, semblaient me prendre en pitié. Tony...

JOLINOTTE. — Qui est-ce, Tony ?...

ARAMINTE. — Mon mari. Tony qui ne pouvait faire qu'une chose pour me complaire : se taire, et marcher doucement, toujours à l'ombre, Tony me parlait de choses banales, à pleine voix, en plein rayon, en pressant le pas. Je l'entendais mais ne l'écoutais pas. Je vis, émergeant d'un massif de clématites, une branche toute saupoudrée de vers luisants que la brise balançait au-dessus de l'eau. Elle me fit envie, vous comprenez.

JOLINOTTE. — Ah ! Dieu ! Je crois bien. Votre mari s'est élançé, l'a cueillie et vous l'a rapportée. Après ?

ARAMINTE. — Comme vous y allez ! Tony m'a dit de presser le pas : « Laissez ces sales bêtes où elles sont. Ce ne sont que des vers, vous savez ? »

JOLINOTTE. — Pauvre homme ! Il n'était pas de force à comprendre, je le vois, qu'un ver, paré de lumière, devient luciole ; qu'un époux pénétré de tendresse et de bonté peut devenir amant. *(Il lui prend la main.)* Continuez.

ARAMINTE. — Je quittai son bras sans rien répondre, et courus vers le massif. La branche se balançait, toute pointillée de lumière, et, dans l'eau, son reflet faisait concurrence aux étoiles. Je me penchai, je la saisis... et fis un faux pas. Je n'eus que le temps de m'accrocher aux branches, et je glissai dans la rivière.

JOLINOTTE *(lui prenant la taille)*. — Pauvre chère femme ! j'en ai le frisson. Alors ?

ARAMINTE. — Alors ? Alors mon mari me dit : « Je vous avais prévenue que vous alliez faire une sottise ; mais vous ne m'écoutez jamais. Attendez-moi. Je vais chercher du secours. »

JOLINOTTE. — Et il s'éloigna ?

ARAMINTE. — Et il s'éloigna.

JOLINOTTE. — Espérons qu'il lui arriva malheur. J'ai hâte de l'apprendre.

ARAMINTE. — Je demeurai seule, dans l'eau jusqu'à la ceinture. A chaque instant, j'entendais des craquements dans le buisson, et j'enfonçais davantage.

JOLINOTTE. — Vous n'aviez pas pied ?

ARAMINTE. — Non. Aussi, je n'osais rien tenter. L'eau me monta bientôt jusqu'à la poitrine, puis jusqu'aux épaules... et mon mari ne revenait toujours pas !

JOLINOTTE. — Ah ! Dieu !



ARAMINTE. — Le froid me prit à la gorge ; je dus lever le menton pour que l'eau ne me recouvrit pas les lèvres. J'appelais au secours, vous pensez !... et j'allais disparaître, lorsque, sur la berge opposée, j'entendis le pas cadencé d'un cheval.

JOLINOTTE. — Ah ! Seigneur Dieu ! pauvre créature, quel cri vous avez dû pousser !

ARAMINTE. — Le cavalier chantait. La douce musique ! Jamais je ne l'ai oubliée. M'ayant entendue, il se tut. Bien qu'à deux pas il y eût un pont qu'il pût franchir, sans mettre pied à terre, il s'élança dans la rivière.

JOLINOTTE. — Le brave cœur ! A la bonne heure !

ARAMINTE. — « Courage ! madame, me criait-il ; dans un instant vous serez sauvée ! » Et je sentis l'eau s'agiter, révoltée de se voir enlever une proie qu'elle croyait conquise. Puis j'entendis souffler le cheval au ras de l'eau... Il était temps. A bout de forces je m'évanouis et lâchai la branche étoilée.

JOLINOTTE. — Alors ?

ARAMINTE *(après un silence)*. — Je repris connaissance dans les bras de mon sauveur.

JOLINOTTE. — Quel réveil ! La féerie après le cauchemar.

ARAMINTE. — Nous étions seuls dans une clairière. Je crois bien qu'il me couvrait de baisers, mais c'était seulement pour me ranimer. Il me l'a dit et je le crois.

JOLINOTTE. — Moi aussi.

ARAMINTE. — Je vis alors celui que je devais éternellement bénir. Il avait vingt-huit ans, à ce qu'il m'a dit... l'air hardi et doux à la fois ; le regard tendre sans effronterie. Sa moustache était soyeuse et souple, comme une frange de soie.

JOLINOTTE. — Vous avez une mémoire surprenante.

ARAMINTE. — Ne raillez pas, je vous en prie. Je n'ai que ce doux souvenir dans ma vie et ce passé, éteint sans retour, a duré une heure... à peine. Mon sauveur portait l'uniforme des dragons blancs.

JOLINOTTE. — J'ai toujours aimé les dragons !

ARAMINTE. — Moi aussi. Qu'il était heureux en me voyant renaitre. Il redoubla de soins, me rassura par de bonnes paroles, et moi je l'écoutais, radieuse comme une ressuscitée, et... je me laissais vivre.

JOLINOTTE. — Vous n'aviez, en effet, rien de mieux à faire.



ARAMINTE. — N'est-ce pas ? Je suis heureuse que vous m'approuviez. « Madame, me dit-il, je vais allumer un grand feu. Vous devez mourir de froid. » Je n'étais pas précisément gelée dans ses bras, mais je crus plus convenable de le lui laisser supposer. Dès qu'il se fut éloigné, je me mis à frissonner, à grelotter... Mais je vous ennuie à vous conter tout cela...

JOLINOTTE. — Quelle idée ! Je suis très curieux de savoir comment cela a fini.

ARAMINTE. — Bien tristement... par l'arrivée de mon mari et de ses serviteurs. Notre brasier les avait guidés. Ce feu était bien inutile ! On nous trouva accroupis, côte à côte, causant comme de vieux amis.

JOLINOTTE. — Joli tableau.

ARAMINTE. — Mon sauveur se leva et, s'adressant à Tony : « C'est vous, lui dit-il, qui vous permettez d'être le mari de Madame ? Tant pis pour elle. Vous mériteriez, savez-vous bien, qu'on vous coupât les oreilles pour vous apprendre à mieux veiller sur ce trésor. Je ne serai pas toujours là, moi, pour réparer vos maladresses... à mon très grand regret. »

JOLINOTTE. — Le brave militaire !

ARAMINTE. — Oh ! oui, le brave militaire ! Il remonta à cheval, me salua, fit faire une respectueuse courbette à sa monture, et me dit : « Je me nomme Lucien de Chouigny, Madame, et je suis lieutenant au Royal-Provence. Si vous aviez jamais besoin que l'on pourfendit votre époux, daignez me donner la préférence. » Reprenant sa chanson, il s'éloigna. Je ne l'ai plus revu. A chaque instant j'y pense et je me sens seule au monde loin de lui.

JOLINOTTE. — Pourquoi ne l'avez-vous pas appelé ? Vous étiez seule, maîtresse de vos actions.

ARAMINTE. — Oh ! l'abbé ! l'abbé ! Et mon mari qui combat les Turcs pour racheter sa couraïse ; car c'est pour cela qu'il est parti. Vous l'oubliez absolument. Où avez-vous la tête ?

JOLINOTTE. — Le fait est que je ne sais plus trop ce que j'en ai fait.

ARAMINTE. — Que n'aurais-je pas donné pour retrouver la suite de la chanson qu'il entonna en s'éloignant ?

JOLINOTTE. — Vous rappelez-vous le commencement ?

ARAMINTE. — Si je me le rappelle !

JOLINOTTE. — Dites-le moi.

ARAMINTE. — Cela débutait par :

L'enfant qui règne à Cythère
Pour le bonheur des humains...

JOLINOTTE. — Vivat ! C'est un madrigal... Je le connais.

ARAMINTE. — Oh !... mon petit abbé, tu vas me le dire ?

JOLINOTTE. — Chanter dans un pareil moment...

ARAMINTE. — Je ferai toutes les pénitences que tu voudras.

JOLINOTTE. — C'est dit. Je commence : *(Il chante.)*

L'enfant qui règne à Cythère
Pour le bonheur des humains
Défend que l'on soit sévère,
Ainsi donc, bergère,
Soyez moins austère ;
Si j'ai su vous plaire,

Cessez d'affecter plus longtemps ces dédains.

ARAMINTE. — C'est bien cela !...

JOLINOTTE. — Le temps fuit d'un pas rapide.

L'amour s'essouffle de peu.

La brise la moins perfide

Peut ternir le ciel le plus bleu.

Est-ce pour qu'on les ensache

Qu'Amour vous comble d'appas ?

Il est temps que l'on détache

Où que l'on arrache

Tout ce qui vous cache,

Tout ce qui fait tache

Sur ce col blanc, ce sein mignard et ces bras.

L'Amour est de haut lignage ;

C'est un honneur de céder

Et l'on expose au pillage

Ce qu'on refuse d'accorder.

(Arasinte a pris une guitare et fredonne une seconde partie.)

Je crois bien que je vous aime ;

Je suis sûr que vous m'aimez.

On récolte ce qu'on sème.

L'amour de soi-même

C'est chair de Carême,

Et c'est faute extrême

De vivre sans amour comme vous vivez.

ARAMINTE. — Bravo, l'abbé. Si j'en réchappe, je ne veux pas d'autre directeur que vous. Vous me comprenez si bien ! Il n'y a

que vous qui me compreniez.

JOLINOTTE. — Vous paraissiez bien tenir à la vie.

ARAMINTE. — Si j'y tiens ! Je donnerais mille années de purgatoire pour une heure sur terre. Oh ! oui, je tiens à la vie !

JOLINOTTE. — La mienne ne m'est précieuse à aucun titre ; prenez-la.

ARAMINTE. — Que voulez-vous dire ?

JOLINOTTE. — Les joies de ce monde me sont interdites ; ce n'est pas un grand sacrifice que je vous fais. Prenez-la pour ce qu'elle vaut... car j'entends en réclamer le prix.

ARAMINTE. — Expliquez-vous, je ne vous comprends pas.

JOLINOTTE. — Je puis vous sauver en exposant ma vie. Je suis prêt. En échange, vous voudrez bien assurer le bonheur de deux êtres qui s'aiment et sont faits l'un pour l'autre.

ARAMINTE. — De qui voulez-vous parler ?

JOLINOTTE. — C'est mon secret. Écrivez ce que je vais vous dicter.

ARAMINTE se dirige vers la table de droite. — Je suis toute tremblante.

JOLINOTTE *(dictant)*. — « Libre de mes actions, saine d'esprit... »

ARAMINTE. — Vous tenez à ce que j'écrive cela ?

JOLINOTTE. — Il n'est pas inutile de l'affirmer dans un acte authentique.

ARAMINTE *(écrivain)*. — Saine d'esprit,

JOLINOTTE *(dictant)*. — « Vivante ou trépassée, par la présente, je fais don à... » Veuillez laisser le nom en blanc ; je l'inscrirai tout à l'heure.

ARAMINTE. — Je dois ignorer qui je favorise ?

JOLINOTTE. — En ce moment, oui. Continuez : « et à... » Veuillez faire comme ci-dessus. « afin d'assurer leur bonheur et de faciliter leur union, une somme de... » Dix mille livres, est-ce trop pour ma vie perdue et la vôtre reconquise ?

ARAMINTE. — Je mets dix mille pour chacun.

JOLINOTTE. — A ce prix, je réponds de vous sauver. C'est écrit ?

ARAMINTE. — C'est écrit. Est-ce tout ?

JOLINOTTE. — C'est tout.

ARAMINTE. — Lisez.

JOLINOTTE *(après avoir lu)*. — C'est bien. Veuillez signer et me passer la plume pour que j'inscrive les noms de ceux que vous comblez. *(Après avoir écrit, Jolynotte ploie le papier et le met dans sa poche.)* Si je meurs, on trouvera ce papier sur moi. Il équivaut à un testament, c'est tout ce dont je puis disposer.

ARAMINTE. — Ce que vous faites là est digne des temps antiques, grand cœur, homme généreux et héroïque.

JOLINOTTE. — Assez ! Assez !... Il serait cruel, par trop de douceur, de me rattacher à la vie. Procédons au sauvetage.

ARAMINTE. — Vous faut-il un aide ?

JOLINOTTE. — Non.

ARAMINTE. — Des onguents ?... des outils ?

JOLINOTTE. — J'ai tout ce qu'il faut sur moi. Approchez, voulez-vous ?

ARAMINTE. — Attendez. J'ai un scrupule.

JOLINOTTE. — Lequel ?

ARAMINTE. — Si vous mouriez, serait-ce ici, chez moi ?

JOLINOTTE. — Rassurez-vous, j'aurais le temps d'aller mourir ailleurs.

ARAMINTE. — Alors, tout est pour le mieux.

JOLINOTTE. — Grand merci.

ARAMINTE. — Vous disiez ?

JOLINOTTE. — Une bête venimeuse vous a mordue.

ARAMINTE. — Hélas !

JOLINOTTE. — Votre blessure a une grande analogie avec la morsure du serpent.

ARAMINTE. — J'envie la fin de Cléopâtre.

JOLINOTTE. — J'en aimerais mieux les commencements. Vous le savez : si quelque créature généreuse accepte de baiser la plaie empoisonnée, le danger se déplace.

ARAMINTE. — Vous feriez cela ?

JOLINOTTE. — Je suis prêt.

ARAMINTE. — Mais je n'ai pas le droit d'accepter un pareil sacrifice... C'est affreux de vous exposer ainsi à la mort, jeune et charmant comme vous l'êtes ! Ah ! pourquoi mon mari n'est-il pas ici ! Il aurait pris votre place...

JOLINOTTE. — Et moi la sienne. Que voulez-vous ? cela ne se peut pas.

ARAMINTE. — Ah ! mon ami ! mon meilleur ami ! mon seul ami ! *(Elle se jette dans les bras de Jolinotte.)*

JOLINOTTE. — Du courage. Je puis en revenir. Mon sort se décidera dans les cinq minutes qui suivront l'épreuve.

ARAMINTE. — Je prierai bien pour vous, allez, pendant ces cinq minutes-là !

JOLINOTTE. — Je vous en remercie. Si cela ne fait pas de bien, cela... Montrez-moi la blessure.

ARAMINTE. — La voilà, mon vaillant ami.

JOLINOTTE. — Où ?

ARAMINTE. — Là. Vous ne la voyez pas ?

JOLINOTTE. — Non. Le mal est plus grand que je ne le croyais.

ARAMINTE. — Ah ! mon Dieu !

JOLINOTTE. — Les stigmates se sont effacés. Le mal n'est plus à la surface... Il est sous-cutané.

ARAMINTE. — Vous avez dit ?

JOLINOTTE. — C'est du latin, vous ne pouvez pas comprendre.

ARAMINTE. — Ce que vous allez me faire n'est pas trop douloureux ?

JOLINOTTE. — Ce n'est douloureux ni pour l'un ni pour l'autre. *(Il lui prend la main et relève la manche.)*

ARAMINTE. — Homme généreux, laissez-moi vous embrasser.

JOLINOTTE. — Tant qu'il vous plaira. *(Ils s'embrassent.)*

ARAMINTE. — Et maintenant...

JOLINOTTE. — Finissons. Vous laisser mourir eût été un crime. Dieu ! que vous avez le bras blanc !...

ARAMINTE. — N'est-ce pas ?

JOLINOTTE. — Et doux !

ARAMINTE. — Vous m'embrassez le poignet.

JOLINOTTE. — Pour commencer.

SCÈNE X

ARAMINTE, JOLINOTTE, MARTON

MARTON entre brusquement. — Ah ! madame ! en voilà bien d'une autre !

ARAMINTE. — Qui vous a permis d'entrer sans frapper ?

MARTON. — Je ne savais pas vous déranger à ce point... La chose en vaut du reste la peine. *(Menaçant Jolinotte du doigt. A part.)* Le pendart prend goût aux marquises.

ARAMINTE. — Qu'est-il arrivé ?

MARTON. — Un courrier, madame. Il accourt bride abattue de l'armée de Hongrie et crie par-dessus les toits que votre époux s'est couvert de gloire.

ARAMINTE. — Tony ?... couvert de gloire ? Allons donc ! C'est pour qu'on lui verse à boire que le maraud dit cela.

MARTON. — Il était porteur d'une lettre, que voici, et d'un paquet, que voilà.

ARAMINTE. — Donne. L'abbé, vous permettez ?

(Elle déchire l'enveloppe et lit.)

« Champ de bataille de Zing-Bada-Boum. Frontière de Turquie.

« Madame, le courrier qui vous remettra cette lettre ne me « devancera que de quelques longueurs de bête. J'espère que ma « vaillance, soulignée par de nombreuses blessures, me vaudra « mon pardon. »

Il est couvert de blessures ; Marton, dois-je lui pardonner ?

MARTON. — Quand vous saurez lesquelles, vous prendrez un parti.

ARAMINTE. — « Vous recevrez en même temps que cette lettre, « un paquet scellé de mes armes. »

JOLINOTTE *(regardant le paquet)*. — Le sceau y est.

ARAMINTE. — « Il contient le chef d'un Turc de distinction « que j'ai décapité ce matin en votre honneur. » *(Marton défait le paquet.)* « Acceptez la tête de cet infidèle, en témoignage de ma « fidélité. » *(Araminte, attendrie, embrasse la tête de Turc.)*

Cet envoi me touche plus que je ne puis dire, Marton.

MARTON. — Le fait est que l'on reçoit plus de dragées que de têtes de Turcs.

ARAMINTE. — « Un coup de sabre m'a crevé l'œil droit. » — Ah ! mon Dieu ! — « A ma grande satisfaction. »

JOLINOTTE. — Comment ?

ARAMINTE. — « Vous pourrez oublier désormais que je louchais « au départ, presque autant que je vous adore au retour. Votre « époux fidèle pour la vie, Tony, marquis de ROCAMADOR. »

Ah ! Marton, ma joie est sans égale. Enfin !... je vais donc pouvoir aimer quelqu'un. Je ne veux que des heureux autour de moi. Tu vas te marier.

MARTON. — Le moyen est violent.

ARAMINTE. — Je te choisirai un époux.

MARTON. — Mon choix est fait.

ARAMINTE. — Je te doterai.

MARTON. — Je suis dotée.

ARAMINTE. — L'abbé te mariera.

MARTON. — Impossible, madame.

ARAMINTE. — Pourquoi ?

MARTON. — C'est lui que j'épouse.

ARAMINTE. — Es-tu folle ?... Tu épouses l'abbé ?

JOLINOTTE *(lui présentant le papier qu'elle a écrit à la fin de la scène précédente)*. — Voici le nom des époux et le chiffre de leur dot.

ARAMINTE. — Mais alors... on m'a jouée ?

JOLINOTTE. — Et sauvée à la fois.

ARAMINTE. — Marton, prends garde ! il est charmant, mais...


MARTON. — Bah ! je risque l'aventure. Dupée pour dupée, encore vaut-il mieux l'être par quelqu'un qui vous plaît. Ses miettes ont plus de saveur que les reliefs d'un podagre.

ARAMINTE *(à Jolinotte)*. — Et si tu allais mourir, maître fripon ?

JOLINOTTE. — Ce ne pourrait plus être que de joie, madame ; les cinq minutes sont passées.

QUATRELLES.

(Illustration de L. Rossi.)*(Tous droits réservés.)*



Les Pins sans Cigales

*Un jour, le cœur bien triste et le cerveau bien las,
Je voulus voir des champs, des fleurs et des ramures ;
Et je fermai les yeux en sentant des lilas,
Et je faillis pleurer en oyant des murmures.*

*O murmures pareils à ceux de mon pays !
C'étaient de grands pins noirs chantant près d'eaux sereines ;
Et l'on croyait entendre, au fond des cieux bleuis,
Des chants mystérieux et graves de sirènes.*

*C'étaient des pins landais ! Je reconnus leurs troncs,
Leurs branches, leurs parfums, leurs hymnes funéraires ;
Et je dis, en levant ma tête vers leurs fronts :
« O pins de mon pays, vous êtes tous mes frères ! »*

*Et je cherchai l'entaille à leur flanc de martyr,
Le pot de terre rempli de résine pleurante...
Je les regardai tous avant de repartir ;
Aucun n'avait de plaie à sa tige odorante !*

*« Oh non ! vous n'êtes pas mes frères, pins heureux !
Arbres parisiens sans pleurs et sans blessures ! »
Mais eux semblaient répondre, amers et douloureux,
En grondant sous la brise aux cruelles morsures :*

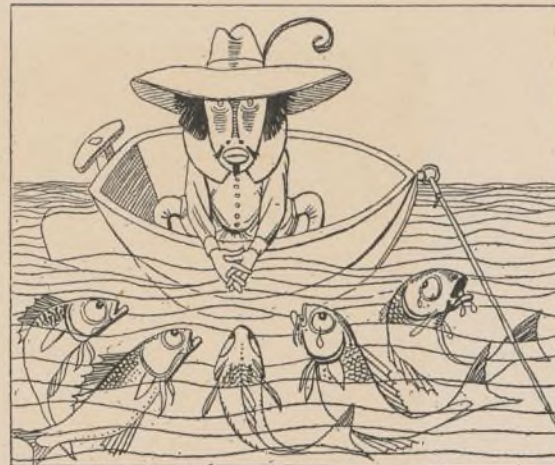
*« Ne nous jalouse pas, plains-nous, passant moqueur !
Plains nos troncs toujours fiers, nos voix toujours égales !
Les pins de ton pays, s'ils ont la plaie au cœur,
Ont leur front glorieux, plein de chants de cigales ! »*

JEAN RAMEAU.

La Légende
de
Christophe Colomb
par
Caran d'Ache
Texte de Wick Bénar



De l'escalier lavait les dalles,
Et vidait toutes les eaux sales,



Dans ses loisirs, à la sourdine,
Il allait pêcher la sardine
Et contait aux poissons de mer
Sa vie et son chagrin amer.



Sur les vertes rives du Tage,
Jadis vivait dans un village
Un bon pêcheur, qui, de son nom,
S'appelait Christophe Colomb.



Montait le bois et le charbon,



Voulant briser ces lourdes chaînes,
Il s'en alla conter ses peines
A son ami Vasco Gama
(Celui qui chante à l'Opéra) :



Il avait une belle-mère
Qui lui rendait la vie amère,
Le faisant crever de dépit,
Toujours, sans trêve ni répit.



Fumait et salait le jambon.



« Si tu veux t'éloigner très vite
Le mieux est de prendre la fuite ! »
Lui dit ce marin retiré,
Evidemment bien inspiré.



Cette mégère, à la voix aigre,
Le tarabustait comme un nègre.
Toujours debout avant le jour,
Il allumait, en bas, le four,



Et de plus, Juana son épouse,
Etant horriblement jalouse,
Criait sans rime ni raison
Et brisait tout dans la maison.



Ecoutant ce conseil pratique,
Colomb partit pour l'Amérique.
Les premiers jours, du mal de mer,
Il sentit le tourment amer.



Appuyé sur le bastingage,
Il maudissait ce grand voyage;
Après quoi, petit à petit,
Il retrouva son appétit.



Le pays était en liesse
Car ils jouaient tous à la baisse.
Colomb, pour fêter cet Inca,
Lui fit présent d'un *en-tout-cas*



Les jours se passent, les semaines,
Mais leurs recherches restent vaines.
La Juanita se lamentait,
Son caractère se gâtait.



Or, sa première découverte
Précisément fut l'Île-Verte,
Mise en musique par Lecocq,
Dans l'opéra qu'il fit « ad hoc ».



Et d'un vieux billet de théâtre,
Ce qui flatta cet idolâtre.
L'Inca le combla de faveurs
Et lui rendit de grands honneurs.



Enfin cette femme revêche,
Dans l'*Epoca*, voit la dépêche
Annonçant, avec grand fracas,
Que la fille du chef Inca



Puis, il découvrit La Havane;
Le sucre y pousse dans la canne
(Et c'est bien pour cela, dit-on,
Que le nègre aime le bâton).



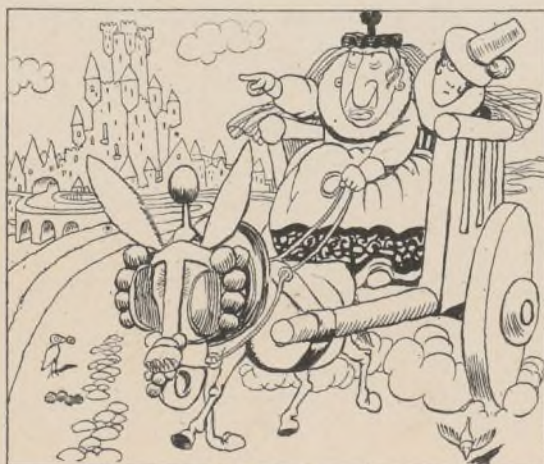
La belle-mère comprit vite
Que son Christophe était en fuite;
Aussitôt, faisant son paquet,
Avec sa fille et son roquet,



Se mariait avec son gendre.
Aussitôt, et sans plus attendre,
Ayant fait l'achat d'un poignard
Elle prend un bateau Cunard;



Enfin il débarque au Mexique
Où régnait un fameux Cacique,
Que l'on nommait Montesuma,
Spéculant sur le Panama.



A la poursuite du volage
La voilà qui part en voyage
Pour visiter incontinent
Les quatre coins du continent.



Il était rempli de touristes
Qui paraissaient tous assez tristes
De quitter l'Exposition.
(Que ce soit leur punition!)



L'on y voyait, formant un groupe,
Triomphant, au sein de sa troupe,
Buffalo Bill, l'enfant gâté
De la haute Société.



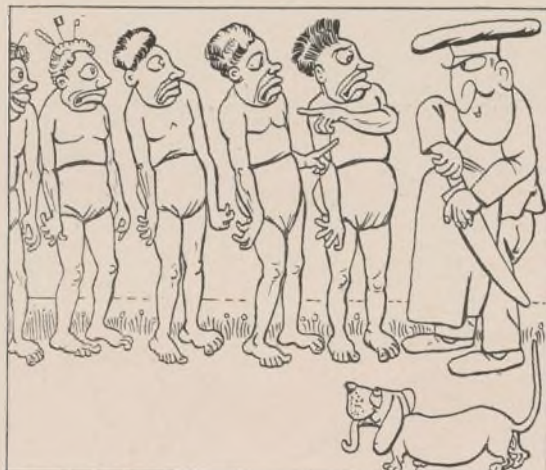
Fêtant la noce de sa fille,
Tous les parents de la famille,
Présents à la solennité,
S'abandonnaient à la gaieté.



L'on attache la belle-mère
Qui devient noire de colère.
Le soir, elle sert de rôti
Avec un légume assorti;



Elles débarquent sur une île,
Où, redoutable, un crocodile
S'avance en leur montrant les dents
Avec d'affreux rugissements.



C'étaient partout de joyeux groupes ;
Le vin circulait dans les coupes,
Et dans un coin étaient rangés
Des nègres... pour être mangés.



Puis, l'arrosant de sauce blanche,
Colomb en découpe une tranche,
Et dit après avoir mangé :
« Je crois que tout est arrangé ! »



La Juanita se désespère,
Mais à ce monstre, la mégère,
Jette un coup d'œil si dégoûté
Qu'il en reste tout hébété ;
Puis soudain, pris d'une peur bleue,
S'enfuit en repliant sa queue.



Soudain, au milieu de la noce,
S'élève une clameur atroce,
Un cri de malédiction,
Puis une détonation.
Juana venait, dans son corsage,
De faire explosion de rage !



Après son heureux mariage
Colomb eut des jours sans nuage ;
D'enfants il eut bientôt des tas
Et s'occupa de ses États.
L'Inca mourut, et sur son trône,
Colomb succède au prince jaune.



C'est à côté de Panama
Que demeurait Montesuma.
Elles y vont d'un pas rapide,
Sous la conduite d'un vieux guide.
Le Cacique avec ses guerriers
Pinçait des pas irréguliers.



Hurlant comme un vieux perroquet,
La vieille au milieu du banquet
S'élance avec son chien qui piaille.
Alors s'engage une bataille.
Mais, bientôt, grâce à sa valeur,
Montesuma reste vainqueur.



Il fut le modèle des rois
Et promulgua de sages lois.
Il supprima les pianistes,
Fit pendre les récidivistes,
Creusa des canaux dans les mers
Et musela les reporters.



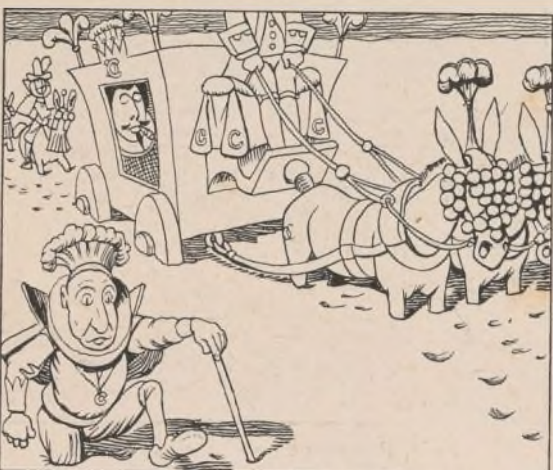
Enfin sa gloire devint telle
Que Ferdinand et Isabelle,
Régnaient alors en Aragon,
Lui dépêchèrent un dragon
Avec leur carte de visite,
Le priant d'arriver bien vite.



Que, seul, en pinçant le cancan,
Suivait le dernier Mohican.
Des rois Aztecs, des mulâtresses,
Des Brésiliens et des négresses,



Colomb sourit avec mystère,
Puis, appelant son secrétaire,
Il lui dit à l'oreille un mot,
Et l'autre sortit aussitôt.



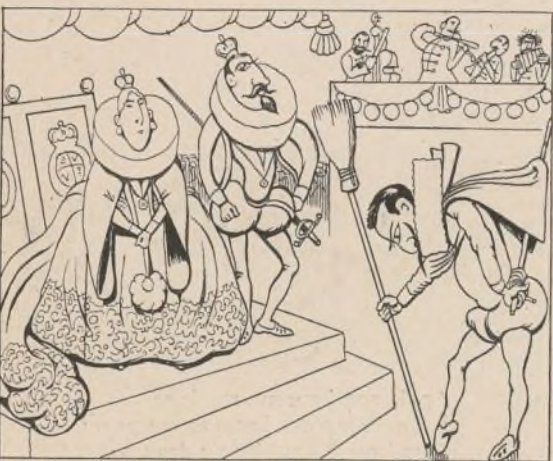
Flatté d'apparaître à la Cour,
Colomb prépara son retour.
Précédé d'une caravane,
Il s'enfonça dans la savane...
Après neuf mois, peut-être dix,
Ils débarquèrent à Cadix.



Quelques Mormons, des Esquimaux,
Et toutes sortes d'animaux,
Formant une joyeuse bande,
Exécutaient la sarabande.
Ils se suivaient à rangs pressés,
Et tous étaient si bien dressés



Alors se présente à la porte,
De serviteurs une cohorte,
Portant sur un plat de vermeil
(Par sa richesse sans pareil)
Un œuf immense, gigantesque,
Avec la Reine peinte en fresque.



Pour sa triomphante rentrée,
Toute la Cour fut concentrée.
Sur l'estrade les souverains
Étaient debout, cambrant les reins.



Qu'à la Reine avec élégance,
Ils faisaient une révérence.
Puis venaient, en habits brillants,
Colomb, sa femme et ses enfants.



Colomb fait un signe à ses gens;
Ceux-ci s'éloignent en tous sens,
Et l'œuf, de ses entraves libre,
Reste debout en équilibre.



Aux sons de l'orchestre tzigane
Marchait, en précédant Colomb,
Le cortège imposant et long
Qui composait sa caravane.

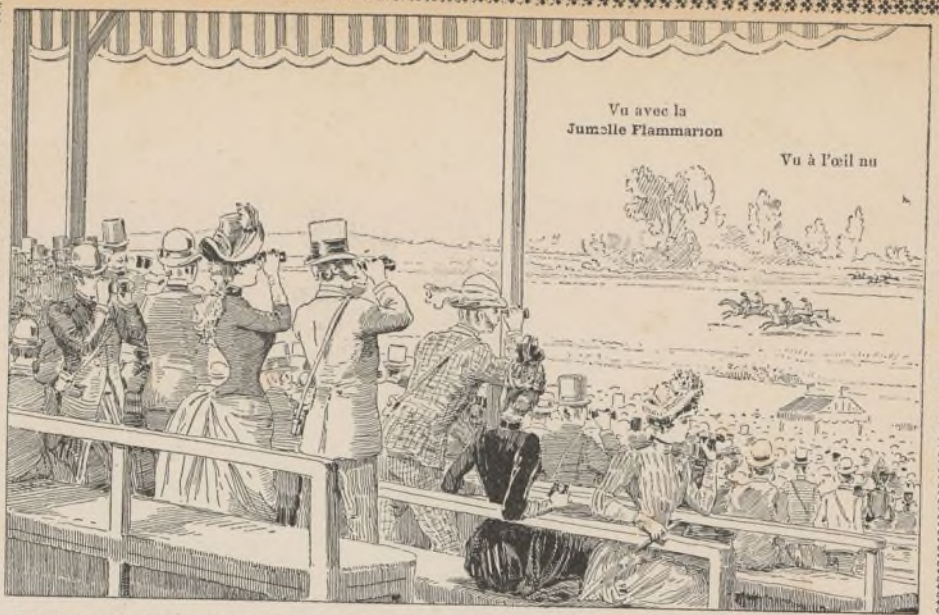
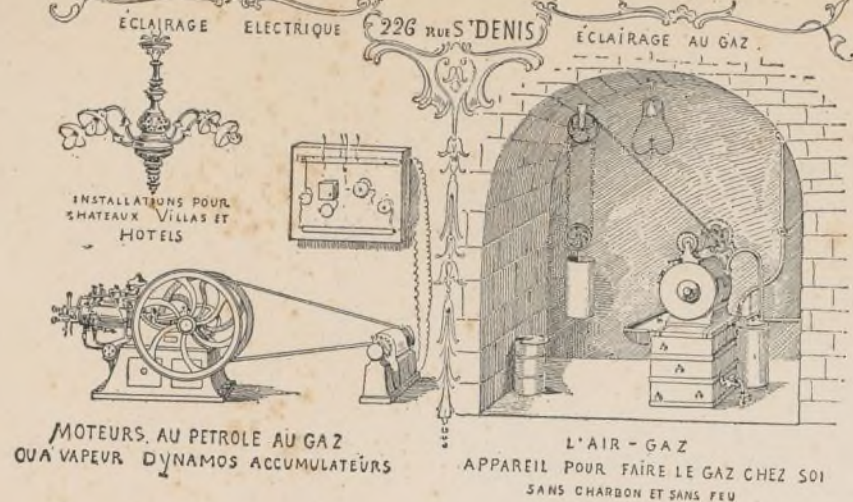


Avec un gracieux sourire,
Le Roi lui dit : « Ce que j'admire,
Ce sont tes procédés nouveaux
Pour dresser tous ces animaux ! »



« Ah ! dit le roi, c'est étonnant ! »
Puis vers le héros se tournant,
D'un geste royal il lui colle
La croix du Mérite Agricole !

H. BEAU & BERTRAND TAILLET



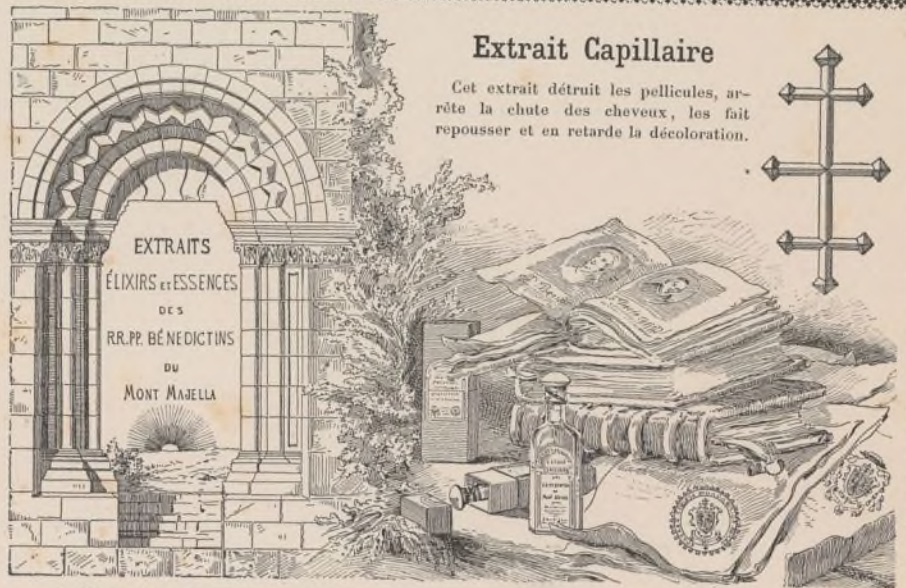
JUMELLES FLAMMARION. — HECTOR MAQUET, 19, avenue de l'Opéra (Dépôt exclusif).
Les seules construites scientifiquement sous la direction de l'illustre astronome.

BOIN TABURET ORFÈVRE 3, Rue Pasquier



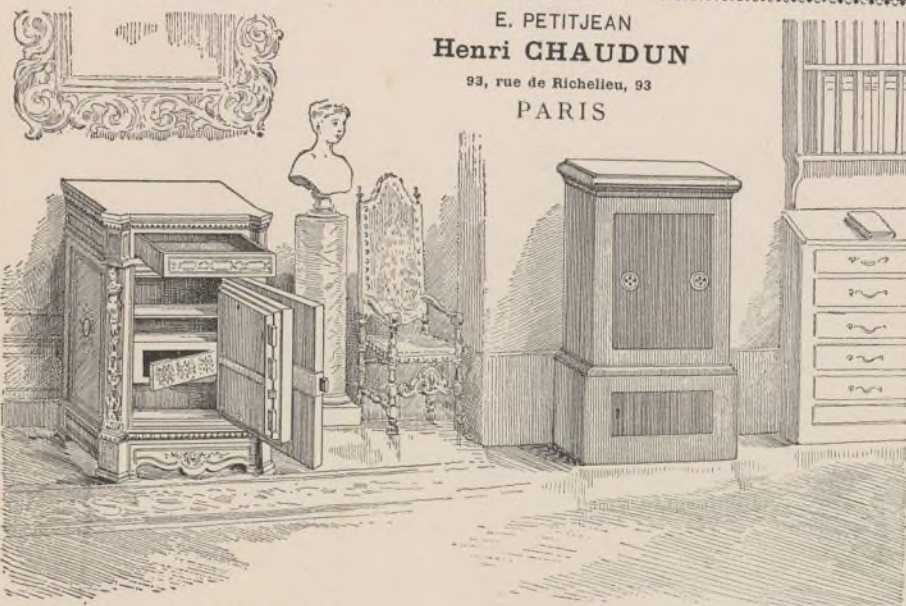
Extrait Capillaire

Cet extrait détruit les pellicules, ar-
rête la chute des cheveux, les fait
repousser et en retarde la décoloration.

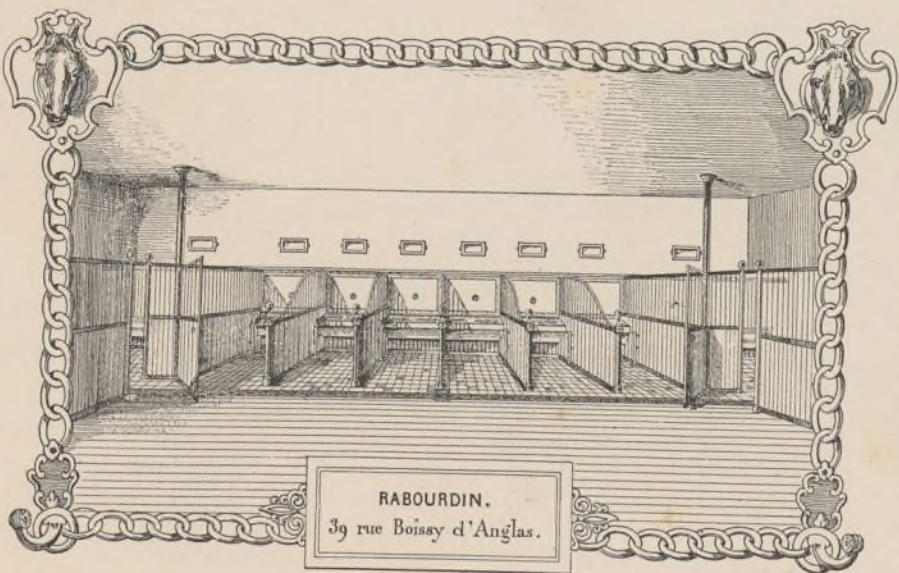
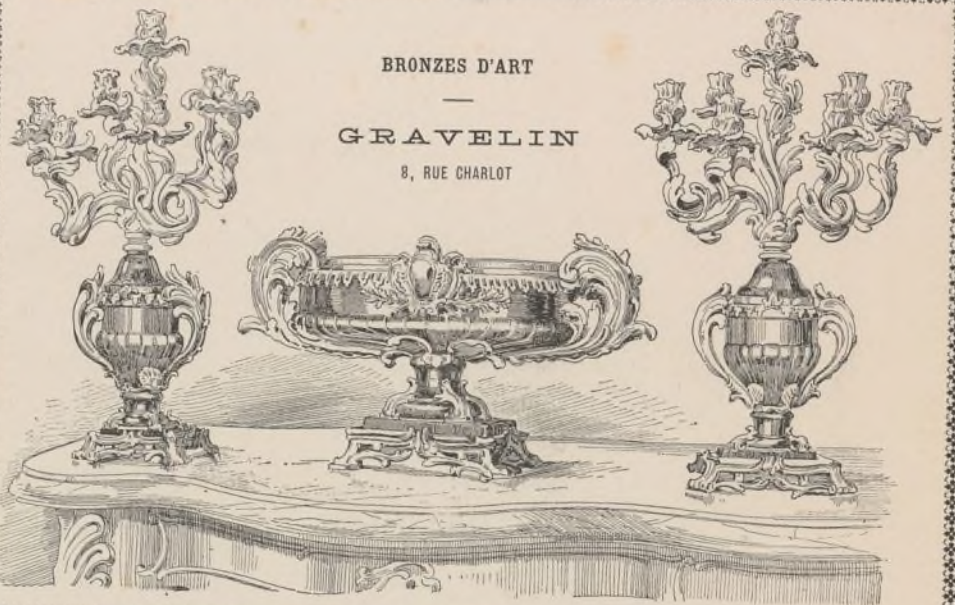


Le Flacon de 6 francs est expédié franco partout contre mandat-poste de 6 fr. 85, adressé à
l'administrateur E. Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

E. PETITJEAN Henri CHAUDUN 93, rue de Richelieu, 93 PARIS



BRONZES D'ART GRAVELIN 8, RUE CHARLOT



La plus grande Manufacture de Voitures
de Luxe, Demi Luxe et de Commerce

La Carrosserie Industrielle

ANC^{TE} MAISON AD. SAMUEL

228
Faub^S St Martin
PARIS

USINE MODÈLE
78
Rue Claude Decaen
REUILLY-PARIS

MYLORD AVEC STRAPONTIN
1,600 fr., type n° 1. — 1,900 fr., type n° 2. — 2,300 fr., type n° 3.

TRAINS DE LUXE

Club-Train, Paris-Londres en 7 h. 45.
Méditerranée-ress.
Orient-Express. Express.

C^{IE} INT^LE DES

"Sleeping-Cars"



WAGONS-LITS

"Dining-Cars"

3, PLACE DE L'OPÉRA

PARIS

Billets de chemin de fer et de Bateaux.
Enregistrement des bagages, etc., etc.

GRAND DÉPÔT

E. BOURGEOIS

21 & 23, Rue Drouot

PORCELAINES. FAÏENCES. CRISTAUX



ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

PRIVILEGE EXCLUSIF

PARIS

BREVETÉ S.G.D.G.

K'ALLISTA

SOUS-BRAS
BREVETÉ S.G.D.G.



Mesdames exigez la marque
si vous tenez à votre santé

2 MÉDAILLES
EXPOSITION UNIVERSELLE 1889

JAMBONS

COLEMAN

LES MEILLEURS
LES PLUS FINS



Ces Jambons se vendent dans toutes les bonnes maisons de Comestibles & Charcuterie.

WYNAND FOCKINK

AMSTERDAM



SEUL DÉPÔT EN FRANCE

2, RUE AUBER
PARIS

FABRIQUE DE LIQUEURS FINES

PIHAN

CHOCOLAT
RICHE

THÉS



4, F^g S^t Honoré, PARIS



— Tu n'es pas honteux
d'aller dans le monde
avec une chemise pareille, quand
il te serait si facile de te fournir à la Chemiserie Spéciale, 102, boulevard Sébastopol.
Pareil accident ne t'arrivera plus jamais.

LE PERDRIEL

THAPSIA

Ch. Le Perdriel
PARIS

DANS TOUTES



ANTIPYRINE
EFFERVESCENTE



FUCOGLYCINE



CARBONATE DE
LITHINE EFFERVESCENT

LE PERDRIEL

ROYAL MALAGA



Le plus fortifiant et le meilleur de tous les vins de Malaga.
Ne doit sa haute réputation qu'à sa vieillesse et à sa pureté.
Recommandé par tous les médecins comme le plus énergique
reconstituant.

Importateur E. GRELOUD, Bordeaux. M^{re} à Paris, 165 rue S^t Honoré, Place du Th^{re} Français



LOUIS

VUITTON



LONDON

FIGARO ILLUSTRÉ

Juin 1890



Les deux "1814" de Meissonier

"LE "1814" RÉCEMMENT ACHETÉ PAR M. CHAUCHARD — "LE "1814" DE LA VENTE PORTO-RICHE

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

LA VEUVE D'ULYSSE, par J.-H. KAEMMERER.
LE CIGARE, par EUGÈNE LAMBERT.

Les deux « 1814 », par E. MEISSONIER.
 Tout Paris. — *La Princesse de Caraman-Chimay*, portrait par DESMOULIN.
Le Mois parisien, par LA GRAND'VILLE.
Le Turlourou, jeu nouveau, par GEORGES LAUN.
Les Livres, par U. T.

La Veuve d'Ulysse, par HENRI BOUCHOT;
 Illustrations en couleurs de J.-H. KAEMMERER.
Pour une Bouffée de Tabac! monomime en trois scènes,
 par GALIPAUX;
 Illustré d'après des photographies de Galipaux, par CHALOT.

La Chasse, chanson d'enfants, musique de FRAGEROLLE,
 poésie de DÉZAMY;
 Illustration de A. LYNCH.

Moichoud le Régicide, par PAUL POIRSON;
 Illustrations en couleurs de ALBERT LYNCH.

L'Auberge des Quatre-Vents, par N. QUELLIEN;
 Illustrations de F. DEYROLLES.

Les Faïences Patriotiques, par PAUL EUDEL, illustrées
 de fac-simile en couleurs.

COUVERTURE : *Coin de Tribune au Grand-Prix*,
 par ALBERT LYNCH.

TOUT PARIS



MADAME LA PRINCESSE DE CARAMAN-CHIMAY
 NÉE CLARA WARD

Miss Clara Ward n'a pas d'histoire ; mais sa jeunesse, sa beauté, sa grâce et son esprit lui ont valu la couronne de princesse. Fille du capitaine Ward, grand propriétaire de forêts de pins sur les bords du lac Michigan, Miss Ward est née, il y a dix-sept ans, à Détroit, aux États-Unis.

Élevée partie à Londres, partie à Paris, elle vient d'épouser Joseph, prince de Caraman, prince de Chimay, fils du ministre actuel des affaires étrangères de Belgique.

Les Caraman-Chimay descendent de Riquet, le créateur du canal du Languedoc. Leur origine est donc française et ils l'ont

conservée par leurs nombreuses alliances avec les Montesquiou-Fézensac, les Beaufrémont, les Greffuhle. C'est dire que la société parisienne ne perdra pas la jeune princesse et que nous la retrouverons, l'hiver prochain, pour toutes nos fêtes et toutes nos charités.

T. G.

Le Mois Parisien

Les Confessions du Mois de Mai. — Anarchistes et Terroristes. — Le Mouton du Général. — La licence de la Presse. — Le licencié Reinach et le licencié Deschanel. — Farandoles présidentielles. — Mondanités parisiennes. — Pour un Prisonnier. — L'Anniversaire du 22 mai. — Victor Hugo et le sculpteur Rodin. — Les deux Salons. — Veau d'or et Peinture à l'huile. — Le mois théâtral.

Paris, Juin 1890.

« Mois de Mai, levez-vous et répondez ! Qu'avez-vous fait du 1^{er} au 31 ? »

Il a fait bien des choses, l'aimable mois de Mai et il ne peut pas tout raconter, car c'est un grand scélérat.

Il a commis tous les crimes charmants du renouveau. Il a créé et surexcité des légions de papillons qui se sont jetés sur les fleurs et les ont fortement chiffonnées. Les fleurs se sont laissées faire, comme toujours, et tous les pianos ont joué d'eux-mêmes l'*Alléluia* printanier de Faure : « Saluez, c'est l'amour qui passe ! »

Je n'y vois pas d'inconvénients, au contraire ! Il a fait aussi de la politique. Oh ! je glisserai légèrement sur ce genre de délit. Il est arrivé en conspirateur, escorté d'anarchistes couleur de muraille, chez qui l'on a saisi des flacons de glycérine et des pots de *cold-cream* et il est parti au milieu d'arrestations de terroristes russes dont les poignards, ayant pour garde des bobèches de flambeaux, étaient fabriqués avec des limes. Je veux bien frémir, par déférence pour les traditions de l'Ambigu ; mais à quoi sert le bas prix de la coutellerie ? Il est vrai que quand on conspire... Et d'ailleurs, il ne faut pas plaisanter avec les nihilistes !

Le boulangisme ?... *Res sacra miser*... a dit Francis Magnard. « Laissons bouillir le mouton », a répliqué le général qui est peut-être moins lettré. Le comte de Chambord disait : « Attendons l'Heure de Dieu » ; mais on n'a pas entendu sonner l'Heure mystique, et le rata du général, oublié sur le feu, semble être un peu racorni. Il faut un appétit d'ancien officier de turcos pour lui trouver encore belle mine.

Nous avons failli avoir une loi restrictive de la liberté ou de la licence de la Presse. Notre antilicencieux confrère Joseph Reinach l'a soutenue dans une virulente catilinaire, tandis que le jeune et licencieux Paul Deschanel, qui ne compte plus ses succès, la combattait avec une énergie séduisante. Les tribunes ont été conquises et les jeunes premiers de ce grand concours oratoire ont été unanimement acclamés comme futurs ministres. On leur demande déjà des bureaux de tabac. Quant à la Presse déchainée, nous avons appris de Londres que notre satané Rochefort, qui a la dent si dure, a maintenant un appétit d'enfer.

M. Carnot a beaucoup voyagé. Il est allé à Toulon, en Corse, à Avignon, à Nîmes, à Montpellier, à Besançon, à Belfort. On lui a raconté des histoires de brigands, on lui a offert des banquets à l'huile de piment — et on l'a acclamé au milieu des farandoles. A Belfort, il a pu reprendre ses esprits, et il est resté pensif devant la trouée des Vosges.

Tandis que le Midi farandolait, les salons parisiens cotillaient. Toutes nos élégantes passaient leur mois de Mai poudrées et en costume Louis XVI et nos élégants ne quittaient pour ainsi dire pas l'exquis habit blanc à collet rouge, le gilet rouge, la culotte et les bas rouges, les souliers à talons rouges et à boucles d'argent, la poudre et le galant tricorne. On dansait le menuet et le cotillon chez M. de Morenheim, chez M. Witelaw-Reid, chez la princesse de Léon, chez la comtesse d'Alsace, chez la marquise de Jaucourt, chez la princesse Joachim Murat, chez la princesse de Sagan. La marquise de Barbentane faisait entendre les chansons espagnoles et les fantaisies anglaises de Gibert, Lassalle et mademoiselle Sanderson chantaient chez le comte Foucher de Careil et chez Madame Madeleine Lemaire. La Krauss se faisait applaudir chez la comtesse de Beaumont-Castries. La comtesse Hoyos convoquait Tout-Paris à un délicieux concert. M. Léon y Castillo recevait somptueusement le monde officiel. On se mariait à outrance. Le vicomte et la vicomtesse de Curel donnaient un grand dîner de fiançailles à l'occasion du mariage de leur plus jeune fils, le vicomte Paul de Curel, officier au 16^e chasseurs, avec mademoiselle Brigitte de Guitaut. Enfin, on admirait la toilette de mariée de mademoiselle Ward, qui épouse le prince de Chimay, toilette très simple qui ne coûte guère que cinquante mille francs ; mais il est des toilettes qui valent un tableau de maître.

Il faut signaler encore, parmi cet épanouissement des fêtes de Mai, les *garden-party* de la baronne Alphonse de Rothschild, auxquelles ont pris part la duchesse de Luynes, la baronne de Morenheim, la comtesse Hoyos, la baronne Beyens, la vicomtesse de Trédern, la duchesse d'Uzès, la comtesse et la marquise de La Ferronnays, la duchesse de Doudeauville, la duchesse de Maillé, la princesse Radziwill, la comtesse de Riansey, la comtesse de Kersaint, la marquise d'Hervey, la comtesse de Montaynard, la vicomtesse de Trédern, la comtesse de Caraman et tout ce que la noblesse française compte de plus select.

Pourquoi, pendant toutes ces fêtes du printemps mondain, le jeune duc d'Orléans est-il resté en prison ? Victor Hugo exilé à Jersey écrivait mélancoliquement :

Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai.

Le duc d'Orléans prisonnier, disait gaiement : « Une prison en France, c'est encore la France ! » Toutefois, n'y a-t-il pas eu quelque inutile cruauté à garder sous les verrous, dans le mois des fleurs nouvelles, un jeune prince dont tout le crime est d'avoir demandé à être soldat ? La politique nécessite-t-elle de si draconiennes précautions ? Ceux qui l'avaient cru tout d'abord, ont fini par croire le contraire, puisqu'il ont mis le jeune prince en liberté. La clémence n'est parfois que l'aveu d'une erreur.

La presse entière, et le *Figaro* tout le premier, ont donné un pieux souvenir au poète de la *Légende des siècles*, à l'occasion du 22 mai. Si le cri de Bossuet : « Madame se meurt, madame est morte ! » a trouvé tant d'écho dans la postérité, combien plus profondément a retenti dans la France et dans le monde cette foudroyante nouvelle : « Victor Hugo est mort ! » Il y avait huit jours déjà qu'il s'écoulait lentement mourir et que, de ses yeux visionnaires, il regardait l'au delà.

La difficulté de lui élever un monument aussi grand que son œuvre et digne de ses funérailles, a peut-être ralenti l'élan des souscripteurs qui avaient d'abord envoyé l'argent à pleines mains, comme ils avaient envoyé à pleines mains les couronnes et les hommages. Ce ne sont cependant pas les sculpteurs dont le talent peut se hausser jusqu'au génie qui manquent à la France. Les Dalou, les Rodin, les Barrias, les Chapu savent faire vivre le marbre et ciseler des strophes de bronze. Nous verrons donc s'élever le tombeau que notre nation doit à son immortel poète. En attendant, Rodin travaille au monument que l'Etat lui a commandé pour le Panthéon. C'est une œuvre d'un grand caractère et d'une suprême distinction. Hugo, sur un rocher battu des flots, y médite, au milieu de ses voix familières, les Muses divines des *Orientales*, des *Voix intérieures* et des *Contemplations*.

Rodin est particulièrement digne de comprendre Victor Hugo : Il possède la force et la grâce. Son buste est le seul qui rappelle aux intimes du poète la majesté de son visage, l'expression de ses yeux, les divers aspects de sa physionomie. C'est une œuvre de longue patience, car Hugo ne voulut pas poser. Rodin venait soit dîner, soit en soirée avenue d'Eylau, observait son modèle et en emportait le souvenir gravé sur la substance même de son cerveau. Ce travail de tête a duré des mois, et, de la cervelle de Rodin, Victor Hugo est sorti, vivant, tel que nous l'avons vu mille fois, tel que l'avenir se le représentera, avec la barbe de l'aïeul, le regard du dieu, l'oreille du faune.

Si les artistes se plaignent du mois de mai, c'est qu'ils sont insatiables. Au risque d'employer une locution triviale, je dirai qu'il n'y en a eu que pour eux. Les deux Salons ont attiré des multitudes, et les grandes ventes ont déplacé des monceaux d'or. On craignait que le Salon du Champ de Mars n'eût qu'un succès limité. Au contraire, Paris en raffole. Le fait est qu'il est original, gai, curieux. L'impressionnisme y tire ses feux d'artifice autour des chefs-d'œuvre les plus minutieux et les plus corrects. Besnard a l'air d'y faire des niches à Meissonier, qui lui dit : « Va toujours, mon fils ! » Le solennel s'y mêle au bon enfant, les faiseurs de gageures y coudoient Puvis de Chavannes. L'Académie des Beaux-Arts préside aux rondes des rapins. Et puis, ce Salon du Champ de Mars rappelle l'Exposition, le grand bazar multicolore et polyglotte où l'on s'est tant amusé. Il nous apporte en même temps du nouveau, de l'imprévu et nous repose du trop méthodique Salon du Palais de l'Industrie, dont il ne faut cependant pas médire. Il permet de juger d'ensemble les œuvres et les procédés de chaque artiste. C'est parfait cette année ; ce sera peut-être moins parfait l'année prochaine.

Pour le moment, le public est affamé de peinture et d'objets d'art. Albert Wolff calculait que les peintres seuls produisaient une moyenne de trois cents tableaux par jour, sans compter les tableaux non exposés. Il faut croire que tout cela trouve acquéreur, puisque tant de braves jeunes gens, qui pourraient faire d'excellents comptables, se jettent à corps perdu dans la terre de Sienne et piquent une tête dans la térébenthine.

En voyant qu'un Meissonier se paie couramment des centaines de mille francs, chacun est tenté de se dire, en se frappant le front, fût-ce avec le pied, s'il manque de bras : « Et moi aussi, je suis peintre ! »

Il est vrai que toutes les œuvres de Meissonier sont d'une perfection désespérante. Nous avons pensé qu'il était curieux de donner le fac-simile des deux 1814 — deux chefs-d'œuvre — qui viennent d'être vendus, l'un à M. Chauchard, moyennant 850,000 francs, l'autre à MM. Boussod, Valadon et C^{ie}, moyennant 131,000 francs, soit, les deux, un presque-million.

Un mot, maintenant, sur ces terribles *Revenants* d'Henrik Ibsen que vient de nous montrer le Théâtre-Libre, où M. Antoine a pris l'habitude de nous distiller goutte à goutte, talentueusement, de noirs cauchemars, quand il ne nous arrache pas le rire avec des tenailles ». Henrik Ibsen, qui habite l'Italie depuis que son pays lui a « mis aux pieds les souliers de la Peur, au dos la besace du Chagrin, à la main le bâton de l'Exil », est l'éternel

mélancolique. C'est en vain que Benjamin Godard lui chanterait *molto tranquillo*, l'andante paisible de *Dante* :

Le ciel est si bleu sur Florence,
Son azur a tant de douceur,
Qu'un chant d'amour et d'espérance
Devrait monter (*bis*) de tous les cœurs !

il n'arriverait pas à consoler cet exilé tragique qui ne sait plus sourire.

Avec les *Revenants* et *Dante*, je ne vois guère, comme importantes nouveautés théâtrales de Mai, que le *Zaïre* de M. Veronge de la Nux et la *Basoche*, de M. André Messager, deux succès égaux dans deux genres très différents. On nous a raconté les angoisses de M. Veronge de la Nux, qui a failli, comme Saint-Saëns, fuir Paris à la veille de la première. Il doit être rassuré maintenant par les applaudissements qui ont accueilli son œuvre si touchante et d'une mélodie si pure. Il n'est plus de ceux à qui l'on est obligé d'arracher — système Antoine — le rire avec des tenailles. Le voilà rassuré, joyeux, célèbre.

LA GRAND-VILLE.

NOUVEAUX JEUX DE SOCIÉTÉ

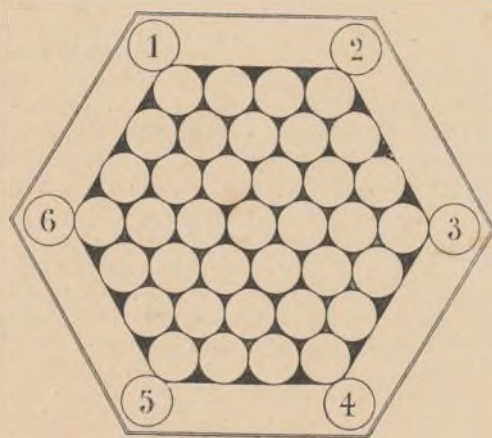
« LE TOURLOUROU »



Les tourlourous sont des crabes d'Amérique qui vivent en société dans les prairies humides, mais ayant chacun son trou. A certaines heures de la journée, ils vont prendre leurs ébats, mais, à la moindre alerte, ils se hâtent de regagner chacun son domicile. Les tourlourous sont de couleur rouge; c'est ce qui explique qu'on ait donné leur nom à nos fantassins à pantalon garance.

Le présent jeu a été ainsi appelé, parce qu'il consiste, pour chaque joueur, à rallier avec le plus de célérité possible sa case particulière, dont au préalable il s'est trouvé écarté.

Le matériel du Tourlourou comporte un damier formé de trente-sept cases circulaires dont l'ensemble a forme d'hexagone. Il y a, en outre, sur le pourtour, six autres cases circulaires, numérotées de 1 à 6.



Il y a aussi six jetons ronds numérotés de 1 à 6, destinés à se mouvoir sur les cases.

Enfin, le matériel est complété par un dé et un cornet.

L'établissement d'un tel matériel n'offre aucune difficulté : on peut confectionner soi-même le damier et les jetons; le dé et le cornet sont d'un usage courant et se trouvent partout.

Le jeu se joue entre six personnes, d'après les règles suivantes :

1. Le damier est placé au centre d'une table autour de laquelle les six joueurs s'assoient;

2. L'un prend le jeton 1, le suivant le 2, celui qui vient ensuite le 3, et ainsi de suite;

3. Chaque joueur ayant ainsi un jeton le met sur le damier d'après la règle suivante : le jeton 1 sur la case 4, le jeton 2 sur la case 5, le jeton 3 sur la case 6, et ainsi de suite, chaque jeton

étant placé sur une case du pourtour, à l'opposé de celle qui porte le même numéro;

4. On jette le dé, et le numéro amené indique le jeton qui devra être joué le premier. Si, par exemple, le numéro 5 a été tiré, ce sera le joueur ayant le jeton 5 qui devra jouer le premier. Le joueur qui jouera ensuite sera celui ayant le jeton 6, puis seront successivement poussés les jetons 1, 2, 3, 4 et le cycle recommencera;

5. Le but que chaque joueur poursuit est de parvenir à mettre son jeton dans la case du pourtour qui porte le même numéro; en conséquence, le joueur ayant le jeton 1 fera en sorte de l'amener de la case 4 à la case 1; le joueur ayant le jeton 2, cherchera à aller de 5 à 2, etc.;

6. Un joueur joue en déplaçant son jeton de la case occupée à l'une des cases avec lesquelles il est en contact, pourvu toutefois que cette dernière ne soit prise par aucun autre jeton;

7. En aucun cas, un joueur ne peut s'abstenir de jouer, même si le déplacement qui en résulte l'éloigne du but qu'il doit atteindre;

8. La partie se règle d'après les conventions suivantes :

Les joueurs se classent d'après leur ordre d'arrivée aux buts respectifs;

Le premier arrivé gagne trois unités; le deuxième deux et le troisième une; le quatrième en perd une, le cinquième deux et le sixième trois.

GEORGES LAUN.

LIVRES

Peu de livres nouveaux ont paru dans ces derniers jours. Mais, par une trop rare bonne fortune, presque tous ceux qui se sont montrés aux étalages des libraires, si peu nombreux qu'ils soient, méritent d'être signalés.

L'évolution heureuse que subit la littérature contemporaine, dans le sens du bon goût, s'accroît en effet chaque jour davantage et le temps n'est peut-être pas très éloigné où l'on pourra sans trop d'appréhension, feuilleter n'importe quel volume.

Je ne puis, on le comprendra, analyser dans ces courtes notes, les nouveautés littéraires, mais je crois être agréable et utile à la fois aux lecteurs du *Figaro illustré* en leur indiquant les livres dignes d'eux.

En première ligne, je placerai le *Roman d'un Enfant*, de Pierre Loti, livre charmant d'une émotion intime et captivante, où l'auteur, avec cet art délicat qui lui est propre, a retracé les souvenirs encore récents d'ailleurs de sa première jeunesse.

L'Oncle Scipion, d'André Theuriet, est aussi le roman d'un enfant, roman gai celui-là, et plein d'humour, qui fait contraste avec la mélancolie de Pierre Loti.

Très jolie également et digne d'être recommandée, la *Sœur aînée*, de M. Fernand Calmettes, que la librairie Charpentier fait paraître dans sa « Nouvelle Collection ». Les jeunes filles, peu favorisées d'ordinaire, aimeront ce livre aimable.

Parmi les ouvrages documentaires, il me faut parler du livre de M. Jules Ferry : *Le Tonkin et la Mère-Patrie*. Ce livre, qui soulève une question encore palpitante, est, cela va sans dire, très discuté, très controversé. On le lit et on le juge avec passion. Notre devoir d'impartialité était de le signaler.

Le Prince de Talleyrand et la Maison d'Orléans est un livre du plus haut intérêt, renfermant la correspondance intime du roi Louis-Philippe et de Madame Adélaïde avec le Prince, publiée par la comtesse de Mirabeau.

Si j'ajoute encore à cette liste, pour ceux que passionne le sport, les *Courses de chevaux en France* que notre collaborateur Robert Milton publie chez Hachette, j'aurai mentionné, sinon tous les livres intéressants, du moins les plus dignes d'attention. Dans ce dernier volume, très joliment illustré d'ailleurs, de croquis et de photographies, Robert Milton, dont la compétence est consacrée, a réuni tous les documents qui touchent de près ou de loin à la vie du turf. Ce livre ne peut manquer de trouver une place d'honneur dans la bibliothèque d'un vrai sportsman.

L'éditeur Lemerre qui

De ses contemporains exploitant les travers,
A su faire fortune en éditant des vers !

vient de commencer, dans sa « Collection des poètes français », la publication des œuvres choisies de Théophile Gautier, qui formeront dix volumes. Le romantique Gautier est, aujourd'hui, passé classique et sa place était toute marquée dans cette série de délicats elzéviros que publie la librairie du passage Choiseul.

U. T.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ÉTRANGER, *Union postale* : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue Paul-Lelong (Messageries du *Figaro*.)

L'Éditeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, aux Messageries du *Figaro*, 8, rue Paul-Lelong.

Imprimerie chromotypographique Bonssod, Valadon et C^{ie}, Asnières.



LA VEUVE D'ULYSSE

PAR

HENRI BOUCHOT

Les armes étaient en train de le céder doucement à la toge ; on suivait le cours du Tendre dans ce petit hôtel de la rue des Trois-Frères, touchant aux Porcherons, où la colonelle Canteleu endormait depuis dix-huit mois tantôt les souvenirs de son défunt époux. Plusieurs fois le jour, la porte d'entrée livrait passage à de frileuses beautés qui gravissaient joyeusement le perron et pénétraient dans le salon de compagnie embaumé de parfums rares. Et c'étaient dans ce milieu singulier où le dieu Mars semblait s'être choisi un temple, des éclats, des embrassements, des présentations à l'infini, des froufrous d'organdis et de soies, puis des conduites, des embrassades encore.

« Sensible amie, que vous voilà heureuse ! »

Heureuse, non d'avoir perdu le meilleur des hommes à Iéna, vous me croirez, mais d'une chose plus gaie, d'un remariage. Pénélope s'est consolée en Ithaque, elle a dit adieu aux tulles funèbres et aux tapisseries inachevées ; elle a rouvert à deux battants son palais morose, que guettaient amours joufflus et déesses oubliées.

Il est là le remplaçant, le nouveau venu, campé superbement en pleine lumière, recevant d'un bon sourire malin les grâces et les ris au passage ; un mortel voué, ami des dieux, qui fut au lendemain d'Iéna le porteur des mauvaises nouvelles, et malgré tout ne perdit rien de son auréole. Par hasard, au-dessus de lui, enfermé dans son cadre d'or, chamarré d'or, moustachu et jaune, Ulysse le regarde de son mur. Mais que peut cette ombre vaine, à l'encontre de cette bien vivante image de jeunesse, de galanterie et de séduction ? On le nomme Egiste, Egiste Duvaucay, maître des requêtes, sa toge est une fiction, mais en tout ainsi qu'en la vie, la fiction l'emporte et triomphe. Il ne craint même plus le souvenir, et c'est ainsi sous l'œil de l'ancien maître qu'il se montre, qu'il éblouit, qu'il rayonne.

Et sur ces meubles singuliers où Bellone revêt les mille formes d'un Protée, sur ces tables soutenues par des Thémistocles casqués, au plat de ces consoles portées par des faisceaux de licteurs, les dentelles et les soieries des corbeilles s'épanchent, enveloppent et envahissent. La revanche inattendue des mièvreries luttant de haute main avec les sévérités pristines d'un temple guerrier, le nid de pigeons dans un armet de batailles ! En lieu de ces compagnons rudes du prédécesseur, venus battre de leurs bottes éperonnées les parquets de la salle, une théorie de nymphes souples, voilées de broderies fines, chaussées de cothurnes délicats, accourues pour cet Egiste inconnu dont parlaient les Renommées.

Parcilles toujours, curieuses éternelles, aujourd'hui comme autrefois, jalouses un peu, mais prodigues d'encens.

C'est, le jour durant, un bruissement d'enthousiasme, quand les urnes de batiste à la mode, rouvertes pour la centième fois, égrenent les colliers ornés de camées, les diadèmes contournés à

l'impériale, les peignes d'or et de perles, les bracelets athéniens. Athènes envahit Ithaque et la dompte. Plus d'un œil, agrandi par la ligne d'un pinceau savant, se tourne vers le dispensateur de tant de merveilles. Il y a les colonelles, les générales, les maréchales qui s'avouent, non sans dépit, la suprématie de la toge. Plus de lauriers que de bijoux pour elles ! Aucune le disent avec orgueil sans le penser, d'autres le pensent sans orgueil. Une d'entre elles a murmuré : « L'amour est-il de la compagnie ? »

Elle jugeait, l'envieuse, que peut-être bien tant de luxueuse prodigalité dissimulait des liens plus dorés que profonds, que, par fortune, le bel Egiste escomptait les douaires. Perfide pensée et malsaine jalousie ! Entre lui et la sensible Zulmé, l'entraînement réciproque ne reposait en rien sur de honteux calculs, le cœur et non pas l'intérêt conduisait leur char nuptial. Dans la balance de justice ils ne se devaient rien l'un à l'autre ; jeunes tous deux, riches également, ils suivaient simplement la voix de nature.

Telle fut la réponse tombée d'une bouche amie, de la plus gracieuse des bouches présentes, de celle de Zulmé elle-même.

Puis son roman fut conté sans en dissimuler rien. Comment un soir d'octobre le maître des requêtes avait apporté, au nom du ministre, l'annonce de la mort glorieuse du premier époux ; en quels nobles termes il l'avait pleurée. La retraite d'une année dans le deuil et les larmes. Enfin les conseils venus de bonne part, les sorties et la rencontre fortuite du séduisant Egiste à la soirée de la Cour, la demande de sa main et les refus. L'Empereur avait commandé, mais cette fois le maître imposait une douce violence.

« L'Empereur n'aime ni les veuves ni les filles... j'en suis bien heureuse. » Et ramenant d'un geste gracieux les plis flottants de sa tunique, elle mit son mouchoir à ses yeux que voilait un friselis de mousse blonde.

Les deux guerriers de l'escabeau roulaient un regard furibond, comme s'ils eussent porté la statue de l'infidélité conjugale.

« Ah ! soupira en descendant le perron la maréchale qui les avait remarqués, ah ! l'imprudente Zulmé ! Les morts reviennent quelquefois... »

Non, les morts ne reviennent pas, que la maréchale quitte ce souci ! Murat a vu tomber Canteleu, il l'a écrit lui-même, il a vu son visage décoloré par le trépas et son corps souillé de boue. Les Champs-Élysées sont une trop douce retraite pour les héros, ceux qui y descendent n'en remontent jamais, jamais !

Au retour de la cérémonie, qu'on ne vit plus belle ni plus grandiose nulle part, après les derniers baise-mains et les *walses* prolongées jusqu'au matin, ils se trouvèrent subitement seuls, face

à face, dans l'atmosphère lourde de la nuit, sous les lustres, comme dans cette scène de la *Vestale* où les figurants s'évanouissent, semant après eux le grand silence. Elle, toute rose encore des émotions et des joies, traînant son manteau de cour sur les pétales effeuillés, montrant, sous sa robe drapée à la lacédémonienne, les flexibles contours de sa chair; lui, raidi par les broderies d'une tunique, offrant un visage de Caracalla sur un buste moderne, supérieurement vainqueur et distingué, ses yeux clairs lançant des feux, sa bouche ouverte pour les madrigaux et les paroles d'amour.

Il s'agenouilla devant elle en une pose étudiée, un peu théâtrale, et lui prenant les mains, commença le romancero éternel, les beaux serments qui ne coûtent rien à cette heure, les phrases semblables toujours, depuis celles d'Adam à notre mère Eve; elle inclina sa tête où les pierres scintillaient, et s'abandonnait à son étreinte passionnée. Mais en levant les yeux elle eut la sensation qu'on les regardait et que le spectacle de leur bonheur intéressait quelqu'un. Une nuée d'êtres lui apparut à la lueur mourante des bougies, une armée de fantômes bizarres, contournés ou raidis, glissés aux dossiers des fauteuils, rivés aux consoles, toutes les



singulières et romaines figures autrefois commandées par Canteleu défunt aux ciseleurs en vogue. Le romantisme naissait en elle inconsciemment, elle voyait ces figures s'animer et lui reprocher son oubli de l'autre. Lui-même, le héros, s'exagérait dans son cadre et marquait une colère sourde; il sembla à Zulmé que sa face était rouge, rouges ses galons et sa tunique, rouges ses croix. Egiste sentit que sa main le repoussait et tremblait un peu.

« Ah! Zulmé! s'écria-t-il, adorable Zulmé, vous me voyez à vos genoux, votre époux vous implore, le plus beau jour se lève pour lui... »

Il pensait plus simplement: « Qu'a-t-elle donc? » et, comme elle se retirait, il avançait sur les genoux, un peu ridicule, avec le bruit

de son épée, qui entraînait derrière lui les fleurs tombées et les dentelles arrachées pendant les danses.

« Egiste, relevez-vous, le lieu n'est point sûr... »

Il eut de suite la perception de ses frayeurs et de ses scrupules, d'autant que s'étant retourné, il vit à son tour la formidable armée des casques, des Minerves, des Aristides et des Philopœmen braqués sur lui. La revanche inattendue des armes sur la toge, le passé mettant sur le présent un cauchemar lourd de bronze et de ferrailles! Aussi bien, la folle idée de n'avoir rien voulu changer à ce temple militaire, la sottise religion et la pitié maladroite de s'être ainsi jeté dans une place encore chaude! Patience! l'aurore ne renaitra pas cinq fois sur le monde, devant que ces survivances malencon-

treuses n'aient trouvé aux greniers le gîte convenable. Enfermer cette divinité blonde en ce musée de préteur, condamner Vénus à la promiscuité immortelle des cuirasses et des trophées, non-sens d'une âme éprise et trop captive pour avoir songé aux détails !

Alors ce fut avec une solennité un peu triste, que prenant la main de Zulmé, et jetant sous son bras gauche son claque em-plumé et sévère, il quitta le salon de compagnie pour monter aux appartements. Là, toute pareille misère. Ecrasant la muraille peinte de sa silhouette revêche, protégé de masses, de boucliers et de têtes de centurions reposant sur des pieds de lions aux ongles d'or, un lit majestueux envahissait la chambre. Alexandre le Grand ou l'Empereur des Français n'eussent osé désirer plus fière ordonnance, ni couche plus mâle pour y reposer leurs membres de conquérants. Egiste n'était — et il se l'avouait — ni Alexandre, ni surtout le grand Napoléon son maître. L'idée de mettre son bonheur sous la protection de ces panoplies lui parut la plus étrange bizarrerie. Certes, il avait une épée, mais hélas ! une épée maigre, chétive, que ces glaives de décourions et ces lances magnifiques allaient obstruer de leur puissance.

Le jour se montrait aux fenêtres dans la crudité des tentures guerrières, brodées de héros nus. Ce n'était réellement plus l'heure de dormir, il en fut très joyeux. Il dit simplement : « Habillez-vous, Zulmé, et allons-nous-en. » Elle en avait pareille envie que lui-même. Elle répondit : « Volontiers ! »

Et tout en fuyant, stores baissés et volets clos, dans leur calèche de route, gagnant sa demeure de garçon, pour éviter l'envahisseur eux aussi, il inventait le moyen de rentrer en maître ; homme de paix, il rêvait d'un siège en règle, d'une lutte sans merci, où tout ce que sa clémence de vainqueur pourrait admettre serait de conserver intacts les quatre murs.

Au rebours des lois, le vif allait saisir le mort de la bonne sorte, un mort qui, sans parler, disait encore trop de choses...

Rien de plus entre eux sur ce sujet.

Il l'emmena au loin dans une terre, à Nantes d'abord, ensuite au bord de la mer ; il s'amusa de montrer aux gens de province cette élégante raffinée, tantôt vêtue de redingotes masculines, tantôt déshabillée de tulles transparents sous lesquels la chair mettait du rose ; et par lettres répétées, il commençait le siège sans lui en rien dire, accablant Thomyre de commandes, Prudhon et Isabey de conseils. Un jour il prétextait un ordre impérial, et il la quitta pour la huitaine, pour revenir bientôt la mine joyeuse.

Elle, qui ne se doutait de rien au monde, ne voyait pas sans crainte les heures courir la poste, et les retours se préparer. Un jour allait venir où il faudrait reprendre les routes, et retrouver quelque matin l'hôtel abandonné, avec ses hantises funèbres et la troublante sérénité de ses êtres. Sans en toucher un mot, elle s'ingéniait à prolonger l'aventure là-bas ; c'étaient des officiers de la marine qui, pour elle, préparaient des fêtes ; des promenades aux lieux des batailles dernières ; des réceptions aux chefs-lieux données pour elle. Par malheur le congé prit fin, et quelque matin sa chaise l'emporta à travers le Bocage, par le Maine et l'Anjou, le long de la Loire, à petites journées, dans un tête à tête qui la peinait à cause de l'insouciance d'Egiste.

Enfin on aperçut une grande brume d'automne épanchée au fond d'une plaine, et, plantés au milieu, des clochers et des maisons innombrables ; c'était le terme des rires. Pour deuil de sa rentrée, elle s'était costumée de sombre, comme aux jours de pluie, là-bas, vers l'Océan. Une capeline foncée, une redingote brune, des cothurnes noirs. A la dernière côte, elle mit pied à terre et regarda derrière elle. Pourquoi n'avouait-elle pas à son mari la gêne affreuse de revoir la rue des Trois-Frères, le perron pompéien, le frigidarium et le salon de compagnie ? Elle ne l'osa, par respect humain et pour ne point exagérer l'importance de ces pensées ; il serait toujours temps de querir ailleurs un gîte, s'il comprenait.

Il comprit si bien que la chaise vira tout droit rue du Bac, à l'ancienne garçonnière ; elle respira.

Demain ! il avait dit demain, c'est-à-dire que la partie n'était que différée d'un jour, le temps d'ouvrir les fenêtres et de mettre un peu d'air dans la maison. En attendant cette misère, Zulmé jetait un œil distrait sur les lettres arrivées depuis son départ ; un salut de madame la Maréchale, une invitation au concert, une longue épitre de la sémillante Eglé d'Houdetot, puis des cartes apportées : « Monsieur le président Molé est venu saluer madame du Vauçay. » Celui-ci l'anoblissait, elle eut un sourire.

Au fond du tas, pour la bonne bouche, un petit mot d'Hermine Le Glay, sa meilleure confidente d'autrefois, son amie d'études, éloignée d'elle depuis cinq longues années et qui lui annonçait sa visite prochaine. « J'ai appris ta douleur, amie infortunée, et je voudrais y porter le remède et la consolation... »

« Quoi donc ? Avait-on oublié de lui écrire le nouveau mariage ? » Eh ! oui, juste ciel, on l'avait oublié ! En cinq ans le Léthé coule ses eaux impitoyables !

... « La souffrance a son terme, ô tendre Zulmé, et je me flatte que mon retour, en de certaines circonstances, ramènera la

« sérénité dans tes sens troublés et malades. L'aspect d'un bonheur qui t'est cher te causera, je m'en veux réjouir, un doux sentiment de repos. Tu vivras près de nous, et si je ne t'ai point annoncé plus tôt cette joie, c'est que nous étions trop séparées, et que tes calamités étaient trop nouvelles pour te convier à un plaisir. Je ne t'écris pas davantage, pour ce motif que je te veux faire une surprise un de ces jours prochains, et je t'embrasse. »

Zulmé eut un geste de malaise ; dans le tourbillon incessant des fêtes, elle avait eu si peu le loisir de prendre la plume ! Le moyen d'expliquer un tel oubli ? Allons ! on serait forcé de se retrouver ces jours-ci rue des Trois-Frères, pour ne pas se donner l'apparence misérable de fuir ; on rhabillerait l'aventure de son mieux.

« De quoi lui parlait donc Hermine ? S'était-elle mariée, elle aussi ? mariée à ce compagnon de Canteleu dont il avait été question jadis ? Sait-on jamais, dans ce désarroi de guerres ? — Que pensez-vous, Egiste ? »

Egiste, consulté, ne fit que rire, il ignorait tout.

« Alors on retournerait dans l'arsenal abandonné, on reverrait ces choses guerrières endormies ?... — Ah ! ne raillez pas, j'ai des pressentiments lugubres !... »

— Vos présages sont faux, ma toute belle, vous en jugerez sur l'heure !... »

Elle en jugea vite en rentrant à l'hôtel ; elle vit aux premiers pas des transformations telles qu'une fée seule eût pu les accomplir en si peu de temps. En lieu des figures rudes moulées aux murailles du vestibule c'étaient des amours lutinant une Cérés, des cornes d'abondance semant les fleurs et les fruits. Même plus cet ancien valet dont les gestes automatiques trahissaient les soumissions au chef de guerre, mais, au contraire, un gaillard superbe, rompu aux usages et saluant avec grâce.

« Egiste, que je vous sais gré ! »

Et quel étourdissement quand, les portes du salon lancées à la volée, l'ancienne forteresse aux trophées apparut dans la lumière tendre des peintures roses, avec ses mirifiques et très nouvelles installations de mobilier et de tentures ; ni guerriers, ni Thémistocles, ni plus rien d'autrefois, que des tendresses partout semées, des tables reposant sur des Hébés, des consoles cythérées, des brûle-parfums formés de cygnes ou de Lédas, des escabeaux historiés de colombes et de roses. Un peu de l'ancienne coquetterie des cours françaises de naguère, alliée aux tendances antiques du temps présent, toute une théorie suggestive d'objets, de lignes, de profils savants et de colorations à la fois vives et discrètes. En ce sanctuaire de Vénus, et comme subitement envolée de la terre dans l'olympie, Zulmé demeurait immobile. Son extase se peignait par d'ingénues et admiratives exclamations. C'était les deux mains jointes par un beau geste et ramenées sur la poitrine, qu'elle marquait sa joie immense et inattendue. Lui, très heureux, étendu sur une ottomane, jouissait de ses moindres mouvements, il avait cette rassurante idée d'avoir vaincu et de ne plus rien craindre.

Elle lui parut plus jolie encore, de l'éclat emprunté au décor, de sa rougeur et de ce galbe merveilleux qui la mettait en rivalité avec les statuette délicates inventées par les maîtres. Tandis que voletante et trottinante, courant à chaque objet, soulevant les tapis, ouvrant les coffrets, elle passait et repassait devant lui, les doigts aux lèvres en manière de remerciement tendre, il détaillait beauté par beauté sa déesse. Ni madame Odier, fille des grâces, ni l'incomparable Regnault de Saint-Jean-d'Angely aux provocantes langueurs, nulle femme au monde ne la surpassait à ses yeux. Pas un sourire, pas un mouvement qui ne la lui montrât plus désirable que toutes les autres réunies. Hélène valait bien qu'on eût renversé Troie, il se félicitait d'avoir chassé du temple les fadaïses casquées, et placé en un coin mal éclairé l'illustre victime d'Iéna. Dans ses courses, Zulmé eut comme une morsure subite au cœur ; elle s'arrêta et, d'un coup d'œil circulaire, embrassa la pièce, il avait compris. Il la rassura ; Canteleu dormait le sommeil des braves où les bonheurs terrestres ne le viendraient troubler jamais plus, quelque part dans une chambre de l'étage, loin, très loin du bruit. Il dit, moitié sérieux, moitié par jeu :

« Ombre vénérée, repose dans la paix du tombeau, le bienfait de tes vertus nous demeure... »

Et dans un élan d'amour et de joie de vivre, lui, de vivre sans remords, il se jeta à genoux, dans la pose où le souvenir de l'autre était venu le surprendre. Cette fois Zulmé ne se défendit pas, elle laissa tomber ses mains que son mari couvrit de baisers. Ils se virent ainsi dans une glace penchée, et ils sourirent doucement. Valait-il pas mieux cette vue que les sourcils froncés et la rude figure du colonel, ou les sarcasmes revêches des Pallas d'autrefois ? Elle dit oui de la tête, en minaudant, rajustant son schall tombé d'une épaule.

« M'aimez-vous autant, Zulmé ?... »

— Bien plus ! bien plus ! Ah ! n'en doutez jamais ! »

Il était écrit que leur duo ne pouvait être de durée : un bruit à la porte le fit se relever en hâte, plus froncé des sourcils que son rival défunt, furieux de l'audace de ses gens. Il cria : « Laissez-nous ! Mais laissez-nous donc ! » Sa voix sonnait creux, et ses poings se crispèrent.

« Ah ! Hermine ! »

Zulmé se précipitait vers la porte ouverte où son amie venait d'apparaître, les bras tendus, mais tout à coup son mari la vit tourner sur elle-même, porter la main à son cœur et tomber raide et épouvantée, les yeux hagards, la bouche contractée. Elle ne dit qu'un mot : « Canteleu ! »

Eh ! par l'aigle impérial, Canteleu lui-même, ou son sosie, un Canteleu rajeuni par le trépas, frais comme un bouton de rose, en grand uniforme, un peu gêné de la réception, souriant à la façon d'Ulysse à son retour.

En une seconde il se fit dans la cervelle du dernier occupant le plus effroyable mélange de douleur et de rage. Partagé entre l'envie d'emporter sa femme et de la secourir seul, et le besoin de renvoyer à sa tombe d'Iéna le revenant inattendu de la grande armée, il restait là debout, la poitrine soulevée en d'effrayants spasmes ; toute sa vie perdue, anéantie, son bonheur clos pour une misérable erreur ! Il bondit hors de sens, les yeux saillants de l'orbite.

« Que venez-vous faire ? hurla-t-il. Que voulez-vous ?... »

Et de suite, comprenant que lui-même était l'intrus, et que, possession pour possession, ses titres valaient moins, il se contint.

« C'est bien ! dit-il, sans rien entendre, c'est bien ! Je serai à vos ordres dans l'instant.

— Mais je ne saisis pas...

— Ah ! vous ne saisissez pas qu'elle est remariée, que je suis son mari, et que vous aurez tout mon sang avant de la reprendre...

— Votre sang ?...

— Oui, mon sang... Il vaut le vôtre... Laissez-moi !

— Pardieu ! souffrez que je vous parle.

— Vous en aurez le loisir tout à l'heure, monsieur le colonel...

Alors prenant son élan, embrassant à deux bras le corps inanimé de l'infidèle Zulmé ; courant follement à travers les vestibules, escaladant les escaliers, il s'enferma à double tour dans la chambre où les fleurs riaient dans les coupes d'améthyste.

« Zulmé, murmura-t-il, je vous reste, ils sont loin, revenez à vous, Zulmé. »

Loin ! Non ils n'étaient pas loin ; dans le corridor, des éperons sonnaient en se rapprochant. Allait-il faire le siège à son tour, le héros ? Sa colère se devait centupler de l'étrange bouleversement de ses richesses, de ses meubles relégués aux combles. Egiste sauta sur sa mince et innocente épée déjà capable des pires audaces.

Il devint féroce :

« Si vous entrez, dit-il tout bas dans le trou de la serrure, je vous tue !

— Mais, saperjeu, ouvrez donc que je vous rassure, et que je rassure cette sensible dame... »

En ce moment Zulmé se redressa :

« Ce n'est pas sa voix ! »

Loués soient les Dieux ! elle parlait ! Pas sa voix ! Ah ! le tombeau change terriblement les humains, il se faut garder des méprises ! Il n'était pas mort, lui, Egiste Duvauçay, et pourtant sa voix ne sonnait guère son timbre accoutumé... ni la sienne non plus à elle, l'infortunée !

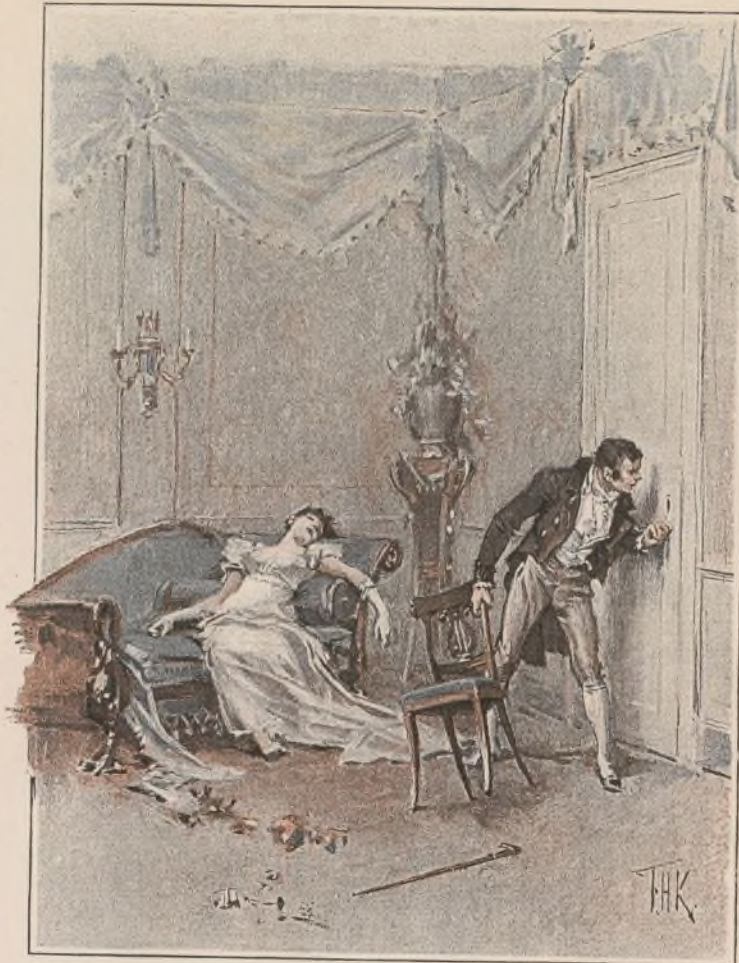
Hermine disait à son tour :

« Chère amie abusée, une vaine ressemblance t'émeut ; consens à nous entendre et les voiles tomberont de tes yeux ! Celui que tu crois reconnaître n'est pas un fantôme... C'est mon époux ! »

Il y eut alors cet inexprimable revirement chez les assiégés, que peut-être la femme eût ouvert sa porte, au risque d'en mourir d'effroi, et que Duvauçay s'y opposa de toutes ses forces. La toge se défendait désespérément, elle craignait les surprises.

Elle n'en eut pas le démenti, la toge, elle resta barricadée ; l'armée d'occupation, lasse de parlementer, et furieuse de son insuccès, se retira fort empêchée et contrite. On reçut des lettres froides d'Hermine, des allusions piquées à cette réception, à ce malentendu volontairement continué, mais on n'y fit aucune

réponse. Un jour vint où l'hôtel de la rue des Trois-Frères fut mis à l'encan, comme il se comportait, avec ses meubles nouveaux et ses anciennes reliques. Les bien renseignés prétendirent que le brillant Duvauçay avait marché trop vite dans son luxe et s'était surmené, puis ce fut tout. D'Hermine, rien jamais, ni de Canteleu ; on sut vaguement par les bruits de cour que le colonel,



en revenant sur terre, avait changé son nom en celui de Martin, et qu'on l'avait retrouvé quelque soir de bataille étendu mort, une seconde fois, d'une balle au front.

Duvauçay respira, et Zulmé fut triste bien longtemps.

Mais à dix années de là, remontant les Champs-Élysées dans leur calèche — les Champs-Élysées, brrr ! — pour se rendre à la soirée du duc de Berry, un nouveau maître, le couple Duvauçay se heurta à une troupe d'officiers généraux suivant le même chemin. Ils eurent une troublante vision. Chamarré de broderies, couturé de cicatrices, un général les devança, qui les regarda longuement avec une insistance étrange. C'était Canteleu toujours, ou Martin, ou le lieutenant-général La Morlière, pour lui donner son dernier titre. Madame se rejeta brusquement en arrière, et Egiste, comte Duvauçay, pair de France, détourna la tête...

« Je n'irai pas, Egiste, je suis mal... »

— Rentrons, madame ! »

Ils rentrèrent et ne sortirent qu'à de certains jours, ceux où les généraux restaient chez eux.

HENRI BOUCHOT.

(Illustrations de F.-H. Kaemmerer).



Pour une bouffée de Tabac!



AU CAFE

Pierrot, en smoking blanc — claque et bottines de même nuance — entre dans un café, jette un coup d'œil circulaire, choisit une place qu'il abandonne presque aussitôt pour une autre, car elle était située près de la porte et ainsi exposée aux courants d'air. Il accroche son pardessus et son chapeau à une patère, s'assied, appelle par deux fois le garçon, en frappant sur la table. Il demande un orgeat, seule boisson dont la couleur lui soit traditionnellement permise, et le journal, n'importe lequel. En attendant qu'on le serve, Pierrot échange des saluts plus ou moins cordiaux avec des consommateurs amis. Le sirop abondamment baptisé, Pierrot, tout en remuant sa consommation, parcourt le *Figaro*, prenant intérêt à certains échos, haussant les épaules devant d'autres, s'apitoyant ici sur une pauvre femme renversée par un tramway, là, souriant d'un bon mot... Puis, tout à coup, Pierrot tousse, cela serait tout simple si une seconde, puis une troisième toux ne suivaient de près la première. Une vraie quinte, quoi! Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il? oh! c'est bien simple! le voisin de Pierrot fume la pipe et lui a envoyé une bouffée de tabac devant la figure. Pierrot est sur le point de se fâcher et d'admonester vertement le rustre, mais en homme qui a du sang-froid, il se retient. Aimant mieux supposer que c'est involontairement que le fumeur l'a incommodé, Pierrot se retourne vers le tabacophile et lui enjoint poliment d'avoir à diriger son jet nicotinique vers un autre côté. Quoi! un haussement d'épaules est la réponse malhonnête faite à une observation aussi juste? Il n'est pas dit qu'un Pierrot se laissera intimider et, d'un ton péremptoire et sans réplique, la situation est établie: ou la fumée ira du côté diamétralement opposé à Pierrot ou celui-ci montrera qu'il est. Mais c'est comme s'il avait chanté *Au clair de la Lune*, il n'a pas eu le temps de reprendre son journal qu'une bouffée opaque lui arrive en plein nez. Pierrot dégage aussitôt sa tête de ce nuage bleu et, décochant une gifle à son adversaire, se met en devoir de lui infliger une belle correction, correction dont le malheureux porterait longtemps les marques si on ne séparait tout de suite les antagonistes. Qu'est-ce à dire? une carte de visite! — Mais j'en ai aussi, moi, des cartes, fait Pierrot, en voici une que je corne même, afin de prouver que c'est en personne que je la remets et, demain matin, au bois de Boulogne, nous nous rencontrerons. C'est entendu. Et Pierrot reprend sa lecture; mais quand votre main a rencontré par hasard la joue d'un monsieur, ce n'est pas sans vous troubler un tantinet; aussi, trop nerveux pour s'intéresser à un fait-divers banal, Pierrot appelle le garçon en frappant le marbre de la table avec sa soucoupe, paie, prend son chapeau et s'en va, droit et raide, comme un homme qui n'a pas froid aux yeux et se sait regardé par la foule contemplative!

CHEZ PIERROT

Dix heures du soir, Pierrot entre chez lui. Il cherche en tâtonnant sa bougie et les allumettes. Bon! il trébuche dans une épinglette et se désole à l'idée d'avoir peut-être réveillé madame Pierrot. Notre homme prête l'oreille et se rassure promptement en entendant le souffle paisible et régulier de son épouse qui sommeille, au fond, dans son lit. Bien! il a mis son doigt dans l'enerrier. Il suce aussitôt son index pour le déteindre et, trouvant enfin les allumettes, il en frotte plusieurs, mais vainement hélas! elles viennent de chez un marchand de tabac qui les tient du gouvernement. Se rappelant qu'il en a dans sa poche, achetées un sou seulement, vu la contrebande, il en prend une qui flambe aussitôt. Nul doute, la régie n'y est pour rien. La lumière faite, Pierrot va refermer sa porte et la verrouille, puis tirant sa montre, il la monte et la dépose avec soin sur sa table de nuit. Il enlève son habit; mais son cerveau ébullitionne tellement — songez donc! après ce qui s'est passé ce soir! — qu'il va à sa fenêtre, l'ouvre toute grande et s'accoude un moment. L'air du soir lui a décidément fait du bien et, tout à fait calmé par cette brise rafraîchissante, sa fenêtre close, les rideaux hermétiquement tirés, Pierrot va à sa table, prépare papier, plume et encre et se met en devoir d'écrire un mot — et quel mot! son testament. Son testament! Il abandonne en cas de mort — oh! ces quatre lettres! quel frisson! — sa montre, sa table et son lit à sa chère femme et il lègue son fauteuil si moelleux à sa concierge afin qu'elle puisse tirer plus commodément le cordon. Ah! ce papier suprême pourra attester qu'il n'a pas été griffonné de gaieté de cœur, à en juger par les larmes qui l'étoilent, quoique la manche de Pierrot en ait aussitôt fait des étoiles filantes! Allons, bon! ce que c'est que d'être nerveux, un pâté! Pierrot le mange immédiatement. Ses dernières volontés écrites, notre blême ami se lève, met le testa-

ment au beau milieu de la table, bien en évidence et prend une glace à main. Il se contemple longuement. Ainsi, c'est bien lui, ce joli garçon-là, dont les saillies, les lazzis ont égayé le monde depuis sa naissance — à lui, Pierrot — qui peut-être demain jonchera le sol, telle la neige, sa froide sœur, pendant une nuit d'hiver. Il s'embrasse dans le miroir. Ah! la vie est bizarre! Bah! essayons cette larme furtive qui trahirait une pusillanimité indigne de Pierrot et décrochons plutôt cette bonne épée de Tolède — souvenir du vieux père — afin de nous faire un peu la main. Pierrot fait le salut en usage sur le terrain, se fend et ferraille un certain temps contre le mur. Eh! eh! il y a longtemps qu'il n'a pas tiré, les membres sont raides! Allons, du courage! le jeu en vaut la chandelle, que diable! La lame est bonne pourtant et se prête volontiers aux contre-quarte et aux dégagés classiques. Mais la sueur inonde le front de Pierrot qui raccroche sa bonne rapière et se déshabille et, après avoir toutefois regardé sous son lit (mesure de précaution qui lui est habituelle), se dispose à se coucher.

SUR LE TERRAIN

Il est six heures du matin. Le roulement d'une voiture se fait entendre et le spectateur qui a des yeux de lynx, mais seulement celui-là! pourrait voir dans la coulisse un fiacre s'arrêter et Pierrot en descendre. Le blanc voyageur, après avoir grassement payé son cocher, entre en scène en refermant son porte-monnaie. Il salue... le vide. Quoi! personne! il est donc en avance, lui qui se croyait en retard, au point que pour arriver plus vite, il ne s'est même pas lavé la figure! C'est vrai, il n'est que juste l'heure. Attendons. Et pour tuer... non, pour passer le temps, Pierrot dépose par terre ses épées et choisit un bon endroit. Voyons, où croisera-t-on le fer? Ici? Non, car le sol est glissant et une chute pendant l'opération pourrait avoir des conséquences graves. Là? Là, non plus, le terrain est décliné. De ce côté, alors? Oui, la place est congruante. Pierrot tâchera de se placer vis-à-vis des arbres, car en leur tournant le dos, il aurait le soleil dans l'œil, mieux vaut que ce soit son adversaire. Six heures dix. Eh! eh! Bah! il y a toujours le quart d'heure de grâce. Voyons les épées, maintenant. Elles sont flexibles à souhait. Est-il bien nécessaire qu'elles soient démouchetées? Dam! ce serait moins dangereux... mais ça ne se fait pas. Démouchetons. Démouchetons! Ah! quel est ce bruit? une voiture, ce doit être lui! Point, c'est le chemin de fer qui passe non loin de là. Il est six heures un quart, pourtant! c'est incompréhensible! Pierrot profite de sa solitude pour faire ses adieux à la vie. Invocation poétique à la nature! Pierrot adresse un dernier bonjour au soleil qui, peut-être, n'éclairera plus ses ébats fantasmagoriques, et ne le réchauffera plus de ces bons rayons, aux fleurs qui n'orneront plus sa boutonnière et ne parfumeront plus son odorat; aux oiseaux dont le joyeux gazouillis ne charmera plus ses oreilles de dilettante; au ciel, à la nature tout entière, adieu! Ah! cette fois, c'est lui. Une allure indifférente s'impose. Saluts froids et cérémonieux des deux adversaires. Habits bas. Pierrot se place; mais il lui est justement objecté que les places se tirent au sort. Soit! Pierrot jette en l'air un sou, le rattrape dans sa main, demande à l'autre ce qu'il désire. Pile? C'est face, décidément, le sort le favorise. Ce n'est pas lui qui aura le soleil dans l'œil. On se met en garde. Les fers sont engagés, mais presque aussitôt Pierrot s'arrête pour dire qu'on ne doit pas se servir du bras gauche. Reprise du combat. A la première passe, Pierrot est blessé. Ce n'est rien, dit-il. Une simple piqûre au-dessous du mollet gauche. Son antagoniste est bien peu fort! Cela donne du courage à Pierrot qui bande sa blessure avec son foulard et se remet en position. Clic! clac! v'lan! Ah! l'autre tombe raide. Ah! mon Dieu! A cette vue, Pierrot, saisi d'un épouvantable effroi, laisse échapper son épée et se précipite sur le corps de son adversaire, le tâte, met la main sur son cœur. Rien ne bat plus. Il lui met la main sur la bouche: point de buée chaude. C'en est fait, Pierrot a devant lui un cadavre. Ah! c'est atroce! Pauvre garçon, lui aussi était tout jeune. Il n'y a qu'un instant encore plein de santé, de vie et voilà que maintenant... Oh! c'est horrible! horrible!! Et pourquoi? Pourquoi?? je vous le demande un peu? pour une bouffée de tabac!... Mais au fait! Pierrot est bien naïf de gémir de la sorte! lamentations inutiles! soupirs superflus! Puis, si ce n'était l'autre, ce serait lui! Et dam!... encore moins rigolo! Allons, allons, tant pis! C'était écrit là-haut! Tout est bien qui finit bien. Et Pierrot, après avoir essuyé son épée et s'être revêtu, s'éloigne en sifflant gaiement le refrain d'une chanson à la mode!

GALIPAUX.

(Tous droits réservés.)

AU CAFE

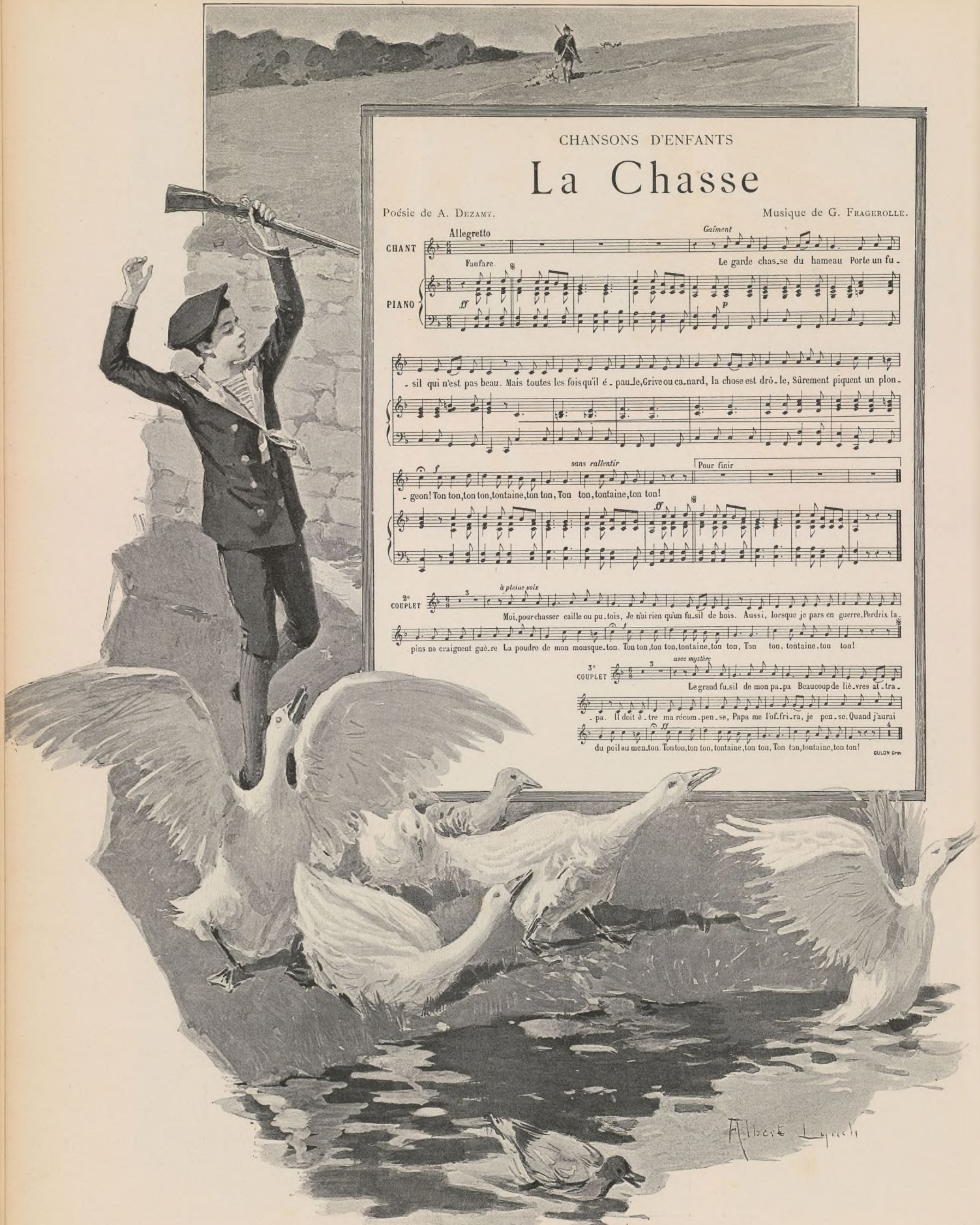


CHEZ PIERROT



SUR LE TERRAIN





CHANSONS D'ENFANTS

La Chasse

Poésie de A. DEZAMY.

Musique de G. FRAGEROLLE.

CHANT *Allegretto* *Gainement*
Le garde chas.se du hameau Porte un fu -

PIANO *Fanfare.* *ff* *p*

- sil qui n'est pas beau. Mais toutes les fois qu'il é - pau.le, Grive ou ca.nard, la chose est drô - le, Sûrement piquent un plon -

sans ralentir *Pour finir*
- geon! Ton ton, ton ton, tontaine, ton ton, Ton ton, tontaine, ton ton!

à pleine voix
COUPLET *2°*
Moi, pour chasser caille ou pu. tois, Je n'ai rien qu'un fu. sil de bois. Aussi, lorsque je pars en guerre, Perdrix la -
pins ne craignent guè. re La poudre de mon mousque. ton. Ton ton, ton ton, tontaine, ton ton, Ton ton, tontaine, ton ton!

avec mystère
COUPLET *3°*
Le grand fu. sil de mon pa. pa Beaucoup de liè. vres at. tra -
- pa. Il doit é. tre ma récom. pen. se, Papa me l'of. fri. ra, je pen. se, Quand j'aurai
du poil au men. ton. Tontou, ton ton, tontaine, ton ton, Ton tsa, tontaine, ton ton!

GULON GREY

Albert Lyautey



MOICHOU D LE RÉGICIDE

PAR

PAUL POIRSON

FRÉQUENTER chez les gens de noble race a été, de tout temps, un privilège fort recherché.

Ce n'est pas que les hommes y soient tous infiniment spirituels et les femmes infiniment jolies, mais il est certain que c'est une situation enviable, pour un bon jeune homme de souche et de nom bourgeois, de pouvoir négligemment étaler sur sa table ou placer sous le cadre de sa glace, des petits cartons par lesquels il est convié à entendre de la musique chez la marquise de *** ou à prendre le thé chez la comtesse de ***, encore que la musique de la marquise et le thé de la comtesse ne soient pas remarquablement plus savoureux que partout ailleurs.

Aussi ne fus-je pas peu fier quand, il y a de cela un certain nombre d'années, je reçus un petit carton me prévenant que la baronne de Muzareingues était chez elle tous les jeudis soir.

Si mon amour-propre fut flatté, mon cœur fut plus triomphant encore, car, sur un coin dudit carton, je pus lire, tracés d'une élégante écriture de femme, ces mots : De la part de la vicomtesse de B.

J'avais, l'été précédent, rencontré la belle et sensible Clarisse aux eaux.

La musique combla la distance sociale qui nous séparait, et c'est en chantant avec elle le duo de *Faust* : « Laisse-moi contempler ton visage », alors dans sa nouveauté, que je perdais complètement mon cœur. O grand et cher Gounod, de combien de catastrophes du même genre n'êtes-vous pas responsable !

Nous chantâmes l'amoureux duo bien des fois, pendant notre séjour aux eaux, et la vicomtesse me « laissa contempler son visage » jusqu'au jour de son départ.

La séparation fut cruelle.

La belle Clarisse, qui devait passer tout l'automne dans ses terres, me jura, avant de partir, qu'une fois de retour à Paris, elle me donnerait signe de vie.

Le petit carton me prouva qu'elle n'avait pas oublié sa promesse.

Dès le jeudi suivant, le cœur doucement ému et le nœud de ma cravate irréprochable, je me rendis à l'hôtel Muzareingues, rue Barbet-de-Jouy, en plein faubourg.

L'habitation, située entre cour et jardin, me sembla répondre tout à fait à l'idée que je me faisais d'une demeure destinée à abriter les descendants des preux.

Les Muzareingues, sur lesquels naturellement je m'étais renseigné, passaient pour être de bonne et authentique noblesse. Ils dataient d'un roi Philippe quelconque ; on n'avait pas pu m'indiquer lequel. Était-ce Philippe-Auguste, Philippe le Bel, ou Philippe le Long ? Le doute planait à cet égard. J'ai su, depuis, qu'ils remontaient simplement à Louis-Philippe. Mais, à la vue des portraits de famille, de la livrée et surtout des invités, on pouvait aisément leur faire crédit de quelques siècles.

..

Présenté par la vicomtesse aux maîtres de la maison, dont elle était la cousine, je fus accueilli avec une bonne grâce extrême. On fit un peu de musique, et nous fûmes naturellement priés de chanter notre fameux duo : « Laisse-moi contempler ton visage ».

Il me sembla que jamais ma charmante partenaire n'avait interprété la divine mélodie avec tant de vérité, et, moi-même, électrisé par les brûlantes paroles que, sans penser à son amoureux transi de docteur Faust, Marguerite m'adressait directement, j'eus la sensation, commune, du reste, à tous les ténors, que j'étais un chanteur admirable ! Nous eûmes un réel succès.

Pendant que je savourais, avec le maintien modeste et réservé qui sied au vrai talent, les compliments de nos auditeurs, j'entendis l'huissier qui, de la porte du salon d'entrée, annonçait d'une voix vibrante : « Monsieur Moichoud ».

Ce que c'est que l'influence de l'air ambiant ! Je n'étais pas depuis une heure dans cette aristocratique maison, que déjà, ce nom roturier, crié après ceux des comtes, ducs et marquis dont l'annonce avait flatté mon snobisme naissant, me fit l'effet d'une fausse note dans un concert.

Monsieur Moichoud !

Qui était ce Monsieur Moichoud ?

Que venait-il faire ?

Mon étonnement fut d'autant plus vif que l'entrée de ce nouveau venu fit une véritable sensation. Chacun, les femmes surtout, la belle Clarisse en tête, s'avança pour lui serrer la main. Mes complimenteurs eux-mêmes me quittèrent pour s'empressez auprès de M. Moichoud que j'eus alors le loisir d'examiner.

C'était un grand jeune homme de bonne tournure qu'il me sembla avoir déjà vu quelque part. Tout à fait pâle et l'air singu-

lièrement triste, il répondait à l'empressement de chacun par des poignées de main assez semblables à celles que les proches parents du défunt distribuent, devant la porte de l'église, aux amis qui se sont dérangés pour assister au service funèbre.

Je pensai d'abord que le mélancolique jeune homme venait de perdre une personne chère, sa femme peut-être, connue et aimée de tous, et que chacun, le revoyant depuis ce deuil récent, venait lui apporter ses condoléances. L'endroit choisi pour ces douloureuses effusions me parut bizarre, et je trouvai le contraste un peu exagéré entre l'attitude navrée du pauvre veuf et ces salons pleins de fleurs et de femmes en grande toilette de fête.

A partir de ce moment, la soirée qui, jusqu'alors, avait été suffisamment gaie, sembla s'attrister tout à coup.

La musique se tut.

Des groupes se formèrent où l'on se parla à demi-voix, et je restai sans interlocuteurs, excellente posture pour observer M. Moichoud qui, je le confesse, m'intriguait un peu.

Il était fort entouré, par les femmes surtout, et non par les moins jeunes et les moins jolies. Rien que d'assez banal dans la conversation. On l'interrogeait, avec un intérêt marqué, sur sa santé, sa santé morale particulièrement, sur ses occupations, sur ses sorties. « On ne vous a pas vu samedi dernier chez la duchesse, lui dit tout à coup la belle Clarisse, pourquoi donc ? » A cette question, le jeune homme tressaillit et devint plus pâle encore. Il promena un long regard autour de lui, un regard de reproche, et, lentement, de sa voix la plus grave : « Samedi dernier ! Mais n'étions-nous pas encore dans le mois de janvier ? Et le mois de janvier — ici la voix devint tout à fait navrante — ne savez-vous pas que c'est le mois de l'expiation ? — Oh ! pardonnez-moi, je vous en conjure, s'écria la vicomtesse en rougisant, j'avais oublié... où avais-je la tête ? »

Ma belle amie venait évidemment de commettre ce qu'on nommerait aujourd'hui, en langue très vulgaire, une gaffe !

Elle se leva et, me voyant isolé, s'approcha de moi.

« Je vous en supplie, lui dis-je, de plus en plus intrigué, quel est cet infortuné monsieur, et racontez-moi vite pourquoi la supposition qu'il a pu aller en soirée pendant le mois de janvier l'émeut à ce point.

— C'est vrai, reprit-elle, vous ne connaissez pas ce pauvre garçon ; un mot va tout vous expliquer : c'est le propre petit-fils du conventionnel Moichoud, de Moichoud le Régicide ! Le remords que lui inspire le crime abominable de son aïeul le poursuit partout et empoisonne sa vie. Vous comprenez alors pourquoi le mois de janvier est pour lui une époque de deuil qu'il a la pieuse habitude de passer dans la retraite. Nous lui savons gré de cette piété ; l'insurmontable mélancolie de son existence nous a touchées, mes amies et moi, et nous le consolons de notre mieux, ainsi que vous l'avez vu, en l'admettant dans notre intimité. Tenez, venez l'écouter ! le voici qui se dispose à nous dire quelques vers, composés par lui, m'a-t-il assuré, pendant sa dernière retraite. »

Nous nous approchâmes de M. Moichoud qui, l'air de plus en plus navré, mais d'une voix chaude et bien timbrée, récitait ses vers.

Un mien ami, homme fort lettré, prétend qu'il est presque impossible à un poète, même médiocre, de produire cent vers de suite, sans que, dans le nombre, il n'y en ait un sublime.

Parmi les vers de M. Moichoud, peut-être parce qu'il n'y en avait pas cent, aucun n'était sublime.

C'était le récit d'une vision fantastique, sorte de rêve éveillé qu'il était censé avoir fait pendant la nuit qui avait suivi le dernier anniversaire du 21 janvier.

Le poète, terrassé par le remords du crime de son aïeul, racontait ses angoisses hallucinées ; il parlait

Du sang du Roi-Martyr
Que, sur son front brûlant, il lui semblait sentir
S'épandant goutte à goutte, en sinistre rosée !

et puis encore d'un réveil subit que lui avait causé

Le choc fatal et sourd du couteau régicide
Qui tombe lourdement sur la tête livide.

A la fin, cependant, il avait un peu d'apaisement, le calme renaissait, grâce à

L'ange consolateur qui, des heures cruelles
Adoucît l'amertume, au doux bruit de ses ailes !

Tels qu'ils étaient, ces vers avaient vivement impressionné les auditeurs qui, il faut le dire, constituaient ce qu'on appelle, au théâtre, un excellent public. Il était évidemment de bon goût, dans cet aristocratique salon, d'être fort ému. Je vis couler des vraies larmes de bien jolis yeux, et quelques jeunes fronts rougir au passage de l'« ange consolateur » ; moi-même, au contact de cette émotion, je me sentis ému, tout comme si j'avais eu, pour le moins, un arrière-grand-oncle guillotiné par les soins du fameux M. Samson.

Sous les auspices de la belle Clarisse qui nous présenta l'un à l'autre, j'allai serrer la main du poète en le complimentant de son succès.

Le souvenir me revint alors.

Ce n'était pas sans raison que le visage de M. Moichoud ne m'avait pas semblé inconnu. Je l'avais déjà rencontré plusieurs fois, car il habitait la maison dans laquelle je venais de m'installer récemment.

La constatation de ce voisinage fit si bien que, lorsqu'à la fin de la soirée nous nous retrouvâmes dans le vestibule, nous convinmes, le temps étant superbe, de faire, ensemble et à pied, la route un peu longue qui nous séparait de notre commune demeure.

Était-ce l'effet de la fraîcheur de la nuit succédant à l'atmosphère lourde que nous venions de quitter, ou pour toute autre raison, mais, une fois dans la rue, mon compagnon me sembla rasséréné. Autant il m'avait paru triste et languissant, autant il était maintenant léger et de joyeuse humeur.

Fort jeunes tous deux et portés l'un vers l'autre par une mutuelle sympathie, la connaissance se fit rapidement.

En arrivant à notre porte, nous étions les meilleurs amis du monde, et il fut convenu que nous voisinerions en bons camarades, ce que nous ne manquâmes pas de faire par la suite.

Moichoud habitait un petit rez-de-chaussée situé dans un autre corps de logis que le mien. Ce rez-de-chaussée, fort coquettement installé, avait une certaine allure mystérieuse, augmentée encore par une double sortie, petite porte ouverte directement sur une rue fort tranquille, parallèle à celle plus mouvementée sur laquelle prenait jour le principal bâtiment. On pouvait donc entrer chez mon nouvel ami et en sortir sans être vu de personne, et je ne fus pas long à acquiescer la conviction que la serrure et les gonds de la bienheureuse petite porte avaient peu de chances de se rouiller.

J'étais infiniment trop discret, ayant besoin moi-même de discrétion, pour solliciter des confidences qu'on avait, du reste, nulle envie de me faire.

Cela ne nous empêchait pas d'avoir des rapports fort cordiaux, car Moichoud était vraiment un aimable compagnon.



Malgré l'apparence lugubre sous laquelle il m'était apparu le premier soir, je le trouvais d'un naturel gai, et sa fréquentation eût été absolument agréable sans le voile de tristesse que jetait parfois sur lui, à l'improviste, le souvenir subit et navrant de son criminel aïeul.

J'essayais souvent de le remonter et de lui faire comprendre à quel point sa douleur, encore que profondément respectable, me semblait exagérée.

Je m'efforçais, en lui citant des noms, de lui démontrer combien le temps avait adouci, effacé même tout remords dans les familles régicides.

Tous mes raisonnements étaient en pure perte, car rien ne pouvait dissiper la funeste mélancolie qui, par moments, à certaines époques et devant certaines personnes assombrissait le front de mon pauvre ami. Cela me navrait, car j'avais fini par m'attacher beaucoup à lui.

Or, voici maintenant ce qui arriva :

La vicomtesse, malgré le succès constant que nous obtenions partout en chantant notre fameux : « Laisse-moi contempler ton visage », s'avisait, un beau jour, de varier son répertoire. Son choix tomba sur un autre duo également célèbre, celui d'*Hamlet* : « Doute de la lumière ».

Malheureusement, *Hamlet* est, chacun le sait, un rôle de baryton et, en ma qualité de ténor, je ne puis pas chanter les barytons. L'aimable vicomtesse dut donc forcément prendre un autre partenaire; elle choisit un jeune homme de son monde, élégant cavalier mais pitoyable chanteur. Elle dut naturellement travailler beaucoup ce nouveau duo, et elle s'y consacra exclusivement, sans plus vouloir jamais me « laisser contempler son visage ». Ce qui me consolait dans mon désastre, c'est que j'avais commencé à m'apercevoir que ce visage, dont la contemplation m'était désormais interdite, se fanait un peu, au grand jour surtout, la belle dame n'ayant plus, depuis longtemps déjà, l'âge de Marguerite, ni celui d'Ophélie, ni même, hélas ! l'âge d'Ophélie, doublé de celui de Marguerite ! Je dus donc, moi aussi, chercher une autre partenaire que j'eus l'heureuse fortune de rencontrer dans la personne d'une jeune et charmante femme, à la voix sympathique et douée d'un vrai talent.

Malheureusement, elle n'habitait pas régulièrement Paris, son mari étant sous-préfet. Il fallait donc me déplacer toutes les fois que je voulais « contempler cet agréable visage ». Mais que ne ferait-on pas pour l'amour de la musique !

Un soir, dans le salon de la sous-préfecture où je venais, en chantant avec ma nouvelle Marguerite, de produire l'effet accoutumé, on me présenta à un notaire de la localité, homme charmant et très mélomane.

En causant avec lui, mon attention fut attirée par un petit objet fort curieux suspendu à sa chaîne de montre et sautillant au gré de sa respiration, sur son estomac légèrement bedonnant.

C'était une petite guillotine, en façon de breloque, comme on en fabriquait au temps de la Terreur ou du Directoire.

« C'est un bibelot étrange, n'est-il pas vrai ? me dit le notaire, en l'approchant de mes yeux et en le faisant fonctionner; il me vient d'un vieux bonhomme, mort il y a longtemps, et qui avait représenté notre pays à la Convention Nationale. Comme il avait voté la mort de Louis XVI, on ne l'appelait jamais autrement que Moichoud le Régicide.

— Moichoud le Régicide, m'écriai-je, mais je connais intimement son petit-fils.

— Quel petit-fils ? Le petit-fils de Moichoud ? Sachez, cher monsieur, que Moichoud le conventionnel n'a jamais eu ni fils ni petit-fils, ni, du reste, aucun parent au degré successible, à telle

enseigne qu'étant mort intestat, c'est l'Etat qui a été son héritier.

— Mais, fis-je peu convaincu, puisque son petit-fils est mon ami intime, puisque je passe mon temps, puisque j'use journellement mon éloquence à essayer de le consoler du remords, exagéré selon moi, que lui cause le crime de son aïeul.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, répartit le notaire, vous ne pouvez pas avoir raison contre l'évidence; c'est moi qui, étant le notaire de Moichoud, ai fait l'inventaire et la liquidation de sa succession, qui n'était pas à dédaigner du reste, et l'Etat, à défaut dûment constaté d'héritier, a bel et bien encaissé.

Il n'y avait rien à répliquer. L'idée me vint aussitôt que mon pauvre ami avait été la victime d'une erreur, aussi terrible qu'explicable, dont il avait souffert jusqu'ici, mais qu'heureusement cette erreur devait être maintenant facile à réparer.

« Pourriez-vous, dis-je au notaire, me fournir une preuve officielle et indéniable de ce que vous m'avancez ?

— Rien de plus facile, je vous donnerai dès demain, si vous le voulez, une copie légalisée de la pièce par laquelle l'Etat est envoyé en possession de l'héritage, pièce dont j'ai la minute à mon étude et qui prouve surabondamment que Moichoud est mort sans progéniture.

Muni de la fameuse pièce, je partis le lendemain pour Paris, tout joyeux de la joie que j'allais causer à mon brave ami en le débarrassant, à tout jamais, du remords qui l'attristait si profondément.

A peine descendu de chemin de fer et avant même de monter chez moi, je traversai la cour et sonnai chez mon voisin.

Son domestique vint m'ouvrir.

Un type, ce domestique, vrai valet de comédie, important et plein de zèle, mais au fond très dévoué à son maître dont il avait même, pour lui complaire, épousé la manie :

« Monsieur ne reçoit pas, me dit-il gravement, c'est aujourd'hui le 10 août, fatal anniversaire de la prise des Tuileries et de la déchéance de l'infortuné Louis XVI. — Nous sommes entièrement à notre douleur, et Monsieur a défendu sa porte. »

J'allais insister, pensant en avoir le droit, mais je me pris à songer à

L'ange consolateur qui, des heures cruelles,
Adoucît l'amertume, au doux bruit de ses ailes !

J'entendis précisément à ce moment, dans la pièce voisine, un froufrou soyeux : le doux bruit des ailes, sans doute !

Il n'y avait donc plus qu'à attendre que l'ange consolateur regagnât le ciel... en passant par la petite porte de la rue déserte devant laquelle stationnait un fiacre discret.

« Aussitôt que vous pourrez voir votre maître, fis-je à Frontin, annoncez-lui mon retour en lui disant que j'ai quelque chose de fort important à lui communiquer et que je l'attends chez moi. »

Deux heures après, environ, Moichoud accourait, les mains cordialement tendues, mais le visage fatigué et plus triste que jamais.

« Quittez immédiatement cet air lugubre, lui dis-je à brûle-pourpoint, il n'est plus de mise.

— Vous ne savez donc pas que c'est aujourd'hui le...

— Le 10 août, je le sais ! Mais que vous importerait cette date fâcheuse si vous n'étiez pas le petit-fils d'un régicide ?

— Si je n'étais pas... Mais, hélas, je le suis !

— Non, mille fois non ! vous ne l'êtes pas. J'ignore quelle fatalité a fait naître cette erreur, source de votre désespoir, mais voici la preuve indéniable que vous vous désespérez à tort. »

Et je lui tendis, triomphant et joyeux, le certificat du notaire. La lecture de cette pièce produisit un effet tout opposé à celui



que j'attendais. Mon ami pâlit, ses traits se contractèrent et, semblant faire un violent effort, il me dit : « Il faut que vous sachiez tout. »

Puis, reprenant l'aimable et souriante physionomie des bons jours : « Du reste, il n'y a guère moyen maintenant qu'il en soit autrement. Eh bien ! c'est vrai ! quoique portant le même nom, je ne suis, à aucun degré, le parent du conventionnel Moichoud ; mais, si vous voulez avoir la clé du mystère, asseyez-vous là, dans ce fauteuil, allumez un cigare et écoutez ma confession.

« Je suis ce que j'appellerai un féminin, c'est-à-dire que j'adore la femme — entendons-nous bien — je ne suis pas un libertin vulgaire. J'aime la société de la femme, j'aime son contact, et, à défaut de son amour, je sais fort bien, quand je ne peux réellement faire autrement, me contenter de son amitié, qui est encore chose fort enviable. Inutile, du reste, d'insister dans ma définition, vous me comprenez fort bien, car, ou je me trompe fort, ou vous avez le même goût que moi. » — Je souris d'un



air approbatif. — « Or, ce goût, inné chez moi, se manifesta spontanément dès mon entrée dans le monde. J'adorai immédiatement les premières femmes que j'y vis, mais je constatai, en même temps, sans fatuité et avec douleur, que je n'avais rien pour réussir auprès d'elles. Ma fortune était modeste, mon nom sonnait médiocrement, mon physique était quelconque et pour tout talent : mes vers ! Vous les connaissez, mes vers ; ils étaient déjà ce qu'ils sont encore, du reste, déplorables.

« En un mot, je me sentais condamné à jouer, dans la comédie amoureuse de la vie, la seule intéressante à mon gré, le rôle sacrifié des seigneurs sans la moindre importance du troisième plan. Cela me navrait !

« J'eus pourtant un moment d'espoir.

« J'avais vu représenter un vaudeville fort gai : *La Corde sensible*, que vous connaissez sûrement, et dans lequel il est démontré que, pour réussir auprès des femmes, il suffit de découvrir leur corde sensible et de la savoir faire vibrer.

« Cette théorie me parut admirable !

« Me voilà donc observant chaque femme que je rencontrais et m'efforçant, ô candeur du jeune âge ! à trouver sa corde sensible. Vous jugez de mon succès !

« C'était à désespérer et je désespérais réellement, quand un hasard heureux vint me servir au delà de mes espérances.

« Un soir, un de mes camarades m'offrit de me présenter chez sa sœur, dans le salon de laquelle se réunissait une société charmante et beaucoup de jeunes et jolies femmes.

« Je dois vous dire que, jusqu'alors, j'ignorais complètement que mon nom eût été porté par un conventionnel. Rien d'éton-

nant à cela, ce conventionnel ayant été le plus obscur des comparses de la sanglante tragédie.

« Il paraît que mon camarade, moins ignorant que moi en histoire, connaissait cette circonstance.

« Par manière de plaisanterie, ou soit qu'il crût réellement dire la vérité, il annonça à sa sœur et à ses amies qu'il allait leur présenter le petit-fils d'un régicide.

« Cette annonce produisit un certain effet dans ce salon dont l'aristocratie n'était pas d'une grande pureté, mais où l'on était, d'autant plus, passionnément légitimiste. On guetta donc mon entrée.

« J'avais justement ce soir-là une forte migraine, d'où, le visage décomposé, l'air absolument lugubre. Cette attitude, attribuée au remords que j'éprouvais pour le crime de mon soi-disant aïeul, fut trouvée d'un goût parfait.

« Pendant toute la soirée, mon hôtesse et ses aimables amies ne cessèrent de me témoigner une sympathie un peu attristée, mais pleine de charmes. L'on me fit promettre de revenir et je recueillis plusieurs autres invitations.

« Je ne comprenais rien à cet accueil inaccoutumé.

« Malheureusement, je ne tardai pas à être au courant de la méprise dont j'étais l'objet, méprise que ma loyauté native m'incita vivement à faire cesser. Mais, hélas ! ma loyauté native se heurta au souvenir charmant des aimables personnes dont j'avais enfin découvert et fait vibrer la corde sensible, cette corde sensible commune à toutes les femmes sans exception, à savoir : la compassion pour le malheur de l'homme et le besoin ardent de le consoler !

« Alors, vous le dirai-je, non seulement je ne fis rien pour détruire la fausse légende, mais je me mis à en jouer, ainsi que vous l'avez pu voir, avec plus d'habileté et d'aplomb que de scrupules. Suis-je bien coupable ?

« Je vous avoue que je n'en sais rien, mais ce que je sais, c'est que dans le monde où j'opère et que vous connaissez aussi bien que moi, on est rempli d'indulgence pour les gens — et Dieu sait s'ils sont nombreux — qui portent des noms usurpés et qui s'affublent de titres ou de particules auxquels ils n'ont aucun droit. Pourquoi alors me refuserait-on la même indulgence à moi qui, en somme, ne fais que ce qu'ils font, et cela sans préjudice pour personne ?

« Voilà mon cher ami, mon secret, voilà ma confession. Vous voyez que mon sort est entre vos mains et vous pouvez, d'un mot, détruire, en me couvrant de ridicule, une position laborieusement acquise. Le ferez-vous ? »

Je rassurai immédiatement le brave garçon dont le cas ne me paraissait pas pendable, et je lui promis la plus entière discrétion.

J'ai scrupuleusement tenu ma promesse et si je raconte aujourd'hui cette petite histoire, c'est que Moichoud n'est plus.

Dieu me garde des jugements téméraires, mais rien ne m'ôte de l'esprit que, arrivé à l'âge où il ne faut abuser de rien, Moichoud a abusé des consolations. Je lui trouvais, depuis quelque temps, l'œil et la démarche un peu vagues des hommes qui ont été trop... consolés, et je crains fort que ce dernier mois de janvier, mois de l'expiation et de la retraite, ne lui ait été fatal.

Son enterrement fut tout à fait édifiant.

A l'église, je vis la longue théorie des anges consolateurs, voilés de crêpes, défilant pieusement devant le catafalque couvert de leurs fleurs.

Au cimetière, le jeune baron de Muzareingues, le fils, prononça un petit discours dans lequel il émut tout à fait l'auditoire en parlant de la vie brisée, des souffrances et des remords de notre pauvre ami. Pour terminer, l'éloquent jeune homme, dont les ancêtres n'avaient certainement pas été plus guillotins sous la Terreur que le vrai aïeul de Moichoud n'avait été régicide, déclara solennellement que les descendants des victimes avaient pardonné au petit-fils du bourreau !

Quant à moi, j'ai encore, Dieu merci ! bon pied, bon œil. Le cheveu se fait rare, mais la voix est plus sympathique que jamais, et je chante toujours, avec un égal succès, l'admirable duo de *Faust*. J'ai naturellement, depuis la belle Clarisse et la charmante sous-préfète, bien des fois changé de Marguerites. — Un vrai bouquet !

Cependant, impressionné par la triste fin du pauvre Moichoud, je commence à croire qu'il est temps de renoncer au changement, et je voudrais trouver une jeune personne, douée d'une belle voix et d'une dot confortable, qui me « laisse contempler son visage » d'une façon définitive et légitime.

Je cherche.

Point n'est besoin de dire que j'accueillerai avec reconnaissance toutes les propositions.

PAUL POIRSON.

(Illustrations de Albert Lynch.)



L'Auberge des Quatre-Vents

PAR N. QUELLIEN

IL faisait nuit noire par la colline qui part du pont Dualec et aboutit au calvaire de Troguéry. Un funeste vent de mars faisait rage le long des haies recouvertes d'ajonc. Des arbres nains, épars aux deux côtés de la route, tordaient leurs branches sous la tourmente, avec un aspect de suppliciés.

Un homme allait dans la montée, trébuchant aux ornières des charrettes et maugréant contre les cabarets de Pommerit, « fermés dès le coup de sept heures ».

Tout à coup il s'arrêta, dressant la tête pour écouter; une rafale, venue de la mer, apportait le son lointain d'une cloche :

« Je connais cette *volée* de carillon, fit l'homme; c'est le couvre-feu à Tréguier : déjà dix heures ! Et là-haut, aux Quatre-Vents, s'ils s'avisèrent aussi d'être couchés... »

Et de presser le pas. Et pour se donner de l'énergie, il entonna un des *gwerz* populaires alors en vogue. Dans la rumeur des vents, ses éclats de voix avaient quelque chose d'un appel désespéré; par les fermes, les chiens répondaient à l'entour avec de longs aboiements. Lui continuait, appliquant le texte même de sa complainte :

Et ar mevel emez ann ti,
'Vit gout petra z-oa gand ar c'hi
Tale'he kement da randoni...

(Le domestique est sorti de la maison, — pour savoir ce qu'avait le chien — à continuer ainsi de faire la randonnée...)

A ce moment il resta court; il avait cru apercevoir deux points enflammés qui scintillèrent au travers de la côte, ainsi que les prunelles d'un fauve au milieu des ténèbres : Il se signa, avec un trouble, comme si le diable s'était trouvé dans cette soudaine apparition. C'était quelque loup qui fuyait, effaré de toute cette clameur nocturne; Tagnouz l'entendit qui grogna sourdement, au saut du *fossé*, dans un champ de lande; et revenant à sa cantilène, comme à une idée fixe :

« C'est lui-même, c'est le chien à Le Caer, s'écria-t-il avec un furieux blasphème. On dit qu'il va et vient, sous les nuits sans lune, errant de Pommerit à Saint-Yves, et cherchant son maître, depuis que les Chouans ont appliqué leur justice à M. le Maire de Pommerit. »

Et de poursuivre sa chanson :

« Le domestique disait : « Si vous m'écoutez, — vous n'irez pas dehors parler à ces gens; — car il y a contre vous une grande colère. »

« Quand le maire est arrivé au seuil de la porte, — deux l'ont saisi au collet, — ils l'ont emmené hors de la maison... »

Et le récitatif se développait longuement, lugubre drame se soutenant sur une mélodie d'un accent indéfinissable, où Tagnouz soulignait de ricanements les sanglantes interventions des « justiciers ».

Il arrivait au sommet de la colline. Une transparence éclairait les choses. Sur la gauche, il distingua le calvaire, dressant les bras sous le poids du Crucifié; le coq symbolique, tout en haut, grinçait des cris et des plaintes sous l'ouragan. Et des quatre chemins qui s'ouvrent à ce carrefour, les vents sortaient avec furie et, dans un horrible choc, s'abattaient ensemble sur le piédestal de la croix, avec un bruit de vagues qui déferlent ou de voiles mouillées qui claquent dans la mâture.

Puis se détacha le four banal, qui attendait à l'auberge; cette masse blanchâtre guida les pas de l'attardé. Il secoua la porte rudement : elle était verrouillée. Elle reçut alors deux ou trois coups de poing si vigoureux, que la maison entière sonna comme un fût vide. Le chien de garde, attaché dans l'enclos, se démenait à tout rompre. Mais on n'ouvrait pas; et le tapage de recommencer au dehors :

« Je suis un voyageur, et vous n'avez pas le droit de me refuser l'entrée d'une hôtellerie. »

A l'intérieur, une voix de femme murmura :

« C'est ce coureur de Tagnouz. Mais vous êtes le maître dans la maison; c'est à vous de lui commander qu'il laisse votre porte sur ses gonds. »

Le cabaretier trouva plus prudent de ne pas reconnaître ce passager, qui ne se nommait pas lui-même :

« Dites donc, cria-t-il, le camarade! je vous conseille de vous remettre en route, si vous ne voulez pas que mon chien vous fasse tout à l'heure une conduite. »

— C'est bientôt chanté : — Allez-vous-en! — pour vous autres qui êtes sous un toit. N'importe : l'auberge des Quatre-Vents aura ma malédiction !... »

Et les imprécations de Tagnouz éclatèrent sur le chemin de Pouldouran, sinistres comme des éclairs dans une nuit d'orage, évoquant les puissances de l'enfer.



La femme de Ker-Iann disait alors, en se signant :
« Je frissonne à chacun de ses jurements. La foudre du ciel tombera, quelque jour, sur le misérable.

— Monic, tu n'as pas de tout temps traité celui-là de la sorte, insinua l'aubergiste. Ne dit-on pas qu'il s'est livré à la débauche, du moment où tu devins ma *dousik-koant* ? »

L'imprudent mari ! Job Ker-Iann avait passé quelques années au collège, quoique le fils d'un simple boulanger. Il y avait acquis certaine façon d'adresser un compliment, et il croyait que c'était galant de rappeler à une femme qu'elle avait compté de beaux prétendants ; chaque fois, Monic souriait de ces fadaïses ; mais il aimait tant le moindre de ses sourires à elle, sans pressentir ce que là-dessous se glissait souvent de féminine ironie !

« Toutes les nuits, reprit-elle, il passe des retardataires ici, par la croix des Quatre-Chemins : aucun ne me fait peur comme ce Tagnouz. N'avez-vous pas compris ce qu'il chantait, devant votre porte ? »

— Ce qu'il hurlait à l'ouragan ? C'était la complainte sur le maire de Pommerit, je pense. Oui. Mon père tenait cette maison, lorsque les assassins ont amené M. Le Caër, pour le fusiller à *Toul-ar-Serpant*, en face la grève de Saint-Yves. Ils l'ont menacé de mort, s'il révélait le nom d'un seul. Le père de Tagnouz était avec eux. Je crois qu'il y a quelque chose de fatal, depuis, entre nos deux familles... »

Les souvenirs de cette époque si troublée n'avaient pas encore eu le temps de s'éteindre, et même on croyait toujours aux implacables fantômes de Chouans et de Bleus errant autour du calvaire de Troguéry. Or, ce *batteur de chemins* jetait la frayeur aux Quatre-Vents, parce qu'il avait sa propre légende. Sachant qu'il portait un nom détesté, il ne demandait à son pays natal ni travail ni pain. De temps à autre, il s'en allait « dans les terres », jusqu'en Cornouaille ; apte à vingt métiers, il en rapportait un argent bientôt dépensé, follement, comme s'il n'en avait pas connu le prix. Là-bas, il avait emprunté le costume de Kernévod. Sous son ample chapeau à long ruban de velours noir, en son *chupen* court et serré à la taille par une ceinture de laine rouge, avec le large *bragou* à guêtres, le fils de Tagnouz le Chouan, toujours le *penn-baz* de chêne à la main, redressait bravement sa haute taille. On prétendait que plus d'une fille de bonne lignée s'était éprise du superbe truand ; lui n'avait aimé que Monic. Le jour où elle sortit de sa messe de mariage, au bras de Ker-Iann, Tagnouz se tenait sur la place de l'église ; il eut un tel regard

de pitié ou de mépris pour les épousés, qu'ils en éprouvèrent un même tressaillement ; et l'un et l'autre tirèrent de sa rencontre un mauvais présage. Ils en avaient l'esprit de nouveau frappé, ce soir de mars :

« Oh ! Iannic, ajouta la cabaretière, jamais celui-là n'aurait été mon mari... »

Le lendemain, quelques rayons de soleil, hagards et frileux, couraient par la colline des Quatre-Vents. On eût dit que la tempête de la dernière nuit n'était qu'assoupie et qu'elle attendait les ténèbres prochaines pour reprendre son œuvre d'aveugle dévastation. Le paysage était ravagé. Le vent glacial avait brûlé les ajoncs et dévoré les premières feuilles aux rares arbres poussés sur les talus. La route, lavée de la pluie, laissait à découvert son fond de rocaïlles, et se déroulait, nue et déserte, entre ses deux bordures de champs infertiles.

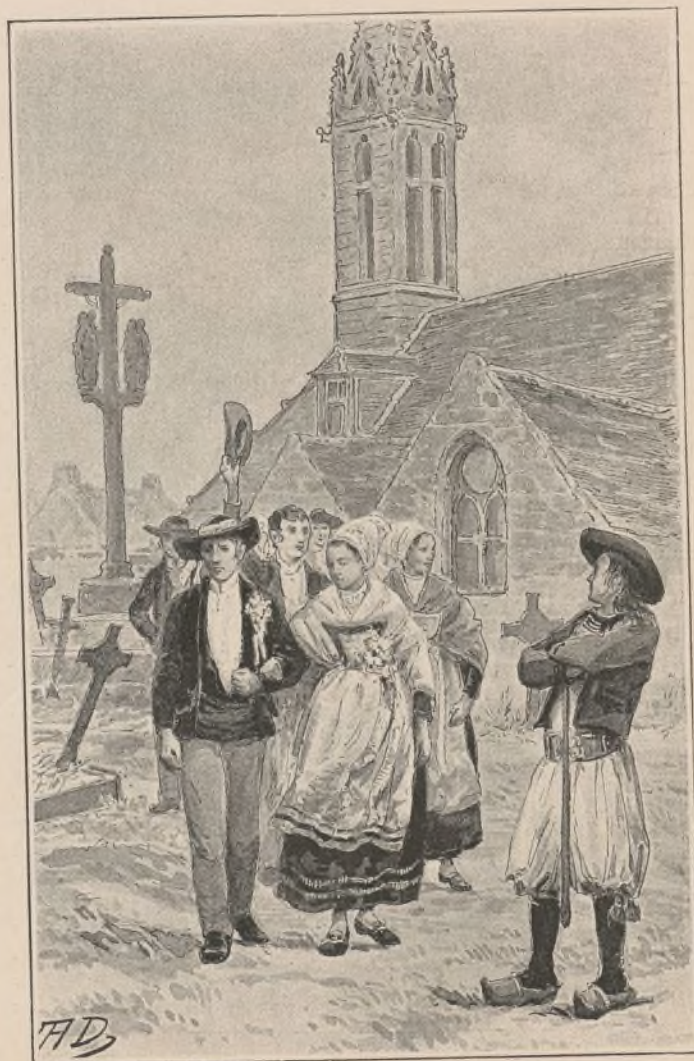
Depuis les menaces de Tagnouz, la contrée paraissait aux aubergistes un coin de terre maudit. Pas une âme ne passa sur le chemin, tout ce jour-là ; on n'entendit pas, même au lointain, les sonnaillles d'un attelage. La nuit qui vint ensuite, fut morne et longue d'insomnie ; Ker-Iann crut seulement ouïr un bruit de pas discrets autour de la maison ; et puis, l'invariable silence des nuits d'hiver. Mais au petit jour, en ouvrant sa porte, le cabaretier heurta du front le cadavre de son chien de garde, pendu au gros clou de l'enseigne ; il ne se décida pas à se plaindre à la justice. Et l'on resta quelque temps sans autres nouvelles de Tagnouz. — Des gens de Pouldouran, venus pour les invitations à un mariage, affirmèrent que le terrible vagabond avait disparu du pays. Comme on se sentit le cœur soulagé ! Le mari de Monic pourtant refoulait tous les élans de sa joie ; voué à une vie inquiète, comme les êtres faibles et timides, il devait d'instinct redouter les assauts et les retours de la destinée.

Ce dimanche d'avril, la grand'messe sonnait au bourg. Monic épinglait à la hâte sa grande coiffe, pour se rendre aux offices, et elle maugréait contre les retardataires qui sortaient à peine du débit. Dans le fournil, qui communiquait avec la maison par une porte intérieure, Ker-Iann répétait :

« Tu n'y seras pas avant le prône, et tu trouveras closes les portes de l'église. On a déclaré que la consigne du nouveau *recteur* à cet égard est inflexible.

— Eh bien ! s'il me ferme ses portes, il pourra encore tenir en réserve ses pâques. Je suis aussi fière qu'une autre... »

Jobic Ker-Iann vint alors aider sa femme à mettre le long



châle vert des dimanches, avec le devantier de velours noir; puis, la couvrant d'un regard attendri, il soupira :

« Vous êtes belle ainsi, madame! »

Elle courut vers la paroisse, par la descente, sans autre souci que d'arriver avant l'évangile, afin de ne pas entendre la messe du dehors, comme une mendiante, agenouillée sur une pierre tombale, dans le cimetière. Ker-Iann resta sur son seuil, jusqu'à ce qu'elle eût disparu au détour du chemin. Il rentra au four banal ensuite, heureux, battant des mains, certain que Monic était la fleur de la contrée, et qu'à la paroisse nulle autre ne serait comparable à sa femme.

Il l'aimait de toutes les forces de son âme; mais dans son amour il avait des respects d'enfant et des caresses de jeune fille. Quelquefois il la considérait, avec un air de suppliant; s'il eût osé, il aurait dit, à deux genoux : « Commande toi-même,

koantik; essaie donc de ton charme, et tu verras comme je serai empressé à t'obéir!... » Il lui arrivait de songer souvent qu'elle était comme sa sœur aînée, et il recevait de cette folie un bonheur singulier. D'autres fois, il avait envie d'être grondé, il ne savait pourquoi, rien que pour entendre sa voix de femme.

Elle n'était guère accessible à ces enfantillages; de telles délicatesses ne pouvaient la toucher. D'une nature violente, sans être impérieuse, elle n'en restait pas moins une paysanne, toujours soumise au *chef de maison*; son état était une sorte de passivité, et l'idée ne lui serait pas venue d'en sortir. L'extrême réserve de Ker-Iann avec le public la contrariait. Pour elle, jamais elle ne dépassait une certaine aménité; mais si elle était toute au mari dont elle avait fait le libre choix, elle aurait préféré qu'il eût l'air plutôt d'un maître que d'un éternel fiancé. Et cela l'irritait surtout, que l'on commençât à railler leur union sans fruit.



L'auberge des Quatre-Vents était un rendez-vous renommé. De tous les coins de la région l'on venait chez la belle cabaretière. La fierté même de Monic était un attrait de plus pour les audacieux.

Un après-midi de fête, il y avait foule. Des gars de Troguéry jouaient aux jeux familiers, le *domino* ou le *trois-sept*, avec un vacarme d'enfer, les flots de cidre coulant sans trêve dans les chopines. Surviennent en voiture deux jeunes gens de Tréguier; ils ne trouvent de place que dans le fournil; là ils demandent à grands cris : « Monic! Monic!... » Un tailleur du bourg répond que ces messieurs de la ville en prennent à leur aise :

« Chacun chez soi, de fait. La cabaretière est donc à nous. Puisqu'ils sont dans la maison à cuire, que le maître du four aille les servir. »

Il prend aussitôt l'aubergiste par la main et le mène jusqu'à la porte du fournil; et l'affublant d'une coiffe à sa femme, il le présente aux jeunes gens :

« Voilà votre Monic, mes bons messieurs. »

Cette plaisanterie eut un gros succès. On trouva piquant, au point de vue de leurs caractères réciproques, de conserver au cabaretier le nom de Monic et d'appeler sa femme Ker-Iann; la nature les avait faits, d'ailleurs, comme à l'inverse, lui petit et chétif, elle grande et robuste. Et de ce jour-là, quelle série de quiproquos et de méprises! Le pauvre homme ne les acceptait pas volontiers, de sorte qu'une pareille situation lui était

insupportable. Au plus simple propos il prêtait une intention malveillante. Ces gens de campagne ne se croyaient guère astreints à quelque discrétion; leurs familiarités avec sa femme lui étaient une torture d'autant plus vive, qu'il n'avait pas le courage de se révolter; sa retenue même aigrissait encore son propre mal. Tout de la vie courante finit par lui sembler odieux.

Un soir qu'ils étaient seuls dans l'auberge, Ker-Iann demeurait assis sur la pierre du foyer, dans un silence obstiné, depuis des heures. Monic s'aperçut que son mari avait les yeux gonflés de larmes :

« Vous avez tort d'être jaloux, dit-elle avec une mine offensée. Il ne fallait pas vous marier à une cabaretière. »

Et elle murmurait, sans qu'il se mêlât de l'interrompre, des réflexions et des sentences, à la manière des gens du commun. Ce n'est pas qu'elle se plaignit du présent. Leur sort, elle ne l'estimait pas si détestable; même leur part en ce monde était bonne, puisqu'ils étaient à l'abri du besoin; un jour, avec un peu de mal, c'est vrai, ils auraient presque l'aisance. Elle n'avait jamais rêvé la fortune, et toute son ambition était comblée. Elle aimait le travail, l'agitation, le bruit autour d'elle. Pas une maison de la *contrée* n'approchait de leur prospérité. Que manquait-il alors à Ker-Iann?... Car en parlant de son propre bonheur, elle ne le distinguait aucunement de celui de Jobic, convaincue qu'il devait être analogue.

Par exemple, il ne pouvait pas venir à l'esprit de la cabaretière

de renoncer jamais à son état, pour s'enfermer avec un mari devenu ombrageux en son tranquille fournil. Sa conception de l'existence avec le labeur quotidien se bornait aux quatre murs blanchis de la taverne; tout la retenait à cet intérieur, comme le matelot à son bord, dans une égale quiétude. Rien ne venait, chez Monic, troubler la limpidité de ses grands yeux sans profondeur; de même, lorsqu'elle chantait, s'occupant à remplir les solitudes de la journée, ou, le soir, assise à son rouet, sa voix traînante et un peu voilée donnait à tout une même et constante sonorité, sans la plus légère nuance d'expression, comme si elle eût à peine compris les paroles de son cantique d'église ou d'un *sonn* connu du peuple.

Elle était belle, comme les fleurs, naturellement, sans se rendre bien compte des dons de Dieu. Ainsi ne voyait-elle rien aux nuages qui assombrissaient la vie autour de Ker-Iann.

Lui-même se reprochait ses faiblesses, vainement. Sa blessure était incurable. Il avait mis en une femme qui ne pouvait même avoir le soupçon d'un idéal, tout l'espoir d'un amour intact et inconscient; la réalité l'avait surpris au cours du rêve inachevé. Mais les délices dont il avait eu l'intuition, le regret et le désir en restaient au fond sensible de son être. Son cœur de croyant était à jamais attaché à celle qui l'avait conquis en sa virginité; mais le doux et farouche Breton gardait à Monic comme une rancune des tendresses qui ne lui avaient pas été rendues.

Au coin du four banal, en ses amères songeries, il s'imaginait parfois sa femme morte. Et il se reprenait à l'aimer soudain, comme aux jours d'antan, avec la sécurité d'une première passion; car il était assuré de n'être plus trahi: les morts sont éternellement fidèles. Et la chère absente lui était devenue l'objet de tout un culte d'un sentiment à la fois dolent et suave; dans la vague atmosphère de la rêverie, elle apparaissait alors, plus belle encore, mais plus aimante et plus attendrie que la vivante: et lui se prenait à serrer dans ses bras une fugitive image, avec un sanglot d'adieu...

Une cousine des aubergistes se mariait, à Pouldouran. Les noces, annoncées depuis quelques mois, avaient été retardées, parce que le fiancé, un quartier-maître de marine, n'était pas revenu du service à l'époque prévue.

Monic avait promis d'être de ce mariage. Son intention était toutefois de conseiller à Ker-Iann, le voyant morne et désespéré, qu'il allât prendre quelque distraction là-bas, à cette réjouissance de famille. Certes elle en aurait un grand chagrin: on lui avait déclaré que sa présence à elle ferait l'éclat de la fête... Son mari leva tous ses scrupules, en lui demandant, la veille:

« Qui sera votre cavalier ? »

— Je ne sais pas encore. Et qu'importe? J'accepterai celui qu'on me proposera. »

Lui ajouta :

« C'est pourtant l'usage que ces détails-là soient réglés d'avance. »

Elle se rendit bien compte qu'il y avait quelque chose de particulier, non dans la question, mais dans l'obstination de Ker-Iann. Elle passa outre, insoucieuse comme toute femme qui s'apprête aux plaisirs.

Lorsqu'elle fut partie, Job Ker-Iann trouva la maison bien seule, vide, désolée. Il allait du four à l'auberge, d'un coin à l'autre, cherchant, posant la main sur tout, comme si quelque chose lui manquait. Il s'arrêta devant le bahut en chêne sculpté; il en tira des vêtements, un à un, ceux de sa femme avec les siens; puis il revêtit son habit de noces. Après un dernier regard jeté autour de lui, sur chaque objet, il sortit et prit le chemin de Pouldouran, mais le chemin le plus désert, celui qui longe la grève.

Dans l'après-midi, les gens de la noce étaient à danser sur un vaste pré vert. Le bourg entier était ramassé dans cette prairie, félicitant les mariés, admirant quelques toilettes riches. La beauté de Monic frappait tout le monde.

Tagnouz, revenu au pays pour ce mariage, s'était présenté :

« Je devais, disait-il, te servir de cavalier, Monic, à ton premier bal... »

Elle accepta, peut-être pour braver ses superstitieuses appréhensions, peut-être parce qu'elle crut à la fatalité de ce rendez-vous, peut-être encore... Dieu sait s'il n'est pas une heure où fléchit la

plus ferme volonté, abandonnant aux ténèbres la raison et obscurcissant le sens des plus chers souvenirs. — La danse tourbillonnait éperdument.

Tout à coup, on vit la cabaretière de Troguéry pâlir, quitter les ébats et se rendre vers l'échalier du pré. Ker-Iann se tenait là, debout, les bras croisés sur sa poitrine, attendant sa femme. Elle le suivit au premier signe. Ils s'en allèrent ensemble par le sentier de la grève, tous les deux en leurs habits de noces, lui, d'un pas résolu, elle, la tête baissée, dans un silence funèbre. Au fond d'une crique, sous l'abri d'un rocher, était une barque hors d'usage; elle portait un aviron. Arrivé à cet endroit, Ker-Iann indiqua le vieil esquif à Monic stupéfaite, hésitante. Mais il n'eut pas même à murmurer l'ordre de monter: elle obéit, tremblante, sans comprendre. Dès qu'ils furent dans le frêle bâtiment, Ker-Iann le poussa au large avec violence; bientôt, laissant la rame tomber à la mer, il se mit à briser, à coups de pied, les planches pourries, tout au fond de la barque: elle coulait bas rapidement.

Au cri d'épouvante jeté par Monic, répondit une clameur sur le bac de Troguéry à Saint-Yves, qui passait à quelque distance. Alors ce fut une courte et horrible lutte suprême sur ce bateau qui sombrait. Ker-Iann s'était emparé de sa femme; dans une invincible étreinte, il l'entraîna désespérément vers l'abîme...



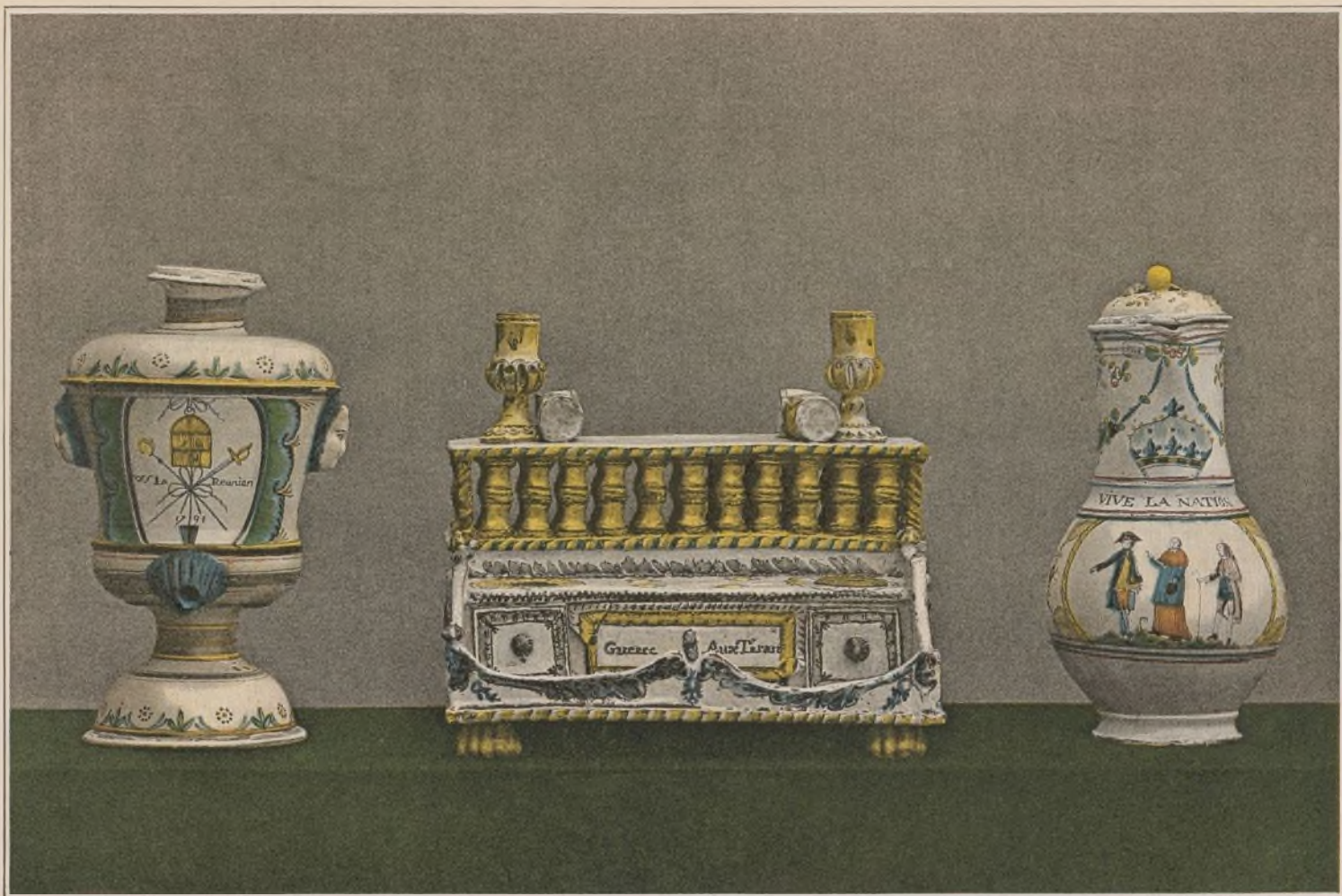
Quand le bac de Saint-Yves accosta la carcasse de la barque encore à fleur d'eau, les deux corps, toujours enlacés, étaient déjà roulés au fond. La femme fut ramenée à la vie; mais Ker-Iann avait péri, sans avoir pardonné!

Monic n'est plus retournée à l'auberge des Quatre-Vents. Elle est vieille maintenant, elle a vite vieilli et elle est restée veuve: pas un homme n'aurait pris cette femme qu'un noyé avait tenue dans ses bras.

On dit que le doigt de Dieu l'a marquée, et on lui prête le don de certains présages: ainsi, les fiancés qui passent, si leur union est destinée au malheur, lui causent soudain une violente émotion; mais elle pleure sans tristesse réelle ou sans aucun repentir, et elle ignore jusqu'au sens de ces larmes, qui sont pourtant comme un souvenir et un signe de fatidique expiation.

N. QUELLIEN.

(Illustrations de A. Deyrolles.)



Les Faïences Patriotiques

PAR

PAUL EUDEL

Aux temps héroïques de la curiosité, personne ne songeait à recueillir les faïences populaires. Les chercheurs de céramique les repoussaient au contraire avec dédain, et les grandes collections publiques leur refusaient obstinément leurs lettres de grande naturalisation.

Que les temps sont changés ! Champfleury a fait école. Le mois dernier à sa vente, le louis a remplacé le franc accepté jadis avec empressement par les paysans du Nivernais. La bataille a été des plus chaudes : Sèvres voulait un décor ; Carnavalet, une légende ; certains collectionneurs un emblème, et vous jugerez de l'ardeur de la lutte par quelques-unes des enchères qui seront le cours de demain : 420 francs une jardinière en vieux Lorraine ! — 270 francs une écritoire d'Auxerre ! — 120 francs une fontaine aux armes de Paris ! — 80 francs un saladier avec la carmagnole ! — 66 francs une assiette avec la déesse de la liberté ! — 80 francs une assiette de 93 ! — 65 francs un pichet à cidre avec les trois ordres ! — 60 francs un barillet avec : *Vive Monseigneur le dauphin* ! et le reste à l'avenant.

Et tout s'est, non pas vendu, mais enlevé ; les pots fêlés comme les assiettes fendues, les médaillons avec des coups de feu, comme les huiliers avec des vernis substitués à l'émail, les plats ébréchés comme les soupières grossièrement rattachées par des fils de fer. C'est à ne pas le croire, mais c'est ainsi ; les collectionneurs qui recherchent l'époque révolutionnaire forment décidément une légion plus nombreuse qu'on ne le supposait.

Champfleury avait été un précurseur. Prenant pour devise l'anathème de d'Alembert : « Malheur aux producteurs dont la beauté n'est que pour les artistes », il s'était épris de bonne heure de l'art populaire : les jouets enfantins, les images d'Epinal et les assiettes patriotiques où il avait souvent vu, à Laon, dans les temps heureux de sa jeunesse, picorer sans vergogne des troupes de dindons.

Je crois qu'il y avait, au fond de ces goûts spéciaux, un certain calcul dans son esprit, car avant d'être collectionneur, Champfleury était surtout écrivain. Peut-être, s'était-il dit, qu'il valait mieux être le premier dans le village de la céramique populaire, que le second dans la Rome des faïences aristocratiques. Et j'estime que le but poursuivi par lui était surtout de faire un livre nouveau, curieux et intéressant.

Aussi dès le début, vers 1850, il se traça sa ligne de conduite, avec l'engagement pris en face de soi-même, de ne pas laisser égarer ses recherches sur d'autres pièces que celles fixées par lui dans son programme ! Ni les beaux Rouen aux décors rayonnants, ni les Moustiers superbes aux grotesques de Callot, ni les merveilleux Nevers aux bleus mouchetés de blanc ne devaient lui faire les yeux doux et le détourner de sa route. Non, rien que des faïences populaires, patriotiques, patronymiques et révolutionnaires ! Peu de céramiques muettes ! Surtout les coqs qui chantent, les pots qui parlent, les assiettes qui crient et les saladiers qui racontent.

Mais où les trouver ? Il commença par Paris, rien ; il fouilla inutilement Orléans et Versailles ; à Blois, rien encore ! Mais ce qu'il n'avait pas prévu et ce qui était le plus difficile, c'était de gagner la confiance. Lorsqu'il se présentait avec sa mine triste, son air inquiet, on le regardait avec étonnement. « Je suis persuadé, a-t-il dit dans une note, qu'on me prenait pour un agent provocateur. » Presque sans argent, il battit ainsi toute une vaste région, sans se décourager, malgré son insuccès, car il n'avait guère trouvé que deux ou trois morceaux intéressants, parmi lesquels un buveur gai, assis sur un tonneau.

Sa persistance fut à la fin récompensée. Il rencontra à Beauvais un marchand très érudit, nommé Mareschal, qui possédait quelques bonnes pièces. Il lui prit les meilleures ; ce fut le noyau de sa collection. A Nevers il trouva un gisement considérable chez un chapelier nommé Bara, qu'il indiqua plus tard dans son *Violon de faïence*, comme « joignant à son commerce toutes sortes de *panas* ». Gardilanne (car c'était Champfleury) paya dix sols les pièces sans fissures. On ne songeait pas alors à lui demander davantage.

Il vint un jour, par hasard, à Houdan, en Seine-et-Oise, une petite ville, près de Mantes, sur l'ancienne route de Paris à Brest. Il y était depuis quelques instants, commençant son enquête ordinaire, quand la servante de l'auberge lui apprit que le charretier de l'endroit, tout en faisant la correspondance avec les environs, avait recueilli des tas de faïences.

C'était au café du Commerce, chez son père, que se trouvait la collection du voiturier. A l'instar du *Café des Oiseaux*, de Châlons, où l'on consomme dans l'intérieur d'une volière, les murs de la buvette paternelle étaient tapissés de faïences de la

Révolution. Cela formait même un joli décor, d'une tonalité vive et gaie. Mais le confrère était un passionné et un exclusif. Il n'existait pour lui que deux sortes de faïences : les faïences républicaines et les autres qu'il appelait avec dédain, en haussant les épaules — *les banales*. Champfleury ne put rien avoir de son concurrent.

Les marchands, de tous temps, ont été fort madrés. Ils ont

plus d'un tour dans leur sac, car il n'est pas d'imaginations plus fertiles que la leur; témoin l'anecdote que conta Champfleury.

C'était vers 1860. L'auteur de *l'Imagerie populaire* cherchait partout des assiettes représentant la prise de la Bastille. Il en parlait souvent à un brocanteur qui, mis en éveil, eut la bonne fortune d'en rencontrer, dans le grenier d'un ancien faïencier de la rue de la Roquette, un lot qu'il eut pour quelques francs.



Le bric-à-brac était malin. Il se dit que, mettre les assiettes à l'étalage, c'était n'en retirer qu'un bénéfice dérisoire. Il cacha avec soin sa trouvaille dans les réserves de son arrière-boutique.

« Tenez, dit-il un jour à un de ses clients, j'ai gardé pour vous cette assiette à la Bastille. Prenez-la, c'est une rareté. Elle vaudra le double avant peu.

— Peuh ! répondit l'amateur, peu convaincu.

— C'est si vrai que je vous la vends dix francs, et que, dans six mois, si elle a cessé de vous plaire, je vous la reprends pour vingt francs.

— Est-ce sérieux ?

— Certainement. Je mettrai cela sur votre facture. »

Et l'amateur se laissa entraîner. Du reste, pas de chances de perte, certitude d'un bénéfice. Qui aurait pu résister ?

Le bric-à-brac manœuvra de même vis-à-vis d'un autre amateur, puis d'un troisième et ainsi de suite jusqu'à l'épuisement de son stock.

Six mois après, deux assiettes à la Bastille se vendaient cent francs pièce dans une salle de l'Hôtel Drouot. Grand émoi dans le groupe des céramistes ! Ce prix-là ne s'était jamais vu !

Alors, notre brocanteur ne perd pas un instant ; il voit rapidement ses acheteurs.

« On me demande de tous les côtés des assiettes à la Bastille. Voilà vingt francs ; suivant nos conventions, je viens reprendre la vôtre.

— Trop tard ! Mon cher, je suis bien renseigné ! L'assiette vaut cent francs. C'est le dernier cours de l'Hôtel Drouot.

— Alors vous gardez la vôtre ? Eh bien ! rendez-moi mon papier.

— Qu'à cela ne tienne. Le voici. »

Notre marchand retira ainsi, un à un, ses engagements, car bien avisé, personne ne voulut profiter de la résiliation du marché.

Le tour était joué. Il avait suffi de deux compères poussant l'un sur l'autre pour faire monter à cent francs deux assiettes

mises dans une vente *composée* pour le compte du rusé marchand.

Champfleury ne disait pas, en racontant cette histoire, s'il y avait été pris comme les autres. Je n'en sais rien, mais je le crois.

Cependant, le nombre des faïences amassées par l'auteur des *Vignettes romantiques* augmentait peu à peu. Maintenant il voulait les classer, leur donner un ordre chronologique et arriver à lire tous leurs symboles comme dans un livre.

Pendant trois mois il fit régulièrement tous les jours le pèlerinage de la bibliothèque Richelieu, passant de longues heures en tête-à-tête avec les mémoires, les journaux, les pamphlets et les recueils d'estampes du temps. Il dévora tout, depuis *l'Ami du peuple* jusqu'au *Vieux Cordelier*, si bien qu'à la fin ses yeux s'injectèrent de sang. Puis une bonne congestion, heureusement pas définitive, le coucha plusieurs semaines sur le lit.

Il avait tellement lu qu'il ne pouvait, lorsqu'il fut mieux, regarder le papier imprimé. Quand il sortit pour fortifier sa convalescence, il détournait les regards des affiches et instinctivement ses pas de la bibliothèque impériale.

Malgré ce labeur de bénédictin, le fil d'Ariane manquait toujours. Le chef du réalisme désespérait d'arriver au classement de ses faïences lorsqu'il fit, vers 1860, une heureuse rencontre chez l'un de ses amis, « un ardent légitimiste, » comme on disait alors. C'était un album rarissime, presque inconnu des bibliophiles, décrivant avec précision un certain nombre de drapeaux offerts, en 1790, à la garde civique, par les dames et demoiselles des paroisses, quartiers et faubourgs de Paris.

C'était la clé si longtemps cherchée.

Denique tandem ! car l'auteur, M. Veilt de Varennes, avait joint à son ouvrage l'explication des emblèmes révolutionnaires. Cet ouvrage en apprenait plus en quelques instants, à Champfleury, que toutes les œuvres réunies de Thiers, de Michelet, de Lamartine et de Louis Blanc. Quelle joie ! Il tenait enfin entre

les mains, avec ce nouveau d'Hozier, les origines du blason révolutionnaire! Plus de chimères, de mascarons, de satyres, de tritons, de faunes et de palmes! avait-on dit à cette époque tourmentée. Pour les idées nouvelles, des symboles nouveaux, empruntés à la nature et à la vie réelle, qui soient des enseignements moraux et puissent aisément être compris par tous!

Et voilà comment, sur les céramiques patriotiques, la *gerbe*

avait figuré l'abondance, le *chêne* la valeur, la *hache* la force, le *miroir* la vérité, le *rateau* l'égalité, le *coq* la vigilance, le *lion* la valeur, le *sauvage armé* le courage, la *bêche* le travail des champs, le *bonnet phrygien* comme la *cage ouverte* la liberté, la *charrue* l'agriculture, le *serpent* la prudence, le *caducée* la paix, le *faisceau de licteurs* l'union et la concorde.

C'était clair et précis. Le paysan n'avait pas besoin de savoir



lire pour comprendre les signes héraldiques des iconologistes du temps. Il regardait et il saisissait vite l'allégorie qui lui allait droit au cœur, en résonnant comme sur un timbre,

Après cette découverte, les recherches de Champfleury touchaient à leur fin. Il avait d'ailleurs, dans ses fréquentes pérégrinations, fait, sans le savoir, de nombreux adeptes à Rouen, à Beauvais, à Nevers et à Orléans. Un jour, M. de Liesville lui fut présenté. « Il avait de l'ardeur, une certaine fortune, une foi absolue. » Il devint son élève et se voua complètement à la faïence populaire. Et, perpétuel retour des choses d'ici-bas! peu d'années après, Champfleury ne pouvait plus lutter contre son concurrent acharné. Mais ses vendanges étaient faites. Il ne songea plus, dès lors, après avoir publié son beau livre sur les faïences, qu'à vivre d'une vie douce et tranquille au milieu de ce pittoresque album qu'il avait formé feuille à feuille. Il l'appelait son *Journal illustré sous émail de la période révolutionnaire*. Chaque feuillet, plat, assiette ou pichet, avait sa date historique avec ses chants, ses inscriptions, ses acclamations, ses cris d'allégresse, ses signes de ralliement, ses légendes émancipatrices écrites au milieu des emblèmes sous la protection ineffaçable de la cuisson. Il serait trop long d'énumérer ici toutes ces pièces dont le catalogue détaillé a été, du reste, publié. Si vous voulez faire une étude approfondie des différentes étapes républicaines, depuis la devise : *Le malheur nous réunit*, jusqu'à celle de : *Guerre aux tyrans*, lisez, après l'ouvrage de Champfleury, la belle publication de MM. G.-P. Fieffé et A. Bouveault de Nevers, et vous reconnaîtrez avec moi qu'il n'y a plus rien à raconter de nouveau sur ce sujet, désormais complètement épuisé — à moins que ce ne soit le récit très véridique des péripéties de l'assiette de la guillotine.

L'assiette reproduisant la « très haute et très puissante dame guillotine » a été longtemps le *rara avis* du collectionneur. Les

uns affirmaient, les autres niaient son existence. Tous en rêvaient.

Champfleury, qui connaissait bien les faïences révolutionnaires, puisqu'il en avait manié plus de dix mille, répétait sans cesse : « Si l'on retrouve un jour le hideux instrument peint sur quelque vaisselle, c'est qu'un truqueur l'aura fabriqué pour se jouer d'un collectionneur naïf. »

Or, il y a vingt ans, M. G. Gouellain, le célèbre écrivain céramiste, en rencontra une chez un marchand de la rue des Martyrs qui lui déclara la tenir d'une vieille famille de Bar-sur-Seine.

Ne voulant point dissimuler cette pièce aux regards des curieux, il publia une brochure très érudite, contenant la description et la reproduction de « l'assiette au rasoir national ».

L'assiette lugubre, assez laide, mal émaillée, d'un dessin grossier, et d'une coloration défectueuse, représentait la guillotine dressée sur des chevalets, entourée d'une balustrade à claire-voie et gardée par un gendarme, sabre au clair.

Debout sur la plate-forme, l'exécuteur des hautes œuvres tenait à la main le terrible cordon, prêt à faire tomber le couperet triangulaire sur une malheureuse femme couchée sur la planchette fatale. Au sommet de l'escalier, un prêtre en surplis, coiffé du bonnet à éteindre, un crucifix à la main, exhortait la patiente la tête déjà dans la lunette, au-dessus du panier rempli de son.

Les céramistes les plus forts de l'époque virent la rarissime assiette : tous déclarèrent, sans hésitation, qu'elle était de l'époque et représentait une scène de la Terreur.

Champfleury, lui, tenait la pièce pour invraisemblable. « Qui aurait pu manger, répétait-il, dans de pareille vaisselle ? »

Mais il avait beau se débattre comme un diable, il faut bien le dire, il ne persuadait pas le clan des amateurs. Grâce à l'aréopage constitué par lui, Gustave Gouellain triomphait au milieu des discussions passionnées qu'il avait soulevées.

Les choses en étaient là lorsque tout à coup un amateur, arrivant de la Champagne à Paris, vint apporter une explication

inattendue. L'assiette, fabriquée dans la petite ville de Mathaux, reproduisait, selon lui, le supplice infligé en 1808 à une paysanne, Louise Fleuriot, guillotinée à Troyes pour avoir cherché à mettre le feu dans une métairie dont on voulait chasser les maîtres.

L'incident était clos. Les uns avaient raison, puisque l'assiette n'était pas apocryphe, et les autres n'avaient pas tort, puisqu'elle était presque contemporaine de la Révolution, mais l'honneur des faïences patriotiques était sauf, car ce n'était, en résumé, qu'une complainte comme celle de Fualdès.

L'auteur des vignettes romantiques ne s'en était pas tenu aux assiettes de 89 à 93 où l'on voit bouillonner les principes nouveaux, il avait encore réuni, avec patience, des poteries grossières que le canal de Briare a charrié jadis par milliers de tonneaux, et déposé sur ses rives un peu partout.

Rien n'est plus amusant que ces assiettes patronymiques sur lesquelles un scribe sans instruction inscrivait l'état-civil de ces bateliers de Nevers qui disaient fièrement :

*Si vilains, sur terre,
Seigneurs, sur eau sommes.*

Et je manquerais à ma tâche si je ne citais pas quelques-unes de ces inscriptions égrillardes, facétieuses ou bachiques qu'ils dictaient sans doute eux-mêmes comme :

Je bois à la santé de Claudine.

Sur la panse de l'un de ces brocs que Rabelais disait « n'avoir servi qu'en caresme pour mouiller à oultrance un vin outre cuidant » se lit cette épigraphe :

*Je m'appelle M. Boittoujours,
Dit « le jamais sans le sou, »
Je m'en f.....*

Quelquefois l'orthographe était aussi rudimentaire que le dessin, témoin la plaisanterie surannée :

*Ici, de min,
On Rase pour rien.*

Ce serait un impardonnable oubli de ne pas parler du saladier de l'Arbre d'Amour, grossièrement enluminé d'une scène empruntée à l'imagerie du XVIII^e siècle.

Le sujet est simple : c'est la grève des amoureux. Sur les branches d'un arbre gigantesque se sont réfugiés les hommes. Au pied, les femmes entourent l'arbre et en font le siège. Elles se lamentent, elles gémissent de leur abandon, elles supplient leurs amants de descendre et quelques-unes cherchent à les tenter par des présents :

*D'agréable manière,
Recevés cette tabatière,*

dit l'une des belles abandonnées, en tendant une boîte, tandis que :

*D'une main, la belle Suzanne,
Avec son cordeau,
Tire ce gros badeau
Et lui présente une canne.*

A un autre galant :

*La charmante Isabeau
Lui présente un chapeau.*

Avances inutiles ! vaines supplications ! Les amoureux restent

impassibles devant toutes ces tendresses intéressées. Alors la colère s'empare des syrènes dédaignées. Elles se mettent à scier l'arbre pour faire choir les récalcitrants.

*Courage Margot,
Nous aurons pièce ou morceau,*

crient en chœur les Putiphar, pendant qu'autour du saladier se lisent des vers ou la muse nivernaise manque sans vergogne de mesure, de rime et surtout d'orthographe. Mais la clientèle illettrée n'y regardait pas de si près.

Ce saladier d'amour avait son histoire dans le petit musée de Champfleury. Il lui rappelait une aventure qu'il racontait avec sa gaieté communicative.

Il l'avait vu un soir, dans un capharnaüm impossible à décrire chez un marchand à Lille. Il était enfoui sous un tas de vieilles drogues. Serrant doucement le pouce et l'index, il le prit par le bord et l'attira doucement à lui pour l'examiner à son aise.

Crac ! il ne lui vient à la main qu'un grand morceau du saladier. Il pâlit, se trouble, chancelle. C'était à la fin d'un voyage. Presque sans argent, il n'en avait plus assez pour payer la casse !

Il regarda le marchand. Occupé à suivre un client, il n'avait rien vu. Alors il ne fait ni une ni deux, glisse dans le tiroir d'une table le morceau brisé, jette sur le saladier un morceau d'étoffe et sort brusquement de la boutique.

Quelques années après il retourne chez le même marchand. Un peu plus riche, sans toutefois rouler sur l'or, il n'hésite pas à lui conter son aventure avec franchise.

« Comment, lui répond celui-ci, vous vous êtes effrayé pour si peu. Mais ce plat venait d'être réparé, vous n'avez fait que détacher le morceau mal recollé. Le lendemain j'ai fait remettre le tout en état. Le saladier est encore chez moi. Voyez plutôt. Il n'y paraît rien. »

Champfleury respira.

« J'ai un remords de moins sur la conscience, dit-il, je veux avoir votre saladier de plus dans ma collection. »

Et il l'acheta séance tenante.

Comme vous le voyez, amis lecteurs, il y a longtemps qu'on répare les modestes faïences populaires. Encore si on s'en tenait là ! Seulement on refait des morceaux quand on ne refait pas la pièce entière.

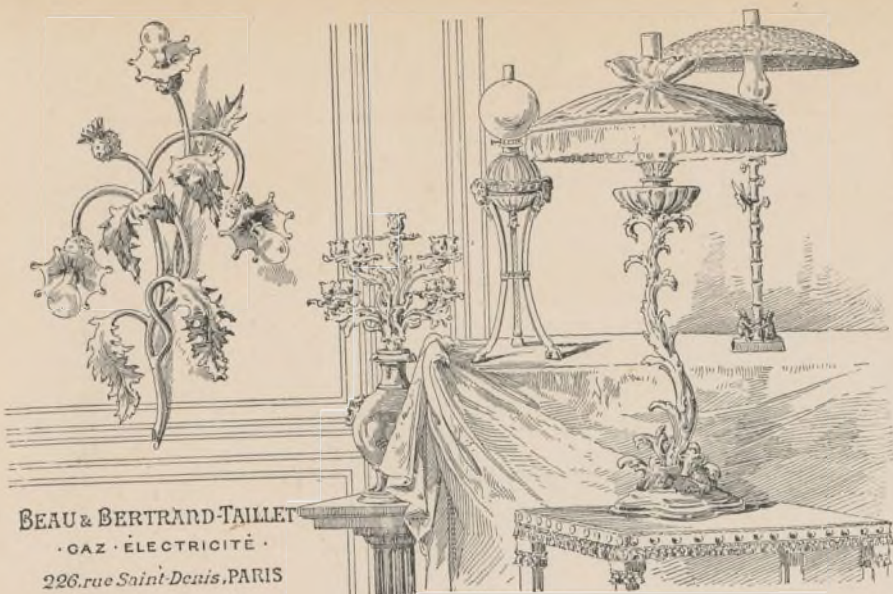
Autrefois on fabriquait à Nevers, il est vrai, des imitations, mais ce n'était que des trompe-l'œil mis au fond des assiettes, des bottes d'asperges en relief et des pyramides de noix qui figuraient sur les tables de paysans un dessert permanent et économique.

Aujourd'hui le paysan est le complice du truqueur. Il reçoit en dépôt des assiettes fausses, jaunies par la fumée, craquelées par l'huile chaude. Il les met hypocritement sur son dressoir où elles attendent le collectionneur « qui tient à profiter de son flair pour rapporter chez lui des trouvailles inédites ».

C'est pour cela que les assiettes de la vente Champfleury, achetées aux temps bibliques, ont atteint les prix élevés dont j'ai parlé en commençant : on a payé leur authenticité.

PAUL EUDEL.

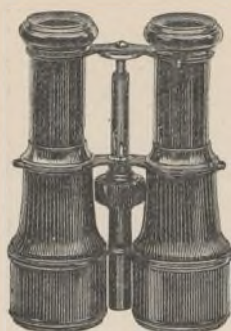




BEAU & BERTRAND-TAILLET
GAZ ÉLECTRICITÉ
226, rue Saint-Denis, PARIS

JUMELLE FLAMMARION

La seule construite scientifiquement sous le patronage de
L'ILLUSTRE ASTRONOME



NOUVELLE JUMELLE
à mise au point instantanée
B. S. G. D. G.

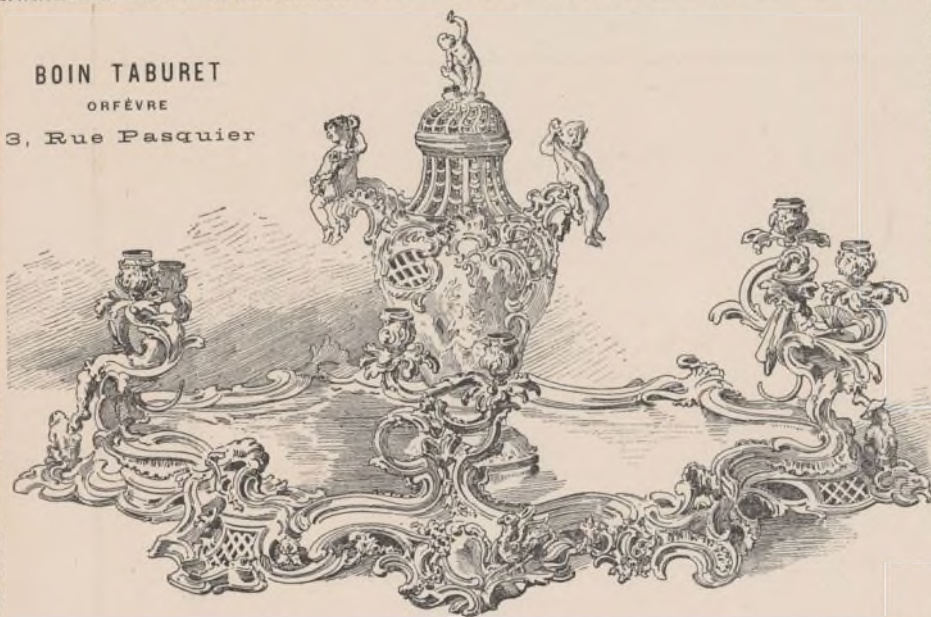


SEUL DÉPOT

H. MAQUET Fils

19, avenue de l'Opéra

PARIS



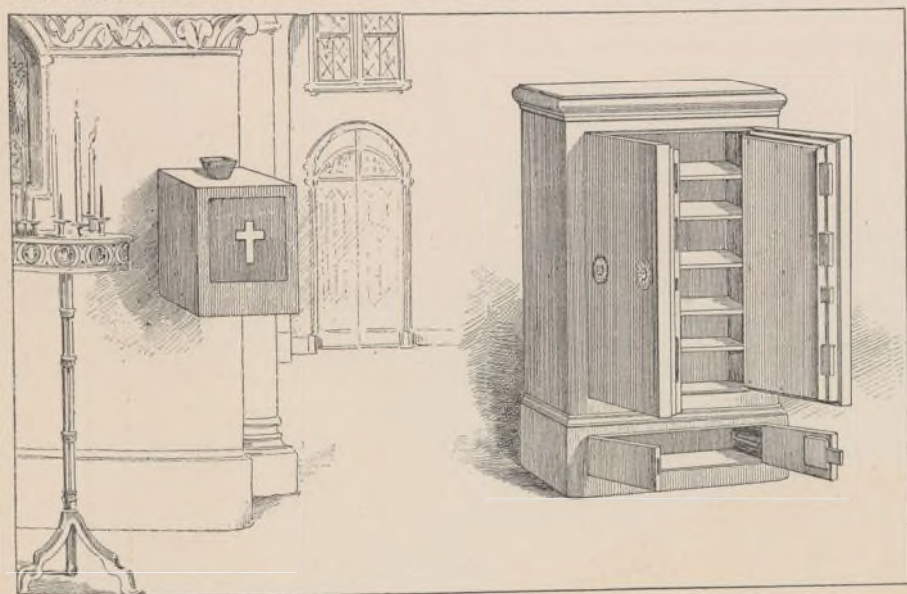
BOIN TABURET
ORFÈVRE
3, Rue Pasquier

Véritable Eau de
NINON

DUVET DE
NINON



PARFUMERIE NINON, 31, RUE DU 4 SEPTEMBRE, PARIS



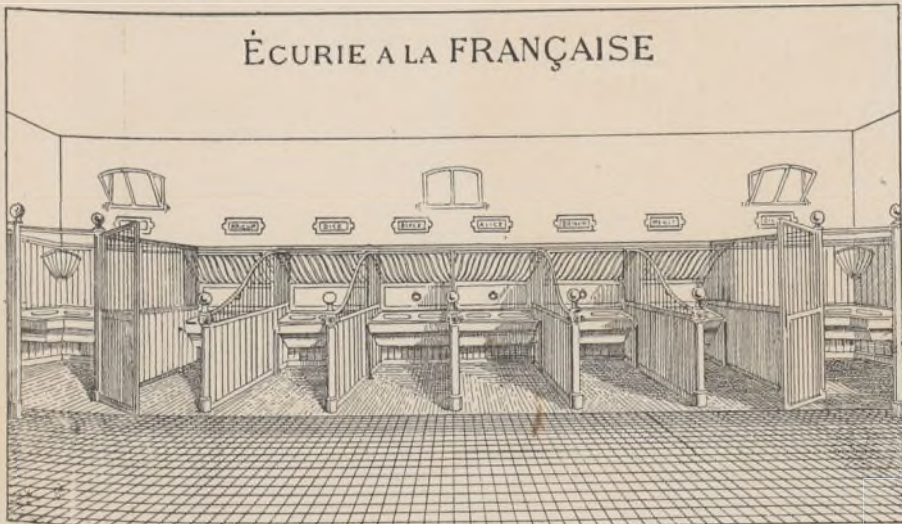
E. PETITJEAN, Henri CHAUDUN. — 93, rue de Richelieu, PARIS.



Bronzes d'Art

GRAVELIN. — 8, RUE CHARLOT

ÉCURIE A LA FRANÇAISE



RABOURDIN. — 39, rue Boissy-d'Anglas.

la plus grande Manufacture de Voitures
de Luxe, Demi Luxe et de Commerce
La Carrosserie Industrielle
ANC^{TE} MAISON AD. SAMUEL

228
Faub^S S. Martin
PARIS
USINE MODÈLE
78
Rue Claude Decaen
REUILLY-PARIS

VIS-A-VIS. — De 1,800 à 2,000 francs, suivant garniture

TRAINS DE LUXE

Club-Train, Paris-Londres en 7 h. 45.
Méditerranée-Express.
Orient-Express, Sud-Express

C^{IE} INT^{LE} DES



WAGONS-LITS

"Sleeping-Cars"

"Dining-Cars"

3, PLACE DE L'OPÉRA

PARIS

Billets de chemin de fer et de Bateaux.
Enregistrement des bagages, etc., etc.

GRAND DÉPÔT

E. BOURGEOIS

21 & 23, Rue Drouot

PORCELAINES. FAÏENCES. CRISTAUX



ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

PRIVILEGE EXCLUSIF

PARIS

BREVETÉ S.G.D.G.

K'ALLISTA

SOUS-BRAS
BREVETÉ S.G.D.G.

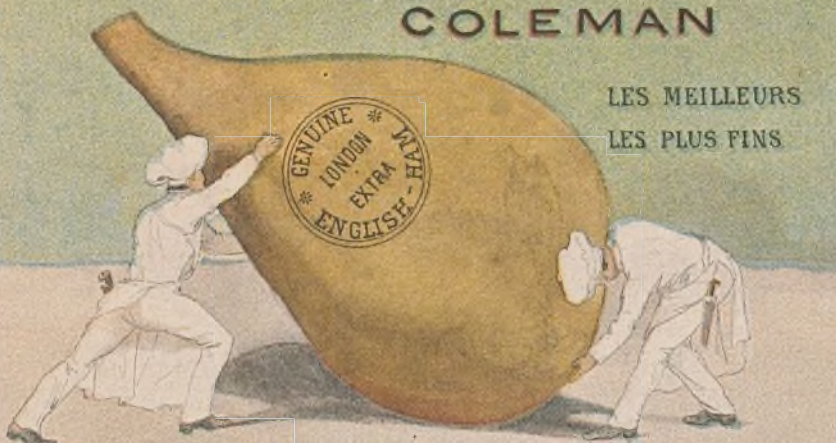
Mesdames exigez la marque
si vous tenez à votre santé



2 MÉDAILLES
EXPOSITION UNIVERSELLE 1889

JAMBONS COLEMAN

LES MEILLEURS
LES PLUS FINS



Ces Jambons se vendent dans toutes les bonnes maisons de Comestibles & Charcuterie.

WYNAND FOCKINK

AMSTERDAM



SEUL DÉPÔT EN FRANCE

2, RUE AUBER

PARIS

FABRIQUE DE LIQUEURS FINES

PIHAN

CHOCOLAT
RICHE

THÉS



4, F^g S^t Honoré, PARIS



— Tu n'as pas honte
d'aller dans le monde
avec une chemise pareille, quand
il te serait si facile de te faire
Pareil accident ne t'arrivera plus jamais.

LE PERDRIEL

THAPSIA

PARIS

DANS TOUTES



ANTIPYRINE
EFFERVESCENT



FUCOGLYCINE



CARBONATE DE
LITHINE EFFERVESCENT

LE PERDRIEL

ROYAL MALAGA



Le plus fortifiant et le meilleur de tous les vins de Malaga.
Ne doit sa haute réputation qu'à sa vieillesse et à sa pureté.
Recommandé par tous les médecins comme le plus énergique
reconstituant.

Importateur E. CRELOUD, Bordeaux. M^{re} à Paris, 165 rue S^t Honoré, Place du Th^é Français

LOUIS

VUITTON



PARIS

LONDON

FIGARO ILLUSTRÉ

Juillet 1890



LE RÊVE (SCÈNE DU ROMAN D'ÉMILE ZOLA).

Tableau de M. de Richemont. — Médaille d'or de la Société des Artistes français.

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Seule au Rendez-Vous, par E.-P. METZMACHER.

La Marchande de crevettes, par J.-H. KAEMMERER.

Le Rêve, par M. DE RICHEMONT. Médaille d'or de la Société des Artistes français.

Tout-Paris. — S. A. S. *Madame la Princesse de Monaco*, portrait par TOUSSAINT.

Le Doyen des armées françaises, par FRÉDÉRIC MASSON; Illustration de ÉDOUARD DETAILLE.

Le Mois parisien, par LA GRAND'VILLE.

Les Livres, par UN TEL.

La Fée, par ANERÉ THEURIET;

Illustrations en couleurs de EDELFELT.

Le Petit Monde des Théâtres, par THIÉBAULT-SISSON; Illustrations de PAUL RENOUARD.

Courses d'Hommes, mœurs américaines, par ÉMILE BARBIER;

Illustrations en couleurs de ALBERT LYNCH.

Au bénéfice de Monsieur Mayer, par EDMOND COTINET;

Illustrations de ROSSET-GRANGER.

Le Cheval mécanique, chanson d'enfants, musique de FRAGEROLLE, poésie d'ADRIEN DÉZAMY; Illustration de ALBERT LYNCH.

Atchoum! par MAURICE VAUCAIRE;

Illustrations en couleurs de LOUIS MORIN.

COUVERTURE : *Canotage*, par EDELFELT.

TOUT-PARIS

La plus parisienne des princesses d'Europe, car Son Altesse Sérénissime madame la princesse Alice de Monaco (née Heine) est née à Paris et était une des personnalités les plus en vue de la haute société parisienne, quand elle était duchesse de Richelieu.

Après quelques années de veuvage, elle a épousé le prince de Monaco, et elle a su en très peu de temps gagner les cœurs de ses sujets et prendre place dans l'élite féminine de l'Europe princière, ce qui n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire : il y a beaucoup plus de princesses très intelligentes qu'on ne le pense, et pour arriver sans peine à tenir un rang si élevé, il faut tout un ensemble de qualités que la princesse de Monaco possède au plus haut degré. La Princesse a reçu cet hiver, dans le vieux palais de Monaco, toutes les têtes couronnées de passage dans la principauté, et elle a conquis les Rois et les Reines avec sa grâce et son esprit.

Grande, élancée, s'habillant très bien, la princesse s'est de tout temps intéressée aux choses de l'art et de l'intelligence. Elle avait groupé autour d'elle, quand elle n'était que duchesse, de nombreuses et dévouées amitiés, et, devenue princesse régnante, elle n'a pas oublié ses amis d'autrefois. N'est-ce pas le plus bel éloge que l'on puisse faire d'elle? « C'est la digne souveraine de cette féerique principauté de Monaco », a dit d'elle un souverain du Nord qui, en une phrase, a su faire de la jeune princesse le plus ressemblant et le plus exact des portraits.

LE DOYEN DES ARMÉES FRANÇAISES

QUATRE-VINGT-DIX-SEPT ans, le corps droit, mince et svelte, une taille de cavalier léger, serrée dans une redingote longue, le col entouré des plis multiples d'une cravate noire, la tête qui semble toute petite, sans presque un cheveu, mais plaquée aux joues de tout minces favoris blancs en pistolets, pas de moustache, une bouche fendue comme d'un coup de sabre, aux lèvres minces et blanchissantes, des yeux petits, très vifs, tout ardents, des yeux qui voient comme les oreilles entendent, une mémoire intacte, un esprit présent et net, une parole alerte et vibrante, saluez : c'est le doyen des armées françaises, Jules Soufflot, engagé volontaire au 20^e chasseurs à cheval le 26 janvier 1810, sous-lieutenant en 1811, capitaine en 1814.

Ce n'est pas ici un soldat malgré lui, des levées suprêmes, sur le dos duquel on a jeté une capote quelconque et qui est allé au feu en rechignant. Il s'y est jeté à dix-sept ans, s'évadant du bureau avec lequel il avait suivi l'armée dans la campagne de Wagram. Neveu du grand Soufflot, l'architecte de Sainte-Geneviève, il ne tenait point à construire des Panthéons, mais à donner des coups de sabre, et il ne pouvait mieux choisir que le 20^e chas-

seurs, où un de ses autres oncles était chef d'escadron, ce régiment sans pareil dans l'armée, qui compta parmi ses officiers : Curély, le premier cavalier léger de l'Europe, Colbert, Marigny, Castex, Lagrange, Sourd et Parquin.

Sourd, c'est celui qui, commandant le régiment dans la cam-



S. A. S. MADAME LA PRINCESSE DE MONACO

pagne de Belgique, reçut à Genappe, le 17 juin, dans une charge victorieuse contre un régiment de hussards anglais, six coups de sabre sur le bras droit, fut immédiatement amputé sur le champ de bataille par le baron Larrey et qui, « à peine l'appareil de la plaie résultant de l'opération terminé, remonta à cheval » et alla reprendre le commandement de son régiment. Voilà les colonels.

Pour les officiers, en voici un, le sous-lieutenant Henri. Un boulet lui emporte la cuisse; on le porte à l'ambulance où on lui fait l'amputation. Son maréchal des logis qui l'a accompagné cherche à le remonter, lui parle de l'avenir, de la croix qu'il a gagnée, des Invalides où il serait admis. Tout à coup, Henri lui dit :

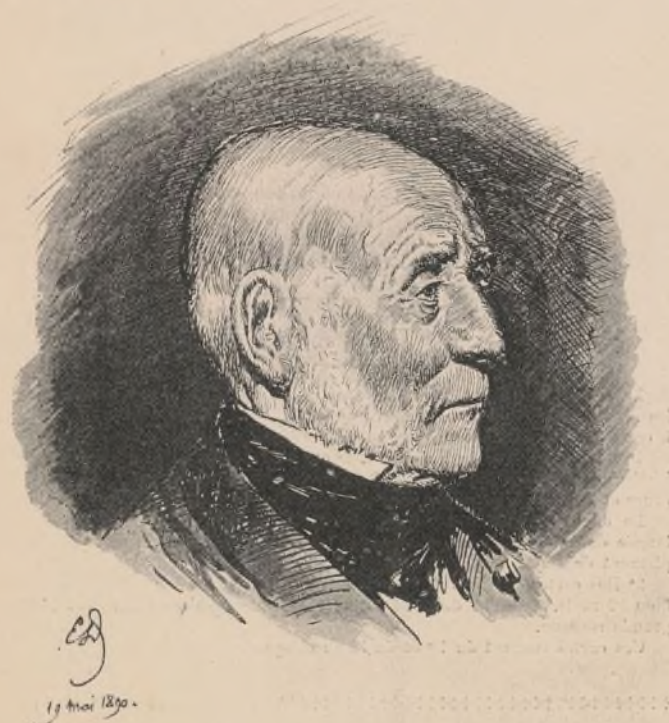
« Maréchal des logis, donnez-moi ma sabretache. »

Le maréchal des logis obéit. Henri y prend une petite glace qui lui servait pour sa toilette en route ou au bivouac — car il était fort coquet. — Il y jette rapidement les yeux, puis serrant la main à son subordonné, il lui dit :

« Adieu, maréchal des logis, je vous remercie de vos bons soins; faites mes amitiés à tous mes camarades. Dites-leur bien que je suis content de moi, car j'ai envisagé la mort sans pâlir. »

Voilà l'école où fut élevé Soufflot.

Il faut entendre M. Soufflot raconter les épisodes de sa vie, et la campagne de Russie — car il rejoignit la grande armée à



Smorgoni, le 1^{er} décembre 1812, et le 5, il escorta l'Empereur jusqu'à dix lieues de Wilna — et la campagne d'Allemagne, et la campagne de France; dans la bouche du dernier survivant, l'évocation de l'épopée napoléonienne prend un accent superbement héroïque.

Le 20^e chasseurs connaît son vénéré camarade, il sait l'aimer comme il convient et le fêter comme il faut. Mais un régiment c'est une famille.

Au doyen des armées françaises, au soldat d'Espagne et de Russie, il faut une popularité plus grande, un respect plus marqué et de particuliers honneurs. Le glorifier, c'est glorifier la patrie, prouver qu'en France on sait se souvenir et montrer sur qui l'on prendra ses modèles.

FRÉDÉRIC MASSON.

Le Mois Parisien

La dispersion du Tout-Paris. — La mer, la forêt, la montagne. — Robe sur robe. — Victor Hugo et Stanley. — L'héroïsme descriptif. — Picadores et chevaux blindés. — La recherche de la paternité.

Juillet 1890.

Voici le moment où Paris donne congé aux Parisiens.

C'est une immense envolée vers la brise de mer, vers la forêt, vers la montagne.

Châteaux, chalets et cottages ont fait leur toilette pour recevoir leurs hôtes.

Comme des oiseaux multicolores, nos jolies névrosées viennent boire aux sources des villes d'eaux et nos clubmans, changeant de tapis vert, se refont un râble et des poumons dans l'ozone des champs et des flots, foulant l'herbe ou le sable et se dorant au grand soleil.

Qui songe maintenant à Fitz-Roya, le triomphateur d'hier? Le Grand-Prix n'est plus que de l'histoire ancienne. Ainsi passe la gloire.

C'est un délicieux moment, même pour nos mondaines, que celui où elles montent lestement dans leur sleeping-car et où le sifflet de la locomotive annonce le départ du train.

On regarde l'heure à l'horloge de la gare et l'on se dit : « Nous voilà partis! »

On se plaint bien un peu de la poussière, de la locomotive fumeuse, du tangage des wagons, mais on met si peu de temps à aller si loin, les paysages familiers se déroulent si vite, les villes et les villages courent sous vos yeux avec une telle rapidité et il vous arrive de temps en temps, par les vasistas entr'ouverts, des bouffées de grand air si frais et si pur que l'on sent tout son être se dilater comme s'il vous poussait des ailes.

✽

La saison parisienne, qui se prolonge maintenant aussi tard que la *season* de Londres, a cependant été assez charmante pour laisser quelques regrets à nos élégantes.

Que de toilettes d'une simplicité exquise et ruineuse ont été improvisées en vue des *garden-parties*!

Que de galants attifages sont venus tenter le pinceau délicat et féérique de madame Madeleine Lemaire.

Et les toilettes pour les matinées musicales de la comtesse de Pourtalès, de la marquise de Versainville, du marquis de Jaucourt, pour aller applaudir Paderewski, pour les bals poudrés, pour les menuets, pour les diners par petites tables, pour les parties de campagne aux environs de Paris où l'on s'est rendu gaiement en mail-coachs, en victorias, en landaus, déjeunant sur le haut du mail ou dans les pavillons de chasse.

Couturiers, couturières et modistes n'ont pas chômé depuis un mois.

Le produit d'innombrables banques rasoir et une foule d'autres produits se sont métamorphosés en chiffons ravissants.

Maintenant, la parisienne en voyage, ce papillon à transformation qui emporte dans ses malles des ailes de rechange pour toutes les heures du jour et du soir, a sa provision de toilettes de villégiature. C'est très cher, mais c'est de si bon goût!

Si quelques divorces résultaient de ces dépenses excessives, mademoiselle Bilcesco, doctoresse en droit, n'est-elle pas là pour soutenir devant toutes les juridictions le droit à la parure?

C'est une thèse plus gracieuse que celle qu'elle pourrait écrire sur les droits de l'usufruitier.

« Robe sur robe ne vaut », a dit gravement la Faculté de droit pour empêcher mademoiselle Bilcesco de revêtir la robe d'avocat.

Ce n'est pas l'avis des femmes, que le nombre de leurs toilettes n'a jamais effrayées, au contraire! et qui commandent volontiers robe sur robe, coûte que coûte. Cela fait aller les affaires et le poète a judicieusement écrit :

Nos amours sont une forêt
Où, vague, au fond des paysages,
La Banque de France apparaît.

✽

Les Salons de peinture se sont fermés comme les salons mondains.

Il n'en reste que le souvenir, parfois charmant.

Juin revoit, en fermant les yeux, le délicieux tableau dans lequel M. de Richemont a reproduit la scène capitale du beau roman : *Le Rêve*, d'Émile Zola. « Angélique, extasiée, regardait devant elle dans la blancheur de la chambre. »

Nous avons cru être agréable à nos lecteurs en leur donnant la reproduction de cette œuvre d'une pureté si exquise, d'un charme si élevé, à laquelle le jury a décerné l'unique médaille d'or du Salon des Champs-Élysées.

✽

Tandis que Paris fuit sous les saules, nous pouvons voyager sans quitter les environs du boulevard en lisant le saisissant récit que vient de nous donner Stanley de son excursion au pays des pygmées ou le récit des voyages de Victor Hugo parmi ces géants : les Pyrénées et les Alpes.

Le livre de Victor Hugo donne envie de parcourir les régions sublimes qu'il décrit avec tant de majesté, de bonne grâce et d'humour. Le livre de Stanley fait que l'on se dit : « Superbe, l'Afrique centrale, mais j'aime autant n'y pas aller! »

La colossale forêt du Congo n'a qu'un rapport éloigné avec Barbizon.

C'est infiniment moins hospitalier.

Ces bois immenses et ténébreux, grands comme la France et l'Espagne réunies, où la lumière du jour filtre à peine à travers l'enlacement féroce des lianes et des arbres énormes, ce sol de boue et de pourriture végétale hérissé de longues épines barbelées, ces légions d'insectes qui vous aiguillonnent et menacent de vous dévorer vivant, tout cela donne le frisson du cauchemar et de la fièvre.

Il fait si noir sous ses ombrages que, quand on ouvre un carnet, la page blanche attire des nuées d'insectes qui croient sans doute que c'est le soleil; des abeilles menacent votre main, d'autres tournent en bourdonnant autour de vos yeux. Des guêpes de grande taille s'engouffrent dans vos oreilles et des frelons enragés aiguillent leurs dards sur vos joues.

Il faut avoir l'héroïsme de la description pour prendre, dans ces conditions, des notes de voyage.

Stanley nous dit qu'on ne peut ni s'arrêter, ni s'asseoir, ni se reposer sur ce sol en délire où une armée de fourmis — et

quelles fourmis ! des fourmis dont la morsure donne l'impression d'un fer rouge ! — vous monte aux pieds, tandis que les éclaireurs grimant déjà plus haut, vous menacent de leurs mandibules tranchantes. Le voyageur est toujours sur le point de s'écrier, comme André Chénier :

« Et pourtant, j'avais quelque chose là ! »

Quant aux pygmées, je préfère de beaucoup n'avoir l'honneur de les connaître que par ouï-dire. Cette taille est sans pitié et la fréquentation de ces gnavroches empoisonneurs et pillards n'a rien de particulièrement folâtre.



Un voyage en Espagne que l'on peut faire également sans quitter Paris, c'est celui de la rue Pergolèse.

Maintenant qu'on a rétabli les picadores et que brille le ciel de juillet, la couleur locale ne laisserait rien à désirer à Goya lui-même et Théophile Gautier pourrait donner un pendant aux pages éblouissantes qu'il a écrites sur les courses espagnoles.

Les corridas passionnent une partie de la population. La colonie étrangère y est assidue et les petites dames raffolent des beaux toreros, si agiles, si gracieux et si incandescents : « Vous comprenez, madame, dit un Espagnol de Labiche, qu'on n'absorbe pas impunément un soleil comme le nôtre et que les hommes de notre latitude portent en eux deux brasiers ardents. »

La rentrée des picadores a été autorisée, on le sait, à la condition que les chevaux soient caparaçonnés ou blindés.

Cette mesure de police peut prêter à l'ornementation.

Rien n'empêcherait d'avoir des chevaux déguisés en ours, en jeunes éléphants, en casoars à casque, en buffles ou en girafes.

On pourrait également caparaçonner ou blinder les taureaux et les déguiser en lions, en tigres, en tarasques, en panthères de Java ou en gigantesques cochons d'Inde.

Ces animaux fantastiques se heurteraient dans l'arène avec un bruit de ferraille et n'arriveraient qu'à se bosseler mutuellement.

Après la course on en serait quitte pour les envoyer chez le chaudronnier et chez le rétamateur.

On pourrait également exciter des taureaux naturels contre des chevaux de bois que monteraient des picadores incassables articulés et disant *papa* et *maman* à chaque coup de corne un peu vif. Ce ne serait qu'à demi poignant, mais les zoophiles farouches n'auraient plus aucune raison de demander à grands cris la guillotine en permanence pour tous ceux qui ne pensent pas absolument comme eux.



La recherche de la paternité sera-t-elle autorisée, même en voyage ? Telle est la question posée dès les premières effluves du printemps par M. Gustave Rivet.

Je ne vois pas de grands inconvénients à ce que cette recherche soit permise par la loi.

Comme on l'a dit, elle menace surtout les coqs de village et les lovelaces d'ateliers qui sont généralement les premiers à gaspiller le capital des demoiselles champêtres ou des piqueuses de bottines.

Quand les gars et les garnements se sauront forcés d'épouser leurs innocentes victimes, ils auront moins de tendance à se laisser griser par l'odeur des fourrages ou tenter par l'obscurité des corridors, si propice aux jeunes audacieux.

En tous cas, la loi sera certainement inapplicable aux personnes de mœurs vaporeuses pour qui cette recherche équivalait à retrouver une étoile filante dans la voie lactée.

M. Gustave Rivet lui-même sentirait le découragement envahir sa robuste vertu lorsque, demandant à une des petites Cardinal quel est l'auteur de son infortune passagère, il entendrait la suave enfant lui répondre avec cette ingénuité qui désarme les moralistes :

« C'est des messieurs que vous ne connaissez pas. »

Descartes préconisait le doute méthodique ; mais, en matière de paternité, M. Gustave Rivet s'en tient à l'axiome de Montaigne : « Le sage dit : Peut-être. »

LA GRAND-VILLE.

LIVRES

Les trente derniers jours écoulés ont été riches en productions littéraires. Les nommer toutes m'est impossible, et je dois me borner à signaler celles qui s'imposent à notre attention, soit par leur propre mérite, soit par l'intérêt spécial qu'elles offrent aux lecteurs du *Figaro Illustré*.

En première ligne, voici *Notre Cœur*, de M. Guy de Maupassant. Un livre exquis, tel que depuis dix ans peut-être n'en ont fait éclore les Lettres françaises. Dans une langue véritablement captivante, avec l'art le plus ingénieux et une incomparable élévation de sentiments, dans ce roman auquel, mieux qu'à aucun autre, convient la qualification d'*essentiellement parisien*, M. de Maupassant parvient à tenir sous le charme, pendant trois cents pages, rien qu'en analysant ce qui se passe dans le cœur d'un homme épris et ne trouvant pas chez celle qu'il aime l'amour ardent qu'il attend d'elle.

Certes, ce n'est pas un livre de jeunes filles que *Notre Cœur*, car il traite d'un raffinement de choses qu'elles ignorent. Mais c'est bien un livre de jeunes femmes et de la meilleure compagnie. Toutes celles qui lisent le liront.

Pour ceux que charment les romans d'aventures, voici maintenant

l'ouvrage le plus édité du siècle et du monde : *Dans les ténèbres de l'Afrique*, par Henry-M. Stanley, qui vient de paraître, pour la France, chez Hachette, en deux beaux volumes illustrés par Riou avec son talent habituel. Ils sont du plus puissant intérêt, ces deux in-8°, et quiconque les ouvre à leur première page, doit s'attendre à ne plus les refermer avant d'avoir atteint le mot *fin*.

Et l'on ne sait vraiment ce qui passionne le plus dans cette lecture. Est-ce l'audace de l'entreprise, l'importance de l'œuvre accomplie ou la grandeur des dangers courus ? N'est-ce pas plutôt l'habileté du conteur qui sait se faire valoir, qui donne de l'intérêt aux moindres incidents de sa route, et qui prend soin de mettre bien en évidence son héroïsme, de peur qu'on oublie de s'en apercevoir ?

Heureux explorateurs dont nous sommes tenus d'admirer les exploits de confiance et dont nous dévorons les récits, surtout s'ils se font, comme Stanley, illustrer par Riou.



Je mentionnerai encore rapidement, pour compléter cette petite revue bibliographique :

Dans le domaine de la fantaisie, *l'Education d'un prince*, par Gyp. Comme tout ce qu'écrit notre spirituel et charmant confrère, c'est du double extrait de Parisine.

Comme livre de bibliothèque, une très jolie réimpression, chez Charpentier, des *Soirées de Médan*, avec les portraits des six auteurs à l'eau-forte, par Desmoulin, et six compositions de Jeannot.

En fait d'ouvrages documentaires, je trouve, à la Librairie académique, le *Bismarck en caricatures*, un petit volume où M. Grand-Carteret a réuni toutes les charges publiées sur l'ex-chancelier allemand, en France et à l'étranger. Ce livre est des plus curieux. Autre document d'actualité : *Les hommes du 14 Juillet*, notes historiques sur les vainqueurs et les défenseurs de la Bastille, par M. Victor Fournel.

Enfin, la librairie Calman-Lévy vient de faire paraître une traduction, en deux volumes, du célèbre roman anglais *Middlemarch*, de George Eliot.

U. T.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Voyages d'Excursion avec Itinéraire établi au gré du Voyageur.
Cartes de Circulation à demi-tarif.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, en commun avec les autres Compagnies françaises, par toutes ses gares et pendant toute l'année, à condition que la demande en soit faite 5 jours au moins à l'avance :

1° Des billets d'excursion de 1^{re}, 2^e et 3^e classe, individuels ou collectifs avec itinéraires tracés d'avance au gré du voyageur, et comportant, suivant le parcours et le nombre de voyageurs, une réduction variant de 20 à 60 0/0.

La durée de validité de ces billets, fixée de 30 à 60 jours, peut être prolongée de 3 fois dix jours, moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 0/0.

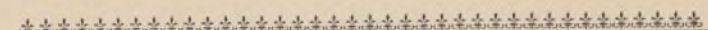
2° Des cartes de circulation nominatives et personnelles, valables pendant 3, 6 ou 12 mois, donnant droit de circuler à demi-place sur toutes les lignes des grands réseaux.

Ces cartes courent du 1^{er} et du 16 de chaque mois.

LE FIGARO-SALON DE 1890

Est en vente chez tous les libraires et à l'Hôtel du Figaro

Prix du fascicule : 2 francs. — Souscription aux six fascicules composant l'album complet : 12 francs. — Carton-emboîtement spécial : 2 fr. 50 (franco par poste : 3 fr. 50). — Relié, toile gris-bleu : 15 fr. 50 (franco par poste : 17 fr. 50.)



ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue Paul-Lelong (Messageries du *Figaro*.)

Toute traduction ou reproduction des articles et des dessins publiés par le *Figaro illustré* est interdite dans les publications périodiques de la France et de l'Étranger.

L'Éditeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, aux Messageries du *Figaro*, 8, rue Paul-Lelong.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.



LA FÉE

PAR ANDRÉ THEURIET

Un soir de mars, nous revenions de la passe aux bécasses, et tout en cheminant sous les étoiles, nous évoquions des souvenirs d'enfance. On vint à parler du charme des contes de nourrice et de la vitalité des traditions populaires :

— Moi, dit l'ami Tristan, j'ai été élevé dans le monde du merveilleux et les contes de Perrault ont été ma première lecture. Vers ma sixième année, j'y ajoutai la *Belle aux cheveux d'or* et l'*Oiseau bleu*, de Madame d'Aulnoy, plus un abrégé de mythologie; pendant un bon bout de temps, j'ai puisé dans ces trois livres mes notions sur le train de la vie et le monde extérieur. Dans mon idée, tout ce qui ne se passait pas conformément aux lois de la féerie, me paraissait sortir du bon sens et de la vérité.

La plupart de mes journées s'écoulaient au fond d'un vieux jardin contigu au logis paternel, et j'y attendais de pied ferme les prodigieuses aventures qui ne pouvaient manquer de m'y arriver. J'y cherchais la fleur qui chante, j'interpellais les pinsons perchés sur les arbres, je leur criais de ma voix la plus insinuante :

Oiseau bleu, couleur de temps,
Vole à moi promptement !...

Les pinsons ne se pressaient nullement de m'obéir, mais ces déconvenues n'affaiblissaient en rien la robustesse de ma foi. Je me disais seulement que si les fleurs restaient muettes et si les oiseaux faisaient la sourde oreille, cela tenait à ce que je n'étais pas encore pourvu du talisman qui met les bêtes et les plantes à la discrétion des simples mortels. Afin de posséder cet indispensable auxiliaire, je résolus de m'adresser à la fée. J'ignorais si elle se nommait Urgèle ou Carabosse. Pour moi, c'était la « Fée »; comme si cette appellation générique eût doublé la mystérieuse puissance de la divinité inconnue. J'invoquais donc la fée avec des accents impérieux et inquiets. Elle ne donnait pas signe de vie, mais j'espérais toujours la voir apparaître, et il y avait dans cette attente quelque chose de doucement solennel qui me faisait passer un voluptueux frisson à fleur de peau.

Un soir, dépité de ne voir rien venir, je contai mes ennuis à ma bonne et à la cuisinière, qui me semblaient des personnes expé-

rimementées et d'excellent conseil. Mal m'en prit. C'étaient deux vieilles filles fort dévotes. Elles m'écoutèrent en hochant la tête et furent scandalisées de ma crédulité qui leur parut sentir le fagot.

« Il n'y a plus de fées, me déclara Scholastique, la cuisinière, le bon Dieu les a chassées et les a changées en souris noires... »

Elles s'acharnèrent toutes deux si impitoyablement sur mes croyances païennes et me catéchisèrent si rudement que j'allai me coucher, navré de cette cruelle révélation.

« Il n'y avait plus de fées ! » A mon réveil, le jardin avait un aspect désenchanté et noir. Le voile qu'on venait de déchirer brutalement me laissait voir une réalité froide, terne, et fastidieusement prosaïque. Je n'en gardai pas moins en un coin du cœur une tendresse vague pour ce monde féerique que les deux vieilles servantes avaient exorcisé avec force signes de croix. A travers les tourments de la vie de collège et les troubles de la première jeunesse, le souvenir de la fée persista dans mon imagination, mêlé au regret de ne l'avoir jamais contemplée face à face, et au désir de la rencontrer un jour...

Et, — si étonnante que la chose puisse vous sembler, — ce beau jour arriva dans le plein de ma jeunesse, au moment où je touchais à ma vingt-cinquième année.

Je revenais d'une course de montagne et je regagnais nuitamment les bords d'un des plus charmants lacs de la Savoie. J'errais le long des berges, en quête d'un gîte, et, comme dans ce pays encore peu fréquenté les hôtelleries n'abondent pas, je me demandais déjà si je ne serais pas forcé de loger à la belle étoile... Cette perspective du reste ne m'inquiétait que médiocrement. La nuit était chaude et lumineuse, une vraie nuit de féerie. Dans le ciel pur, une pluie d'étoiles filantes; sur les pentes des montagnes, de blanches traînées vaporeuses qui s'argentaient à mesure que la lune, presque ronde, émergeait à l'échancrure d'un des sommets; partout un silence endormeur, à peine troublé par les notes flûtées des rainettes.

Tandis que je me rapprochais de la rive plantée d'aulnes et de saulaies, la lune tout à fait dégagée jetait, en travers du lac, un

mobile reflet d'or qui ressemblait à un long filet aux mailles scintillantes. Sous l'influence de cette nuit enchantée, mes croyances au merveilleux, le vieux culte de mon enfance, se réveillaient en moi, et j'étais tenté, comme jadis, d'évoquer « la fée » et de la supplier de m'édifier, d'un coup de baguette, un gîte où je pourrais me reposer sans quitter les berges de ce lac adorable.

Soudain, au moment où les chimères d'autrefois reprenaient possession de mon cerveau, il y eut sous les saules un frais cla-

potement, et, à la clarté de la lune, je vis surgir à la surface de l'eau diamantée une tête de jeune femme aux cheveux épars, puis deux épaules blanches, enfin une ronde poitrine à demi voilée... J'eus un éblouissement, et mes paupières battirent comme si elles eussent été aveuglées par un rais de soleil trop ardent. Je ne savais plus trop que penser, et je me tâtais pour constater si je n'étais pas le jouet d'une hallucination. Pendant ce temps la baigneuse avait jailli hors de l'eau et disparu. Elle s'était certai-



nement abritée sous les aulnes, car un moment après j'entendis s'envoler de dessous les arbres une voix très musicale, qui fredonnait les paroles d'une barcarole italienne.

Je restais immobile, les pieds dans l'herbe, et la tête commençait à me tourner. Je songeais à cette fée Mélusine que le comte de Poitiers rencontra au bord d'une fontaine, en forêt, et je me demandais si j'avais affaire à une ondine ou à une créature humaine...

De temps en temps la baigneuse interrompait sa chanson, et je percevais un bruit d'étoffes froissées. Au bout de quelques minutes, je la vis sortir du fourré, vêtue d'une robe de laine blanche aux plis très amples. Elle avait laissé flotter ses cheveux sur ses épaules, pour les sécher sans doute, et le clair de lune l'illumina tout entière. Elle était de taille moyenne; dans le cadre des cheveux épars, sa figure avait ce type que les peintres de l'école du Vinci donnent à leurs têtes de femmes: l'ovale allongé, les yeux filtrant une caresse à travers des paupières demi-fermées, les pommettes légèrement saillantes et la bouche agrandie par un indéfinissable sourire. Elle m'aperçut; ses minces sourcils noirs se froncèrent, un éclair scintilla sous ses cils et un dépit hautain, quelque chose de la royale colère d'une Diane surprise, altéra ses traits délicats. Elle me toisait des pieds à la tête, cherchant à deviner quel était cet intrus, d'où il sortait et depuis combien de temps il se trouvait là?... Moi, pendant cet examen, je demeurais bouche bée, en admiration devant l'inconnue.

En sa qualité de fée, elle lut ce qui se passait en mon for intérieur et reconnut vraisemblablement qu'elle était en présence d'un honnête touriste. L'expression farouche de sa figure s'adoucit, et ses lèvres redevinrent souriantes. Encouragé par ce mystérieux sourire, je murmurai quelques mots d'excuse et j'eus assez de sang-froid pour tourner ma phrase de façon que la féérique baigneuse fût persuadée que je n'avais pas assisté à sa sortie de l'eau.

« Je descends de la montagne, lui dis-je, et je longeais la berge en quête d'une hôtellerie.

— Il n'y a point d'auberge de ce côté-ci du lac, répondit-elle avec un imperceptible accent exotique, mais rebroussez chemin... A cent pas d'ici vous trouverez un chalet à l'entrée d'un parc... Frappez à la porte et demandez qu'on vous prépare un gîte pour la nuit... Si l'on vous fait quelque objection, vous ajouterez : « Je viens de la part de la Princesse ; » cela suffira... »

Elle m'indiqua la direction du parc d'un signe de la main, et s'enfonça lentement sous bois, tandis que je la remerciais.

Encore émerveillé de cette aventure, je suivis les indications de la fée et j'arrivai à une large grille dont l'un des battants était entr'ouvert. J'aperçus le chalet dont une plantureuse glycine enguirlandait les galeries fuselées et où une lumière brillait aux vitres du rez-de-chaussée. Je heurtai. Une vieille paysanne m'ouvrit et accueillit d'abord ma requête par un refus, mais quand j'eus prononcé les mots cabalistiques : « Je viens de la part de la Princesse, » cette courte phrase produisit l'effet de *Sésame, ouvre-toi*. La figure rébarbative de mon interlocutrice se détendit; elle me pria de la suivre, gravit l'escalier extérieur, m'introduisit dans une chambre tapissée de nattes, garnie de meubles en *pitch-pin*, alluma des bougies et se retira sans souffler mot.

Mon premier soin fut d'ouvrir une fenêtre, de me pencher à la balustrade, et de regarder au dehors.

Je vis le moutonnement feuillu d'un grand parc étalé au revers de la colline, puis, entre des massifs de marronniers, le toit plat d'une élégante villa ouvrant les arceaux de sa *loggia* sur le fond du lac. Baignée d'une vaporeuse clarté lunaire, cette blanche demeure prenait des airs de palais enchanté.

Je fus tiré de ma contemplation par un bruit de porte, et en me retournant je me trouvai en face d'une jolie et souple chambrière qui portait une corbeille recouverte d'une serviette. Avec une courte révérence elle m'expliqua en italien que la Princesse, supposant que je devais mourir de faim, m'envoyait de quoi souper. En même temps, lesté comme un écureuil, elle étendait la serviette sur un guéridon, y déposait un poulet froid, des fruits,



du pain et une bouteille de vin d'Asti. Je la chargeai de mes remerciements et m'enquis du nom de sa maîtresse.

« La princesse Tremelli.

— Elle habite la villa?

— *Si, signor.*

— Elle n'est pas mariée?

La soubrette ne me répondit que par un éclat de rire et me tira de nouveau sa révérence.

« *Felicissima notte!* » murmura-t-elle, puis elle disparut.

Le lendemain, au réveil, la vue de la villa encore enveloppée d'ombre et de silence redoubla ma curiosité et je décidai qu'il m'était impossible de partir sans aller remercier mon hôte. Ayant fait un brin de toilette, j'envoyai la paysanne du chalet s'informer de l'heure où la princesse Tremelli voudrait bien me recevoir. La bonne femme revint avec un message de cette dame qui me pria à déjeuner pour midi. J'aurais désiré au préalable obtenir quelques renseignements sur la propriétaire de la villa;

mais, outre que je jugeais indiscret et peu délicat de questionner des subalternes, un confus sentiment me poussait à ne point percer l'enveloppe de mystère qui donnait tant de charme à mon aventure. Tout ce que je pus apprendre, c'est que l'hospitalière Princesse était originaire de Venise et passait son été au bord du lac.

Quelle qu'elle fût et d'où qu'elle vint, cette princesse avait le don de séduire. Elle possédait une grâce embobelineuse jointe à une coquetterie des plus raffinées. Sous ses paupières allongées, ses luisantes prunelles m'attiraient comme un aimant et son sourire de sphinx me donnait l'irritante tentation de poser mes lèvres sur les siennes, afin d'arracher à sa bouche l'énigme qu'elle semblait proposer à mes yeux ensorcelés. Avant la fin du déjeuner, j'étais absolument fasciné et je ne pensais plus qu'à imaginer un biais pour rester dans son voisinage. Elle parut lire dans ma pensée, car elle me dit avec son mélodieux zézaïement vénitien :

« Puisque ce pays vous plaît, pourquoi n'y séjournez-vous pas plus longtemps? Le chalet est à votre disposition. La Josette,



qui cuisine fort proprement, vous apprêtera vos repas... Quant à moi, je serai charmée de vous voir et vous me trouverez tous les soirs chez moi, à l'exception du samedi. »

J'acceptai sa proposition avec joie. A partir de ce matin de juillet, je devins son hôte et son visiteur assidu. J'étais complètement fêru d'amour et la Princesse s'en apercevait parfaitement. Elle me laissait fleureter avec elle sans le moindre scrupule et savait néanmoins me contenir dans les limites d'une tendresse quasi-platonique. Sa plus grande faveur consistait à me donner sa main à baiser; et je me trouvais si heureux dans le parc solitaire, l'attrait de la montagne et du lac, les délices de nos tête-à-tête du soir, avaient pour moi tant de saveur que je n'osais me montrer plus exigeant, de peur qu'une audace trop grande ne me fit bannir du paradis terrestre.

Ma voluptueuse griserie dura plusieurs semaines pendant lesquelles nous nous vîmes tous les jours, à l'exception du samedi où la Princesse restait invisible. Ce samedi réservé, qui complétait sa ressemblance avec la fée Mélusine, me causait un secret dépit en même temps qu'il excitait en moi une curiosité jalouse. A quoi pouvait-elle bien employer cette journée de réclusion et quels mystérieux philtres préparait-elle?... A la longue, je n'y tins plus et je résolus de percer ce mystère. Un samedi soir, ayant pris une barque, j'abordai silencieusement au pied des terrasses de la villa. Un escalier conduisait de la berge à l'une de ces terrasses et permettait d'accéder aux appartements du rez-de-chaussée sans être vu des domestiques. Je gravis les degrés, je traversai une pelouse dont l'herbe drue amortissait mes pas et j'arrivai ainsi jusqu'au salon dont la porte-fenêtre était ouverte. Un bruit de voix me guida vers un boudoir séparé de cette première pièce par une tapisserie. Je soulevai audacieusement la portière et fus cloué sur le seuil par l'inattendu du spectacle aussi bien que par le regard courroucé de la Princesse.

Devant un guéridon chargé de liqueurs se tenait, nonchalamment renversé sur les coussins d'un divan, un gros homme jeune encore, aux moustaches et aux cheveux trop noirs, aux

maines chargées de bagues, à la physionomie vulgaire, aux yeux ronds et peu intelligents. Assise familièrement à ses côtés, Mélusine en personne était en train de lui préparer un grog.

« Pardon! » balbutiai-je, ébaubi.

La Princesse avait déjà repris son aplomb et fronçait ses minces sourcils.

« Entrez donc! — dit-elle avec un accent ironique, puis me présentant à ce personnage qui ressemblait à un ténor de café-concert, elle ajouta : — Le prince Tremelli.

— Je suis désolé de vous déranger, Princesse, répliquai-je subitement dégrisé, je compte partir demain et je ne voulais pas m'éloigner sans vous remercier de votre hospitalité... »

Là-dessus je saluai et je sortis, consterné. J'éprouvais un désenchantement et un navrement pareils à ceux que j'avais ressentis dans mon enfance, lorsque mes bonnes m'avaient déclaré qu'il n'y avait plus de fées. Le parc m'était odieux, le lac me semblait piteusement décoloré. L'apparition du vulgaire et problématique époux de la princesse Tremelli avait rompu le charme. Je me sentais abandonné dans un prosaïque désert et je me répétais comme jadis : « La fée est partie!... »

— D'abord, mon cher, interrompit un de nos compagnons, tu aurais dû te souvenir de la fable de Psyché... Les divinités n'aiment pas à être dérangées... Tu as agi comme les enfants qui veulent saisir un papillon, le manquent, et regardent, penauds, leurs doigts teints de la poussière azurée de l'insecte envolé... En second lieu, tu te trompes; la Fée n'est point partie, car le monde ne peut se passer d'elle. Seulement elle ne se montre qu'à ses heures, et de préférence à ceux qui ont naïvement conservé la jeunesse du cœur et des yeux. — Cette fée insaisissable, sans laquelle la vie n'est qu'une lande monotone; cette magicienne qui donne à la terre sa poésie, sa couleur et son parfum, c'est tout bonnement l'éternelle et nécessaire Illusion!

ANDRÉ THEURIET.

(Illustrations de A. Edelfelt.)



Le Petit Monde des Théâtres

Par Thiébault-Sisson.



QUAND on voit sur les grandes scènes du Châtelet, de la Porte-Saint-Martin, de la Gaieté, défilé sous des costumes étranges tout un monde de petits bibelots féminins, on se demande quelle est la vie de ces fillettes ?

Ça n'a pas dix à douze ans, ces bouts de femmes, et déjà sous le gaz de la rampe, sous la lumière crue, les feux blancs de la lumière électrique, ça se trémousse dans des bouts de rôles, ça danse des farandoles endiablées qui font sourire les loges, claquer des mains tout le parterre et pousser dans l'amphithéâtre, aux gachettes, les *lazzi* les plus fous de leur incohérent répertoire.

Mais avant, ces petites, mais après — que font-elles ? D'où viennent-elles aussi ? Sont-ce des enfants de la balle, nées et élevées dans le métier, ou des travailleuses précoces dont les ronds-de-jambes suppléent aux infirmités d'un vieux père ou gagnent le lolo d'un petit frère ?

Maintes fois je me suis adressé cette question. Lassé de ne pouvoir y répondre, j'ai pris le grand parti, j'ai interrogé les divinités qui président aux destinées de ces demoiselles, j'ai interrogé ces demoiselles elles-mêmes, et j'ai su.

J'ai su que ces minuscules poupées, ces artistes en herbe ne sont pas plus des soutiens de famille que des enfants de figurantes. Tandis qu'à l'Opéra, machinistes et musiciens de l'orchestre, ouvreuses et choristes rivalisent de zèle à pousser leurs mioches vers la danse, tandis que l'administration, de son côté, voit avec plaisir arriver aux classes de mademoiselle Théodore tous ces enfants, qui sont des enfants de la maison, c'est le contraire qui a lieu dans les théâtres de féeries, et les filles de figurantes, d'habilleuses et d'ouvreuses, y sont rares.

On n'a pas le moindre désir, et pour cause, d'introduire dans les cadres des fillettes d'une moralité plus que douteuse qui

auraient vite fait de gâter tout le troupeau, ou tout au moins d'y répandre des germes d'indiscipline. On ne prétend pas former de grandes artistes, on veut des figurantes avant tout, des figurantes, il est vrai, qui esquissent convenablement un pas de danse, mais qui rendent des services multiples et se prêtent à des transformations de toute nature.

On les y dresse d'ailleurs à merveille.

A la Gaieté, mademoiselle Mariquita, une danseuse émérite qui a tenu les premiers rôles à Covent-Garden, et qui met en scène un ballet avec l'habileté de feu Mérante ; au Châtelet, M. Balbiani, font des cours, organisent des classes où l'on accepte des fillettes de huit ans, et que le théâtre paye avec une largesse relative.

Les petites, à l'Opéra, ne touchent rien. Elles étudient quatre ou cinq ans pour la gloire. Ça et là, quand elles patinent dans le *Prophète*, ou figurent les Gnômes dans le *Freyschütz*, on les honore de quarante sous de feux par soirée.

A la Gaieté, au Châtelet, ces petits extraits de femmes ont un fixe : — trente francs par mois, sans compter les feux qui varient suivant l'importance des rôles, de cinquante centimes à deux francs. Le casuel et le fixe, elles le touchent le premier du mois, à la caisse, comme de sérieux employés. Pas d'intermédiaire pour elles, — heureusement ! — Dans les trois quarts des théâtres, c'est le chef de figuration, chaque soir, qui paye ses figurants et qui se fait, par la même occasion, son petit *tant pour cent*. Sur vingt sous, il en retient six au passage, — pour ses pauvres, sans doute, ou pour ses frais de bureau. En dix ans de ce métier, l'excellent homme a des rentes inscrites au Grand Livre, et trois ou quatre villas dans la banlieue parisienne ; il est généralement maire d'une commune suburbaine ou capitaine des pompiers ; sur ses vieux jours, on le décore du ruban violet, comme les instituteurs, les



pianistes, les employés de ministère, les rois nègres et les acteurs du second Théâtre-Français. Nous le verrons député un de ces jours.

Elles ont donc une situation, nos fillettes, et pas des plus mauvaises. A peine ont-elles pris l'air de la scène, après deux ou trois ans de temps d'épreuves, que leurs émoluments peuvent monter jusqu'à soixante francs le mois. Que d'ouvrières en couture en ont moins !

Qui plus est, tout en apprenant leur métier, elles apprennent aussi, du moins presque partout, autre chose ; presque partout on leur fournit, dans le théâtre même, les éléments de la première instruction. Elles sauront, à douze ou quatorze ans, lire, écrire et compter. Ces directeurs, vraiment, sont des anges. Si j'étais de

l'Académie, je leur offrirais tout bonnement le prix Monthyon.

Et d'un prodigue, avec ça !

Quand je songe qu'aux Folies-Bergère, les moindres parmi les danseuses ont, par mois, cent quatre-vingts francs, sans le plus léger accessoire à fournir ; qu'à la Gaité et au Châtelet, comme à Londres, les sujets de quatre et cinq cents francs ne sont pas rares, que les hommes, d'ailleurs, sont payés dans des proportions analogues, je reste confondu de cette munificence, et je me prends, avec une pointe de mélancolie, à regretter les fonds de culottes usés sur les bancs du collège, les heures perdues au commerce d'un tas de vieux qui s'appelaient Virgile, Homère ou Bossuet. Qui sait, si je me fusse adonné, sous un maître éclairé, bienveillant, à la science gambadeuse des Vestris, à quels sommets je



me fusse élevé par mon muscle ? J'instruirais, à l'instar de Pluque et de Soria, les duchesses aux majestés de la pavane, je brandirais, aux lieu et place d'un Hansen, le bâton du maître de ballets ; en tout cas, comme dit mon ancêtre Villon : *J'aurais maison et couche molle*. — Eh non ; j'écris ; ça me fend le cœur.

Revenons à nos farfadets, à nos larves, à nos pages, à nos petits trotte-menu de la danse et de la figuration parisiennes.

On les exerce, vous ai-je dit, tous les jours, aux grâces de l'entrechat, aux légèretés de la pirouette et à la magnificence des ronds-de-jambe. Pendant deux heures, chaque matin, sur le plancher de la scène, — car tous les théâtres n'ont pas, comme l'Opéra, de quoi s'offrir le luxe d'un grand local *ad hoc*, sous les combles, — nos petites décomposent lentement les cinq mouvements élémentaires de la danse, aux sons indécis d'un piano qui remplace, sous le manteau d'Arlequin, la voix sonore des cuivres et les notes aiguës des violons.

Après quoi, dégourdis, réchauffées, munies d'un brillant appétit, elles quittent la scène en tumulte et font irruption, l'œil

allumé, les joues rouges, dans la loge de concierge ou dans l'arrière-boutique enfumée où leurs vénérables mères, femmes d'austères pipelets ou de commerçants dûment patentés, installèrent jadis leurs pénates.

Des filles de commerçants ? Pas possible !

Invraisemblable, peut-être, mais cela est. Pour qui connaît le boutiquier parisien, la fureur de cabotinage qui le dévore, l'admiration qu'il éprouve, instinctive, pour tout ce qui touche au théâtre, rien n'est plus profondément nature que ce détail.

Oui, des gens très sérieux, tenant boutique, ayant étalage sur rue, des couteliers, des peaussiers, des serruriers, des fruitiers sont heureux de voir, dès huit ans, s'acheminer vers le plancher de la scène leur chétive, leur aimée progéniture. Les lauriers dont ils ont rêvé pour eux-mêmes, elle les décrochera d'un temps de pointes, entre deux ballonnés. Ce ne sera pas un être vulgaire, cette petite, *ce sera une artiste, mōssieu !* Et le cœur du peaussier, du petit imprimeur, du papetier ou du chaudronnier, se gonfle, à cette douce pensée, d'une satisfaction indicible. Dans tout boutiquier parisien vous trouverez l'étoffe, grande largeur, de deux papa Cardinal.

Aussi sont-elles très choyées, ces fillettes, entourées partout, dans le quartier, d'une considération vague, excitant, non seulement chez les enfants de leur âge, mais chez les parents de ces enfants, des jalousies incessamment renouvelées, — si bien qu'il n'est guère de jour où mademoiselle Mariquita, par exemple, ne reçoive la visite d'une jeune mère accompagnée de sa petite fille, et que la jeune mère, avec des larmes dans la voix, ne la supplie de faire entrer Nini dans sa classe.

Invariablement, ce dialogue s'échange :

« Mais au moins, êtes-vous sûre qu'elle soit douée pour la danse ? »

— Ah, mademoiselle, si elle est douée ! mais elle ne pense qu'à ça. Du matin au soir ça pirouette et ça fait marcher ses petites jambes. Si vous la voyiez ! elle est si gracieuse déjà. Pour sûr, elle tient ça de naissance : c'est dans le sang. »

Intéressée, mademoiselle Mariquita s'assied au piano et, sur un rythme de polka, plaque une demi-douzaine d'accords : Nini s'élance, lève les bras, tourne, s'agite, évolue, — à contre-temps toujours, — et ponctue sa danse de petits cris qui font penser aux Indiens de Buffalo, exécutant le Scalp.

Le piano se tait, la mère avec orgueil se redresse, presse Nini sur sa robuste poitrine et lance à mademoiselle un de ces regards



qui veulent dire, bien interprétés : — *Hein, ça, est-ce touché ?*

Mais le regard par lequel répond mademoiselle est très froid. Elle ferme le piano, hoche la tête et refuse carrément Nini, si elle est laide. Si elle est jolie, et que la classe ne soit pas remplie à l'excès, on la garde. — Voilà comment ça se recrute.

Nini est décidément de la maison. Elle tient dans les ensembles, avec autorité, au milieu d'une trentaine d'autres mômes, un quel-

conque des emplois énumérés tout à l'heure. Le *Pied de Mouton*, les *Pilules du Diable*, *Cendrillon*, *Rothomago*, la *Chatte blanche*, — pour la féerie pure — ou, — pour les pièces à spectacle, — le *Tour du Monde en quatre-vingts jours*, le *Voyage de Suzette*, *Jeanne d'Arc*, — autant d'occasions pour elle de se montrer, et de déployer, sous la fourrure d'une chatte, sous le manteau gris d'une souris, sous le vert plumage d'une perruche ou le casque empanaché du casoar, sous le collant bariolé d'un petit page ou sous le corsage lacé d'une fillette moyen

âge, toutes les séductions de sa jeune et sémillante personne.

Séductions dont elle a conscience, croyez-le, et qu'elle s'exagérerait volontiers.

Voyez-la, sur le coup de huit heures, quand elle entre, escortée de sa mère, au théâtre, et qu'elle passe, toute fière, entre deux rangées de badauds, par l'entrée de l'administration. — A-t-elle l'air assez femme sérieuse, sous l'auvent ruché de sa capote, sous l'abri douillet de son manteau, les deux mains pelotonnées dans l'ouate du manchon ?

Très digne, elle a franchi le seuil à pas lents, salué en vieille connaissance la concierge, grimpé sans se presser les étages qui mènent à sa loge. Quand je dis sa loge, il va de soi que ce n'est pas sa loge à elle seule, mais la loge commune où s'habillent les petites, et dont le merveilleux crayon de Renouard vous trace, au début de cet article, une reproduction si scrupuleusement vraie, si vivante, avec son pêle-mêle de fillettes, d'habilleuses, et sa glace où se reflète, ponctué de lueurs, le grouillement de ce tas de vermisseaux. De chaque côté de la glace, en leur grillage de fer, le globe où flamboie la lumière, les flacons côtelés d'ignifuge qui arrêteront à ses débuts l'incendie.

Nini, en un tour de main, s'est dépouillée de son manteau, a jeté dans son armoire à elle ses bottines, ses jupes, son corsage, et je la vois, en simple corset, agenouillée aux pieds de madame Baliveau, l'habilleuse, qui pique en hâte un chausson.

Ce soir, on joue la *Chatte blanche*. Nini et ses petites camarades, enthousiastes, paraderont dans un instant sur la scène, en costumes d'oiseaux.

Vous rappelez-vous le royaume des oiseaux de la *Chatte blanche* et cette amusante série de volatiles défilant, dans la variété de leurs plumages et la diversité de leurs tailles, depuis l'autruche jusqu'à l'oiseau-mouche, depuis le pélican solennel et goîtreux jusqu'à la sautillante fauvette ?

Et Nini se dépêche, faut voir ça. Elle s'insinue dans son maillot, elle le remonte et, pour mieux le plaquer sur son corps, elle se ploie sur ses jarrets, s'accroupit, empoigne à pleines mains les tirettes et tire, tire... Bon, ça y est ! Nini s'est relevée, a ficelé les tirettes à sa taille, enfilé le *tutu* bouillonné, passé le petit habit à la longue queue bouffie de plumes, aux manches non moins empennées. Il ne reste plus que la tête. Cric, crac, la tête est en place.

On remercie madame Baliveau d'un sourire, on l'embrasse gentiment, et l'on part.

Nini, pendant ce temps, toute radieuse, trotte au long des couloirs et rejoint au foyer ses amies.

Au tour d'une autre, à présent, de se faire enfiler son maillot, de grimper lestement sur la table et de vêtir, aidée de l'habilleuse, l'uniforme ailé de la soirée.

Toute la figuration est là, au complet. Le canari qui vient de naître y promène son corsage lustré d'un jaune tendre et son arrière-train s'embarasse dans les fragments encore adhérents de la coquille qu'il a brisée tout à l'heure d'un coup de bec. Un cacatoès, huppé de vert et dont le blanc plumage s'ébouriffe, fait ses dernières recommandations, à la porte, au bébé dont il n'a pu se séparer, malgré les règlements, et qu'il courra, tout à l'heure, mettre au lit ; — une grue, familièrement, prend le menton d'une mignonnnette hirondelle.

Et, sous ce bariolage de couleurs, sous ce froufrou de plumes, s'entend un épouvantable caquetage qui complète au mieux l'illusion.

« Tas de perruches ! » grommèle un machiniste en passant. — « R... r... r... r... r... » fait la sonnette électrique.

Miracle ! tout s'est tu, — et l'on ne distingue plus, dans ce silence, qu'une voix blanche, celle du régisseur de la scène : « En place, mes enfants, pour le deux. »

THIÉBAULT-SISSON.

(Illustrations de Paul Renouard.)



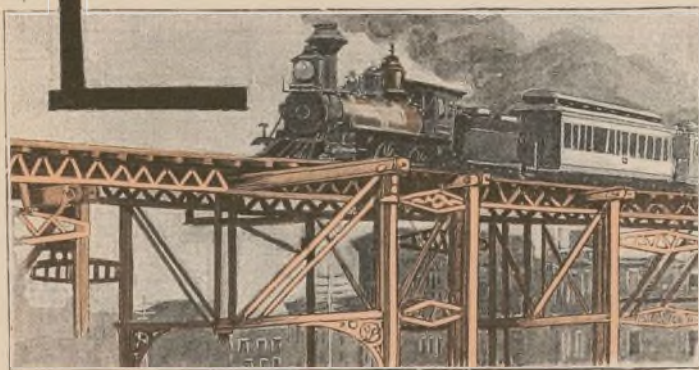


COURSES D'HOMMES

MŒURS AMÉRICAINES

PAR ÉMILE BARBIER

L'EXPRESS de Boston qui arrive à sept heures cinquante-cinq en gare de New-York, laissait derrière lui la station de New-Rochelle, quand un magnifique noir,



gardien du sleeping de la Pullman-car Company, réveilla Mr. William-E. Walcott, de la maison de bronzes d'art J.-W.-E. Walcott brothers, de Boston (Massachusetts).

« Halloo ! Halloo ! si monsieur veut se lever et désire être habillé à l'arrivée du train, il n'est que temps, » glapit le nègre d'une voix aiguë, particulière aux gens de couleur.

Et, déposant sur le pied du lit les vêtements de Walcott, brossés de frais, il relevait le long des glaces extérieures les stores qui entretenaient une douce obscurité dans le sleeping.

Déjà, d'un bout à l'autre du train, les voyageurs assoupis après une nuit de fatigue dans le roulement monotone et assourdissant des roues, se mettaient en branle. Le chef de train, capitaine à son bord, parcourait le corridor central, de la locomotive au dernier wagon, récoltant les tickets avec une bonhomie habituelle, sans même réveiller ceux dont il pouvait cueillir le billet piqué ostensiblement contre le chapeau, tandis qu'un express, employé des messageries, se faisait remettre contre reçu et indication de domicile les bulletins de bagages que les voyageurs s'empressaient de lui donner, heureux de les recevoir chez eux sans en avoir le souci.

« Et surtout qu'on me les livre dans une demi-heure au plus tard, observa Walcott à l'express, en lui remettant son bulletin. — On n'aura garde d'y manquer. »

Walcott était au lavabo et donnait ses instructions, tout en terminant une toilette soignée, telle que l'exige la réputation d'une maison de bronzes d'art, montée au capital social d'un million de dollars. Il descendrait à Astor hotel, vis-à-vis du Post-Office, et était pressé de recevoir ses colis.

« Ainsi c'est entendu, sous une demi-heure ? »

Juste le temps de faire cirer ses chaussures par un de ces innombrables petits décroisseurs qui sillonnent les rues de New-York, d'absorber un whisky cocktail dans un bar quelconque et de sauter dans un tramway pour se rendre à l'hôtel.

Quelques instants après, on entra en gare du Grand Central Dépôt de la 42^e rue. Frais et reposé, mains libres de tout bagage, tel enfin qu'il avait quitté, la veille au soir, son bureau à Boston, Mr. W.-E. Walcott, à peine sorti de la gare, s'était arrêté, dans une longue contemplation, devant d'immenses affiches multicolores sur lesquelles des dessins gigantesques attiraient les regards de la foule et motivaient mille exclamations diverses. Les affiches annonçaient une de ces fameuses courses d'hommes si en honneur chez les citoyens de l'Union américaine, un de ces « Walking match » qui chaque année tiennent l'opinion publique en haleine, à l'issue desquels se perdent et se gagnent des sommes folles, et qui occupent les plus graves personnages, autant et plus peut-être que la nomination du président de la libre Amérique.

C'était ce match seul qui attirait Mr. W.-E. Walcott à New-York et l'avait décidé à abandonner ses affaires pour une huitaine. La course, qui avait lieu dans l'hippodrome du Madison Square Garden, allait durer pendant toute la semaine à venir. C'était dimanche et, quoique accoutumée par les usages à l'inactivité éternelle d'un repos dominical d'importation anglaise, la foule attendait le soir avec une impatience mal contenue.

Si bizarre que puisse être l'heure choisie pour un début de course, afin de ne blesser personne dans ses susceptibilités reli-

gieuses, le match devait commencer le lundi 27 février, à minuit et cinq minutes, et se continuer jusqu'à ce qu'un gagnant ait par-



couru six cents milles, sans toutefois que le délai accordé pour faire ce parcours puisse dépasser le samedi 4 mars, à onze heures cinquante-cinq minutes du soir. Ce serait la fin du sixième jour.

Le mille américain vaut un peu plus de seize cents mètres. C'est donc une moyenne de quarante lieues par jour ou un total de neuf cent soixante kilomètres que le malheureux gagnant aurait à parcourir, en tournant sans cesse pendant six jours autour de la piste énorme de l'hippodrome du Madison Square Garden.

Descendre à l'hôtel vis-à-vis du Post-Office, c'était une dérogation aux habitudes du fabricant de bronzes qui, à chacun de ses voyages, descendait à l'Hôtel de la 5^e Avenue, dont le service était mieux approprié aux exigences d'un commerçant de haute marque. Par sa situation dans la ville haute, c'est du reste l'hôtel le plus au centre de tout ce qui peut rendre la vie agréable à New-York. Mais c'est que W.-E. Walcott avait cette fois une raison majeure, une de ces raisons comme il en faut à un riche Américain pour rompre avec une accoutumance toute confortable. De la fenêtre de l'appartement qu'il occupait sur la place du Post-Office, juste vis-à-vis du *New-York Herald* et de toutes les façades des principaux journaux, il voyait les énormes tableaux mobiles descendus et remontés d'heure en heure, avec la mention des dernières nouvelles de l'hippodrome et les variations de la cote.

Déjà ils indiquaient la liste des concurrents engagés : Rowell d'abord, l'illustre Rowell, le champion grand favori, puis Fitzgerald, dit le géant ; Hazael, dit l'échassier, Hart, dit café au lait ; Cramer, Noremac, Barney, Sill, Hughes et Sullivan. Dix concurrents, dont chacun avait déjà versé son entrée de mille dollars — 5,000 francs.

Sur qui William portera-t-il ses paris ? C'est là l'embarras.

Avant de quitter Boston, il en a longuement conféré avec Jacob-A. Walcott, son frère cadet et associé. Jacob, obligé de rester à la direction de la raison sociale, lui a donné sous ce rapport ses pleins pouvoirs, tout en se mettant de moitié dans le jeu de son frère William. Il sait que Willy est un joueur aussi judicieux qu'heureux, calme, sensé à calculer toutes les probabilités et ne misant qu'avec une presque certitude de gain. Du reste la fortune a toujours été favorable aux deux frères, et ils ont décidé, d'un commun accord, qu'ils risqueraient jusqu'à concur-

rence de la somme de 250,000 dollars de leur capital social. Malgré l'importance de ce chiffre, William est resté absolument maître de lui, tandis que la foule qui se renouvelle sans cesse devant les tableaux de la cote placés aux frontons des bureaux de rédaction devient de plus en plus compacte, à mesure que la soirée s'avance. On dirait que tout New-York s'est donné rendez-vous sur cette place du Post-Office.

Maintenant les tableaux sont tous éclairés par une lampe électrique, à la lueur de laquelle on peut voir ces enfiévrés de jeu sortis de la réserve habituelle à leur caractère, pariant, criant, gesticulant, hurlant la cote. Et cela va durer pendant huit jours encore !

Quant à Walcott, à peine s'il s'est agité. Dans la matinée, il a été à l'hippodrome retenir une des meilleures loges pour toute la durée de la course. Puis il a mis à exécution le projet qu'il caresse depuis la veille. Au nom de la maison J.-W.-E. Walcott brothers de Boston, il a invité à profiter de sa loge son principal client, M. Tiffamy et ses filles Annie, Suzanne et Nelly, qui sont, à juste raison, réputées à New-York pour leur beauté et le raffinement de leur élégance. Elles ont forcé leur père à accepter et promis d'être présentes pour le départ du match.

Et William pensait, à part lui, que son voyage ne serait pas manqué, s'il rentrait à Boston avec la somme ronde de son gain dans sa poche, la charmante Annie qui a déjà fait tourner bien des têtes de soupirants, à son bras, et ses relations commerciales avec Tiffamy, son meilleur client, cimentées pour toujours par le mariage de sa fille Annie.

Sur le soir, après son dîner, il a lu les divers pronostics, mais à simple titre de renseignements, car sa méthode est immuable. Il n'est pas de ceux qui parient au hasard, sans s'être eux-mêmes rendu compte de la valeur du sujet sur lequel ils parient. On lui a souvent demandé le secret de sa réussite, qu'il refuse hautement d'attribuer à la chance. S'il gagne souvent, ce n'est pas à sa bonne étoile qu'il peut l'imputer, mais à sa constante observation, à ses renseignements et à son coup d'œil juste, calme, sûr.

La voici résumée tout entière dans le premier télégramme qu'il vient d'adresser à son frère, pour le tenir au courant de toutes les phases de la course :

WALCOTT BROTHERS, BOSTON. — New-York, 26 février, 9 heures soir. — Le match cause ici une affluence et une agitation non moins considérables que les années précédentes. Voici la liste des coureurs entrés à cette heure : 1^o Fitzgerald, 2^o Rowell, 3^o Hazael, 4^o Hart, 5^o Cramer, 6^o Noremac, 7^o Barney, 8^o Sill, 9^o Hughes, 10^o Sullivan. Le bruit court que Sill, Cramer et Barney se sont déclarés forfait. Cela a peu d'importance, car ils n'ont aucune chance ; la cote les donne à 33 contre 1. Rowell, champion de l'année dernière, et Fitzgerald, sont à égalité,



pourtant on commence à payer 2 pour Rowell. Voici la cote des autres :

Hazael, 5/1.	Sullivan, 8/1.	Hughes, 12/1.
Noremac, 7/1.	Hart, 10/1.	

On dit beaucoup de bien de Rowell, le champion favori, mais c'est sans doute le seul motif qui le fait prendre. S'il est réellement bon, il est préférable, avant de parier, de le voir sur la piste, quitte à être obligé de payer pour le prendre. Mieux vaut gagner moins, mais parier à coup sûr. Mon télégramme de demain, première heure, vous communiquera mes appréciations sur le début de la course. — WILLIAM.

Minuit sonne, les galeries de l'hippodrome du Madison Square Garden sont littéralement envahies. Plus de cinq mille personnes sont là pour assister au départ des fameux coureurs qui, dans huit jours, seront une cause inconsciente de richesse pour les uns, et de ruine pour les autres.

Dans l'espace central, au milieu de la piste soigneusement mesurée, sont placées sept tentes, comme autant de bues retiros, pour chacun des coureurs. C'est là que, pendant six jours, ils pourront se dérober aux regards des spectateurs sans cesse renouvelés et du jury qui les contrôle, quand bon leur semblera et

chaque fois qu'ils auront besoin de manger, de dormir, de se faire frictionner et soigner par leurs servants, après avoir toutefois fait enregistrer le nombre de tours de marche déjà fournis par eux. Voilà les sept coureurs qui entrent au son de la musique dans l'arène, pour n'en plus sortir que dans six jours. Sill, Cramer et Barney se sont décidément déclarés forfait au dernier moment.

L'orchestre se tait, les sept concurrents sont venus se placer devant la vaste loge officielle du jury, et c'est au milieu du silence le plus profond que le starter, d'une voix claire, prononce les paroles sacramentelles consacrées au signal de départ :



« Go as you please. » Marchez comme vous voudrez.

Maintenant les voilà partis, libres, à leur volonté, de marcher ou de courir. L'agitation des spectateurs recommence dans tous les coins de la salle. Les loges sont garnies de tout ce que New-York a de gracieux et d'élégant; c'est une sélection de frais minois et de jolies femmes dont la gaieté et le babil suffiraient pour distraire les parieurs les plus endurcis, si jamais parieur était capable de se laisser distraire.

Annie, Suzanne et Nelly ont été fidèles à leur promesse, et ce n'est pas dans la loge de Walcott qu'on s'amuse le moins. Lui, au comble de ses désirs, est assis à côté d'Annie. Il s'est courageusement ouvert des projets qu'il a, dit-il, caressés depuis longtemps.

Annie ne s'est pas montrée insensible, car Walcott est un bel homme, fort acceptable, et surtout ayant, ce qui est indispensable aux yeux d'Annie, une très jolie position de fortune.

Il a donc été entendu que, après la période de la course, dans huit jours, on s'occupera de cette affaire.

Pendant cela, l'heure s'est fortement avancée. Les concurrents se sont déjà assez distancés les uns des autres, suivant la rapidité de leur marche, pour qu'on puisse fixer ses présomptions sur le meilleur coureur. C'est plus qu'il n'en faut pour un commencement de course. Les trois charmantes filles prennent congé de William avec de vigoureuses poignées de mains, tandis qu'en deux mots, chuchotés à l'oreille, Annie lui promet de revenir chaque

jour dans sa loge, seule si elle peut, afin de causer plus librement et d'échapper à la surveillance des petites sœurs.

Il eût été fastidieux pour Walcott de s'attarder à compter les faux pas, les chutes ou autres fautes des coureurs. Son frère Jacob avait simplement demandé à être tenu au courant par télégramme et William était trop correct pour oublier sa promesse. Ses propres dépêches tiendront suffisamment au courant des péripéties du match engagé :

WALCOTT BROTHERS, BOSTON. — N. Y. Lundi, 27/. 10 heures matin. — Rowell est de plus en plus réputé imbattable. Enthousiasme légitime, car il est agile et vigoureux de muscles. Depuis minuit il a déjà pris une avance considérable sur les autres ; tout fait pressentir qu'il gagnera de très loin. On ne peut parier sur lui qu'en payant trois, mais je suis d'avis de le prendre pour la totalité de la somme que nous avons décidé de risquer. Néanmoins attends votre approbation. — WILLIAM.

WALCOTT, ASTOR HOTEL, NEW-YORK. — Boston, 11 h. — Vous approuve. Mettez les 250,000 dollars sur Rowell, vous engage même à doubler la somme, si êtes aussi certain que vous dites. — JACOB.

WALCOTT BROTHERS, BOSTON. — N. Y. lundi, 8 h. soir. — Ai mis 250,000 dollars sur Rowell. Depuis le départ il n'a encore pris d'autre repos que le temps de manger sa viande crue, et de se faire frictionner à l'alcool. Malgré cela, il semble ne ressentir aucune lassitude, tandis qu'Hazael, qui vient neuf milles après lui, semble déjà épuisé, malgré les fréquentes frictions qu'il se fait faire. — WILLIAM.

WALCOTT BROTHERS, BOSTON. — N. Y. mardi, 28/. Midi. — L'allure de Rowell s'est maintenue. C'est un homme de fer. A peine s'il a dormi quelques heures après minuit, tandis que ses concurrents se sont attardés au lit. Il a une avance de plus de vingt-six milles sur Hazael, qui vient en second. Victoire assurée d'avance ; viens de mettre sur lui encore 250,000 dollars, comme vous m'y avez engagé. — WILLIAM.

New-York, mercredi 1^{er} mars.

Mon cher Jacob,

C'est réellement une heureuse inspiration que nous avons eue de placer 500,000 dollars sur la tête de Rowell, aujourd'hui son gain n'est plus l'objet d'un doute. Quoiqu'il semble ressentir une légère fatigue, il est impossible qu'Hazael, sur lequel il a plus de 20 milles d'avance, puisse jamais le rattraper. Ce dernier ne cesse de se faire frictionner, c'est seulement ce qui le soutient ; il est maigri de plus de dix livres, et je doute qu'il puisse aller jusqu'au bout. Dans ce cas ce seraient Fitzgerald ou Noremac qui viendraient après lui, qui arriveraient second.

Mais le but de cette lettre est de vous annoncer que ce n'est pas seulement par la fortune que je suis favorisé. J'ai eu l'heureuse idée de demander à Miss Annie Tiffamy si elle me voulait pour mari ; elle consent à m'épouser et nous avons fixé, d'un commun accord, notre mariage à lundi prochain.

Sans m'étendre sur les qualités de ma fiancée, que je vous présenterai dans huit jours, qu'il vous suffise de savoir qu'elle est d'une naïveté ravissante. Croiriez-vous qu'elle tient à ce que notre décision reste un secret, car elle se fait une joie d'enfant à l'idée de la surprise de son père, quand nous lui annoncerons que notre union est conclue. Cordialement à vous.

WILLIAM-E. WALCOTT.

WALCOTT BROTHERS, BOSTON. — N. Y. Jeudi, 2/. 8 h. matin. — Rowell n'est pas encore levé. Il aurait été subitement pris de fatigues insurmontables. Cela ne peut durer. — WILLIAM.

WALCOTT BROTHERS, BOSTON. — N. Y. Jeudi, 10 h. 1/4 matin. — C'est

un désastre que suis forcé de vous apprendre. Contre toutes prévisions, Rowell n'est sorti qu'à neuf heures passées. A peine s'il a pu marcher quelques milles. Puis on a dit qu'il venait de faire rayer son nom de la liste des concurrents. Enfin il s'est retiré fourbu de l'arène. Le fait a été officiellement proclamé à dix heures cinq minutes. Quelle consternation, que de nez allongés ! Il faut tout enregistrer dans une aussi grave matière. Quand il a été forcé de renoncer à poursuivre sa rapide carrière, il avait fait quatre cent quinze milles et cinq tours. L'histoire impartiale lui en tiendra compte. — WILLIAM.

WALCOTT BROTHERS, BOSTON. — N. Y. Jeudi, 1 h. soir. — Depuis la disparition de Rowell, c'est Hazael qui tient la corde, avec une légère avance sur Fitzgerald, qui vient en second, et Noremac en troisième. Mais la vue de Hazael est vraiment pitoyable. Trainant la patte et tirant la langue, tout laisse pressentir qu'il va lui arriver incessamment ce qui vient d'arriver à Rowell. Dans ce cas, Fitzgerald ou Noremac seront certainement un des deux gagnants. Pendant que la cote les donne encore à quatre contre un, je propose de nous couvrir de notre perte en mettant 200,000 dollars sur chacun d'eux : de cette façon nous sommes certains de nous rembourser, même avec un gain convenable. J'attends votre autorisation. — WILLIAM.

WALCOTT, ASTOR HOTEL, NEW-YORK. — Boston, jeudi, 2 h. — Pas à hésiter. Approuve votre combinaison et avise notre banquier de N. Y. que vous prendrez 400,000 dollars. — JACOB.

WALCOTT BROTHERS, BOSTON. — N. Y. Samedi, 4 h. 1/2 soir. — Ai négligé de vous tenir au courant depuis jeudi, car d'un moment à l'autre j'attendais que Hazael tombât complètement fourbu. Ai parié les 400,000 dollars comme c'est entendu. Aujourd'hui, dernier jour, les marcheurs, et plus spécialement Hazael, font peine à voir. Entrés tous en ligne sains et bien portants, ils sont à peine reconnaissables, tant ils sont maigris, plus moulus, plus exténués, plus près les uns que les autres de rendre le dernier soupir. Fitzgerald seul fait exception, son pas est encore élastique et rien, dans ses allures, ne trahit les horribles tortures qui suintent de tous les pores de ses compétiteurs. Mais Hazael a trop d'avance sur lui pour qu'il puisse raisonnablement espérer de le rattraper, à moins qu'il lui arrive ce qui est arrivé à Rowell. C'est maintenant notre seule chance, et elle est probable. — WILLIAM.

WALCOTT BROTHERS, BOSTON. — N. Y. Samedi, 4/10 h. 1/2 soir. — J'ai eu espoir jusqu'au bout, mais Hazael a tenu bon quand même. Décidément nous sommes ruinés, car la course vient de se terminer, et en voici les résultats définitifs :

Hazael a fait 600 milles, Fitzgerald 577, Noremac 555, Hart 542, Hughes 535, et Sullivan 525.

Les recettes à la porte sont de	\$ 50,000
Et les dépenses de	\$ 24,500
Surplus à partager	\$ 25,500

Suivant les conventions, le 1^{er} a droit à 50 o/o de ce surplus, le 2^e à 20 o/o, le 3^e à 12 o/o, le 4^e à 8 o/o, le 5^e à 6 o/o et le 6^e à 4 o/o, ce qui donne 12,750 dollars pour Hazael, 5,100 pour Fitzgerald, 3,060 pour Noremac, 2,040 pour Hart, 1,530 pour Hughes et 1,020 pour Sullivan. Hazael reçoit en outre les 1,000 dollars d'entrée, versés par chacun des dix concurrents primitifs, moins 1,000 dollars réservés au second, Fitzgerald.

Il vous reste 100,000 dollars pour liquider notre raison sociale. Je vous les abandonne. Miss Annie, à la nouvelle du désastre, ne veut plus m'épouser. Soyez sans crainte sur mon compte, je m'occuperai dès lundi d'obtenir des concessions de terres à cultiver dans le Kansas. Elles sont fertiles, dit-on, et on peut y faire rapidement fortune. — WILLIAM.

ÉMILE BARBIER.

(Illustrations de Albert Lynch.)





AU BÉNÉFICE DE MONSIEUR MAYER

PAR EDMOND COTTINET

ILS sont bons avec leur éducation athlétique! avec leur *racing* de seniors et de juniors! avec leurs *matches* internationaux de *foot-ball*! avec leur anglomanie! avec leur *lendit*!... Ils n'ont seulement pas pensé à la danse.

La danse que les Grecs plaçaient au premier rang des exercices pédagogiques, presque des exercices religieux!...

Nous l'avions, nous, la danse, chez Goubaux!

Et je vous prie de croire que l'athlétisme de notre éducation ne souffrait pas de comparaison avec la réforme à la mode. Nos barres, notre balle au camp, notre balle cavalière eussent damé le pion à leur insipide cricket, et quant aux gourmandises du *foot-ball*, elles ne développeront jamais l'endurance de leurs enfants comme les coups de poing que nous échangeons à tout venant. Le pochon sur l'œil ou sur le croquant du nez, le coup sous la mâchoire inférieure, avec brèche aux dents, le coup dans le flanc, qui supprimait net la respiration, ne laissaient rien à désirer pour la formation de notre stoïcisme. Ajoutez les raclées journalières que les petits recevaient des grands à la pluie de gifles qui tombait dès l'aurore de la main des maîtres, et vous conviendrez qu'on s'endurcissait chez nous autrement qu'à Monge ou qu'à Janson.

Personnellement, si j'ai survécu à certaine chute sur la tête, qui m'a mis récemment à deux doigts de la mort, si j'ai duré, mieux que Bergerat lui-même, aux procédés de certains directeurs de théâtres, j'en attribue le mérite à la trempe que j'ai reçue dans la maison distinguée où je fus mêlé à quelques-uns des plus illustres lutteurs de ce siècle.

Mais, j'appuie sur mon point : Nous avions la danse chez Goubaux! La danse qui donne l'eurythmie au corps fortifié par les jeux et les coups et qui insinue peut-être quelque souplesse au cerveau lui-même.

La danse, mais telle qu'on ne la connaît plus, telle que l'enseignait M. Mayer, notre maître; Mayer qui gardait sous un globe de cristal le dernier chausson de Vestris et, dans un cœur jaloux, la tradition de son sacerdoce.

Premier sujet à l'Opéra, sous Barras, puis sous Napoléon, il y avait laissé le souvenir d'un double et rarissime mérite : son talent de chorégraphe et sa fidélité à sa femme. On se racontait qu'il avait tenu ferme devant les propositions éhontées de diverses princesses, et que, en un temps, madame Mayer ne mettait point de papillotes à sa Titus qu'elles ne fussent faites de leurs billets doux.

Lui, rien que par sa tenue, nous inspirait le respect de son art et de sa personne. Toujours de noir vêtu, maigre et nerveux, la face rasée, la mine austère, les cheveux de l'occiput en coup de vent — de ces cheveux jaune-rouge qui ne blanchissent jamais, —

le vieillard se mouvait comme un oiseau. Il semblait affranchi de la pesanteur naturelle et, par surcroît, doué d'ubiquité, car il voltigeait partout à la fois dans la salle de danse, relevant l'un par le bras, tandis qu'il appuyait sur les épaules de l'autre pour le faire plier, toujours sérieux et passionné à la besogne.

Et quelle besogne! Dompter la nature, dompter vingt rudes garçons et leur faire accepter comme une leçon d'agrément le supplice qui mettait leurs jambes à la crapaudine! Oh! la quatrième position!... Le pied gauche dévié en moitié de conversion sous le corps demeuré en place, le pied droit appliqué tout entier au long du gauche, talon contre pointe, pointe contre talon!... Il fallait voir grimacer dans cette attitude certains bambins qui, plus tard, ont figuré sur un tout autre pied dans le monde. Ainsi Ernest Feydeau, grandet déja, Edmond de Goncourt, aux joues rouges, Alexandre Dumas, grêle et pâlot, le petit Gustave Moreau, déjà concentré sur lui-même. Tout cela poussait entre dix et treize ans, futurs grands hommes qui ne marquaient guère plus, parmi les camarades, que le fils de Frédéric Lemaître ou celui du physicien-prestidigitateur Comte.

On n'attendait d'eux aucune littérature, sauf peut-être de Feydeau, qui dressait beaucoup la tête et qui préludait à *Fanny* par de copieux griffonnages romanesques, fort étrangers aux thèmes et aux versions. Dumas, j'en réponds, dévotement enseveli dans la renommée paternelle, ne songeait qu'à la vénérer de loin et n'entrevoit dans ses rêves ambitieux qu'une bibliothèque publique, où sa place de conservateur lui permettrait de lire du matin au soir tous les livres qu'il ne connaissait pas. En attendant, il patientait et trompait ses ennuis, quand il en avait, en fredonnant d'innombrables chansons de Béranger. Mais, certes, rien de ce qui se passait chez nous n'échappait dès lors à son grand œil clair; il l'a suffisamment prouvé dans *l'Affaire Clémenceau*, et s'il n'y a point parlé de la leçon de danse, c'est que sa drôlerie ne fournissait pas de contribution au réquisitoire qu'il a fulminé sous le sous-titre : *Mémoire de l'accusé*.

Drôlerie pas toujours inconsciente. Il est de fait que plus d'un élève, agacé par l'abus des *pliés* ou des grands battements, se délassait parfois en esquissant un léger cancan. Devant Mayer, cette irrévérence était un crime, et mieux eût valu la risquer dans une église. Aussi la risquait-on le plus souvent quand il tournait le dos, ayant quitté sa pochette pour accompagner la contredanse au piano. Et, quel piano!... Une vénérable boîte carrée, à quatre pédales, dont deux actionnaient des instruments invisibles attachés sous la table d'harmonie, un tambour et un chapeau chinois! Grâce à leur renfort, les élèves pianistes exécutaient avec brio un morceau étonnant qui traînait depuis un demi-siècle sur

le pupitre. Cela était intitulé *la Bataille de Prague*, et vous eussiez lu, imprimées sur les marges, d'étranges indications : *canonade, cris des blessés, marche de victoire*, etc.

Un mardi de janvier 1836, la leçon manqua, Mayer n'étant pas venu. Cela nous contraria : la danse nous délassait du grec, et puis nous savions que madame Mayer était malade et, vu son âge avancé, l'on pouvait concevoir de l'inquiétude. Le samedi suivant, nouveau relâche. Décidément, cela allait mal pour elle, mais nous fûmes aussitôt rassurés en recevant une circulaire où l'on nous avisait d'une représentation au bénéfice de son époux, qui serait donnée le lendemain dimanche, à la salle Chantereine.

M. Goubaux permettait à ceux qui voudraient y assister de rentrer seulement le lundi matin.

Un programme joint à l'avis promettait des *numéros* plus ou moins alléchants : l'ouverture de la *Caverne*(?)... exécutée par des musiciens de l'Opéra, des chœurs de *Béniouski*(??)... un pas de deux du deuxième acte de *Flore et Zéphir*, exécuté par le bénéficiaire et par mademoiselle Colache, de l'Académie royale de musique et de danse, plus des chansonnettes comiques, dites par M. Lepeintre jeune, des Variétés, et par sa camarade, mademoiselle Pauline Mayer.

Celle-là, nous la connaissions. Une délicieuse blonde, suave,



molle, à qui la volupté et la compassion sortaient par les yeux, la propre nièce de Mayer. Nous l'avions tous adorée — de loin — en quelque vaudeville dont nos parents peu sages nous avaient payé la fête, et son oncle savait très bien que pas un de nous ne manquerait l'occasion de l'adorer de plus près. C'est que les spectateurs siégeaient presque nez à nez avec les acteurs, dans cette petite salle Chantereine, une bonbonnière à présent disparue, qui s'ouvrait sur la rue de la Victoire.

Mais quelle hâte singulière dans l'éclosion de ce *bénéfice* ! Comment comprendre que Mayer n'en eût pas averti le cours plus tôt ? Nous nous perdions en conjectures.

Le lendemain, exacts au rendez-vous, conduits par des domestiques ou escortés par des frères aînés, nous envahîmes la salle une heure avant le spectacle, et le caquet alla bon train jusqu'au moment où l'orchestre attaqua l'ouverture de la *Caverne*. Le chef-d'œuvre de l'illustre monsieur Le Sueur nous laissa froids ; les chœurs de *Béniousky* nous assommèrent, Lepeintre jeune nous charma. L'hydropisie avancée qui ballonnait l'infortuné comique, au point de l'empêcher de croiser ses mains sur son

cœur, les gloussements de sa voix noyée, ses roulements d'yeux d'agonisant nous parurent du dernier bouffon ; enfin Pauline Mayer, vue à portée de la main, nous jeta dans des ravissements de paradis, dans l'extase. Nous en revenions à peine quand elle disparut, cédant la place à son oncle.

D'un bond, il venait de jaillir en scène et s'y tenait immobile sur la pointe du pied droit, souriant, tandis que mademoiselle Colache sortait modestement du portant *côté cour* pour faire sa partie.

Mais, était-ce bien lui ? Était-ce là le vieillard aux rides terreuses, au duvet jaune, au rictus macabre, dont la chasteté légendaire nous imposait le respect ? Mayer, ce Zéphir joli à croquer ? Allons donc !...

Le visage plus lisse et tendre que l'aurore printanière, le front couronné de frisons entremêlés de roses du Bengale, la bouche en cœur de poule et l'œil émerillonné, il nous tenait en suspens. Son costume aussi nous déroutait. Sur un maillot chair, pailleté d'argent, s'emboîtait, au centre, une sorte de tonnelet bouffant, de satin cerise à crevés blancs, qui ne ressemblait à aucune

culotte connue, et deux ailes de papillon palpaient aux épaules, deux ailes transparentes aux reflets vitreux...

Au premier accord des violons, la stupeur se changea en émerveillement. Zéphir avait aperçu Flore, et il allait vers elle par le chemin des airs. La terre, vraiment, ne le portait plus. L'espace manquant sur l'étroite scène aux grands élans de parcours, Mayer y suppléait avec une succession d'approches par entrechats dont l'élévation croissante devenait surhumaine. A chaque ascension, nous pensions : Retombera-t-il ? ou va-t-il se perdre dans les frises ?... Et nous découvriions subitement toute la profondeur du jugement que le maître avait porté devant nous sur la valeur

intrinsèque de Perrot, le premier danseur, alors en faveur, à l'Opéra : « Perrot ?... de la gnochette ! »

Il l'avait dit, lui, Mayer ! et il prouvait son dire par son jeu. Ce fut, dans la force du terme, une révélation, quand il en vint à la scène dénommée au programme : *le Réveil de Flore*. En vain la déesse, endormie sur un banc de gazon, tirassa, comme dans un rêve importun, son jupon trop haut remonté, la magie de son tout-puissant partner emporta le ridicule de ce geste, emporta tout. Incliné sur elle, voletant à petits coups d'ailes autour de sa beauté, se baissant, se relevant, l'effleurant chaque fois d'une caresse, Zéphir-Mayer ne pesait pas plus qu'une libel-



lule sur un nénuphar à fleur d'eau. Elle, s'étirant, s'éveillant, se levant enfin, le duo s'engageant à fond entre elle et le divin amant, ce fut bien autre chose. Aujourd'hui, quand le poème en est là, le danseur n'a d'autre office que d'aider aux renversements surnaturels de la ballerine. Mais ici, Mayer prit toute la scène à son actif, et Flore n'eut plus qu'à recevoir la pluie de ses baisers. A droite, à gauche, sur les deux épaules à la fois, sur ses pieds, ses mains, ses bras, ils tombaient, rebondissaient, tourbillonnaient, jusqu'au moment où le dernier, le baiser suprême, daigna se fixer et mourir sur ses lèvres.

Le rideau s'abaissa sur le groupe enlacé et une tempête de bravos monta jusqu'au ciel. Quand nous n'eûmes plus de forces pour applaudir, nous sortîmes en courant pour gagner l'entrée des artistes. Nous eussions étouffé dans la nuit, si nous n'avions pas remercié sur l'heure celui qui nous avait bourrés d'une si énorme émotion. Nous le trouvâmes au bout d'un long boyau de corridors obscurs, dans un petit salon que nous remplîmes à l'instant.

Haletant, ruisselant de sueur, mais debout dans sa fierté de gloire, il se laissait éponger par sa nièce. Croira-t-on que nous ne la vîmes pas, elle ? Lui seul absorbait nos regards, et, vraiment, enthousiasme chorégraphique à part, il valait cela. Quelle figure

extraordinaire ! Il avait enlevé sa perruque et la couronne de fleurs qu'il balançait d'une main, tandis que, de l'autre, il ramenait vivement ses quatre cheveux jaunes ; son visage rosâtre et blanc d'argent, craquelé sous ses fards enfantins, semblait un masque prêt à se détacher du crâne terreux qui le surplombait ; un tremblement de fièvre le secouait des pieds à la tête, il riait et pleurait tout à la fois. Nous étions confondus de surprise, d'admiration et d'horreur.

« Ah ! mes enfants ! mes bons enfants ! s'écria-t-il en nous reconnaissant, vous saurez donc maintenant ce que c'est que l'art ! ce que c'est que la Danse !... Car, je vous le jure, c'est pour vous que j'ai travaillé... Pour vous... et pour elle ! ajouta-t-il avec un sanglot sourd.

— Elle ? qui donc, monsieur Mayer ? demanda Feydeau, un peu interloqué.

— Ma femme, messieurs ; ma chère femme, la compagne de toute ma vie !... Vous ne saviez donc pas ?... On l'a enterrée mercredi, et je vais pouvoir payer les cierges ! »

EDMOND COTTINET.

(Illustrations de Rosset-Granger.)



CHANSON D'ENFANTS

Le Cheval mécanique

Poésie de A. DÉZAMY.

Musique de G. FRAGEROLLE.

CHANT *Allegro*

PIANO

avec entrain
Si mon grand cheval méca - ni - que Était un vrai che -
plus lent
- val, Il serait de maigreur u - ni - que, Car il est trop fru - gal. Jamais, non, jamais il ne mange A voine ou foin des champs; Pa-pa

dit: cette bête étran - ge Doit se nourrir de l'air du

Pour finir après le 3^e Couplet.
temps! bois.
prenez ff

très gaiement
COUPLET 2^e
Si mon grand cheval méca. ni. que Était un
vrai che - val, Il aurait, semant la pa - ni - que,
Plus d'un procès ver - bal. Mon cour - sier ja - mais ne s'em -
plus lent
- porte, Au pas il va tou - jours. Maman dit: courant de la
sor - te, Tu fais u - ne lieue en trois jours!

sérieux
COUPLET 3^e
O mon grand cheval méca - ni - que, Toi mon pre -
mier che - val! Ton souve - nir, dou - ce re - li - que,
Res - te - ra sans ri - val. Quand d'un vrai che - val é - tant
molto riten
maitre d'i -rai trotter au Bois, Pa - pa, ma - man, et moi peut
é - tre) Re - grette - ront tes pieds en bois

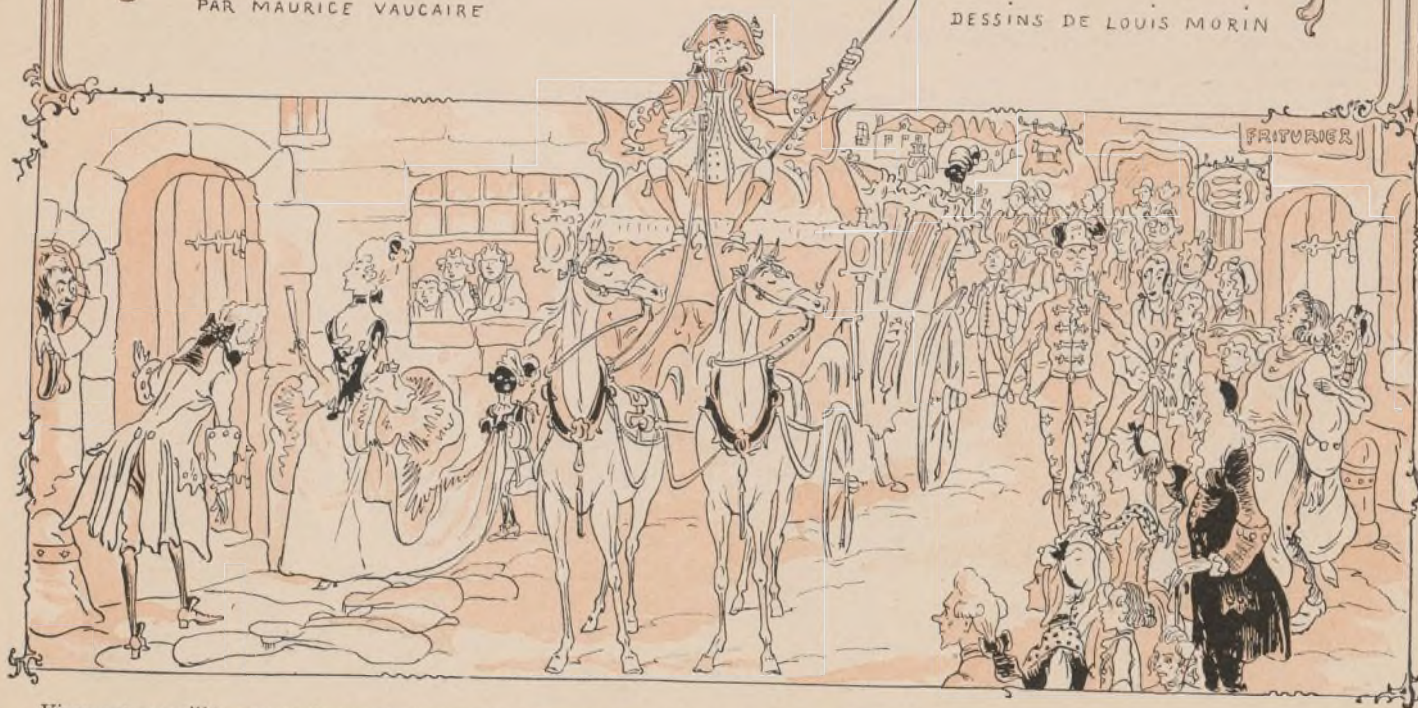


Atchoum !

Pantomime en 4 séances.

PAR MAURICE VAUCAIRE

DESSINS DE LOUIS MORIN



Vivement conseillée par quelqu'un de la cour (un homme de goût), la marquise de Moireblanche a commandé son portrait à Voiŷenvert, le célèbre pastelliste.

Il a été convenu que le portrait serait terminé en quatre séances.

Pour la coiffure, la toilette et la pose, on n'a eu que l'embarras du choix.

Perruque blanche d'une valeur incalculable, robe couleur ventre de pigeon, pose inspirée, en raison de l'attitude de la tête qui est penchée, de la bouche mi-ouverte et des yeux qui doivent sourire à quelque tendre apparition. Et cætera.

La Marquise arrive exactement au rendez-vous fixé par l'artiste. Elle a un cocher anglais, un valet de pied espagnol, deux moricauds en livrée jaune, qui se tiennent derrière son carrosse.

Les voisins, sur le seuil de leurs boutiques, regardent tant qu'ils peuvent l'équipage de la belle dame. Le pastelliste Voiŷenvert, également en faction, dévisage orgueilleusement les commerçants du quartier et particulièrement le friturier du coin dont il est le débiteur de nombreux repas.

Toujours correcte, la Marquise pénètre chez l'artiste, après avoir murmuré un petit "pouah !" en enjambant un ruisseau fort peu ragoûtant.

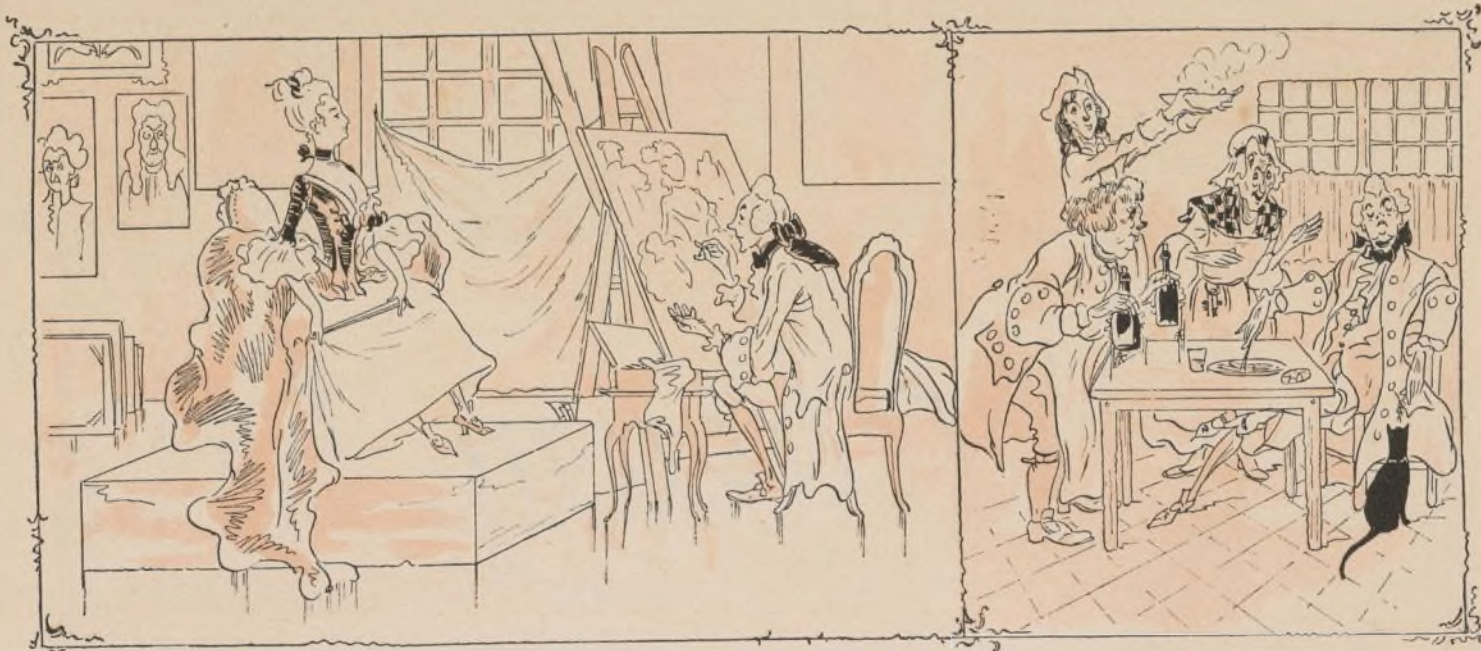


PREMIÈRE SÉANCE. — Le noble modèle s'installe et se prépare à être portraicturé.

« Marquise, veuillez sourire ! » pense Voiŷenvert.

Point de sourire.

« Nous mettrons l'expression après », se dit-il.



DEUXIÈME SÉANCE. — Voizenvert dessine le corsage ventre de pigeon et se préoccupe d'ébaucher la charmante figure.
 « Marquise, veuillez sourire ! » pense-t-il.
 Point de sourire sur les lèvres incarnadines de la Marquise. L'artiste se contente de terminer le corsage et la robe ventre de pigeon.

La séance terminée, l'artiste, assez mélancolique, va se commander une friture.
 On le sert comme on sert un homme de qualité.



TROISIÈME SÉANCE. — La Marquise apporte dans ses bras un toutou noir frisé autant que de l'astrakan.
 « Marquise, veuillez sourire ! » pense Voizenvert.
 Point de sourire.
 L'artiste essaie, lui, de sourire, avec l'air le plus ridicule du monde (formule du temps).
 La Marquise fait une moue inquiétante.....
 « Diable ! » songe Voizenvert en se contentant de dessiner le toutou noir frisé.

La séance terminée, l'artiste, de plus en plus mélancolique, va se commander deux fritures.
 Il ne les mange pas.



Le portrait est achevé, sauf la figure.
 « Diable ! » pense encore Voizenvert, « si je ne parviens pas à faire sourire la marquise, je suis un homme perdu... »
 Il lui vient une idée : Il va prier quelques-uns de ses amis de venir à son atelier pour raconter, devant la Marquise, des histoires amusantes :
 Margoulin, statuaire ;

Chardinot, architecte ;
 Lesquels personnages, ravis d'être présentés à la marquise de Moireblanche, promettent assurément de venir.

Babinet, miniaturiste.



QUATRIÈME SÉANCE. — « Marquise, veuillez sourire ! » pense Voïzenvert.
Encore pas de réponse à cet appel désespéré.
« Nous allons bien voir !... »
On sonne. — C'est Margoulin. — Il entre. — Présentation.
Voïzenvert reprend sa collection de crayons.

Margoulin raconte que son grand oncle mangeait
toujours du tabac à priser avec le melon.
La Marquise reste indifférente.



« Nous allons bien voir !... »
On sonne. — C'est Chardinot. — Il entre. — Présentation.
Voïzenvert reprend ses nombreux crayons.

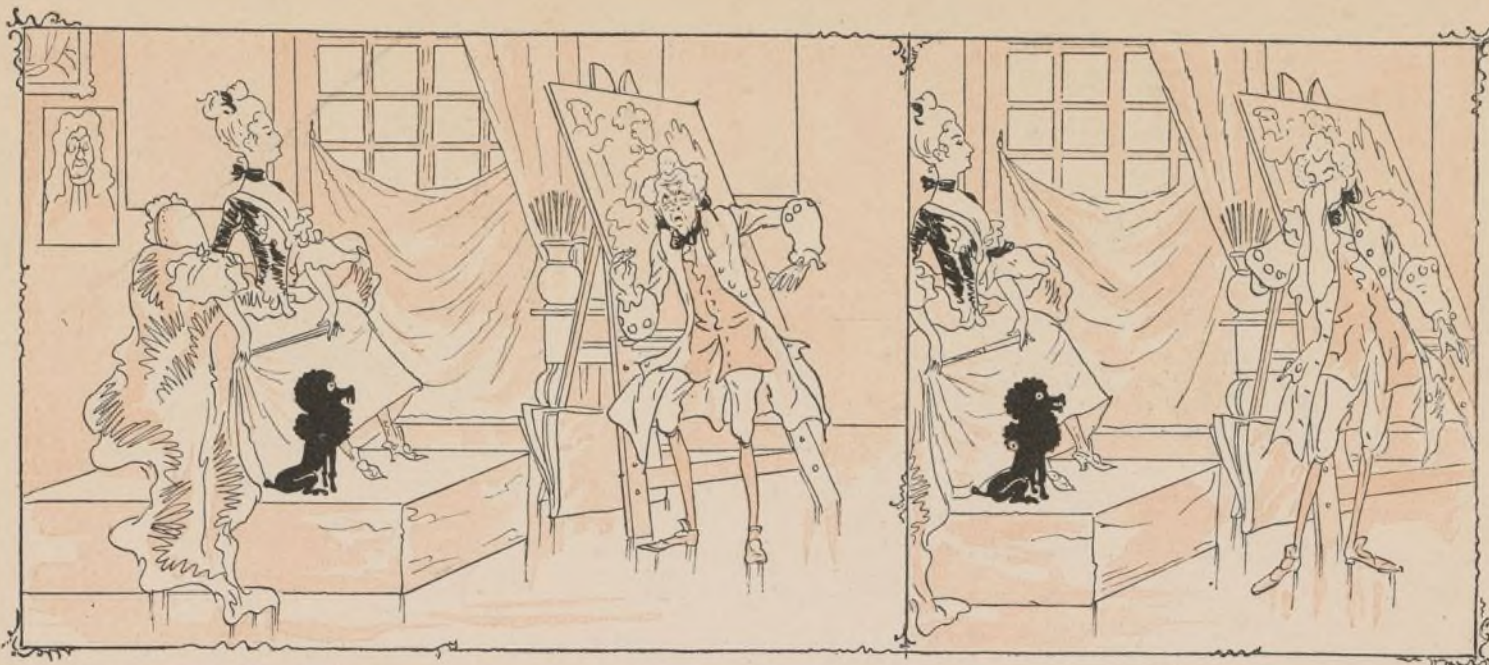
Chardinot raconte que le grand oncle de Margoulin mangeait
toujours du tabac à priser avec le melon.
La Marquise caresse son chien.



« Nous allons bien voir !... »
On sonne. — C'est l'excentrique
Babinet. — Il entre. — Présentation.
Voïzenvert reprend avec espoir ses
multiples crayons.

L'excentrique Babinet tire de ses poches trois ouistitis et
deux cochonnets d'Inde. Puis il se met au clavecin, et, sur un
air de menuet, fait danser les petits animaux. Le toutou de la
Marquise aboie de bon cœur, mais la Marquise ne prête aucune
attention à ce divertissement.

Désespéré, Voïzenvert se
lève et met dehors Margoulin,
Chardinot et Babinet.



Il regagne fiévreusement son escabeau en oubliant de fermer la porte.
 « Marquise, veuillez sourire ! »
 La porte, restant toujours ouverte, un courant d'air fait éternuer le pastelliste.
 Il éternue treize fois de suite : Atchim ! Frrr ! Ksss ! Ditt ! Tnnn ! Pjjj ! Atchoum !
 Frrr ! Ksss ! Ditt ! Tnnn ! Pjjj ! Ktchh !

C'est alors qu'il se mouche dans ce qu'il croit être son mouchoir, et que, l'opération terminée, des taches bleues, roses, noires, mauves, vertes, jaunes et rouges s'écrasent sur son nez, ses joues, son menton, son front.
 Voißenvert, dans sa vivacité à vouloir se moucher et à essuyer ses yeux, s'est servi du chiffon aux pastels.



Devant cet éternuement insolite et ce tatouage inattendu, la Marquise sourit enfin, puis sourit davantage, rit même, éclate de rire, exagère décidément la note qu'il convient de tenir à une personne de son rang et tente en vain de reprendre treize fois le sérieux capable de la sauver de ce manque de dignité.
 Voißenvert s'excuse, penaud, navré, vexé, confus.
 La Marquise ne tente plus de reprendre son sérieux.

Le fou rire de madame de Moireblanche s'étant éteint, il reste sur les lèvres de l'aristocratique personne un voltigeant sourire de béatitude.
 L'artiste, pâle, mais plus silencieux, en profite pour achever d'un seul trait de crayon rose la tête idéalement souriante.



Voißenvert prend glorieusement le portrait et, fièrement campé devant la Marquise, le lui montre. La Marquise se déclare satisfaite et le toutou jappe et frétille le plus flatteusement du monde (formule du temps).

La Marquise part. — La porte restant continuellement ouverte, Voißenvert éternue treize nouvelles fois, à déraciner les quinconces de Trianon. — Puis, fatigué, mais fou de joie, il va se commander trois fritures.

Et, pendant ce temps, la gracieuse Marquise, mollement étendue sur les coussins de son carrosse, se reprend à rire, à rire, et son rire gagne le cocher qui rit en anglais, le valet de pied qui rit en espagnol, les deux moricauds qui rient en nègre et les gens de la rue qui rient en français du plus pur XVIII^e siècle.

LOUIS MORIN.

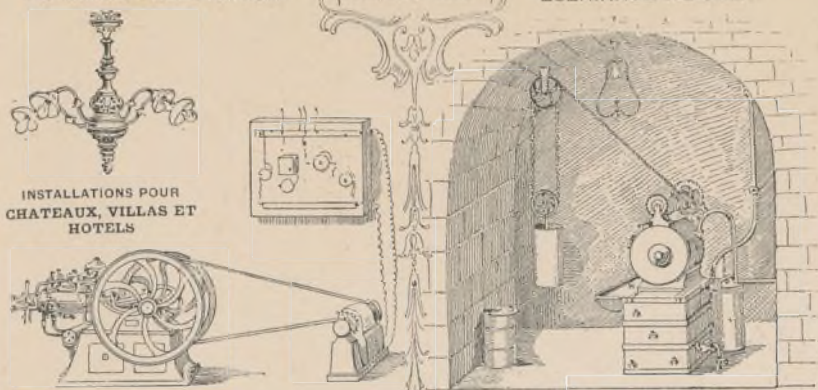
MAURICE VAUCAIRE.

H. BEAU & BERTRAND TAILLET

ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE

226, rue S^t-DENIS

ÉCLAIRAGE AU GAZ



INSTALLATIONS POUR
CHATEAUX, VILLAS ET
HOTELS

Moteurs au Pétrole, au Gaz
ou à Vapeur.

DYNAMOS, ACCUMULATEURS

L'AIR-GAZ

Appareil pour faire le Gaz chez soi
sans charbon et sans feu.

BOIN TABURET
ORFÈVRE
3, Rue Pasquier

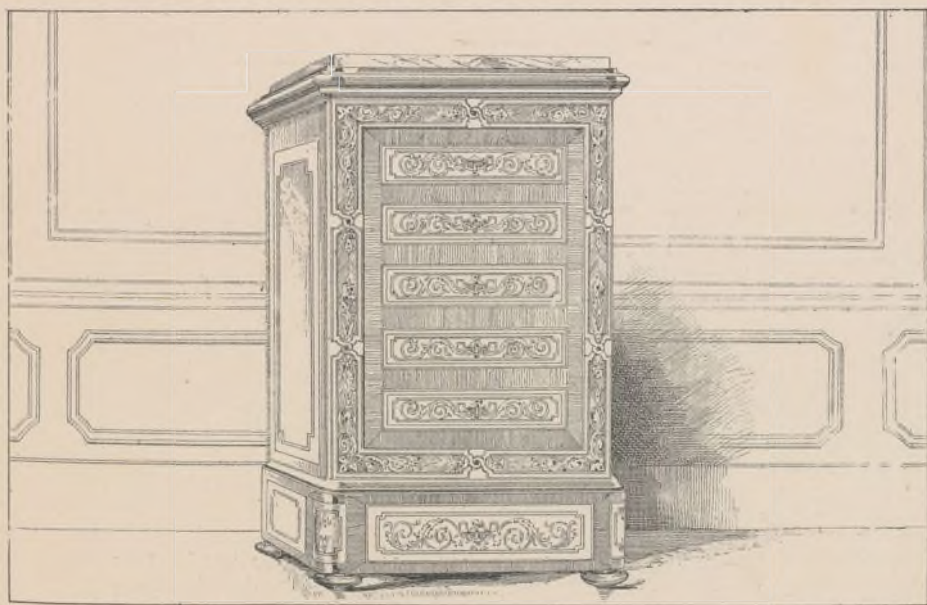


Véritable Eau de
NINON

DUVET DE
NINON

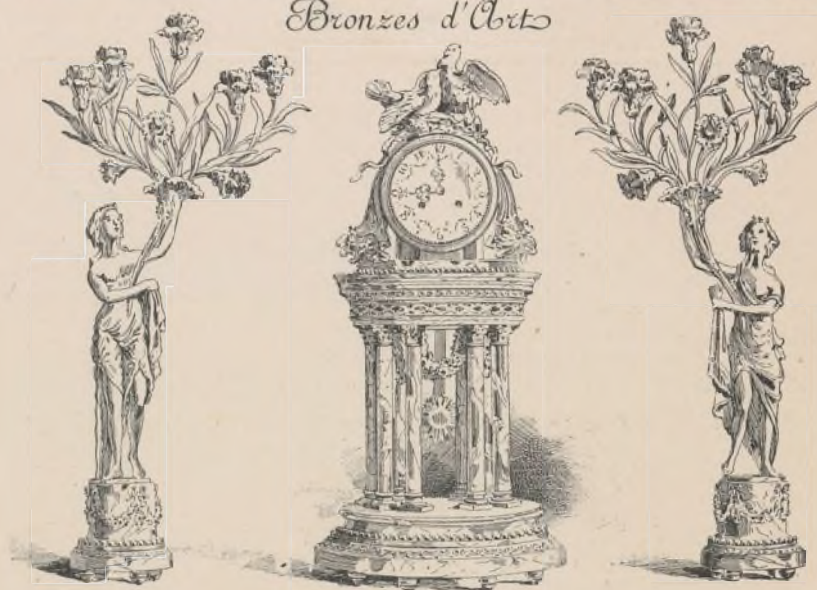


PARFUMERIE NINON, 31, RUE DU 4 SEPTEMBRE, PARIS



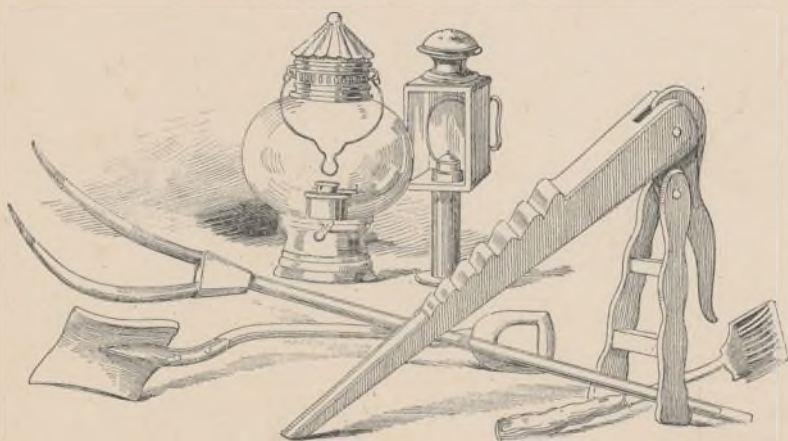
E. PETITJEAN, Henri CHAUDUN. — 93, rue de Richelieu, PARIS.

Bronzes d'Art



GRAVELIN. — 8, RUE CHARLOT

ARTICLES D'ÉCURIE



RABOURDIN. — 39, rue Boissy-d'Anglas.

La plus grande Manufacture de Voitures
de Luxe, Demi Luxe et de Commerce

La Carrosserie Industrielle

ANC^{te} MAISON AD. SAMUEL

EXPOSITION
UNIVERSITÉ
MÉDAILLE
D'OR
PARIS 1889

228
Faub^g St Martin
PARIS

USINE MODÈLE
78
Rue Claude Decaen
REUILLY-PARIS

Omnibus de famille à 10 places.

TRAINS DE LUXE

Club-Train, Paris-Londres en 7 h. 45.
Méditerranée-Express.
Orient-Express. — Sud-Express.

C^{ie} INT^{le} DES



"Sleeping-Cars"

WAGONS-LITS

"Dining-Cars"

3, PLACE DE L'OPÉRA

PARIS

Billets de chemin de fer et de Bateaux.
Enregistrement des bagages, etc., etc.

GRAND DÉPÔT

E. BOURGEOIS

21 & 23, Rue Drouot

PORCELAINES. FAÏENCES. CRISTAUX



ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

PRIVILÈGE EXCLUSIF

PARIS

BREVETÉ S.G.D.G.

K'ALLISTA

SOUS-BRAS
BREVETÉ S.G.D.G.



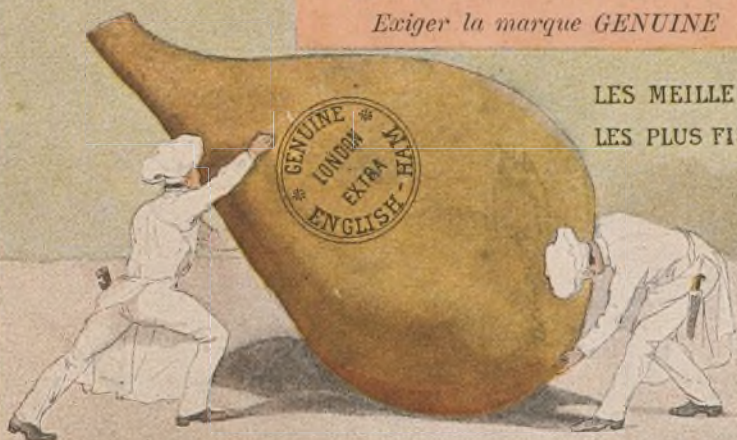
Mesdames exigez la marque
si vous tenez à votre santé

2 MÉDAILLES
EXPOSITION UNIVERSELLE 1889

JAMBONS COLEMAN

Exiger la marque GENUINE

LES MEILLEURS
LES PLUS FINS



Ces Jambons se vendent dans toutes les bonnes maisons de Comestibles & Charcuterie.

WYNAND FOCKINK

AMSTERDAM



SEUL DÉPÔT EN FRANCE

2, RUE AUBER

PARIS

FABRIQUE DE LIQUEURS FINES

PIHAN

CHOCOLAT
RICHE

THÉS



4, F^g S^t Honoré, PARIS



Tu n'es pas honteux
d'aller dans le monde
avec une chemise pareille, quand
il te serait si facile de te fournir à la Chemiserie Spéciale, 102, boulevard Sebastopol.
Pareil accident ne t'arrivera plus jamais.

LE PERDRIEL

THAPSIA

Ch. Le Perdriel
PARIS

DANS TOUTES



ANTIPYRINE
EFFERVESCENTE



FUCOGLYCINE



CARBONATE DE
LITHINE EFFERVESCENT

LE PERDRIEL

ROYAL MALAGA

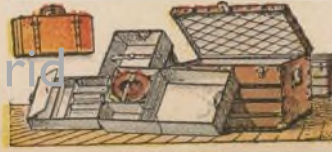


Le plus fortifiant et le meilleur de tous les vins de Malaga.
Ne doit sa haute réputation qu'à sa vieillesse et à sa pureté.
Recommandé par tous les médecins comme le plus énergique
reconstituant.

Importateur E. GRELOUD, Bordeaux. M^{on} à Paris, 165 rue S^t Honoré, Placé du Th^é Français

LOUIS

VUITTON



PARIS

TRUNKS AND BAGS

VOYAGES

LONDON

FIGARO ILLUSTRÉ

Août 1890



LE SPARTIATE OTHRYADAS, PAR M. P.-J.-B. GASQ.
Premier grand-prix de Rome (Sculpture).



LE RENIEMENT DE SAINT PIERRE, PAR M. DEVAMBEZ.
Premier grand-prix de Rome (Peinture).

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Courses landaises, par ALBERT LYNCH.

Pendant la fenaison, par PIERRE BILLET.

Les Premiers Grands-Prix de Rome. — *M. Gasq* (sculpture), *M. Devambez* (peinture).

Tout-Paris. — S. A. R. *Madame la Princesse Marguerite d'Orléans*, d'après une photographie de CHALOT.

Le Mois parisien, par LA GRAND'VILLE.

Le Pic, nouveau jeu de plage, par GEORGES LAUN.

Les Livres.

Jacinthe, par THIÉBAULT-SISSON;

Illustrations en couleurs de A.-F. GORGUET.

L'Écarteur de Bénaruc, par JEAN RAMEAU;

Illustrations en couleurs de ALBERT LYNCH.

Les Étoiles filantes, par CAMILLE FLAMMARION;

Illustrations de FÉLICIEN DE MYRBACH.

L'Angoisse, par CAMILLE DEBANS;

Illustrations en couleurs de REJCHAN.

Potiron, scènes de la vie de caserne, par GEORGES COURTELIN;

Illustrations de STEINLEN.

COUVERTURE : *Sur la plage*, par ALBERT AUBLET.

TOUT-PARIS



S. A. R. MADAME LA PRINCESSE MARGUERITE D'ORLÉANS

D'après une photographie de Chalot.

La princesse Marguerite d'Orléans, dont nous donnons le portrait dans ce numéro, est la plus jeune des filles du duc et de la duchesse de Chartres.

Elle est née à Ham-Commoes, près Ricmond, le 25 janvier 1869, elle a par conséquent vingt et un ans, le même âge que son fiancé le duc d'Orléans, fils aîné de M. le comte de Paris.

Grande, élancée, les cheveux blonds très ondulés, les yeux bleus, la parole claire et nette, la physionomie pleine de douceur

et de calme, la princesse Marguerite, par les charmes de sa personne, comme par les qualités de son esprit et de son cœur, a conquis, dès son apparition dans le monde parisien, les sympathies les plus profondes et les plus respectueuses. On se rappelle encore l'émotion qu'elle a ressentie quand elle a appris l'arrestation et la condamnation de son fiancé, et quand, les mains pleines de gerbes de roses, elle allait, tout en pleurs, le visiter dans sa prison de la Conciergerie ou de Clairvaux.

Tel est la future duchesse d'Orléans. Sa sœur aînée a épousé,

en 1885, le prince Valdemar de Danemark, devenant, par ce mariage, la belle-sœur de la princesse de Galles, du roi de Grèce, de l'impératrice de Russie et de la princesse Thyra, duchesse de Cumberland.

Le prince Henri, frère aîné de la princesse Marguerite, voyage, en ce moment, dans les Indes. Il est dans sa vingt-troisième année. Quant à son plus jeune frère, le prince Jean, il est âgé de seize ans.

La princesse Marguerite habite, avec le duc et la duchesse de Chartres, le bel hôtel de la rue Jean-Goujon.

G. C.

Le Mois Parisien

Un Mois matrimonial. — Villégiatures et yachting. — La collection Richard Wallace. — Les prix de Rome. — Le « Reniement de saint Pierre », d'Armand Devambez. — « L'Othryadas expirant », de M. Gasq. — Les concours du Conservatoire. — De la Flûte comme moyen thérapeutique. — La dépopulation. — L'Ordre du Mérite familial.

Août 1890.

Le mois écoulé a été remarquablement matrimonial.

Le clergé select, et spécialement les Pères passionnistes n'ont pas cessé d'être sur les dents, tout en prodiguant les bénédictions et les harangues attendries.

Les grands mariages ont été innombrables et les chroniqueurs mondains ont trempé leurs plumes dans tous les arcs-en-ciel et dans toutes les voies lactées pour célébrer l'union de M. Paul Lebaudy avec mademoiselle Clotilde Murat, de M. le comte de Castellane avec mademoiselle de Pitray, de M. de Navailles avec mademoiselle Canrobert, de M. de Puymaigre avec mademoiselle d'Harcourt, de M. de Chatillon avec mademoiselle de Latourette, du comte d'Auteroche avec mademoiselle du Fleury et vingt autres fêtes de la bijouterie, des chiffons et de l'amour.

La question du voyage de noces a été de nouveau très discutée. Beaucoup de jeunes mariés sont restés à Paris, où l'on a ses aises et où l'on est tranquille quand on le désire.

Pour qui veut s'isoler, Paris est une thébaïde. Les « Voyages autour de ma chambre » et le « Spectacle dans un fauteuil » suffisent à charmer les heures charmantes de la lune de miel. S'il en résulte un peu de monotonie, on échappe du moins au secouement enfumé des locomotives, aux hasards des lits d'auberge, à la sollicitude intéressée des hôteliers et à l'importunité des rencontres.

Les soirées de villégiature sont nombreuses. La princesse Mathilde à Saint-Gratien, la baronne de Rothschild au Vaux-de-Cernay, la duchesse d'Uzès à Bonnelles, la duchesse de Luynes à Dampierre donnent l'exemple d'une hospitalité exquise et somptueuse.

D'ailleurs, l'envolée vers les plages et vers les stations balnéaires continue et le yachting bat son plein.

Steam-yachts, goëlettes, bateaux de plaisance, sillonnent l'Océan, les fleuves et les canaux.

Nos millionnaires s'embarquent avec joie, dans la douce tiédeur des matins ensoleillés que rafraîchit la brise de mer ou l'haleine des rivières ombragées de saules.

La fantaisie seule les guide. Un caprice les fait changer de route et l'amour fredonne gaiement :

Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller?...

✽

Un deuil douloureux a attristé le mois de juillet : la mort de sir Richard Wallace.

Ce grand seigneur, ami des humbles, qui a fait de son immense fortune un si admirable usage, n'eut jamais un détracteur, et il est parti au milieu des respectueux regrets des deux peuples.

Malade depuis dix ans, il avait néanmoins conservé son culte pour les arts et il préparait le catalogue de sa merveilleuse collection de tableaux, de meubles et de bibelots anciens quand la mort l'a frappé.

Cette collection, commencée par son grand-père, continuée par son père le marquis d'Hertford et par lui, pendant un demi-siècle, est d'une incroyable richesse.

Tout le monde a pu la visiter à Arfort-House, car sir Richard Wallace en avait fait une sorte de collection publique qu'il ouvrait à la foule un jour par semaine.

Elle comprend dix-sept Meissonier, douze Eugène Delacroix, des Proudhon, des Watteau, des Boucher, des Van Dyck, des Velazquez, trente Greuze, quarante Guardi, des Terburg, beaucoup de Decamps, le tout provenant des grandes collections européennes, de la collection Nieuwerkerke, de la collection San Donato, de la vente du cardinal Fesch, de la vente Pourtalès, etc.

Les Grainsborough, les Reynolds, dont le Louvre ne possède aucun spécimen, abondent dans la galerie de sir Richard Wallace.

Ses objets d'art sont de premier ordre. Meubles précieux, bois sculptés, peints et dorés, pendules, émaux, faïences historiques, vases de Sèvres, figurent à Arfort-House par centaines et par milliers.

Cette collection ne sera pas dispersée. Sans la Commune, la France en eût gardé la moitié, et on se souvient du féérique amoncellement de merveilles accumulées, sous l'Empire, dans les appartements de la rue Laffitte.

Tous ceux qui ont connu sir Richard Wallace reverront longtemps sa haute silhouette élégante d'anglais brun, au geste noble, au sourire aimable, au regard spirituel et fin.

✽

Les concours pour les prix de Rome et les concours du Conservatoire ont amené les mêmes triomphes, les mêmes déceptions, les mêmes protestations et les mêmes critiques que les années précédentes. Le sujet du concours de peinture était essentiellement psychologique.

Il s'agit du *Reniement de saint Pierre*.

Comment faire comprendre que saint Pierre dit à la servante qui l'interroge et lui demande s'il connaît le Christ : « Je ne connais pas cet homme ». Il ferait le même geste si la servante lui demandait : « Faut-il vous servir à diner ? » et s'il lui répondait : « Non, merci. Je n'ai pas faim ».

Ce sujet ne peut se sauver que par le pittoresque des détails.

David Teniers l'a traité, ainsi que le Caravage, Van Dyck, le Guerchin et quelques autres ; mais malgré ces illustres exemples, il n'est pas des plus tentants.

L'un des concurrents de cette année, M. Armand Devambez, l'a traité avec un talent original et ingénieux. Le groupement des personnages autour du foyer dont la flamme les éclaire, donne lieu à des effets de lumière que le peintre a rendus habilement, d'une façon pittoresque. Nous pensons être agréables à nos lecteurs en leur donnant, dans ce numéro, le fac-simile de cette œuvre, qui a obtenu le grand-prix, et qui mérite certainement cette distinction.

Le sujet du concours de sculpture, où M. Gasq a remporté le premier prix, est un épisode de la lutte entre les Lacédémoniens et les Argiens, qui se disputaient la possession de la ville de Thyre. On convint de nommer, de part et d'autre, trois cents guerriers dont le combat terminerait le différend. Ils périrent tous, à l'exception de deux Argiens, qui, se croyant assurés de la victoire, en portèrent la nouvelle aux magistrats d'Argos. Cependant, le Spartiate Othryadas respirait encore. Malgré des blessures mortelles, il eut assez de forces pour dresser un trophée sur le champ de bataille et, avant de mourir, il y traça de son sang ces mots : « Les Lacédémoniens, vainqueurs des Argiens. »

M. Gasq a traité ce sujet d'une façon simple et poignante. Othryadas est représenté expirant, étendu sur le dos et désignant d'un geste suprême le trophée qu'il vient de dresser. Élève de Falguière, M. Gasq est doué d'un talent fait de vigueur et de grâce. Son œuvre a produit une vive impression sur le public et sur la critique.

Pour le concours en médailles, le jury avait choisi un singulier sujet : « Œdipe, peu après sa naissance, suspendu par les pieds sur le mont Cithéron, et détaché par Phorbas, berger de Polybè, roi de Corinthe ». J'aime à croire que les graveurs en médailles ont opéré de chic et n'ont suspendu, comme modèle, aucun jeune enfant par les pieds. Ce mode de suspension est, en effet, absolument contraire à l'hygiène du premier âge.

Je glisserai sur les concours du Conservatoire où, comme toujours, madame Cardinal a protesté contre « la partialité du jury » et qui, d'ailleurs, ne paraissent avoir révélé d'artistes de premier ordre ni pour la déclamation, ni pour la musique. Quant aux concours de piano, de harpe et de petite flûte, ce sont, pour les auditeurs, des supplices dont la férocité dépasse celle des tortures japonaises. Un médecin anglais préconise en ce moment le traitement d'une foule de maladies par l'usage de la flûte et du flageolet, mais il ne dit pas qu'il faille, pour améliorer sa santé, entendre trente fois de suite le même morceau.

Ce traitement serait insupportable, même pour M. Brown-Sequard, qui a cependant l'esprit ouvert aux nouveautés les plus hardies.

✽

L'usage de la flûte et les découvertes de M. Brown-Sequard arrêteront-ils la dépopulation, à propos de laquelle on vient encore de jeter le cri d'alarme au sein de l'Académie de médecine?

Nous sommes parvenus, d'après MM. Rouanet et Lagneau, à l'extrême limite où le chiffre des naissances est sur le point d'être inférieur à celui des décès.

On propose, pour remédier au mal, des solutions diverses : la recherche de la paternité, la simplification des formalités du mariage, l'impôt sur les célibataires, la réduction du service militaire, etc.

Peut-être, étant donné le goût des français pour les décorations, goût qui s'est encore si violemment affirmé le 14 juillet

pourrait-on pousser notre race à se propager en créant un ordre du mérite familial.

Les pères de trois enfants en seraient décorés et le porteraient à la boutonnière.

A cinq enfants, on aurait la rosette.

A sept, on porterait la décoration au cou.

Au-dessus de sept, en sautoir.

A dix enfants, l'Etat donnerait au père de famille une superbe plaque.

Le choix de la couleur du ruban importe peu, à la seule condition d'éviter le jaune.

Qu'on ne sourie pas : l'Ordre du Mérite Paternel serait un excitant de premier ordre. La Rochefoucauld n'a-t-il pas constaté que l'amour-propre est le mobile de toutes les actions humaines ?

LA GRAND-VILLE.

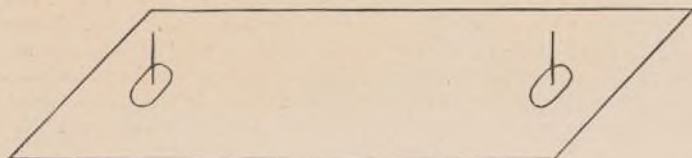
NOUVEAU JEU DE PLAGE

LE PIC

Le Pic se joue entre deux personnes.

Chacune d'elles est munie d'un bâton, fort et solide, long de 1^m 20 environ et pointu à l'une de ses extrémités ; ce bâton porte le nom de *Pic*.

Les joueurs se placent sur la plage, dans un endroit bien découvert, à une trentaine de mètres l'un de l'autre et tracent chacun un cercle de 2 mètres de diamètre aux points où ils se trouvent.



A un signal donné, chaque joueur enfonce son pic dans le sable et à l'intérieur du cercle ; il va ensuite en courant vers le pic de l'adversaire, le dé plante et le lance le plus loin possible, dans une direction quelconque, en ayant soin d'opérer ce lancement, les deux pieds étant dans l'intérieur du cercle.

Chaque joueur va, ensuite, en courant, reprendre son pic, pour le repiquer dans son cercle.

Et l'exercice continue toujours de même.

En résumé, on doit accomplir successivement les opérations suivantes :

- 1° Enfoncer son pic dans son cercle ;
- 2° Dépiquer celui de l'adversaire ;
- 3° Le projeter en l'air aussi loin qu'on le peut ;
- 4° Aller reprendre son pic ;
- 5° Le repiquer comme primitivement.

Le gagnant est celui qui parvient, après avoir planté son pic, à occuper le cercle de l'adversaire avant que celui-ci ne soit revenu pour piquer le sien.

Ce jeu exige de la vivacité et du coup d'œil, de la force et de l'adresse ; on doit, en effet, planter le pic dans le sable le plus profondément qu'on peut afin que l'adversaire ait plus de peine à l'en retirer ; il faut le lancer à la plus grande distance possible, ce qui exige un mélange de force et d'adresse ; il est nécessaire d'effectuer les trajets en courant avec rapidité ; il est indispensable enfin de bien se rendre compte de l'endroit où l'adversaire lance le pic, ce qui demande du coup d'œil. Aussi croyons-nous le pic appelé à prendre sa place parmi les jeux de sport les plus en honneur, comme réalisant la plus grande partie des conditions attachées à ces genres d'exercices.

On peut aussi jouer au Pic un nombre quelconque de personnes et, dans ce cas, on se partage en deux partis égaux, et on joue deux à deux, l'un d'un camp contre un de l'autre camp, suivant les règles précédentes. Le parti gagnant est, les coups terminés, celui qui compte le plus grand nombre de vainqueurs. On peut encore y jouer, chacun pour soi, à la façon des matchs ordinaires, mais, dans ce cas, la partie offre l'inconvénient d'être un peu longue.

GEORGES LAUN.

LES LIVRES

La jeune école fin-de-siècle, qui cultive le roman purement psychologique, se pique de connaître à fond le cœur humain et s'efforce de passionner le lecteur en analysant à son intention des sentiments, des impressions, des émotions et, en général, tout ce qui se passe ou pourrait, à la rigueur, se passer dans les âmes. La vie naturelle joue un si faible rôle dans leurs œuvres que c'est à peine s'il leur paraît utile de donner un corps à leurs héros et à leurs héroïnes.

Cette école a pu trouver des partisans, mais leur nombre en est restreint, et la très grande majorité du public préfère à ces études

contemplatives, fatigantes, ingrates et ténébreuses, les drames de la vie réelle, les événements vraisemblables où l'humanité se manifeste avec ses vertus et ses vices, où le corps et l'âme des personnages entrent en jeu par l'imagination du romancier.

Dans le mois écoulé, peu fertile en productions littéraires, plusieurs volumes ont paru dont le succès a été très grand et qui indiquent, d'une façon éclatante, combien le goût public préfère, au roman d'analyse pure, le roman d'action et de mœurs.

Je citerai, en première ligne, le nouveau volume de Georges Ohnet publié à la librairie Ollendorff avec de jolies illustrations d'Emile Bayard. *L'Ame de Pierre* repose sur une idée fort ingénieuse et réunit, comme composition dramatique, les rares qualités de mouvement, d'élégance et d'intérêt qui ont fait de l'auteur du « Maître de Forges » un des maîtres du roman français.

La rentrée en littérature du poète des « Chants du Soldat » s'est faite avec un livre charmant et audacieux, qui a pour titre *Une Histoire d'Amour*. Il n'appartient à aucune école assurément, le roman de M. Paul Déroulède. L'écrivain a donné libre cours à sa nature d'artiste ; il a écrit, comme il la concevait, une histoire d'amour pleine de péripéties aventureuses. Le livre est curieux et la lecture en est des plus attachantes.

M. Edouard Cadol, l'auteur de ce chef-d'œuvre intitulé « Les Inutiles », vient de faire paraître un roman d'aventures, *André Laroche*. Sans analyser la fable du livre, dont les scènes se succèdent rapides et saisissantes, disons qu'il s'agit d'un certain baron de Maxens, très gueux, qui tue son ami, André Laroche, très riche, pour lui prendre son état-civil d'abord, sa fortune et sa fiancée ensuite. Mais la victime, mal assassinée, reparait à temps pour démasquer le criminel. Visiblement inspiré d'un procès anglais retentissant, le roman d'Edouard Cadol est d'un intérêt passionnant.

L'*Yvonne* de M. Edouard Delpit mérite les mêmes éloges et sera, j'en suis convaincu, fort bien accueilli des lectrices que le charmant écrivain a su s'attacher. C'est une histoire bretonne très émouvante et dont l'intérêt, qualité rare, se soutient avec une égale intensité de la première à la dernière ligne. Des peintures charmantes, des caractères fort bien dépeints, des sentiments élevés, tels sont les éléments de succès de ce livre qui fait songer à la manière d'Octave Feuillet.

Pour terminer cette petite revue des livres du mois, je signalerai encore, sans pourtant en recommander la lecture aux jeunes filles, car il est parfois assez leste, un volume de nouvelles intitulé *Fleur de Jade* et que Mme Lydie Paschkoff vient de faire paraître. Ces nouvelles, par leur exotisme et leur forme originale, plairont aux gourmets.

R. M.

Nous avions négligé de dire dans notre dernier numéro que la toilette qui a servi à M. Edelfelt à habiller sa canotière, qui figure si crânement sur la couverture du numéro de Juillet, avait été obligeamment communiquée à l'artiste par la maison d'habillement spécial « Le Yacht », place du Théâtre-Français.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Abonnements sur tout le Réseau.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, sur tout son réseau, des cartes d'abonnement nominatives et personnelles, en 1^{re}, 2^e et 3^e classe.

Ces cartes donnent droit à l'abonné de s'arrêter à toutes les stations comprises dans le parcours indiqué sur sa carte et de prendre tous les trains comportant des voitures de la classe pour laquelle l'abonnement a été souscrit. Les prix sont calculés d'après la distance kilométrique parcourue.

La durée de ces abonnements est de trois mois, de six mois ou d'une année. — Ces abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

Billets d'Aller et Retour à prix réduits.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest délivre, de Paris à toutes les gares de son réseau situées au delà de Mantes, Rambouillet, Houdan et Gisors, des billets d'aller et retour comportant une réduction de 25 0/0. La durée de validité de ces billets est fixée ainsi qu'il suit :

Jusqu'à 75 kilomètres inclus, 1 jour ; de 76 à 125, 2 jours ; de 126 à 250, 3 jours ; de 251 à 500, 4 jours ; au-dessus de 500, 5 jours.

Les délais indiqués ci-dessus ne comprennent pas les dimanches et jours de fête ; la durée des billets est augmentée en conséquence.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

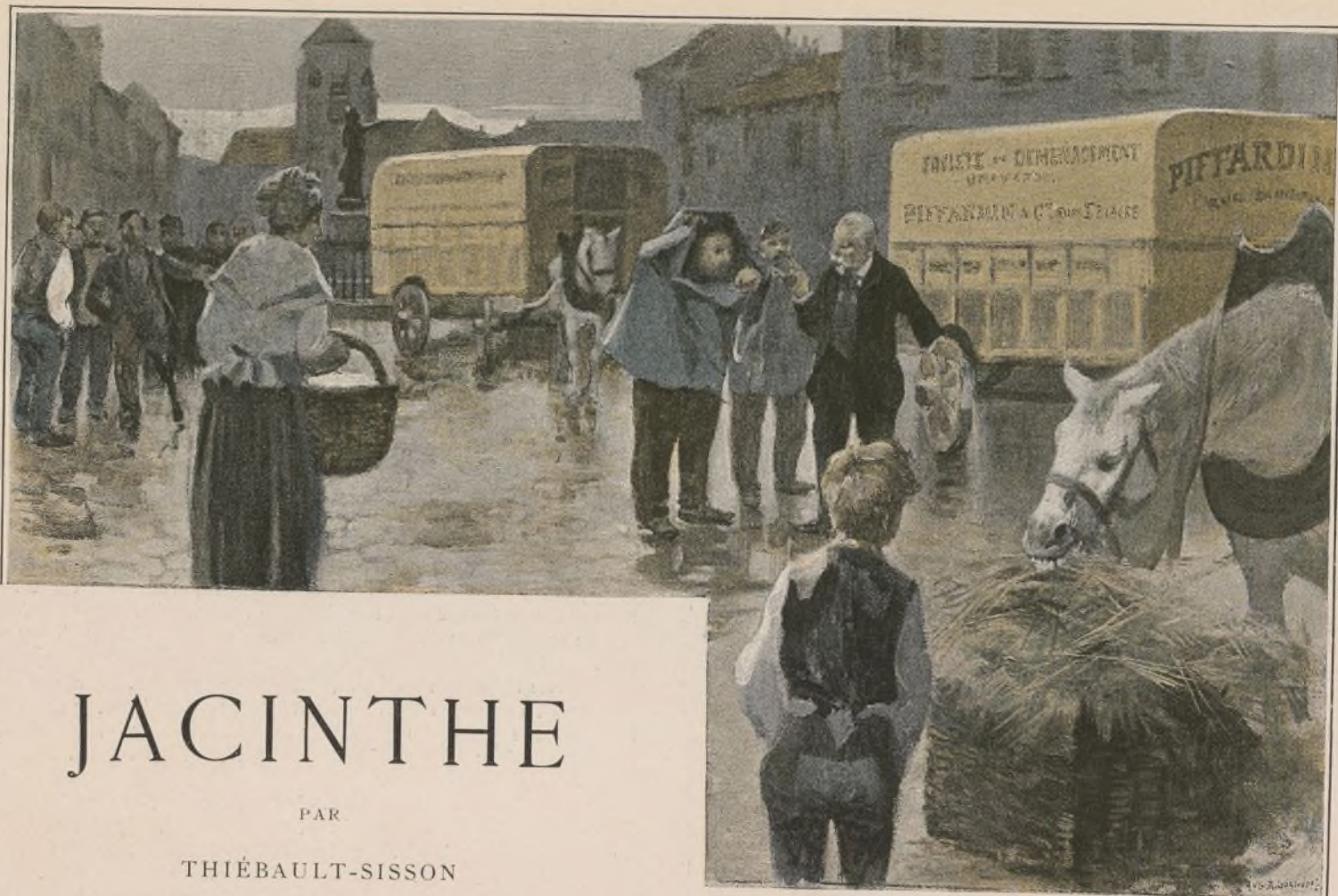
PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue Paul-Lelong (Messageries du *Figaro*.)

L'Éditeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, aux Messageries du *Figaro*, 8, rue Paul-Lelong.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.



JACINTHE

PAR

THIÉBAULT-SISSON

C'ÉTAIT l'année de mes quinze ans, fit Michaud : j'étais blond et joufflu, riant toujours, et je faisais ma troisième au petit collège de Villevieille, où mon père était juge d'instruction.

Un soir de printemps que je flânais, au sortir de la classe, et que je traversais lentement, pour rentrer, la place des Minimes qui sépare l'église du collège, j'aperçus, au coin de la rue du Chênevis et de la place, un remue-ménage extraordinaire.

Devant une maison de pierres de taille, — chose rare pour le pays, où les constructions sont de bois et torchis, — stationnaient deux énormes voitures peintes en jaune. On y lisait, en grosses lettres noires : *Société de déménagement universel, Piffardin et C^o, rue Saint-Fiacre*.

Les chevaux, débridés et dételés, happaient avec lenteur quelques brins d'une botte de foin éparpillée devant eux et les broyaient languissamment de leurs dents jaunes. Sur le trottoir en briques rouges, un vieux monsieur tout en noir, très grand, très fort, très correct, le visage coupé de moustaches blanches dont les extrémités, bien cirées, finissaient en pointe très fine, donnait des ordres, pour le déchargement des wagons, à des ouvriers de la ville, qui enlevaient lestement leur blouse bleue ; et de l'autre côté de la rue, sur la place, une foule amassée, trente personnes au moins, commentait à mi-voix l'événement.

Je reconnus là, côte à côte, le menuisier Baveron, un ancien sapeur de la garde, noir et poilu comme une taupe ; Ernest, le portier de l'hôpital, un gros roux à calotte de velours noir, et tout près d'eux le père Canard, un ivrogne, toujours entre deux vins, qui profitait de ce qu'il avait perdu une jambe au service pour mendier et se souler tour à tour.

« A qui donc que c'est, tout ça ? interrogeait le portier de l'hôpital. C'est-il des gens de Paris qui nous viennent ? »

— C'est le frère de M. Lecoq qui emménage, un ancien capitaine, à ce qu'on dit, fit Baveron en retirant du coin de sa bouche son brûle-gueule et en projetant sur la chaussée, droit devant lui, un formidable jet de salive.

— Tiens ! tiens ! reprit l'autre ; encore un qui ne se fera pas de mauvais sang. Une belle boîte comme celle-là et vingt-cinq mille francs de rentes à manger ! ça vaut la peine d'hériter.

— Je te crois ! lâcha sourdement le père Canard, en faisant sonner avec force, sur la bordure de pierre du trottoir, le pilon de sa jambe de bois cerclé de fer. Et dire que sans ce moineau-là j'héritais !

— Tu étais donc son parent, à M. Lecoq ?

— Pour sûr ; même que j'étais son cousin, son vrai cousin, né d'une sœur à sa mère. Crois-tu que ce vieux rapiat ne m'a pas seulement laissé un souvenir, pas même une pièce de cent francs pour lui porter son deuil ? Ah ! si je tenais cet argent-là ! »

Baveron éclata de rire et, tapant sur le dos de Canard, il lui dit : « Tu le boirais tout de suite, vieux poivrot. »

La place des Minimes est très longue. Elle est ornée, au milieu, d'une statue qu'on montre avec orgueil, dans Villevieille,

aux étrangers de passage, la statue d'un vieux bonhomme nu-tête, avec un gros toupet sur le front et des favoris carrés d'homme de loi. C'est Barbé-Putois, qui fut ministre de l'intérieur sous Louis-Philippe. Sa main gauche froisse un rouleau de papiers, sa main droite, étendue, foudroie des ennemis invisibles.

Quand on sort du collège, qu'on y rentre, on joue à chat perché sur la grille qui protège le socle, et le nez de Barbé-Putois sert de cible aux balistes en caoutchouc, aux pois secs des sarbacanes, parfois même aux cailloux irrévérencieux de la jeunesse.

Or, le lendemain de l'événement, huit ou dix galopins, dont moi-même, faisais d'une heure et demie à deux heures, aux pieds de l'homme de bronze, une partie de colin-maillard si furieuse que la notion du temps nous échappa.

Un bandeau sur les yeux, mais un bandeau si solidement amarré qu'avec la meilleure volonté du monde il m'était impossible de tricher, je me lançais dans toutes les directions en cassécou, tandis que les camarades se fichaient de moi et chantaient d'une voix traînante les trois notes du refrain monotone : « *Colin-Maillard, cherche ta vie ! Colin-Maillard, cherche ta vie !* »

Tout à coup, avec un bruit sourd, la grande porte du collège se ferma : « *Deux heures cinq !* » glapit Mahureau.

Le charme, instantanément, fut rompu. Courant désespérément à la grille sur le soubassement de laquelle ils avaient posé leurs cahiers, les camarades s'enfuirent en un vol de moineaux effarés. Déjà, sous la voûte lointaine du concierge, les lâcheurs s'étaient engouffrés que je travaillais encore à dénouer, sur mon occiput échevelé, le bandeau qui me comprimait les tempes et me coupait littéralement les oreilles.

La chose faite, en un furieux temps de galop, je pris ma course et me ruai, tête baissée, dans la direction du collège ; mais au beau milieu de la place un corps dur m'arrêta, un choc brusque suivit, et je roulai par terre comme une masse.

Un quart d'heure après, je repris possession de moi-même sur un vaste fauteuil, dans une cour dallée, près d'une pompe.

Sur mon visage meurtri, une vieille bonne tamponnait des compresses d'eau salée. Une fillette devant moi, toute mignonne, et qui portait huit ans tout au plus, crispait ses petits doigts sur la manche d'un gros monsieur tout en noir, le monsieur à moustaches blanches de la veille, pleurait à chaudes larmes et frissonnait parfois, toute secouée d'interminables sanglots.

Le vieux monsieur, gauchement, la calmait, passait dans ses épais cheveux noirs une grosse main rougeaude, ombrée de poils, et lui disait d'une voix rude, qu'il s'efforçait en vain d'attendrir : « Jacinthe, ma petite Jacinthe, nom d'un petit bonhomme, ne pleure pas ! » Et Jacinthe sanglotait de plus belle.

Tout cela me paraissait très étrange : quel drôle de nom, Jacinthe ! Et pourquoi diable étais-je là ?

Tout à coup, la mémoire me revint. En courant j'avais bousculé la fillette et je l'avais détériorée au passage ; moi de même, car je ressentais sous l'œil droit une si vive douleur que j'avais toutes les peines du monde à ne pas pleurer, comme elle.

Ah ! ce que j'aurais voulu être au collège ! J'aurais donné toutes mes billes, tous mes livres d'étrennes, jusqu'aux vingt-huit francs de mon livret de caisse d'épargne, pour être en classe là-bas, avec les autres, et m'entendre crier par M. Pin : « Michaud ! cent vers de Virgile ! mot à mot, analyse des verbes ! »

Et la petite sanglotait toujours. — Ça me fendait l'âme. Dans un élan instinctif, je me levai, je courus à elle, et je lui dis : « Je vous ai fait mal, mademoiselle, vraiment mal : mais si vous



saviez ce que ça me fâche ! Je ne suis qu'un serin, voyez-vous, un grand serin. Voudrez-vous me pardonner ? Dites ! »

Elle cessa de pleurer, fixa sur moi ses yeux noirs et, voyant ma tête bouleversée, me tendit la main gentiment. Puis, la retirant pour se tâter la tête que déformait visiblement une grosse bosse, elle ajouta en souriant : « C'est égal, vous avez la tête rudement dure ! »

La sienne aussi l'était. Dans les quinze jours qui suivirent, ma joue fortement tuméfiée passa par toutes les couleurs du prisme. Sur cette palette improvisée, le rouge et le bleu se marièrent, le vert et l'orangé, le jaune et le noir. J'étais hideux. Mahureau, qui avait une langue infernale, me décocha de si amères plaisanteries qu'un beau soir, à la sortie de la classe, je l'entrepris et, la colère décuplant mes forces, lui labourai de coups la figure, que je réduisis à l'état d'une poire blette.

J'en tirai une légitime fierté ; j'y gagnai l'admiration de tout le collège et je goûtai, pendant un bon mois, toutes les joies d'une popularité qui ne prit fin qu'à l'arrivée dans la cour des Moyens d'un petit nègre. Ses cheveux crépus, ses yeux blancs et sa face noire abolirent immédiatement tout souvenir de mon héroïque fait d'armes. — Les enfants sont oublieux, comme les hommes.

T'ai-je dit que Villevieille est place forte ? — Place forte plutôt nominale ! — En dépit de ses antiques remparts les Prussiens n'ont eu pour y entrer, en 1870, qu'à la sommer de se rendre, et elle serait depuis longtemps déclassée si elle ne commandait la route de Paris et ne faisait face à la trouée des Ardennes.

Quoi qu'il en soit, forte ou non, Villevieille est place de guerre, et partant resserrée entre d'étroites murailles. Le terrain y est si parcimonieusement ménagé que pas une maison n'a de jardin et que la Grande place ou place d'Armes et la place des

Minimes sont les seuls endroits de la ville où l'on voie du feuillage et des arbres. Il s'en suit que les amateurs de jardinage et de grand air se rattrapent hors la ville et que la zone militaire est couverte, jusqu'à mille mètres et plus, d'une multitude d'enclos, potagers ou vergers, entretenus avec un soin prodigieux.

On se pelotonne, l'hiver, au coin de l'âtre, car on est casanier dans Villevieille, et frileux, Dieu sait comme ! Mais toute la vie, le printemps venu, se réfugie dans les jardins de l'extérieur, et les journées entières s'y passent, le dimanche surtout, à émonder, à ratisser, à sarcler, à écheniller les arbustes, à greffer. La cuisine se fait en plein air. Le dessert, suivant la saison, se mange à même les plates-bandes ou les arbres, et l'on rentre, le soir venu, en chantant, par les contrescarpes ombreuses ou les faubourgs étoilés de becs de gaz.

La saison du jardinage était venue. L'enclos qu'avaient loué mes parents était contigu à celui de M. Lecoq ; on se rencontra, dès les premiers jours, sur la route, et moi, voyant passer le capitaine, je le saluai timidement. Il y répondit en saluant mes parents et en m'envoyant un sourire amical. Jacinthe fit mieux encore ; elle me tendit la joue de si bonne grâce que je ne pus m'empêcher de l'embrasser, mais d'un air suffisamment protecteur pour lui faire sentir la distance qui séparait d'un élève de troisième une fillette sans conséquence comme elle.

On se rencontra de nouveau : le salut, de jour en jour plus cordial, fit place à la poignée de mains, plus intime. Bientôt un brin de causerie s'y mêla ; on finit par ne plus se quitter. Le capitaine s'ennuyait à mourir dans l'inactivité de sa petite ville, et comme la mère de Jacinthe, clouée par des infirmités précoces sur son lit, ne pouvait s'occuper de l'enfant, nous nous retrouvions, Jacinthe et moi, à toute heure.

Tandis que les deux pères, d'un pas grave, arpentaient en fumant la grande allée du milieu, nous jouions, la petite et moi, comme une paire d'amis, sous les yeux de ma mère, qu'un travail de broderie occupait. J'ai dit comme une paire d'amis, car Jacinthe avait forcé mon estime en m'apprenant qu'elle était étrangère, née en Afrique d'une mère espagnole, et qu'elle n'était pas si enfant que je croyais, mais qu'elle avait douze ans accomplis. Je n'avais pas tardé, d'autre part, à reconnaître qu'elle avait de l'esprit comme un ange et qu'elle était autrement amusante que les Mahureau, les Latriche, les Bouffard et autres camarades de mon âge. En faveur de ces qualités, je passai condamnation sur sa taille et je la traitai, — avec une condescendance que j'eus soin de lui faire apprécier, — en égale.

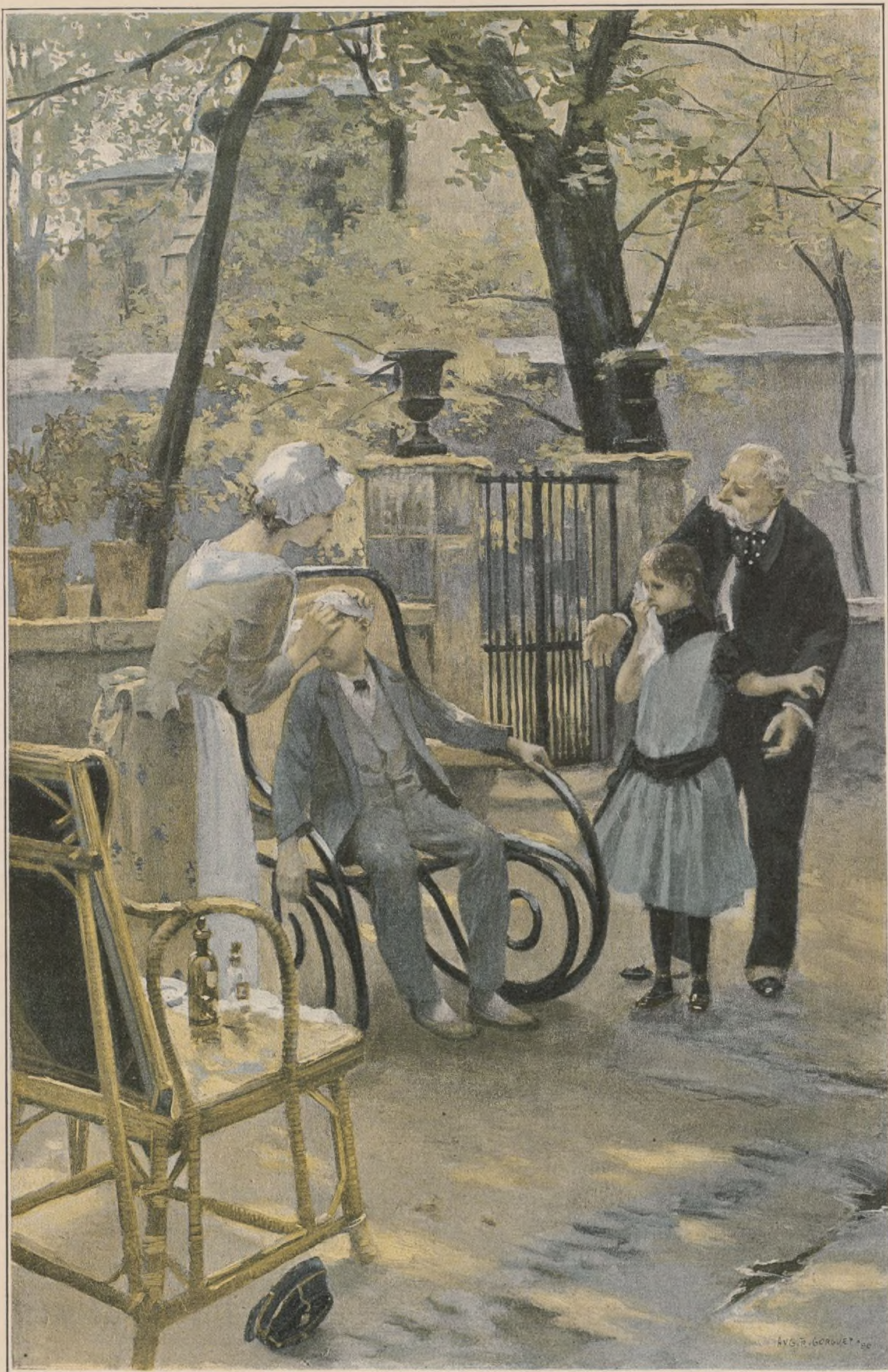
En réalité, elle m'était infiniment supérieure, ayant beaucoup voyagé, beaucoup vu et considérablement observé. D'Alger, où elle était née, on l'avait transportée à Murcie, chez les parents de sa mère ; puis elle était revenue à Oran ; d'Oran elle avait passé à Biskra, sur la limite du désert ; Constantine alors l'avait reçue, puis Blidah, et ses forêts d'orangers ; de là, elle n'avait fait qu'un saut jusqu'à Paris, où elle avait séjourné plus de six mois.

Que de choses Jacinthe avait vues, à douze ans ! Et comme ses impressions étaient vives, ses souvenirs précis, son langage coloré, quand elle parlait de toutes ces choses ! Les mules espagnoles, leurs plumets multicolores, leurs sonnailles ! Les caravanes africaines et la longue file des chameaux chargés d'énormes ballots ; les femmes arabes et leurs voiles blancs ; les Touaregs aux yeux étincelants sous le voile noir ! Les gens de Paris affairés, courant et se bousculant ; la foule pressée des voitures, des omnibus, des tramways, noirs de monde ! Autant d'images qui passaient avec un relief incroyable et dansaient sous mes yeux une ronde folle, tandis que j'écoutais, bouche bée, parler ma petite camarade et que ma mère intriguée, piquant dans sa broderie son aiguille, suivait d'une oreille attentive les récits de Jacinthe.

Un an, deux ans s'écoulèrent. Entrée dans sa quinzième année, la fillette rabougrie s'était insensiblement allongée ; ses formes grêles remplies, sa pétulance première atténuée, ses façons devenues plus réservées et plus graves l'avaient peu à peu transformée en petite femme, — et j'étais le seul qui ne s'en fût pas aperçu. Je piochais ma philosophie et, témoignant toujours à Jacinthe la même camaraderie affectueuse, mais toute garçonnière, j'étais demeuré en face d'elle le calme nigaud du début.

Matin et soir, comme jadis, je la menais, en me rendant moi-même au collège, à la pension toute voisine des demoiselles Poupart ; matin et soir, en sortant de classe, je la ramenais. Cette constance, qui me paraissait à moi la plus naturelle du monde, entre amis dont les parents se connaissaient, fournissait une ample matière aux réflexions de mes camarades, et ils en jasaient d'autant plus qu'ils me jalouaient davantage. Pas un jour qu'on ne me lançât sournement quelque discrète allusion, ou que Mahureau, à mon arrivée, après m'avoir demandé de mes nouvelles, n'ajoutât d'un air fin : « Et ta petite *cousine*, Michaud, elle va bien ? » Et je répondais poliment, et je ne voyais pas, moi naïf, de quelle façon ce mot de *cousine* était ironiquement détaché ; je ne voyais pas qu'à l'entendre on souriait.

Que de raisons pourtant j'aurais eues, si j'avais été moins



Ayuntamiento de Madrid

obtus, pour voir clair à ce qui se passait en Jacinthe ! Tantôt une incompréhensible prudence, tantôt une expansion qui me choquait, marquaient ses rapports avec moi ; mais je n'y prêtai attention que pour la brusquer, dans de fréquents accès d'impatience. M'embrassait-elle ? je la sermonnais. Boudait-elle ? je la traitais de petite fille. J'étais d'ailleurs obsédé par le souci des examens de fin d'année. Serais-je bachelier ? Ne le serais-je pas ? L'univers entier tenait pour moi dans cette alternative.

Je fus bachelier, ce qui me flatta, et ce qui ne flatta pas moins mes parents. Inutile d'ajouter que M. Lecoq partagea l'enthousiasme paternel ; ses moustaches blanches, avec un attendrissement sans limites, promènèrent sur mes joues, où floconnaient déjà quelques poils, l'odeur du dernier *crapulos* que le vieux brave avait mâchonné. Pénible impression qu'effacèrent les lèvres de Jacinthe dont les frais baisers, cette fois, me laissèrent au cœur quelque trouble ; mais mon attitude resta froide, et ce trouble léger, Jacinthe, à ma grande satisfaction, n'en vit rien.

Huit jours après, l'événement fut solennellement célébré par



couvaient d'un regard obstiné, les hommes d'âge, les pères, des embrasures où les parquait leur rôle tout passif, la suivaient d'un

bon sourire paternel et très naïvement l'admiraient.

Quant à elle, comme un poulain débridé, elle se laissait aller, frémissante, à la folie héréditaire de la danse. Ivre de mouvement, grisée de sons, elle brûlait le parquet, sans arrêt, puisant dans cette fièvre rythmée un surcroît de forces inouï pour une créature aussi frêle. Peu lui importait d'ailleurs, inconnu ou connu, maladroit ou adroit, le cavalier : elle entraînait les gauches, les timides, les expérimentés, les lourdauds, dans son orbite à elle, et comme des satellites vulgaires, elle les prenait ou les rejetait tour à tour, sans accorder d'attention à aucun.

Nous avions ouvert la danse à nous deux, mais je n'avais pas tardé, pris d'humeur, à me mêler au groupe des hommes graves, quand je surpris les yeux de Mahureau braqués avec une fixité singulière sur ceux de Jacinthe, avec laquelle il valsait. Je sentis la jalousie me mordre au cœur et, quoique n'ayant rien remarqué d'anormal aux allures de Jacinthe, je me mis à les surveiller.

Au bout de trois minutes, à un repos, comme je faisais à quelques jeunes filles les honneurs de la salle à manger où se reconfortait la jeunesse, j'aperçus Jacinthe dans le couloir dont la porte donnait de plain-pied sur la cour ; Mahureau, qui semblait la guetter, se précipita sur ses traces, et j'y courais à mon tour quand la sœur d'un de mes camarades me rappela.

Je me hâtai de la reconduire au salon, mais à l'instant où je posai le pied dans la cour, plus personne. A ma gauche, solitaire et sombre, une salle basse ; à ma droite, fermée par une

une fête. Un dimanche, dans l'après-midi, mes parents convoquèrent chez eux le ban et l'arrière-ban de mes amis et toute la cohue de leurs familles. En province, une fête n'est jamais complète si l'on ne danse : — on dansa.

L'orchestre, composé d'un violon, d'une clarinette et d'un fifre, était conduit par *Gougoutte*, autrement dit le père Gouthières, qui professait la danse au collège, et célèbre par son fameux : « *En avant les quat' z'autres !* »

Jacinthe était séduisante au possible. Légèrement décolletée, assez pour froisser toutes les mères, celles surtout dont les filles étaient plates, revêches et grognonnes, elle dressait avec une adorable crânerie, sur son cou délicat, sa tête mutine et radieuse, coiffée du casque d'ébène de ses cheveux. Et le casque, au-dessus de l'oreille gauche, était piqué d'une cocarde, d'une rose pourpre superbe, dont le rouge vif ensanglantait la masse noire.

Suivant le rythme pressé ou lent de la musique, les yeux de Jacinthe étincelaient ou s'imprégnaient d'une si molle langueur, ses gestes étaient si gracieux, ses mouvements si souples, qu'elle accapara tout de suite l'attention, non seulement des jeunes, mais des vieux. Tandis que les premiers, Mahureau en tête, la

treille, une galerie qui servait de buanderie et de séchoir, et où s'étalait en ce moment, suspendue à une demi-douzaine de cordes, la lessive de l'avant-veille.

Comme je jetai un coup d'œil sur la salle, j'entendis de l'autre côté de la cour, étouffé par les linges tendus, un bruit de lutte. J'accourus, je passai tête baissée sous les draps, et j'arrivai juste à point pour voir Mahureau, rouge comme brique, baiser avec frénésie sur l'épaule Jacinthe qui se débattait furieusement. Je n'étais pas encore là qu'elle s'était dégagée, assénant sur l'œil droit de Mahureau la plus retentissante des gifles. Mahureau, étourdi, se recula et, pris de peur à ma vue, devenu blême, il s'enfuit avec des bonds de cerf aux abois, tandis que par une réaction naturelle Jacinthe, les nerfs détendus, défaillait et se laissait aller dans mes bras.

Je m'assis sur un cuveau renversé. Soutenant du bras droit sa tête brune, j'enlaçai de l'autre, étroitement, sa poitrine et je la pressai, à moitié fou, sur mon cœur. En même temps, de mes yeux brûlants et gonflés, jaillissait un flot de larmes. Sous cette pluie chaude, les joues et les cheveux inondés, Jacinthe reprit connaissance et mêla ses larmes aux miennes. Bientôt nous nous retrouvâmes debout, toujours enlacés, mais souriant, nous regardant avec une tendresse émue, silencieuse, et nous couvrant de longs baisers qui effaçaient la trace de nos larmes.

Les deux mois qui suivirent furent très doux.

Sans que le mot d'amour eût été seulement prononcé, sans qu'un baiser, un seul, eût fait suite aux baisers instinctifs de la fête, nous sentions vaguement qu'un accord s'était établi entre

nous, qu'un lien nous unissait pour la vie, et nous jouissions délicieusement de cette entente.

Elle était devenue si visible qu'elle frappa les yeux de nos parents et que M. Lecoq, un matin, sans autre préambule, s'en vint dire à mon père : « Quand marions-nous nos enfants ? »

Ni mon père, ni ma mère, ne se montrèrent surpris. La proposition, formulée surtout de cette manière, sans qu'ils y fussent pour rien, comblait trop tous leurs vœux pour qu'ils n'y fissent pas grand accueil.

« Mais, comme le fit observer mon père, un homme ne se marie pas, de notre temps, sans avoir une situation établie. Quelque fortune que vous donniez à Jacinthe, Henri ne peut pas songer à en vivre. Il va faire son droit; dans trois ans, quand il aura sa licence, on les fiancera. Quant au mariage, à Henri de le hâter en conquérant une position au plus tôt. »

Le capitaine eût voulu brusquer les choses : « On ne sait jamais ce qui peut arriver. Pourquoi pas les fiancer tout de suite et les marier dans trois ans ? Ce sera encore assez long. »

Mon père fut inflexible. En octobre, il reçut son changement pour Versailles, et je l'y suivis le cœur gros; à la Toussaint, je prenais mes inscriptions de droit à Paris.

Nous nous écrivions, Jacinthe et moi, toutes les semaines, et je te laisse à penser si les nouvelles de Villevieille m'étaient chères.

En janvier, je cessai tout à coup d'en recevoir. J'écrivis lettre sur lettre à Jacinthe : pas de réponse. A la fin du mois, je les reçus toutes, en un même paquet, décachetées et portant cette mention : *Retour à l'envoyeur.*

Je télégraphiai à Latrie, dont je reçus, dès le lendemain, une lettre de six pages. Le 2 janvier, la mère de Jacinthe était morte. Comme il revenait de l'enterrement, tout saisi par le froid, M. Lecoq avait rencontré sur sa porte, affreusement ivre, Canard, auquel il servait une pension. Dans le désarroi causé par la mort de sa femme, le capitaine avait oublié de la payer : l'ivrogne, en la lui réclamant, avait pris le vieillard au collet, l'avait secoué comme un prunier, traité de *jean-foutre* et de *vieux ladre*.

M. Lecoq était rentré chez lui mal à l'aise : toute la journée il était resté assoupi, et le soir, après son dîner, une apoplexie l'avait foudroyé en deux heures.

Au retour de l'enterrement, le notaire chercha en vain le testament : le malheureux avait négligé d'en faire un. En revanche, on découvrit dans les papiers de famille que Jacinthe, née d'un premier mariage de sa mère, n'était en rien parente à M. Lecoq. La fortune passait tout entière à Canard, cousin germain du défunt.

Le lendemain, Canard s'installait en seigneur et maître dans le logis et s'affublait de la garde-robe du mort; il endossait sa redingote, coiffait son chapeau gris, arborait son jonc à pomme d'or, sa montre en or, ses breloques, et, dans ce pompeux attirail, intimait à Jacinthe l'ordre de filer au plus vite.

Laissant là ses bijoux, son trousseau, tout ce qui ne lui venait pas directement de sa mère, Jacinthe, sans dire un mot, sans verser une larme, avec cent francs au plus dans sa poche, avait quitté la maison à sept heures du soir et s'était rendue à pied à la gare : elle y avait pris le train de nuit pour Paris. On la suppo-

sait partie pour l'Espagne, où vivaient des parents de sa mère.

J'écrivis le soir même au notaire qui s'occupait des affaires de M. Lecoq, et lui demandai l'adresse de la famille de Jacinthe. Il me répondit poste pour poste : — tous les papiers ayant trait à Mademoiselle Jacinta Garcias y Escosura lui avaient été remis en mains propres, une heure avant son départ; on ne se rappelait rien qui pût m'être utile dans mes recherches.

J'écrivis à la municipalité de Murcie : pas de réponse. A ma troisième lettre seulement, on me fit connaître qu'il ne restait présentement à Murcie aucun membre des deux familles Escosura et Garcias; les trois ou quatre femmes qui les représentaient avaient quitté Murcie depuis deux ans pour des destinations inconnues.

Qu'était devenue Jacinthe ? Je l'ignore. A quel motif avait-elle obéi en ne nous informant, ni mes parents ni moi, de la catastrophe qui venait de la frapper ? Je ne sais, je ne puis croire qu'à un accès de fierté. Mes



parents l'avaient agréée, riche de trois ou quatre cent mille francs de fortune; pauvre, voudraient-ils encore d'elle ? Et elle avait dû se dire en partant : « Si l'on m'aime, on saura bien me retrouver. » On ne l'a jamais retrouvée. Mes parents y seraient-ils pour quelque chose ? Autre doute que je n'ai jamais pu éclaircir. En tout cas, voilà dix ans écoulés; elle est perdue pour moi, bien perdue,

et quand je pense à elle, j'ai le cœur gros.

Michaud s'arrêta : je le regardai. La tête cachée dans ses mains, il pleurait.

THIÉBAULT-SISSON.

Illustrations de A.-F. Gorguet.)



L'écarteur de Bénaruc

par

Jean Rameau



Sur le coteau de Bénaruc — coteau grisâtre, tout crevassé par des carrières de sable rouge pareilles à des plaies — les petits chênes blancs, qu'on appelle *tauzins* en Gascogne, semblaient se tordre comme des sarments au soleil implacable de juillet. Quelques douzaines de pins chétifs, semés là par le vent qui souffle de la lande, avaient l'air de crier par toutes leurs cigales, et le coq d'un clocher noir, traversé par son paratonnerre, paraissait tourner dans l'air brûlant comme sur un vague tournebroche.

Par les sentiers abrupts qui grimpaient sur le coteau, des laboureurs endimanchés montaient, lentement, en bras de chemise.

C'était la fête de Bénaruc et là-haut, devant le clocher noir au coq de fer, la traditionnelle course de taureaux devait avoir lieu, à trois heures de relevée, comme disaient les affiches.

La plupart des communes de Gascogne se paient ces réjouissances une fois par an. Les frais sont du reste minimes. Les charpentiers de la paroisse

érigent, sur la place de l'église, quelques pieux verticaux qu'ils surmontent de planches horizontales, ce qui constitue les *amphi-théâtres*; les vaches les moins dociles de la localité sont prêtées gratuitement par les colons, ce qui constitue les *taureaux*; et les laboureurs les plus dégourdis vont exciter ces bêtes, en gesticulant, puis ils font des écarts plus ou moins savants quand l'animal fond sur eux. De là, le nom d'*écarteurs* donné aux champions des courses landaises. D'ailleurs, comme le bétail ainsi recruté n'est pas toujours très redoutable, on a soin d'arracher l'herbe sur les *arènes*, pour ne point voir ce spectacle déshonorant et pas très rare, d'un taureau distrait se mettant placidement à paître.

Sur la place de Bénaruc, le monde fourmillait. Les gradins étaient envahis par une foule tapageuse et même, sous la tente de la municipalité, où une toile grise, horizontalement tendue,

empêchait le soleil de taper sur deux chaises de velours, M. le docteur Brana, maire de Bénaruc, et sa jeune femme, venaient de faire leur entrée : lui, grave et tout vêtu de noir ; elle, souriante et couverte de satin vert. Et, quand celle-ci apparut, les spectateurs, dont les yeux ne pouvaient guère s'ouvrir à cause du soleil, écartèrent les paupières de toutes leurs forces, pour voir cette resplendissante et belle personne qui avait nom madame la Mairesse, et dont la vision était douce aux prunelles des paysans comme une grande fleur rose au milieu d'une prairie.

Car elle était toute jolie et toute gracieuse, madame Brana. Elle avait vingt-cinq ans et elle était blonde, ce qui lui donnait une beauté de plus en ce pays brûlé par le soleil. Les mendiants aimaient se présenter à son seuil, avec l'espérance de la voir un peu en recevant le lourd morceau de pain qu'elle leur faisait donner toujours ; et les vieux laboureurs affirmaient qu'ils se sentaient moins las, le soir, quand ils la rencontraient sur une route du pays et qu'ils entendaient sa voix très douce leur dire : « Bonne nuit ! »

Madame Brana n'était pas née à Bénaruc. Elle provenait de Hastings, un village lointain, situé de l'autre côté du Gave. Là-bas elle s'était appelée Laurine Tauziet, jusqu'au jour où le docteur Brana l'avait conduite à l'autel. Sans doute, elle n'avait pas eu une forte dot, mademoiselle Laurine ; mais comme elle était jolie, avenante, serviable, les gens de Bénaruc lui pardonnaient volontiers.

Son mari, le docteur Brana était un de ces taciturnes du Midi, qui, lorsqu'ils s'en mêlent, enfoncent comme apathie et comme flegme, les bourgeois les plus calmes du Nord. Il ne parlait presque jamais ; il remuait le moins possible ; il employait dix secondes à ôter son chapeau. Avec cela, il possédait un teint mat de Castillan exalté et des cheveux noirs comme ceux d'un Cafre. Mais on l'adorait, à Bénaruc, pour son désintéressement à soigner les malades pauvres, et quand il ouvrait la bouche, tout le monde, même



sa femme, écoutait ses conseils comme des paroles de Dieu.

A côté de M. et madame Brana, se tenait une dame élégante, venue de la ville, une parente du docteur. Et madame Brana, dont les lèvres fines avaient toujours besoin de parler, expliquait à cette invitée, comme quoi l'on décernait deux prix, chaque année, aux courses de Bénaruc.

Premier prix : vingt francs dans une bourse de soie offerte par M. le Maire ; second prix : un bouquet de fleurs, offert par madame la Mairesse. Et elle avouait, avec des rires enfants, mal étouffés sous sa voilette, qu'il y avait peut-être autant d'amateurs pour le second prix que pour le premier.

Mais soudain, une musique lointaine s'éleva et tous les assistants tournèrent la tête dans la même direction. « Les voilà ! les voilà ! » cria-t-on de toutes parts. »

Et un silence respectueux s'établit.

Au son d'un pas redoublé, les écarteurs arrivaient, précédés d'un haut drapeau tricolore. Ils avaient longé la rue Gambetta de l'endroit, fait le tour de la place Thiers, puis, soulevant un nuage de poussière avec leurs espadrilles blanches aux rubans rouges enroulés sur les chevilles, ils entrèrent dans les arènes, tandis que la fanfare lançait le profond tutti de ses basses.

Le cortège défila devant la loge du conseil municipal, suivant l'usage consacré, et chacun des écarteurs salua. Ils étaient nombreux, les écarteurs. Il y en avait de grands et de petits, de jeunes et de vieux. Certains étaient fils ou neveux de conseillers, de sorte qu'une familiarité un peu déconcertante présidait aux saluts de ces jeunes gens. L'un d'eux fit un *saut périlleux* pour honorer monsieur le Maire ; un autre se mit à marcher sur les mains et défila, les jambes en l'air, devant les édiles de Bénaruc ; la plupart, gagnés par la contagion, y allèrent ainsi de leurs hommages chorégraphiques, en passant devant madame la Mairesse ; un seul, un tout petit bonhomme d'écarteur inconnu, ne fit rien du tout. Quand il fut devant la jolie madame Brana, il rougit seulement comme une orange sous le vaste béret noir qui l'abritait.

« En voilà un impoli ! » cria une personne scandalisée.

Et l'invitée de Madame Brana demanda à celle-ci :

« Comment se nomme ce garçon ? »

— Je ne sais pas, répondit Laurine, il n'est pas d'ici. »

Puis, tout à coup, ayant examiné le petit écarteur :

« Mais c'est Yantot ! s'exclama-t-elle ; Yantot, un pays ! un jeune homme de Hastings ! »

Et, dans la joie de retrouver un compatriote, elle lui dit, sans façon, en se penchant un peu vers le petit écarteur :

« Boun bespe, Yantot ! Et ba plan ? (Bonnes vèpres, Jeanot ? Allez-vous bien ?) »

— Bonjour, Madame ! répondit le bout d'homme. »

Et tout heureux de s'entendre saluer par sa jolie payse, il essaya de faire un *saut périlleux*, lui aussi. Mais devant lui, un vieil écarteur obèse prenait toute la place ! Et Yantot dut s'éloigner, en se sentant rougir de plus belle, sous son vaste béret noir, à la mode de Hastings.

Oui, certes ! madame Brana, née Laurine Tauziet, connaissait bien Jean Camiade, dit Yantot, à cause de sa petite taille. Ce jeune paysan avait été son ami, jadis, au beau temps du catéchisme et des courses dominicales à travers bois... Et, tandis que la fanfare de Bénaruc s'installait sur son estrade, que les

écarteurs se débandaient, et que s'ouvrait la loge d'une vache pour la première course, la jeune femme parut un instant rêveuse, avec ses douces prunelles moites, où semblaient se réfléchir, fugaces et multicolores, comme des vols rapides de papillons, tous les jolis souvenirs du passé !

Yantot avait été bien bon pour elle. Quel brave petit camarade ! Ils avaient été voisins à Hastings. Les terres de leurs parents se touchaient. Il ne se passait guère de jour où ils ne se rencontrassent, sur une route ou dans un coin de champ. Comme

ils s'étaient amusés ensemble ! Dans ce temps-là, c'était précisément le jeu des courses qui les passionnait le plus, le jeu des courses landaises que pratiquent tous les gamins du pays. Ils s'en allaient dans une lande couverte de bruyères. Lui faisait l'écarteur, naturellement ; elle, faisait le taureau. Pour la circonstance, lui s'appelait *Daverat*, comme le fameux sauteur qui se couvrait de gloire à cette époque dans toutes les fêtes de la région ; elle s'appelait *Tonnerre*, comme le bœuf mémorable et redouté qui défonce le plus de côtes dans ces réjouissances populaires. « Hop ! hop ! Tonnerre ! » criait-il. Et Tonnerre fondait, toutes ses jupes relevées par le vent. Et Daverat était parfois effleuré par les cheveux blonds de Laurine, ce qui constituait un coup de corne mortel. Alors Yantot-Daverat s'affaissait, tandis que Laurine-Tonnerre, qui changeait instantanément sa qualité de bœuf pour celle de médecin, pensait bien vite l'écarteur, en appliquant sur la blessure imaginaire une poignée de bruyères roses... L'heureux temps !

A cet âge, ils étaient également riches. Ils avaient les mêmes manières et les mêmes goûts. Mais le père de Yantot, un laboureur fruste et avare, n'envoya pas son fils au collège ; tandis que la mère de Laurine, une paysanne coquette et ambitieuse, tint à faire passer sa fille par le couvent. Laurine était donc devenue une belle demoiselle portant chapeau à plumes et parlant le français ; cependant que Yantot était resté un paysan timide et gauche, portant béret et parlant le gascon. Et un beau jour, le docteur Brana, riche et honoré, avait demandé la main de mademoiselle Laure Tauziet. Jean Camiade était au régiment, alors. Son père, dans une courte lettre, écrite un dimanche, à la lueur de la résine, lui avait annoncé cela, entre deux phrases roulant sur la dernière récolte et sur les prochaines semailles... Si Yantot fut bien peiné, là-bas, à Bayonne, où il servait dans un bataillon de chasseurs à pied, personne ne put le savoir, car le petit paysan n'était guère expansif ; il ne parlait jamais de Laurine à ses pays.

Et Laurine elle-même n'aurait pu avoir une idée bien nette à ce propos ; car, si Yantot l'avait regardée jadis avec des yeux bien doux et des sourires bienheureux, jamais ses lèvres ne lui avaient adressé de paroles d'amour.

Quand le soldat revint à Hastings, le mariage était célébré. Laurine n'habitait plus la commune et Yantot trouva son pays un peu triste. Les années passèrent. Il ne vit plus jamais Laurine. Madame Brana, heureuse et adorée à Bénaruc, ne revint guère à Hastings ; d'ailleurs, elle ne pensait plus du tout à Yantot sans doute. Peut-être avait-elle déjà oublié son nom. D'un autre côté, Bénaruc était bien loin. Yantot n'avait pas l'occasion de se rendre dans ce pays.

Un jour il lut dans un journal de la contrée, que Bénaruc allait donner des courses de taureaux pour sa fête patronale, et il apprit que madame Brana offrirait un bouquet de fleurs à l'écarteur qui obtiendrait le second prix.

A partir de ce moment, l'ancien ami de Laurine n'eut plus qu'une pensée : piocher sérieusement le métier d'écarteur, afin de prendre part aux courses de Bénaruc.

Dès le jour suivant, dans la vieille lande où semblaient fleurir encore les bruyères d'autrefois, il fit seul de grands bonds et d'adroites feintes, pour échapper à un taureau imaginaire qui était censé fondre sur lui. « Hop, hop ! » criait-il, comme dans son enfance, en levant les bras et en faisant claquer son pouce sur son index pour exciter la bête fictive ; puis, brusquement, il sautait en l'air et croyait entendre, autour de lui, des musiques triomphales au milieu desquelles crépitaient des applaudissements.

Il s'estima vite très fort. Les pieds immobilisés dans son béret — ce qui constitue le grand chic des écarteurs — il fit d'énormes sauts verticaux, aussi hauts qu'un dos de vache assurément. Et certes madame Brana serait obligée de lui donner son bouquet de fleurs, là-bas, à Bénaruc, en présence de mille spectateurs enthousiasmés.

Yantot tremblait de plaisir à cette perspective. Il rougissait à l'avance, sous son large béret noir. Quand la fête approcha, il acheta des espadrilles éclatantes, choisit une ceinture rouge et se fit confectionner un veston court, afin de passer pour un écarteur sérieux. Ensuite il s'achemina vers Bénaruc, marcha toute la nuit, se reposa toute la matinée sous une meule de paille, puis, arrivé au sommet du coteau et voyant la musique passer dans la bourgade, il s'était mis crânement sur le rang des écarteurs.



Tandis que ces souvenirs rôdaient dans les cerveaux de Laurine et de Yantot, la course landaise avait commencé. Mais rien de palpitant ne s'était produit encore. On avait vu deux vaches indolentes trotter sur la place, avec une longue corde au cou, et des paysans courir devant, en poussant des cris inutiles.

L'écarteur obèse qui s'appelait Omer et qui avait eu son heure de célébrité jadis aux courses de Dax, se réservait. Yantot ébloui par la toilette de madame Brana, n'osait ouvrir les yeux et se réfugiait dans les coins. Les spectateurs, échauffés et rouges, semblaient fondre sous leurs bérets de laine ou sous leurs foulards; et le soleil, toujours haut dans l'azur, mordait les gens à la nuque, comme une bête tenace.

Mais un petit taureau, plus fougueux que ses devanciers, ayant été lâché sur la place, la plupart des amateurs s'éloignèrent et Omer daigna commencer son travail. Il fut brillant et les cuivres de la fanfare mugirent en son honneur.

Alors Yantot, stimulé, opéra également ses débuts. Il s'avança, frémit un peu, fit face à l'animal, l'excita, le vit venir et l'évita en pirouettant de façon assez maladroite, ce qui lui valut une bordée d'injures.

« Hou! hou! Yantot!... Prends garde, Yantot!... Tu vas te déchirer la veste, Yantot!... »

Tout le monde savait déjà son nom. Depuis que madame Brana l'avait salué, on parlait de lui sur les gradins et le dernier des spectateurs savait qu'il était de Hastings.

Yantot fut froissé. Furieusement, il jeta son béret à terre, mit ses pieds dedans et appela le taureau. La bête se précipita, le paysan l'attendit, immobile, les poings serrés, les yeux hagards. Et quand, les cornes basses, la queue en spirale, le souffle irrité, elle fut à trois pas de lui, Yantot fit jouer les muscles de ses

jambes comme deux ressorts et exécuta un saut vertical. Le taureau passa dessous sans l'atteindre. Et de longs cris enthousiastes retentirent.

« Bravo, Yantot! Bravo, *amic!* » clamèrent toutes les bouches. Et madame Brana agita frénétiquement son éventail, et monsieur Brana lui-même balança sa tête dans un signe d'approbation, et la musique enfin lança, pour célébrer Yantot de Hastings, le plus retentissant de ses morceaux. Ce n'était plus un rêve; ce n'était plus sur la lande de là-bas! C'était à Bénaruc, sous les propres yeux de Laurine, qui le regardaient et l'admiraient! Et affolé par son triomphe, Yantot se remit à sauter, à sauter sans mesure. Il sauta sur le taureau, sur la vache qui vint ensuite, et sur le bœuf qui la remplaça; il sauta infatigablement, de plus en plus lesté et applaudi. Il aurait sauté par-dessus les écarteurs eux-mêmes. Et soudain, madame Brana lui dit :

« Bravo, Daverat! »

Et le petit paysan l'entendit qui lui demandait :

« Vous souvenez-vous de *Tonnerre*, Yantot? »

Tonnerre, le nom que Laurine prenait autrefois pour jouer à la course avec lui!... Ah! s'il s'en souvenait! S'il s'en souvenait, des cheveux blonds qui l'effleuraient au passage, et des blessures imaginaires, et des poignées de bruyères roses!

« Oh! Laurine! » balbutia-t-il, dans une explosion de souriante tristesse.

Mais cent cris partirent.

« Prenez garde, Yantot! »

Une vache fondait sur lui. Le petit écarteur se retourna. Il vit l'animal. Il se lança pour sauter. Trop tard. Les cornes l'atteignirent au côté et il culbuta.

Sur les gradins, tous les spectateurs se levèrent; dans les arènes,



tous les écarteurs gesticulèrent. La vache roulait Yantot avec ses cornes, furieusement, et le petit paysan criait, la bouche et les yeux pleins de poussière, en se sentant transpercer.

Quand l'homme chargé de tenir la corde eut maîtrisé l'animal, Yantot ne bougea plus et, sous lui, le sable se teignit de rose.

Le lendemain, un char de labour attelé de deux bœufs s'arrêta devant la maison du docteur Brana. C'était le char de Yantot, venu à Bénaruc pour rapporter son maître à Hastings. Aussitôt après l'accident, le maire avait fait prévenir les parents de l'écarteur. Yantot avait été blessé assez sérieusement. M. Brana avait tenu à le garder chez lui durant la nuit. Une fois ou deux, pendant qu'il le pansait, il l'avait entendu délirer. Que dit alors Yantot? Peut-être, sans le savoir, parla-t-il de l'ancien temps, de *Tonnerre*, des cheveux blonds!...

Quand on l'eut hissé sur le char, Laurine s'approcha.

« Vous savez, Yantot, dit-elle en lui remettant une bourse de

soie, c'est vous qui avez obtenu le premier prix aux courses!... »

Le blessé la regarda de ses prunelles tristes et ne dit rien. Mais alors, Laurine pâlit un peu. Elle dut comprendre tout à coup une foule de choses, jadis obscures pour elle. Doucement, elle se baissa, cueillit sur le sol une bruyère rose semblable à celles qui poussaient là-bas, et la mit à côté de la bourse. Et, sans doute, Yantot fut bien heureux. Les bœufs s'impatientsaient. Il fallait partir. Yantot considéra Laurine avec des prunelles graves et sa poitrine parut haleter. Quand les reverrait-il, les doux cheveux blonds? Laurine regarda son mari et ses yeux interrogateurs semblèrent lui demander : « Va-t-il guérir vite au moins? » Alors le bon docteur trembla légèrement, examina le visage éperdu du blessé, fit quelques pas pour s'éloigner, puis dit très bas à sa femme, avec sa voix douce, lente, souveraine, qui vibra d'une pitié inexprimable :

« Allez embrasser ce garçon, mon amie. »

JEAN RAMEAU.

(Illustrations de Albert Lynch).



LES ÉTOILES FILANTES

PAR CAMILLE FLAMMARION

La nuit est peuplée d'étoiles éclatantes, l'air est calme et comme endormi, le silence d'une paix profonde plane sur le monde, et dans le tranquille miroir des eaux les astres du ciel se reflètent, ouvrant sous nos yeux un nouvel abîme. La pensée flotte entre deux immensités : le ciel infini et le lac peuplé d'étoiles. Accoudée au balcon qui domine les eaux sombres, la jeune fille rêveuse a laissé sa pensée s'envoler dans les cieux. Il lui semble que ces mondes lointains ne sont pas étrangers à la Terre. Il y a là comme d'autres âmes qui brillent, comme d'autres cœurs qui palpitent. Elle contemple ces constellations mystérieuses qui dessinent sous la voûte céleste de symboliques figures, elle se sent transportée au delà des vulgarités quotidiennes de la vie, et sa pensée, que l'amour sans doute a déjà effleurée de ses ailes, associe à ses sentiments les plus intimes l'intangible immensité qui l'enveloppe d'un impénétrable mystère.

Tout à coup, détachée des cieux, une étoile a semblé glisser lentement dans l'espace et tomber vers la Terre. Puis bientôt une seconde étoile a succédé à la première, puis une autre encore. Seraient-ce de véritables étoiles qui abandonneraient soudain leur céleste royaume pour s'éloigner dans les insondables profondeurs ? Seraient-ce de petits astres enflammés tout d'un coup dans l'éther et s'éteignant aussi vite qu'ils sont nés ? Seraient-ce des météores formés dans les hauteurs de notre atmosphère et suivant notre planète en son cours ? Ces étincelles silencieuses participent-elles de la nature de l'éclair ? Annoncent-elles quelque orage électrique dans les solitudes aériennes, ou bien, comme les flammes translucides de l'aurore boréale, répondent-elles à l'attraction magnétique du pôle, ou peut-être même, si l'on en croit les antiques traditions, l'étoile qui s'envole ne serait-elle pas une âme pure exhalée d'un soupir suprême, et cherchant sa route dans les cieux ? L'innocente légende de nos aïeules n'assurerait-elle pas aussi que si la jeune fille a su formuler clairement un vœu dans son cœur pendant la durée de la visibilité du céleste sillage, ce vœu sera sûrement réalisé avant la fin de l'année ?... Mais quel est le vœu de jeune fille qui n'est pas satisfait dès qu'elle le souhaite, et qu'elle est l'étoile qui pourrait rester sourde aux désirs de ses jeunes sœurs de la Terre ?

Fugitif météore glissant dans l'azur, l'étoile filante n'est-elle

pas un peu l'image de la vie, de la vie qui n'est qu'un rêve et qui passe comme un songe ? Pendant bien des siècles, il n'a pas semblé que la science positive pût s'attaquer à quelque chose d'aussi vague et d'aussi impalpable, et l'astronomie avait complété tout son édifice splendide en laissant en dehors ce léger problème. Mais la curiosité humaine, cause de tous les progrès accomplis par notre race sublunaire, veut résoudre toutes les questions, l'analyse scientifique veut conquérir tous les domaines, et notre



grand siècle ne pouvait aller rejoindre ses aïeux sans que ce problème de physique ne fût résolu comme les plus importants et les plus graves de la connaissance de la nature. Et, en fait, l'étude des étoiles filantes vient de nous montrer une fois de plus qu'il n'y a rien d'insignifiant dans la création, que le hasard n'existe pas, et que tout le mécanisme de ce corps immense que nous appelons l'univers est soumis à des lois absolues, qui règlent la chute du flocon de neige emporté par le vent comme le cours du soleil dans l'immensité des espaces.

Et depuis que nous savons d'où elle vient, depuis que nous la connaissons, l'étoile filante est devenue pour notre esprit plus importante, est plus intéressante qu'elle ne l'était aux jours d'ignorance et de mystère. La science ouvre des horizons plus vastes que la poésie la plus sublime. Autrefois, Hésiode croyait donner une idée grandiose de la dimension de l'univers en disant que l'en-

clume de Vulcain avait mis neuf jours et neuf nuits à tomber du haut des cieux sur la Terre. Neuf jours et neuf nuits ! Pour venir de l'étoile la plus proche, un boulet de canon devrait marcher sans arrêt ni ralentissement pendant près de deux millions d'années... L'étoile filante paraît glisser dans l'air à quelques centaines ou à quelques milliers de mètres de nous ; en fait, elle traverse les hauteurs de l'atmosphère à plus de cent kilomètres de distance de notre œil en général. L'œil se trompe toujours sur ces distances, en longueur comme en hauteur. Un jour je reçus une dépêche de Milan m'annonçant qu'un admirable bolide était tombé, la nuit précédente, au nord de cette ville, à quelques kilomètres sans doute. Le même jour on m'avait adressé d'Evian une lettre décrivant la chute du météore dans le lac de Genève. Je reçus aussi une lettre de Chaumont m'assurant qu'on l'avait vu tomber près de la ville. Pour les habitants de Boulogne-sur-Mer, le bolide était tombé dans la Manche, et on l'avait même fort bien entendu. En fait, il avait éclaté en Angleterre, fort au delà de Londres, non loin d'Oxford... On entend parfois un bruit strident, un roulement de tonnerre, une explosion comparable à celle d'un feu d'artifice. Quelle ne doit pas être la force de l'explosion pour que, dans un air aussi raréfié, elle soit assez violente pour être entendue jusqu'en bas, et parfois à plus de cent kilomètres à la ronde !... Les étoiles filantes passent souvent à plus de cent kilomètres de hauteur et nous arrivent des profondeurs de l'espace, de millions et de milliards de kilomètres. Et elles sont aussi antiques que notre monde lui-même. Leur étude constitue aujourd'hui l'un des chapitres les plus intéressants de toute la science moderne.

Les étoiles filantes sont de petites particules cosmiques, qui ne pèsent en général que quelques grammes, et souvent moins encore, et sont composées surtout de fer et de carbone. Elles voyagent par essaims dans l'espace et circulent autour du soleil à la façon des comètes, suivant des ellipses très allongées. Lorsque ces ellipses croisent la route que la Terre décrit annuellement autour du soleil, les étoiles filantes nous rencontrent, et une quantité considérable peut apparaître en une nuit. Elles ne sont pas lumineuses par elles-mêmes : leur éclat vient de la transformation de leur mouvement en chaleur. Leur vitesse est merveilleuse : 42570 mètres par seconde ! Notre planète vogue autour du soleil au taux de 29460 mètres par seconde. Lorsqu'une pluie d'étoiles filantes nous arrive de face, le choc est donc de 72000 mètres de vitesse dans la première seconde de rencontre. Si l'étoile arrive derrière nous, cette vitesse peut descendre à 16500. Elle est, en moyenne, de 30 à 40000 mètres. Le frottement causé par cette rencontre produit une chaleur de plus de 3000 degrés centigrades. Le corpuscule météorique s'échauffe et s'enflamme. S'il n'est pas fondu et même volatilisé par cette haute température, il peut ressortir de notre atmosphère après l'avoir traversée dans ses altitudes raréfiées. Mais, dans la plupart des cas, il doit s'évaporer, rester au sein de notre atmosphère et arriver lentement à la surface du sol sous forme de dépôt. On estime qu'il nous en arrive environ 146 milliards par an, ce qui accroît lentement la masse de la Terre.

La nuit du 10 août est l'une des plus remarquables de l'année à cet égard, et bien souvent les nuits du 11 et du 12 la continuent. Lorsque le ciel est bien pur, et lorsque la lumière de la lune ne vient pas gêner l'observation, on peut compter pendant ces trois nuits des centaines et même des milliers d'étoiles filantes, qui paraissent presque toutes émaner de la même région du ciel, de la constellation de Persée. Les astronomes appellent quelquefois ces étoiles filantes du 10 août du nom de Perséides, à cause de ce point d'émanation. Nos ancêtres les appelaient les Larmes de saint Laurent. La fête de saint Laurent arrive, en effet, le 10 août, et ce fait nous montre en même temps que cette désignation est postérieure à la réforme du calendrier (1582), car si elle avait été antérieure, la pluie d'étoiles aurait été associée aux fêtes du 31 juillet ou du 1^{er} août, puisque le calendrier Julien était en retard de dix jours avant la réforme grégorienne.

L'essaim des étoiles filantes du 10 août est très disséminé et occupe dans l'espace une immense étendue, car la Terre emploie plus de trois jours à le traverser : il nous rencontre à peu près à angle droit. Son orbite est très allongée ; c'est la même orbite que celle de la grande comète de 1862, qui s'éloigne jusqu'à la distance de 1776 millions de lieues, et ne nous revient que tous les 121 ans. Il semble bien qu'il y a des étoiles filantes disséminées tout le long de cette immense ellipse.

Une autre époque de l'année est aussi remarquable que celle du 10 août, au point de vue qui nous occupe ; c'est celle du 14 novembre. L'essaim est même plus riche, plus serré, et parfois — tous les trente-trois ans — les étoiles filantes tombent du ciel par flocons aussi serrés que ceux d'une averse de neige. En 1833, on estime qu'il en est tombé deux cent quarante mille. Le spectacle s'est renouvelé en 1866, et nous en attendons un nouveau pour 1899. On désigne cet essaim sous le nom de Léonides, parce que les météores paraissent nous arriver de la constellation du Lion. Il suit dans l'espace la même orbite que la comète de 1866, qui s'éloigne jusqu'à l'orbite d'Uranus, à 710 millions de lieues,

et revient près du Soleil tous les trente-trois ans. Il a été incorporé dans notre système solaire par l'attraction d'Uranus, en l'an 126 de notre ère.

Ces deux dates du 10 août et du 14 novembre ne sont pas les seules remarquables de l'année au point de vue du nombre des étoiles filantes. Nous pourrions leur en ajouter plusieurs autres, notamment celle du 27 novembre. Ce jour-là, en 1872, et de nouveau en 1885, le nombre des étoiles filantes observées a certainement dépassé cent mille. A Rome, où je me trouvais en 1872, l'événement fit grand bruit, et le Pape lui-même n'y resta pas indifférent, car quelques jours après, ayant eu l'honneur d'être reçu au Vatican, les premières paroles que Pie IX m'adressa, furent celles-ci : « Avez-vous vu la pluie de Danaé ? » Question quelque peu embarrassante au premier moment, surtout posée par un Pape, grand admirateur du Corrège et du Titien.

Cette pluie d'étoiles du 27 novembre 1872 était complètement inattendue. Depuis longtemps, les astronomes avaient perdu une comète dont ils étaient fort inquiets, la comète découverte par Biéla en 1827, et qui, jusqu'en 1846, était revenue ponctuellement tous les six ans et demi, conformément aux prescriptions absolues du calcul. Mais, en 1846, un événement dramatique avait signalé son retour. Dans leur vol excentrique à travers le système solaire, ces étoiles chevelues courent plus d'un danger de la part des attractions planétaires, et, de plus, elles semblent porter dans leur propre sein des germes de destruction. En fait, la comète de Biéla avait été vue, dans la nuit du 13 janvier 1846, se partager en deux morceaux qui s'en allèrent à la dérive dans l'immensité, se séparant lentement l'un de l'autre; c'étaient comme deux comètes-sœurs voyageant de concert, mais s'écartant graduellement l'une de l'autre. Elles s'éloignèrent de la Terre et ne tardèrent pas à disparaître dans la nuit infinie.

On les attendit, on les épia, avec un intérêt perplexe, à leur retour suivant (septembre 1852), et on eut la joie de les voir revenir, mais pâles, diffuses, presque évanouies, et séparées à plus de cinq cent mille lieues l'une de l'autre.

Depuis on ne les a plus jamais revues. La comète de Biéla est à jamais perdue, et, réellement, elle est détruite. Elle s'est fondue, désagrégée en étoiles filantes. Elle devait traverser l'orbite de la Terre le 27 novembre 1872, et même rencontrer exactement notre planète. On l'a cherchée de toutes parts, même des antipodes où une dépêche européenne avait été spécialement lancée. On a constaté son absence. Mais on a reçu la pluie imprévue d'étoiles filantes dont nous venons de parler, et l'on a reconnu que ces minuscules météores étaient les débris de la comète perdue. L'observation du 27 novembre 1885 est encore venue depuis confirmer irrévocablement cette conclusion.

Les étoiles filantes se trouvent ainsi rattachées aux comètes par des liens de parenté si intimes que nous pouvons les identifier avec elles. Elles sont, en général, les débris, la désagrégation des comètes défunctes.

Il semble bien que la vie des comètes ne soit pas de longue durée. Quelques milliers d'années seulement, et peut-être moins encore pour les plus faibles, tandis que la vie d'une planète telle que la Terre, par exemple, peut être évaluée à plusieurs millions d'années, celle d'une planète comme Jupiter à des dizaines de millions, et celle d'un soleil à plus de cent millions. Mais les comètes fantastiques qui ont effrayé la vision émerveillée de nos pères, et qui ont reparu à nos regards, ont certainement beaucoup perdu de leur splendeur. Insensiblement, les comètes s'évaporent, fusent, en quelque sorte dans l'éther, et se pulvérisent en étoiles filantes continuant de suivre les mêmes orbites autour du Soleil.

Ainsi, il n'est plus douteux aujourd'hui que les comètes ne donnent naissance à des essaims d'étoiles filantes, qui s'envolent dans les champs du ciel comme des essaims d'abeilles, en suivant exactement les mêmes routes que les comètes. Mais toutes les étoiles filantes ont-elles cette origine? C'est une autre question.

Rien ne prouve, en effet, que toutes les étoiles filantes aient passé par l'état cométaire. L'espace paraît, au contraire, sillonné en tous sens par des matériaux cosmiques, météorites, particules disséminées que la Terre rencontre dans son cours, et un certain

nombre d'étoiles filantes, surtout celles qu'on nomme sporadiques et qui ne viennent d'aucun point radiant déterminé et suivent des directions quelconques, peuvent n'être autre chose que ces particules cosmiques voyageant à travers l'immensité et rencontrées par notre planète.

Il est difficile, en effet, de ne pas assimiler aux étoiles filantes les bolides et les uranolithes. Telle étoile filante éclatante peut être appelée bolide, et l'on ne voit pas de ligne de démarcation absolue entre les deux classes. Tel bolide vu de loin n'est qu'une étoile filante. Il n'est pas très rare, non plus, d'assister à l'explosion d'un bolide, et même d'être assez bien servi par les circonstances pour pouvoir en ramasser les débris précieux. Il ne se passe pas d'année sans que des pierres ne tombent du ciel sur un pays habité (et les neuf dixièmes au moins du globe terrestre sont dépourvus d'habitants) et sans que des témoins oculaires du phénomène ne recueillent ces pierres. Nos musées scientifiques en possèdent des milliers de spécimens.

Tout récemment, le 3 février dernier, il en est tombé un près de Terni, en Italie, devant un groupe de paysans stupéfaits. Le 22 novembre 1886, il en est tombé un en Russie, à Nowo-Urei, qui renfermait des diamants. Le 6 avril 1885, à Chaudpur,

(Indoustan), une chute accompagnée d'un coup de tonnerre et d'un éclair, effraya les Indiens qui, voyant descendre du ciel un objet enflammé, se précipitèrent, le trouvèrent enfoncé dans le sol et tout brûlant. Le 7 juillet suivant, un petit aérolithe arriva dans le préau de la prison de Valle (Espagne), et fut ramassé par les prisonniers. Le 31 janvier 1879, il en est tombé un à Dun-le-Poëlier, dans le département de l'Indre, tout près d'un cultivateur qui se crut mort. L'autre jour encore, le 2 mai dernier, en plein soleil, par un ciel absolument pur, à cinq heures du soir, un bolide assez resplendissant pour dominer la lumière du jour a traversé le ciel de l'Etat de Iowa (Etats-Unis), accompagné d'un roulement de tonnerre qui fit sortir tous les habitants de leurs demeures; puis il éclata comme une immense grenade au-dessus du comté de

Winnebago, et une pluie de pierres tomba du ciel. On ramassa des morceaux pesant 104 livres anglaises, 70 livres, 10 livres, et un grand nombre de minuscules fragments. Ces morceaux étaient tous anguleux, avec les angles arrondis. Ces pierres sont poreuses, et lorsqu'on les met dans l'eau, on en voit sortir beaucoup d'air. L'analyse chimique y a montré surtout de la silice et de l'oxyde de fer.

Les pierres tombées du ciel ont été classées, par M. Daubrée, en quatre types différents : 1^o les holosidères, entièrement composées de fer pur pouvant être forgé directement, échantillons rares; — 2^o les syssidères, composées d'une pâte de fer dans laquelle il y a des parties pierreuses, ordinairement du péridot, ressemblant à des scories; — 3^o les sporadosidères, composées d'une pâte pierreuse dans laquelle le fer, au lieu d'être continu, est disséminé en grenailles : ce sont les plus fréquentes; et 4^o les asidères, dans lesquelles il n'y a pas de fer du tout : ce sont les plus rares.

Les chutes de la première catégorie sont très anciennes : les premiers instruments de fer paraissant avoir été faits avec du fer anatéorique, et il en est encore de même aujourd'hui chez les peuplades primitives. Le mot grec du fer est : *sidéros*, sidéral.

Quant aux dimensions, elles présentent toutes les variétés, depuis la véritable poussière, des grains de poudre, des noisettes, des noix, jusqu'à des morceaux énormes pesant plusieurs centaines et plusieurs milliers de kilos. On a vu l'année dernière, à l'Exposition universelle, un moulage de l'uranolithe transporté en 1886 de Bahia à Rio de Janeiro : ce fer météorique colossal pèse 5360 kilos. Non loin du pavillon du Brésil, on pouvait voir aussi, dans celui du Mexique, plusieurs moulages de fers météoriques aussi considérables. M. Nordenskiöld a signalé d'autre part, à Ovitalk, dans le Groënland, sur le rivage de la mer, toute une série de blocs de fer natif pesant dix, quinze et vingt mille kilos et qui ressemblent absolument, comme constitution et comme structure, aux fers météoriques. Mais ils pourraient bien provenir des entrailles de la Terre; et ici se pose une question assez curieuse.

Comme on ne remarque pas que les uranolithes nous arrivent



plutôt aux époques d'averses d'étoiles filantes qu'à d'autres dates de l'année, et que deux fois seulement l'arrivée d'une pierre céleste a coïncidé avec une pluie d'étoiles, il n'est pas probable que ces masses suivent dans l'espace les mêmes orbites que les étoiles filantes. Sans doute, il peut se trouver des étoiles filantes de ces dimensions. Mais rien ne prouve que tous les uranolithes aient cette origine. Au contraire, leur diversité de composition, de densité, de caractères spécifiques, et de vitesses, semble indiquer une diversité d'origine. Plusieurs astronomes ont pensé aux volcans lunaires. Ils pourraient aussi nous arriver de volcans d'autres planètes, des explosions formidables que l'on observe perpétuellement dans le Soleil, et même ils pourraient venir de la Terre, avoir été lancés autrefois dans l'espace par des volcans très puissants, et retomber seulement maintenant sur nos têtes.

Un projectile lancé de la Lune avec une vitesse initiale de 2360 mètres pendant la première seconde, ne retomberait jamais sur la Lune. Tout corps lancé de la Lune avec cette vitesse maximum et jusqu'à la vitesse minimum de 1668 mètres, pourrait, soit atteindre la Terre si sa direction était convenable, soit tourner autour de notre planète comme un satellite. Cette origine, quoique possible, ne peut être que fort rare, parce que les vitesses observées à l'arrivée des bolides sont, en général, beaucoup plus grandes que celles-là. Ainsi, par exemple, le bolide qui a traversé l'Autriche et la France, de l'est à l'ouest, le 5 septembre 1868, n'a mis que dix-sept secondes pour voler du zénith de Belgrade au zénith de Mettray (Indre-et-Loire), et parcourir 1493 kilomètres, ce qui donne 88000 mètres par seconde. Celui du 14 juin 1877, qui éclata entre Bordeaux et Angoulême, à 252000 mètres de hauteur, était arrivé avec la vitesse de 68000 mètres. Quelquefois, cependant, il en est de très lents. Ainsi, le 21 septembre dernier, à Barvenkovo (Russie), un bolide se dirigeant vers le nord marchait si lentement qu'on a pu le suivre de l'œil pendant près d'une minute : il a laissé une traînée qui était encore visible deux heures après son passage. Le 22 mai 1889, un bolide a employé seize secondes pour aller de Bristol à Orléans : la vitesse était encore de 22000 mètres par seconde. Il est très rare que l'on observe des vitesses aussi faibles que celles qui correspondraient à des projectiles lunaires. La vitesse ordinaire est de 30000 mètres.

De la Terre, un projectile lancé avec une vitesse initiale supérieure à 11200 mètres, ne retomberait jamais. Il voyagerait éternellement, en ligne droite, et avec une vitesse constante, dans l'infini, jusqu'à ce qu'il subisse l'influence d'une autre sphère d'attraction. Lancé avec une vitesse comprise entre 11200 et 8000 mètres, il décrirait dans l'espace une courbe fermée, une ellipse très allongée, qu'il pourrait employer des milliers d'années à parcourir. Mais, remarque fort curieuse, ce projectile reviendrait traverser l'orbite terrestre à chacune de ses révolutions, et assurément, ce serait là le meilleur système de bolides préparés pour rencontrer la Terre dans son cours. Or, si l'on réfléchit que les pierres tombées du ciel sont, pour la plupart, identiques aux minéraux constitutifs de notre globe et présentent même des espèces minérales associées de la même manière que dans certaines roches terrestres, mêmes substances, mêmes proportions, mêmes combinaisons, mêmes arrangements, mêmes densités, etc., fer, silice, nickel, péridot, corps simples ou composés identiques, on admettra au moins comme possible que les volcans terrestres de l'époque tertiaire, qui paraissent avoir été bien plus puissants que les modernes, aient lancé dans l'espace des matériaux dans les conditions physiques et mécaniques qui viennent d'être signalées. Il est certain, dans tous les cas, que des uranolithes tombés à des époques différentes ont appartenu à un même gisement, et que ce

gisement est analogue à ceux qui existent dans l'intérieur de notre globe.

Rappelons-nous l'éruption récente du Krakatoa, qui a projeté une gerbe volcanique de 20000 mètres de hauteur; qui a lancé jusqu'à plus de 70000 mètres les poussières dont la dissémination a produit les merveilleuses illuminations crépusculaires dont toute la Terre a joui pendant plusieurs années; qui a engendré une telle commotion océanique que les vagues de Java se sont transmises jusqu'en Europe, et une telle commotion atmosphérique qu'elle a fait le tour du monde en 35 heures et que tous les baromètres du globe ont baissé à son passage; enfin dont la violence a été si formidable que le bruit de la commotion a été entendu à travers la Terre entière jusqu'aux antipodes du cataclysme! Souvenons-nous de cette éruption fantastique dont le premier effet a été d'emporter 40000 êtres humains sous une vague de 30 mètres d'épaisseur, et nous concevons que des volcans terrestres puissent lancer des projectiles dans l'immensité de l'espace et devenir par là une source de météorites.

Il en est de même des volcans des autres planètes, surtout des plus petites, dont l'attraction est moins intense.

Et le Soleil lui-même pourrait, lui aussi, être une source du même ordre. Nous le voyons constamment enveloppé de flammes, hérissé d'explosions fantastiques s'élevant jusqu'à trois et quatre cent mille kilomètres de hauteur. Or, tout projectile lancé du Soleil avec une vitesse initiale supérieure à 430000 mètres, pourrait arriver jusqu'à nous sous forme d'uranolithe. Les gaz se condenseraient dans l'espace glacé et arriveraient ici à l'état solide.

Chaque étoile étant un soleil, peut donner naissance à des éruptions analogues. Dans ce cas, ces messagers stellaires emploieraient plusieurs millions d'années à nous arriver!

Étoiles filantes, bolides, uranolithes se trouvent ainsi associés et, par les études qu'ils ont suscitées, constituent aujourd'hui l'une des branches les plus importantes de la physique céleste, et l'une des plus fécondes. On a même proposé d'admettre, non sans quelque fondement, que les mondes peuvent, après leur mort, se dissoudre en poussière météorique, et que cette poussière peut ensuite servir à ensemercer de nouveaux mondes.

On le voit, l'étoile filante solitaire que la jeune fille contemple en rêvant au ciel nous ouvre des horizons immenses et nous raconte les épisodes de l'histoire de l'univers. Cette pâle étoile, que l'on est tenté d'appeler avec le poète

Triste larme d'argent du manteau de la nuit,
et à laquelle on pourrait demander aussi :

Où t'en vas-tu, si belle, à l'heure du silence,

Tomber comme une perle au sein profond des eaux?

ce météore fugitif vient de nous transporter en plein cosmos, dans ce laboratoire infini où se jouent les destinées des mondes. Rien ne se crée, rien ne se perd. L'atome imperceptible qui traverse l'éther, et qui ne devient visible à nos yeux que par sa rencontre avec notre atmosphère, arrive des âges les plus reculés de l'histoire de l'univers et toujours dans l'avenir rencontrera des mondes toujours nouveaux. Éternité! Infini! Nos âmes pensantes ne sont-elles pas les étoiles filantes d'un ciel spirituel que nous traversons sans le connaître, vibrant sous ses lois mystérieuses, vivant de désirs et d'espérances, de joies et de regrets, brillant un instant par notre rencontre avec le monde matériel pour rentrer dans l'immensité qui tout absorbe? Il naît et il meurt un être humain par seconde. Autant d'étoiles filantes. Atomes, riens... Mais pour nous, ces riens, c'est tout.

(Illustrations de F. de Myrbach.)

CAMILLE FLAMMARION.





L'ANGOISSE

PAR CAMILLE DEBANS

QUAND nous arrivâmes à Carlemont, ce fut, de toute part, une véritable fureur d'enthousiasme. Devant le train qui venait de se vider, ou à peu près, nous restions éblouis. Le pays était célèbre par sa beauté. La plupart d'entre nous s'attendaient au plus splendide spectacle. Eh bien ! l'attente fut dépassée. Tout ce que nous avions sous les yeux était admirable, tout, jusqu'au moindre détail.

D'abord, à quelques pas, la gare, et quelle gare ! imaginez une construction affectant la forme exquise d'un gothique pavillon que la main des fées, dont la contrée doit être pleine, aurait brodé à loisir, en le parant des clochetons, des tourelles, des auvents, des terrasses les plus disparates et en même temps les plus gracieux du monde. — Il était mille fois plus poète qu'ingénieur, celui qui l'a bâtie, mais, phénomène invraisemblable, un autre poète survint, qui rêva de cacher, sous un manteau de fleurs et de feuillage, la merveille du premier et réussit — ô miracle — à créer une merveille plus étonnante encore.

Invitée ainsi à collaborer, la nature dépensa tout son talent. Des glycines, des vignes vierges, des clématites et des rosiers grimants en recouvraient entièrement — mais entièrement, entendez-vous ? — les façades, les côtés, les saillies et les toits. Autour des gracieuses colonnes qui soutiennent la marquise, s'épalaient les larges feuilles des aristoloches entre lesquelles volubilis et chèvre-feuilles glissaient leurs fleurs. L'éblouissante et robuste végétation avait pris la forme exacte de l'édifice, lui donnant l'aspect d'un palais fleuri, du nid parfumé où s'endorment les elfes. A l'une des fenêtres encadrées de pampres se tenait une jeune fille d'un blond vague et mystérieux, aux yeux noyés dans une sorte de béatitude ambiante. Elle regardait la foule en souriant avec l'air d'une créature qui ne réclame rien à la Providence.

Derrière ce castel enchanté se dresse presque brusquement une montagne tour à tour, selon les hauteurs, fleurie, boisée ou aride, mais partout d'un pittoresque insolent ou superbe. Sur ses premiers renflements, des villas de tout style sont blotties dans les bouquets d'arbres, s'entourent de ceintures de roses ou semblent émerger du satin vert des pelouses. Deux ou trois cents mètres plus haut commence la forêt profonde avec ses mélèzes hardiment suspendus aux parois des abîmes. Et enfin, à toucher le ciel, le

roc nu, prenant sous le soleil des teintes violettes d'un effet délicieux. Ce sont des massifs de porphyre d'un dessin large et grandiose qui tantôt tombent à pic, tantôt lancent vers l'azur des arêtes délicates, tantôt enfin s'écrasent en un ballon colossal. Dans les angles où commencent à s'amorcer les lits des torrents, on aperçoit, blottis, de vaporeux nuages blancs ou roses, vagabonds qui, las d'errer dans l'espace, se sont arrêtés là pour se reposer enfin.

Que si maintenant vous tournez le dos à la montagne et à la gare, devant vous miroite un lac aux eaux calmes comme des jours heureux et dont les petites vagues viennent baiser le rivage en mourant presque sous vos pieds. Il est pourtant immense, le lac. Et l'on aurait, à le sonder du regard, l'illusion de la mer, si tout à fait au delà on n'apercevait des cimes d'un bleu pâle ou d'un vert effacé qui changent de nuances et d'aspect selon les heures de la journée, fournissant, comme l'Océan, un spectacle d'un intérêt d'autant plus vif qu'il se renouvelle à tout moment et que celui d'un jour ne ressemble jamais à celui du lendemain.

Pour achever le paysage, figurez-vous tout cela par une magnifique journée de juin dont la chaleur féconde se tempère d'une imperceptible brise arrivant rafraîchie et régulière d'un col voisin.

Supposez un village en fête et tous les curieux de partout profitant de ce jour pour venir contempler cette terre idéale. Le lac est comme semé de bateaux qui se dirigent vers un petit port voisin de la gare. Aux flancs des monts retentissent les grelots des chevaux qui emportent dans des voitures primitives les grappes de paysans endimanchés. Les coups de fouet résonnent sur toutes les pentes. Au bord des ravins et sous les tonnelles s'égrènent des chansons. C'est partout une gaieté, une jeunesse de nature qui supprime net les tristesses.

Et en bas, à gauche, comme s'il marchait sur le lac tout en paraissant s'incruster dans le fond vert du rivage, le train qui nous a portés s'éloigne à toute vitesse, mêlant par instants son cri joyeux aux bruits de la vallée et laissant derrière lui son panache blanc sans qu'on l'entende, à cette distance, rouler sur sa voie unique.

Au moment où nous sortions de la gare pour aller goûter de plus près ces splendeurs, le facteur rural arrivait de son pas lourd

et monotone. La jeune fille de tout à l'heure, svelte, aérienne, s'élançait au-devant du distributeur inconscient des ivresses et des malheurs que contient sa boîte de Pandore. Elle reçut de sa main un pli qui la fit radieuse.

« Papa, dit-elle à un personnage à casquette palmée d'or, il arrive ce soir. »

Puis, elle rougit jusqu'aux cheveux d'avoir, sans doute, laissé voir son bonheur.

Tout le jour s'écoula comme un rêve adorable et cette fête qui dans un autre cadre aurait été banale, nous laissa dans la série de ses péripéties prévues des impressions délicates, douces et durables.

A plusieurs reprises, les hasards de la conversation ramenèrent, on ne sait pourquoi, le nom et l'image de la blonde heureuse. C'était, on l'a deviné, la fille du chef de gare : Marguerite Latour. On racontait son histoire. Quelques mois auparavant un jeune homme lui avait sauvé la vie sur le lac et s'était épris d'elle. De son côté, Marguerite avait donné son âme à Georges. Mais quand il avait fallu parler de mariage, les deux familles jugeant qu'elles allaient faire chacune une mauvaise affaire, s'étaient obstinées en une opposition douloureuse ; néanmoins, au bout de quelque temps, les parents s'aperçurent qu'ils allaient mourir d'amour tous les deux. Au fond on les aimait et l'on céda de part et d'autre.

Marguerite vivait donc ce jour-là dans l'attente d'un bonheur auquel ne manquait même pas l'assaisonnement des résistances et d'un désespoir passagers. Et tout le monde dans la montagne, sur le bord de l'eau et dans les vallonnets des premières pentes, s'intéressait à elle comme à une amie ; chacun faisait des vœux pour la réalisation de son rêve.

Vers huit heures du soir — le soleil allait disparaître derrière les crêtes qu'il enflammait — nous étions descendus à la gare pour rentrer par l'avant-dernier train. Jamais la petite station n'avait été à pareille fête. Plus de quatre cents personnes attendaient avec nous. Un ravissement universel pénétrait la foule qui ne se lassait pas de contempler ce coin de terre paradisiaque. Enveloppé dans une atmosphère de bonne humeur, tout ce monde marchait en



souriant dans un rêve plein de charme. Le plus petit incident était prétexte à plaisanterie...

On s'amusait surtout de l'ahurissement des employés et du chef de gare sans songer qu'ils avaient dû, tout le jour, mener à bien une besogne surhumaine. Des anglais surtout provoquaient l'amusement par la ténacité avec laquelle ils harcelaient M. Latour en un français prononcé à l'anglo-saxonne.

A ce groupe de questionneurs, obstinés comme des mous-

tiques, venait s'ajouter le flot des oisifs hilares qui obstruaient le quai, rendant le service difficile.

En ce moment, on vit apparaître Marguerite Latour plus belle encore que le matin, les joues animées, les yeux allumés d'un feu extatique comme si elle eût été en communion avec quelque pensée divine.

« Ah ! père, dit-elle en voyant le chef de gare si tourmenté, comme tu as chaud et que tu as l'air fatigué. »

Une locomotive siffla derrière un pli de terrain, et, traînant après elle une longue séquelle de wagons, s'arrêta devant la maison fleurie avec son bruit de ferraille. Ce convoi n'était pas celui qui devait nous emporter. Il allait, au contraire, dans le sens opposé pour croiser, à la station prochaine, le train que nous attendions. Car, nous l'avons déjà dit, ce chemin de fer n'avait qu'une voie. Le croisement des trains, réglé très sévèrement, s'effectuait selon les heures des rencontres devant des gares déterminées.

De grandes précautions avaient été prises, de tout temps, pour éviter les malheurs. Même, les gens experts en ces matières affirmaient que toute surprise était improbable, la ligne se trouvant munie d'un appareil extrêmement ingénieux à l'aide duquel chaque chef de gare signale à son collègue le plus voisin, le départ d'un convoi et est averti lui-même automatiquement, que la route est libre. Quand un obstacle existe ou que les rails sont occupés entre les deux gares, l'appareil cesse de fonctionner.

Bref, tout cela est si bien calculé que jamais on n'aurait rien à craindre si l'humaine cervelle dont on ne peut se passer d'une manière absolue, était aussi parfaite que les instruments créés par elle, si l'on pouvait compter sur l'inventeur autant que sur l'invention. Étrange sujet de réflexions sur l'esprit et la matière.

Mais on entendait le bruit sourd et répété des portières que fermaient, avec une hâte régulière, le conducteur et un homme d'équipe. On empilait dans le fourgon les derniers bagages. M. Latour, son sifflet d'argent à la main, semblait pensif. Dans sa cervelle fourbue, un vague instinct lui disait qu'il oubliait quelque chose. Et comme on le fatiguait encore de questions, il quitta la place pour reprendre possession de soi-même en se dirigeant vers le mécanicien qui lui dit :

« Eh ! bien, monsieur, nous ne partons donc pas ? »

M. Latour jeta autour de lui un regard inquiet pour s'assurer que tout était en ordre, puis il approcha le sifflet de ses lèvres. Un son aigu, roulant, monta dans l'air. La locomotive répondit à ce signal en sifflant elle-même. La corne du garde-barrière proféra sa note plaintive et pfff ! pfff ! pfff ! le train s'ébranla ; il partait, il était parti.

Mais la dernière voiture n'avait pas dépassé l'aiguille de descente qu'une lumière se fit dans la tête du chef de gare. Brusquement il devint livide.

« Papa, papa, qu'as-tu ? » demanda Marguerite.

M. Latour ne répondit pas. Il chancelait, sous une telle émotion, qu'il n'avait pas entendu les paroles de sa fille. Un de ses employés passait à sa portée. Il l'arrêta violemment par le bras et, avec des yeux effrayants, hachant ses mots :

« C'est vous, Renault, qui avez signalé le train 211 ? demanda-t-il. »

— Non monsieur, répondit l'homme. »

Le chef de gare à cette réponse sentit une piqure aiguë à la racine de chacun de ses cheveux.

« Alors, c'est vous, Brémont ? »

— Non monsieur. »

Une sueur éclata sur toute la face du pauvre homme. Deux ou trois personnes inquiètes le suivaient, l'écoutaient.

« Joseph, c'est donc vous qui avez signalé à la gare de Laroque le train 211 ? »

La même réponse tomba comme un coup de massue, sur le chef de gare : « Non monsieur ». Personne n'avait signalé le 211. Lui non plus. Il venait de s'en souvenir. Et le train était parti.

« Mais alors, dit tout haut une des personnes qui avaient écouté les questions de M. Latour, les deux trains vont se rencontrer ! »

Ce propos fut entendu par trois ou quatre voisins. On le répéta. Et il courut dans la foule avec la rapidité cruelle des nouvelles désastreuses.

Le chef de gare n'y voyait plus et restait là debout, sans idée, pétrifié. Marguerite poussa un cri fou ; quelques optimistes, il y en a partout, prétendaient que la chose était invraisemblable.

« Il faudrait, pour cela, que les deux trains, disaient-ils, fussent partis à la même minute, à la même seconde des deux stations voisines. Et puis le chef de gare de Laroque ne peut pas avoir oublié de signaler son train en même temps que celui de Carlemont. Ce serait un comble. D'ailleurs les gardes-barrières et les autres employés de la voie... »

Cette démonstration rassurante fut coupée par un cri : « Le train de Laroque est en route, voyez, voyez !!! »

Dans toutes les poitrines il y eut une contraction douloureuse, étouffante.

« Il faut faire quelque chose, il faut faire quelque chose, répétait d'une voix saccadée un jeune homme dont les nerfs souffraient

déjà d'un commencement de crise. Le train qui part d'ici n'est qu'à deux cents mètres. Il faut crier. Le mécanicien ou le chauffeur nous entendront peut-être. »

Ce fut comme un tas de poudre qui s'enflamme, tout le monde comprit. Une clameur effrayante s'éleva, se répandit, alla porter l'effroi sur les hauteurs et jusqu'aux horizons du lac. On levait les cannes, les ombrelles, on les agitait follement en poussant de nouveaux cris aigus, maladifs, terribles.

Au milieu de cette foule éternelle le chef de gare, immobile, comme changé en statue, regardait devant lui sans rien voir. La peau de sa face était verdâtre. Et pourtant quelqu'un

était plus pâle que lui, sa fille. Elle murmurait machinalement : « Georges ! Georges est dans le train. Il est perdu. Papa, Georges... »

Puis elle allait sur le quai, s'élançait au-devant de tous les autres spectateurs, ébauchait des gestes d'inconsciente, mêlait ses cris à ceux de la foule et tombait dans un morne accablement sans cependant pouvoir détacher ses yeux de la locomotive et des voitures qui allaient lui tuer son fiancé.

Le train 211 continuait sa marche. La voie décrivait sur la rive du lac une courbe s'infléchissant à droite. En sorte que l'on suivait, sans s'y appliquer, les péripéties du drame. Venant de



Laroque, l'autre convoi s'avancait. De temps à autre ils disparaissaient l'un et l'autre dans des tranchées. Et c'étaient précisément cette courbe et ces tranchées qui les empêchaient de se voir. La fumée blanche de chaque cheminée s'élançait dans l'air avec la même régularité empressée. On sentait que les mécaniciens marchaient à la mort, sans se douter, l'âme tranquille. Et c'étaient les spectateurs de la gare de Carlemont qui enduraient une souffrance, une torture sans nom.

Ils assistaient, impuissants, à la course tragique de ces deux monstres allant se briser l'un contre l'autre, et en dépit de ce qu'ils pouvaient imaginer, dire, faire, rien n'empêcherait la catastrophe.

Cependant il n'y avait là ni tunnel, ni talus extraordinairement élevé.

« Comment se fait-il qu'ils ne se voient pas ? se demandait-on.

— Ah ! l'on dirait que l'un des trains a renversé sa vapeur.

— Non, non, vous vous trompez. »

Et, en effet, ils marchaient toujours. Les voyageurs de Carlemont étaient la proie d'une angoisse abominable, angoisse que venait affaiblir ou éteindre à chaque seconde une lueur d'espérance. A cette distance, les locomotives semblaient marcher avec lenteur et l'on en concluait qu'elles ralentissaient, qu'elles allaient s'arrêter.

Mais non. Les mécaniciens, les chauffeurs, les personnes des deux convois en marche étaient aveugles comme leurs machines.

Dans les compartiments, on riait, on faisait des projets, on pensait à ses enfants, à sa mère, à l'avenir. Georges brûlait d'être rendu. Il s'impatientait de la lenteur du train.

Et avec une implacable régularité, séparées par un pli de ter-

rain de cent et quelques mètres seulement, les deux machines continuaient à s'avancer. La foule de la gare était devenue silencieuse. Elle se figeait dans l'horreur de la catastrophe inévitable.

« Ils ne se verront donc pas ? » dit une femme qui traduisait ainsi la pensée de tout le monde.

M. Latour semblait figé dans son immobilité de granit. Il ne remuait ni une main, ni une lèvre, ni une paupière. Il regardait. Toute sa vie restait concentrée dans ses yeux.

On pouvait voir maintenant les deux convois se diriger à toute vapeur l'un contre l'autre. Et c'était long tout de même à se produire, cette rencontre que tout le monde redoutait si effroyablement. Le temps, dans des circonstances pareilles, se subdivise en parcelles infinitésimales et qui durent cependant une longueur appréciable, une longueur encore divisible.

Marguerite debout, les cheveux à moitié dénoués, tant elle avait mis de violence à se prendre la tête à deux mains pour s'assurer qu'elle ne subissait pas un indicible cauchemar, criait maintenant : « Perdu ! Il est perdu ! mon Dieu ! »

Elle se tordait les bras, on la voyait prête à s'élançer pour obéir à quelque espoir insensé de rejoindre le train et de sauver Georges, car elle ne pensait qu'à Georges. Ni la situation de son père anéantie, ni les existences nombreuses qui allaient être brisées ne la préoccupaient, ne la touchaient. Est-ce qu'elle y songeait ? Georges, celui qu'elle aimait ardemment, dont l'avant-veille encore elle ne comptait plus être la femme, Georges allait mourir au moment où tous les obstacles étaient aplanis.

Et c'était elle qui, vingt-quatre heures auparavant, lui envoyait une dépêche, le priait de venir !

Une illusion lui vint à l'esprit : « S'il avait manqué le train ! Si quelque obstacle... »

Elle n'osa pas achever. Un obstacle ? Lequel ? Il l'aimait trop pour retarder son départ d'une seconde. Il était là, sûrement. Il lui semblait qu'elle le voyait. Et il allait mourir. Ah ! pour le coup, elle eut un mouvement de révolte, frappa du pied violemment.

« Et rien, rien, je ne puis rien. Je suis là, je le vois qui va périr et ma voix est trop faible, mon bras est trop court, ma volonté reste inutile. Quel supplice ! J'en mourrai aussi ! »

Ce qu'elle disait, dans les affres du désespoir, les quatre cents spectateurs le pensaient également. Il faut avoir subi semblable effroi pour se faire l'idée de ce qu'éprouvaient les cerveaux des spectateurs éternés. On haletait. Des gens criaient brusquement, un jeune homme tomba sur le trottoir dans une attaque d'épilepsie. Et les crises de nerfs gagnaient de proche en proche. Ceux qui résistaient demeuraient cloués au sol, le regard et le geste tendus vers la partie de la voie où le dénouement allait se produire.

Quatre-vingts mètres à peine, dans une courbe, séparaient les deux trains. Et l'on se demandait encore comment ils ne s'apercevaient pas. Quatre-vingts mètres ! Et le temps de le penser, ils n'étaient plus qu'à soixante l'un de l'autre. Cinquante maintenant. Ils se précipitaient. Personne, à cette minute, ne trouvait plus qu'ils marchassent lentement. La distance diminuait de seconde en seconde. C'était horrible.

La poitrine des spectateurs, écrasée sous les doigts de fer de l'angoisse, se rétrécissait à chaque tour de roue. Ceux même qui n'avaient dans les trains ni un ami ni un parent, souffraient comme pour mourir. Que devait donc endurer la pauvre Marguerite ? Sa vie était en jeu, plus que sa vie, celle de son bien-aimé ! C'était son cœur qui allait être écrasé par le choc des deux machines. Elle fit encore quelques pas en avant, comme pour mieux goûter l'accomplissement de son horrible destinée, les yeux hagards, la bouche tordue, les mains et les lèvres tremblantes, les cheveux dénoués.

Un cri de joie retentit au milieu de la foule.

« Ils se sont vus. Le train de Laroque a renversé sa vapeur : voyez, il ne fait plus de fumée. »

— Mais l'autre ! l'autre ! répond quelqu'un. Ah ! »

Le plus mortel des frémissements passe sur la foule. Les femmes détournent la tête. Un cri aigu, ce cri qu'on doit entendre dans les villes prises d'assaut et livrées au pillage, retentit. C'est Marguerite qui l'a poussé. Un bruit sec, semblable à quelque coup de canon étouffé, se fait entendre. Le choc a eu lieu. Les deux monstres de fer se sont dressés, furibonds, s'embrassent, s'escaladent l'un l'autre, semblent vouloir monter à des hauteurs invraisemblables et retombent au milieu d'une vapeur brûlante qui enveloppe tout. Des wagons s'effondrent à droite, au bas d'un talus, et se disloquent. D'autres sautent sur les roches et l'on devine de loin un brisement horrible...

Le chef de gare n'ayant pas la force de faire un pas s'affaisse dans une attitude de vaincu. Les spectateurs affolés courent au hasard. Sur le lac toutes les barques se dirigent à force de rames vers le théâtre du désastre. Deux wagons sont tombés dans l'eau.

Marguerite, sans savoir ce qu'elle fait, est partie en courant. Quoi ! Il y a six ou sept cents mètres à faire pour savoir ! car l'espérance brille encore comme une lueur dans son cœur écrasé.

« Il y a des voitures intactes, » a-t-on murmuré à ses côtés.

Elle vole sur le ballast qui lui tord les chevilles, trébuchant à chaque pas. Jamais, en d'autres circonstances, elle n'aurait eu la force de tenter une pareille course ; mais elle ne s'aperçoit de rien, pas même qu'elle tombe deux ou trois fois. Toujours plus vite, les pieds meurtris, les genoux écorchés, elle va, elle va... Des hommes, des jeunes gens, mus par un sentiment de charité, ont pris le même chemin pour porter secours aux blessés, aux survivants, s'il y en a ; mais aucun ne peut la rejoindre.

Oh ! ces six cents mètres ! Comment dire à quel point ils furent longs, longs, longs, quoiqu'elle n'eût pas ralenti une seconde son élan. Quel supplice ! on ne se doute pas, non, il est impossible de se douter de la division des secondes en centièmes sans fin, dans de pareils moments.

Elle arrive pourtant, sans respiration, sans voix. Le spectacle qu'elle attendait n'était rien auprès de celui qui la frappe. C'est un chaos. L'une des machines a éventré l'autre. Le tender et cinq ou six voitures de chaque côté ne forment plus qu'un impénétrable fouillis. Le sol est labouré à des profondeurs inouïes. Une moitié de wagon est sur son toit, deux roues en l'air. Au milieu de cet enchevêtrement inextricable retentissent des hurlements de douleur, des appels désespérés, des sanglots et aussi des plaintes sortent, éteintes, de poitrines brisées.

Horrible ! mille fois horrible. Marguerite se dit : « Georges est là parmi les victimes, parmi ceux qui endurent ce martyre. »

Elle court encore, cherche à voir, tourne autour de cette mêlée de choses et d'hommes et appelle : « Georges ! »

D'autres personnes arrivent, on organise les premiers secours.

« Georges ! Georges ! » Elle tombe à genoux, commence une prière, se relève énergique, violente et appelle plus fort. On la regarde avec une infinie pitié. Nul ne doute qu'elle ait perdu celui qu'elle aime... Elle a parcouru ce champ de bataille, elle en a fait le

tour. Pas une voix n'a répondu à ses appels. « Georges ! » Alors elle court aux voitures restées intactes, ouvre les portières, regarde : vides ! Eh ! certainement, vides ! Il faut être dans l'état où l'a mise son angoisse pour ne pas se dire que nul n'a eu envie de rester là. C'est fini.

Mais, là-bas, on retire déjà un corps des décombres.

« Il n'est pas mort ! » dit une voix.

Marguerite s'élance, écarte la foule avec l'autorité du malheur et regarde. Ce n'est pas lui. Elle retombe dans sa nuit. Le cœur lui bat abominablement. Vers les tempes le sang afflue, l'étourdit. Elle va tomber. Mais non, un effort lui rend l'équilibre. Elle entend des hommes d'équipe qui disent : « Il faudra vingt-quatre heures pour dégager les blessés qui sont là-dessous. »

Vingt-quatre heures ! pense-t-elle. Dans sa démenche elle veut faire mentir l'ouvrier. De ses mains, de ses faibles mains elle arrache des barres de fer qui cèdent d'abord, résistent ensuite et lui prouvent sa débilité. Il faut qu'elle accepte le malheur. On veut l'entraîner. Elle résiste. Un homme considérable du pays ordonne qu'on l'emporte. Mais elle supplie, elle éclate en sanglots. Elle va se faire traîner, quand tout à coup elle cesse de se défendre. Dans une immobilité complète, elle regarde devant elle et tend l'oreille.

Puis d'un seul effort elle s'arrache des mains qui la retenaient et fait deux pas en avant :

« Georges ! » crie-t-elle pour la centième fois, mais joyeusement, à cette heure.

Un jeune homme, aussi beau qu'elle était belle, descendait un sentier, l'haleine perdue. C'était son fiancé revenant déjà de la



gare où il avait couru d'abord pour la rassurer. Marguerite devint plus pâle encore, eut un sourire, tendit les deux mains. Ils allaient tomber dans les bras l'un de l'autre quand la pauvre enfant, assez forte tout à l'heure pour supporter sa douleur de damnée, n'eut pas la poitrine assez vaste ni le cerveau assez grand pour contenir la joie dont tout son être fut rempli brusquement.

« Dieu soit... » murmura-t-elle d'une voix étouffée sans pouvoir achever.

Et, prenant sa poitrine à deux mains, elle poussa un profond soupir et tomba inerte dans les bras de celui qu'elle avait tant aimé.

Georges poussa un cri.

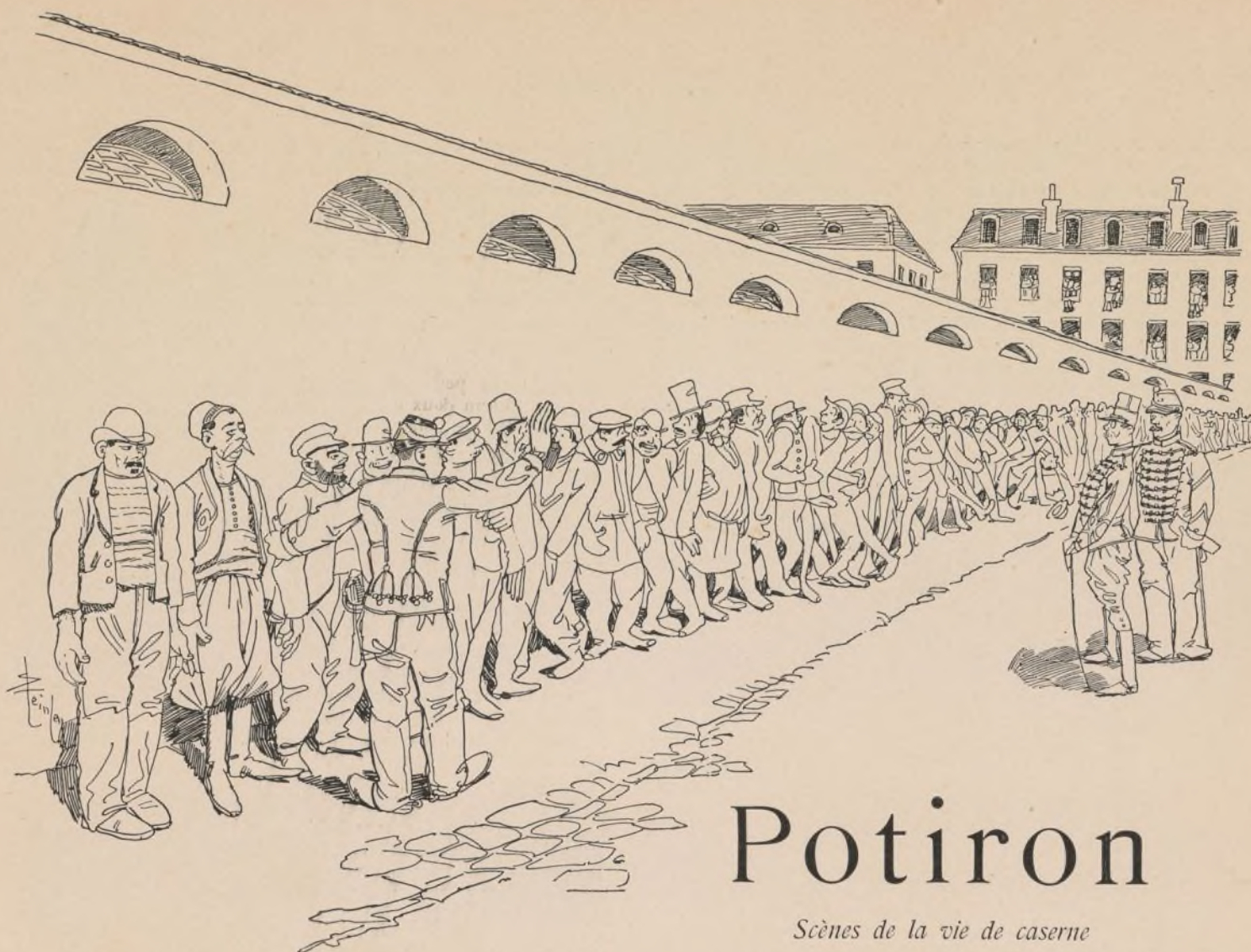
« Morte ! »

Et il restait stupide dans son incommensurable désespoir, quand les lèvres décolorées de Marguerite s'agitèrent doucement. Et elle eut un sourire avant même que de rouvrir les yeux.

La joie n'avait pas pu la tuer plus que la douleur.

CAMILLE DEBANS.

(Illustrations de S. Rejchan).



Potiron

Scènes de la vie de caserne

PAR GEORGES COURTELINE

Au coup de midi, l'officier de semaine Mousseret, — un petit, tout petit sous-lieutenant sorti quelques mois auparavant de l'école, — donna ordre de faire rassembler. Il dit qu'on allait procéder à l'appel des réservistes, et que les retardataires écoperaient de quatre jours. Sur quoi le trompette de garde qui, de loin, guettait un signal, porta l'instrument à la bouche, et par trois fois, dans trois directions différentes, lança la sonnerie au pansage :



Chassé par les sous-officiers, le troupeau des vingt-huit jours remonta la cour du quartier ruisselante de soleil et se vint adosser aux murs des écuries en lignée interminable et bariolée : méli-mélo de toutes les castes et de toutes les armes, salade de jaquettes crasseuses et de blouses pâlies au lavage, faisant ressortir l'azur délicat d'un dolman, l'éclat d'une haute ceinture de spahi égarée là-dedans, sans que l'on sût pourquoi. Ces gens se poussaient du coude, ricanèrent, — d'un rire niais de pauvres diables qui font contre fortune bon cœur et affectent de se trouver drôles, — tandis qu'aux fenêtres de la caserne, des centaines d'autres figures riaient aussi, des têtes que coiffaient la tache brune d'un képi ou le gris souris bordé bleu du léger callot d'intérieur.

« Appuyez à droite, appuyez ! hurlait le sous-officier de semaine. Le sept, le huit, le neuf, le dix, le onze et le douze, en arrière ! Et toute la bande, là-bas, demandez-moi ce qu'ils fabriquent. Voulez-vous appuyer, tonnerre ! Encore ! Encore, donc !... Pompiers, va ! — Là ! c'est bien ! Assez ! ne bougez plus. »

Il s'élança, vint prendre la tête du rang dont il vérifia, l'œil

oblique, l'alignement irréprochable. Côte à côte, sans une parole, Mousseret et le fourrier du dépôt attendaient.

« Fixe ! » cria le maréchal des logis.

L'appel commença. Deux minutes, ce fut une kyrielle de noms fleurant tous les fumets de France :

« Lecardonnet !... Pied !... Vidaline !... Laboulbène !... Mayeux !... Van der Straat !... Simon !... Boutique !... Fontbougade !... de la Bergerie !... Sinoquet !... » Et les : « Présent !... sent !... sent ! Présent ! » se succédaient sans interruption, crépitaient comme une fusillade. Le beau temps tournait à l'orage ; par instant des nuages glissaient devant le soleil, projetés sur le sol en ondes galopantes. Des croisées ouvertes au vent, tout un train-train de vie active s'échappait, le bruit des lourds sabots trainés par les planchers, l'âpre grincement du chiendent sur les cuirs encroûtés de boue, mêlés à une voix lamentable qui sanglotait la Patrouille allemande, là-haut, sous la chute des combles :

De leurs soldats, la patrouille s'avance ;
Écoutez le bruit de ses pas ;
Pauvres proscrits, chantez, chantez plus bas,
Si vous voulez chanter la France.

« Potiron ! » appela le fourrier.

Personne, cette fois, ne répondit. Simplement, sur toutes les bouches, un rire contenu grimaça, tant l'étrangeté du nom éveillait de gaieté.

« Potiron ! »

Même silence.

Mousseret intervint.



« Eh bien ? il n'est pas ici, Potiron ? — Non ? — Potiron !... Pas de Potiron ? C'est bien vu ? C'est bien entendu ? Adjugé ! »
 Et au fourrier, à mi-voix :
 « Portez manquant.
 — Bien, mon lieutenant. »
 Il ajouta :
 « Avec quatre jours de prison à la clé, bien entendu.
 — Naturellement. »

L'appel achevé, le sous-officier de semaine rétrograda de quelques pas. Il commanda : « Par file à droite... droite ! » et les vingt-huit jours, toujours flanqués de Mousseret, furent dirigés sur l'habillement, puis répartis par chambrées.

Or, au quatrième peloton on achevait de s'organiser, quand la porte, heurtée d'un coup de genou, céda, encadrant maintenant



une espèce d'athlète que coiffait une casquette de loutre, et que revêtait, à mi-hanches, le bourgeron flottant, quadrillé blanc et rose, des garçons bouchers-étaliers. De la même voix assurée et sonore dont il eût annoncé : « Sept cents grammes d'aloyau ! » cet homme demanda :

« C'est ici que je compte ? »

Justement, le brigadier Bourre, qui commandait la chambrée en sa qualité de « plus ancien », se taillait une tartine de pain, la boule-de-son entrée dans le défaut de l'épaule, avec l'air d'y jouer du violon au fil luisant de son couteau.

Il s'ébahit :

« Je l'sais t'y moi ! — En v'là une façon d'entrer ! — Qui c'est que vous êtes, d'abord ? »

L'autre se nomma :

« Potiron. »

On hurla. Mais le personnage ne s'en formalisa en aucune manière. Au contraire, il parut ravi de son effet ; ses épaules, soulevées par le rire, se voûtèrent en dos de bossu, en même temps qu'une grosse rigolade silencieuse épanouissait sa face de bon diable ingénu. Evidemment, il n'eût pas échangé contre six mille livres de rentes la joie de s'appeler Potiron.

« Ah ! c'est vous qui êtes Potiron, reprit Bourre conquis à tant de belle humeur ; eh ben, mon vieux, j'peux rien vous dire. A c'theure ici, faudrait q'vous alliez trouver l'chef, y a que lui qui vous renseignera. Et puis, aut' chose : vous n'y coupez pas de quat' jours. »

« Comment, j'y coupe pas de quat' jours ! »

— Non mon vieux ; et à faire en rabiote, bien sûr.

— Ah ! là là, sussurra dédaigneusement Potiron. Si y a jamais q'ces quat' jours-là pour me tomber su' l'coin de l'œil, j' suis pas prêt d'attraper un com-père-loriot. »

Le brigadier haussa l'épaule :

« Taisez-vous donc ; d' l'épate, tout ça. »

— De l'épate ?

— Pour sûr, de l'épate ! Vous avez ramassé quatre jours de prison pour avoir manqué à l'appel, vous ferez vos quat' jours de prison et ça fera la rue Michel. A quoi ça sert de faire le faraud quand c'est qu'y a un ordre de l'officier de semaine ? »

Du coup, l'homme à la casquette de loutre resta muet. Seulement il se giffa la cuisse, et la main soudainement dressée, la paume dehors, en dit plus qu'un réquisitoire sur le cas que lui, Potiron, faisait de l'officier de semaine. Il défia :

« Trente-deux jours à tirer au lieu de vingt-huit ? Des patates ! »



« Ça ne va pas avec bibi, ces comptes-là. Salut ! J'vas causer au chef. »

Et ayant dit, il disparut.

On riait encore, qu'une voix déjà criait :

« Fixe ! »

Mousseret à son tour venait d'entrer, et, le nez au vent, il furetait, fouillait les lointains de la chambre.

« Bé !... est ici, l'illustre Potiron ? »

C'était un petit être tout nerfs, au visage couleur de vin doux et travaillé de tics continuels, à la moustache blondâtre et molle, moussant mal sur un champ de dardres enflammées. En l'ampleur disproportionnée de son képi il enfonçait jusqu'aux paupières, et sa culotte en flanc de soufflet zigzaguait à ce point sur ses cuisses, qu'on l'eût pu croire pantalonné de la défroque d'une girafe. Les hommes, pris à l'improviste, avaient rectifié la position sur place. Ils demeuraient l'œil sans regard, les bras tombés le long du corps et les talons sur la même ligne, attendant un ordre de repos qui persistait à ne pas venir.

Bourre prit la parole.

« Mon lieutenant, le réserviste Potiron sort d'ici à la minute même. »

— Au diable ! s'exclama Mousseret. Et qu'est-il devenu, ce pierrot-là ?

— Il est au bureau, mon lieutenant.

— Ah ! bon. »

Tout de suite il tourna bride. Sur son dos, soutaché d'élégantes fusées noires, la porte, ramenée, claqua. En vingt pas il fut chez le chef, homme de bien, qui, pour le quart d'heure, mettait à jour les livrets matricules, imputant des carreaux cassés et des bouchons de fusil perdus au compte des cavaliers partis en



permission ou en congé de convalescence. Ayant su de quoi s'agissait, il s'empressa, fit l'homme du monde, donna la comédie d'une contrariété de bon goût :

— Vraiment, mon lieutenant, désolé !... Potiron, vous dites ? un boucher ? Il sort d'ici. Est-ce bête ! Si j'avais pu prévoir... »

Mousseret l'interrompit.

« Enfin où est-il ? »

— A l'habillement, mon lieutenant. Il est allé se faire équiper.

— Merci. »

L'officier reprit sa course, gagna le magasin dont il franchit le seuil. Le malheur est qu'au même instant Potiron en sortait par la porte opposée. De nouveau il se dut rabattre sur la chambre, mais Potiron l'avait traversée comme une flèche, le temps de déposer ses hardes sur son lit. Maintenant il était chez le barbier, ainsi que Bourre le donna à entendre ; et le fait est qu'il eût été chez le barbier s'il n'eût déjà cessé d'y être lorsque le sous-lieutenant survint pour l'y rejoindre.

« Ah ! ça, fit alors celui-ci, les bras jetés sur la poitrine, est-ce que je vais passer ma journée à courir après cette brute ? Ce serait un peu raide, par exemple ! »

Raïde ou non, il en fut cependant ainsi, une fatalité inouïe mais opiniâtre, s'entêtant à amener le soldat sur un certain point de la caserne, tandis que l'officier le cherchait sur un autre. Et le plus joli de l'affaire fut que Potiron manqua à l'appel du soir comme il avait manqué à l'appel de midi. Mon Dieu oui ; le gaillard, délicat sur sa bouche et dédaigneux de la gamelle, s'en était tranquillement allé dîner dehors, puis s'était attardé chez un marchand de vin, à regarder jouer le zanzibar. Si bien que Mousseret éclata, son exaspération réveillée d'un coup de fouet, quand,

passant la visite des chambres et posant cette question bien simple : « Voilà un lit vide, qui l'occupe ? » Bourre, qui proté-



geait de ses doigts la flamme couchée de la chandelle, répondit impassiblement : « Le réserviste Potiron. »

— Potiron ! Encore Potiron ! Toujours Potiron ! cria-t-il. Ce n'est pas possible à la fin, ce client-là se paye notre figure à tous ! »

Il écumait. Sur ses talons, le sous-officier de semaine, le billet d'appel à la main, avait fait halte et ne soufflait mot. Ce fut lui qui paya la sauce :



« C'est comme vous ! Que fichez-vous là, à me regarder comme une huitre ? Vous allez me faire le plaisir de cavalier au corps de garde dire qu'on me coffre Potiron sitôt son retour au quartier ! Tout de suite, vous entendez bien. Illico ! à l'œil ! de pied ferme ! »

Et il trépinait, virait de bord, lâchait son monocle qu'il ratrapait au vol pour le revisser aussitôt sous l'orbite. Ses « Ah ! non. Ah ! non ! Ah ! bien non ! » étaient ceux de Baron dans la *Femme à Papa*, atterré « qu'un misérable cochon pût avoir raison à lui seul contre toute la faculté de médecine. »

Tout ceci n'empêcha nullement Potiron de réintégrer la chambre un coup que Mousseret n'y fut plus.

Il était gai comme un pinson et gris comme une petite caille ; charmant d'ailleurs, ayant passé par la cantine d'où il rapportait un litre de cognac et une salade toute préparée dans une bassine en fer-blanc.

Il entra et dit : « Y a du bon. »

Ce fut une stupeur. Hors des lits, des bustes dépoitraillés se dressèrent.

« Ah !... Potiron ! »

Lui ricanait, jouissait de l'étonnement général. Il conta qu'il avait coupé à la prison en se portant nouveau-malade ; après quoi, équitable et parcimonieux, il commença de répartir la salade : deux pincées qu'il puisait à même la bassine, à la fourchette du père Adam, puis déposait au fond des quarts maintenus entre les genoux. Le litre de cognac, tendu à bout de bras, circulait de couchette en couchette, et l'agonie d'un bout de chandelle qui s'achevait d'user sur la table, collé d'une larme de suif, promenait le long des murs des ombres fantastiques.

Potiron, le souper terminé, dit qu'il allait faire des tours.

Il enleva donc son dolman, apparut pantalonné de rouge jusqu'aux aisselles, avec des bretelles d'ordonnance qui pénétraient comme dans du beurre en l'épaisseur de son tricot, et se mit en devoir d'escalader la planche à pain. Malheureusement cette tentative ne fut couronnée d'aucun succès. Une minute on le vit, les yeux hors de la tête, se roidir sur les avant-bras, tâchant à amener son menton jusqu'à ses phalanges contractées... Ce fut tout ; ses mains vernies d'huile glissèrent, et il s'effondra bruyamment sur la table, écrasant la chandelle de son dos de colosse.

Instantanément, tombée à une obscurité profonde, la chambre s'emplit de clameurs, de hurlements farouches, de sifflets suraigus : un charivari assourdissant que Potiron s'efforçait de dominer, répétant qu'il n'y avait pas d'erreur, qu'il cherchait des allumettes et que le rétablissement n'était pas son fort, — aveu désormais superflu. Des vociférations se heurtaient dans la nuit, en même temps, que, par le plancher, galopaient d'inquiétants pieds nus. Un *bleu* eut son lit chahuté : on entendit sa chute brutale et le commencement de ses protestations qu'étouffa aussitôt l'épaisseur des paillasses ; un autre se mit à beugler, ayant reçu en plein visage une gamelle qu'un bras anonyme venait de lancer à la volée.

A la fin, tout de même, une étincelle bleuâtre piqua l'épaisseur des ténèbres. La chambre réapparut, devenue telle qu'un champ de carnage, à croire qu'une armée de barbares l'avait parcourue sabre au poing, jonchée de lits effondrés, de feuilles de salade, de tessons de bouteille. Des ombres, au loin, se hâtaient, replongeaient sous les couvertures comme des grenouilles épeurées. Potiron, point découragé, acharné à faire montre de ses petits talents, insistait, braillait à tue-tête qu'on allait voir ce que l'on allait voir. Et tour à tour il fit le manchot, puis le cul-de-jatte : le derrière par terre, le pied droit ramené sur la rotule gauche et le pied gauche ramené sur la rotule droite (exercice dédié aux dames). Bourre, qui s'était absenté un quart d'heure, le surprit dans cette position.

« Hein ! quoi ! » cria-t-il effaré ; en v'là un qui fait l'comédien à présent ! Voulez-vous bien aller vous recoucher tout de suite ! Vous aurez deux jours salle' police, et avec un petit motif qui ne sera pas à la mie de pain, je vous en flanque mon billet ! »

Puis, l'œil mi-clos, la lippe tendue :

« Ah ça mais... ah ça mais... ah ça mais... »

Il cherchait. Sûr, le personnage ne lui était pas inconnu. Soudain il tressauta :

« Eh ! c'est Potiron, nom d'une trousse ! Hében elle est bonne, celle-là ! Pourquoi q'vous n'êtes pas à la boîte ? »

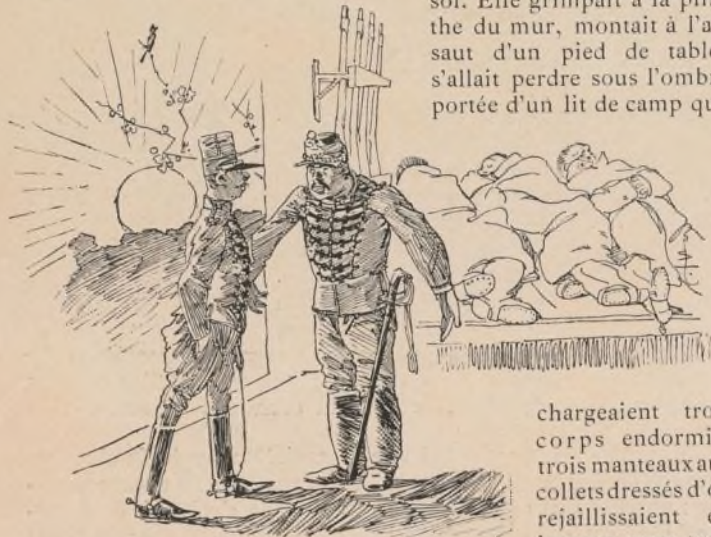


Congestionné, suant par tous les pores du visage la joie de vivre et l'orgueil des santés débordantes :
« Je suis malade, » dit négligemment Potiron.

Le premier soin de Mousseret, en arrivant au quartier le lendemain, fut de passer au corps de garde prendre des nouvelles de son homme.

« Eh ben ? Potiron ? »

Cinq heures venaient de sonner. Par la croisée du poste ouverte sur la grand' route, une aube de printemps entra, rose et tiède ; la douceur infinie des journées qui s'éveillent et qui promettent d'être belles. Une rousseur de soleil indécis cuivrait le sol. Elle grimpait à la plinthe du mur, montait à l'assaut d'un pied de table, s'allait perdre sous l'ombre portée d'un lit de camp que



chargeaient trois corps endormis. trois manteaux aux collets dressés d'où rejaillissaient en brosses rases trois

crânes tondus à l'ordonnance. Seul, le sous-officier veillait, bouquinant les loques graisseuses d'un roman cent fois lu et relu déjà, et que, de temps immémoriaux, une garde repassait à l'autre.

A l'entrée de Mousseret il se leva, prit la position militaire : « Potiron, mon lieutenant, est rentré à neuf heures.

— Ah ! ah ! — Et il est sous clé, j'aime à croire ?

— Non, mon lieutenant.

— Comment, non ! »

Le maréchal des logis eut le geste qui n'en peut mais : « Potiron s'était porté malade, et dame !... » Cela suffit. Mousseret fit demi-tour. D'une traite il fila sur la chambre, que du reste il trouva vide, les hommes étant à la corvée. Pourtant, un élève trompette exempt de service, qui fourbissait au tripoli le pavillon de son instrument, donna un renseignement précieux : « Potiron ? Il est aux cabinets, mon lieutenant.

— C'est bon, dit Mousseret, je vais l'attendre. »

Il était fixé. C'était la plaisanterie de la veille qui recommençait.

Il ravala un sourd juron, vint se camper au seuil de la porte qu'il barra de ses jambes ouvertes. Cinq minutes s'écoulèrent, puis dix, puis dix autres. Rien ne venait ; il attendait toujours, muet, cinglant du bout de sa cravache la double

bande azur de la culotte de cheval. Tout rageait en lui, tout depuis le bout de son nez sillonné de soubresauts nerveux, jusqu'à la pointe aiguë de sa botte !

« Chameau ! »

murmura-t-il.

Et comme, à ce moment, le brigadier des ordinaires passait près de lui, la main en coquille sur l'oreille, il le héla, lui jeta une question au vol :

« Pas vu Potiron, Misaupoint ?

— A la cantine ! » dit le soldat.

Ils venaient de prendre un marc ensemble.

A la cantine ?... Malade et puni de prison, le drôle buvait à la cantine ?...

L'officier, déjà, y était ! Mais Potiron, lui, n'y était plus ; passé chez le casernier acheter un savon, puis, de là, à l'habillement réclamer un pompon qu'il n'avait pas touché, puis aux cuisines carotter un potage, puis, — car le trompette de garde appelait les malades au trot, — à la visite du médecin. Là, à vrai dire, il ne prit pas racine ; en deux temps il fut expédié :

« Ouvrez la bouche, tirez la langue, voyons ce pouls. Très bien, vous êtes un fricoteur ; vous aurez deux jours de prison.

— Mais major...

— Non, pardon, fichez-moi donc le camp. »

Il sortit....

« Potiron est là ? » demanda Mousseret qui entra.

Le médecin avait fait demi-tour sur sa chaise :

« Tiens, Mousseret ! Comment va, mon bon ? C'est Potiron que vous cherchez ? Il sort d'ici. Courez vite, vous le rattraperez à deux pas.

— Je vous remercie, dit le sous-lieutenant, je sors d'en prendre ! »

Il n'insistait plus. Il en avait assez. Tranquillement il alla au poste, fit sonner aux brigadiers et aux maréchaux des logis, leur enjoignant d'avoir à se saisir du réserviste Potiron en quelque lieu qu'ils le trouvassent. A la malle, Potiron ! Hors la loi, Potiron ! Pas d'explications, rien du tout ! Si Potiron n'était bouclé dans un quart d'heure, tout le clan des gradés coucherait à la boîte. Et allez donc !

Dans ces conditions, la lutte devenait impossible ; il n'était plus de fatalité ni de dieu des bons fricoteurs, comme disait le médecin major, qui pût sauvegarder Potiron. En effet, cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que le sous-lieutenant lui-même était sonné au corps de garde.

Il accourut.

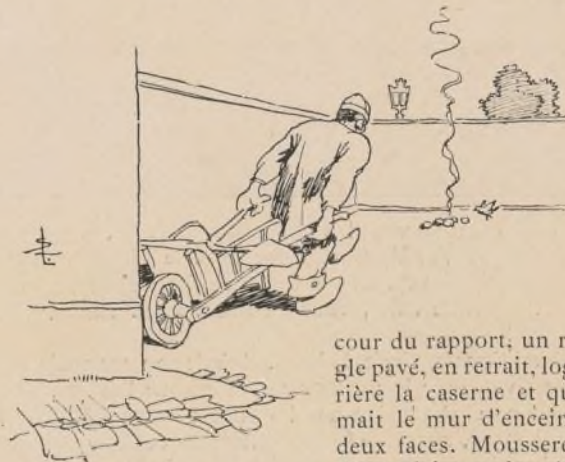
« Nous le tenons, dit le maréchal des logis.

— Parfait. »

Il soufflait bruyamment. Il demanda :

« Vous l'avez fourré en cellule ? »

En cellule ? Non. La brouette au dos, la pelle à fumier en travers, on l'avait envoyé enlever le crottin dans la petite



cour du rapport, un rectangle pavé, en retrait, logé derrière la caserne et que fermait le mur d'enceinte sur deux faces. Mousseret n'en demandait pas plus. Allègre,

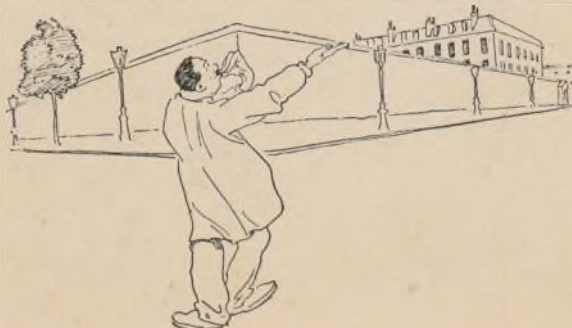
sifflotant, la cigarette au bec, il gagna la cour du rapport ; il y vit une brouette, une pelle et un pâté de crottin qui fumait au soleil, mais de Potiron aucunement ; le joyeux Potiron s'était donné de l'air après avoir enlevé sa blouse, fourré son callot dans sa poche et rabattu sur ses sabots les replis de son pantalon de prisonnier. Mousseret tempéta, hurla, consigna le quartier d'office, jusqu'à la gauche ; peine perdue ! les journées succédèrent aux journées, les semaines croulèrent sous les semaines : jamais plus on n'ouït parler de Potiron au 51^e régiment de chasseurs à cheval.

Et ainsi se réalisa le mot de cet homme vraiment distingué :

« Trente-deux jours à tirer au lieu de vingt-huit ? Des patates ! Ça ne va pas avec bibi, ces comptes-là. »

GEORGES COURTELINE.

(Illustrations de Steinlen.)



H. BEAU & BERTRAND TAILLET

ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE

226, rue St-DENIS

ÉCLAIRAGE AU GAZ



INSTALLATIONS POUR
CHATEAUX, VILLAS ET
HOTELS



Moteurs au Pétrole, au Gaz
ou à Vapeur.

DYNAMOS, ACCUMULATEURS



L'AIR-GAZ

Appareil pour faire le Gaz chez soi
sans charbon et sans feu.

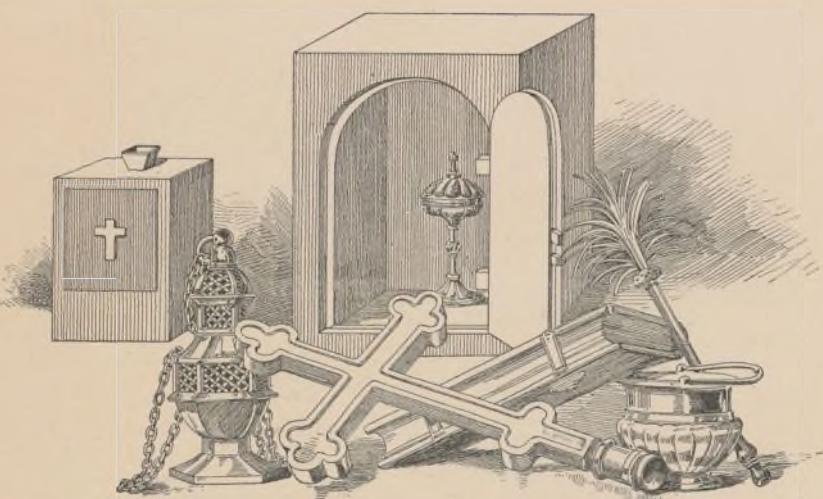


JUMELLES FLAMMARION. — HECTOR MAQUET fils, 19, avenue de l'Opéra (Dépôt exclusif)
Les seules construites scientifiquement sous le patronage de l'illustre astronome.

BOIN TABURET, Orfèvre, 3, RUE PASQUIER.



35, rue du Quatre-Septembre
PARFUMERIE EXOTIQUE
ANTI-BOLBOS & PATE DES PRÉLATS



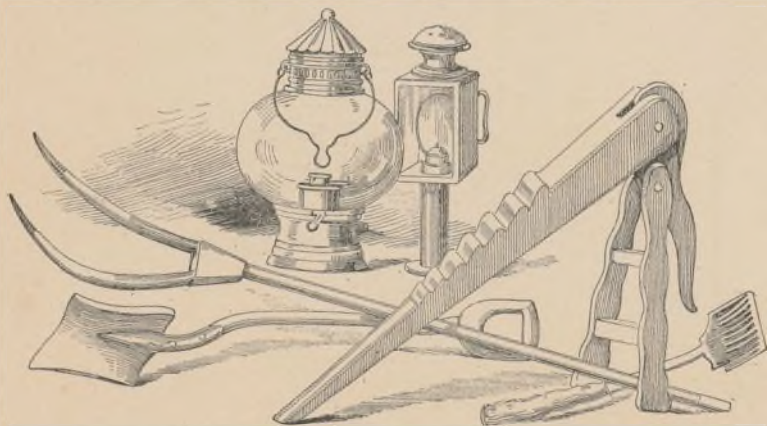
TRONCS D'ÉGLISE, TABERNACLES — E. PETITJEAN, 93, rue de Richelieu, PARIS.

Bronzes d'Arts



GRAVELIN. — 8, RUE CHARLOT

ARTICLES D'ÉCURIE



RABOURDIN. — 39, rue Boissy-d'Anglas.

La plus grande Manufacture de Voitures
de Luxe, Demi Luxe et de Commerce
La Carrosserie Industrielle
ANC^{TE} MAISON AD. SAMUEL

228
Faub^S St-Martin
PARIS
USINE MODÈLE
78
Rue Claude Decaen
REUILLY-PARIS

Jusqu'au 15 novembre 1890, on peut visiter, au Palais
de l'Industrie, notre exposition de Voitures diverses.

TRAINS DE LUXE

Club-Train, Paris-Londres en 7 h. 45.
Méditerranée-Express.
Orient-Express — Sud-Express

C^{IE} INT^{LE} DES



WAGONS-LITS

3, PLACE DE L'OPÉRA

PARIS

Billets de chemin de fer et de Bateaux.

GRAND DÉPÔT

E. BOURGEOIS

21 & 23, Rue Drouot

PORCELAINES. FAÏENCES. CRISTAUX



ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

PRIVILÈGE EXCLUSIF

PARIS

BREVETÉ S.G.D.G.

K'ALLISTA

SOUS-BRAS
BREVETÉ S.G.D.G.

Mesdames exigez la marque
si vous tenez à votre santé



2 MÉDAILLES
EXPOSITION UNIVERSELLE 1889

JAMBONS COLEMAN

Exiger la marque GENUINE

LES MEILLEURS
LES PLUS FINS



Ces Jambons se vendent dans toutes les bonnes maisons de Comestibles & Charcuterie.

WYNAND FOCKINK

AMSTERDAM



SEUL DÉPÔT EN FRANCE

2, RUE AUBER

PARIS

FABRIQUE DE LIQUEURS FINES

PIHAN

CHOCOLAT
RICHE

THÉS



4, F^g S^t Honoré, PARIS



Tu n'es pas honteux
d'aller dans le monde
avec une chemise pareille, quand
il te serait si facile de te fournir à la Chemiserie Spéciale, 102, boulevard Sébastopol.
Pareil accident ne t'arrivera plus jamais.

LE PERDRIEL

THAPSIA

Ch. Perdriel
PARIS

DANS TOUTES



ANTIPYRINE
EFFERVESCENT

FUCOGLYCINE

CARBONATE DE
LITHINE EFFERVESCENT

LE PERDRIEL

ROYAL MALAGA



Le plus fortifiant et le meilleur de tous les vins de Malaga.
Ne doit sa haute réputation qu'à sa vieillesse et à sa pureté.
Recommandé par tous les médecins comme le plus énergique
reconstituant.



Importateur E. GRELOUD, Bordeaux. M^{on} à Paris, 165 rue S^t Honoré, Placé du Th^é Français

LOUIS

VUITTON



VOYAGES

TRUNKS AND BAGS



VOYAGES

LONDON
454, Strand.

PARIS
1, rue Scribe.

FIGARO ILLUSTRÉ

Septembre 1890

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Hussard noir (1792), par FRANÇOIS FLAMENG.

Par-dessus les moulins, par CHARLES DELORT.

Les Somalis au jardin d'Acclimatation, photographies directes.

Le Mois parisien, par LA GRANDVILLE.

Le Tableau de Clouet, du Musée de Cherbourg.

Le Va-et-Vient, nouveau jeu de plein air, par GEORGES LAUN.

Le Fétiche, par JACQUES FRÉHEL ;

Illustrations en couleurs de MAURICE BOMPARD.

Briséis, par JULES LEMAITRE ;

Illustrations en couleurs par GEORGES ROCHEGROSSE.

Colinet, par JULES CLARETIE, de l'Académie française ;

Illustrations de FÉLICIEN DE MYRBACH.

Notre-Dame d'Auray, andante pour piano, par CHARLES DELIOUX ;

Illustrations de J. ADELIN.

Un Roman à la mer, par BAC.

COUVERTURE : *En Chasse*, par CHARLES DELORT.



LES SOMALIS AU JARDIN D'ACCLIMATATION
(Photographies directes)

LES SOMALIS

AU JARDIN D'ACCLIMATATION

Certaines âmes sensibles s'offusquent de voir exhiber derrière des grillages, à la façon des zèbres et des kangourous, des êtres qui, physiologiquement, sont nos semblables ; elles trouvent dans cette assimilation une atteinte portée à la dignité humaine.

Je doute que ces subtilités sentimentales préoccupent les Somalis qui manœuvrent en ce moment au Jardin d'Acclimation, pas plus qu'elles n'ont inquiété leurs prédécesseurs, Ashantis, Boschimans ou Lapons.

Le cabotinisme qui git dans le cœur humain, — dans le plus simple comme dans le plus pervers, — inspire à ces noirs un orgueil véritable, d'être ainsi contemplés, dans leurs accoutrements, par cette foule de blancs auxquels ils se considèrent vraisemblablement comme très supérieurs, et il est probable que, dans leur pensée, c'est nous qui sommes les imbéciles et non pas eux.

Après les « leçons de choses » qui sont si fort à la mode dans l'enseignement, il était logique qu'on imaginât les « leçons d'hommes » ; c'est ce que pratique, depuis plusieurs années, la Société du Jardin d'Acclimation : elle a fait successivement défiler et évoluer, devant des milliers de spectateurs, les spécimens les plus variés de la race humaine.

La leçon est d'ailleurs excellente, car elle rectifie bien des idées fausses, des imaginations chimériques et des préjugés ridicules dont les fables de nos nourrices nous avaient bercés.

Ce qui frappe peut-être le plus le public, dans ces exhibitions, c'est la sollicitude que ces sauvages montrent pour les enfants ; ils choient et dorlotent les tout petits, s'amusent des plus grands et leur laissent une entière liberté qui leur permet de donner carrière à leur espièglerie.

Les Somalis sont d'une race superbe ; sveltes, alertes, admirablement bâtis, ce qui donne à leurs mouvements, aussi bien qu'à la façon dont ils se drapent, un caractère sculptural.

C'est un peuple farouche, rebelle à la civilisation européenne qui, d'ailleurs, ne se manifeste guère à eux que par des coups de fusil ou des négociations commerciales où ils sont odieusement dupés. La côte qu'ils habitent, à l'extrémité du golfe d'Aden et que baignent les eaux de la mer Rouge et de l'Océan Indien, est



inhospitalière et redoutable avec son cap Gardafui qui a vu sombrer tant de navires : ces naufrages sont une des principales ressources des Somalis qui sont d'effrénés pillards.

Tous les détails ethnographiques concernant ce peuple sont fort bien condensés dans une petite brochure de Fulbert Dumon-

teil, qui se vend au Jardin d'Acclimation et à laquelle nous renvoyons nos lecteurs.

Étant donnée l'humeur peu accommodante des Somalis, on peut imaginer les difficultés sans nombre, les palabres intermi-



nables auxquels a dû donner lieu leur engagement, et ce qu'il a fallu d'habileté et de sacrifices pécuniaires pour faire embarquer cette bande de vingt-six individus, complétée par toute une ménagerie australe : dromadaires, autruches, chevaux et antilopes, sans compter les armes et les ustensiles de ménage.

Ce qui n'a pas été non plus fort commode, c'a été d'obtenir qu'ils daignassent se laisser photographier : la vue des objectifs dirigés contre eux les exaspérait et ils s'élançaient sur les appareils et les opérateurs pour briser les uns et rosser les autres.

Mais les opérateurs du *Figaro illustré* sont des braves ; ils étaient, en outre, soutenus par des diplomates au gousset bien garni de pièces blanches dont les arguments ont fini par triompher de ces répugnances et de ces scrupules africains.

T. G.

Le Mois Parisien

Le maréchal Canrobert. — Mariages mondains. — La statue de l'amiral Courbet. — Le buste de Théophile Gautier. — Judith Gautier, sculpteur. — Les Clouet. — Physionomies parisiennes : Louis Dayrl. — Duels à vie et duels à mort.

Septembre 1890.

Canrobert ! Pour quiconque aime la France, ce nom glorieux est de ceux qui font battre les cœurs. Il résonne avec un bruit de victoire. C'est un demi-siècle d'honneur militaire qui revit, qui se dresse, dans les fanfares et dans le rayonnement des trois couleurs.

Voilà pourquoi, malgré les vacances, tout Paris est venu dans l'église Saint-Pierre de Chaillot, le jour du mariage de mademoiselle Claire Canrobert avec M. Pierre de Navacelle, rendre hommage au héros d'Afrique, de Crimée et d'Italie, au vainqueur de Constantine, d'Inkermann et de Solferino, à l'héroïque combattant de Gravelotte et de Saint-Privat.

Les témoins étaient, pour la fiancée, le maréchal de Mac-Mahon et l'amiral Duperré ; et, pour le fiancé, le contre-amiral Jurien de la Gravière et le baron Massias.

Jamais plus fière assistance n'entoura deux nouveaux époux. Les illustrations de l'armée, de la diplomatie et des arts étaient là.

La nouvelle mariée n'est pas seulement une des jeunes femmes les plus charmantes et les plus instruites de la haute-société parisienne : elle possède un réel talent de peintre.

Quant à M. de Navacelle, qui est lieutenant de vaisseau, il revient du Tonkin où il a eu, à diverses reprises, l'occasion de se signaler par de beaux traits de courage.

Les cadeaux de noces ont été merveilleux.

L'impératrice Eugénie avait envoyé un superbe service à thé en argent massif; madame S. de Rothschild avait offert des carafes d'or du goût le plus exquis.

On admirait beaucoup les cadeaux donnés par la duchesse de Pomar, par le baron de Latapie, par la baronne de Corbigny, par la baronne de Bourgoing, par le général de Berckheim, par le baron Duperré, etc.

Mais le plus beau fleuron de la corbeille de noces de mademoiselle Claire Canrobert, ce sont les états de service de son illustre père, qui a assisté à quarante batailles et qui, à plus de quatre-vingts ans, porte superbement l'uniforme chamarré d'étoiles et le chapeau à plumes blanches des maréchaux.

Canrobert est encore vigoureux et l'on a plaisir à revoir sa belle tête de batailleur, à l'œil vif, aux rudes moustaches de grognard, aux longs cheveux vénérables.

Plus d'une fois, pendant la cérémonie, les assistants se sont sentis émus en le regardant.

Mac-Mahon pleurait; et lui-même, le brave Canrobert, le vieux soldat de l'ère impériale, songeant au passé, à sa chère compagne disparue, à sa fille qui quitte son foyer pour être heureuse ailleurs, a senti ses larmes couler silencieusement sur sa moustache blanche.

C'est de ces émotions cruelles et douces que la vie tout entière est faite.

Je dois signaler encore, parmi les mariages du mois, ceux du prince Louis de Broglie avec mademoiselle de Montgermont, du comte de Malle avec mademoiselle Marguerite Berthier, du baron d'Auteroche avec mademoiselle Mathilde Flury, de M. d'Anthenay avec mademoiselle Thérèse Jacquemin et enfin de M. Paul Bourget avec mademoiselle Minnie David, que plusieurs journaux ont dit être une riche israélite américaine et qui n'est ni riche, ni israélite, ni américaine, mais catholique, française, et riche seulement de sa jeunesse et de sa beauté. Le charmant poète-romancier a connu, quand elle était toute enfant, celle qui est maintenant sa femme. Il se fait assez peu de mariages d'amour pour qu'on signale celui-là, qui ne pouvait étonner que ceux qui connaissent mal le noble cœur du délicat analyste, *Date lilia...*

Abbeville a inauguré la statue de l'amiral Courbet, due à la collaboration magistrale de Mercié et de Falguière.

La cérémonie a été des plus émouvantes.

Comme la gloire de Canrobert, la gloire de l'amiral Courbet est entourée d'une sorte de lumineuse légende.

Le ministre de la marine a rappelé, avec un grand bonheur d'expression, devant la statue, les magnifiques exploits de l'amiral : la porte de Hué, si brillamment enlevée, après un débarquement qui restera comme un modèle de tactique hardie dans les annales de la marine; la victoire de Sontay, qui nous coûta deux jours de combats acharnés; la destruction de l'arsenal et de la flotte de Fou-Tcheou, malgré les obstacles accumulés par l'ennemi, malgré les formidables ouvrages de défense étagés sur la rivière Min; le blocus de Formose pendant un rude hiver, et enfin cet étrange et magnifique fait d'armes de Sheipoo, où deux canots torpilleurs, montés par des officiers et des hommes d'élite, coulèrent deux frégates ennemies après une lutte corps à corps digne des temps héroïques.

Beaucoup des compagnons de batailles de l'amiral assistaient à la cérémonie, entre autres le commandant de Maigret, ancien chef d'état-major de Courbet, le capitaine Parayon, qui commanda le *Bayard*, sur lequel Courbet avait arboré son pavillon, le capitaine de frégate Foret, qui fut aide de camp de l'amiral et qui commanda la *Vipère* à Fou-Tcheou, et enfin deux officiers de l'escadre de l'Extrême-Orient, le capitaine de vaisseau Bourdon et le lieutenant de vaisseau Denan.

Cette présence de braves officiers qui étaient au feu avec l'amiral, qui l'avaient vu sous la mitraille ennemie, qui avaient partagé ses dangers, donnait à la fête une grandeur singulière.

C'est avec une religieuse émotion que, songeant aux marins morts là-bas, on a écouté l'hymne dédié par Victor Hugo, dans les *Chants du Crépuscule*, aux héroïques victimes des grandes guerres :

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie,
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leurs noms sont les plus beaux,
Toute gloire près d'eux passe et tombe, éphémère;
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leurs tombeaux!

Les cigaliers et les fêlibres de Paris sont allés inaugurer, à Tarbes, un buste très vivant de Théophile Gautier.

Ce buste est de Judith Gautier, la fille du grand poète; car Judith Gautier ne se contente pas d'être un écrivain remarquable et de donner au public des œuvres exquis comme le *Dragon impérial* et la *Marchande de sourires* : elle fouille la glaise et la cire avec un talent plein de grâce, de force et d'originalité.

Elle ne travaille d'ailleurs que pour ses amis, et sculpte des chenets, des candélabres, des encrriers, des pendules, le tout fort spirituellement.

On a donné une nomenclature de ses œuvres, parmi lesquelles figurent aussi quelques statuettes épiques, un *Roland mourant*, un *saint Michel*, un *Victor Hugo* sur son lit de mort, un *Lohengrin*, puis quelques bustes, des Boudhas, une danseuse japonaise.

Judith Gautier n'aurait pas osé entreprendre de sculpter, seule, le buste de son père. Elle s'est fait aider

par le sculpteur-écrivain Henri Bouillon, et tous deux ont mené à bien cette œuvre qui a été fort admirée.

Le masque de Gautier, d'une beauté si fière, est digne de tenter le génie d'un grand artiste. Il y a lieu d'espérer que l'exemple donné par Tarbes sera suivi par Paris, qui doit un monument au poète d'*Emaux et camées*, au ciseleur de tant de bijoux littéraires.

Un bijou, c'est ce Clouet du musée de Cherbourg qui, envoyé à Paris pour y être réparé, s'égarait en route, fut vendu à vil prix et ne fut retrouvé que par suite de circonstances présentes à toutes les mémoires, et qui font honneur à la délicatesse et au patriotisme de nos marchands de tableaux.

Nous donnons, dans ce numéro, le fac-simile de ce *Portrait de femme*, beau comme un Holbein. Le regard en est extraordinaire, et la physionomie, à la fois sévère et souriante, est d'une intensité de vie absolument inoubliable. On comprend que Ronsard, s'adressant à Jean Clouet, ait pu lui écrire en toute sincérité :

Peins-moy, Janet, peins-moy, je t'en supplie
Sur ce tableau les beautés de ma mie.

Ce sont de grands peintres que ces Clouet. Charles Blanc a parfaitement défini, en quelques lignes excellentes, le rôle artistique joué par cette dynastie de maîtres peintres qui continuèrent la tradition ingénue des artistes français, qui demeurèrent simples,



LE TABLEAU DE CLOUET, DU MUSÉE DE CHERBOURG

naturels et vrais ; « mais qui, tout en se laissant conduire par la nature, surent insister sur les traits distinctifs du caractère, sur les délinéaments délicats qui trahissent l'âme. »

Leurs toiles sont les chefs-d'œuvre de la peinture intime.

Les personnages qu'ils ont peints sont vivants dans nos souvenirs.

François I^{er}, François II enfant, Henri II, Elisabeth d'Autriche, Bussy d'Amboise, Brantôme, Catherine de Médicis, Charles IX, Henri III, sont devenus pour la postérité, grâce aux Clouet, des figures familières, qui vont, viennent et vous regardent.

C'est l'histoire évoquée, c'est le passé toujours présent.



Louis Davyl, qui vient de mourir, était une physionomie curieuse.

Causeur étincelant, ayant parfois des trouvailles épiques qui eussent été applaudies à outrance sur la scène ; il gaspilla beaucoup sa vie en discussions esthétiques et son talent en chroniques qui ne lui donnaient que le pain quotidien.

Il eut de grands succès au théâtre, et la *Maitresse légitime*, qui fournit deux cents représentations, lui fit connaître pendant quelques mois les enivrements de la célébrité.

Des entreprises artistiques honorables, mais malheureuses, comme, par exemple, la résurrection du caractère elzévirien, qui devait faire la fortune de plusieurs libraires, avaient dévoré son patrimoine et pesèrent sur toute sa vie.

Il profita peu de l'argent qu'il gagna. Tout s'écoula en billets à payer et en honoraires d'hommes de loi.

Il eut la cervelle rongée, non par les vautours, mais par les corbeaux.

Sa gaieté, qui était très franche, très en dehors, devint peu à peu amère et se répandit en boutades dans le goût des tirades de Théodore Barrière.

Il était bon, pourtant, et de vieille race gauloise.

On ne lui en voulait pas de ses mots à l'emporte-pièce, qui furent bien souvent cueillis au vol par les anecdotiers, et servis le lendemain en mots de la fin, en nouvelles à la main, dans les feuilles boulevardières.

Davyl est mort d'un cancer, après une longue agonie de six mois ; mais son existence presque entière avait été rongée par le cancer de la gêne. Il est difficile de dire lequel des deux est le plus terrible.

Parmi les morts du mois, il faut citer encore Saint-Juirs, l'écrivain distingué qui fit de si charmantes chroniques, et le peintre Emile Lévy, l'auteur du *Gué*, du *Premier pas*, de *Ruth et Noémie*, de *La Musique*, de *L'Amour et la Folie*, de la *Diane*, de la *Lettre*, et de la *Prière aux champs*. Emile Lévy avait obtenu le grand prix de Rome en 1854.



Le mois d'août a été truculent et nous a amené un grand nombre de duels plus ou moins mystérieux et dus, pour la plupart, comme disent les échos mondains, à des causes tout intimes.

Il y a, particulièrement pendant la canicule, des maris qui ont mauvais caractère, des hommes politiques qui n'admettent pas la contradiction, des écrivains dont les mouches de la polémique estivale irritent l'épiderme.

Fort heureusement, nous n'avons eu de duels à mort que sur le papier, ayant la rencontre.

Les épées n'ont pas été trop méchantes, et les pistolets à tir rayé ont envoyé des balles dans le vide.

Il y aurait toujours moyen d'organiser des duels féroces :

Au pistolet, par exemple, on pourrait convenir que l'on tirera jusqu'à ce que l'un des deux adversaires soit touché. Seulement, pour ces duels-là, on trouve peu de témoins, et l'on trouve encore moins d'adversaires.

Il y en a toujours un des deux qui s'écrie :

« Un duel à mort ? Parfait ! Je ne suis pas éternel ; mon adversaire aura pleine satisfaction, un jour ou l'autre, le plus tard possible. Et maintenant, allons déjeuner ! »

LA GRAND-VILLE.

LE VA-ET-VIENT

NOUVEAU JEU DE PLEIN AIR

Le nombre des personnes qui peuvent prendre part à ce jeu est illimité. Afin de le décrire avec plus de précision, nous supposons, dans ce qui va suivre, que les joueurs sont au nombre de dix.

On joue à ce jeu avec des assiettes, blanches préférablement. Il en faut quatre par joueur ; total : quarante.

On découpe des petits carrés de papier de quatre couleurs : rouge, vert, jaune et bleu, par exemple, et on les colle, deux par deux, dans le fond des assiettes, de façon à obtenir toutes les combinaisons possibles de quatre couleurs deux à deux ; ces combinaisons n'étant qu'au nombre de dix et les assiettes étant quarante, on répète chacune d'elles quatre fois et on numérote celles qui sont semblables de 1 à 4.

On obtient, par ce moyen, quarante assiettes composées ainsi que l'indique la figure A ci-contre.

De plus, on prend dix cartes sur lesquelles on colle également deux carrés de papier de couleur, de façon à former les dix combinaisons précédentes. Les dix cartes sont donc celles indiquées dans la figure B, ci-dessous.

Tel est le matériel qu'il est nécessaire de préparer avant de commencer à jouer.

Le *Va-et-Vient* comporte un directeur du jeu.

Le jeu s'exécute de la façon ci-après :

Les dix joueurs se réunissent en un même point, centre du jeu. Le directeur, aidé de domestiques, dispose les assiettes à terre, de façon que les couleurs soient en-dessus, tout autour du centre du jeu, à des distances variables et en formant toute figure que lui dicte sa fantaisie. Il est bon toutefois que la distance de chaque assiette au centre du jeu ne dépasse pas certaines limites ; on peut fixer approximativement cette distance entre dix et quarante mètres.

Cela fait, le directeur du jeu revient au centre retrouver les joueurs.

Puis il leur distribue les cartes au hasard.

Il leur explique alors que chaque joueur doit rapporter au centre du jeu les quatre assiettes portant les mêmes couleurs que la carte dont il est muni ; que ces assiettes doivent être rapportées *une à une*, d'abord celle portant le numéro 1, puis le numéro 2, le numéro 3 et enfin le numéro 4 ; et qu'enfin le gagnant sera celui qui, le premier, se sera acquitté de sa tâche.

Après cette explication, il s'écrie : *allez !* et à ce signal, les joueurs se précipitent.

Une règle importante que les joueurs doivent scrupuleusement observer, est de ne toucher à aucune assiette autre que celle après laquelle ils sont en quête.

GEORGES LAUN.



Fig. A.

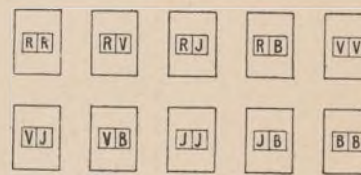


Fig. B.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Billets d'Aller et Retour à prix réduits.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest délivre, de Paris à toutes les gares de son réseau situées au delà de Mantes, Rambouillet, Houdan et Gisors, des billets d'aller et retour comportant une réduction de 25 0/0. La durée de validité de ces billets est fixée ainsi qu'il suit :

Jusqu'à 75 kilomètres inclus, 1 jour ; de 76 à 125, 2 jours ; de 126 à 250, 3 jours ; de 251 à 500, 4 jours ; au-dessus de 500, 5 jours.

Les délais indiqués ci-dessus ne comprennent pas les dimanches et jours de fête ; la durée des billets est augmentée en conséquence.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue Paul-Lelong (Messageries du *Figaro*.)

L'Éditeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, aux Messageries du *Figaro*, 8, rue Paul-Lelong.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.



LE FÉTICHE

PAR

JACQUES FREHEL

Nous nous dirigeons à marches forcées vers un grand village du Bidiga-Sakala dont le roi avait récemment entretenu des relations d'amitié avec Samory.

Depuis longtemps nous cheminons à travers les solitudes africaines par les sentiers des fauves. L'espoir d'atteindre, avant le soir, les bords du grand fleuve, soutenait seul nos forces : péniblement, les noirs de ma compagnie gravissaient les dernières hauteurs cachant encore à notre vue son cours vénérable ; un dernier effort nous porta vers le plus proche plateau d'où nous le vîmes enfin dérouler ses nappes majestueuses au milieu de l'immense étendue des savanes. Une exclamation profonde retentit, cri d'amour religieux et filial débordant de ces âmes panthéistes : Djoliba ! — le Niger ! — aussitôt un ancien griot marchant devant la troupe, saisit sa grande guitare mandingue, et, appuyé sur un rocher, célébra les louanges du fleuve, la douceur de sa patrie et les prouesses de ses pères. Puis, par des bonds joyeux, nos compagnons s'élancèrent vers les rives et plongèrent au milieu des ondes avec des plaintes de joie. Nous demeurâmes, mon lieutenant et moi, un instant muets, en proie à une émotion bien autrement intime ; et la nuit, jetant son tissu d'ombre grise, nous surprit immobiles sur nos chevaux.

Au fond des abîmes bleus du soir on distinguait encore une flotte de pirogues fuyant avec la brise, et des îles, couronnées de roseaux, parfumées de très douces fleurs, flottant sur ce fleuve comme les dernières épaves du Paradis.

Toutes les choses vivantes qui nagent, rampent et volent, passaient et repassaient dans notre esprit : nuées d'aigrettes aux plumes de neige, lourds pélicans, insectes ailés emportés sur l'air d'azur comme des nacelles d'or, serpents cracheurs vomissant une bave empoisonnée, visitaient notre repos, confondus dans la vision d'une nature démesurée.

Jamais je ne m'étais senti accessible à ce point aux mystérieuses intuitions de l'au delà ; il me semblait que je touchais à un moment décisif de ma destinée et que quelque chose d'unique allait survenir dont l'approche faisait battre mon cœur. Cet état d'âme m'en rappelait d'autres plus anciens : c'est ainsi que certains effrois de ma petite enfance, quand je me trouvais seul au milieu des prés et que le vent se mettait à courir bruyamment sur la campagne en agitant les rideaux de trembles, remontaient dans ma mémoire avec d'intraduisibles angoisses, mêlés à des fièvres d'adolescence, à des évolutions inconnues de mon être.

Pourtant j'étais habitué à traverser des contrées incommensurables livrées au plus morne abandon et où aucun vestige d'un âge plus fortuné, — vieux rempart chargé d'herbes sèches, ou sculpture mutilée, — ne vient rafraîchir les yeux brûlés ; j'avais déjà contemplé ces cieux profonds comme une mer transparente où palpitent des astres infinis, ces paysages fantastiques, ces arbres

trop grands, ce pullulement d'hommes et de bêtes du continent noir que l'on dirait détaché d'une autre planète.

..

Qu'il était calme ce village où j'apportais la ruine, dans la joie du matin, avec ses champs de cotonniers, de mil, de giraumons et de pastèques, parsemés d'acacias en fleurs, et sa petite vallée colorée de mille façons par le soleil qui se levait sur la terre pour éclairer les hommes !... Des chiens aboyaient, des pigeons sauvages roucoulaient dans les palmiers. Nous apercevions quelques antilopes entravées près d'un tas de feuillages. Une bande de femmes sortit des habitations en soulevant une natte de sparterie grossière pour aller puiser de l'eau, et, tournant dans les rues étroites avec leursalebasses vides et leurs enfants nus qui portaient aux pieds des clochettes pour éloigner les mauvais esprits, elles atteignirent les citernes. Pas une draperie sur ces nudités païennes.

Voici lesalebasses pleines posées sur les cheveux formant cimier de casque ; l'eau ruisselle sur les sombres corps d'un noir bien différent, avec des dégradations de teintes tout à fait perceptibles pour un œil exercé : le bleu, le violet, l'ambre, le rouge d'argile, circulent comme du sang sur ces dos bronzés, sur ces bras levés dans des attitudes gauches et superbes.

Un peu plus loin une griote couverte de tout l'or du Bouré apparaissait sur une place avec un maigre visage, portant sur sa poitrine toutes sortes de fétiches vénérables qu'elle serrait de ses deux mains sur son cœur.

Malgré moi, je m'attendrissais sur le sort de tous ces êtres perdus dans le pays nègre, non loin des bords du Gihon, un des quatre fleuves qui arrosaient l'Eden.

Le vieux roi de Faraoualia m'attendait assis devant son palais de terre au fronton dentelé, enfermé dans trois forteresses flanquées de tours et percées de meurtrières. Cette construction toute naïve n'était pas sans grâce ; et, sur ses flancs de pisé, dorés par les soleils, quelques figures en relief attestaient l'effort de l'homme, artiste primitif attiré malgré lui par un mystérieux génie. La renommée de ce chef du Bidiga-Sakala ne pouvait être ignorée de nous. On le citait, dans les pays voisins, comme un modèle de justice et de vertu, et ses griots passaient pour opérer toutes sortes d'habiles sorcelleries, — que l'on rapprochera certainement un jour des phénomènes d'hypnotisme et de suggestion ; — mais nous ajoutions peu de foi à ces rapports, accoutumés aux duperies des noirs. Notre attente fut étrangement dépassée.

Laissant la compagnie rangée en bataille sur une petite éminence voisine, je descendis, avec quelques hommes, des collines en pente douce, toutes verdoyantes d'herbes et couvertes de trou-

peaux ; puis nous traversâmes le petit hameau des Diaoulas, habité par les marchands, forgerons, tisserands, étrangers, sorciers et sculpteurs d'idoles, sorte de faubourg, caravansérail misérable qui précède toujours ces villages d'Afrique faits de paille et de terre comme des nids d'oiseaux.

On ouvrit, pour nous recevoir, les portes en caillédra des trois enceintes au moyen d'une clef de bois et nous nous trouvâmes en présence du roi Bango et de son frère.

Je m'étais imaginé de ces figures étonnantes de vieillards, discrètes et taciturnes, pour les asseoir dans ma pensée aux origines du fleuve noir, sous le feu d'un soleil torride, tenant, de leurs mains ridées, des urnes intarissables.

Il se ressemblaient d'une manière parfaite, avec de longues barbes blanches et des traits aquilins ; leur taille nous parut gigantesque, et la sérénité prophétique, la majesté, empreintes sur leur visage, la noblesse incomparable de leur attitude, la pureté à peine amoindrie de leurs formes, m'imposèrent un tel respect, que je trouvai, en les considérant, la mission qui m'amenait près d'eux,

bien dure à remplir. J'avais en effet reçu l'ordre de brûler le village en répression de quelques méfaits commis pendant l'hivernage et de rapports clandestins avec l'Almany.

Bango se leva à notre approche et franchit à son tour les trois forteresses. Nous nous dirigeâmes alors vers le lieu des palabres dont trois figuiers centenaires indiquaient la place. On nous fit aussitôt un singulier cortège : tout d'abord, les vieux princes accompagnés de leurs griots et d'une longue suite de notables, puis une foule de peuple sans cesse grossissante désertant les cases. Il y avait là des hommes de toutes races : peulhs agiles, bambaras aux bouches lippues, fugitifs du sud portant encore sur eux l'odeur des caravanes, et quelques foulas nomades d'origine bohémienne, joueurs de harpe, tziganes du désert enflammé.

Après avoir renvoyé les femmes, je dis au vieux roi et aux notables de s'asseoir sur l'estrade établie en ce lieu pour traiter les affaires publiques ; et, endurcissant mon cœur, j'expliquai à Bango la faute qu'il avait commise et le châtiment qui allait être infligé aux gens de Faraoualia.



Il m'écoutait avec calme, sans laisser paraître la moindre trace d'indignation ou d'étonnement ; toute la vie se réfugiait dans ses grands yeux obscurs. Après un silence, il prit la parole.

« Guerrier, me dit-il, un homme ne peut avoir plusieurs maîtres ; quand tu pars, Samory revient : tu es mon chef, protège-moi et tu seras bien servi, mais si tu m'abandonnes à la fureur de l'Almany, je ne puis t'obéir sans que mon peuple souffre. Epargne-le si tu veux être juste.

— Impossible, dis-je avec une brusquerie feinte, mes ordres sont formels, la colonne tout entière est menacée par ta défection, on se soulève derrière nous. Ainsi préviens ton monde, je donne une demi-heure pour évacuer Faraoualia. »

Il fit un geste qui voulait dire : « Que ce malheur retombe sur toi ! » et se voilant d'une mousseline, comme un pèlerin dans le désert, pour cacher peut-être la défaillance de son âme altière, il demeura, avec son coran placé à ses pieds croisés, plus impassible qu'une pierre que dissout la lune ou qu'un mort au pays des Balantes que les danses lascives ne peuvent plus arracher à son repos.

Nous eûmes alors un spectacle inoubliable.

Aussitôt que la trompe Ouassoulou eût donné l'alarme aux bergers absents et retenti par les rues qui tournent en cercle autour des cases, un sauve-qui-peut confus, une agitation de démons, des voix rauques criant des blasphèmes, des sanglots d'esclaves,

des effrois d'enfants, des gémissements en langue barbare, montaient jusqu'à nous et semblaient composer l'hymne sauvage de la discorde éternelle des peuples. Quel changement depuis le matin, quand ce petit village d'Afrique s'éveillait au chant des oiseaux, plus tranquille dans sa solitude qu'un buisson de madrepores épanoui sous l'océan !... Une mélancolie inexprimable m'envahit à regarder ces choses qui allaient être détruites. Des hommes poussaient devant eux des troupeaux qui se retournaient en beuglant vers l'étable, d'autres, emportant sur leur tête des calebasses débordantes d'étoffes et d'ustensiles, se réunirent à la lisière d'un bois, et j'en vis tenir sur l'épaule, pour les sauver des flammes, de grimaçantes idoles, pareilles à des enfants accroupis. Les rêves confus, les sorcelleries flottantes, l'angoisse des destructions, les épouvantes d'une nature farouche, avaient pris corps dans l'informe sculpture, adoucie par tout ce qui, dans l'esprit d'un pauvre noir, peut s'appeler espérance. — C'était comme la rédemption même de leurs âmes, ces génies protecteurs ! dont le bois de fer fut poli avec des coquillages, longuement, au bord des fleuves, sur les petites plages où dorment les amphibiens.

Enfin une section parcourt le village vide pour s'assurer qu'il ne reste personne, puis, à la sonnerie de « commencez le feu ! » un peu de fumée s'élève. En un instant le village flambe.

De longues flammes obliques montant dans une atmosphère



LE FÉTICHE

« ... Elle surgit, ou plutôt elle se détacha d'un seul coup, svelte et pure sur l'air doré, comme une forme longtemps rêvée s'épanouit soudain dans le cerveau pâmé d'un sculpteur..... » Je me nomme « Dahoumia, » dit-elle. »

ardente, la terre dénuée de verdure, le feu chantant dans la paille qu'il dévore, quelques pans de murs, puis un monceau de cendres embrasées se soulevant encore et semblant vivre; tout cela éteint, absorbé par un soleil lourd et violent, par une lumière qui grise et stupéfie, et de Faraoualia il ne resta que le nom.

En face, à l'orée du bois, les habitants regardent brûler le village. Près de nous, les notables se tiennent silencieux.

Alors le vieux Bango se tourne de mon côté, très digne, et me demande l'autorisation de reconstruire les cases.

« Je te l'accorde de grand cœur, lui dis-je, mais je suis obligé de t'emmener pendant quelque temps avec moi, ainsi que ton frère. Vous serez bien traités et ne courrez aucun risque. Comme tu as une grande influence dans tout le pays, je serai sûr ainsi qu'on obéira aux ordres donnés. »

A ces paroles, le roi noir me regarde, très droit, avec ses grands yeux fauves; et, très poliment, me répond d'une voix douce : « Je suis bien vieux et ne saurais marcher.

— Tu seras porté, s'il le faut, » répliquai-je, respectueux.



J'étais un peu humilié de mon rôle, près de ce vieux philosophe, habillé de grosse laine blanche irrécusablement pure, drapé comme un patriarche.

« Non, me dit-il, à mon âge on ne quitte pas le pays où les pères sont morts... N'as-tu pas vu l'oiseau chercher son nid quand il est las d'errer? Les vagues qui n'ont pas trouvé de sommeil sur les savanes de la mer viennent se briser sur un rocher et mourir en écume. Tout aspire au repos. J'ai assez vécu... Voici mon sabre, tue-moi si tu le veux... Je ne partirai pas. »

L'arme sauvage luisait à terre devant lui. Il la regardait avec une expression intrépide.

Ce langage élevé, cette noblesse des idées, qui ne seraient même pas compris ailleurs, tant de dignité alliée à une telle paix d'oracle, m'irritaient contre mes instructions. Pour la première fois je sentis peser sur moi les servitudes cruelles du métier.

J'insistais pourtant, lorsque tout à coup, sortit de la bande des notables une jeune fille très belle, de seize ans peut-être, qui vint se placer devant moi.

Elle surgit, ou plutôt elle se détacha d'un seul coup, svelte et pure sur l'air doré, comme une forme longtemps rêvée s'épanouit soudain dans le cerveau pâmé d'un sculpteur. Une bandelette de perles colorées formait un arc sur ses cheveux simulant le casque troyen et mettant une ombre opaque autour de son visage d'un blond chaud qui semblait pétri de quelque précieuse argile africaine pénétrée de soleil. Elle avait la jambe longue des danseuses arabes, les seins petits et vaguement dorés, comme une poitrine d'idole; et l'art antique n'eût trouvé rien de plus souple et de plus élancé, que la nudité chaste de ce corps charmant. Son grand œil sombre, d'une douceur farouche, était, comme celui de Bango, rempli d'une obscurité mystérieuse; mais l'âme, plus jeune, s'en épanchait franchement en éclairs de tendresse et de mélancolie. Je ne sais quoi, dans sa pose, de simple et de magnifique, me fit deviner une fille du vieux chef.

« Je me nomme Dahoumia, me dit-elle, je suis reine, mes troupeaux paissent sur les collines; je possède des richesses nombreuses; mes esclaves excellent à jouer de la harpe et du large tabala aux batteries sonores; la griote, ma nourrice, connaît des secrets puissants pour enchaîner les pensées des hommes: éloignés d'elle, ceux qu'elle a enchantés sont obligés de lui obéir. Je pourrais épouser un prince et régner aux sources des fleuves...

mais... laisse mon père, qui est vieux, et je partirai avec toi. »

Elle se tut un instant sans cesser de me regarder.

La vieille griote au visage inanimé et flétri, celle même que nous avions aperçue le matin tout étincelante d'or sur la place, plus décharnée qu'une momie que l'on retrouve dans les hypogées, couverte encore de ses bijoux, lui parlait d'une voix brève et colère, levant et abaissant ses grands bras avec des gestes effrayants. Mais Dahoumia ne l'écoutait pas.

Pour moi, j'étais anéanti devant sa beauté.

Le lieutenant, émerveillé, s'étant rapproché de moi, me poussait du coude en murmurant à mon oreille : « Emmenez-la, voyons, elle est trop belle, emmenez-la. »

Après une pause elle reprit avec un accent plus profond encore et plus résigné : « Je serai ta femme, ta captive. Je te suivrai : nous traverserons des plaines couvertes d'ossements blanchis et les forêts mystérieuses où vivent les hommes nains; le soir des combats, tu dormiras dans mes bras; si tu as soif, je t'offrirai du lait battu avec des pistaches; si ton cœur est triste, je l'égaierai par mes chants; et peut-être un jour, quelque voyageur blanc, de retour dans sa patrie, me parlera du roi Bango. »

Alors la vieille griote se mit à pousser des cris aigus en arrachant ses cheveux gris de ses mains crochues.

Un de ces orages qui surviennent tout à coup en pleine béatitude du ciel d'Afrique, venait d'éclater. Je ne sais quel murmure rapide dans le bois frissonnant et quelle ombre blême indéfinissable courant sur la plaine, nous avait avertis de sa venue. Les figuiers centenaires, où se réfugiaient des milliers d'oiseaux, nous offrirent contre la pluie, l'abri impénétrable de leurs épaisses feuilles en forme de boucliers.

La civilisation me semblait si loin, la femme si belle, l'âme si noble à travers ces yeux indicibles, magnétiseurs, que je rêvai un instant d'un bonheur éternel avec cette épouse sombre.

Dahoumia attendait ma réponse.

J'étais très ému, et, bien que je fusse passionné de sa forme au delà de toute expression, il ne me vint pas une fois à l'idée de prendre avec elle un engagement moins grave.

Je lui dis alors que ce qu'elle faisait était très beau et que si je pouvais prendre femme, il me serait impossible d'en trouver une plus digne de plaire. Malheureusement, poursuivis-je, mes ordres ne me permettaient pas de l'emmener à la place de son père.

J'ajoutai tout ce que l'admiration la plus vive m'inspirait de meilleur pour la consoler.

« Prends-moi, supplia-t-elle encore; prends-moi, tu ne connais pas Bango, il se tuerait plutôt que de partir. »

Le lieutenant grommela, en réprimant un haussement d'épaules : « C'est trop fort ! vous êtes bon, par exemple ! »

Je ne savais plus quel parti prendre, quand on vit arriver deux superbes jeunes hommes équipés en chasseurs, absents du village depuis la veille ; c'étaient les frères de la princesse Dahoumia.

Aussitôt ils se présentent à moi et se proposent pour m'accompagner.

« Notre père est âgé, nous sommes jeunes, laisse-nous te suivre, nous te jurons fidélité ! »

J'acceptai leur offre avec empressement, heureux au fond de ne pas avoir à faire violence au vieux Bango.

Puis, ayant fait ouvrir ma cantine contenant un sac de monnaie blanche et un paquet de pacotille, j'offris à Dahoumia ce qui pouvait lui plaire, glaces, foulards, mousselines, plus quelques poignées de pièces de dix sous toutes neuves pour se faire des colliers. Je chargeai ses doigts de bagues et je me disposais à donner le signal du départ, quand la jeune fille revint vers moi accompagnée de sa griote. Ses yeux avaient pris une douceur

subtile, plus voilée, et je crus y voir flotter, — c'était une erreur sans doute, — quelque intraduisible regret.

« Attends, me dit-elle en serrant ma main contre sa paume brûlante, je veux te faire un présent aussi. »

Elle tenait dans ses doigts ambrés un étroit bracelet en forme de serpent, fait de perles colorées rappelant les couleurs du prisme. La vieille sorcière s'en saisit à son tour en murmurant entre ses lèvres desséchées des paroles inconnues qui s'envolaient à travers l'air sonore, stridentes, comme le cri de l'oiseau trompette tournant sur les marigots, et je voyais bien que ces accents étranges, cette sorte d'incantation nègre, avaient pour but d'appeler sur le frêle bijou une vertu surnaturelle.

« Tant que tu le porteras, me dit Dahoumia, tu ne pourras m'oublier, et j'apparaîtrai dans ta pensée telle que je suis aujourd'hui. Mais, le jour où tu auras trouvé la femme qui doit t'aimer toujours, je t'avertirai : tu ne pourras retenir le serpent, il reviendra vers moi. »

J'avais déjà vu de ces jongleries sans jamais y croire, même quand le miracle paraissait le mieux démontré, car les noirs sont très forts en matière d'escamotage.

Il ne pleuvait plus, on entendait murmurer tristement les tourterelles, et quand nous quittâmes l'abri des figuiers, un splen-



dide arc-en-ciel se tendait vers les nuées. — C'est un dieu vénéré entre tous les autres parmi les fétichistes qui le prennent pour un serpent. La fille de Bango regardait le météore avec extase.

Nous nous séparâmes et j'emmenai les deux fils du vieux roi. Ils tinrent leurs promesses jusqu'au bout et jamais ne cherchèrent à s'évader. Quelque temps après, du reste, je quittai cette région et les renvoyai dans leur village.

Cependant, je pensais plus que de raison à la fille du roi Bango ; mais ce bracelet que je portais toujours au poignet et les lazis de mes camarades y étaient bien pour quelque chose.

De retour en France, pendant un congé, les fièvres d'Afrique me reprurent.

Pour me remettre, on m'envoya chez des amis en Touraine, dans un petit manoir perdu au milieu d'un parc immense. Les nuits étaient délicieuses, on se promenait le plus tard possible, par groupes sympathiques.

Une jeune fille, arrivée du matin, et que j'avais à peine aperçue, dit un soir, à l'autre bout du salon, qu'elle voulait voir l'étang au clair de lune. Je ne sais qui me désigna pour la conduire. Elle me sembla fort belle.

Nous descendîmes vers le petit lac un peu sauvage, un peu

délaissé, tout fleuri de narcisses et de nymphéas. Une fraîcheur délicieuse s'exhalait du bois humide, car il avait plu pendant le jour, et des gouttes d'eau, que traversait la lune, pendaient encore aux branches comme de gros diamants.

Tout à coup l'étang, où la lune trainait ses rais d'argent, nous apparut au détour d'une allée. Les nymphéas, pénétrés de lumière, semblaient des veilleuses d'albâtre allumées parmi les roseaux.

Ma compagne portait une haute coiffure mettant une ombre discrète et blonde sur ses traits charmants, l'astre la pâlisait comme un marbre, et son regard bleu sombre vint vers moi de très loin, avec la plus troublante obscurité.....

Je ne sais quoi de solennel, qui venait de la beauté de la nature, ou de nos cœurs, nous étreignit tous deux. Pour cacher mon trouble, je m'agenouillai sur la berge, et, plongeant mon bras dans l'eau dormante, je cueillis pour la jeune fille quelques-uns de ces beaux lotus, blancs comme elle, semblables aux roses du magnolia.

Je la quittai et cette nuit-là fut pour moi pleine d'angoisses, de songes et d'inexprimables délices.

Le lendemain, en m'éveillant, je m'aperçus que j'avais perdu mon bracelet. Avait-il glissé parmi les nymphéas ?.....

Je le cherchai partout et ne le trouvai plus.

JACQUES FRÉHEL.

(Illustrations de Maurice Bompard).



BRISÉIS

PAR JULES LEMAITRE

B RISÉIS naquit sous le signe de la Génisse, seize ans avant le siège de Troie, dans l'île de Tityra, dont son père Brisès était roi, — une de ces îles blanches et dorées qui s'égrènent comme les perles d'un collier dans le bleu profond de la mer d'Ionie.

Elle passa son enfance à jouer dans la cour de la maison de son père, sous les portiques peints de vives couleurs, dans le verger de son grand-père Rhéxénor, ou sur le sable fin semé de coquillages. Elle avait des poupées d'argile, elle élevait des cigales dans des cages faites de brins de paille. Et c'était une petite fille obéissante et tranquille, et toujours contente.

Devenue grande, elle vécut avec les servantes de sa mère. Les unes broyaient le blé sous la meule; d'autres tissaient la toile; le fuseau tournait entre leurs mains aussi mobiles que le feuillage des peupliers, et leurs tissus serrés brillaient comme de l'huile. Briséis surveillait leurs travaux. Elle les aidait à laver le linge à la fontaine. Les jours de fête, elle paraît de guirlandes le temple d'Artémis, patronne de l'île, chantait des cantiques avec les autres jeunes filles et, vêtue de lin blanc, couronnée de roses blanches, marchait en tête de la confrérie de la déesse vierge. Enfin Briséis était une jeune fille d'humeur douce, pieuse, soumise à ses parents et respectueuse des usages.

Elle vénérât son père, qu'elle voyait fort rarement. Car Brisès était souvent en guerre avec les rois des îles voisines. Parfois il revenait, couvert de sang à peine séché et traînant après lui un long butin, des bœufs, des moutons, et de belles étoffes et des vases de cuivre tout plein des charrettes. C'étaient alors des festins qui duraient des jours et des nuits, et où Brisès conviait tous ses compagnons de guerre. Mais Briséis restait dans la chambre des femmes, car il eût été contraire à la bienséance qu'une jeune fille parût à table devant des étrangers.

Lorsqu'elle eut quinze ans, son père lui dit :

« Il est temps que tu te maries, et je t'ai trouvé un époux : notre voisin Mynès, roi de l'île de Mélissa. Il est riche, puissant et brave. Sois pour lui une compagne fidèle et soumise, de peur qu'il ne me reproche un jour de lui avoir fait un mauvais présent en lui donnant ma fille. »

Briséis répondit :

« Je sais qu'il convient que les hommes commandent et que les femmes obéissent. Les dieux l'ont ordonné ainsi. Je ferai, mon père, ce qu'il vous plaira. »

Quand elle vit le roi Mynès, elle fut d'abord un peu effrayée

par son air rude, sa haute taille et les crins qui hérissaient le cimier de son casque.

Et elle ne put s'empêcher de pleurer en quittant son père et sa mère.

Mais elle fit réflexion que cela était nécessaire, que cela arrivait à toutes les jeunes filles. En même temps elle était fière d'avoir une robe de laine très fine, couleur de safran pâle et brodée de soie violette, et un collier d'or et des pendants d'or à ses oreilles. Puis elle se disait que Mynès, étant si fort, la défendrait mieux qu'un autre, et que, plus l'époux est puissant, plus la femme vit en sécurité sous sa loi, et éprouve même d'orgueil à y vivre.

Elle fut heureuse dans le palais de Mynès. Elle se réjouissait de s'asseoir à la table de son mari et d'écouter les récits de ses hôtes. Elle admirait la vaillance des hommes et s'ébahissait de leurs aventures. Réservée dans son attitude, elle veillait silencieusement à ce que rien ne manquât aux convives. Et Mynès l'appréciait pour son économie et pour la bonté de son caractère.

Cependant la flotte des Achéens vint à passer par là. Soupçonnant Mynès d'être l'allié des Troyens, ils coulèrent ses vaisseaux et descendirent dans l'île. Mynès fut tué à la tête de ses soldats. Les Achéens pillèrent les maisons, massacrèrent la moitié des habitants et firent les autres prisonniers. Briséis s'était retirée avec ses servantes dans la chambre la plus secrète du palais et, tombée sur les genoux, les cheveux défaits, elle entourait de ses bras l'autel d'un petit dieu en qui elle avait une confiance particulière.

Les vainqueurs forcèrent la porte, et les femmes se crurent perdues.

Mais un jeune chef (c'était Patrocle), l'air très doux, presque semblable de visage à une jeune fille, dit aux soldats :

« N'effrayez point ces femmes et ne leur faites pas de mal. On vous les partagera demain. Elles vous seront d'une compagnie d'autant plus plaisante que vous ne les aurez point maltraitées. »

Puis, s'approchant de Briséis avec bonté, il lui apprit doucement que son mari avait été tué par le divin Achille, et que son père et ses trois frères avaient eu le même sort, la veille, dans l'île de Tityra. Et il promit de lui faire rendre le corps de son époux.

Briséis pleura abondamment, avec ses servantes, sur le corps de Mynès. Elle-même le lava, le peigna, le parfuma, et prit soin qu'il fût brûlé, la nuit, sur un bûcher de bois odoriférants. Et, tandis que la fumée noire montait tout droit dans l'air calme baigné de lune, elle psalmodia scrupuleusement, jusqu'au bout, l'hymne funèbre.

Le lendemain, sur la grande place attenante au palais, tout le butin fut entassé : femmes, bœufs, porcs, moutons, sacs de blé, amphores pleines de vin, bassins de cuivre, trépieds et tapis précieux.

Et l'on procéda au partage.

Briséis souhaitait dans son cœur d'être adjugée à Patrocle ; mais ce fut Achille qui l'obtint.

Le fils de Pélée la prit par la main et lui dit :

« Viens sur mon navire et ne pleure pas. Il est sage de se soumettre à la destinée. La tienne est de perdre, jeune encore, ton époux et ta douce patrie. La mienne est de mourir dans ma fleur, après avoir rempli de mes actions la mémoire des hommes. Je ne serai pas pour toi un maître dur ni exigeant. Tu es belle, et c'est

un grand don. Celle qui a la beauté n'est jamais tout à fait à plaindre, car sa vue seule met de la joie dans tous les yeux et incline les cœurs à lui complaire. »

Mais deux ruisseaux continuaient de couler le long des joues de Briséis.

Alors Patrocle la prit à part :

« Il ne faut pas contrister Achille, car il est le plus beau, le plus vaillant et le plus intelligent des hommes. Je l'aime plus que mon père et ma mère, et plus que toutes les femmes, et je me félicite que la plus belle et la plus douce des captives lui ait été donnée pour sa part de butin. Il te traitera avec douceur et, après la guerre, il t'emmènera dans la Phthie, au pays des Myrmidons et, là, il te prendra pour femme. »



Briséis sécha ses larmes et, ramenant son voile sur ses yeux :
« J'aimerais Achille, répondit-elle, parce que vous le voulez et parce qu'il est votre ami. »

Briséis fut heureuse, devant Troie, sous la tente d'Achille. Elle y menait presque la même vie que naguère dans sa maison de Mélissa, dirigeant les autres captives et leur distribuant la tâche. Les nouvelles du siège les amusaient, leur fournissaient des sujets de conversation. Souvent Briséis s'entretenait avec Patrocle ; ils parlaient ensemble du passé, des merveilleuses aventures des chefs de l'armée, et surtout des exploits d'Achille. Elle interrogeait aussi Patrocle sur Priam, Hécube, Hector, et elle s'indignait contre Hélène.

Quelquefois, de l'intérieur de la tente, elle assistait aux exercices et aux jeux des chefs, à l'escrime de l'épée et de la lance, et

aux courses de chars. Par les beaux soirs, Achille, assis au bord de la mer glacée d'argent, chantait la gloire des anciens guerriers en s'accompagnant de la lyre. Patrocle, Briséis et les captives écoutaient ; et le chant flottait légèrement dans l'espace bleuâtre, au-dessus des fanalons du camp silencieux, vers les lointaines étoiles...

Or, la peste ravagea l'armée des Achéens. Apollon se vengeait ainsi du roi des rois, qui avait refusé de rendre la fille du prêtre Chrysès.

Achille ayant assemblé les chefs, Agamemnon fut contraint de céder. Mais il jura que, en revanche, il enlèverait au fils de Pélée sa captive Briséis.

Lorsque les héros Eurybatès et Talchybios vinrent la chercher, Briséis n'y comprit rien, car elle ignorait ce qui venait de se

passer. Toutefois elle les suivit sans résistance. Elle demanda seulement à Patrocle : « Pourquoi m'emmène-t-on ? »

— Hélas ! » dit Patrocle en détournant la tête.

Comme elle sortait de la tente, elle aperçut Achille qui, assis à l'écart, près du rivage, le menton sur ses deux mains, regardait au large les vagues sombres.

Briséis pleura abondamment. Mais Agamemnon affecta de la traiter avec égards, de peur qu'elle ne le jugeât plus grossier qu'Achille.

Elle fut donc heureuse sous la tente d'Agamemnon. Elle y était en plus nombreuse compagnie que chez le fils de Pélée, et mieux placée encore pour savoir les nouvelles. Souvent, par les tentures adroitement écartées, elle apercevait les autres chefs, Ulysse, Diomède, Nestor, les deux Ajax, qui venaient festoyer chez l'Atride et délibérer avec lui. Et elle se disait que, étant la captive préférée du roi des rois, elle était donc la femme la plus considérable de l'armée.

Cependant les Achéens, dans presque toutes les rencontres,



captive d'Achille. Briséis, en entendant cela, ne put s'empêcher de sourire, car elle savait bien le contraire.

Briséis pleura en quittant la tente d'Agamemnon. Elle s'était peu à peu attachée au roi des rois, n'ayant eu qu'à se louer de lui.

Mais, en voyant près de la tente d'Achille le corps de Patrocle, elle conçut plus de douleur de la mort de son ami que de toutes ses infortunes passées. Et c'est, en effet, le seul moment où le poète Homère nous peigne l'attitude et nous rapporte les discours de la captive Briséis :

« Elle se précipite sur le corps de Patrocle en jetant un cri perçant ; de ses mains elle meurtrit son sein, son cou délicat, son charmant visage et, fondant en larmes, belle comme une déesse, elle s'écrie : « Patrocle, ami le plus cher au cœur d'une infortunée, en quittant cette tente je te laissai vivant, et à mon retour, ô chef des peuples, je te trouve mort. Ah ! comme mes malheurs s'enchaînent sans fin ! Le jeune époux que m'avaient choisi mon père et ma vénérable mère, je l'ai vu devant nos remparts déchiré par l'airain aigu. O Patrocle ! tu voulais arrêter mes pleurs lorsque l'impétueux Achille eut immolé mon mari et détruit la ville de Mynès ; tu me disais que le noble fils de Pélée me prendrait pour femme. Et maintenant, c'est sur toi que je verse des larmes intarissables, noble héros toujours plein de douceur. »

Après quoi, Briséis lava elle-même le corps de Patrocle, le peigna, le parfuma, et, tandis qu'il se consumait sur un bûcher de bois odoriférants, elle psalmodia jusqu'au bout l'hymne funèbre.

Elle fut, de nouveau, assez heureuse sous la tente d'Achille. Elle y retrouvait d'anciennes habitudes ; et les autres captives lui témoignaient encore plus de déférence depuis que les chefs les plus illustres se l'étaient disputée et qu'elle avait été la compagne du roi des rois.

Peu de temps après, Achille fut tué par Déiphobe.

Briséis pleura abondamment.

Elle lava le corps, le parfuma, et, tandis qu'il se consumait sur

étaient vaincus par les Troyens. L'humeur d'Agamemnon s'assombrissait de jour en jour. Il mordait ses poings de colère, poussait rudement du pied les vases d'airain dont sa tente était décorée. Ou bien il restait de longues heures assis sur les riches tapis, dans un coin de sa tente, la tête basse, et sa barbe noire appuyée contre le creux de sa poitrine.

Et Briséis songeait qu'elle ne tarderait pas à passer aux mains des Troyens, et que, sans doute, elle serait la captive de ce redoutable Hector dont elle entendait parler si souvent. Et cette idée lui inspirait un peu de frayeur et un peu de curiosité, avec un sentiment de résignation anticipée.

Mais Agamemnon, ayant reconnu qu'Achille pouvait seul sauver l'armée des Achéens, lui fit porter des paroles de paix et lui proposa de lui rendre Briséis s'il consentait à combattre.

Achille refusa d'abord. Puis, quand Patrocle eut été tué par Hector, il déclara qu'il acceptait les offres du roi des rois, afin de pouvoir venger son frère d'armes.

La réconciliation des deux chefs se fit avec solennité, en présence de toute l'armée. Agamemnon jura « par Zeus, par la Terre, par le Soleil et par les Erinyes » qu'il n'avait jamais touché la

le bûcher de bois aromatiques, elle psalmodia soigneusement, jusqu'au bout, l'hymne des funérailles.

Le fils d'Achille, Néoptolème, vint occuper la tente de son père et eut ses captives en héritage.

Briséis vécut heureuse sous la tente de Néoptolème. Elle était pour lui un peu comme une mère, car il n'avait pas dix-huit ans, et elle en avait vingt-six.

Aussi, quand, après la prise d'Ilion, Néoptolème eut emmené à Buthrote, en Epire, la veuve d'Hector, Andromaque, dont il était éperdument amoureux, Briséis ne fut point jalouse.

Et elle vécut heureuse dans le palais de Buthrote, comme sous la tente de Néoptolème, comme sous la tente d'Achille, comme sous la tente d'Agamemnon, comme dans le palais de Mélissa et comme dans le palais de Tityra.

Néoptolème, repoussé par la veuve d'Hector, prenait Briséis pour confidente de sa passion et de son chagrin ; et elle essayait de le consoler.

Elle était aussi pour lui une excellente ménagère, prenant soin de ses vêtements, préparant elle-même les mets qu'il préférait, et tenant sa maison dans un ordre irréprochable.

Elle vieillit ainsi, pleine de sérénité et de douceur.

Elle racontait volontiers ses aventures aux autres captives. Elle disait : « Au milieu de tant de traverses, je n'ai jamais été entièrement malheureuse, parce que j'ai toujours fait mon devoir. J'ai aimé mon père et ma mère. J'ai aimé mon mari. J'ai aimé Achille et Agamemnon. J'ai aimé Achille une seconde fois, et le fils d'Achille. »

— Et Patrocle ? » lui demanda un jour une jeune captive.

Briséis ne répondit point, mais demeura longtemps rêveuse.

JULES LEMAITRE.

(Illustrations de Rochegrosse).



Par Jules Claretie

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

IL m'avait longuement et souvent écrit. Lettres suppliantes et enthousiastes, l'affirmation d'une vocation, d'une foi, d'une irrésistible tentation. Ah ! le théâtre ! Du fond de sa province, de l'ombre où il se débattait, dans une petite étude d'avoué, à Cherbourg, il rêvait l'éblouissement de la scène, les triomphes des soirs de bataille, les délires heureux du comédien qu'on acclame ! Comédien, oui, comédien, il voulait être comédien. Comédien comme ces maîtres qu'il applaudissait quand ils venaient, en passant, donner quelque représentation furtive dans la petite salle neuve de la ville. Il voulait, comme eux, traduire les dépités légers des amoureux de Molière, ou les soupirs des passionnés de Musset, au besoin les éclats des révoltés de Hugo. Oh ! être Hernani, Ruy-Blas, Perdican, Fortunio, Clitandre aussi, et Eraste, et Don Juan, et Alceste ! Oui, même Alceste, plus tard, beaucoup plus tard !

Et il me faisait, dans ses lettres assez fréquentes, la confidence de ses rêves :

« Je ne puis vivre, monsieur, que dans ce monde idéal. Celui que je coudoie tous les jours est trop laid... Mes camarades, les clercs de l'étude, se moquent de moi. Ils n'entrevoient rien au delà de la sombre maison toute pleine de l'odeur des vieux dossiers où je me débats... Moi, mon ambition a des ailes... Je suis instruit, j'ai une bonne voix, je ne doute de rien... Si les épreuves sont pénibles, tant mieux ! Mais je veux tenter l'aventure. Je veux débiter. Je veux être comédien ! »

Puis venaient des développements sur l'admirable métier du comédien, sur cet art qui donne à l'homme ce qu'il désire le plus ardemment, l'oubli, l'oubli dans le rêve — sur cette destinée qui fait de l'acteur le collaborateur et comme le soldat du poète. Tout cela, fort bien dit, écrit éloquentement, avec un accent personnel point banal.

J'en recevais tant et tant de ces lettres où les vocations les plus folles s'exaltaient en des songes insensés, il m'en arrivait tant, chaque matin, des coins les plus divers, que j'eusse pu confondre ces persistantes demandes de conseils avec ces éternelles confidences des déséquilibrés que le théâtre hypnotise. Mais l'originalité de certains points de vue, tel jugement sur un rôle ou un homme, faisaient deviner là une nature exceptionnelle, une intelligence supérieure évidemment. L'homme était jeune. Il me demandait des conseils. Une audition au besoin. Je lui répondis, un jour, que je le recevrais avec plaisir, quand il aurait l'occasion de venir à Paris et que nous causerions. Mais je l'engageais, en principe, à ne pas quitter la vieille étude sombre où il s'ennuyait à Cherbourg.

« Mais, monsieur, me répondit-il par dépêche télégraphique, mes rêves s'y brisent les ailes ! »

Les appareils télégraphiques ne sont pas habitués, je pense, à transmettre des dépêches aussi poétiques. L'élégie se terminait

d'ailleurs par l'annonce du départ de Colinet pour Paris : « Patron accorde permission. Prendrai train 7 h. 45. » Les ailes n'étaient donc pas tout à fait brisées !

« Monsieur l'administrateur, me dit, le lendemain, l'huissier avec sa correction professionnelle, où pourtant transparait une nuance, à peine perceptible d'étonnement ou d'ironie, il y a là un jeune homme qui dit avoir un rendez-vous pour aujourd'hui !... Il a d'ailleurs écrit son nom... »

Et il me tendait un feuillet de papier.

Tracés d'une superbe écriture commerciale, en grosses lettres, je déchiffrai ces mots, de loin : *Colinet, de Cherbourg.*

« Il a raison. Je l'attends. Faites entrer ! »

Je n'étais point fâché de le voir de près, de le connaître, l'homme aux rêves, le pauvre clerc brûlé des feux de l'idéal. Parmi tous les mangeurs de temps qui rôdent autour de toute administration, il en est un parfois — rarement — qui vient apporter une communication utile, un renseignement intéressant, quelque chose qui ressemble à un espoir.

La porte de l'antichambre s'ouvrit, l'huissier s'effaça pour laisser passer le nouvel arrivant et, dans ce cabinet à tapisseries où les bustes de marbre contemplant de leurs yeux blancs les déesses de laine, je vis entrer, tout petit, pâle et tortu, un être rabougri, un peu bossu, à qui je ne pus, dès la première minute, m'empêcher de dire :

« Vous êtes monsieur Colinet ? »

— De Cherbourg, oui, Monsieur ! »

Et il souriait, restant là, debout et tournant, entre ses mains gantées de gants trop longs, son chapeau haut de forme bien brossé, tout neuf.

Je ne revenais pas de ma surprise. Quoi ! c'était là le rêveur acharné dont les ambitions cuisaient à grand feu dans l'étroite geôle de Cherbourg ! Le collaborateur de Musset, l'homme qui rêvait d'être Perdican !... Il était grêle, avec une poitrine rentrée et des épaules montant trop haut, enserrant un pauvre petit cou de poulet, très long, où la pomme d'Adam saillait comme un goitre et que surmontait une tête bizarre, maigre, pareille à ces fantoches taillés à coups de couteau dans du bois par quelque berger inhabile : — une tête allongée, le nez énorme, la bouche large, tirée vers les oreilles et, au-dessus d'un front étroit et haut en forme de poire, une grosse tignasse rousse, dressée toute droite comme par le hérissément de la peur. Là dedans, dans ce masque grotesque, les yeux seuls, d'une douceur infinie, bleus et tristes, répondaient à l'idée que je m'étais faite d'après ses lettres, de ce pauvre clerc poétique, de ce Fortunio de province qui osait aimer et nommer celle qu'il aimait : la terrible Muse du théâtre, la charmeuse et la trompeuse... Oui, ces yeux, ces yeux bleus, étaient bien d'un amoureux de théâtre, de l'affolé qui se lamentait, là-bas, à Cherbourg...

Mais le reste ! Mais ce corps frêle, tordu comme un cep de vigne, et qui me rappela subitement je ne sais plus quelles figures cocasses entrevues dans des racines de mandragore, ces jambes cagneuses, terminées par des pieds énormes dont les grosses chaussures évoquaient l'image des immenses souliers des *christy's minstrels* anglais, ces bras trop longs, ce dos trop rond, tout ce que ce misérable corps avait de chétif, de contourné, d'inachevé, de caricatural, à quel gnôme sortant d'un magasin de confection, tout cela appartenait-il ?

Plus je regardais, plus j'étais stupéfait, consterné. Perdican ! Don Juan ! Célio ! Clitandre ! Et Alceste ! « Alceste... plus tard, beaucoup plus tard ! »

Je le fis asseoir. J'étais résolu à couper court à toute aventure, à briser, du premier coup, les ailes, les fameuses ailes de toutes les fausses espérances du pauvre diable. Je lui dis tout ce qu'il y avait de déceptions au théâtre, à combien de tristesses et de déboires on s'y heurtait, et quels écœurements, quels dégoûts attendaient les malheureux qui se laissaient prendre aux apparences, attirer par ces chimères... Mon Dieu, de loin, oui, rien de plus séduisant. Mais il fallait voir l'envers de cette vie, comme l'envers des décors, avec leurs vieilles affiches déchirées, et dont les lambeaux étaient moins tristes que les espoirs qui pendaient aussi derrière, lacérés, comme saignants... Tandis qu'après tout, la vie paisible, la vie de labeur calme, au coin du feu, avec une femme, des enfants, et des poètes, — oui, parbleu, les œuvres des poètes pour charmer cette existence, — c'était cela qu'il ne fallait ni dédaigner, ni briser, ni fuir, car c'était la vérité, cela, ce qu'il y a de vrai et de bon, et de sain et de certain dans la destinée humaine.

Colinet m'interrompit :

« Oh ! monsieur, dit-il brusquement, ne me parlez pas des femmes ! Je suis jeune mais je les connais comme si j'avais soixante ans ! »

Il m'étonna encore en me disant : « Je suis jeune ». Je n'avais pas songé à lui demander son âge, qu'il m'avait fait connaître dans une de ses lettres. Son âge ? Pour moi, il n'avait pas d'âge. Sa longue figure, toute truitée de taches de rousseur, était ridée comme celle d'un vieux. A vingt-trois ans !

Il ajouta :

« Une femme, des enfants... Non, jamais... Je ne me marierai jamais... Les femmes m'ont fait trop souffrir ! »

Et si les yeux bleus de Colinet étaient doux, avec des tendresses attirantes, sa voix aussi avait des caresses tristes, un son touchant de cristal brisé. Les femmes l'avaient fait souffrir ! A entendre cet avorton parler ainsi on eût été tenté de rire si cette voix navrée n'eût contenu tout un monde de souffrances inconsolées. Comment ne l'eussent-elles pas fait souffrir, ce malheureux Colinet, les femmes qui torturent, tordent comme des cigaretttes, même la force et la beauté ?

Les yeux bleus du pauvre Colinet me parurent devenir humides lorsqu'il ajouta :

« C'est un peu aussi pour me venger d'elles, monsieur, que je voudrais entrer au théâtre !... Oh ! leur prouver ce que je vaudrais !... Et faire partager à une salle, toute une salle, ce que je ressens là. (Il se frappait la poitrine violemment, et le son cavernieux me fit peine). Voilà ce que je veux !... Figaro, le rôle de Figaro n'est pas de mon emploi, non, je suis né pour les jeunes premiers, mais il me semble que je dirais bien le monologue, le fameux monologue ! Ah ! femme ! femme ! femme ! »

Je crus un moment qu'il allait le dire là, le monologue. Il s'était levé et, posant son chapeau de la main gauche sur le canapé, il serrait le poing droit et le montrait, menaçant, à quelque image invisible : Ah ! femme ! femme ! femme !

Je le calmai.

« C'est juste, fit-il, je vous l'ai dit, Figaro n'est pas de mon emploi ; mais il y a dans le rôle de Perdican bien des passages qui correspondent à mon état d'âme et j'aimerais à débiter dans Perdican ! »

Il arrivait ainsi de sa province, tout enflammé, ne songeant qu'à une chose : débiter. Débiter, où ?... Débiter, parbleu, à la Comédie-Française ! Il n'y a qu'un théâtre au monde pour certaines vocations. Fils de bonnes familles, filles de professeurs ou de généraux, c'est là qu'ils viennent tous frapper tout droit, afin de ne point déroger. Où veut-on donc qu'ils ou elles entrent ? Mais si elles n'avaient pas la Comédie-Française pour ambition et pour but, ces vocations terribles, ils ou elles ne se mettraient pas au théâtre !... Pourquoi s'y mettre alors ?

Et à celui-là comme aux autres il fallut faire comprendre que le théâtre exige un apprentissage et que la Comédie n'est point lieu d'asile pour les débutants. Alors Colinet, un peu triste, me demanda doucement (en ce cas-là, les autres sont volontiers amers) :

« Que me conseillez-vous ? »

— Est-ce un avis absolu que vous me demandez ?

— Un avis absolu, oui, Monsieur.

— Eh bien ! reprenez le train de Cherbourg, ne pensez plus au théâtre et lisez Molière et Musset pour votre plaisir. »

Les beaux yeux bleus me regardèrent résolus, et cette fois, un peu ironiques.

« Retourner à Cherbourg, moi ? dit la voix triste qui devint stridente.

— Oui... retourner à Cherbourg...

— Jamais ! Cela, jamais ! »

Et je dirais qu'il se redressa vivement si ce pauvre corps tordu eût pu se redresser.

Oh ! jamais, jamais il ne reverrait l'étude noire, les casiers, les

dossiers entassés, les clerks narquois, la prison où agonisaient ses rêves. Jamais ! Jamais ! Jamais ! On ne voulait pas l'engager ? Il ne pouvait pas débiter ? Il fallait passer par le Conservatoire, peut-être, comme si le génie avait besoin de leçons et comme si l'inspiration ne tenait pas lieu de professeur ? Eh bien ! il passerait par le Conservatoire ! Il se présenterait, dans trois semaines, aux examens d'octobre ! Il ferait ses classes puisqu'il fallait faire des classes. Soit. Mais après ? Quand il aurait suivi, inutilement à son avis, les cours du faubourg Poissonnière ; lorsqu'après sa première ou sa seconde année d'études, il obtiendrait le premier prix, l'engagerait-on à la Comédie ? Le lauréat primé, authentiqué, estampillé, aurait-il plus de chance que l'inspiré qui arrivait du fond de sa province sachant vingt-deux rôles d'amoureux par cœur ?

« Vingt-deux, monsieur l'administrateur. Vingt-deux rôles, pas un de moins !... Vous auriez le temps, je vous les réciterais tous, à la file ! »

Là encore j'essayai l'impossible. Je tentai de le détourner de cette idée d'examen. Le Conservatoire ! A quoi bon ? Encombré, le Conservatoire. Et des couronnes ? Quel avenir assuraient-elles ? Je ne pouvais pas lui dire : « Regardez-vous donc, Fortunio ! » Je voulais le ramener vers le vrai chemin, celui de Cherbourg.

Ah ! bien, oui ! Il se regardait, précisément, Colinet. Dans la haute glace qui fait face au divan et dans laquelle se reflétaient les pâles déesses des vieilles tapisseries, il se regardait et, sans doute, de tout son être difforme et comique, il ne voyait que son regard, ce regard qui vivait, qui brûlait comme une flamme claire, poétiquement bleuâtre dans quelque veilleuse fêlée et mal venue. Il se regardait tandis que je l'examinais encore moi-même et le coup d'œil qu'à travers le cabinet il envoyait à son image n'était point sans quelque complaisance. Je le connais aussi cet instinctif coup d'œil des comédiens invinciblement attirés par le miroir. Eux seuls le jettent aussi vite, d'un mouvement immédiat et impulsif, en entrant. Colinet, tout en me parlant encore, en me répétant que sa vocation était irrésistible, sa vie désormais limitée aux murailles d'un théâtre, s'examinait, s'étudiait, arrondissait de son mieux ses longs bras grêles pour juger, dans la glace, de l'effet d'un geste, et, quand il eut fini, saluant solennellement, il me dit d'un ton bref :

« Eh bien ! monsieur, à bientôt !... Au prochain examen du Conservatoire ! »

Je le revois encore s'éloignant, le dos rond, avec une colonne vertébrale qui dessinait, sous sa redingote noire, des nodosités un peu plus luisantes que le reste du drap.

Elle m'avait navré, cette apparition d'un pauvre être rongé d'ambition, consumé d'une vocation fautive, logeant tant d'espoirs dans un corps si laid. — Quasimodo avec l'âme de Perdican ! Elle m'avait navré, et elle devait en égayer d'autres. Il m'avait dit « à bientôt ». Il me l'avait dit d'un ton délibéré, à peu près pareil à celui d'un breteur, sûr de son coup, qui donne rendez-vous à quelqu'un sur le pré. « Au prochain examen du Conservatoire ! » Et le salut suprême soulignait les paroles : « Oui, au Conservatoire, et vous verrez ! disait clairement ce salut. Vous me jugerez alors. Ce sera ma revanche ! »

Il devait évidemment me trouver injuste, absurde, de ne pas l'avoir, sur-le-champ, deviné et compris !

...

Trois semaines après, dans le défilé des concurrents se présentant, poussés, pressés, étranges, parfois originaux, plus souvent grotesques — une cohue, — dans la salle, aux examens de rentrée, devant le jury du Conservatoire, un nom retentit tout à coup, un nom que je n'avais pas oublié...

Le bon Lescot, de sa voix claire, calme et indifférente, s'était avancé, la liste des concurrents à la main et nous annonçait :

« M. Colinet... passe dans *On ne badine pas avec l'Amour* ! »

Colinet ! il avait tenu parole. Il m'avait dit : « A bientôt. » Et à bientôt, c'était maintenant. Plus de Cherbourg, plus d'étude d'avoué. Le théâtre. Le Conservatoire d'abord. L'examen.

Et les autres juges, indifférents, ne connaissant pas Colinet, attendaient son entrée sans inquiétude, tandis que je songeais au très étrange et bizarre Perdican que nous allions voir.

Le plus étonnant c'est que, sur l'estrade qui sert de scène aux examens, Colinet ne se précipitait pas comme sur un terrain conquis. La petite porte ouverte, à droite, dans l'hémicycle aux teintes plates, d'un affreux goût pompéien, ne laissait passer personne, rien qu'un petit bruit de voix, et peut-être comme l'écho d'une discussion. Et Lescot, debout sur le seuil, un peu impatient, répétait :

« M. Colinet... Eh bien ! M. Colinet ? »

— En voilà un qui a du moins la vocation pour manquer ses entrées, dit tout bas, en riant, un des vieux professeurs qui font partie du jury. »

Et Colinet ne paraissait pas !... Dans le couloir, évidemment, là-bas, il se passait quelque chose d'insolite. Le président du jury, un peu impatient, frappant la table de son couteau à papier, allait s'écrier qu'on ne pouvait attendre, que si M. Colinet était absent, on allait passer à un autre.

« Non, non, monsieur, il est là ! dit vivement une fillette en robe gris clair qui apparut dans l'encadrement de la porte et fit, d'un mouvement lesté, comme eût sauté un oiseau, deux pas sur la scène.

Elle avait regardé le jury, gentiment, avec un gai sourire dans une petite figure rosée, chiffonnée, blonde et frisée, et maintenant elle se retournait vers la porte, très riieuse, laissant échapper de sa

petite main un geste qui disait : « Vous allez voir ! Oh ! vous allez voir ! »

Alors, dans cette salle des examens, longue, triste, avec sa galerie peinte en rose et en vert d'eau, couleur d'un demi-sorbet panaché groseille et pistache, dans cette salle vide, éclairée de côté, avec une loge ouverte en face de la petite scène où Napoléon I^{er} venait autrefois incognito, assister aux concours ; là, devant ce jury assis à la longue table en fer à cheval recouverte d'un tapis vert chargé de papiers, de notes, d'encriers ronds en porcelaine, de gros registres où s'inscrivent les noms des élèves, leurs défauts, leurs qualités, leurs progrès, Colinet parut, mon Colinet, le

Colinet de Cherbourg qui venait à Paris pour donner libre essor à ses rêves. Et je le trouvai plus comique encore sous le jour cru tombant des fenêtres, ce jour frisant qui faisait saillir son nez énorme et creusait, soulignait malignement les plis de ce visage de fantoche.

La salle où le pauvre garçon entraît là n'était pas faite d'ailleurs pour rassurer le pauvre diable. Quatorze personnages assis, en face de lui, lorgnant ou écrivant sur les grands registres à coins verts, comme des teneurs de livres et, sur la petite scène, avec un rideau vert au fond, l'huissier, devant une petite table au seuil d'une porte découpée dans un fond de couleur brique,



La lumière entrant par des fenêtres latérales et éclairant les petites colonnettes jaunes, le balcon vert pomme bordé de rose, les becs de gaz à verres tulipes, le plafond vert et, sur la scène au plancher gris, des chaises, des tabourets, un canapé — puis, entre le jury et la scène, un piano pour les auditions et, vides, des banquettes vertes sur lesquelles les élèves écoutent pendant les classes. Rien de plus froid que ce lieu aux teintes plates où semblent errer les ombres des tragédies du premier empire. Le malheureux Colinet, promenant ses yeux sur tout cela, en devant, me disais-je, éprouver une impression glaciale. Mais non, non, je ne connaissais pas bien Colinet !...

Il y eut, dans le jury, un frémissement étonné et involontairement narquois à l'apparition de cet être bizarre, contourné et comme inachevé. Quelqu'un près de moi fit un *oh !* et, rapide-

ment, prit une lorgnette pour mieux examiner ce Perdican falot qui se présentait là, d'ailleurs, très fièrement.

Sur la scène, la petite blonde, qui allait donner à Colinet la réplique de Camille, enfonçait sa jolie figure dans son mouchoir, feignant de tousser et riant sans doute, riant d'un rire nerveux que trahissaient les deux trous bleus de ses yeux profonds, très gais.

Colinet, lui, arpentait la scène, heureux d'y poser enfin ses grands pieds qu'il appuyait là comme en terre conquise, et, de ses longues mains maigres, tenant un billet qu'il lisait, avec un sourire :

« *Trouvez-vous à midi à la petite fontaine. Que veut dire « cela ? Tant de froideur, un refus si positif, si cruel, un orgueil si insensible et un rendez-vous par-dessus tout ? »* »

En lisant, en parlant, Colinet ouvrait une bouche énorme, dis-

tendue par le sourire qui faisait ressembler cette face étrange à ces têtes de caoutchouc qu'étirent à volonté les doigts capricieux d'un enfant.

« C'est toujours commode, une bouche comme ça, quand on veut se parler à l'oreille, » grommela le vieux professeur en mettant, après le nom de Colinet, une note sur son registre.

Colinet continuait. Sa voix avait parfois l'harmonie profonde, un peu douloureuse, des voix de phthisiques; mais il la haussait d'un ton, la rendait emphatique, déclamatoire et, de loin, ses yeux disparaissant — ces beaux yeux où se lisait une âme ironiquement cachée dans ce corps bizarre — on ne voyait de lui que ses bras anguleux, ses jambes torsées de basset humain et cette crinière rousse sur ce pauvre visage de pantin taillé dans une racine de buis.

« Ce matin, en me promenant avec Rosette, j'ai entendu « remuer dans les broussailles, et il m'a semblé que c'était un pas « de biche. Y a-t-il ici quelque intrigue? »

Ici, la petite blonde avança, délibérément, venant donner à Perdican la réplique de Camille.

« Bonjour, cousin... »

Mais elle s'arrêta tout à coup, ses prunelles bleues comme braquées sur les mains de Colinet, de grandes mains levées au ciel, et je m'aperçus seulement alors que Colinet avait des gants,



d'immenses gants gris perle, à broderies noires qui faisaient ressembler ces grosses pattes aux doigts écartés à ces enseignes de gantiers de province.

« Bonjour, cousin », répétait la fillette.

Mais elle ne pouvait pas. Tout son corps élégant et fin, moulé par la robe de laine grise, était secoué d'une invincible envie de rire, par une sorte de décharge électrique. Ses jolis yeux allaient des mains énormes de Colinet à sa large bouche ouverte là comme celle d'une tirelire.

« Bonjour, cousin... j'ai cru... m'apercevoir... à tort... ou à « raison... »

Et la jolie blonde, brusquement toute triste, l'air convaincu, suppliante, se tourna vers le jury, disant d'un ton repentant, avec un rire qui tournait au spasme :

« Je vous demande pardon... Je ne sais pas ce que j'ai... Mais je ne peux pas... je suis malade... pardon... je vous demande pardon! »

Et, cette fois, sa petite tête rose, devenue très rouge, s'abattit dans son mouchoir, toute mouillée de vraies larmes, tandis que ses épaules de fillette encore enfant s'agitaient d'un mouvement pénible de sanglots.

Le jury comprenait et ne bougeait pas. Le pauvre Colinet baissait les mains, comme un grand télégraphe à bras, et restait immobile, bouche ouverte.

« Remettez-vous, mademoiselle Gauthier, dit le président. Et appelez mademoiselle Arnoul — il regardait Lescot qui salua — elle donnera la réplique. »

L'huissier appela : « Mademoiselle Arnoul! » tandis que Colinet restait là, pétrifié, ne semblant pas comprendre et que la jolie fille blonde, courant vers la porte, comme délivrée, laissait involontairement éclater maintenant, malgré son mouchoir enfoncé dans sa bouche, un rire clair, un rire jeune, un rire fou,

un de ces rires qui finissent douloureusement par une crise de nerfs.

Nous nous regardions, assez ennuyés et je souffrais pour Colinet qui, debout, un peu hautain, sur la scène, paraissait ne pas souffrir. Je me rappelais ses lettres d'autrefois, ses confidences, tout ce qu'il avait rêvé pour aboutir à ce joli rire frais d'une fillette le souffletant la comme du bout ailé d'un éventail.

Mais mademoiselle Arnoul était entrée. Une grande belle fille maigre, très brune, avec un profil tragique et des bandeaux noirs plaqués sur le front. Elle regarda, du haut de son cou de reine, l'avorton à qui on lui imposait de donner la réplique et puis, froidement, comme une statue qui eût laissé échapper une voix de contralto d'un bloc de marbre :

« Bonjour, cousin ; j'ai cru m'apercevoir, à tort ou à raison, « que vous me quittiez tristement ce matin. Vous m'avez pris la « main malgré moi, je viens vous demander de me donner la « vôtre. Je vous ai refusé un baiser, le voilà. »

Elle l'embrasse, disait la brochure.

Mademoiselle Arnoul daigna abaisser légèrement sa tête d'Hermione vers Colinet qui, naïf, avança sa joue creuse pour recevoir ce simulacre de baiser. Mais la tête tragique s'arrêta à mi-chemin et, la lèvre relevée, très méprisante, elle regarda la tête comique. Et Colinet — je crus bien l'entendre — Colinet, le pauvre clerc, murmura deux mots qui n'étaient pas dans le rôle de Perdican :

« Pardon, Mademoiselle... »

Puis, comme un homme se jetterait à l'eau, éperdu, osant tout, lorsque mademoiselle Arnoul se fut assise sur la chaise figurant le banc, auprès de la fontaine, dans le bois :

« Avais-je fait un rêve, s'écria Perdican, — et ses bras se levaient encore — ou en fais-je un autre en ce moment? »

Et ses bras s'abaissaient, se rejoignaient, et les gants gris de ses mains semblaient deux grosses araignées enchevêtrées l'une dans l'autre.

Pauvre garçon! Comme il était comique, irrésistiblement comique! Et quel Musset tourné à l'opérette il nous donnait là, dans cette audition qui eût semblé divertissante si elle n'eût pas été si douloureuse! La gravité des fonctions de juge n'empêchait point les sourires sur les lèvres des membres du jury qui écoutaient, quelques-uns baissant la tête sur leur papier pour dissimuler leur envie de plaisanter. Et, là-haut, la belle fille brune se tournait à demi vers les examinateurs et tout son visage étudié, marmoréen, semblait demander pourquoi on la condamnait au supplice de donner la réplique à ce grotesque.

Elle s'était levée pour parler, pour déclarer qu'« elle allait prendre le voile » et Colinet, à ces mots, décrivant avec ses bras de pantin cassé un demi-cercle fantastique, s'écria : « Est-ce possible? » Il se rapprochait d'elle, tandis qu'instinctivement mademoiselle Arnoul reculait d'un pas. Il montrait la chaise qui, tout à l'heure, figurait le banc et qui maintenant devenait une fontaine : « Est-ce toi, Camille, que je vois dans cette fontaine, assise sur les marguerites, comme aux jours d'autrefois? »

Et le malheureux donnait un tel accent poétique à ce cri, il modulait d'un ton si bizarre ces mots : « assise sur les marguerites », il roulait si piteusement sa tête à houppette rousse pour mieux exprimer le reproche et l'amertume que le fou rire de la fillette blonde, disparue maintenant, semblait prêt à repartir, comme une fusée, mais venant, cette fois, de la table où nous étions assis. Puis, tout à coup, par quelle inspiration Perdican déclarant qu'il ne se ferait « jamais moine », Colinet s'en prit-il à cette malheureuse chaise pour mieux souligner sa résolution?

« Ne m'interrogez pas là-dessus, car je ne me ferai jamais moine! »

Et, tout en parlant, la voix *sombrée*, il avait saisi le dossier de la chaise et, d'un geste bref, la rejetait loin de lui, pendant que mademoiselle Arnoul se reculait, effrayée. La chaise, au loin, avait rendu un son de bois cassé.

« C'est bien, monsieur, je vous remercie! » dit le président de l'examen en frappant de son couteau à papier sur la table.

Colinet, qui croisait les bras pour foudroyer Camille, parut un peu surpris, trouvant que l'examen tournait court et il demeura, un moment, la bouche ouverte, tout pâle, tandis que la tragédienne s'éloignait, disparaissait par la petite porte dans un léger haussement d'épaules.

« Je vous remercie, répéta le président », voyant bien que Colinet n'avait pas compris.

Le pauvre garçon semblait figé sur les planches. Il nous regardait, de ses yeux un peu égarés, et, très bas, je l'entendis qui balbutiait :

« Alors... alors comme cela... c'est... c'est tout? »

Puis, s'enhardissant :

« C'est que je sais aussi du répertoire classique... De la comédie, de la tragédie! Ce que vous voudrez! »

— Voyons, un peu de tragédie! » fit une voix qui me sembla un peu railleuse.

Mais d'autres, bien vite, par pitié pour ce malheureux exhibant là le ridicule de son corps difforme :

« Non, non, merci! C'est assez! »

— Merci, monsieur, dit encore le président, vous pouvez vous retirer! »

Et Colinet se retira. Il se retira lentement, comme un vaincu abandonnant à regret le coin de terre qu'il croyait conquis ou sauvé. Il se retira en titubant et je le voyais de dos, ce dos rond et gibbeux que secouait un frisson ou plutôt un sanglot... Il marchait lentement, arrachant avec peine à ces planches chaque pas de ses larges pieds et, au moment de disparaître dans l'encadrement de la petite porte, à droite, il me semblait que sa main

fermée prenait, tirait avec rage une poignée de ses cheveux roux. A un autre!

« En voilà un dont nous n'entendrons plus parler, dit un des examinateurs. Cela m'étonnerait s'il devenait Talma! »

Et le défilé des candidats continua, interminable, toutes les professions apportant leur contingent d'espoirs, d'illusions, de rêves, de vocations décevantes... Des filles bégues, des adolescents rachitiques se présentaient, faisant oublier Colinet, presque aussi ridicules que Colinet, et, comme lui, fascinés par la rampe, le paillon, le feu follet, le théâtre...

Quand l'examen fut fini, après le vote — ce vote où le nom de Colinet ne souleva que des plaisanteries et des mots de pitié — il fallut sortir et, dans le crépuscule de ce soir d'octobre, traverser le flot anxieux des concurrents tassés sous la voûte du Conservatoire. Oh! ce murmure sourd de jeunes voix fraîches, ces pâles visages d'adolescents, entrevus dans la pénombre, ces yeux brûlants d'interrogations et d'angoisses, ces mains tendues pour saisir au passage, par la main, par la redingote, par le collet du pardessus quelqu'un de ces jurés qui n'ont qu'une pensée, se soustraire à ces questions, éviter ces anxiétés, ces désillusions, disparaître en hâte! Les fillettes trépignent, les jeunes gens tremblent. Plus calmes, dans cette fourmilière enfiévrée, les anciens

élèves, parents ou amis des nouveaux, attendent presque graves, comme des soldats habitués au feu.

« Mon frère est-il admis? »

— Est-ce que Labourieu passe? »

— Jeanne Hervier est-elle reçue? »

Et l'on évite les questions, on se détache de ces petites mains suppliantes, nerveuses, exigeantes... Il me sembla, dans le tas des élèves se poussant vers nous, nous barrant le chemin, jusqu'à la haute porte du faubourg, que j'entrevis, blême, n'osant pas bouger, collé à la muraille comme un condamné qu'on va fusiller, Colinet, le triste visage de Colinet, sans chapeau, avec sa houpette rousse sur sa longue figure de clown. Ce ne fut qu'une vision. J'avais déjà franchi le seuil et je hélais vivement un fiacre, dans la rue. Mais j'emportais cependant, comme quelque chose de très précis et de très douloureux, l'image du pauvre garçon, cette face pâle, trouée de grands yeux tristes...

J'étais, le lendemain, dans mon cabinet, quand on m'annonça une visite.

« C'est ce jeune homme de l'autre jour... Le clerc d'avoué... le bossu... M. Colinet! »



Ah! cette fois, j'allais radicalement lui donner conseil de retourner bien vite à son étude! L'épreuve de la veille suffisait. Mon devoir était de ne lui laisser aucune illusion. Aucune.

Il entra. Toujours ganté, brosse, propre mais livide, le regard fixe, l'air d'un homme qui avait passé la nuit à songer, peut-être à pleurer. Il me fit peine. D'ailleurs il se regarda encore dans la glace instinctivement et, en se voyant, il eut un sourire amer.

« Eh! bien, monsieur Colinet (je lui indiquais le divan)... je puis maintenant, en toute franchise, vous donner un bon, un très bon avis! »

— Lequel?

— Le théâtre, je vous l'ai dit déjà, est quelque chose de fort trompeur... Ce n'est pas une carrière... Vous en avez une, où votre sensibilité, que je devine, qui m'intéresse, ne risque pas de vous être nuisible... Une étude d'avoué, après tout, n'est pas une geôle... »

Il m'interrompit brusquement.

« Alors, Monsieur, vous allez me conseiller de quitter le théâtre? Comme cela, sans combat, lâchement? »

— Monsieur Colinet, le jury hier a trouvé que vous ne pouviez pas être admissible... C'est un premier jugement qui devrait et qui doit vous faire réfléchir...

— La comédie d'hier, un jugement?... Un jugement, cette parodie d'audition? Mais, monsieur — et Colinet s'exaltait en parlant et je crus, un moment, qu'il allait traiter son chapeau comme il avait, la veille, traité la chaise de Camille — mais monsieur, c'est un coup d'épée pour moi qu'une pareille épreuve... Cela me trempe, cette épreuve-là... Il en faut... Tous les artistes en ont eu... Regardez-moi... Ai-je l'air foudroyé? Non. Pâle peut-être... Je n'ai pas dormi, je me suis réitéré Perdican à moi-même... Tout Perdican... Non pas les misérables répliques qu'on a arrêtées hier sur mes lèvres, mais les vraies tirades, les vrais effets... « O mon enfant! sais-tu les rêves de ces femmes qui te disent de ne pas rêver? » Voilà où l'on peut juger un artiste... Il fallait me laisser dire la scène... toute ma scène... Mais j'ai bien

vu, oh! j'ai bien compris... Je ne parle pas pour vous, Monsieur, mais il y avait parti pris dans le jury... Chacun a ses protégés... Je ne suis pas protégé... Je suis venu de Cherbourg, confiant... tout seul... Je n'avais écrit qu'à vous, Monsieur... Alors le jury s'est dit: « D'où sort-il, celui-là? Je ne le connais pas! » On ne peut pas être connu tout de suite... Je m'imagine bien qu'il y a eu un moment où M. Samson, M. Provost n'ont pas été connus... où ils ont été méconnus, ce qui est plus grave... Voilà mon cas... Je suis méconnu... Soit. Méconnu, mais non abattu. Ah! pour m'abattre, il faudra bien autre chose... J'ai la foi, moi, Monsieur, la foi! Je ne suis pas comme cette petite sotte qui s'est mise à rire, hier... à rire... Rire, quand on a à interpréter Musset... Mais les femmes, ah! les femmes! Ce qu'elles entendent en se mettant au théâtre, c'est le coupé, c'est le petit hôtel... Je suis certain qu'elle aura le petit hôtel, cette jeune fille, mais la foi!... Elle ne l'a pas, la foi!... Moi, je l'ai! Ce n'est pas pour faire fortune que j'entre au théâtre, moi! C'est pour traduire les poètes, c'est pour servir les poètes! Mais si je ne trouvais pas que le théâtre est un sacerdoce, Monsieur, je continuerais à grossier chez Maître Langlois... Certainement je continuerais à grossier... Monsieur, j'aimerais mieux mourir que m'avouer vaincu après une première escarmouche... Ah! le Conservatoire ne veut pas de moi?... Je ne suis pas admissible! Eh! bien, je m'en passerai, du Conservatoire!... Je me serai mon Conservatoire à moi-même! Qu'est-ce que le talent? L'inspiration! J'en ai! Vous n'avez pas de coin pour moi, Monsieur, le plus petit coin?... Je porterai des lettres, je figurerai dans les pièces de Molière! On n'est pas déshonoré pour servir Molière, même sans gloire!... Non, il n'y a rien?... Rien?... C'est ici comme au Conservatoire? Rien à espérer quand on est seul, tout seul? »

Il s'était levé et tout son corps chétif s'agitait douloureusement, sous le coup d'une colère.

« Mon Dieu, Monsieur Colinet, tout ce que vous me dites me touche beaucoup, me fait même un peu de peine... Mais... vous êtes intelligent, très intelligent... voulez-vous me permettre de

vous dire, qu'avant tout, pour réussir au théâtre, il faut avoir... des dons...

— Des dons? Quels dons? »

Il me regardait, un peu étonné; puis, tout à coup, éclatant de rire :

« Ah! oui, je sais! je devine! Des dons!... Ah! très bien!... Vous voulez dire que je ne suis pas un Antinoüs?... Certainement non et heureusement non, je ne suis pas un Antinoüs. Mais je le verrais sur la scène, je le sifflerais, moi, Antinoüs. C'est un belâtre, rien de plus! La beauté moderne n'a rien à voir avec la prétendue beauté antique. La beauté moderne, c'est le caractère, c'est l'âme, c'est le regard... Oh! je me suis bien étudié, monsieur, avant de prendre une résolution! Je me suis examiné... Je me suis posé devant ma photographie comme devant ma conscience... Eh! bien, elle ne m'a pas paru plus ridicule qu'une autre, ma photographie... Elle pense, ma photographie. Elle a du caractère, ma photographie. Et encore elle est faite à Cherbourg!... A Paris elle serait meilleure. Je l'ai jugée avant de prendre un parti. Non, certes non, ce n'est pas la photographie d'un Antinoüs, mais ce n'est pas celle d'un être factice, comme dit mon Perdican... c'est la mienne!... Des dons! Tout le monde en a, des dons! Seulement tout le monde n'a pas les mêmes, voilà tout. J'ai les miens, je n'ai pas ceux de cette tête de coiffeur qui vous a récité les *Femmes Savantes* hier, et que vous avez déclaré admissible... Cela ne m'étonne pas... C'est le fils d'un comédien de l'Odéon... Ils se tiennent tous, ils se protègent tous! — Moi, j'irai seul, comme Alceste... Ah! quand je jouerai Alceste... plus tard... beaucoup plus tard... toute mon âme passera dans mon rôle, toute... »

— En attendant, dis-je enfin, car l'entretien pouvait durer longtemps, je vous répète aujourd'hui, avec plus de force, ce que je vous disais il y a quelque temps, et je vous conseille de retourner chez Maître Langlois, puisque Maître Langlois il y a, et de ne jouer Alceste qu'à la ville! »

Il y eut dans les yeux bleus de Colinet un éclair irrité qui s'éteignit bien vite dans une expression de pitié intense. *Et vous aussi!* semblait-il me dire. Et il le disait, et il le pensait. Vous aussi!

« Je vois, fit-il d'un ton pincé, qu'on est condamné à réussir pour inspirer confiance. Eh! bien, voilà tout, je réussirai! Vous ne croirez en moi que lorsque j'aurai fait mes preuves? C'est entendu, je les ferai! L'aventure du Conservatoire ne prouve rien. Elle ne prouve rien. Je n'aurai pas toujours, pour ôter toute illusion à une scène d'amour, une petite niaise qui se met à pouffer de rire et qui faisait peut-être partie d'une cabale, après tout. Elle avait peut-être intérêt à m'empêcher de réussir pour en faire réussir un autre. Est-ce qu'on sait, avec les femmes!... »

« Monsieur, conclut-il tout à coup, d'un ton ferme, j'ai l'honneur de vous saluer. Je repasserai quand je pourrai écraser les résistances sous les applaudissements! »

Où le pauvre Colinet prenait-il donc tant d'éloquence? Le dépit l'éperonnait, lui enlevait toute expression dolente. Il relevait avec fierté sa tête de fantoche. Il tenait sa main gauche campée sur la hanche comme sur une garde d'épée et fiévreusement il agissait, de la main droite, son chapeau toujours bien brossé. Je vis le moment où il allait le planter sur sa tête, ce chapeau neuf, comme un mousquetaire y eût enfoncé son feutre en signe de bravade.

« J'ai bien l'honneur, dit-il encore. »

Et son torse creux esquissa un demi-salut qui fit encore remonter ses épaules pointues des deux côtés de son cou sinueux. Puis il tourna les talons et je n'aperçus plus que ce dos rond que j'avais vu s'enfoncer, la veille, dans la petite porte ouverte sur l'estrade. Ce même dos, où se dessinaient cruellement les vertèbres saillantes, m'apparut encore un moment, avec la grande houpette rousse surmontant de grandes oreilles écartées, et, boitant à demi, ou titubant de colère, Colinet disparut, le malheureux Colinet qui était venu, à Paris, casser les ailes de ses rêves.

« Ah! me dit l'huissier en m'apportant la carte d'un nouveau venu, il ne s'en va pas content, le jeune homme qui sort d'ici. Il a comme cela prononcé des mots en serrant le poing : *Népotisme, injustice, aveuglement*... Et, en passant devant le portrait de Rachel, il l'a tutoyé... oui, Monsieur l'administrateur, criant comme cela, la main étendue : « Qu'aurais-tu dit, toi, si on t'avait méconnue comme moi!... » Non, non, il ne s'en va pas content... »

Je m'attendais à recevoir une lettre de Colinet. Il ne m'écrivit pas. Je me disais que je verrais, un jour, reparaitre Colinet. Je ne l'ai plus revu. Jamais. Un jour, seulement, dans les faits-divers banals d'une ville de province — une petite ville du Midi, sur les bords du Rhône — je lus, avec une tristesse poignante, quelques lignes presque railleuses, racontant la fin d'un pauvre diable de comédien, tout jeune, qui venait d'être si violemment, si cruellement sifflé que, désespéré, en sortant du théâtre, il s'était jeté dans le Rhône. Le journal donnait le nom du comédien : *Varicourt*. Mais il ajoutait que c'était un pseudonyme, un nom de

théâtre, on peut bien dire un nom de guerre. Il avait à peine vingt-quatre ans, ce Varicourt; il était, disait le fait-divers, un peu bossu, maigre, difforme et rouge de cheveux comme un pompon de grenadier. Pour ses débuts, qui venaient d'être horriblement cahotés, il avait choisi *Hernani* et quand il s'était approché de Dona Sol, ouvrant — c'est toujours le journal qui parlait — une bouche immense, ce parterre du Midi, narquois et impitoyable, s'était mis à pousser des cris d'effroi, répétant : *Va*



l'ayala! Va l'ayala! *Hernani* était alors sorti de scène pleurant et écumant et, après une crise de nerfs épileptiforme, il avait, comme un cerf traqué, couru vers le Rhône. On venait de l'en retirer et ses camarades qui, la veille, avaient un peu déserté sa cause devant les rires du public, organisaient une souscription pour lui faire de belles funérailles.

Varicourt! Je n'ai pas voulu savoir si ce nom de théâtre cachait le nom de Colinet. Ai-je besoin de le savoir? J'en suis sûr. Colinet, en quittant Paris, avait repris pied à Cherbourg, tout juste assez de temps pour donner congé à son patron et repartir pour courir le monde. On ne l'avait plus revu; mais, à l'étude, les clercs de Maître Langlois se rappelaient volontiers ses paroles d'adieu :

« J'aurai mon jour!... J'aurai mon heure! Vous entendrez parler de moi! »

Non, on n'a même plus entendu parler de lui. On a parlé de *Varicourt*, une fois, une seule, et c'est tout. Mais *Varicourt*, c'est encore Colinet. C'est Colinet, je le gagerais. A moins que ce ne soit un autre Colinet, car il y a tant de Colinets, hélas, sous le ciel de toile peinte du théâtre, tant et tant de Colinets — sans compter les Colinettes!

JULES CLARETIE.

(Illustrations de F. de Myrbach.)



ANDANTE POUR PIANO

Andantino religioso

PIANO

Dolce.

mf

p

mf

p

pp

Dimin.

Cresc.

Bien chanté.

Un Roman à la Mer par J. Bac



LIGNES
DE
NORMANDIE
DEPART

AGENCE DE
SURVEILLANCE
PHOTOGRAPHIQUE
DANS L'INTERET
DES
FAMILLES

Service Inter 24/24
Mémoriser
Donner l'heure à vos amis
Ouvrir les portes à vos
enfants qui sont en
vacances ou en congé
Donner l'heure à vos
amis. Dans l'attente
de vos lettres, donner
la date de naissance et dans
l'attente de nouvelles de
votre agn, Mémoriser
salutations, empressez
J. Bac

LA MAISON N'A PAS DE SUCCURSALE.





6



8



10



5



2



9





12



11



14



13



16



15





18



20



18



20



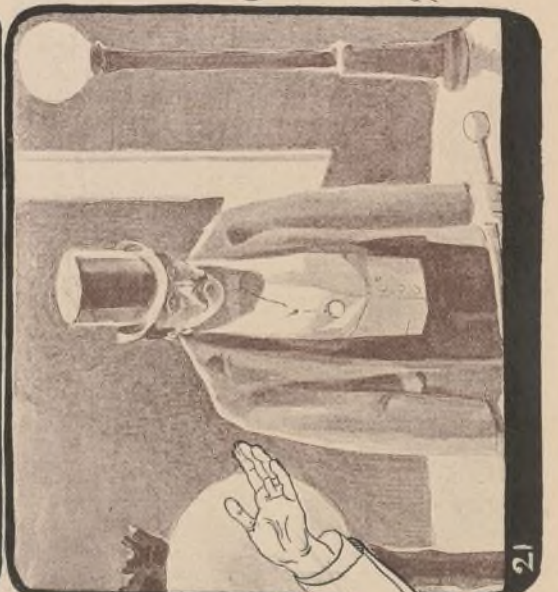
21



19



19



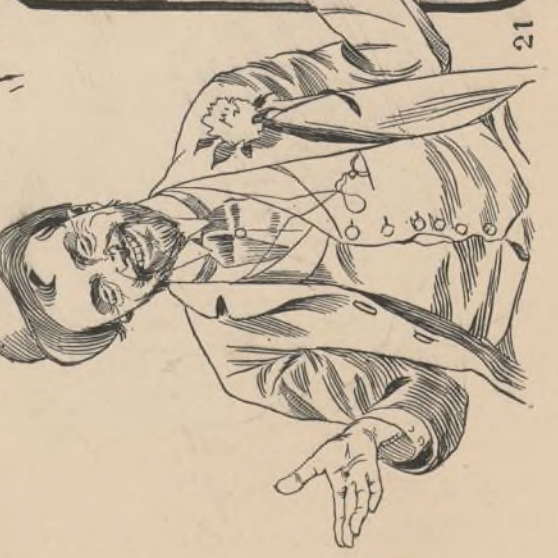
21



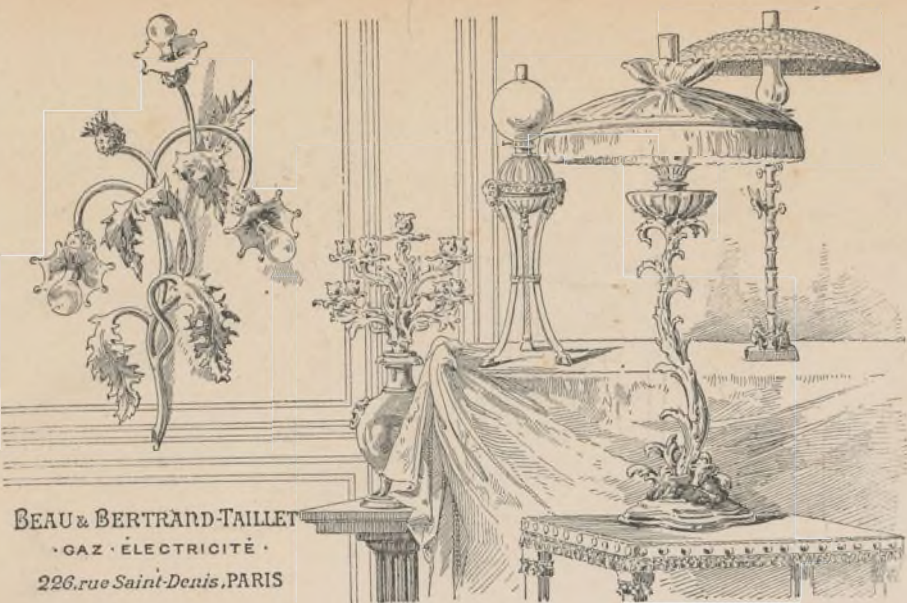
19



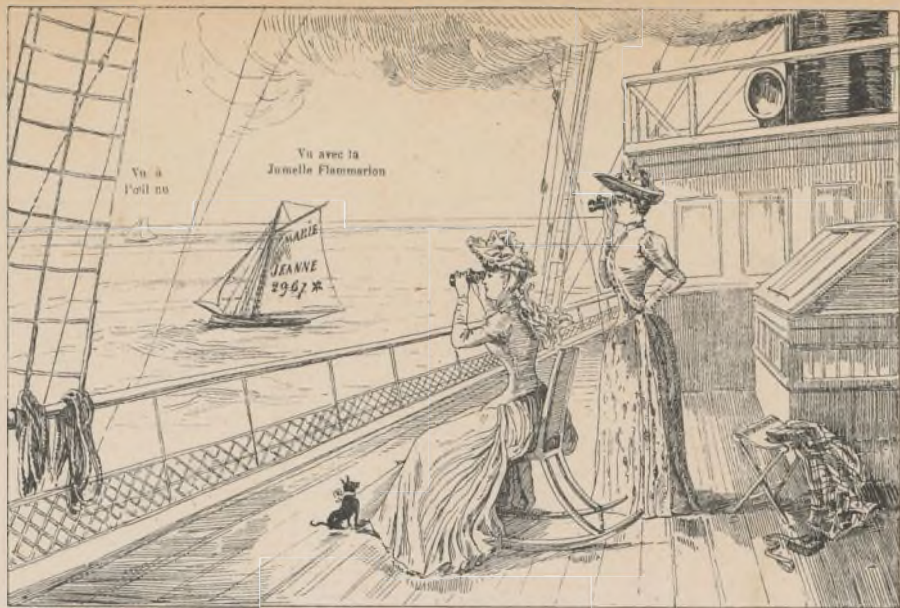
19



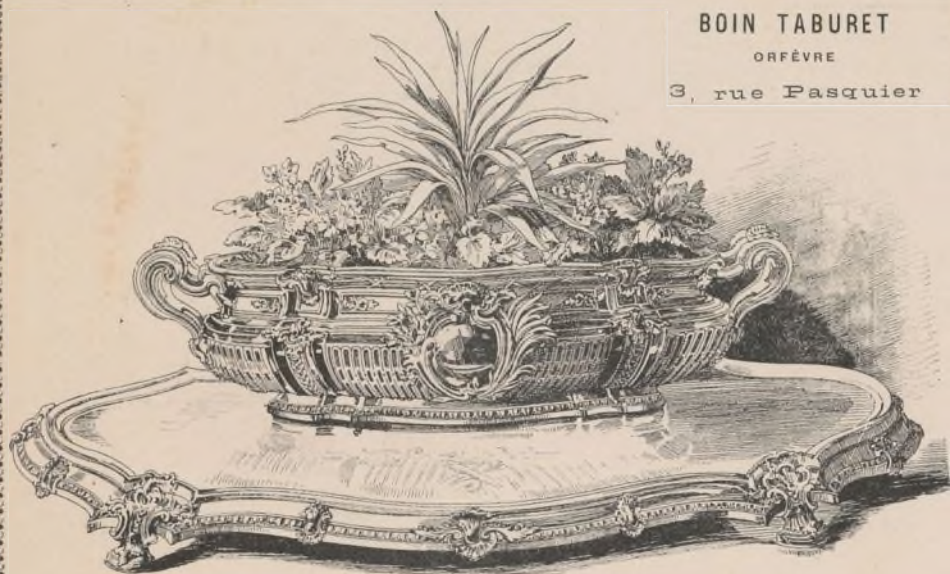
21



BEAU & BERTRAND-TAILLET
• GAZ • ÉLECTRICITÉ •
226, rue Saint-Denis, PARIS



JUMELLES FLAMMARION. — HECTOR MAQUET fils, 19, avenue de l'Opéra (Dépôt exclusif)
Les seules construites scientifiquement sous le patronage de l'illustre astronome.



BOIN TABURET
ORFÈVRE
3, rue Pasquier

ANTI-BOLBOS

(PRODUIT SPÉCIAL)

Détruit les petits points noirs du nez,
du front et du menton.

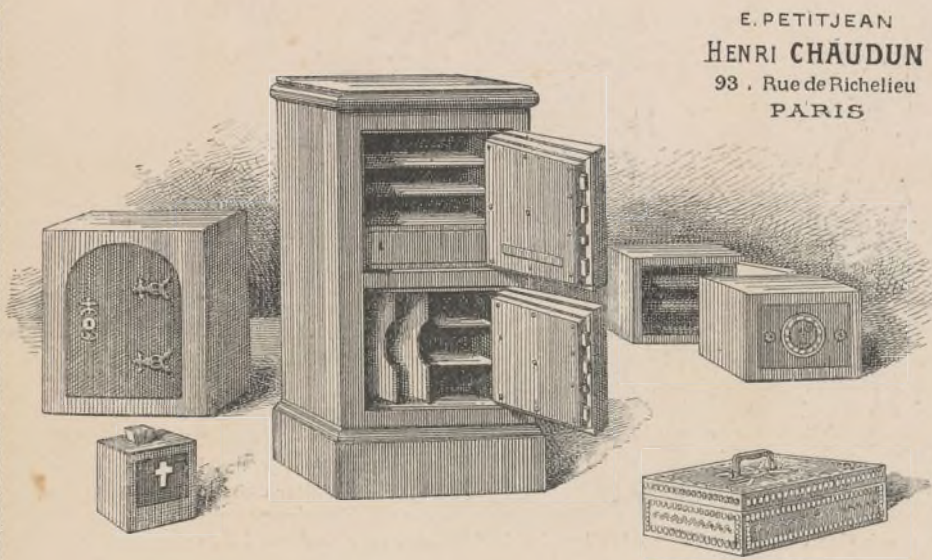
Pâte des Prélats

Inventée par le moine
DON DEL GIOMO
pour embellir les mains du pape Léon X.
Blanchit, adoucit la peau;
fuséle les doigts.

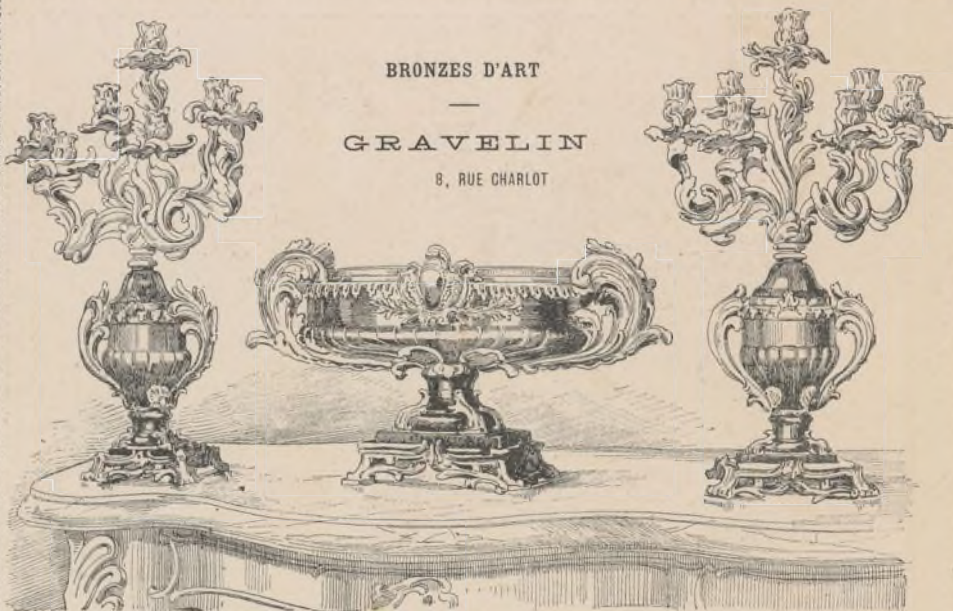


PARFUMERIE EXOTIQUE

E. SENET, 35, rue du Quatre-Septembre, Paris.



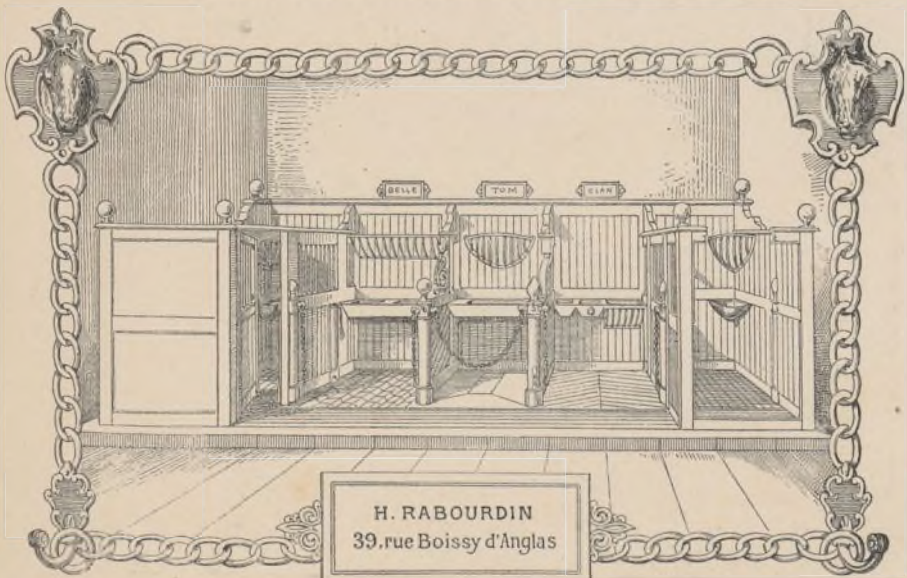
E. PETITJEAN
HENRI CHAUDUN
93, Rue de Richelieu
PARIS



BRONZES D'ART

GRAVELIN

8, RUE CHARLOT



H. RABOURDIN
39, rue Boissy d'Anglas

La plus grande Manufacture de Voitures
de Luxe, Demi Luxe et de Commerce
La Carrosserie Industrielle

ANC^{TE} MAISON AD. SAMUEL

228
Faub^S St. Martin
PARIS
USINE MODÈLE
78
Rue Claude Decaen
REUILLY-PARIS

Jusqu'au 15 novembre 1890.
On peut visiter, au Palais de l'Industrie, notre exposition de Voitures diverses.

TRAINS DE LUXE

Club-Train, Paris-Londres en 7 h. 45.
Méditerranée-Express.

C^{IE} INT^{LE} DES WAGONS-LITS

3, PLACE DE L'OPERA

Billets de chemin de fer et de Bateaux.
Enregistrement des bagages, etc. etc.

GRAND DÉPÔT

E. BOURGEOIS

21 & 23, Rue Drouot

PORCELAINES. FAÏENCES. CRISTAUX



ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

PRIVILÈGE EXCLUSIF

PARIS

BREVETÉS S.G.D.G.

K'ALLISTA

SOUS-BRAS
BREVETÉS S.G.D.G.

Mesdames exigez la marque
si vous tenez à votre santé

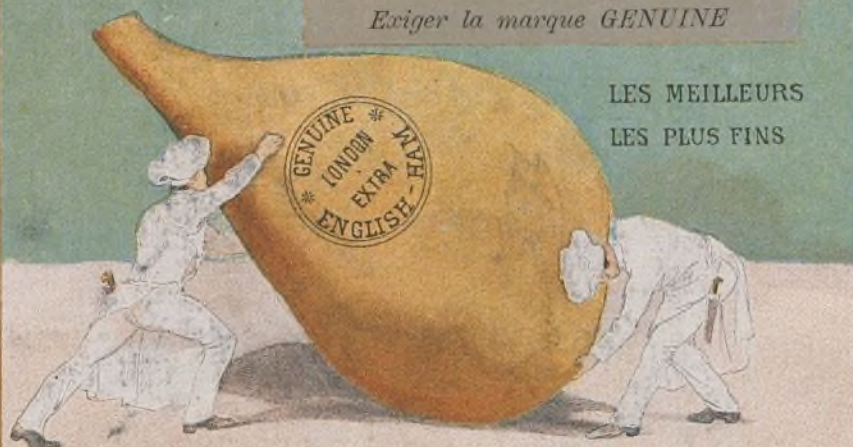


2 MÉDAILLES
EXPOSITION UNIVERSELLE 1889

JAMBONS COLEMAN

Exiger la marque GENUINE

LES MEILLEURS
LES PLUS FINS



Ces Jambons se vendent dans toutes les bonnes maisons de Comestibles & Charcuterie.

WYNAND FOCKINK

AMSTERDAM



SEUL DÉPÔT EN FRANCE

2, RUE AUBER

PARIS

FABRIQUE DE LIQUEURS FINES

PIHAN

CHOCOLAT
RICHE

THÉS



4, F^g S^t Honoré, PARIS



— Tu n'es pas honteux
d'aller dans le monde
avec une chemise pareille, quand
il te serait si facile de te fournir à la Chomiserie Spéciale, 102, boulevard Sébastopol.
Pareil accident ne t'arrivera plus jamais.

LE PERDRIEL

THAPSIA

Ch. Le Perdriel

PARIS

DANS TOUTES



ANTIPYRINE
EFFERVESCENTE



FUCOGLYCINE



CARBONATE DE
LITHINE EFFERVESCENT

LE PERDRIEL

ROYAL MALAGA



Le plus fortifiant et le meilleur de tous les vins de Malaga.
Ne doit sa haute réputation qu'à sa vieillesse et à sa pureté.
Recommandé par tous les médecins comme le plus énergique
reconstituant.

Importateur E. GRELOUD, Bordeaux. M^{on} à Paris, 165 rue S^t Honoré, Place du Th^e Français

LOUIS

VUITTON



VOYAGES

TRUNKS AND BAGS



VOYAGES

LONDON

454, Strand

PARIS

FIGARO ILLUSTRÉ

Octobre 1890



SARAH BERNHARDT

Dans la CLÉOPATRE de Victorien Sardou. Théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Fidèle Messagère, par CORCOS.

Revenant de la Rivière, par RIDGWAY KNIGHT.

Le Mois parisien, par LA GRAND'VILLE.

Cléopâtre, par OLYMPUS; Sarah-Bernhardt dans le rôle de Cléopâtre, à la Porte-Saint-Martin, par M. G. CLAIRIN; costumes égyptiens de musiciennes et de soldats, par M. THOMAS.

Les Livres, par R. M.

La Mangeuse d'hommes, par J.-H. ROSNY;
Illustrations en couleurs de LORD EDWIN WEEKS.

La Vierge au Loup, par JACQUES FRÉHEL;

Illustrations en couleurs de V.-A. MUENIER.

Les Grandes Manœuvres, chez l'Habitant, par
LUCIEN DESCAGES;

Illustrations en couleurs de EUGÈNE COURBOIN.

Les Rois chez Eux. — La Reine d'Angleterre,
par MARIE DRONSART;

Illustrations d'après des photographies directes.

La Promenade de M. Robert, par MAURICE VAUCAIRE;
Illustrations de JOB.

COUVERTURE : *Temps d'Automne*, par ALBERT LYNCH.

Le Mois Parisien

Eugène Delacroix. — Son monument. — Hirondelles et Parisiennes. — Les grands mariages. — La vie de château. — Les duels. — Les mardistes.

Eugène Delacroix, qui se défiait de la sculpture, avait demandé qu'on ne mit aucune statue sur sa tombe.

On lui a obéi au Père-Lachaise, mais on vient de lui élever un monument au Luxembourg.

Le grand peintre eût peut-être montré moins de défiance, s'il avait pu prévoir qu'un « coloriste » comme M. Dalou serait chargé de sculpter son buste et de couler dans le bronze l'allégorie qui résume son existence d'après luttes : le Temps portant dans ses bras la Renommée.

Il est instructif de relire aujourd'hui les jugements portés sur Delacroix.

Quelle fureur chez les partisans de la peinture classique!

Quelle iniquité persévérante!

On le traita de sauvage ivre, comme Shakspeare, de forban et d'insurgé, comme Victor Hugo!

C'est un barbouilleur, un artificier de la palette, un charlatan tireur de pétards!

On nie sa science du dessin!

L'Institut le méprise et ne l'accueille que dans l'espoir de l'étouffer.

Il répond à tous les dédains à coups de chefs-d'œuvres, sans faire une concession, sans modifier sa manière.

Il ne procède que de lui, il reste son maître et son créateur : *prolem sine matre creatam*. Jamais carrière n'eut une plus fière unité.

Chose curieuse : ce fut M. Thiers qui osa le premier proclamer, à propos de la *Barque du Dante*, le génie de Delacroix. « Je ne crois pas m'y tromper, écrivait-il dans le *Constitutionnel* de 1822, M. Delacroix a reçu le génie; qu'il avance avec assurance, qu'il se livre aux immenses travaux, condition indispensable du talent; et, ce qui doit lui donner plus de confiance encore, c'est que l'opinion qui s'exprime ici sur son compte est celle d'un des grands maîtres de l'école. »

Ce maître, c'était le baron Gérard qui, un peu effaré d'ailleurs, disait de Delacroix : « Il court sur les toits. »

Le grand artiste devait courir ainsi toute sa vie, au-dessus des fronts de la foule, au-dessus des préjugés et des routines, toujours plus haut, considéré comme un insensé par quelques-uns, en plein ciel, en plein idéal pour les autres.

Delacroix n'aimait pas qu'on lui dit : « Vous êtes le Hugo de la peinture, » et on eût fait preuve de peu de sens critique en disant à Hugo : « Vous êtes le Delacroix de la poésie. »

Le peintre affectait de n'aimer que Racine.

Le poète reprochait à Delacroix de faire laid de parti-pris.

Comme deux aigles qui habitent des sommets voisins, ces vastes intelligences devaient heurter leurs ailes et trouver l'horizon trop étroit pour deux.

Il faut bien dire, cependant que, à part M. Thiers, ce sont « les romantiques » qui ont le mieux compris, analysé et défendu contre d'injustes attaques, le génie de Delacroix.

C'est toujours Théophile Gautier qu'il faut citer quand on veut juger d'ensemble l'œuvre de cet artiste puissant.

C'est le poète d'*Emaux et Camées* qui a défini, avec la plus forte touche, les gammes de nuances aux tons si riches du peintre des *Massacres de Scio*, ses dons variés et surtout ce don de la vie et du mouvement poussé à un degré d'intensité si surprenant. « Les personnages de Delacroix, dit-il, remuent, gesticulent, courent, se précipitent; la toile semble les contenir avec peine, on dirait qu'ils vont s'échapper du cadre; ils ont, sur leurs contours, comme un flamboiement perpétuel, comme un tremblement lumineux d'atmosphère; une ligne inflexible ne les attache pas à leurs fonds; ils sont peints aussi de l'autre côté et pourraient se retourner s'ils le voulaient ». Quelle justesse charmante dans cette appré-

ciation qui semble un paradoxe! Il est impossible de mieux rendre l'impression que donne la vue des chefs-d'œuvres du maître.

Hélas, les ans n'épargnent guère ces émouvantes merveilles et le cœur se serre quand on constate dans quel pitoyable état sont les Delacroix du Louvre.

Cette peinture craquelée, dont certaines parties semblent une mosaïque d'écailles mal recollées avec de lourds vernis-opaques, a été plus maltraitée en un demi-siècle que ne l'ont été, en trois cents années les tableaux des vieux maîtres.

Quel avertissement pour nos peintres!

Quel soin ne doivent-ils pas apporter dans le choix des matériaux qu'ils emploient dans la sélection des couleurs!

Mais, en cette ère d'industrialisme et de falsification, y a-t-il encore des couleurs solides?

Et les artistes, dans leur hâte de produire, ont-ils le temps d'être soigneux?



Quand les hirondelles s'en vont, les Parisiennes commencent à revenir et retrouvent avec plaisir le *home* qu'elles avaient si gaie-ment quitté pour courir les champs et les villes d'eaux.

Cette année, elles ont bien employé leur mois de septembre. Jamais Trouville n'a été plus animé, jamais Dieppe, ce turf de la coquetterie féminine, n'a vu plus exquises toilettes. Mais tout à une fin.

Adieu, belle plage de Dinard; adieu, paysages majestueux de Luchon et du Mont-Dore, adieu, pures haleines de l'Océan et des montagnes!

L'entracte est fini et la cloche sonne, annonçant le retour à Paris, le prochain lever de rideau de la comédie de salon.

Les grands mariages font l'appel du high-life et groupent dans nos églises ceux qui se retrouveront, cet hiver, aux mardis du Théâtre-Français et aux ventes de charité.

Rien que pour le mariage du comte Xavier de La Rochefoucauld avec mademoiselle Marie de Bonneval, on pouvait voir réunis, à Notre-Dame des Grâces, de Passy, les noms les plus éclatants de la noblesse française : la comtesse Arthur de La Rochefoucauld, la marquise de Bonneval, la comtesse Polydore de La Rochefoucauld, le duc et la duchesse d'Albufera, la comtesse Marthe d'Albufera, les comtes et comtesses Jules et Jean de La Rochefoucauld, le comte Jean de la Redorte, le marquis et la marquise de Lillers, le baron et la baronne Schickler, le comte et la comtesse Louis de Ségur.

Est-ce tout?

Non, car on peut citer encore le comte et la comtesse de Vauréal, le duc d'Estissac, le comte et la comtesse de Kergolay, le duc et la duchesse de Plaisance, le comte de Luçay, le vicomte de Galard, le comte et la comtesse Hubert de Pourtalès, le duc de Feltre, le comte et la comtesse Greffulhe, le marquis de Breteuil, tout l'armorial.

Puis, c'a été, à Sainte-Clotilde, le mariage du prince Ruspoli avec mademoiselle Palma de Talleyrand-Périgord; et, à Saint-Louis-en-l'Île, l'union de M. Henry Ferey du Coudray avec mademoiselle Marianne Pichon, fille du baron Etienne Pichon.

Ces cérémonies, intermède charmant, n'ont d'ailleurs point nui à la vie de château.

La vicomtesse de Tredern a restauré Brissac et y joue *Gala-thée* avec une troupe de gens du monde et devant un public sélect.

La duchesse d'Uzès a repris ses chasses à courre de Bonnelles, tandis que le duc et la duchesse de Luynes, installés à Dampierre, y donnent à leurs amis la plus luxueuse et la plus artistique des hospitalités.

L'automne est adorable sous le doux sourire des derniers soleils; mais que l'hiver, amasseur de nuages, souffle sur toutes

ces fêtes, et nos mondaines frileuses viendront reprendre leur place dans nos paradis artificiels.



Septembre n'a été rempli que de querelles épiques : envois de témoins, échanges de lettres, coups d'épées ; blessures en sésion à la poitrine, à l'avant-bras, à l'annulaire ; Rochefort contre Thiébaud, Mermeix contre Labruyère et contre Dumonteil, Canivet contre Millevoye, sans signaler des ferrailleurs de second plan qui se sont lardés avec plus ou moins d'entrain.

Jamais on n'a tant entendu parler d'honneur que pendant ce mois où tous les partis ont été largement éclaboussés.

Un duel d'un autre ordre, à armes courtoises, a eu lieu entre M. Carnot et la princesse de Sagan.

Aucun des deux adversaires n'a été blessé, bien entendu ; mais le duel n'a pas été sans résultats. M. Carnot a reconquis sa loge aux mardis de la Comédie-Française, et madame de Sagan a obtenu une compensation.

Cette querelle a divisé la presse en deux camps et, comme on ne pouvait s'en prendre ni à M. Carnot, ni à madame de Sagan, on a vivement attaqué les mardistes, que l'on a accusés, une fois de plus, de transformer un jour par semaine le Théâtre-Français en potinière où l'on flirte et papote sans écouter la pièce.

Le souvenir du *Bal des Bêtes* a été évoqué, non sans quelque malignité.

Puis l'heure de la justice est venue.

On s'est dit, et avec raison, que le public du mardi est grand coureur de premières, grand acheteur de livres, de tableaux, d'objets d'art, et que, par genre ou par goût, il joue toujours le rôle de Mécène.

La pluie d'épigrammes a fait place à une pluie de fleurs et chacun, y compris cet excellent honneur, a été satisfait.

Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes — et quel est le meilleur des mondes, sinon le monde parisien ?

LA GRAND'VILLE.

CLÉOPATRE



Voilà, certes, de l'actualité, car, la veille du jour où paraîtra ce numéro du *Figaro Illustré*, — peut-être même le lendemain seulement, sera donné la première tant attendue de la *Cléopâtre*, de Victorien Sardou et Émile Moreau, où cette grande comédienne, qui a nom Sarah-Bernhardt, fera, tout à la fois, sa dernière création et ses adieux au public parisien, avant son départ pour l'Amérique.

Ce qu'est le drame de plus fécond et du plus habile de nos auteurs dramatiques, vous l'avez su hier, ou... le saurez demain, et nous n'avons pas à vous en parler ici ; mais nous pouvons, — et en connaissance

de cause, car nous avons tout vu, — vous dire quelques mots des décors, des costumes, de la mise en scène, en un mot, qui est vraiment admirable, et sera, aux yeux des Parisiens étonnés,

comme une évocation de la vieille Égypte, sortant, de toutes pièces, de sa pyramide ! — et cette Égypte-là, elle ne ressemble en rien à l'Égypte de convention, celle d'*Aïda*, par exemple. — Non, c'est l'Égypte vraie, celle de Maspéro, reconstituée sur les documents authentiques par des artistes de premier ordre, par des maîtres, avec un respect de la vérité, avec une entente du pittoresque et de la couleur, dont rien ne saurait donner une idée, et dont l'exécution est si parfaite qu'elle constitue un chef-d'œuvre.

Les costumes, il y en a cinq cents, qui, tous, ont été composés, groupés, dessinés par M. Thomas, un admirable artiste, et l'homme du monde qui entend le mieux les combinaisons de la couleur. Il a fallu faire un travail de recherches de plus de six mois, et dessiner plus de trois cents esquisses, pour arriver à l'exécution d'ensemble.

Nous reproduisons ici le dessin du groupe de musiciennes de la reine Cléopâtre, et d'un autre groupe de soldats égyptiens ; mais notre très grande curiosité, celle que nous devons tout à la fois à l'obligeance de Thomas et au talent du peintre G. Clairin, c'est le médaillon de la grande tragédienne, dans son premier costume, avec sa coiffure et son nouveau type, sa nouvelle incarnation, dirons-nous, car, regardez cette physionomie si étrange et si



admirablement composée, il n'y a pas à dire, il ne reste plus rien de Sarah-Bernhardt ; la transformation est complète, c'est bien Cléopâtre, que nous avons devant nous : voilà la reine d'Égypte, telle que nous l'ont transmise les traditions, avec ses cheveux noirs, un peu crépus, son teint bistré, ses yeux voilés, aux regards langoureux, légèrement relevés du coin, du côté des tempes, l'œil de la race asiatique, car Cléopâtre a du sang grec dans les veines ; c'est admirable de composition plastique.

Le portrait que nous donnons ici est d'une ressemblance absolue ; c'est, ou peu s'en faut, une photographie ; eh bien, prenez tel autre portrait de la grande artiste, dans tel autre rôle que vous voudrez, comparez, et dites-nous s'il n'y a pas là deux femmes absolument différentes, si différentes même, qu'on ne peut supposer, si on ne le sait d'avance, qu'il n'y a là qu'une seule et même femme. Personne, en effet, n'entend l'art de la transformation comme Sarah-Bernhardt, mais jamais elle n'a poussé si

loin que dans Cléopâtre cet art, qui n'est pas un des moindres mérites du comédien, et l'une des moindres difficultés du théâtre.

Il y a quelques mois, lorsqu'il fut question de la *Cléopâtre*, je me souviens encore des sourires des incrédules, qui ne voulaient pas admettre que Sarah s'incarnât tout entière dans cette création nouvelle. Jamais, disait-on, elle ne voudra renoncer à sa chevelure blonde, au teint traditionnel de lys et de roses, — elle va faire une Cléopâtre à la Sarah-Bernhardt, une Cléopâtre de Paris!! — Eh bien, allez voir, Messieurs les sceptiques, allez voir cette transformation miraculeuse de la grande artiste, et dites-nous si, à force d'art, elle n'est pas arrivée à reproduire le type de la célèbre reine d'Égypte, telle que nous l'ont transmis les reliefs et les creux de l'art égyptien, et mieux encore cet admirable portrait peint à l'encaustique, retrouvé il y a quelques années en Sicile, si je ne me trompe, et que le temps a si bien respecté, qu'on le dirait né d'hier. C'est ce portrait d'ailleurs, appartenant à je ne sais quel gentilhomme italien, qui en demande un million, à moins que ce ne soit deux, qui a dû visiblement servir de modèle à la tragédienne.

Il est merveilleux, admirable, ce premier costume de Sarah-Bernhardt, dont notre dessin ne vous donne, nécessairement, qu'un fragment, et par conséquent une idée incomplète. Costume de la déesse Isis, qui symbolise en quelque sorte la belle reine d'Égypte, alors qu'au triumvir Marc-Antoine, elle apparaît, ainsi qu'une vision, mollement étendue sur un lit de repos, au milieu de ses femmes demi nues, dans cette barque aux voiles de pourpre, aux rames d'or, aux cordages d'argent, qui descend lentement, et comme en cadence, le cours du fleuve aux ondes d'azur.

En voici la description : la coiffure est formée de plusieurs serpents d'or qui s'enchevêtrent autour des cheveux de la Reine, sur le front de laquelle, l'un d'eux, le *cobra*, ou serpent sacré, élève sa tête émaillée, où dardent deux yeux faits de rubis. Le corps est habillé d'une pièce d'étoffe persane, sorte de crêpon de soie bleu-d'eau, entièrement brodé de marguerites sauvages et perles irisées jaunes et blanches : ceci n'est ni une gandoura, ni une tunique ; c'est une simple pièce d'étoffe dans laquelle la Reine s'enveloppe et se drape elle-même de la tête aux pieds ; à la ceinture est noué un pagne large et flottant qui forme traîne — celui-ci est en étoffe orientale de soie bleue de couleur plus foncée. — Qu'importe d'ailleurs l'étoffe et sa couleur, on ne les voit guère, elles disparaissent sous les broderies d'or et de pierreries qui les laissent deviner à peine, et ne croyez pas aux faux paillons et à la verroterie : toutes ces pierres sont vraies, améthystes, turquoises, grenats de Syrie, scintillent, éclatent de mille feux ; quant aux ceintures (il y en a sept superposées les unes sur les autres) aux colliers, aux cache-seins, ce sont des bijoux anciens que la grande artiste a recueillis et collectionnés elle-même, chemin faisant à travers le monde, avec l'idée de jouer, un jour, ce rôle de Cléopâtre, dont la hantise la poursuit depuis bien des années, et qui sera certainement le point culminant de sa carrière dramatique.

Ce premier costume, qui appartient à Sarah Bernhardt et va courir le monde avec elle, représente, dit-on, une valeur de vingt mille francs environ ; or, il y en a cinq autres qui lui appartiennent aussi, la plupart aussi beaux, aussi brillants. Il faudrait un numéro entier de journal pour faire la description que mériterait chacun d'eux.

Ajoutons que les costumes de Marc-Antoine, tout aussi étudiés et réussis dans leur genre, ne le cèdent en rien à ceux de la Reine ; le costume de Proconsul, entr'autres, est une véritable curiosité archéologique : c'est la reproduction vivante du César de Velletri, et il y a là une certaine cuirasse en cuir blanc repoussé et ciselé, qui épouse et moule tous les reliefs du corps, qui est un chef-d'œuvre d'exécution sculpturale.

Ce que tout cela a pu coûter, je ne me l'imagine guère, la dépense d'argent si considérable qu'elle soit d'ailleurs est, en pareille cas, encore le moindre des sacrifices, et le spectateur qui, un soir de première, assiste du fond de sa stalle, à l'éclosion de ces merveilles artistiques, ne se doute guère de la somme d'efforts et de travail qui a précédé l'enfantement.

OLYMPUS.

LES LIVRES

S'il nous fallait analyser tout ce qui a paru en librairie pendant ces dernières semaines, un fascicule entier du *Figaro illustré* n'y suffirait pas. Mais en opérant un choix circonspect entre les livres récents, en rejetant les médiocres, en éliminant les sévères et en ne réservant que ceux qui méritent d'attirer l'attention de nos lecteurs, nous arriverons à donner une idée suffisante de la production littéraire en ce pluvieux mois de septembre.

Voici, chez Hetzel, un nouvel ouvrage de ce fécond et ingénieux écrivain, tant aimé de la jeunesse, et qui a nom Jules Verne. *César Cascabel* est l'histoire d'une bande de saltimbanques qui tente de revenir d'Amérique en France « par terre ». On devine ce que cette fable a pu fournir d'épisodes variés à l'auteur des « Enfants du Capitaine Grant ».

Les lecteurs du *Figaro illustré* auront prochainement la primeur d'une nouvelle manière du charmant romancier, qui a bien voulu nous donner une œuvre des plus curieuses.

Le second volume des *Mémoires du Baron Haussmann* contient de nouvelles et précieuses révélations sur les transformations de Paris. Mais ce n'est là qu'une partie de l'attrait du livre. Il raconte encore l'histoire anecdotique de l'Empire et de ses dignitaires, depuis le jour où celui qu'on a appelé « le grand baron » jusqu'à la formation du ministère Ollivier. Le troisième volume qui paraîtra en décembre complètera cette publication du plus haut intérêt documentaire.

D'un tout autre genre quoique traitant du même sujet est le livre que vient de publier, chez Kolb, M. le comte de Mauguy. Ce livre a pour titre : *Souvenirs du Second Empire*, et pour sous-titre : *la Fin d'une Société*. C'est une peinture alerte et intime de la cour de Napoléon III, racontée par un témoin digne de foi.

Autre ouvrage d'histoire, mais d'une histoire plus récente : *Un an d'Exil*, par M. Lamouroux. C'est, on le sait, un paquet d'indiscrétions relatives à la folie boulangiste. Livre plein d'enseignements et de tristesse aussi.

Passons maintenant aux choses de l'imagination, ce qui repose toujours un peu de la réalité.

La Savelli est un roman du genre historique, d'une forme nouvelle et d'un très vif intérêt de lecture. Son auteur, M. Gilbert Augustin-Thierry, a fort habilement mêlé la fable à l'histoire pour composer un drame d'une émotion vraiment poignante.

Notre spirituel collaborateur Quatrelles, qui pratique la fantaisie à outrance, présente, lui, un volume qui ne ressemble à aucun autre. Il s'intitule *Double Face* et a ceci de particulier qu'il commence par les deux bouts à la fois. De ce côté, c'est la « folie », de cet autre, c'est la « raison ». Mais par quelque face qu'on le prenne, il est également délicieux et nous ne saurions dire si la folie de Quatrelles est plus aimable que sa raison.

Faisons la Chaine est un volume de contes publié par la librairie Calmann-Lévy au bénéfice des sinistrés des Antilles et de Saint-Etienne. Ce livre a pour auteurs : Jules Simon, Ludovic Halévy, M^{me} Juliette Adam, J. Reinach, Jules Claretie, F. du Boisgobey, F. Coppée, M^{me} Stanislas Meunier, Paul Meurice, H. Malot, Paul Bourget, A. Vacquerie, A. Weill, A. Lapointe, E. Hamel, Aurélien Scholl, Ph. Audebrand, Armand Silvestre, J. Troubert, Tony Révillon. Cette simple énumération dispense de tout éloge.

À la Librairie illustrée, un beau volume de Robida : *La Normandie*. Pages d'albums pittoresques, grouillantes et ensoleillées, dans lesquelles l'artiste, avec le talent et la sincérité qu'on lui connaît, a « croqué » la verte et riche Normandie.

Ni Dieu ni Maître, de Georges Duruy, est dans sa conception et dans sa forme un véritable événement littéraire. C'est une étude philosophique présentée sous la forme d'une pièce de théâtre en quatre actes. L'auteur, qui compte depuis longtemps déjà parmi les maîtres romanciers, a voulu au moins une fois sortir du vieux moule et faire neuf. Il a réussi, et son livre est d'une saveur très particulière.

Veut-on des livres gais, parfois même un peu trop gais, en voici de délicieux : *Histoires fin de siècle*, de J. Ricard ; *L'être ou ne pas l'être*, de Richar O'Monroy ; *Petites Fêtes*, de Henri Lavedan ; *La tournée artistique*, de Edgard Monteil. C'est si bon de rire !

Nous signalerons, pour finir, deux réimpressions dans la collection Guillaume : *les Rois en exil*, d'Alphonse Daudet, avec illustrations de notre collaborateur Myrbach, de Bieler et de Couconi. Enfin, dans la collection Lemerre, le second volume des poésies Théophile Gautier, commençant par ce chef-d'œuvre : *la Comédie de la Mort*.

R. M.

Les reproductions qui illustrent l'article *la Reine d'Angleterre* ont été faites d'après les photographies de Mrs. Wilson & Co., et Mrs. Hughes & Mullens, qui sont propriétaires du droit de reproduction et ont bien voulu nous autoriser à nous servir de leurs photographies.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Billets d'Aller et Retour à prix réduits.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest délivre, de Paris à toutes les gares de son réseau situées au delà de Mantes, Rambouillet, Houdan et Gisors, des billets d'aller et retour comportant une réduction de 25 0/0. La durée de validité de ces billets est fixée ainsi qu'il suit :

Jusqu'à 75 kilomètres inclus, 1 jour ; de 76 à 125, 2 jours ; de 126 à 250, 3 jours ; de 251 à 500, 4 jours ; au-dessus de 500, 5 jours.

Les délais indiqués ci-dessus ne comprennent pas les dimanches et jours de fête ; la durée des billets est augmentée en conséquence.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue Paul-Lelong (Messageries du *Figaro*.)

L'Éditeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, aux Messageries du *Figaro*, 8, rue Paul-Lelong.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.



LA MANGEUSE D'HOMMES

PAR J.-H. ROSNY

Le crépuscule venait de mourir sur les collines, la lune géante se levait dans l'échancrure dentelée de deux forêts. La terre encore chaude du jour, l'arrêt subit de la brise, les rumeurs de l'animalité nocturne, la beauté du firmament sur une terre insoumise à l'homme après des millénaires de civilisation, une fécondité implacable, farouche, vaste comme l'éther, invincible comme l'océan, poignait, dominait, surprenait le cœur de James Mac Cartly, l'emplissait d'une plénitude de grandeur et de poème.

Derrière lui suivait un humble fils de l'Inde, Bavadjee-le-Coureur, grêle, les épaules hautes et timides, taillé dans un minimum de matière, mais la tête lucide, la bouche intelligente et douce. A mesure qu'ils avançaient, la nuit murmurait plus haute et terrible, le grondement des bêtes se prolongeait sur la plaine, de grandes chauve-souris nageaient dans la lumière orange.

Bavadjee se rapprocha de Mac Cartly : son effroi se compensait d'un intime orgueil à servir l'Irlandais trapu, aux prunelles belliqueuses, à la physionomie rude et bonne, irascible et affectueuse :

« Approchons-nous ? demanda James.

— Dans une demi-heure, nous atteindrons la première maison de Nardonarès. »

Des formes furtives se levaient au ras des herbes, un sombre mystère de férocité et d'épouvante grouillait dans les pénombres, la lune resplendissait plus claire, lorsque Bavadjee se mit à dire :

« Voici Nardonarès. »

Vagues, bleuâtres, s'estompèrent des cahutes de bambou, ramassées sur une colline. Des plaintes s'y firent entendre, une lueur brilla vers l'orée. Tandis que Mac Cartly se rapprochait, on commença de distinguer des paroles :

« Maître, dit l'Hindou... Je crois comprendre que la « Mangeuse d'hommes » a passé... »

Pâle, ses dents s'entre-choquèrent. James lui frappa sur l'épaule : « Du calme, Vadjee... »

Les lamentations s'éteignirent. Après une dizaine de minutes, Mac Cartly et son compagnon arrivèrent auprès de la hutte éclairée. On y causait avec animation :

« Interpelle-les, camarade ! »

A la voix du coureur, il se fit un brusque silence. Nul ne répondit à ses premières paroles. Mais quand il eut spécifié, surtout lorsqu'il annonça en Mac Cartly un de ces nettoyeurs de jungles que l'armée anglaise députe par tout l'Hindoustan, la porte grossière de la cabane s'ouvrit au large, des figures hagardes apparurent dans la pâleur du soir. En un instant, l'Irlandais fut entouré d'une multitude suppliante, dont les voix discordes racontaient toutes ensemble une lugubre histoire :

« Un peu d'ordre ! fit James... Laissez parler un ancien... »

Ils se turent, un vieillard s'avança, personnage de légende aux longs cheveux durs, au visage couleur d'argile, qui se mit à expliquer que la « Mangeuse d'hommes » venait de parcourir le village et qu'elle avait emporté le laboureur Chandranahour :

« C'est le troisième de la saison, seigneur ! Toute la vallée est sa tributaire, elle rôde autour des villages et refuse la chair des animaux pour celle de l'homme... »

Dans la multitude gracile, disséminée autour de lui, Hindous au crâne mi-aryen, aux intelligences claires mais craintives, Mac Cartly vit avec horreur des êtres voués aux appétits d'une brute, des frères blancs plus privés de défense que les tribus nègres, car une horde de Zoulous n'eût-elle depuis longtemps attaqué et vaincu la bête monstrueuse ? Il y rêva, puis, se secouant, et d'un ton bref, impératif :

« Où gîte la Mangeuse d'hommes ? Quelqu'un veut-il me servir de guide ? »

Tous s'entre-regardèrent, dans l'angoisse, aucun ne revendiqua le périlleux honneur.

« Que craignez-vous ? Croyez-vous que je veuille exposer vos existences ? Entre le guide et la tigresse, ma poitrine et celle de

Vadjee ne seront-elles pas une suffisante barrière ? A-t-elle pour coutume d'exiger une triple proie ? »

Un jeune homme alors s'avança :

« Avec l'aide de Krishna, Seigneur, c'est moi qui vous mènerai vers la « Mangeuse d'hommes. »

— Bien ça ! dit l'Irlandais. Et sois sans aucune crainte, nous en avons vu de plus terribles, pas vrai, Vadjee ?

— Oui, maître. »

Il parut un dieu à ces timides : son front pâle d'Européen, la belle proportion de sa stature, ses yeux gris aux nuances infinies, en firent le Sauveur, l'incarnation des forces divines. Impassible, il examina ses armes à la lueur de la lune, ses rifles nickelés à deux coups, solides et sûrs comme sa bravoure, sobres comme ses mouvements, nets et clairs comme toute sa personne, puis :

« En route, Vadjee... et vous jeune homme... »

— Djoûna.

— Eh bien ! Djoûna, du courage !

— Oh ! maintenant, j'en ai. »

Il en avait, son être surélevé par le sang-froid de l'Européen, en proie à un confus mysticisme qui transfigurait l'aventure. James donna le signal du départ. Le village les regarda s'éloigner comme on regarde s'éloigner un prodige. Ils disparurent sur la plaine, ils s'enfoncèrent dans le dédale des herbes, parmi les vapeurs bleuâtres de la rivière.

Au sortir d'une manière de défilé entre des rocs, Djoûna fit halte avec tremblement. La main tendue, il soupira :

« C'est là ! »

Sur une surface sinueuse se développait un de ces recoins où la majesté des forces libres, la lutte des instincts et des plantes crée la splendeur et la pourriture. La lune brodait les figuiers, les mornes troncs, les meneaux des feuillages. Elle tissait des dentelles entre les lianes, les lichens, les ricins, sur une mare obstruée de vieilles écorces, de roseaux mi-flétris, d'algues émeraudees ; le firmament semblait fait de constellations ramusculaires, une faune sinistre rampait et fuyait sur le sol, flottait sur la lourdeur des ondes.

Partout, une confusion de genèses et d'agonies, le meurtre et la fécondation occultes, des ombres sinistres et des éclosions de fleurs argentines, de fades effluves paludéennes, la fine essence de plantes aromatiques.

Dans les intervalles du silence on entendait les soupirs d'une source mystérieuse, qui semblait souterraine, et la lamentation lointaine des chacals.

« Alors c'est là ? demanda Mac Cartly. Connais-tu la position exacte ? »

— Un jour d'hiver, répondit Djoûna à voix basse, en poursuivant une génisse égarée... j'ai vu la « Mangeuse d'hommes » au bord de sa caverne... »

Il ajouta d'une voix presque indistincte, grelottant de tous ses membres : « Elle achevait de dévorer une jeune femme !... Depuis, Chandranahour, le même qui a été emporté ce soir, a été lui aussi témoin, au même endroit, d'une scène semblable... »

— C'est bien, dit Mac Cartly... alors tu peux me conduire jusqu'au bout ? »

— Je le puis, répliqua l'Hindou, avec une résignation douce.

— En marche, alors... »

Ils contournèrent un fourré ; ils trouvèrent un sentier naturel creusé par le passage des eaux hivernales. La lune, à mi-route du zénith, perçait de lueurs nettes les branchages ; les trois hommes avançaient péniblement et légèrement, avec des regards aigus vers les pénombres.

Le frôlement de leurs habits contre les plantes, de leurs pieds sur le sol se confondaient à peu près dans les rumeurs de bestioles à la pâture et la tremblerie légère des figuiers. Une délicatesse funèbre, une sinistre et velouteuse fraîcheur émanait de toutes les indécisions de l'entour. Comme un être, comme une âme, le péril rôdait autour d'eux, transfigurait l'aspect des choses, inscrivait partout des symboles absurdes et pénétrants.

Bavadjee et Djoûna, à l'approche inévitable de la péripétie, tombaient dans une sorte d'hypnose, source de la passive bravoure de tant d'orientaux, de ces résistances doucement têtues, devant lesquelles l'occident a quelquefois reculé. Les prunelles élargies, la pensée mi-éteinte, ils marchaient comme des somnambules, tandis qu'en Mac Cartly la volonté, les nerfs, la raison se livraient une vive bataille ; mais l'accoutumance de ces minutes terribles ne rendait pas douteuse sa conduite ; il croyait en la fermeté de son bras, la lucidité et la précision de sa prunelle. Le cœur plus rapide il ressentait aussi la vigoureuse volupté des hommes braves, l'électricité allégresse d'une lutte où ne pouvait se mêler aucun regret.

Comme il ruminait ces choses, à la manière peu analytique des hommes d'action, il vit Djoûna tressaillir et se tourner vers lui :

« Nous y sommes... cette éclaircie derrière le bloc de pierre... »

Ils s'arrêtèrent. James prit un des rifles qu'il avait laissé porter

à Bavadjee pour avoir le bras plus souple et plus assuré au moment suprême. Sans un autre mot, ralentissant le pas encore, tous trois atteignirent le bloc et s'agenouillèrent.

Une broussaille fine s'interposait devant eux et suffisait à les rendre invisibles ; mais en avançant la face on pouvait apercevoir les moindres détails de l'éclaircie, à peine couverte de plantes basses et qu'éclairait une flaque de lueur aussi vive que la lueur d'une grande lampe dans un appartement. Doucement, Mac Cartly se pencha par-dessus l'aérolithe et approcha le front de la broussaille.

Son âme s'emplit d'horreur innommable.

Vers le milieu de l'éclaircie, à dix mètres, au rebord d'un repaire formé de blocs superposés, se profilait la forme de la bête souveraine, la colossale tigresse accroupie. Entre ses griffes monstrueuses, le laboureur Chandranahour.

Il n'était pas mort, il ne semblait pas blessé même — ou du moins pas grièvement. L'œil perçant de l'Irlandais voyait ses pupilles s'ouvrir et se refermer par intervalles assez longs et sa poitrine palpitait comme une poitrine de passereau pris au piège. La tigresse le fixait d'une façon indolente, les prunelles mi-closes, telle une chatte fixant la souris. Et, comme une chatte, il vint un moment où elle lâcha la proie, où elle s'effaça dans une pose de négligence, de feinte inattention, de grâce dormeuse.

L'Irlandais, le rifle à l'épaule, n'osa tirer ; une révolusion de colère, de pitié, de navrement, rendait sa main mal sûre.

Deux épouvantables minutes coulèrent. Puis lentement, lentement, Chandranahour bougea, étendit les mains, se souleva sur les coudes. La lune éclairait en plein son visage décomposé par les affres d'une terreur immense, l'attouchement de la mort avait raidi sa bouche, empli de stupeur et agrandi démesurément ses pupilles.

Il tourna la tête vers la tigresse. Elle semblait regarder ailleurs, dans une indifférence absolue de la présence de sa proie, ensommeillée. Alors Chandranahour se mit à ramper, en décrivant une courbe lente, et réussit à franchir deux mètres environ. Mac Cartly voyait approcher le visage livide du misérable, et de nouveau remit le rifle en joue. Par malheur, un mouvement de Chandranahour rendit impossible toute intervention : sa tête s'interposait dans la ligne de visée.

« Dam' it all ! » murmura James.

Cependant, encouragé par la persistante indifférence de la « Mangeuse d'hommes », le laboureur se mit à ramper plus vite. Une navrante espérance éclaira ses prunelles, mais pour s'effacer aussitôt : il entendit la bête se mouvoir. Brusquement, elle prit son élan, bondit. L'homme se laissa couler contre terre, cataleptique, de nouveau entre les pattes géantes, face à face avec les crocs pâles et les grands yeux terribles :

« Elle joue ! murmura Djoûna qui s'était avancé auprès de Mac Cartly.

— Oui, dit l'autre... elle joue, la damnée brute ! »

Des ténèbres étaient sur son âme.

Il vit grandir, dans une apothéose lugubre, la bête qui, en notre ère encore, domine l'antique Hindoustan, qui, plus que dévoratrice de l'homme, ose s'en amuser comme d'une bestiole.

Dans l'épouvante du moment, il entrevit, par quelques forces subtilement déplacées, par un peu plus de ruse encore jointe à la terrifiante vitesse et à la musculature des tigres, par un rien d'esprit d'association, que le règne du félin eût été possible. En même temps monta dans lui un esprit de vengeance, un violent vouloir d'abattre la « Mangeuse d'hommes » sans la tuer, de la tourmenter et de l'insulter, et de lui faire subir la suprématie de l'être dont elle faisait sa proie depuis six ans.

« Du calme ! »

Par degrés, il obtint que son cœur battit moins vite, que la colère cessât de brouiller ses pupilles.

Cependant la tigresse, avec un murmure, avec des gestes légers et prestes, retournait Chandranahour sur le sol, goûtait àprement la joie de domination et de puissance. Le pauvre homme, recroquevillé, semblait quelque infime herbivore, maigre et frêle et sans défense sous la reine des jungles et des forêts. Elle, blasée, bientôt voulut reprendre le jeu suprême, recula sans hâte, frémissante de volupté, tous ses mouvements empreints du défi des forts aux faibles, symbole âpre, souple, élégant du combat pour vivre.

Quand elle fut à deux yards, elle se tint immobile, ses prunelles d'ambre s'entrefermèrent. Elle exprimait la parfaite certitude, la volupté de ce repas vivant que bientôt elle se résoudrait à faire, la sinistre magnificence du muscle triomphant.

Pourtant le vaincu ne renonça pas à l'espérance. L'instinct de vivre battit invinciblement au fond de sa prunelle et domina la conviction que tout effort serait inutile. Après un instant d'incertitude, et absolument comme la première fois, il se redressa, il recommença sa fuite rampante, calvaire d'angoisse, d'épouvante et d'humble énergie.

Mac Cartly, cette fois, avait reconquis tout son sang-froid. Il



laissa s'écarter Chandranahour de la ligne de visée, et resta hésiter une seconde entre la prudence qui voulait qu'il frappât au cœur et le désir ardent de punir la bête...

Enfin, la détonation éclata. Dans le nuage de fumée on vit la silhouette de Chandranahour dressée et la tigresse hurlante, une patte brisée, qui se relevait en une courte stupeur.

« Courage! » hurla l'Irlandais.

Déjà il avait franchi le bloc d'abri.

Chandranahour s'élança, la tigresse fit un bond court et rapide. Elle n'eut pas le temps de recommencer : une balle de James lui brisa net une autre patte. Terrassée, impuissante, avec son grondement redoutable, ses larges crocs, elle restait un effroyable symbole de la force.

Chandranahour, réfugié derrière le vainqueur, avait, dans l'excessive joie de la délivrance, perdu l'usage de ses muscles. Il s'appuyait au bloc de pierre, en stupeur, soutenu par Djoûna. Mac Cartly prit son deuxième rifle des mains de Bavadjee et fit trois pas vers la bête.

Elle tenta de se soulever, ou du moins de ramper vers l'Européen; elle avança sa tête monstrueuse, ses mâchoires dévoreuses de chair humaine où tant de vertèbres s'étaient broyées, tant d'existences anéanties. Elle retomba sans force, et James la contemplait avec une satisfaction vengeresse et cruelle : il lui semblait qu'elle comprenait à présent la puissance de l'homme, que désormais elle n'oserait plus, libre, prendre sa proie dans les villages, ou tout au moins qu'elle tuerait hâtive-

ment, avec frayeur, comme on tue un trop dangereux ennemi.

« Maître, demanda Bavadjee, tu ne vas pas la tuer ? »

— Non, je la veux prisonnière !... Chandranahour est-il blessé ?

— Non, seigneur... un peu faible seulement ! »

Il vint s'agenouiller devant l'Européen et lui baisa la main avec humilité. Une gratitude et une admiration infinies brillaient dans ses grands yeux noirs.

« Bien... bien ! dit James avec attendrissement. Crains-tu de rester seul avec moi pendant que Bavadjee et Djoûna iront

chercher des cordes, de la toile, une civière et des porteurs ? »

— Ah ! seigneur... je me sens plus en sûreté auprès de vous que derrière une triple muraille de bronze.

— En ce cas, Bavadjee, tu peux partir... Ton rifle est-il en ordre ?... Bien !... Va ! »

La nuit, sous le ciel si pur, devenait fraîche. Le firmament buvait la chaleur : la plaine devait être glaciale. Mais dans le bois demeurait une tiédeur charmante, une atmosphère de rêve, légèrement assoupie par l'expiration carbonique des arbres. La lumière tombait comme une neige d'atomes. Des étoiles très pâles



nageaient sur le zénith profond, sur les lacs impondérables de la voie lactée.

Mac Cartly s'était assis sur une grosse racine d'arbre et contemplait la tigresse blessée. Par moments, il avait quelque pitié, un frisson de miséricorde suggérée par la splendeur nocturne, mais en se retournant, en voyant Chandranahour encore tout blême de son épouvantable aventure, tremblant à chaque grondement douloureux de la tigresse, la colère de James remontait plus forte, pareille à la haine contre un sacrilège.

..

Quatre heures plus tard, la bête était captive. Des liens entrelaçaient tout son corps. Un réseau de bambous l'enfermait dans une sorte de cage très basse. Les hommes de Nardonarès se pressaient tout autour. Elle leur semblait formidable encore, avec une grandeur de déité souterraine, de déité pareille aux forces meurtrières, aux sinistres puissances de la maladie et de la mort dont l'Inde a fait d'innombrables entéléchies.

L'un l'autre, ils s'encourageaient ; toutefois ils se rassuraient surtout de la présence de l'Européen et, au moment où les porteurs s'apprêtaient à enlever le monstre, un vieillard s'avança :

« Te voilà réduite à l'impuissance, Mangeuse d'hommes, te voilà courbée et captive... et tu ne mourras point ! Un homme t'a vaincue ! Tu connaîtras la suprématie de notre race, tu hurleras derrière les barreaux d'une cage, et les petits enfants riront de ta fureur ! Tu t'en iras de ville en ville, tu verras du haut des chariots passer la jungle et la forêt dont tu ne connaîtras plus jamais les délices !... Ta vie sera une longue tristesse et une humiliation profonde, parce que tu as profané la noblesse de nos frères et que tu t'es jouée de leurs angoisses !... »

La bête gémit, débilitée par la souffrance, et les Hindous crurent que, dans sa substance obscure, dans sa cervelle étroite et féroce, elle reconnaissait la suprématie de l'Homme.

J.-H. ROSNY.

(Illustrations de Lord Edwin Weeks.)



La Vierge au Loup

PAR JACQUES FRÉHEL

QUAND SON CŒUR FUT EN RUINES, Kadok opéra un retour sur lui-même pendant huit jours qu'il passa à la campagne, dans un profond ennui.

C'était un fort aimable jeune homme, très artiste et bien plus neuf qu'on ne pensait. Kadok avait cru vivre beaucoup plus qu'il n'avait vécu, ce qui est une illusion commune à d'autres. Comme il ne pensait pas depuis un grand nombre d'années, le jeune mondain eut à surmonter toutes sortes d'obstacles avant de pouvoir réfléchir : ses idées tombèrent dans un étrange désordre. Eloigné des bruits parisiens dont le bourdonnement emplissait ordinairement sa tête, Kadok se trouva seul et aussi perdu qu'un naufragé sur un îlot désert. Le vide et la stupeur vinrent planer sur sa mémoire abolie, il eut peur, gémit sur ses facultés évanouies, sur son cerveau lésé par une vie haletante.

« Ai-je jamais aimé le monde ! se dit-il avec amertume ; et lui, comment m'a-t-il traité ? » Quelqu'un parla de Bretagne. Il se souvint alors de posséder en Cornouailles, près de Pont-Aven, une vieille maison sans grand style, mais entourée de débris superbes ; et des choses dites autrefois sur ce domaine où sa mère était morte, lui revenaient maintenant, très douces, dans un flux de souvenirs. L'image grandissait dans sa pensée. — Pourquoi, mon Dieu ! la voyait-il ainsi, nettement, cette maison de Cornouailles, battue des vents, debout sur un horizon de nuages et de flots ? L'avait-il assez délaissée ? Combien elle devait être malade et triste sur le promontoire, rongée d'oubli, en ruine aussi, comme son cœur !

Kadok sentit son âme se soulever sous un amas de scories dont le poids l'étouffait, joyeuse comme un merle qui chante dans un buisson de ronces.

« Allons, s'écria-t-il, en route ! »

Et quand il aperçut la chère maison couverte de verdure frissonnantes, étroitement embrassée par le lierre et la vigne, avec son portail branlant, son tertre aplani pour la danse, et son dolmen couvert de mousse, ses pavés luisants sous la lune parmi les herbes : « Ah ! murmura-t-il avec un sourire mouillé de larmes, il pousse encore de bien jolies choses sur les ruines ! »

Le jeune homme frappa longuement avant qu'on lui répondit. Enfin, une vieille femme parut sur le seuil, couvrant d'une main ridée sa petite lanterne aux parois de corne. Sa coiffe de grosse toile abritait son bon visage monacal, dont l'expression, un peu égarée, pouvait aussi bien être attribuée à l'étonnement qu'à la solitude.

« Je suis Kadok de Mezléan.

— Je vous remets bien, dit la garde pendant qu'il se nommait ; pas tant de gens, ma foi, je n'ai vu en ma vie, pour ne pas m'en souvenir.

— Vous vous trompez, répondit le voyageur avec quelque impatience, j'ai quitté le pays à l'âge de trois ans, par conséquent vous ne pouvez me connaître.

— Les fils sont comme les pères, dit-elle en songeant, vous êtes un Kadok, mais pas un Mezléan. »

Elle tira la porte avec un soupir.

« Entrez, Monsieur le comte.

— Et pourquoi pas Mezléan, bonne femme ? demanda Kadok avec douceur, sans cesser de suivre son guide.

— Je vais vous le montrer, dit-elle en se dirigeant vers une pièce oblongue où quelques tableaux formaient galerie. Tenez, indiqua-t-elle en élevant sa lanterne au bout de son bras débile, voici des Kadok. »

La paysanne désignait une rangée de jeunes hommes aux larges épaules surmontées d'une petite tête brune très pure où il reconnaissait tour à tour ses ancêtres des deux derniers siècles.

« Maintenant, regardez par ici, voilà des Mezléan. »

La lampe, suspendue au bras de la vieille, balançait son ombre sur le mur au-dessus de trois figures peintes sur pierre remontant aux époques les plus lointaines de l'art. La première, bien que fort effacée par le temps, présentait encore une ressemblance parfaite avec les deux autres que l'on devinait pourtant, aux procédés et à l'agencement des couleurs, être séparées entre elles par l'espace de plusieurs siècles. Il vit alors trois jeunes femmes se réveiller sous son regard. Un charme secret sortait de leurs prunelles profondes et claires comme les fontaines.

Ces belles mortes avaient le crâne plus développé que ne l'exige la convention grecque, des cheveux blonds épars comme des crinières de lionnes, et leurs grands yeux bretons, malades d'idéal et de passion voilée, disaient l'enchantement poétique des premiers âges de la race celte, quand Rivanone cherchait pour ses philtres l'herbe d'or dans la forêt de Brocéliande, que Merlin le prophète jouait de la harpe à la poupe de son vaisseau de cristal.

Il s'oubliait à contempler leur triste sourire, quand la paysanne, lasse sans doute de lui servir de lampadaire, se mit à tousser et à geindre si fort, que le comte, un peu honteux de s'être oublié de la sorte, se hâta de lui réclamer à coucher.

Tandis qu'elle mettait au vieux lit des draps embaumant la lessive, Kadok, tout préoccupé de sa découverte, demanda d'une façon machinale à la vieille, s'il restait encore quelque descendant de cette famille célèbre.

« Oui, dit-elle avec un accent presque religieux : demoiselle Budik.

— Bien vieille, et pauvre sans doute ?

— La richesse est semblable au gué profond ! murmura la mystique bretonne d'un ton taciturne. Bonheur et beauté devraient être du même âge ! »

Kadok congédia la garde en émettant quelques doutes sur la clarté de ses proverbes.

Il ne subsistait du vieux domaine qu'un portail défendu par une galerie à créneaux et à mâchicoulis, dans l'ouverture des-

quels, durant les tempêtes, la vague en se précipitant sur la falaise devait envoyer des lambeaux d'eau verte et des gouttes d'écume. Assis sur un mur écroulé, à l'ombre d'une antique épine, Kadok passait en ce lieu des heures de solitude exquise.

Cette région de la Bretagne a quelque chose d'enchanté et de sauvage. Nulle part on ne trouve des caps plus désolés, des grèves où les flots, avant de s'abattre parmi les galets, se dressent avec des rugissements plus farouches ; nulle part aussi on ne rencontre des baies plus mollement rondes, fleuries de mousses marines et d'algues, des grottes tapissées de varechs ruisselants et de coquilles



coloriées où l'eau tombe des voûtes avec un bruit plus doux sur un lit de graviers violets.

Quand le jeune homme se sentait las de rêver en contemplant l'immense horizon, il descendait par le chemin creux vers un petit temple gothique perdu dans la verdure et le silence, et dédié à quelque saint de Cornouailles plus d'à demi païen. Kadok l'avait exploré dans toutes ses parties, ainsi que le cimetière abandonné qui l'environnait, et où quelques pierres tombales renversées disparaissaient presque sous la terre et les herbes folles. Peut-être, dans ses recherches, découvrirait-il un jour le tombeau de quelque-une de ces châtelaines mortes, peintes sur les dalles, et qui occupaient davantage sa pensée, dans l'étrange métamorphose de son âme, que le souvenir tout parfumé, tiède encore, de la dernière femme du monde qu'il avait cru aimer ? mais il ne trouvait rien.

On ne voyait, sous le porche vide et profond de l'humble église, que deux bancs de pierre et une niche dont la statue était partie ; puis, à l'intérieur, des dalles usées par les genoux, un bénitier fait d'un bloc de granit à peine dégrossi, semblable à ces basses roches du rivage tapissées de végétations vertes dont la mer emplît en se retirant la conque inégale.

Quelques mois s'écoulèrent, et Kadok ne comptait plus sur aucune trouvaille, quand un jardinier, occupé à déraciner une broussaille dans le parc, mit à découvert, avec sa bêche, une surface cimentée paraissant destinée à dissimuler l'orifice d'un caveau ou d'une citerne. Il courut en toute hâte prévenir le jeune homme, dont la manie pour les fouilles et les vieilleries était connue dans les environs, et le trouva en train d'apprendre les échecs au desservant de la paroisse.

Tout de suite Kadok jugea la découverte importante, et l'homme qui avait apporté son pic se mit à piocher avec ardeur et à faire voler en éclats la surface de briques revêtue de ciment. Une excavation profonde, où l'on descendait par une douzaine de marches, se montra alors aux yeux du prêtre breton et du jeune mondain.

C'était un étrange spectacle que de voir, au fond d'une crypte funèbre, le prêtre enflammé d'une sainte audace à côté d'un beau jeune homme élégant et tout pensif, devant ce sarcophage en forme de nacelle, étayé sur ses chantiers de granit, près d'un ouvrier insensible et d'une vieille paysanne folle qui trébuchait d'horreur.

« Qui sait, dit l'abbé en se frappant le front, ce sont peut-être les reliques d'un Bienheureux ?... Et j'y songe... cette niche vide sous le porche de notre église m'a fait bien souvent penser que nous avions, comme tant d'autres paroisses, un saint patron dont

l'image a dû être brisée par les infidèles, ou enlevée par les flots dans les débordements d'équinoxes.

— Eh ! bien, m'aidez-vous, maintenant ? » demanda le comte avec ironie.

En même temps, il s'aperçut que le recteur venait de relever sa soutane et tenait en main un levier. Il en prit un autre sans montrer le moindre embarras. Avec une adresse extrême, et presque sans effort, Kadok déplaça le couvercle que le prêtre et le jardinier firent glisser péniblement à terre.

La vieille femme, livide, recula de deux pas en gémissant de terreur.

Au lieu du lamentable squelette qu'ils s'attendaient à voir couché dans ce lit de pierre, l'abbé et le jeune homme découvrirent une statue de femme de la plus incroyable beauté. Elle était nue, un loup familial, sculpté dans le marbre, lui tenait compagnie. On avait placé à son côté une lampe de bronze, comme pour une vestale ; une harpe, aux cordes rongées, qu'elle avait dû autrefois tenir dans ses mains admirables, gisait près d'elle avec une cruche noircie, de style étrange, et que l'on pouvait considérer comme un des plus ravissants caprices des primitifs.

« Une femme ! exclama l'abbé avec désappointement.

— Quels sont ceux-là, grommela l'ouvrier, qui enterrent les statues ?

— Tiens, dit encore la vieille femme, — mais personne ne l'entendit, — on dirait demoiselle Budik ! »

Kadok restait muet, bien qu'ébranlé d'une secousse profonde, comme quelqu'un qui sent un invisible esprit. Il pensait à son cœur perdu, devenu vieux trop tôt, qui ne pouvait plus aimer que des mortes, et qui battait devant cette froide figure, rempli soudain d'un enivrement vague.

La vieille bretonne, n'ayant jamais vu les formes d'un corps humain étalées aux regards, ôta l'épingle qui servait à fixer les plis de son châle de soie d'un rouge terni, et, l'étendant sur la morte, déroba ses charmes de marbre à une admiration profane, où elle voyait, dans son ignorante pudeur, une sorte d'outrage.

« Il faut la porter à la lumière, dit Kadok au recteur, nous la verrons mieux... où la ferai-je bien mettre ?... Sur le dolmen, parbleu, voilà sa vraie place ! »

Bientôt la statue se dessina sur ce piédestal digne d'elle, au-dessus des flots bruyants et des landes désertes, avec son large front couronné de verveines, ses yeux levés, ses lèvres entr'ouvertes d'où semblait s'échapper un chant divin. On eût dit voir la Bretagne antique représentée sous ces traits passionnés et chastes avec je ne sais quoi de sobre et de superbe.

« Voyez, Monsieur, dit le desservant en montrant dans sa

main quelques lambeaux d'étoffe pareille à du brocard qu'il venait de recueillir au fond du sarcophage, elle était habillée d'un riche costume, suivant l'usage ancien qu'on avait de vêtir les Bienheureux : c'est une sainte ; ce loup apprivoisé qui l'accompagne, ainsi qu'on en voit un à Saint-Hervé, le prouve de reste ; et je parierais bien que la statue se trouve juste à la hauteur de ma niche vide.

— Allons donc ! reprit le comte avec une rudesse qui l'étonna lui-même, je croirais bien plutôt à une de ces pythonisses celtes, suivant les bardes dans les bois, en même temps astrologues et magiciennes, qui prédisaient l'avenir en jetant des feuilles de lierre dans les fontaines ou en écoutant le vent gémir autour des genêts. »

Enfin, coupant court à une discussion dont on ne pouvait prévoir la fin, Kadok, à bout d'arguments, se rendit d'assez mauvaise grâce aux sollicitations de son heureux adversaire. Ils décidèrent entre eux que la sainte inconnue resterait sur le dolmen jusqu'à ce qu'une habile ouvrière eût achevé de lui broder une robe bretonne. Ainsi parée, on la porterait en grande pompe

sous le porche de la chapelle où elle ne manquerait pas d'attirer bientôt de nombreux visiteurs.

Hé ! quoi, se dit le comte avec tristesse quand il fut seul avec la jeune femme à la harpe, c'était donc pour les cacher sous un vêtement grossier, ô païenne beauté ! que le ciseau a épuisé son art à arrondir tes membres suaves et ces seins de marbre où l'on croit voir palpiter la vie ?

Puis un rapprochement s'établit insensiblement dans son esprit entre la statue et ces trois figures peintes qu'il avait tant aimées à son arrivée. Il leur trouva, en les comparant avec l'admirable antique, la plus étonnante ressemblance linéaire. Son trouble s'en accrût.

Par quel surprenant prodige, par quel calcul fatidique, se dit-il, un même type idéal a-t-il pu se répéter au travers des siècles ? La beauté est donc comme l'harmonie qui vibre encore dans la mémoire longtemps après qu'elle expire ? Celle-là aussi est une Mezléan.

Dès le soir, l'abbé revint rayonnant : il annonçait qu'une jeune



filles nobles des environs venait de lui offrir une complète parure pour la sainte ; qu'en conséquence on l'emporterait le lendemain.

Le comte, furieux, s'enferma, jurant bien de ne pas assister à l'enlèvement de la muse.

De jeunes paysannes vinrent gaiement à la suite du recteur pour habiller la Bienheureuse. Elles tournaient en se jouant autour de sa blancheur immobile, montant sur le dolmen et en descendant au moyen de deux petites échelles rivées de chaque côté du monolithe : on eût dit une bande de folâtres compagnes, parant pour des noces terrestres quelque taciturne épousée. La jupe, taillée dans une lourde étoffe un peu raide couleur de digitales pourprées, tombait jusqu'à la cheville en plis amples et profonds ; sur le justaucorps de drap blanc, un galon brodé d'or des plus antiques dessins bretons, simulant un chapelet de coquilles, passait trois fois sur la poitrine ; une large applique de velours marquait le contours de l'omoplate et se perdait sous les aisselles. La sainte était ainsi tout à fait splendide, sa figure avait de ces transparences dorées qui rendent le marbre pareil à la peau merveilleuse de certaines blondes.

Néanmoins Kadok ne put se décider à s'endormir avant d'avoir, pour la dernière fois, promené sur la statue un regard d'amour et d'admiration. La lune faisait étinceler comme des saphirs les mille facettes des flots, la mer se retirait tout doucement en découvrant de grands rochers noirs pareils à des tombeaux ; les ruines étaient blêmes ; par le trou des mâchicoulis, des plantes pariétales pendaient comme des chevelures. Quand

ses yeux tombèrent sur la sainte il crut que l'impassibilité du marbre redoublait le silence épandu sur la nature et sur la nuit.

Le jour qui suivit, le comte se dit malade pour ne pas paraître à la translation de la Bienheureuse ; de fait, il se trouvait un peu de fièvre et ressentait un étrange malaise. Il entendit la procession s'éloigner au chant des cantiques par le chemin creux, et la paysanne vint lui dire avec son air halluciné : « C'est fini, elle est partie à présent ! » Et après un silence : « La femme apporte le sommeil à la douleur ! »

— Gardez vos sentences pour vous, vieille folle ! rugit Kadok exaspéré. »

Le jeune homme refusa de souper, se mit au lit après avoir jeté un coup d'œil dédaigneux sur un paquet de lettres non décachées, portant le timbre de Paris, et s'endormit aussitôt.

Vers onze heures il se réveilla, brûlant, agité ; puis, ayant vainement essayé de s'assoupir de nouveau, il ouvrit la fenêtre de sa chambre donnant sur le parc et alluma un cigare. La nuit était tiède, le ciel plein d'orage, la mer couleur d'argent terni, le vent tourbillonnait dans les plus hautes cimes des arbres.

Tout à coup la lune sortit des nuages et inonda de sa triste lumière le dolmen morne, privé maintenant pour lui de tout attrait. Alors il crut rêver, il devint livide et se mit à trembler : la vierge au loup qu'on avait emmenée le matin était revenue sur son piédestal, ses yeux de marbre semblaient s'être animés, il croyait les voir briller doucement comme un feu clair, et la brise soulevait en passant sur elle le bas de sa jupe brodée.

La vision ne dura qu'un instant, l'astre se déroba derrière une nuée, et Kadok ne vit plus rien.

« Je suis fou, pensa-t-il, ou je suis mystifié; nous verrons bien demain. »



« Que faut-il faire quand on a vu des fantômes? demanda le comte en riant, à la bonne femme, pendant qu'elle lui servait le déjeuner.

— Monsieur, répondit-elle gravement, une infusion de pivoine, de menthe et de ricin, a le pouvoir de les mettre en fuite. »

Kadok se montra très gai pendant cette journée. Il fit sa partie d'échecs avec l'abbé, le suivit à l'église, où il admira comme tout le monde le bel effet de la sainte. Le soir, il joua de mémoire plusieurs airs de Berlioz sur un vieux clavecin, enfin il avala coup sur coup, contrairement à ses goûts, quelques verres de fine champagne et se dirigea vers le dolmen.

Le lendemain, la vieille servante entrant vers huit heures, suivant sa coutume, dans la chambre de son maître, vit avec surprise que le lit n'était pas défait. Machinalement elle se dirigea vers la fenêtre, plongea ses regards dans le parc et aperçut avec horreur le comte étendu sans vie sur la pierre druidique.

Kadok était évanoui et glacé : une fièvre pernicieuse le saisit. Pendant ses accès il ne cessait de dire que la femme à la harpe revenait de nuit sur le dolmen, que son loup hurlait, que la prenanant dans ses bras, il avait senti battre son cœur.

Deut-hu gan-in, dousik-koant, da vale d'ar c'hoajou,
Ni a glero ann avel kreno'touez ann deliou.

(Venez avec moi, douce belle, vous promener dans les bois; nous entendrons le vent frémir dans les feuilles.)

Les jeunes filles dansent une ronde sur le tertre de la chapelle : c'est la fête du pays. Un profond accent automnal, doux, bien qu'imprégné de tristesse, passe sur la campagne pâlie; une pénombre délicate, un brouillard transparent que perce avec effort le soleil, étendent comme un crépuscule éternel au-dessus

des landes, depuis les forêts courbées, jusqu'à l'horizon lointain couleur de lavandes fleuries, où l'Océan berce, au rythme de ses flots paisibles, les fleurs de mer dans des cavernes de corail. C'est bien la nature sobre convenant à ce peuple grave et rêveur, qui ne peut prendre un divertissement sans y associer ses croyances, tant son âme trouve à les entretenir de volupté surnaturelle.

Le pardon s'étendait sur des mielles arides tapissées d'herbes rases et de serpolet, et sous la voûte d'un petit bois de châtaigniers et de chênes descendant vers une anse dorée. Des milliers de personnes s'y étaient rendues : il y avait là des chanteurs ambulants, des sabotiers venus du fond des forêts où ils vivent sous des huttes, des joueurs de biniou arrivant des montagnes, l'équipage d'un brick sauvé des glaces dont les matelots, pour accomplir un vœu, marchaient sans chaussures sur leurs pieds gelés. Des chalutiers vendaient aux gens des terres des salicoques, des minards et toutes sortes de coquilles bizarres qui les ébahissaient; ils recevaient d'eux, en échange, un de ces gâteaux de pâte grossière en forme d'assiette, mis au frais dans les hottes sous des tiges de luzerne, qui sert à recevoir les saucisses fumantes; les enfants dévoraient des fâines; des tas de poires s'écroulaient; on voyait des vieux s'animer sous les tentes à raconter leurs navigations, des mauves blanches s'ébattre sur les flots, et des barques, parties depuis deux jours pour pêcher le congre, orienter leur voile pour rentrer au port.

Kadok, pâle encore de son long mal, regardait danser les paysannes, quand tout à coup parut au milieu d'elles une étrange jeune fille.

L'inconnue avait de grands yeux d'un brun vert, clairs comme des fontaines, d'une indicible tristesse; son cou délicat semblait supporter avec peine le poids de sa tête blonde ombragée d'une énorme chevelure rebelle; un bon et charmant sourire flottait sur ses lèvres; son costume reproduisait exactement le vêtement de la sainte; un grand chien jaune, semblable à un loup, la suivait en lui léchant les doigts.

« Ah! voilà demoiselle Budik! s'écria l'abbé avec malice. »

A cette exclamation le comte détourna les yeux : il crut qu'une des trois belles mortes s'était levée de la dalle antique où un artiste inconnu avait étendu son image, ou que la statue aux membres suaves s'animait de nouveau, adoucie encore et embellie, et marchait vers lui.

C'étaient bien les mêmes traits, les mêmes formes superbes, le même cœur fier et tendre se révélant dans la lumière et la passion voilée de cet œil limpide ainsi qu'une eau profonde, changeant de teinte au reflet de ses pensées, comme la mer réfléchit l'inconstance du ciel.

« Regardez cette jeune fille, ajouta le bon prêtre, voilà l'unique rejeton de la plus noble famille de Cornouailles, célèbre entre toutes par la beauté héréditaire de ses femmes. Demoiselle Budik ne porte plus son nom, il semblait lourd à une pauvre orpheline... Au fait, je suis sûr, mon cher comte, de ne pas vous offenser en vous faisant connaître la dernière des Mezléan. »

Et comme Kadok ne répondait rien, absorbé par un bonheur si doux qu'il ne pouvait durer, lui semblait-il, sans dissoudre son cœur, l'abbé continua, en se penchant vers lui avec une intention cachée qui ralentissait sa parole et faisait trembler sa voix :

« Dans nos pays, monsieur, on n'attache pas tant de prix qu'ailleurs à la richesse; quand l'argent s'en va, la considération demeure : ainsi, mademoiselle Budik, sans héritage, est aussi respectée qu'une princesse, toutes les portes lui sont ouvertes... Votre garde fut sa nourrice... Son seul plaisir consiste à se promener, dans les soirs d'été, sur les ruines de votre domaine. Que de fois je l'ai vue, pendant des heures, debout sur le dolmen, en proie à ce mal de rêver qui est le génie des Bretons, immobile et blanche comme cette statue, avec son grand chien jaune accroupi près d'elle sur le bord de sa robe antique et hurlant à la lune. »

« Bonne femme, dit le comte en rentrant, à la vieille bretonne, que penseriez-vous si j'épousais demoiselle Budik? »

La paysanne eut un profond mouvement de joie. Elle répondit en s'inclinant : « Bonheur et beauté sont de même âge! » Et après une pause religieuse : « La femme apporte le sommeil à la douleur! »

JACQUES FRÉHEL

(Illustrations de M. V.-A. Muenier.)



LES GRANDES MANŒUVRES

CHEZ L'HABITANT

PAR LUCIEN DESCAVES

Les grandes manœuvres, guettées par les dessinateurs, exploitées par les vaudevillistes, drainées par la chronique, nous offrent-elles encore quelques marges sur lesquelles d'inédites annotations soient possibles ?

Tous les ans, l'automne venant, tandis que d'éminents écrivains militaires dissertent, en de doctes Revues, sur les thèmes d'opérations, la tactique moderne, le fusil Lebel, la poudre sans fumée, etc., le journaliste parisien pince une plus modeste guitare, redit l'entrain des troupes (l'étranger a l'œil sur nous) ; les adieux du réserviste (enfin, seule !) ; l'illustrateur crayonne des gares, des lignes de feux, des bivouacs, des défilés (on a beaucoup remarqué l'allure, etc.) ; et Gyp, à l'accoutumée, conte des épisodes de la vie de château, les aventures de jeunes veuves investies par des colonels bleus et de verts lieutenants.

Réceptions dans la Haute et coincidente élévation en grade des officiers, il me faut donc une certaine audace pour rompre avec ces traditions et divulguer le fretin de l'armée et des habitants.

Je me chargerais la conscience d'un inutile mensonge si je disais qu'on accueille partout le soldat avec la même patriotique cordialité. Aussi bien nous sommes en temps de paix et l'on ne peut raisonnablement attendre des populations l'enthousiasme qui les jette au-devant des régiments en marche vers les frontières menacées ou même, simplement, le joli mouvement d'encouragement, de consolation, qu'elles eurent après la guerre, lorsque les premières grandes manœuvres promenèrent à travers la France l'illusion d'un recommencement et le sourire d'une convalescence.

Aujourd'hui que les régions où chaque corps d'armée évolue ont été en tous sens parcourues et sans tenir compte de leur plus ou moins de propension à l'hospitalité, on peut essayer de ramener à quelques types essentiels les habitants mis à contribution et les inclure en une « suite d'orchestre » dont la table thématique serait celle-ci :

I : PASTORALE. — II et III : INTÉRIEURS. — IV : TRIO ET CHŒUR. — V : FINALE.

I

La campagne. Du soleil. Un hameau à trois kilomètres du bourg où le régiment est cantonné. Au bord de la route rôtie, cinq débits à enseignes spécieuses font de l'œil aux rouliers, parmi les deux douzaines de maisons assoupies dont le chaume craquette et bout.

Une compagnie, loin encore, se traîne sur le gril départemental, signalée au *campement* qui l'attend par ce nuage, cette fumée qui monte des côtelettes oubliées sur un feu vif. Lentement, le fourrier, le caporal et les deux hommes de corvée, restaurés et désaltérés à l'un des *Lions d'Or*, la patte sur une boule, où l'on loge à pied et à cheval, vont à la rencontre du détachement dont ils ont assuré le cantonnement. Et des mioches les escortent, en joie.

Elle se rapproche, la compagnie. Est-ce bien celle qui arrivait si gaillardement, tout à l'heure, sur la place d'armes ? Sans musique, sans alignement, au pas de route, de troupeau, elle dévale cahin-caha, ennuyée qu'aux douze lieues d'une journée de manœuvres et de marche, s'ajoute cette sabotée de trois kilomètres vers un gîte hasardeux.

A portée de la voix, l'officier qui commande la petite troupe hèle le fourrier : « C'est ici ? »

La main au képi, l'interpellé s'avance, répond :

« Non, mon capitaine. Je me suis porté au-devant de vous pour vous montrer le chemin... ce sentier, à gauche. La compagnie est cantonnée dans les fermes dont vous voyez le toit, entre les arbres. »

Son bras étendu désigne les taches brunes ou rouges de quelques pignons dominant la masse sombre du feuillage.

Les hommes ont entendu... La mauvaise humeur dont l'expression se perd sous un ciment de poussière diluée dans la sueur et blanchissant barbe, cils et sourcils, se manifeste dans la position naguère verticale des fusils à la bretelle, maintenant couchés, fauchés, tels des échelas après l'orage.

A rangs dédoublés, la compagnie est entrée dans la sente. Elle laisse à droite une mare où il semble, tant le soleil arde, qu'on jette à poignée des épingles dont les têtes fourmillent à fleur d'eau.

« La première escouade, ici. »

Et tandis que le reste de la compagnie repart, la fraction conduite par son caporal s'arrête, une cour franchie, devant la maison close, la porte quasi-hostile, vrai visage de bois avec son inscription à la craie disant : 1^{er} bataillon, 4^e compagnie, 1^{re} escouade, 12 hommes, comme certains chenapans ont, tatoué sur le front : « Pas de chance ».

Pas de chance, en effet. Nul signe de vie. Les volets sonnent, sous le poing du caporal, sans s'ouvrir. Et une fraîcheur, une grande salle hospitalière narguent, cependant, aperçues à travers

les fentes du bois, le dehors torride, la fatigue, l'attente déçue... C'est à croire qu'elle est abandonnée, la maudite bicoque ! Mais un gamin qui a suivi les soldats, proteste :

« Y sont aux champs. Espérez-les un moment. »

Les hommes se débarrassent de leur sac, de leurs armes, s'allongent sous les pommiers voisins, la langue aride, la cravate desserrée, le cheveu empesé. Une demi-heure s'écoule, puis un couple survient. Lents et dolents, sans âge, la bouche et les yeux pareils, l'homme et la femme éventent la voie, traduisant par le même clignement, les mêmes plis, de semblables préoccupations épousées. Ils n'abordent point les soldats, restent sur la défensive, témoignent à la fin moins de bon vouloir que de soumission passive à l'injonction municipale.



« Voudriez-vous nous indiquer l'endroit où mes hommes et moi nous passerons la nuit ? » demande le caporal.

Le paysan glisse vers l'escouade un regard contrôleur qui la dénombre ; puis il fait signe qu'on le suive, stoppe à regret, le cœur fendu, devant une étable à porcs évacuée où un peu de paille achève de pourrir.

« J'veux ben vous loger là, v's'en étendrez que'ques bottes de fraîche, si vous m'promettez d'pas allumer d'leumière et d'pas fumer.

— Vous n'avez rien de mieux à nous offrir ? hasarde le caporal.
— Rin... à moins d'vous donner nôt' lit. »

Las, découragés, renonçant à parlementer, les hommes traînent leur équipement vers le réduit, tâchent seulement à en rendre, pour la nuit, la fermeture hermétique. Le cuisinier et son aide

ont creusé un trou au fond de l'arrière-cour ; des gamelles, des marmites, des seaux de toile, des bidons, processionnent en quête d'eau pour la soupe, les ablutions, la soif...

« D'l'eau ? Y en a à la mare, renseigne la fermière interrogée.

— Mais du cidre... Peut-on en avoir, en payant ?

— Sommes pas débitants... Pas le dret de vendre... Ça serait d'embarras avec tout le monde... le fisc et les autres. V's'en trouvez là-bas, sur la route.

— A un kilomètre !

— J'y pouvons mie. L'homme d'la mairie a dit comme ça qu'vous avez dret qu'à l'abri, au feu et à la lumière. V's'avez-t-y l'abri ? Et l'bois pour vot' soupe ? Faut pas exiger c'que les pauv's gens peuvent point donner... »

Les seaux, les gamelles et les bidons vont et viennent. Une fumée âcre s'élabore sous les marmites et monte dans les verdures... Puis, autour d'un feu, l'escouade se presse, improvise un mur circulaire derrière lequel cuit quelque chose...

Au matin, la compagnie prête à quitter son lieu de rassemblement, une femme se précipite qui demande justice, glapit sa réclamation, s'accroche au cheval du capitaine : « Y m'ont volé une poule... une belle poule, après qu'on a eu pour eux tant de complaisance... une poule qui valait trois francs... oui qu'elle les valait... et que c'est par-dessus des bêtes à qui qu'on s'attache... »

Le capitaine procède incontinent à une enquête sommaire. « Quelle escouade ? Première, caporal Durel... Approchez, caporal. Vous avez entendu l'accusation qui pèse sur vos hommes. Je suis forcé de vous rendre responsable... »

Mais un soldat est sorti du rang, au port d'arme, un réserviste parisien qui honnêtement se dénonce : « C'est moi, mon capitaine, qui ai pris son *ornichon*, un méchant coq qu'elle refusait de nous vendre... Mais ce que ne dit pas la bonne femme, c'est que j'ai mis, en partant, cent sous dans la poche de son tablier. »

Le premier mouvement de la plaignante est de jeter un démenti au soldat, mais, rapidement, ses doigts ont exploré les poches, trouvé la pièce qu'elle retourne, immobile et bouche bée, pendant que la compagnie fait « par le flanc droit » et que le capitaine, souriant sous une

moustache comminatoire, admoneste sans conviction le loyal chapardeur.

II ET III

« Monsieur Lourmel ?

— C'est ici.

— Voulez-vous lui remettre, je vous prie, notre billet de logement pour deux sous-officiers. »

La bonne prend le papier, disparaît, laissant les militaires dans le couloir dallé d'une maison bourgeoise où — la fantaisie du propriétaire se donnant carrière — les murs, sous le pinceau docile du décorateur, simulent une fallacieuse tonnelle semée d'oiseaux folâtres.

Et les soldats se rafraîchissent les yeux à ce spectacle lorsqu'à

leurs oreilles arrive, d'une pièce voisine, ce colloque alarmant :
Voix masculine. — Il y a erreur; on nous avait dit : un officier.

Vingt ans. — Parfaitement, un sous-lieutenant... au moins. C'est pour un officier qu'on a fait à diner.

Quarante. — ... Et préparé la chambre du second.

L'une. — ... Et mis des bougies au piano.

L'autre. — Tu vas voir que nous nous serons habillées pour rien !

La voix masculine. — Il sont sales, n'est-ce pas ? Ils se présentent mal ?

La bonne. — Mais non, très poliment... Dame ! l'étape a dû être longue, car ils sont couverts de poussière et ils ont l'air fatigué.

Voix céleste. — Il est impossible, dans ces conditions, de les admettre à notre table. Des gens probablement sans usages !

Voix humaine. — Quant à leur donner cette chambre où toutes

les clefs sont restées sur les armoires... tu n'y penses pas ! Il faudrait enlever la courtepointe, les rideaux et les tapis; nous n'en avons vraiment pas le temps.

Voix du chef de famille, affirmée. — C'est mon sentiment. Je vais leur parler. Aucun décret, après tout, ne nous oblige à les nourrir.

En un double soupir. — Nous n'avons plus qu'à nous déshabiller ! »

Une porte s'ouvre, un homme grave, redingote et lorgnon d'or, s'avance vers les sous-officiers.

« Je regrette, messieurs, que l'exiguïté de mon appartement ne me permette pas d'en distraire une chambre pour vous l'offrir. Je sais néanmoins que je vous dois l'abri... J'espère que vous trouverez aisément un hôtel qui vous le donnera... moyennant finances. Souffrez que ceci me regarde. »

Il a souri finement, l'excellent homme, et dans chacune des



maines que sollicite sa solvabilité, il met trente sous exactement, en monnaie pareille, « pour ne point faire de jaloux », se dit-il. Puis, pas fier, il tend aux sous-officiers deux doigts cordiaux, index et médus, les reconduit jusqu'à la porte et, dès qu'ils en ont passé le seuil, appelle la bonne pour faire disparaître les traces de leur passage, visibles sur les dalles.

Un quart d'heure suffit aux deux gradés pour changer en certitude leurs raisonnables conjectures, savoir qu'ils arrivent trop tard et que, dans les hôtels et les auberges, rares d'ailleurs, toutes les chambres sont occupées ou retenues. Autour d'eux, par surcroît, une unanime satisfaction semble railler leur déconvenue. Aux fenêtres, dans l'embrasure des portes, leurs camarades déjà installés chez d'affables hôtes, et lavés, brossés, radieux, les regardent errer avec étonnement, leur montrent, du coin de l'œil, avec moins de malice que de jubilation, un lit prêt, un couvert mis, leurs vêtements séchant au dossier des chaises... Ils vont donc être réduits, avec trois francs dans leur poche, à partager la litière d'une section cantonnée dans une grange, un grenier, des bâtiments abandonnés.

Mais une vieille dame vient vers eux, l'air timide et bon, le geste plus engageant qu'une parole qui hésite, n'ose...

« Je vous demande pardon, messieurs, de vous arrêter. Est-ce

que, par hasard, vous ne seriez point logés ?

— Ma foi, non, répond l'un des sergents. Tous les hôtels sont pleins, et si le fourrier n'a point quelques billets de trop... »

On ne le laisse pas achever. « Si je ne craignais d'être indiscret, je vous offrirais volontiers une chambre... et à souper. Nous croyions bien, mon mari et moi, qu'on nous enverrait des soldats. Nous avons tout préparé pour les recevoir. Entrez donc. Vous ne nous dérangerez pas. »

Elle les précède dans la maison souriante, parée de vigne, les guide, les présente à un grand vieillard qui les invite à s'asseoir, débouche une bouteille et s'enquiert de cigares, tandis qu'une servante, stimulée par sa maîtresse, passe avec des brocs, du savon, des brosses, du linge frais, et aménage pour eux la petite chambre claire et charmante où elle les conduira tout à l'heure...

C'est autour de la table familiale seulement, pendant le dîner auquel les vieilles gens touchent à peine, que les sous-officiers ont l'explication de tant de prévenances et de soins. La sexagénaire, les mains jointes derrière son assiette vide, accable d'abord les étrangers d'une sollicitude inquiète que corrobore l'empressement plus discret de son mari; mais bientôt, n'y tenant plus, elle se répand en confidences.

« Faut vous dire, messieurs, que notre petit-fils aussi est soldat. Nous faisons pour vous ce que nous voudrions qu'on fit

pour lui, car il est également en manœuvres, du côté d'Alençon où son régiment tient garnison. Il ne se plaint pas. Il a un bon colonel. Avez-vous un bon colonel ? Il dit que tout est là. On l'a nommé caporal, le mois passé, sans protections... au choix, n'est-ce pas, son grand-père ?

— Au choix », opine le grand-père avec orgueil.

Sa femme reprend : « Au bout de dix mois de service, c'est joli... Nous lui envoyons 40 francs par mois. Croyez-vous qu'un soldat puisse arriver avec 40 francs ? C'est pour sa cantine, son brosseur... Il est un peu délicat... Quand il sera sergent comme vous, il ne mangera plus la gamelle. Quand sera-t-il sergent, à votre idée ? Vous dites qu'il faut six mois de grade de caporal ?... »

Elle compte sur ses doigts : septembre, octobre, novembre, décembre, janvier, février... Il sera sergent en février. C'est un bon sujet qui ne nous a toujours donné que du contentement, n'est-ce pas, son grand-père ? Je ne vous montre pas son portrait, parce que vous en verrez quatre accrochés dans votre chambre... la sienne...

— Mais nous ne l'avons pas en caporal », observe doucement l'aïeul d'une voix qui tremble un peu, on ne saurait dire si c'est de reproche plutôt que de regret.

Et tout au fond des attentions prodiguées aux sergents, peut-être qu'il y a, chez les vieux, une flatterie au galon, une enfantine intrigue, une recommandation pressante, comme si d'eux dépendait réellement l'avenir du petit-fils choyé, son avancement rapide, les bonnes notes dont ils exultent en se passant, par-dessus la table, de chères lettres...

IV

La dernière section s'est éloignée, pourvue de ses billets de logement. Le sergent-major s'approche d'un petit fourrier sémillant, en train de convoquer les caporaux d'ordinaire sur la place d'armes, pour les distributions.

« Et nous ? J'espère bien que tu ne nous a pas oubliés... »

Le fourrier sourit malicieusement. « Sois tranquille. Je n'ai pas eu le temps de reconnaître d'autres logements que ceux des officiers, mais j'ai gardé un cafetier, le plus important d'ici... Nous y serons bien traités. Allons-y tout de suite. »

Bel établissement, en effet, orné de glaces, remis à neuf comme pour la circonstance, et déployant, en façade, une large enseigne qui court en épaisses lettres d'or sur le balcon d'entre-sol : CAFÉ DU PROGRÈS.

Au comptoir, dominant les consommateurs cossus qui sont venus, après le marché, conclure de chiennes affaires et débattre, la choppe en main, des intérêts supérieurs, une spacieuse patronne se démène, puise, à gestes continus, dans une caisse où affluent de généreuses recettes. De gros rires roulent que soulignent des claques retentissantes sur des blouses neuves difficiles à dégonfler ; des mains velues assaisonnent d'esprit facile, des salades de cartes, de dominos ; et sous les casquettes, les chapeaux sans forme, rondes et violâtres, minces et obliques, ridées et râpeuses, des faces rustautes et madrées se défilent bruyamment, en un patois propice à la cautèle et aux expédients.

Les deux sous-officiers se fraient avec peine un passage jusqu'au comptoir, présentent leur billet comme une facture à acquitter, ne croient pas, d'abord, s'être trompés sur l'heureuse issue de leur visite.

« Des soldats ?... très bien... Vous êtes deux ? »

— Oui, madame, et si vous pouviez... s'il vous était possible de nous donner, avec la chambre, un lit... (oh ! un seul) un coin où mettre à jour notre comptabilité, régler le prêt, le service... »

Le prêt ! La patronne dresse l'oreille, gracieuse... « Comment donc ! On va vous porter une table dans le jardin... Du moment que vous nous amenez du monde... J'espère que vos camarades feront quelque dépense ici... On dine à deux francs, sans le café... On peut mettre votre couvert, n'est-ce pas ? Votre chambre ? Excusez-moi si je ne m'en occupe pas maintenant... Un jour de

marché !... Mais ce soir, comptez-y... N'oubliez pas de venir nous voir... avec vos amis... tous vos amis... Le diner à deux francs, pour eux comme pour vous... Entendu ! »

Et dans le dos des militaires un peu déconcertés, l'habile commerçante dit à quelques habitués qui dégustent cette preuve de confiance : « Nous n'avons pas des troupes tous les jours... Si on ne profitait pas des aubaines... Ils sont très gentils, d'ailleurs... On leur fera un lit sur le billard, quand le café sera fermé. »

V

Le matin, six heures. Les compagnies ayant quitté leurs cantonnements respectifs arrivent successivement sur la place d'armes, lieu de rassemblement du régiment. Alertes, reposés, les soldats échangent leurs impressions, en marchant, de voisin à voisin, de file à file, ou bien l'arme au pied, sur les rangs, en attendant que les immobilise, les réduise au silence, le : garde à vous ! préparatoire.

« Moi, chez des braves gens... un ancien soldat qui m'a raconté ses campagnes et emmené au café après diner. « De son temps... au jour d'aujourd'hui... » Il n'est pas sorti de la comparaison. On a bu sec, en frères, tout de même ! »

— Nous... c'est mieux : rôti, trois plats, dessert... et des serviettes ! Voudraient-ils pas nous donner leur lit de plume ? Mais c'est pas un délassement, quand on couche depuis huit jours dans la plume de six pieds. Alors ils ont garni la musette et empli le bidon. J'ai gardé l'adresse... au cas qu'on repasserait.

— Nous... une vieille fille qu'a disparu tout de suite et barricadé sa porte, comme si sa vertu courait des risques.

— Nous... des grigous qui ont tout enfermé, caché jusqu'au bois de lit, et nous ont fait coucher sur un matelas dans une chambre où il n'y avait que les quatre murs.

— Nous, soupé avec les bonnes de la maison ; nos chambres étaient voisines, séparées par une mince cloison... Elles n'ont rien voulu savoir. Alors, avec nos couteaux, nous avons fait un trou dans la cloison... Ah ! mon vieux !...

— Moi, toute une histoire. Je montre mon billet à des pas-

sants, pour me renseigner. Ils me disent : « Probable que vous serez mal reçu. Une originale. Son fils est mort des fièvres, et ça l'a rendue toute chose... Enfin, allez-y toujours. » J'y vais. Je lisais de loin, sur la boutique : *Quincaillerie — veuve Gilloux et fils*. Comme les volets n'étaient pas posés, je veux ouvrir la porte qui résiste, fermée à l'intérieur ; je lève les yeux et qu'est-ce que je vois ? Un écriteau...

— Garde à vous ! »

Un long frémissement. Les compagnies rectifient l'alignement ; mille têtes virent, et les crosses, en retombant, ponctuent les commandements de : Fixe ! répétés sur le front des troupes. Puis, à la voix du colonel dont le sabre haut s'élève au soleil levant, le régiment s'ébranle, défile, enlevé par la marche que la musique condescendante verse à la population accourue, à titre rémunérateur, comme une représentation d'adieux...

Voici les dernières compagnies... Le pas y est moins dégagé, plutôt contrarié qu'excité par les éclats de cuivre et de peaux d'âne assourdis et lointains. Les soldats sentent aussi qu'ils n'inspirent plus ce majeur intérêt, privilège qu'hérite

des distributeurs de pas redoublé, le bataillon seul qui les suit immédiatement. Et à la faveur d'un relâchement de martialité décorative, l'homme reprend et complète son captivant récit :

« Qu'est-ce que je vois ?... Tiens ! mais au fait, voilà la boutique ; nous allons passer devant. Lisez vous-mêmes, l'écriteau s'y trouve encore. »

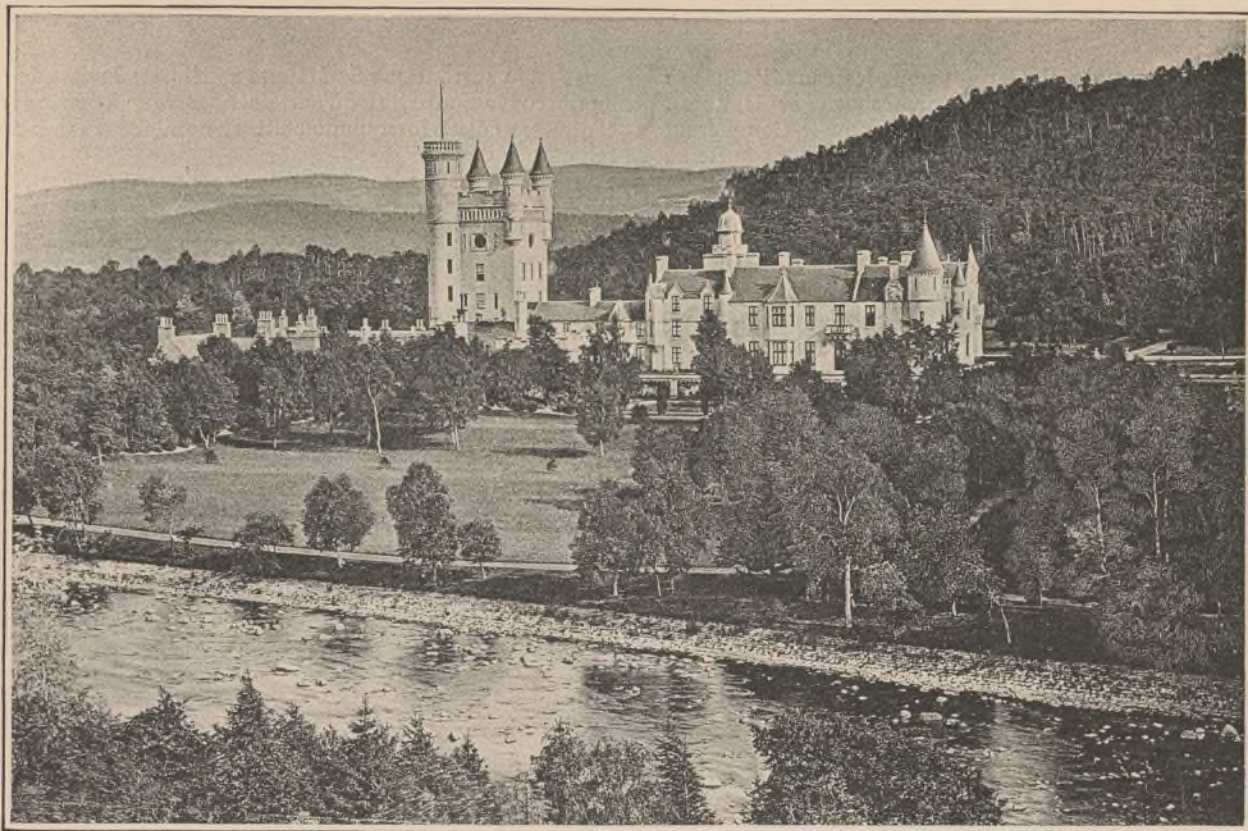
Et il montre, tel un faire-part derrière une vitre collé, le carré de papier sur lequel une main de femme a tracé véhémentement :

FERME POUR CAUSE DE DÉCÈS AU TONKIN.

LUCIEN DESCAGES.

(Illustrations de Eugène Courboin).





LE CHATEAU DE BALMORAL

LES ROIS CHEZ EUX La Reine d'Angleterre

PAR MARIE DRONSART



Il était une fois, une délicieuse petite princesse blonde, blanche et rose, aux grands yeux bleus, aux cheveux d'or fin, qu'on appelait Fleur-de-Mai, parce qu'elle était née en ce joli mois de printemps, et son père, la montrant aux dames et seigneurs accourus pour la voir, leur disait : « Regardez-la bien, car elle sera reine d'Angleterre ! »

Le printemps de 1819 est loin ; la Rose-de-Mai s'est changée en rose de Noël, la petite princesse est devenue la doyenne des sou-

verains d'Europe et son peuple honore aujourd'hui en elle, un demi-siècle de règne « heureux et glorieux » (comme le veut le chant national), de hautes vertus, de dévouement à la chose publique. Après s'être attendri sur les joies et sur les douleurs de son roman couronné, il vénère l'aïeule qui a fait admirer sur le trône les sentiments les plus chers au pays.

L'histoire seule pourra rendre justice aux mérites de la Reine Victoria. Simple et droite, douée d'une belle intelligence, d'une volonté ferme, d'un grand empire sur elle-même, du sentiment très net de ses droits et de ses devoirs, elle n'a jamais sacrifié à l'effet ; c'est une conscience et un caractère.

Elevée sévèrement par une mère supérieure, elle ignore sa situation jusqu'à l'âge de douze ans, et le jour où elle trouva entre les feuillets de son livre d'histoire, la généalogie de sa royale Maison, elle dit, toute songeuse, après l'avoir examinée : « Je suis plus près du trône que je ne pensais ; bien des enfants

s'en vanteraient, mais c'est qu'ils ne comprendraient pas les difficultés ». Puis, de plus en plus grave, elle mit sa petite main dans celle de sa gouvernante et répéta par deux fois : « *I shall be good* ». Par ces mots, elle n'entendait pas seulement : Je serai bonne, mais aussi : « Je serai sage et je ferai tout mon devoir ». Elle a tenu parole.

Où s'écoule aujourd'hui cette existence austère, mais trop remplie pour être vraiment triste ?

Il est bon, si l'on désire une audience de Sa Majesté, de prendre ses renseignements à l'avance, car aucun souverain ne profite mieux de l'affranchissement apporté aux têtes couronnées par la vapeur et l'électricité.

Le seul endroit où l'on est presque sûr de ne pas rencontrer la Reine Victoria, c'est sa bonne ville de Londres. Soit que le Palais de Buckingham lui déplaît, comme il le mérite, soit que l'air et le bruit de sa capitale nuisent à sa santé, il est certain qu'elle la fuit comme la peste, et laisse à sa gracieuse belle-fille, la princesse de Galles, et au très populaire héritier du trône, le soin de la représenter dans les réceptions officielles.

Si jeune et si belle que soit la Princesse, elle égalera difficilement en majesté, son auguste belle-mère. Avec ses quatre pieds huit pouces et sa taille assez forte, la Reine, lorsqu'elle prend place dans un cortège de cérémonie, marche et salue d'une façon absolument royale.

Depuis le mariage de sa fidèle compagne, la princesse Béatrice, et surtout depuis la manifestation enthousiaste du Jubilé, la Reine se montre un peu plus à ses féaux sujets. Elle est allée se faire acclamer à Liverpool, elle a tenu des « Salons » (*drawing-rooms*) pour les dames, et le maître Gounod a eu l'honneur de sa première apparition à la salle de concert « d'Albert Hall », où l'on exécutait *Mors et Vita*. Après l'audition, Sa Majesté envoya au maître français un télégramme plein d'admiration. Ce fut, en quelque sorte, une fête de famille, et les acclamations devinrent frénétiques lorsqu'on vit la Reine embrasser tendrement sa vieille amie, la duchesse de Buccleuch, placée dans une loge contiguë à la sienne.

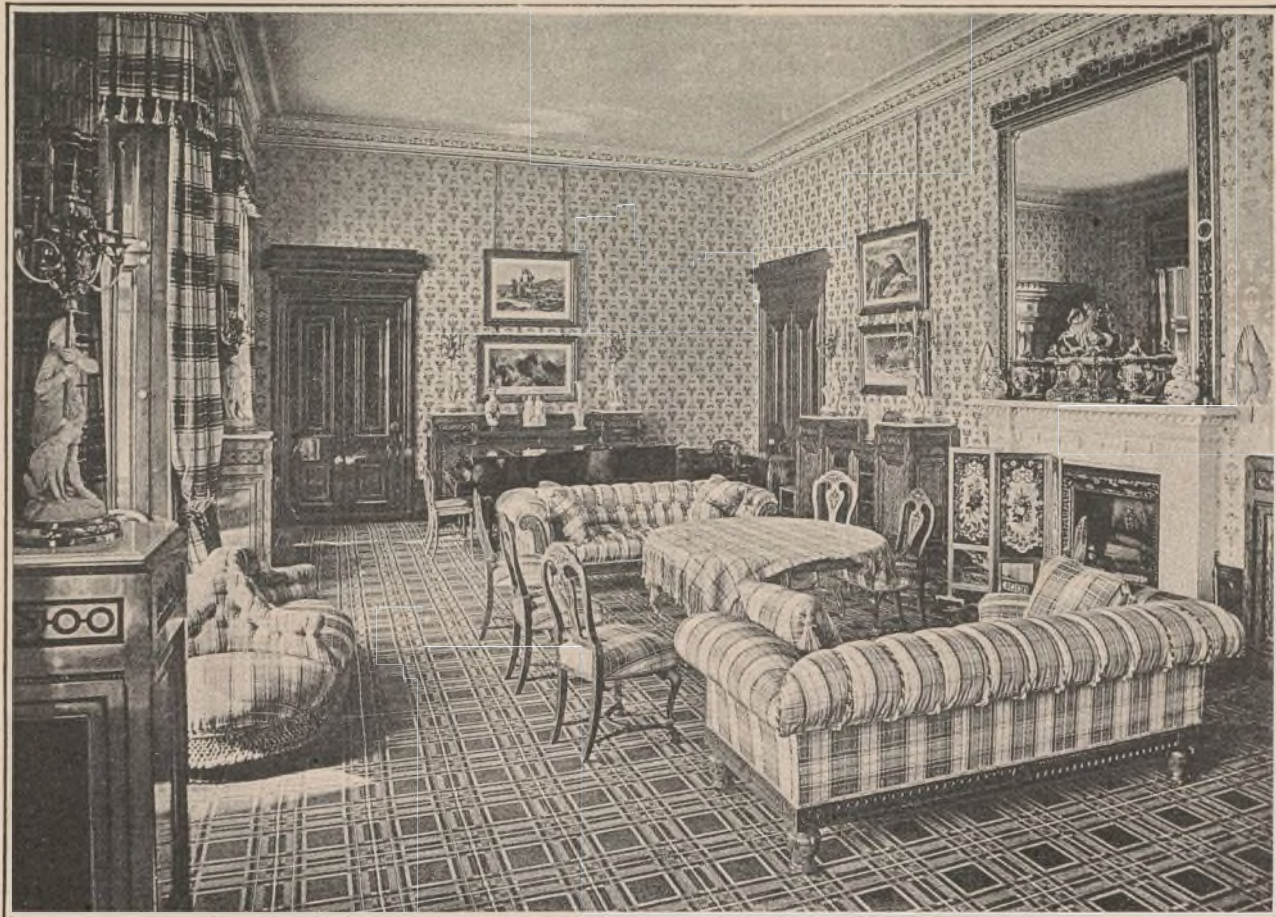
Vers le même temps, l'intérieur royal redevenait plus animé ; Sa Majesté appelait des artistes au Palais et encourageait, dans son entourage, la comédie d'amateurs.

C'est que la princesse Béatrice a épousé un Prince Charmant, de qui l'on veut éloigner l'ennui, et comme on ne peut pas l'envoyer toutes les semaines chasser en Allemagne, on égaie le plus possible le foyer.

A part quelques semaines réservées pour les eaux, l'année se partage presque également entre Windsor, Osborne et Balmoral. Windsor, l'immense palais féodal de Guillaume-le-Conquérant et d'Edouard III, est la véritable résidence officielle de la Reine et jamais royauté n'eut un logis de plus fière allure.

C'est là surtout que Sa Majesté appelle ses invités, bien moins nombreux aujourd'hui qu'autrefois, lorsque l'époux bien-aimé était à ses côtés, lorsqu'une belle et nombreuse famille grandissait autour d'eux.

Les invitations sont d'ordinaire pour le dîner; les con-



SALON AU CHATEAU DE BALMORAL

vives arrivent à temps pour s'habiller et passent la nuit au château.

La journée de la Reine commence un peu plus tard que dans le passé, car l'affection rhumatismale dont elle souffre, a bien diminué ses forces, mais elle est restée très laborieuse. Levée entre huit et neuf, elle déjeune habituellement seule, dans ses appartements; parfois elle invite à ce premier repas, soit la princesse Béatrice, soit quelque autre membre de sa famille. Souvent, dans la belle saison, elle se fait conduire dans le voisinage, par les admirables avenues du Parc, à Frogmore, l'ancienne résidence de sa mère, et, si le temps est très chaud, on la sert dans les jardins, sous une tente.

De dix heures à deux, Sa Majesté travaille. Un des ministres est toujours auprès d'elle; mais elle n'appelle et ne préside le conseil que dans des cas très rares et très exceptionnels. Les courriers des différents ministères lui apportent les dépêches, ceux de l'intérieur dans des portefeuilles, ceux de l'extérieur dans des boîtes de maroquin noir, fermées à clé. Il y a quotidiennement vingt ou trente de ces paquets à examiner. Tout passe sous les yeux de la Reine. Le prince Albert, en conseiller aussi austère qu'éminent, déclarait qu'elle devait être la personne la mieux informée du royaume: « Les ministres passent, la Reine reste », disait-il. La royale veuve est demeurée fidèle au programme très chargé qui émerveillait l'empereur Napoléon III, et, certes, la situation du principal secrétaire, le général Sir Henry Ponsonby, n'est pas une sinécure. Quand la Reine a

travaillé à Frogmore, on la voit revenir à Windsor, rapportant les précieuses boîtes dans sa voiture. Alors Sir Henry s'en empare, en trie le contenu et l'expédie.

A deux heures, *lunch* avec les membres de la famille qui se trouvent au château. Sa Majesté n'a que l'embarras du choix, car sur les cinquante enfants et petits-enfants que lui a octroyés

la Providence (sans compter la quatrième génération qui accourt derrière ses aînés), il lui en reste quarante-deux. Comme, en outre, elle est alliée de près ou de loin à tout ce qui règne, a régné ou régnera en Europe, on renonce volontiers à démêler sa parenté. Mais pour elle c'est un jeu; jamais elle n'embrouille cet énorme écheveau de liens, et elle s'étonne même naïvement que tout le monde ne soit pas aussi habile.

Ayant toujours adoré les enfants, la Reine est heureuse de mander auprès d'elle, à tour de rôle, ses nombreux descendants, et d'entrer dans les détails les plus minutieux de leur éducation physique et morale, comme elle faisait jadis pour ses propres enfants.

Après le lunch, on se promène un peu à pied; puis, à quatre heures, quel que soit le temps, Sa Majesté sort en voiture, presque toujours avec la princesse Béatrice, la dame d'honneur et parfois une personne invitée. Le dîner n'a lieu qu'à neuf heures. Si quelque prince régnant est présent, la Reine prend son bras; sinon elle passe seule dans la salle à manger. Avant son arrivée, le gentilhomme de service désigne à chacun des hommes invités, la femme qu'il devra conduire à table. Dans la journée, liberté



OFFICIER DE HIGHLANDERS

complète pour tous, mais sans aucune de ces habitudes de sociabilité qui caractérisent la vie de château en Angleterre.

La soirée n'a jamais été d'une grande gaieté au Palais. Greville la trouvait « d'un ennui mortel ». Sa Majesté s'asseyait alors à une grande table ronde où l'on causait avec plus ou moins d'ani-

mation. Maintenant, elle va généralement de l'un à l'autre, adresse à chacun quelques paroles aimables et banales et se retire à onze heures. Dans l'intimité on fait souvent de la musique; excellente musicienne, comme toute sa famille du reste, excepté le prince de Galles, la Reine se met parfois au piano avec la



CHATEAU DE WINDSOR

princesse Béatrice, ou bien l'on chante. La nature a doué Sa Majesté d'une voix délicieuse, non seulement pour le chant, mais pour la parole. Elle trouve moyen de donner du charme aux discours officiels! Elle les lit comme personne, quoiqu'elle avoue ingénument avoir grand'peur et soit toute contente de pouvoir dire : « Je ne me suis pas trompée une seule fois ».

Ses premières études ne lui plurent pas davantage qu'aux autres enfants : « Quoi bon ça? Quoi bon ça? » disait-elle, en

apprenant ses lettres. Et plus tard, quand on lui dit qu'elle devait « se rendre maîtresse du piano » : — « Tout de suite, répondit-elle. — Mais, Princesse, c'est impossible! — Impossible?... Vous allez voir! » Et tournant la clé de l'instrument, elle la fourra dans sa poche. « Voilà! reprit-elle, ce qui s'appelle être maîtresse de son piano! Et la vraie manière d'apprendre, c'est de ne prendre sa leçon que lorsqu'on en a envie ».

Heureusement, l'envie lui en revint, car elle aurait été bien



LA SALLE DE WATERLOO, AU CHATEAU DE WINDSOR

privée plus tard, de ne pouvoir se mettre au piano ou à l'orgue, avec ce véritable artiste qu'était le Prince Consort.

Toutes les heures libres de la Reine sont consacrées, outre la musique, au dessin, à la peinture et à la lecture; pas plus que ses secrétaires, ses deux lectrices, dont l'une est française, ne

sont inoccupées. Profondément instruite, parlant plusieurs langues avec une perfection absolue, Sa Majesté cherche toujours de nouveaux sujets d'étude. Ainsi, elle a pensé que l'impératrice des Indes devait connaître la langue de son lointain empire et s'est mise à apprendre l'Hindoustani. Son *Munshi* ou professeur

indien, Hafiz Abdul Karim fait désormais partie de sa maison. C'est un costume de plus dans son escorte, où figurent toujours plusieurs Indous et quelques-uns de ses chers Ecossais.

Au nombre des occupations importantes de la Reine, il ne faut pas oublier le gouvernement de sa Maison, laquelle se com-

pose d'environ mille personnes, depuis le Grand-Chambellan et la Grande-Maitresse, jusqu'au *Chasseur de rats*, utile fonctionnaire dont les émoluments ne s'élèvent qu'à trois cent soixante-quinze francs, tandis que le gardien des cygnes, pour une occupation bien autrement agréable et poétique, mais beaucoup



LA CHAPELLE DE SAINT-GEORGES, AU CHATEAU DE WINDSOR

moins indispensable, reçoit sept cent cinquante francs. Ainsi va le monde ! Quant au grand fauconnier, dont la charge héréditaire représente un revenu de trente mille francs, on se demande combien de siècles encore il grèvera la liste civile, vu qu'il n'a plus un seul faucon à dresser. Car c'est la liste civile qui paie cette armée dont une bonne partie pourrait être licenciée sans inconvénient. Elle coûte *grosso modo*, trois millions trois cent mille francs, et la note générale des fournisseurs s'élève bon an mal an, à quatre millions trois cent mille.

La scandaleuse dilapidation des princes de Brunswick-Hanovre, n'a pu être réformée que très lentement, et si la Maison royale est aujourd'hui relativement l'une des mieux ordonnées du royaume, le résultat n'a pas été obtenu sans beaucoup d'opposition et une longue patience.

Il a même été impossible de centraliser suffisamment les pouvoirs et les responsabilités. Trop d'intérêts, *même politiques*, étaient en jeu. De sorte que, maintenant encore, le Lord Steward (surintendant du Palais) fait préparer les feux, mais que le Grand-Chambellan seul peut les faire allumer ; qu'un employé payé quinze cents francs, arrange les bougies, et qu'il en faut deux autres, à deux mille cinq cents francs l'un, pour les allumer ainsi que les lampes ; qu'il en coûte douze mille trois cents francs pour faire mettre le couvert par cinq *fonctionnaires*, etc., etc. Mais tout cela n'est rien comparé au chaos d'antan. La négligence et l'incurie étaient partout, l'autorité nulle part. On entrait au Palais comme au moulin, si bien que, certain soir, on trouva un jeune garçon caché sous un canapé, tout près de l'appartement de la Reine.

Personne n'était chargé de conduire les invités dans le dédale des corridors, ce qui exposait à des aventures dans le genre de celle qui advint à M. Guizot. Invité à passer quelques jours à Windsor, il était resté seul au salon, le soir, après le départ de la Reine, avec un personnage politique dont la conversation le captivait. Enfin les deux causeurs se séparèrent et l'ambassadeur de France comprit bientôt qu'il était perdu dans le labyrinthe !

Arrivé après maints détours, devant une porte qu'il croit reconnaître, il entre dans une sorte d'antichambre, ouvre une seconde porte et, *shocking* ! il aperçoit, dans un grand cabinet

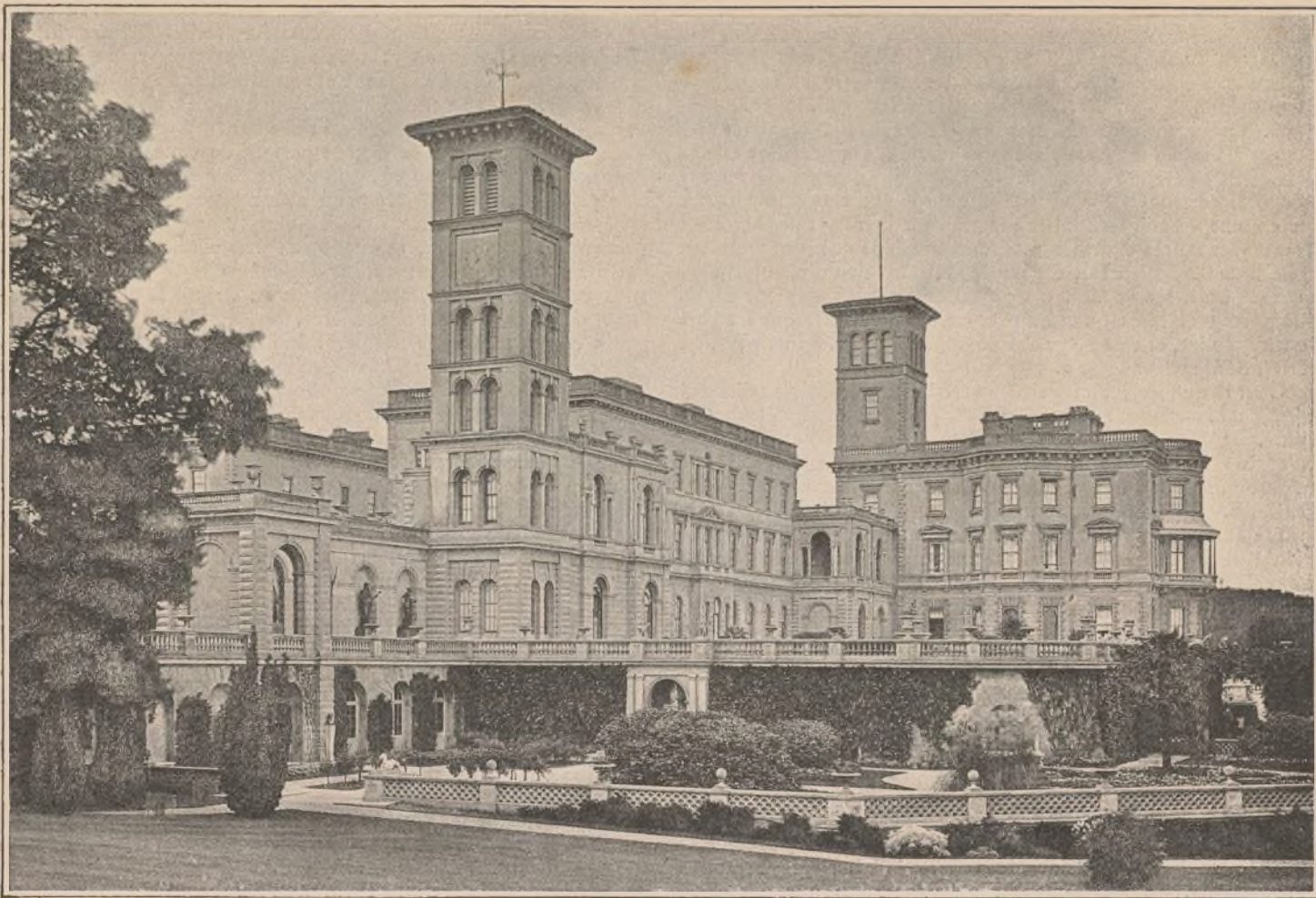
de toilette, une femme en train de revêtir le simple appareil poétisé par Racine ! Refermer la porte avec horreur et s'enfuir n'est que l'affaire d'un instant. Mais qu'on juge des sensations de l'infortuné diplomate, lorsque, le lendemain, la Reine lui dit avec son joli sourire un peu malicieux :

« Eh bien ! Monsieur l'ambassadeur, vous nous avez fait une petite visite, hier soir ?... »

Mais aussi pourquoi Sa Majesté ne fermait-elle pas mieux ses portes ?

La Maison féminine de la Souveraine comprend une Grande-Maitresse qui est presque toujours une duchesse et change avec le ministère ; huit *dames* de la Chambre et huit *femmes* de la même Chambre, qui se relaient par quinzaine, plus huit demoiselles d'honneur qui doivent être au moins petites-filles de pairs, et dont le service deux par deux, dure un mois. Pendant ce temps, elles sont si tenues, qu'autrefois certaines d'entre elles le supportaient avec peine. Outre que la Reine était une marcheuse et une amazone infatigable, elle pouvait rester debout indéfiniment ; or, comme personne ne doit s'asseoir avant elle, la fatigue de ses dames allait parfois jusqu'à l'évanouissement. Aujourd'hui, hélas ! elle ne monte plus à cheval, elle marche avec une canne et conduit plus volontiers son âne favori que des chevaux fringants. On sait que cet âne et le petit panier qu'il traîne, suivent Sa Majesté partout. Il lui est, du reste, si désagréable de changer quoi que ce soit à ses habitudes que, même chez la duchesse de Sutherland, dont la liste civile peut rivaliser avec la sienne, elle envoyait, pendant ses séjours, ses chevaux et ses voitures !

Ce qu'on appelle la « bourse privée » de Sa Majesté, la seule dont ne se mêle aucune administration, n'est que d'un million cinq cent mille francs sur les onze millions de la liste civile ; mais qu'on se rassure ! Les affaires de la Souveraine ont été si bien conduites que sa fortune, déposée aujourd'hui à la banque Coutts, s'élève, dit-on, à sept cent cinquante millions, dont quelques-uns lui ont été légués par des sujets enthousiastes. Jamais, quelles que fussent les circonstances, elle n'a demandé d'augmentation de la liste civile et Sir Robert Peel l'en remerciait au Parlement, en 1845, au moment où elle venait de recevoir plu-



OSBORNE-HOUSE

sieurs souverains étrangers avec un faste digne de la Cour d'Angleterre. Il est vrai qu'avec les cinquante millions de vaisselle d'or et d'argent renfermés à Windsor, on pouvait orner convenablement les tables et les dressoirs.

C'est ordinairement dans cette résidence que la Reine célèbre

les fêtes de Noël, fait donner aux indigents soixante tonnes de charbon, trois mille livres de bœuf, et, quand sa santé le lui permet, distribue de ses mains qui sont fort belles, une énorme quantité de couvertures et de vêtements chauds.

Quittons maintenant le Palais des Rois et voyons la Reine



SALON A OSBORNE-HOUSE

dans ses vrais « homes », dans les retraites choisies « où partout elle retrouve les traces du goût parfait et de la main si chère »

qui la guidèrent dans sa jeunesse. A Windsor, elle a toujours été la Souveraine ; à Osborne, dans l'île de Wight, et à Balmoral,

en Ecosse, elle a pu être surtout l'épouse et la mère. Ces deux belles résidences si différentes ont été la poésie de cette vie royale. Si l'Angleterre a été justement appelée « le pays des Homes », Sa Majesté Victoria méritait d'en être la reine, car personne n'a plus qu'elle, le sentiment et l'amour du foyer domestique. Osborne, cette délicieuse villa italienne, cette retraite digne de Titania ou de la Reine des Mers, fut la première que se donna Sa Majesté, en 1845. Elle écrivit à ce sujet, au roi Léopold, son oncle : « Quelle joie de pouvoir se dire qu'on a un « home » à soi, tranquille et retiré, indépendant des « Bois et Forêts » et autres charmantes administrations qui sont vraiment le fléau de l'existence ! Il est impossible de voir un plus joli site, avec ses bois, ses vallées, ses points de vue qui seraient beaux n'importe où ! Mais quand à cela on ajoute la mer que les bois vont rejoindre, et une plage absolument invisible, on ne peut, en vérité, désirer davantage ».

C'est là que les jeunes princes et princesses apprirent d'abord à jouir de la nature, reçurent les plus précieux enseignements de bonté, de dévouement aux humbles et aux pauvres. C'est là, qu'après ses heures de travail, leur auguste mère venait s'asseoir à l'ombre, sur une des pelouses et les regardait courir après les papillons, ou bien faisait apprendre à sa fille aînée « Vicky », la vive « Pussy », quelque strophe de Lamartine, tandis que le Prince inspectait les ateliers de menuiserie et autres métiers manuels occupés par ses fils. Près du chalet suisse dont ils avaient fait, à leur usage, un musée de science pratique et d'industrie, on voit encore une forteresse très complète dans ses détails, construite entièrement par les jeunes princes, sans en excepter les briques qu'ils firent eux-mêmes. Chaque enfant avait son jardin fleuriste, son potager, une serre et des châssis. C'était à qui pourrait montrer les plus beaux produits, et cet enseignement pratique avait, entre autres avantages, celui de développer les forces et de faire naître un appétit qui se contentait de la table la plus simple du monde.

Ceci n'empêchait pas qu'on instruisit les princesses dans la science culinaire ! Sur leur domaine particulier s'élevait une jolie maisonnette dont les cuisines, les offices, la laiterie, les armoires à provisions, les garde-manger n'étaient régis que par elles. Souvent on pouvait les voir en robes de toile et tabliers à bavette, les joues roses, les yeux brillants, les manches relevées jusqu'à l'épaule, les bras tout blancs de farine, plongées dans les mystères de l'art cher à Brillat-Savarin, cuisant le pain, les gâteaux, les légumes de leur potager, et préparant toutes sortes de conserves qu'elles distribuaient ensuite à leurs voisins pauvres. Les grands jours étaient ceux où l'on invitait les parents, à qui l'on ne servait jamais que des mets préparés par les jeunes cordons bleus.

Parfois on s'embarquait sur l'un des quatre yachts offerts à la Reine par la nation, au prix d'environ sept millions, et entretenus pour elle, moyennant huit cent soixante-six mille francs par an.

On faisait de belles excursions en Irlande ou dans les îles de la Manche, voire même sur les côtes de France, suivant la route qu'avait prise, en 1066, l'aïeul Guillaume ! Il arrivait aussi que l'on se rendit par mer en Ecosse.

Car l'ambition avait grandi ; on avait « désiré davantage » et donné une rivale (rivale préférée peut-être) à la Perle du Détroit. La Reine ne supporte pas la chaleur ; les médecins, jugeant qu'un air vif et fortifiant lui était nécessaire, avaient conseillé une première visite aux lacs et aux montagnes d'Ossian, et, sous l'empire d'une séduction irrésistible, on avait aussitôt acheté, au-dessus de la vallée qu'arrose « la belle et rapide Dee », le domaine de Balmoral ! Puis on avait élevé, sur la colline boisée, un château dans le style féodal écossais.

« C'est un site sauvage, mais non pas triste, écrivait encore la Reine à son oncle ; tout y est calme et solitaire, rafraîchi par l'air pur des montagnes ; tout semble y respirer la paix et la liberté, faire oublier le monde et son tumulte. »

Sa Majesté se prit d'une passion que rien n'a pu diminuer, pour « son aire des montagnes » ; elle se sentit enveloppée, pénétrée de la poésie qui se dégage partout de cette contrée qu'elle appelle « la plus belle et la plus fière du monde » ; elle y vécut ses plus beaux jours, fêtée par les grands comme une suzeraine par ses vassaux, aimée des humbles comme la meilleure des amies et des voisines, assistant aux mariages, aux baptêmes et même aux funérailles ; offrant elle-même les objets nécessaires aux petits et aux vieillards, laissant au Prince le soin de distribuer des fermes et des chaumières.

« Après la fin de tout », selon sa touchante expression, l'Ecosse pansa ses blessures et calma son désespoir, mieux que tout autre lieu. Elle y retourne toujours avec plaisir ; il n'est pas, dans son voisinage, une chaumière où elle ne soit entrée, un habitant qu'elle ne connaisse par son nom. Souvent on peut voir une dame en deuil assise dans un humble réduit, au chevet d'un malade à qui elle lit un chapitre de la Bible, après lui avoir apporté quelque objet utile. Cette dame si simple, c'est la Reine. Le sentiment religieux est profond chez elle, mais non étroit. Il y a quelques années, un prince d'Afrique lui envoya une ambassade et de riches présents, la priant de lui dévoiler, en retour, le secret de la puissance anglaise. Elle répondit, en tendant à l'ambassadeur un riche exemplaire de la Bible : « Dites à votre Prince qu'en ce livre est le secret de notre grandeur. »

Stricte observatrice du repos dominical, Sa Majesté, très jeune alors, déjoua un jour, malicieusement, les projets d'un de ses ministres.

Arrivé tard le samedi soir, à Windsor, il prévint la Reine que des documents importants exigeraient son attention le lendemain matin.

« Mais demain c'est dimanche, Mylord. »

— Je le sais, Madame ; mais les affaires d'Etat n'attendent pas.

— Très bien. A demain, Mylord. »

Le lendemain matin, à l'office, on prêcha un beau sermon sur « le Sabat chrétien et ses devoirs ».

L'office terminé, Sa Majesté demande au Ministre :

« Qu'avez-vous pensé du sermon, Mylord ? »

— Excellent, Madame, excellent.

— Eh bien ! alors, je ne vous cacherai pas que j'en avais envoyé le texte au chapelain. J'espère que nous en tirerons tous profit. »

Pas un mot ne fut dit au sujet des « papiers importants ». Le soir seulement, la Reine, en souhaitant le bonsoir à l'Excellence, ajouta :

« A demain matin, Mylord ; à l'heure qu'il vous plaira ; sept heures, si vous voulez. »

Le Ministre préféra neuf heures, et Sa Majesté qui, du reste, savait la situation fort calme, se retira en souriant. Quant à l'« Etat », il ne s'en porta pas plus mal.

Nous aurions beaucoup à dire encore sur la vie intime de celle qui a si bien servi, dans son pays, la cause monarchique, sur la constance de ses amitiés, sur sa reconnaissance et sa bonté pour ses fidèles serviteurs ; mais ce qui précède suffit à faire comprendre ces mots de la vieille duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha : « L'Angleterre aime les Reines ». Il est vrai qu'après Elisabeth, Marie II, et Victoria I^{re}, la Grande-Bretagne serait bien ingrate si elle préconisait la loi salique.

MARIE DRONSART.



La Promenade de M. Robert

Par Maurice Vaucaire et Job.



Il est dix heures du matin.

Chauvin, peintre, sonne à la porte de Mongomard, peintre.

La visite de Chauvin à Mongomard est intéressée. Chauvin prie instamment l'ami Mongomard de lui prêter son mannequin.

Mongomard possède, en effet, un superbe mannequin articulé qui lui a coûté considérablement cher et dont les mouvements sont si parfaits, les attitudes si humaines, que le peintre n'a plus besoin de modèle en chair et en os pour faire ses spirituels petits tableaux de genre, tels que : *Une soirée chez la baronne*, *le Repas du modèle* et son pendant, *le Repos du peintre*, puis tant d'autres sujets reproduits par l'intelligente chromolithographie et accrochés dans plus d'un salon, d'une salle à manger, voire même d'une chambre à coucher.

Le mannequin, surnommé M. Robert — on ne sait pourquoi — ne pose qu'habillé. Il est d'une rigidité insurmontable. Jamais il ne s'est mis nu.

« As-tu besoin de mon bonhomme pour longtemps ? demande Mongomard à Chauvin.

— Cet après-midi seulement, répond Chauvin ; deux ou trois gestes à chercher pour ma toile : *Bredouille !* sujet de chasse totalement nouveau.

— As-tu un commissionnaire en bas ?

— Je n'ai pas besoin de commissionnaire, déclare Chauvin. Je porterai bien l'objet moi-même.

— Tu ne pourras jamais.

— Regarde-moi faire. »



Chauvin soulève M. Robert par-dessous l'épaule gauche ; mais la charge étant un peu lourde, il l'assied dans un fauteuil.

« Tu ne pourras jamais, redit Mongomard.

— C'est curieux.

— Il est trop vêtu.

— Déshabillons-le.

— Y penses-tu ? Déshabiller M. Robert ?

— Eh bien ! il n'en mourra pas de honte, j'imagine.

— Si.

— Blagueur !

— M. Robert n'est habillé ou déshabillé que par moi, sans spectateur et sans spectatrice, bien entendu.

— Aide-moi donc à le descendre, implore Chauvin.

— Bon ! »

Et Mongomard prend M. Robert par un bras, en faisant signe à Chauvin de faire la même chose à l'autre bras. Ils marchent ainsi dans l'atelier, et M. Robert, entre eux, a l'air d'un vieux monsieur qui a un peu de paralysie.

« Ça va bien comme ça, disent les amis. »

Et ils rafistolent d'une claque et d'une pichenette la redingote jaune de M. Robert, idem pour le pantalon et le chapeau haut de forme, très haut de forme.

On met des bottines à élastique à M. Robert, de vieilles bottines fatiguées, mais qui peuvent encore aller, un foulard blanc autour du col relevé de la redingote et oust !

Mongomard a passé son pardessus et mis son boléro pour sortir avec Chauvin et M. Robert.

Ils sortent.

La descente de l'escalier ne s'opère pas facilement. M. Robert cahote beaucoup, ses pieds mal assurés se posent sur le rebord extrême des marches, parfois en sautant quatre d'un coup. Les gens de la maison qui veulent monter sont obligés de se coller contre la muraille pour laisser de la place au pauvre vieillard et à ses dévoués compagnons.

« En v'là un qu'en a pas pour longtemps ! dit une cuisinière.

— Bien sûr, ajoute une autre.

— Est-ce malheureux tout de même, d'en être arrivé là ! assure une dame compatissante qui rentre chez elle.

— Pourtant il n'a pas l'air vieux, vieux, » déclare le facteur arrêté dans la cour par ce lamentable spectacle.

Mongomard, estimant que M. Robert est trop penché en avant, lui donne un vigoureux coup de poing en pleine physiologie.

La tête de M. Robert se redresse aussitôt.

« C'est ignoble ! disent les cuisinières.

— Maltraiter un malheureux infirme, » soupire la dame compatissante, en prenant à témoin le facteur qui poursuit son chemin, silencieusement affecté.

Les cuisinières et la dame compatissante suivent le trio Robert-Chauvin-Mongomard et entraînent la concierge, le fruitier d'à côté et quelques gamins.

La rue est évidemment intriguée ; car bientôt se joignent aux deux cuisinières, à la dame compatissante, au concierge, au fruitier, aux petits gamins, un tas d'autres cuisinières, de dames compatissantes, de concierges, de fruitiers et de mioches des deux sexes.

M. Robert, sous le puissant effort de Chauvin et de Mongomard, qui lui remontent outre mesure le bras gauche et le bras droit, finit par les redresser tout à fait, comme pour attester le ciel de sa souffrance, et ne donnant plus prise à la poigne de ses porteurs, se laisse tomber de toute sa longueur sur le trottoir. Cela fait un bruit sec. Le chapeau va rouler très loin.

Les gamins s'empressent de ramasser le haut de forme de M. Robert, et la foule, de plus en plus indignée, exaspérée, conspue les deux peintres qui demeurent impassibles.



Ils rétablissent bientôt M. Robert, le coiffent violemment de son tube et reprennent le pas.



Il y a maintenant cent cinquante personnes qui accompagnent le sympathique vieux Monsieur paralysé et ses deux acolytes.

« Ça doit être un parent à héritage, et ils ont hâte de le terminer pour avoir son argent, affirme quelqu'un. »

— S'ils le maltraitent dans la rue, qu'est-ce que ça doit être à domicile! répond quelqu'autre.

— Pitié! pitié! murmure la foule.

M. Robert marche, courbé de plus en plus, ravagé par la douleur. Il baisse peu à peu le front et sa poitrine se creuse en avant toujours davantage.

Mongomard s'adressant à Chauvin, sans en avoir l'air :

« Entrons là! »

Il y a une pharmacie.

M. Robert et ses amis pénètrent dans la boutique, tandis que le pharmacien, craignant les curieux, referme vivement la porte. Laquelle foule se masse à l'entrée et double, triple, quadruple.

Les derniers venus s'informent.

« Qu'est-ce qu'il y a? »

— Je ne sais pas, j'arrive.

— C'est une femme qui s'est jetée du cinquième étage.

— On a vitriolé un fils de famille. »

Des gens pressés, qui étaient au premier rang, se déterminent à quitter la bonne place. Chacun se dérange. On les accable de questions.

« Quoi? Un homme écrasé? Un noyé? »

— Un noyé!!! »

On commence à rire.

« Non, c'est un monsieur paralysé qui a été tellement battu qu'il en est mort! »

Les cœurs simples s'émouvent; les justes s'indignent, les forts veulent venger le vieux Monsieur paralysé qui en est mort.

Pendant que les conversations et les imprécations marchent leur train, Chauvin et Mongomard étendent M. Robert sur deux chaises, la tête un peu haute pour ne pas qu'il se congestionne, puis demandent au pharmacien un simple petit pot de pommade de concombre, d'une valeur de vingt-cinq centimes.

« Mais ce Monsieur? interroge le pharmacien.

— Ce Monsieur est un mannequin qui nous vaut d'être suivi par deux cents personnes, depuis dix minutes que nous sommes sortis de l'atelier. »

Le pharmacien sourit d'un air fin en contemplant la bousculade qui se produit sur sa devanture.



« Pourvu qu'ils ne cassent pas ma glace! soupire-t-il. — Ne craignez rien, répond Mongomard, j'ai une idée. » Chauvin tremble de tous ses membres. Mongomard tire M. Robert et le met debout, entièrement debout.

M. Robert est pâle.

A cette vue, la foule pousse un cri d'horreur.

Soutenant le corps contre son épaule gauche, Mongomard dévisse lentement la tête de M. Robert, l'empoigne par la peau du cou, la retire tout à fait et la montre au public.

Des femmes s'évanouissent, des enfants crient, un gardien de la paix se précipite chez le pharmacien.

« Cet homme est à moi! hurle Mongomard, de façon à être bien entendu par le monde, cet homme est à moi! »

C'est alors que Chauvin et le pharmacien avouent la vérité, rien que la vérité au sergot qui se contente de rire, de friser son épaisse moustache et de sortir en disant :

« Circulez! circulez! — Une plaisanterie!... — Un mannequin!... — Circulez! »

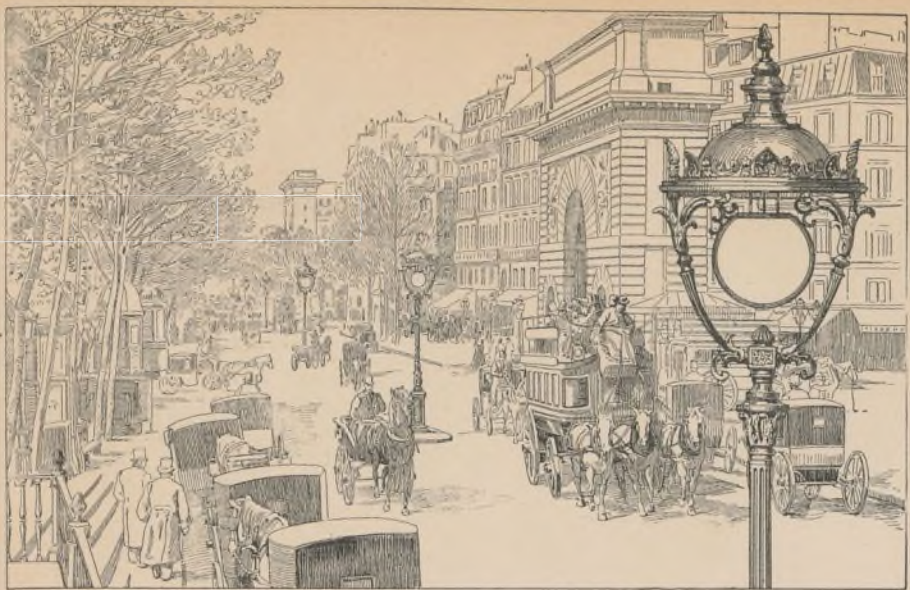
Et dès que tous les badauds savent la vérité, rien que la vérité, il circulent en ricanant :

« Ah! là là! »

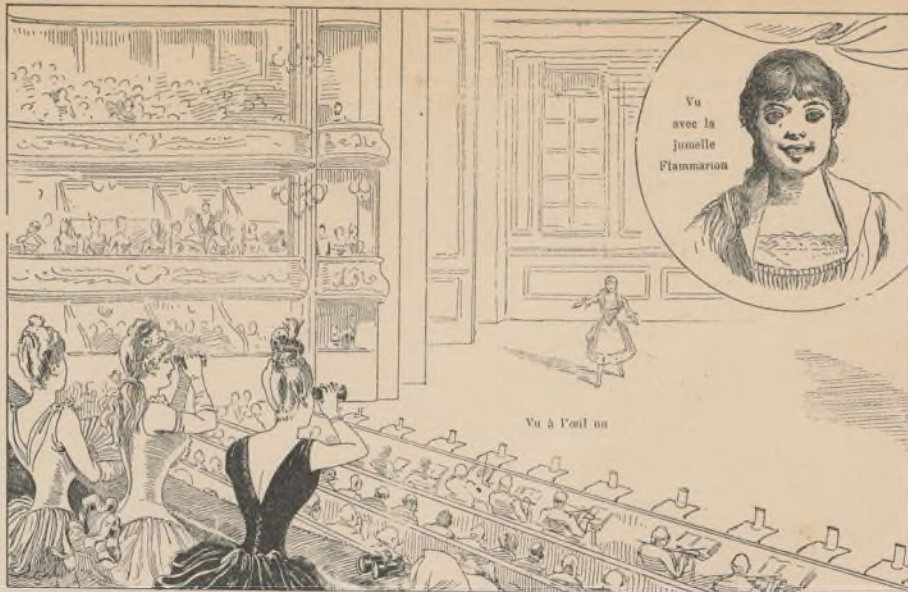
MAURICE VAUCAIRE.

(Illustrations par Job.)



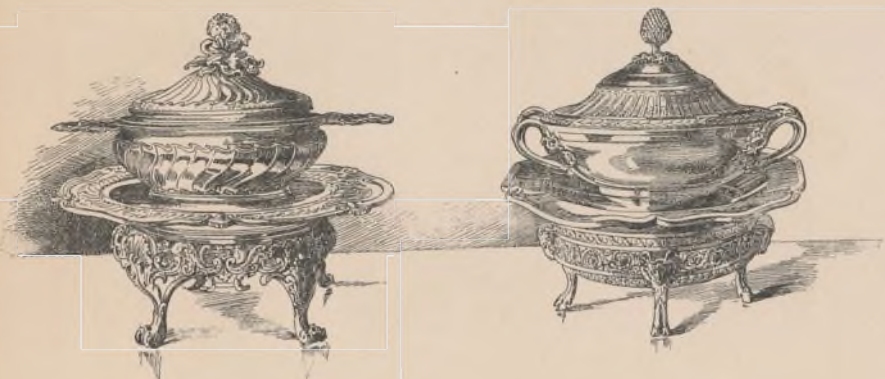


NOUVELLE LANTERNE ÉLECTRIQUE de la Maison **BEAU & BERTRAND-TAILLET**
Servant à l'éclairage des boulevards Saint-Denis et Saint-Martin.



JUMELLES FLAMMARION. — HECTOR MAQUET fils, 19, avenue de l'Opéra (Dépôt exclusif)
Les seules construites scientifiquement sous le patronage de l'illustre astronome.

Bain-Caburets



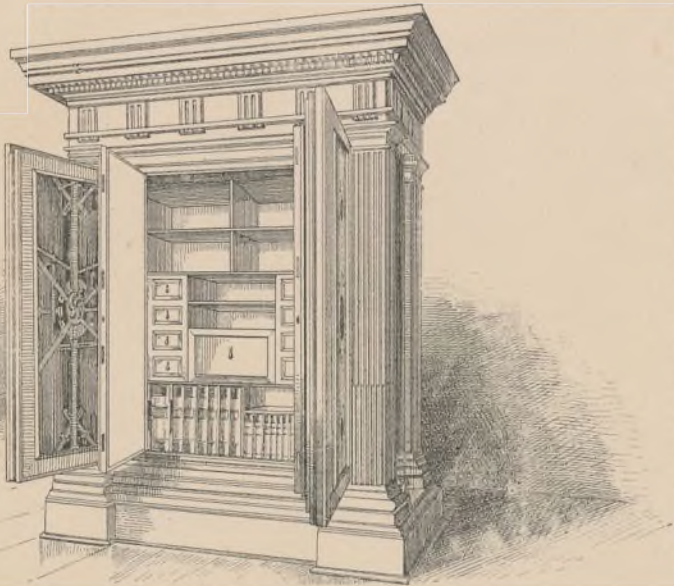
Paris — 3, rue Lasquier — Paris



Extrait Capillaire

Cet extrait détruit les pellicules, arrête la chute des cheveux, les fait repousser et en retarde la décoloration.

E. PETITJEAN
HENRI CHAUDUN
93, Rue de Richelieu
PARIS

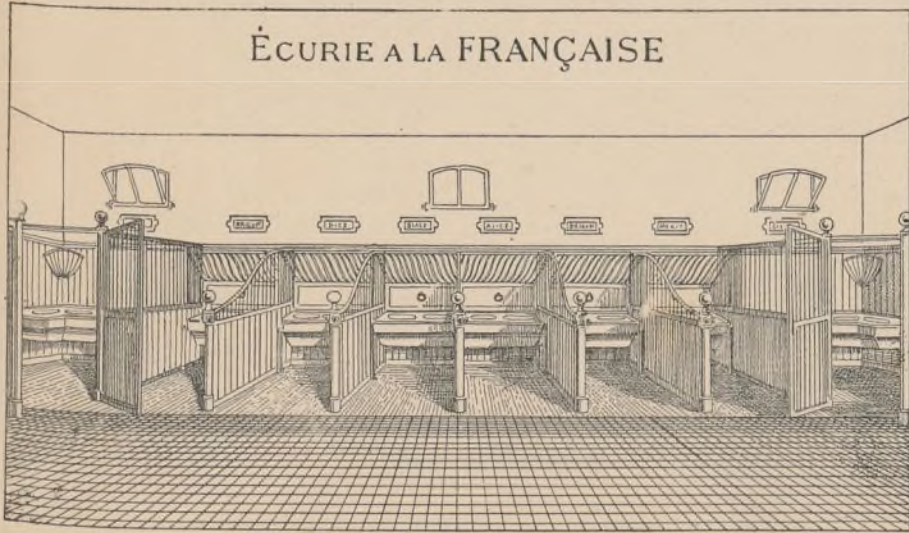


Bronzes d'Art



GRAVELIN. — 8, RUE CHARLOT

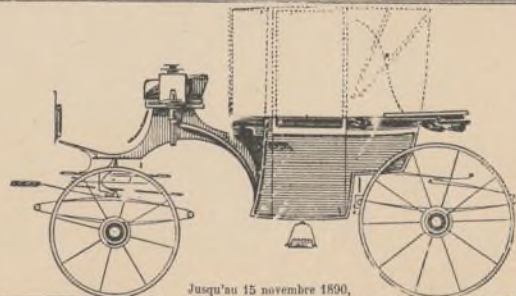
ÉCURIE A LA FRANÇAISE



RABOURDIN. — 39, rue Boissy-d'Anglas.



La plus grande Manufacture de Voitures
de Luxe, Demi Luxe et de Commerce
La Carrosserie Industrielle
ANC. MAISON AD. SAMUEL



Jusqu'au 15 novembre 1890,
on peut visiter, au Palais de l'Industrie notre exposition de Voitures diverses.

TRAINS DE LUXE

Club-Train, Paris-Londres en 7 h. 45.
Méditerranée-Express.

CIE INTLE DES WAGONS-LITS



3, PLACE DE L'OPÉRA

Billets de chemin de fer et de Râteaux.

GRAND DÉPÔT

E. BOURGEOIS

21&23, Rue Drouot

PORCELAINES. FAÏENCES. CRISTAUX



ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

2 MÉDAILLES
EXPOSITION UNIVERSELLE 1889

JAMBONS COLEMAN

Exiger la marque GENUINE



LES MEILLEURS
LES PLUS FINS

Ces Jambons se vendent dans toutes les bonnes maisons de Comestibles & Charcuterie.

PRIVILÈGE EXCLUSIF
PARIS
BREVETÉ S.G.D.G.

K'ALLISTA

SOUS-BRAS
BREVETÉ S.G.D.G.



Mesdames exigez la marque
si vous tenez à votre santé

WYNAND FOCKINK

AMSTERDAM



SEUL DÉPÔT EN FRANCE

2, RUE AUBER

PARIS

FABRIQUE DE LIQUEURS FINES

PIHAN

CHOCOLAT
RICHE THÉS



4, F^g S^t Honoré, PARIS



ÉVENTAILS PLUMES D'AUTRUCHE, depuis 25 francs
ÉVENTAILS DENTELLE, PEINTURE ARTISTIQUE : 35 francs.
ÉVENTAILS PLUMES, FORME PAPILLON : 15 francs.

PORTE-CARTES ET PORTE-MONNAIE AVEC INITIALES, EN ÉCRIN : 12 FR. 50

MAISON DE LUXE : 30, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS

LE PERDRIEL

THAPSIA

Ch. Perdriel
PARIS

DANS TOUTES



ANTIPYRINE
EFFERVESCENTE

FUCOGLYCINE

CARBONATE DE
LITHINE EFFERVESCENT

LE PERDRIEL



Canapé orient, 140 fr.

Fauteuil orient, 90 fr.

Chaise orient, 65 fr.

RIDEAUX & PORTIÈRES ORIENT.

Deuille lace 12 fr. 10 la pièce.

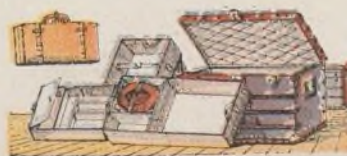
TAPIS DE TABLE ORIENT. 10 Fr.

MAISON DE LUXE : 30, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS

LOUIS

Ayuntamiento de Madrid

VUITTON



PARIS

VOYAGES

LONDON

454, Strand.

FIGARO ILLUSTRÉ

Novembre 1890



T. CHARTRAN. — PLAFOND POUR L'HOTEL DE MADemoiselle LAUS

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

La Première traversée du Désiré, par FÉLICIEN DE MYRBACH.

Les femmes du Châh de Perse, par LORD EDWIN WEEKS.

Plafond pour l'hôtel de M^{lle} Laus, peinture de CHARTRAN.

Le Mois parisien, par LA GRAND'VILLE.

Les Livres, par R. M.

Le concours de photographie du Figaro.

Reproduction directe des trois premiers prix.

"Le Désiré", la première traversée d'un bateau-poisson, par ÉMILE GAUTIER.

Illustrations en couleurs par FÉLICIEN DE MYRBACH.

Les Rois chez Eux. — *Le Châh de Perse*, par JANE DIEULAFOY;

Illustrations en couleurs de LORD EDWIN WEEKS.

L'héritage du docteur Mackinson, par ÉMILE BARBIER;

Illustrations de S. REJCHAN.

Celle que j'aime, poésie par THIÉBAULT-SISSON;

Illustration de ALBERT LYNCH.

Eux, saynète par MAURICE DONNAY;

Illustrations de EUGÈNE COURBOIN.

COUVERTURE : *Le Carrosse brisé*, par MAURICE LELOIR.

Le Mois Parisien

Lamartine. — *Les poètes qui ont besoin d'argent*. — Alphonse Karr et la Presse. — Brasseur. — *Les grands mariages*. — M. Chartran et le plafond de l'hôtel de mademoiselle Laus.

Les fêtes mâconnaises du centenaire de Lamartine ont, pour quelques heures, ressuscité dans les âmes le souvenir déjà lointain du poète des *Méditations*.

De fines mains de lettrés, de gracieuses menottes de femme ont été rechercher, au fond des bibliothèques, sous une légère couche de poussière, ces œuvres nobles et délicates qui furent autrefois des livres de chevet que l'on buvait d'une haleine, dans les nuits de fièvre.

Le goût public a changé.

Ce qui tenait nos pères en éveil nous endort tristement.

Après avoir passionné la France, Lamartine l'ennuie.

Les femmes elles-mêmes le lisent sans conviction, d'un œil distrait.

Ses strophes sont comme les fleurs cueillies autrefois, en un jour de joie ou de deuil, et mises dans quelque missel où on les reverra plus tard, pâlies et desséchées, image des émotions et des souvenirs que le temps efface peu à peu.

Telle strophe ou telle fleur qui nous tira des larmes est revue d'un œil sec, et nous ne savons même plus pourquoi nous pleurâmes jadis.

Que l'églantine flétrie tombe du livre de piété, et nous ne nous baisserons même plus pour la ramasser. Que le volume de poésie soit égaré, et nous ne le rachèterons pas.

Pourtant, le grand mort qui repose ses os fatigués dans l'ombre de la chapelle de Saint-Point restera comme l'une des figures les plus émouvantes de ce siècle.

Il fut le beau chevalier des idées nouvelles, le chantre de la liberté, de l'amour et de l'avenir.

Il eut le charme vague et profond des choses qui viennent de l'infini, du vent qui passe et qui se plaint, de la mer qui monte et qui gémit, du nuage flottant qui fuit dans l'azur, de la nuée d'hirondelles qui passe sur la face pâlie du soleil d'automne, voyageuses ailées qui s'en vont bien haut, bien loin, vers l'Orient!

Il ne cessa de souffrir et d'espérer : *Speravit anima mea*.

Lui qui vivait pour chanter, il eut à lutter contre les plates misères de ce monde, obligé de travailler héroïquement pour vivre, de surmener son inspiration, de se transformer en forçat de la copie, et de dépoétiser, en les commentant par des révélations faites sur commande, ses fictions les plus gracieuses et les plus touchantes.

Sa vieillesse fut abreuvée de sarcasmes, et il se survécut pendant vingt ans, se débattant contre l'agonie de sa fierté, regrettant peut-être, en présence des fortunes insolentes qui le dédaignaient et des offres humiliantes qui venaient tenter sa misère, d'avoir été généreux et désintéressé.

Quels affronts le Lamartine de la tirelire n'infligea-t-il pas au Lamartine de la lyre!

Poète de l'attitude et du drapé, il mourut dans la caricature qu'il haïssait, et qui nous le montrait mendiant, déguenillé et grimaçant de tristes appels à la charité publique.

On se lasse vite des bardes qui ont besoin d'argent, et on leur en veut, instinctivement, de ne pas imiter Gilbert, Malfilâtre et Hégésippe Moreau.

Mais Lamartine n'avait même pas la ressource de finir à l'hôpital, dans la paix de l'obscurité. On ne l'y eût pas admis. Rien de cruel comme cette pauvreté retentissante d'une muse à qui l'on donne des droits d'auteur comme on lui ferait l'aumône.

Que restera-t-il de Lamartine?

Peu de chose, je le crains, car les seuls écrivains qui vivent à jamais sont ceux qui ont fixé la langue d'une époque en l'écrivant dans la perfection.

Tels ont été Victor Hugo, Théophile Gautier et Baudelaire.

Les idées, les sentiments se démodent. Le style seul est éternel.

Toutefois, le poète du *Lac*, du *Crucifix* et de *Jocelyn* a des strophes admirables, et il mériterait d'être immortel rien que pour avoir écrit, sur je ne sais quel album, ces six vers d'une mélancolie si profonde et si doucement émue :

Le livre de la vie est le livre suprême
Que l'on ne peut ouvrir ou fermer à son choix ;
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois,
Et le feuillet fatal se tourne de lui-même...
On voudrait revenir à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous vos doigts.

Voilà, sous une forme parfaite, le cri d'une âme tendre et tourmentée en qui passe le douloureux frisson du lendemain. La métaphore est d'une justesse frappante, elle se déroule harmonieusement, en vers impeccables. Cela porte le cachet divin du sublime.

Le mois parisien a vu disparaître Alphonse Karr, que l'on eût pu croire éternel, avec sa barbe de Jéhovah, ses yeux vifs, sa carrure robuste et son esprit toujours alerte, qui semblait une ruhe en travail.

Karr habitait, à Saint-Raphaël, une maisonnette perdue dans une mer de feuillage où les roses, les lilas, les aubépines, les acacias mêlaient leurs senteurs exquises. Cette maisonnette isolée dont l'intérieur avait l'air d'une cabine de navire, avait été baptisée par lui : *la Maison close*. « On s'entend toujours avec ses voisins quand on n'en a pas », disait gaiement l'auteur des *Guêpes*. Il vivait là tranquillement, avec sa fille, son gendre et ses trois petits-enfants qu'il adorait. Sa famille, son jardin et la mer lui faisaient une vieillesse charmante. De temps en temps, il envoyait une chronique au *Figaro*, et, si l'on y trouvait quelques redites, on les saluait amicalement, comme de vieilles connaissances.

La presse a eu la dent dure pour Alphonse Karr et la plupart des nécrologies qui lui ont été consacrées ne sont pas empreintes de ce respect que l'on doit à l'ancêtre qui dort son dernier sommeil. Peut-être le solitaire de Saint-Raphaël avait-il un peu trop abusé du droit qu'a tout homme convaincu de rééditer ses affirmations, ou même de soutenir tour à tour, du fond du cœur, le pour et le contre. Ce serait porter quelque atteinte à la liberté de la pensée que de qualifier cette façon d'être, si commune chez les humoristes, de versatilité ou de rabâchage. Karr a vécu et vivra par un petit nombre de formules qui seront toujours d'actualité et qui feront toujours sourire. On n'a rien dit de mieux que le *Plus ça change, plus c'est la même chose*, pour résumer l'impression que donnent les pouvoirs qui se succèdent. La calinotade si logique « *Que messieurs les assassins commencent...* » a toujours l'éclair, la netteté et le tranchant d'un couperet. L'aiguillon des *Guêpes* n'est point émoussé et les curieux se plairont, de siècle en siècle, au bourdonnement de ce pamphlet ailé, que l'on relira comme on relit Furetière, Saint-Simon, Paul-Louis Courier et la *Lanterne* de Rochefort.

Il y a, dans les œuvres d'Alphonse Karr, des pensées d'une sensibilité charmante. Quoi de plus délicat que cette mélancolique définition du bonheur : « Le bonheur ! c'est cette maison si riante, au toit de chaume couvert de mousse et d'iris en fleurs. Il faut rester en face ; si vous entrez dedans, vous ne la voyez plus » ; c'est adorable, et comme c'est vrai !

Brasseur, qui semait depuis quarante ans le rire foudroyant, vient de mourir tout à coup, frappé d'apoplexie. Personne ne joua comme lui les niais cocasses et les ahuris ahurissants. Dans *Machavoine* du *Misanthrope* et *l'Auvergnat*, il était épique et il disait ses vérités à l'infortuné Chiffonnet d'un ton de voix qui

faisait se tordre la salle. Ses créations burlesques sont innombrables. L'Alsacien du *Plus heureux des trois*, et Colladan, l'agriculteur idiot de la *Cagnotte*, et le *Brésilien*, et le bottier de la *Vie parisienne*, et Godefroid de la *Perle de la Cannebière*! Je n'ai jamais pu savoir pourquoi, dans le *Petit Chaperon rouge*, il se déguisait en poupée de coiffeur et tournait dans la vitrine, avec, sur la tête, une perruque qui s'élevait et s'abaissait alternativement; mais il était exhalant!

De l'ancienne troupe du Palais-Royal, dans laquelle Brasseur eut de si grands succès, Lassouche est aujourd'hui le seul survivant. Grassot, Hyacinthe, Ravel, Gil Perez, Geoffroy, Lhéritier et madame Thierret, ont précédé Brasseur dans la tombe. Souhaitons de longs jours au stupéfiant Ménélas de la *Belle Hélène*, dont la seule apparition explique si bien les mésaventures conjugales. Il a le devoir de rester, pour représenter sur la scène la race disparue des comiques à froid, des excentriques imperturbables qui n'ont qu'à se montrer pour faire rire et qui sont comiques sans effort, comme ils respirent.



Les grands mariages, ces fêtes gracieuses et émouvantes, n'ont pas manqué à la parure du mois. Le plus parisien de tous a été le mariage de M. d'Hauterive avec mademoiselle Jeannine Dumas, célébré dans la petite église de Marly. Il serait trop long de nommer tous les amis et admirateurs d'Alexandre Dumas qui étaient venus, par le plus beau soleil du monde, le complimenter sur cette union charmante et radieuse. C'est l'élite des grands esprits et la fleur des parisiens : Meissonier, Edmond de Rothschild, Meilhac, lord Lyston, Camille Doucet, Jules Claretie, madame Auberson, Albert Wolff, Emile Blavet, Georges Boyer, Calmann-Lévy, Lippmann, Dettail, Clairin, Eugène Lambert, Charles Ephrussi, le docteur Blanche, le docteur Labbé, Imbert de Saint-Amand, etc. L'abbé d'Hulot a donné aux jeunes époux la bénédiction nuptiale et a prononcé une allocution qui eût été plus goûtée si l'orateur avait su montrer quelque respect pour ses auditeurs dont le talent et la gloire valent son éloquence. Alexandre Dumas, qui a donné l'une de ses filles à l'Eglise, méritait mieux que cette harangue agressive et d'une audition pénible, même pour les chrétiens les plus résignés; mais, dans la gaieté du jour et dans le chant céleste de l'orgue, le passage d'une corneille au cri discordant est un fait sans importance.

La princesse Mathilde était venue de Saint-Gratien à Marly et assistait à la cérémonie.

Autre grand mariage : celui du prince don Mario Ruspoli et de mademoiselle Palma de Talleyrand-Périgord, célébré à Sainte-Clotilde. Des bijoux merveilleux, des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie avaient été offerts aux jeunes époux par le prince de Poggio-Suasa, par le duc de Talleyrand, le duc de Dino, le marquis de Talleyrand-Périgord, le prince Vigoridy, le prince de Ligne, le duc et la duchesse de Mouchy, la marquise de Gallifet, le prince don Paolo Ruspoli, la marquise de Castellane, la comtesse de Divonne, le baron Adolphe de Rothschild, etc.



On avait reproché à M. Chartran, à propos de son tableau *le Cierge*, de ne s'inspirer que de sujets religieux, peu faits pour séduire les amateurs médiocrement austères.

Le peintre a tenu compte de cette observation et il nous a donné, depuis, entre autres toiles profanes, un charmant portrait de mademoiselle Reichemberg et un portrait étrange et puissant de M. Mounet-Sully dans *Hamlet*.

Il a, en outre, peint le plafond de la salle des mariages de la mairie de Montrouge.

On y voit le dieu malin se réjouir d'avoir traversé d'un double dard une accorte Montrougeoise qui, sous sa robe blanche, montre deux gentils bras nus et un Athénien drapé à l'antique et chaussé du cothurne.

Les Athéniens sont rares à Montrouge; mais le plafond de M. Chartran est tellement suggestif qu'un critique d'art à pu écrire que cette peinture ferait doubler promptement le chiffre de la population de l'arrondissement.

Qu'aurait dit ce critique folâtre s'il avait vu le plafond que M. Chartran vient de peindre pour l'hôtel de mademoiselle Laus, qui va créer à l'Opéra le principal rôle dans le prochain ballet de Massenet, *Le Mage*.

Nous donnons dans ce numéro le fac-simile de cette œuvre exquise. L'amour, qui n'y est point un enfant, mais un adolescent rayonnant de beauté, de grâce et de force, y lance un trait que personne ne peut chercher à éviter; car, sur des draperies et sur des nuées, une femme aux contours exquis, à la tête charmante renversée parmi les flots de sa splendide chevelure, vous accueille avec un divin sourire. C'est un rêve de joie et de volupté, un plafond qui fera non seulement lever, mais tourner toutes les têtes.

LA GRAND-VILLE.

LES LIVRES

A mesure que l'hiver s'avance, les livres s'amoncellent aux vitrines des libraires. Il semble que la rafale en fasse tomber avec les feuilles mortes. Choisissons donc parmi cette jonchée.

Pour ceux qui recherchent les lectures philosophiques, voici chez Plon et Nourrit le *Jésus-Christ* du R. P. Didon, à placer dans la bibliothèque à côté de celui de Renan. L'écrivain étant un des orateurs les plus éloquents de l'église contemporaine, le livre doit être de la plus haute valeur. Je dis « doit-être » ne l'ayant pas lu. Je pense toutefois

qu'il faut le lire, mais seulement quand nous vient cet état d'âme idoine aux grandes rêveries.

Conque, mûrie, écrite dans le recueillement, cette œuvre est le résultat de dix années de méditation et de travail, conséquence d'un long voyage en Terre Sainte. C'est un livre dont on a beaucoup parlé et dont on parlera sans doute beaucoup encore.

De jolie poésie en voulez-vous et des rimes étincelantes : prenez *Sonnailles et Clochettes*, du maître marteleur de rimes, Théodore de Banville.

Préférez-vous du dramatique, je vous offre le *Puy joli*, de Jules Claretie qui vient d'abattre, en quinze jours, ses vingt-deux éditions et que mon collaborateur Philippe Gille analyse ainsi :

« Le personnage de La Bussière, le brave comédien qui s'est efforcé, sous la Terreur, de soustraire le plus d'honnêtes gens qu'il a pu à la guillotine, a tenté l'auteur de *M. le Ministre* et, profondément érudit en tout ce qui touche à la Révolution française, imprégné de ses moindres faits, il a tout d'un trait écrit un roman d'action, intéressant à la manière de ceux d'Alexandre Dumas. »

Dans le genre historique, je recommande aux gourmets le premier volume de la nouvelle série du *Journal des Goncourt*. Au jour le jour, dans des anecdotes cueillies au hasard de la flâne, avec sa rudesse coutumière et cette franchise de langage qui lui appartient, Edmond de Goncourt raconte le Siècle et la Commune, et c'est palpitant de reconstitution et de vie.

Pour la bibliothèque des jeunes filles, voici le *Biçco*, de Lucien Biart, illustré par Poirson et que la librairie Charpentier fait paraître dans sa nouvelle collection. Ce roman dont l'action se passe au Mexique, est une œuvre très dramatique et très littéraire.

L'opposition au type de livre qui précède, la *Gamelle*, de Jean Reibrach, me la fournit. C'est un roman militaire, genre Zola, âcre au goût, mais je l'avoue non sans saveur. C'est une étude de la vie de garnison, traitée dans les menus détails de la vie... animale. Beaucoup de scènes sont d'un intérêt médiocre, les personnages étant souvent peu sympathiques; mais il se trouve, dans le roman, deux ou trois autres petits romans d'un charme très particulier.

Je salue au passage l'œuvre nouvelle d'un joyeux et franc compère, continuateur en ce dix-neuvième siècle de l'illustre maître Alcofrabas Naso, je veux dire les *Histoires joyales* d'Armand Sylvestre. Qu'on se méfie, c'est assaisonné au gros sel.

Je dois une mention aussi au *Chêne-Capitaine* du romancier populaire Fortuné de Boisgobey. Publié avec un réel succès dans le *Figaro*, le livre ne peut manquer de trouver la même vogue que le feuilleton.

Mais le livre du mois, à mon sentiment, celui qui vaut à lui seul tous les autres, c'est l'*Atlas de Géographie moderne*, de MM. Schrader, Prudent et Anthoine, publié par la librairie Hachette. Cet Atlas, qui constitue une véritable révolution dans la science géographique, pour laquelle nous étions, il y a huit jours encore, tributaires des allemands, contient deux innovations remarquables. D'abord chaque carte est suivie d'une notice explicative des plus intéressantes et point du tout aride. Enfin, l'Atlas est terminé par un index alphabétique de 32,000 noms et grâce auquel on se reporte en un clin d'œil à un endroit précis d'une carte déterminée.

L'ouvrage est d'une conception ingénieuse et pratique, qu'on n'est pas accoutumé à trouver dans les Atlas géographiques.

R. M.

Le numéro de Noël du « Figaro illustré »

Le prochain fascicule du *Figaro illustré* sera composé de la même façon que les précédents numéros de Noël.

C'est dire que ce fascicule aura une importance exceptionnelle. Il est illustré entièrement en couleurs, placé sous une magnifique couverture qui est par elle-même une œuvre d'art et accompagné de deux primes hors texte en couleurs d'une dimension inusitée : 64 centimètres sur 84.

Ce fascicule est servi aux abonnés sans augmentation de prix. Le prix de vente pour les acheteurs au numéro est de 3 fr. 50 plus 50 centimes pour le port.

S'adresser à M. Hazard, 8, rue Paul-Lelong, concessionnaire de la vente.

Tables du « Figaro illustré »

MM. les abonnés recevront gratuitement, avec le fascicule de janvier 1891, la table des matières contenues dans les neuf premiers numéros du *Figaro Illustré* mensuel de 1890.

MM. les libraires, ainsi que les acheteurs au numéro qui désireraient recevoir cette table, sont priés d'adresser leurs demandes avant le 15 novembre, à M. Hazard, 8, rue Paul-Lelong, concessionnaire de la vente. Le prix de l'exemplaire est de 0 fr. 50.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ÉTRANGER, *Union postale* : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue Paul-Lelong (Messageries du *Figaro*.)

L'Editeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, aux Messageries du *Figaro*, 8, rue Paul-Lelong.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Co, Asnières.

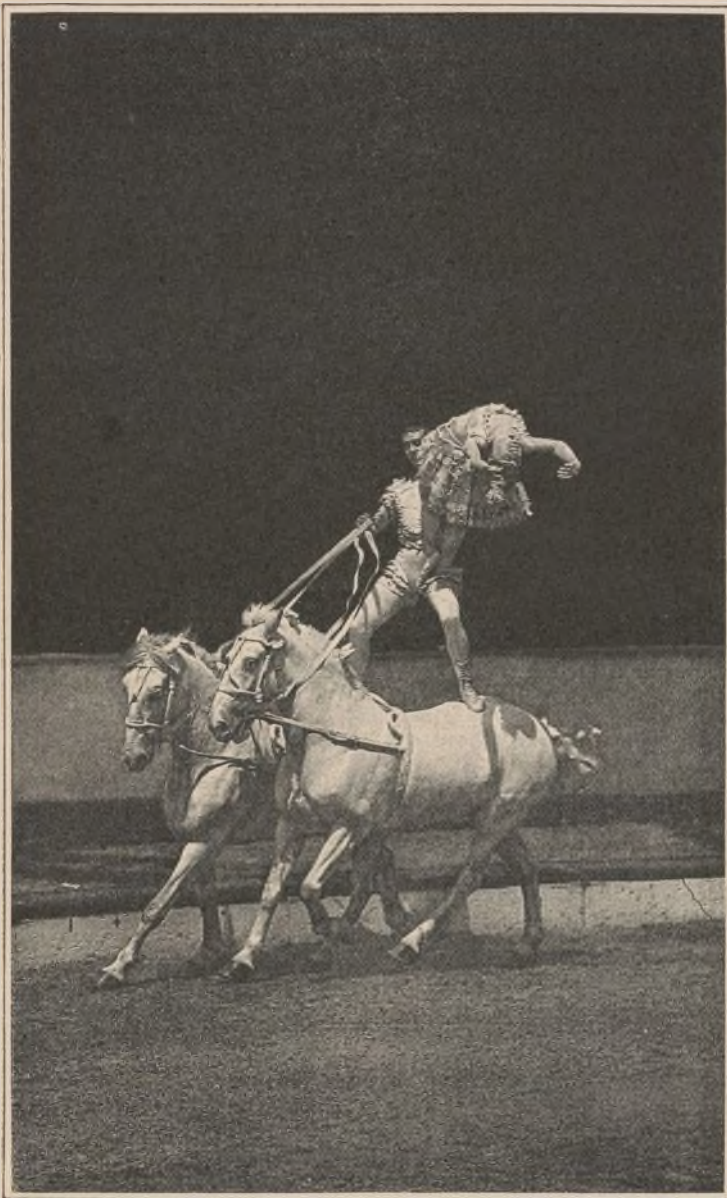
LE CONCOURS DE PHOTOGRAPHIE

DU FIGARO



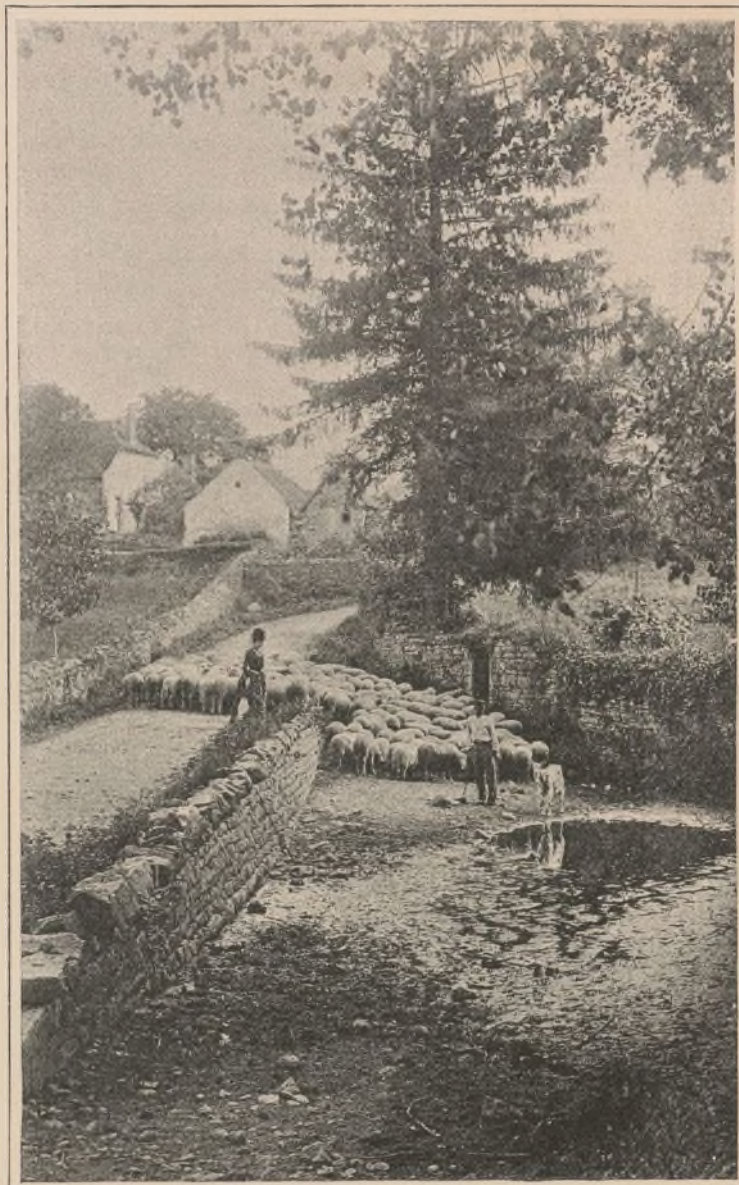
1^{er} PRIX : COURSE D'ENFANTS

Par M. Georges Arnault.



UNE RÉPÉTITION A L'HIPPODROME

Par M. Maurice Bucquet.



(Second prix ex aquo)

MOUTONS A L'ABREUVOIR (MORVAN)

Par Madame Laure Leroy.

Au mois de Juillet dernier, le *Figaro* organisait un concours de photographies instantanées d'amateurs, conviant à y prendre part tous ceux de ses lecteurs qui pratiquent ce sport artistique, dont la vogue est en ce moment si grande.

Près de deux cents concurrents ont répondu à notre appel et les résultats du concours ont été publiés récemment.

Il a été décerné un premier prix (médaille d'or), deux second prix (médailles de vermeil), deux troisième prix (médailles de bronze) et douze accessits.

Nous reproduisons ici, ainsi que nous l'avons promis, les trois premières épreuves primées de ce concours.



LE DÉSIRÉ

LA PREMIÈRE TRAVERSÉE

D'UN BATEAU-POISSON

PAR ÉMILE GAUTIER

JEANNE DE G... A HÉLÈNE DE B...

Douvres, le 25 juillet 1890.

QUE d'affaires, ma chère Hélène, depuis que nous ne nous sommes vues ! Que d'événements ! Que d'aventures !

Ta petite Jeanne est tout simplement en train de devenir une héroïne, et si tu lisais les journaux, tu saurais qu'elle a d'ores et déjà sa place marquée dans la galerie des voyageuses célèbres, à côté de miss Bly. Aussi, ce que nous avons été interviewées, papa et moi, depuis avant-hier soir, non, tu ne peux pas t'imaginer ça. Ce que nous en avons reçu, de ces journalistes, des anglais, des français, voire même des américains, venus tout exprès de New-York pour nous « prendre une conversation ! » Papa ne dérange plus. Il donne aux domestiques les consignes les plus sévères. Mais rien n'y fait, et messieurs les journalistes forcent les portes les mieux closes : à chaque instant, il en arrive, un crayon et un block-notes à la main, et ils savent si bien entortiller papa que, tout en maugréant, il finit par leur dire tout ce qu'ils veulent savoir. Ils sont si corrects, si polis, si insinuants ! Il y en a même qui sont tout à fait gentils... Un surtout, un Parisien, grand, fort, très brun, les cheveux bouclés, une jolie moustache mousseuse, avec de bons yeux, l'air à la fois impertinent et enjôleur, et une voix d'or... Mais je m'arrête, je dirais des sottises et tu te moquerais de moi.

D'ailleurs, je bavarde, je bavarde, à tort et à travers, et je m'aperçois que je ne t'ai pas seulement expliqué les raisons de ce tapage.

Oh ! c'est bien simple, ma chère amie, et tu vas voir tout de suite que nous n'avons point usurpé cette gloire inattendue. Figure-toi que c'est *sous l'eau*, — tu comprends bien, sous l'eau, comme des poissons, — que nous sommes venues de Calais à Douvres ! Avant-hier, en effet, le bateau sous-marin, dont tout le monde parlait — t'en souvient-il ? — au dernier bal du ministère de la marine, a pour la première fois franchi le Pas-de-Calais, et c'est à son bord que nous avons fait la traversée. Ils ne sont pas nombreux, ceux qui peuvent en dire autant ! En tout cas, je suis la seule femme dans ce cas, avec une Espagnole — jolie comme un cœur — qui s'en allait avec son mari faire son voyage de noces en Ecosse. Mais, depuis que nous avons touché terre, nous ne l'avons plus revue. Évanoui, escamoté, évaporé, le jeune ménage ! Voilà comment toute la gloire est pour moi, sans partage. Voilà pourquoi j'ai eu, à moi toute seule, l'honneur d'être baptisée « Amphitrite » par le *Daily Telegraph*. Amphitrite ! N'est-ce pas que c'est galant ? Ah ! j'ai eu bien peur, mais je suis bien heureuse.

« En bateau sous-marin ! vas-tu dire avec ta petite moue sévère. En voilà une idée, par exemple ! Mais comment a-t-elle pu faire, ma Jeannette, elle qui est si poltronne ? »

Bien sûr que je suis poltronne... C'est même pour cela que j'ai

préféré le *Désiré*, — c'est le nom de *mon* bateau-poisson — au paquebot ordinaire qui fait bêtement le service à la surface. J'avais une peur horrible du mal de mer. Et, justement, ce jour-là, la mer était houleuse, toute grouillante de moutons blancs. Or, j'avais entendu dire partout que les bateaux sous-marins n'avaient ni roulis ni tangage, l'agitation des vagues ne se propageant pas au delà d'une certaine profondeur. C'était tentant, je t'assure, et à ma place, madame la grondeuse, vous auriez été séduite tout comme cette toquée de Jeannette, car si je ne m'abuse, vous n'êtes pas plus qu'elle vaccinée contre le mal de mer.

Puis, c'était drôle de faire ce que personne n'a encore fait et de s'improviser naïade... Précisément, au bout de la jetée de l'avant-port, on lisait, en gros caractères, sur une banderole de calicot, l'avis suivant : « Aujourd'hui, à midi précis, le bateau sous-marin le *Désiré*, commandé par l'inventeur, M. Claudius Bouget, en personne, partira pour Douvres. »

Mon parti était pris. A l'exemple de Gribouille, dont l'histoire nous amusait tant à la pension, par peur de la mer, je passerais la mer entre deux eaux. C'est la mer qui serait attrapée... Ah ! mais !

Ce qui n'a pas été commode, par exemple, c'a été de décider papa. Tu le connais, papa : tu sais combien il est entêté. Mais, cette fois, son entêtement se compliquait d'une répugnance particulière. Il ne croyait pas à la navigation sous-marine. Quand il était ingénieur des constructions navales, il avait été chargé, paraît-il, de faire un rapport sur un bateau sous-marin, qu'il avait condamné, « par raison mathématique », comme il dit, sans avoir seulement jamais consenti à y descendre.

« Mais, papa, ai-je demandé, comment pouvais-tu savoir que ce bateau ne valait rien, puisque tu ne l'as pas essayé ? »

— Comment ! Et l'algèbre ? Et la géométrie ? Et la physique ? Et les saintes formules ? Retiens ce que je vais te dire : La navigation sous-marine ne peut être qu'une utopie ou un paradoxe, un rêve ou une blague.

— Cependant, papa, on en disait tout autant du phonographe. Tu m'as raconté toi-même l'histoire de ce membre de l'Institut, un monsieur très savant, qui commença par pincer le nez de celui qui présentait le phonographe, sous le fallacieux prétexte qu'il devait être ventriloque.

— Mais ce n'est pas la même chose... Hum ! Hum ! Ce qu'elles sont « raseuses », les petites filles « fin de siècle !... » Ce n'est pas la même chose. D'abord le phonographe n'a pas été inventé par un Français. Il y a bien une espèce de bohème, un pilier de brasserie, un nommé Charles Cros, je crois...

— L'auteur du *Coffret de santal* ?

— Parfaitement. Vois-tu ça ? Un poète qui aurait inventé le phonographe ! Passe encore pour le monologue... mais le phonographe ! Ces machines-là, d'ailleurs, ne peuvent être inventées



que par des Américains. Tu ne peux pas comprendre ça, toi, ma Jeanne, mais écoute et crois ton père ! Pour qu'une invention française soit bonne, il faut qu'elle ait passé par l'Amérique. Est-ce Edison qui l'a construit, ce bateau sous-marin ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien alors, que vient-on nous chanter ? D'ailleurs, un phonographe, ça ne prend pas de passagers, ça ne va pas sous l'eau.

— Non sans doute, papa. Mais le *Désiré*, lui, il y va, sous l'eau. Tu as bien lu le *Figaro* ?

— Allons donc ! Des histoires de journalistes. Je les connais, ces « boîtes à savon ». Ça ne marche que dans les romans de Jules Verne. Ce n'est pas à nous autres ingénieurs qu'on fait avaler des « serpents de mer » de cette taille-là. Le bateau-poisson ! Ah ! ah ! ah ! la bonne fumisterie ! Un poisson, oui, mais un poisson ivre, un poisson aveugle. Tu ne sais donc pas qu'à trois mètres sous l'eau on n'y voit goutte. Il ne pourrait pas se conduire, ton bateau-poisson ; il se casserait le nez sur le moindre obstacle.

— Cependant, papa, il va partir. Lis plutôt cette pancarte. Il va même prendre des passagers, qui n'auront pas le mal de mer, eux !

— Oui ! j'ai vu... Je ne comprends même pas qu'on n'interdise pas ça. Ah ! si j'étais le gouvernement ! »

Papa veut toujours qu'on interdise tout ce qui le gêne, tout ce qui dérange ses habitudes, tout ce qu'il ne comprend pas. Ainsi l'exigent, à ce qu'il paraît, les principes du grand parti libéral auquel il se fait honneur d'appartenir.

Malgré tout, ce que femme veut, Dieu le veut. Toi, c'est sur ton mari que tu mets le proverbe en application ; moi, faute de mieux et jusqu'à nouvel ordre, ce n'est que sur papa.

A force de câlineries, j'ai fini, non sans peine, par lui arracher son consentement. Mais je dois ajouter, pour être franche, qu'il avait la conviction arrêtée que le *Désiré* ne partirait pas : — peut-être même doutait-il de son existence. Jamais, autrement, il n'aurait cédé.

Il existe, pourtant, le *Désiré*, je t'en réponds. Il a même un bien étrange aspect. Imagine-toi un monstre d'apocalypse, en forme de cigare aplati, long à peu près comme ton salon de Kermorvan (papa dit que ça fait environ 15 mètres), et large, au milieu, comme un trottoir de la rue Auber, avec un museau pointu, une queue de cuivre luisant, des nageoires saugrenues et de grands hublots de cristal, qui ressemblent à des prunelles vivantes. Au-dessus, à un mètre cinquante environ plus haut que la crête des vagues, une légère passerelle en tôle ouvragée, soutenue par des colonnettes de métal à coulisse, comme des tubes de lorgnette, et qui fait penser aux palanquins des éléphants du Jardin d'Acclimatation. Quand la mer est calme et que le *Désiré* navigue à la surface, c'est sur ce balcon que se tiennent les passagers. Mais quand la mer grossit et qu'on craint les embruns, on rabat la passerelle, on ferme hermétiquement les écoutilles, — voilà déjà que je parle matelot ! — et le bateau s'enfonce... Tu ne peux pas te figurer comme c'est amusant !

Il y avait, comme bien tu penses, une foule énorme à nous regarder partir. On applaudissait ferme sur notre passage.

« Voilà une blondinette qui n'a pas froid aux yeux. Bravo ! bravo ! la petite dame ! »

C'est presque dans l'oreille qu'un grand jeune homme, habillé

en marin, avec le col bleu et le chapeau ciré, m'a crié cela, au moment où je mettais le pied sur la passerelle.

Mon Dieu ! c'était un peu familier, mais ça m'a fait plaisir tout de même. Je l'ai regardé, ce marin, et je lui ai souri, pour le remercier. Est-ce que j'ai mal fait, dis ? Il avait des dents si blan-

C'EST L'INVENTEUR QUI NOUS REÇUT SUR SA PASSERELLE... (p. 143).

ches, et un si joli profil, comme on en voit sur les vieilles médailles, avec la peau couleur d'orange mûre. Figure-toi qu'il m'a envoyé un baiser, et que je suis devenue toute rouge !...

Papa, lui, était d'une humeur massacrante. Il marchait d'un pas raide, sans regarder personne, avec sa grimace crispée des cérémonies officielles. C'est seulement au moment d'embarquer qu'il se dérida. Tout à l'extrémité de l'estacade, nous croisions un petit monsieur, poivre et sel, très élégant, avec de longues moustaches rousses en croc et des yeux — mon Dieu ! quels yeux ! — des yeux aigus, térébrants, généreux, qui vous entrent dans le corps. Papa le connaissait, car, après l'avoir salué, il s'avança vers lui les mains tendues. Mais le petit monsieur se déroba : il rendit cérémonieusement le salut à papa, en clignant de l'œil et en mettant le doigt sur sa bouche, puis, sans rien dire, il tourna le dos et se perdit dans un groupe de gens de mauvaise mine.

« Il n'est guère aimable, ton ami, dis-je à papa.

— C'est M. Marigrón, me répondit-il.

— Qui ça ? Marigrón ? Un ingénieur ?

— Mais non ! mais non ! Marigrón, tu sais bien, le chef de la Sûreté !

— Ah ! ça n'empêche qu'il n'est guère poli, tout chef de la Sûreté qu'il est.

— Tu n'y es pas, petite sotte, reprit papa avec impatience. M. Marigrón est dans l'exercice de ses fonctions. Il doit être à l'affût d'un criminel... Je sens ça... Voilà pourquoi il ne tient pas à être reconnu. »

Possible, comme dit papa, que je ne sois qu'une petite sotte. Mais moi je dis que quand on ne veut pas être reconnu, on ne sort pas avec des yeux comme ça ; on fait au moins comme le général Boulanger, on met des verres noirs dessus. Et puis je dis encore que quand on est reconnu, il n'est point de fonctions ni d'affût, ni de criminels, qui puissent vous empêcher de faire un brin de causette avec vos amis, surtout s'il y a une dame, laquelle n'est pas encore, que je sache, à faire peur...

Nous n'en avions pas fini, au surplus, avec M. Marigrón. Il faut, en effet, que je te raconte... Mais n'anticipons pas, comme disait tout le temps ton mari, à la Chambre, quand il interpella ce vieux ministre qui est si rageur et si laid.

C'est l'inventeur du bateau sous-marin, M. Claudius Bouget, en personne, qui nous reçut sur sa passerelle et nous fit les honneurs.

Je vais te le « croquer », le monsieur, en quatre coups de plume. Très grand, la poitrine bombée, une encolure de taureau,



ET LÀ-DEDANS NAGENT TOUTES SORTES DE FORMES FANTASTIQUES... (p. 145).

des épaules massives, un visage tumultueux mais suant l'énergie, et un étonnant menton carré, planté d'aplomb comme un bloc de bronze, ce solide gaillard, d'une trentaine d'années, fait tout d'abord l'effet d'un Hercule. — de l'Hercule Farnèse dont le marbre se serait fait chair. Certes, avec ses larges joues, sa moustache raide comme une brosse de chiendent, sa grosse tête déjà grisonnante, à la silhouette léonine, sa rude mâchoire, son teint rouge brique et son nez couperosé, ce n'est pas ce que nous appelions un joli garçon quand nous portions encore des robes courtes. Mais, en revanche, il a tant d'harmonie dans les lignes, tant d'élégance dans le geste et dans la tenue, tant de douceur et de fierté dans le regard — un lumineux regard d'hypnotiseur, tour à tour caressant et dur, flamboyant ou mouillé, sous l'embroussement des sourcils — avec des airs de mousquetaire, et je ne sais quoi de chevaleresque, de volontaire, de hardi, de gai, de franc et de gracieux tout à la fois, que toute sa personne dégage un charme. Il fascine son monde, positivement, et papa lui-même y a été pris.

J'avoue que quand il nous a fallu descendre dans le bateau par

le petit escalier de fer en colimaçon, étroit comme une échelle, percé dans le toit, j'ai eu un vague frisson, et l'envie de m'en aller m'a traversé la cervelle. Mais le capitaine me regardait d'une telle façon que j'ai repris tout de suite confiance et courage. Il doit magnétiser, cet homme-là, j'en suis sûre, à ses moments perdus. On sent qu'on le suivrait au bout du monde, et même plus loin. D'ailleurs, papa grognait : je n'ai pas voulu faire celle qui a peur, tu comprends ? et, bravement, je me suis engouffrée dans le trou. *All right!* comme disait miss Maud, notre vieille maîtresse d'anglais, quand elle avait fini sa leçon.

« Eh bien ! mademoiselle, vous voilà dans le ventre du monsieur ! Vous voyez qu'on n'y est pas trop mal. »

Le fait est que le lieu n'a rien de désagréable.

Nous étions dans un petit boudoir circulaire, avec des tapis, des divans, des rideaux, des torchères électriques, des bibelots, un piano. En guise de fenêtres, d'immenses glaces cloisonnées d'armatures de fer, derrière lesquelles on aperçoit l'eau glauque, comme dans les bacs de l'aquarium du Trocadéro. Au milieu du

parquet, une grande cuve ronde, semblable à ces cuves de la foire de Neuilly où l'on montre les phoques savants, entourée d'une balustrade de velours rouge : au fond, encore une immense glace horizontale, à travers laquelle on aperçoit le lit de l'Océan. Dans un coin, une espèce de clavier de boutons, de robinets, de manivelles, de petites machines qui ressemblent à de grosses montres avec des aiguilles courant sur des cadrans gradués, et qui servent, paraît-il, à indiquer la profondeur, la direction, la pression d'air, etc., et d'appareils téléphoniques. C'est le poste du capitaine : c'est de là qu'il dirige la manœuvre, tout en causant avec ses hôtes. Quant à l'équipage, on ne le voit pas. En outre du salon, le *Désiré* comporte, en effet, deux autres compartiments : la chambre de l'avant, où se tient la vigie chargée d'éclairer la route et de signaler les obstacles, et la chambre de l'arrière, où les mécaniciens surveillent les batteries électriques et la machine.

Pas de portes ! On passe d'un compartiment à l'autre à l'aide d'un système de communications extrêmement original, et que je te recommande. On se met dans une sorte de niche pratiquée dans la cloison, et l'on pèse sur un ressort : crac ! la niche pivote sur elle-même, et vous vous retrouvez, en un clin d'œil, de l'autre côté, sans que la baie soit restée un seul instant béante. C'est, en un mot, une sorte de guérite mobile, semblable à ces coquillages doubles qu'on trouve parfois sur les plages. Tu as dû voir, dans les couvents cloîtrés, des guichets tournants établis d'après le même système... C'est, à ce qu'il paraît, pour le cas où il surviendrait un accident quelconque dans l'un des compartiments. L'inventeur a longuement expliqué cela à papa, qui n'en croyait pas ses oreilles.

« Comprenez-vous, monsieur ? Qu'une voie d'eau se produise, à la suite d'un choc, dans le poste du pilote, ou bien que, dans le poste des mécaniciens, les piles viennent, pour une raison ou pour une autre, à dégager des émanations asphyxiantes, que la machine éprouve une avarie, que les pompes s'engorgent, qu'il survienne, en un mot, n'importe quelle anicroche : pas le moindre danger ! Pas une goutte d'eau, pas une bulle de gaz ne saurait filtrer à travers ces portes, dont les fissures se recouvrent automatiquement, vous le voyez, de joints en caoutchouc... Vous êtes ici en plus grande sécurité que dans un train express.

— Oui, oui, répondait papa ; je vois bien. Mais si votre appareil se détraque, comment ferez-vous pour remonter à la surface, si vous êtes seulement à quatre ou cinq mètres sous l'eau ? Qu'importe, en ce cas, que rien ne puisse filtrer à travers les cloisons étanches, si nous sommes obligés d'attendre là, au beau milieu de la Manche, entre deux eaux, jusqu'à ce qu'on vienne nous chercher ?

— Eh bien ! Monsieur, et le poids de sûreté, vous n'y songez pas ! Tenez ! regardez ce bouton. Il commande une masse de plomb de 12,000 kilogrammes, suspendue au-dessous de la quille, et il me suffirait de le tourner — voyez !... comme ça — pour que ce lest s'en allât au fond de l'eau, tandis que le bateau, lui, remonterait comme un bouchon de liège à la surface, où nous pourrions, sans inconvénient et sans péril, ouvrir nos panneaux et attendre du secours. J'ai déjà, croyez-moi, avant de recevoir des passagers à mon bord, mis cette ancre de miséricorde à l'épreuve... à mon corps défendant. »

Moi, j'étais convaincue. Papa, lui, regimbait encore. Quand on a été ingénieur des constructions navales, on n'aime pas à reconnaître — surtout devant des « pékins » — qu'on s'est trompé.



DEUX TOURTEREAUX ASSEZ SYMPATHIQUES... (p. 144).

Mais cela me fait penser que je ne t'ai pas présenté nos compagnons de voyage. Oh ! ce sera tôt fait !

D'abord la jeune mariée espagnole, avec son seigneur et maître. Deux tourtereaux assez sympathiques, je dois le dire, mais qui, depuis le commencement jusqu'à la fin, sont demeurés assis côte à côte sur le canapé, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, sans parler à personne, comme s'ils faisaient des tableaux vivants, et n'interrompant la pose que pour s'embrasser comme du pain, quand ils croyaient qu'on ne les regardait pas. C'est drôle, tout de même que, pas plutôt mariés, un *gentleman* et une *miss* qui, la veille encore s'appelaient « Monsieur » et « Mademoiselle » — gros comme le bras, — n'ont rien de plus pressé, le lendemain, que de se tutoyer et de s'embrasser devant le monde, au risque d'être ridicules ! Je l'ai remarqué, moi, va !



DEUX MESSIEURS TRÈS VILAINS... (p. 144).

sans avoir l'air d'y toucher. Tu m'expliqueras ça, dis, toi qui es mariée ?

Il y avait aussi deux messieurs très vilains, avec des barbes jaunes mal peignées, et des casquettes de drap — des Anglais, évidemment — qui n'ont pas cessé de jouer aux cartes, sans desserrer les dents, en buvant des choses blanches qui sentaient le vernis. Puis un bonhomme tout chauve, tout ratatiné, portant lunettes, un grand savant, paraît-il, un zoologiste célèbre — papa m'a dit son nom, mais je l'ai oublié — qui, tout le temps, a pris des notes sur un immense calepin, en marmottant des mots barbares. C'est tout ! ou plutôt c'était tout... jusqu'au départ. A ce moment, en effet, il s'est produit un incident qui devait dégénérer presque en une tragédie. C'est ici que mon histoire va se corser.

Le capitaine venait de donner à ses hommes l'ordre de tout « parer » pour le démarrage. On avait déjà rentré les montants de la passerelle. Un matelot s'apprêtait à rabattre au-dessus de la cage de l'escalier la lourde calotte de verre épais qui fait comme un plafond lumineux au bateau sous-marin... Tout à coup, du bord du quai, quelqu'un bondit sur le bateau, dont le dos de bronze résonne comme une cloche sous ses talons, passe à travers la trappe entre-bâillée et dégringole dans le salon, au risque de se rompre le cou.

C'est un homme de quarante ans environ, vigoureux, bien mis, les traits réguliers, mais pâle, défait, l'œil méchant et l'air faux, avec les lèvres trop rouges, les favoris trop noirs, le linge trop blanc et trop de bagues aux doigts, dans le genre de ces « poseurs » que nous avons vus une fois à la *Plaza de Toros*, et que ton mari a appelés, je crois, des « rastaquouères ».

« Qu'est-ce que cela signifie ? s'écrie M. Claudius Bouget, en s'élançant vers l'intrus, l'œil menaçant. Mon bateau n'est pas un cirque, que diable ! pour qu'on y entre ainsi, sans crier gare, par un saut périlleux !

— Zé vous demandé pardonn, Mossiou, riposta le rastaquouère, avec un accent italien très prononcé. Zé vous demandé pardonn, mais zé souis très pressé ; il faut absolument que zé sois à Londrés tché soir, et z'ai manqué le paquébott. Si zé n'aurais pas saouté comme zé viens de le faire, zé ne pouvais pas partir. D'ailleurs, zé souis connou... Zé mé nommé *il marchese* de Maltoti... Voitchi mes papiers ! Pouis zé vais tout de souitté payer mon passagé...

— C'est bon ! c'est bon ! reprit le capitaine, à peine radouci. Du moment que vous avez des papiers... Du moment surtout qu'il est midi cinq... Mais c'est égal ! une autrefois, tâchez d'y mettre moins de sans-gêne.

— Zé vous demandé pardonn, répétait le prétendu marquis, de plus en plus blême et tout le corps frémissant d'un tremblement nerveux. Zé vous demandé mille pardons... Mais ze vous prié, est-tché que nous allons bientôt partir ?

— Nous partons, dit M. Bouget. Nous sommes partis !

Le fait est qu'une trépidation bizarre commençait à faire vibrer le plancher et les cloisons, tandis que des moires singu-

lières couraient le long des vitres... Je voulais jeter un dernier coup d'œil sur le monde où l'on respire... C'est alors que j'aperçus le petit monsieur poivre et sel, aux longues moustaches rousses en croc et aux prunelles d'inquisiteur, debout sur la dernière marche de l'escalier de l'embarcadère, avec tout plein de gendarmes, qui faisait de grands bras — et un nez long comme ça — en agitant un papier. Pour sûr, il faisait signe au *Désiré* de ne pas partir. Pour sûr, il avait quelque chose à dire au capitaine, et comme M. Marigrón est chef de la Sûreté, ça devait être quelque chose de très grave et de très pressé. Pour sûr que si j'avais averti le capitaine, en ce moment absorbé par la délicate opération de l'appareillage, de ce que j'avais été seule à apercevoir, il eût immédiatement arrêté son bateau... Mais plus souvent que j'aurais fait du zèle pour les beaux yeux d'un magistrat qui tourne le dos aux gens qui le saluent, sous le fallacieux prétexte qu'il est dans l'exercice de ses fonctions !

Au surplus, deux secondes plus tard, l'eau passait par-dessus le bateau, et la terre avait disparu. Nous étions immergés, et j'étais prise tout entière par la nouveauté du spectacle.

Mon Dieu ! que c'est beau !

D'abord, on n'entend rien, si ce n'est le ronflement de la machine électrique, semblable au battement d'ailes d'une mouche géante, les craquements des membrures et un froufrou continu, comme si l'on chiffonnait de la soie dans la pièce voisine, qui est produit par le frottement de l'eau. Pas de secousse, non plus. Rien qui ressemble au mouvement de balançoire, si fatal aux estomacs faibles, des embarcations vieux jeu, ni à l'énevrat *tremolo* des chemins de fer. C'est un glissement doux, comme celui d'une lame de couteau qui entrerait dans du beurre....

Mais quelle fête des yeux ! Partout du vert, encore du vert, toujours du vert ! Toute la gamme des verts, avec de fuyantes coulées de jaune et de bleu, depuis le vert tendre des bourgeons frais éclos, jusqu'au vert-bouteille le plus foncé, en passant par l'olive, la pelure de pomme, la grenouille expirante, le poireau, l'outremer et le caca d'oie. C'est un éblouissement d'émeraude. Un reflet verdâtre inonde l'intérieur du bateau, où l'on voit assez clair pour que, sans qu'il soit besoin d'allumer les globes électriques, les deux Anglais continuent imperturbablement leur partie d'écarté, tandis que le vieux savant ratatiné prend fiévreusement des notes, que *il marchese* de Maltoti compulse, non moins fiévreusement,

les papiers qu'il tire d'un portefeuille bourré de billets de banque, et que les Espagnols s'embrassent — afin, sans doute, de n'en pas perdre l'habitude — à la dérobée. Nos visages eux-mêmes verdoient : c'est à croire que nous naviguons au sein d'un bocal immense comme les pharmaciens en mettent, en manière d'enseigne, au-devant des becs de gaz de leurs vitrines.

Et là-dedans nagent toutes sortes de formes fantastiques : des champignons barbus, pareils à des blocs de gélatine, nacrés, polychromes et transparents, qui sont des méduses ; de longs rubans soyeux, qui sont des algues ; puis, des troupeaux de poissons de toutes tailles et de toutes couleurs. Il y en a des noirs, il y en a des blancs, il y en a des roses, il y en a des bleus, il y en a des irisés — il y en a des jaunes, que le vieux savant ratatiné reconnaît et nomme en latin au passage. Il y en a qui paraissent être d'or, d'autres d'argent ou de cuivre. Il y en a — les raies par exemple — qui ressemblent aux gargouilles des cathédrales gothiques. Est-il possible qu'il y ait tant de différence entre la raie libre, vue ainsi chez elle, et la raie au beurre noir !

Le bateau n'a pas l'air de faire peur à ces bêtes-là. Elles le suivent, tout au contraire, et accourent vers lui de toutes parts du fond de l'abîme, comme des papillons qui s'abattent sur une bougie. Quelques-unes même viennent cogner du nez aux vitres, comme pour demander à entrer... Nous les intéressons sans doute autant qu'elles nous intéressent... Le vieux savant ratatiné est dans le ravissement. Moi aussi. Il n'y a que papa qui pince les lèvres, mais je suppose que c'est de peur de laisser involontairement échapper un cri d'admiration.

Quand on regarde en haut, par la glace du plafond, on aperçoit un grand cercle lumineux derrière lequel on devine — plutôt qu'on ne distingue — le ciel et les nuages, comme si l'on était au fond d'un énorme puits en forme d'entonnoir. Cela fait une tache claire dont les bords mouvants sont déchiquetés par le clapotis de la houle, et où les rayons du soleil se fondent, se brisent et tremblotent, comme s'ils avaient passé à travers les lames baises d'une jalousie.

Quand on regarde en bas, par la glace de la cuve aux phoques, on voit fuir sous ses pieds le fond de la mer... On dirait un grand tapis plat, déroulé par des mains invisibles, sans plis, sans cassures et sans reliefs.

Comme je m'étonnais de cette uniformité inattendue :



C'EST UN CIMETIÈRE DE NAVIRES ! (p. 146).

« Ne vous y trompez pas, Mademoiselle, dit tout à coup le capitaine. Ce n'est là qu'une illusion d'optique, qui tient à ce que, toutes les parties visibles recevant un égal éclairage, il n'y a point d'ombres portées. En réalité, ce sol qui vous semble uni est hérissé d'anfractuosités biscornues dont quelques-unes sont très profondes.

« Au surplus, rien n'est plus facile que de vous montrer ça. Le spectacle en vaut la peine. Nous sommes justement au point le

plus profond du détroit. Je m'en vais arrêter un instant le bateau et descendre à une cinquantaine de mètres, presque à frôler le fond : vous allez voir ! »

Ici papa, qui depuis quelques minutes déchirait sournoisement son pauvre mouchoir, ne put pas se contenir davantage :

« Ah ça ! s'écria-t-il, est-ce que vous êtes fou ? Vous voulez arrêter votre bateau et descendre à cinquante mètres ? Mais nous n'allons pas plus tôt être arrêtés que le bateau va remonter —

frrrrrt! — à la surface, comme un ballon délesté... Il ne sera pas trop tôt, au surplus. Si vous croyez que je suis ici pour mon plaisir!

— Je vous demande pardon, répondit M. Claudius Bouget. Je vais arrêter le *Désiré*, et, au lieu de remonter à la surface, il va non seulement descendre à cinquante mètres, mais il restera là stationnaire, sans dévier de l'horizontale, tant qu'il plaira à Mademoiselle.

— Allons donc! reprit papa, décidément furieux. Mais c'est contraire à toutes les lois physiques!

— Monsieur, riposta le capitaine, je ne discute jamais: je prouve! Veuillez faire attention.

Puis, approchant la bouche de la planchette du téléphone, il donna ses ordres. Aussitôt le bourdonnement de la machine s'arrêta, tandis que les glouglous de l'eau, changeant de ton, devenaient de plus en plus aigus, et que la nuit s'épaississait autour de nous, comme si le *Désiré* s'enfonçait dans une mer d'encre...

« Vous n'avez rien senti, Mademoiselle? reprit alors M. Bouget. Cependant, nous sommes descendus de dix mètres à cinquante-cinq, c'est-à-dire que nous avons fait une chute de la hauteur de deux maisons de six étages... Maintenant, regardez.

Brusquement, un puissant réflecteur électrique s'alluma sous le bateau, éclairant le « paysage » à la ronde. Nous sommes au fond d'une gorge sous-marine, une sorte de rue noyée entre deux rangées de hautes collines aux bizarres découpures, veloutées de haut en bas de goémons géants. Au milieu de ce chaos grouille un monde de monstres, auxquels les caprices de la réfraction et le clignotement du fanal prêtent des formes fabuleuses et d'invariables colorations, tandis qu'en bas, sur le sol tourmenté, parsemé de précipices et de ressauts, c'est un amoncellement de débris sans nom, pièces de bois rompues à demi ensevelies dans la vase, mâtues disloquées, ferrailles hors d'usage, vieux canons rouillés, ancres tordues et brisées, etc., comme sur un chantier de démolitions.

En vérité, ma chère, c'est un cimetière de navires! Combien de malheureux dorment là-dessous l'éternel sommeil! Sur une carcasse éventrée, prise entre deux pointes de roc, comme entre les mâchoires d'une pince, et déjà presque entièrement recouverte par les végétations parasites, je distingue vaguement des lettres à la lueur diabolique du réflecteur.

« Le *Salut*, murmure à mes côtés le *stewart*, le *Salut*, de Saint-Malo. Vingt-cinq hommes d'équipage... Il revenait de Norvège, il y a dix ans, quand, par une nuit brumeuse, il fut abordé, crevé, coulé, par un vapeur anglais... Perdu corps et biens! »

Le *Salut*! l'homicide fatalité a de ces ironies... Et il y en a cent peut-être dans le même cas, rien qu'au fond de ce gouffre du Pas-de-Calais, un point imperceptible au milieu de l'immensité des océans!

... Le *Désiré* circulait lentement à l'aviron, — car il faut te dire qu'il marche aussi bien à la rame qu'à l'électricité, — à un mètre à peine au-dessus de cette nécropole, effleurant les pointes des mâts, contournant les angles des rochers, s'élevant et s'abaissant tour à tour, pivotant parfois sur lui-même comme un chien qui cherche à attraper sa queue, ou même s'arrêtant sur place.

« Etes-vous convaincu, demanda brusquement le capitaine à papa, et cette épreuve aura-t-elle eu raison de vos préjugés? »

Papa est évidemment de trop bonne foi pour nier l'évidence, mais il n'aime pas à avoir tort... en public. Il ne répondit rien, mais tournant le dos à M. Bouget, il s'en fut, les sourcils froncés, tambouriner des doigts sur les vitres en regardant passer les limandes.

M. Bouget haussa les épaules — simplement — avec un bon sourire.

« Remontons, dis-je. Cela me serre le cœur et me fait mal.

— A la disposición de usted, señorita, répondit le capitaine, qui parle très bien castillan, en éteignant le réflecteur.

Les jeunes mariés prirent cela sans doute pour une autorisation — ou un encouragement — car on entendit claquer un baiser... Mais leurs lèvres devaient vibrer encore, que déjà nous arrivions d'un bond à la surface, dans la splendeur de la lumière du dehors... Nous revoyons le ciel, le soleil, la plaine liquide, le vaste horizon, borné là-bas, vers le nord, d'une ligne sombre: ce sont les côtes d'Angleterre...

A quelques encablures du *Désiré*, sur notre droite, un petit vapeur, battant pavillon français, vient en droite ligne sur nous, à toute vitesse.

« Tiens! dit le capitaine, c'est le yacht de la douane de Calais. Que diable a-t-il à filer si vite? Nous prendrait-il pour des contrebandiers? Eh! eh! messieurs les gabelous, nous allons vous servir une petite partie de cache-cache! »

Et le voilà qui fait replonger le *Désiré*.

... « Aôh! s'écrie tout à coup l'un des Anglais, en jetant ses cartes, aôh, what's it? »

— Aôh! répéta l'autre, comme un écho, what's it? »

Ce fut un saisissement, comme bien tu penses. Ces affreux insulaires n'avaient pas encore ouvert la bouche depuis le départ, si ce n'est pour y verser cette liqueur blanche qui sent la térébenthine... Si bien que je les prenais pour des sourds-muets... Il fallait vraiment, pour les émouvoir, qu'il se passât quelque chose d'extraordinairement grave.

Ah! ma chérie, ce que tu aurais eu peur! Imagine-toi une bête chimérique, de la taille d'un homme, une sorte de pieuvre, avec une peau boursouflée, comme vernie, à reflets métalliques, et toute pleine de gros

plis, quatre tentacules inégales semblables à des sacs, en manière de bras et de jambes, une grosse tête ronde, avec d'énormes yeux saillants et luisants comme des boules de verre, et une espèce d'aiguillon, mince et pointu comme une épée, de soixante centimètres de long, au bout d'un des bras, gigotant, se démenant, se déhanchant, pirouettant, culbutant, en des contorsions excentriques, tout près de nous, et tapant à coups redoublés sur la vitre du salon qui, sous ces assauts, rend un son cristallin!

« Tch'est ouin espadonn, s'écrie l'Italien suspect.

— Jamais de la vie, riposte le vieux savant ratatiné, en assurant ses lunettes. L'espadon ne porte pas son éperon au bout de la nageoire, mais au bout du nez... Nous sommes, Mesdames et Messieurs, en présence d'un animal inconnu dont aucun zoologiste n'a encore parlé jusqu'ici, et que nous avons, par conséquent, le droit de baptiser, sans que personne y puisse trouver à redire. C'est évidemment une variété inédite de poulpe, d'une taille colossale. Je propose donc de l'appeler le *polypus quadripes giganteus*, ou simplement *polypus Desirati*, en l'honneur du bateau sous-marin qui l'a le premier découvert! Quelle chance et quelle gloire! Ce céphalopode sera le plus beau jour de ma vie...

— Vous pourriez aussi bien, interrompt papa, le baptiser *polypus tricolor*. Voyez donc cette espèce de ceinture bleue, blanche et rouge qui lui entoure le ventre... On dirait une écharpe de commissaire de police.

— Commissaire de politché! clame M. de Maltoti, d'une voix changée... Qui parlé de commissaire de politché? »

Mais personne ne répond à l'antipathique rastaquouère, qui s'en va, les yeux hagards, la bouche convulsée, s'affaler comme une loque sur le divan. « Le plus beau jour de la vie » du vieux savant ratatiné a fini par s'accrocher à l'aillette de tribord (suis-je assez couleur locale?) du bateau sous-marin, qui s'enfoncé lentement sous cette surcharge, tandis que l'affreuse bête essaie d'enfoncer son épée dans la jointure du capot.

« Mais il va nous faire une voie d'eau, votre maudit *polypus*, s'écrie tout à coup le capitaine, avec un accent de fureur inexprimable. Attends un peu, céphalopode de malheur! Nous allons voir si la dynamite est de ton goût. »

Et ouvrant un tiroir, il en tire une petite cartouche grosse comme une pointe d'asperge, à laquelle il s'empresse d'adapter une capsule fulminante, tout en expliquant à mots pressés à papa ce qu'il se propose de faire.

« Voyez, dit-il, au-dessous du hublot... cette conque de bronze... Deux tubulures symétriques... même système que mes portes... Sans qu'une goutte d'eau puisse seulement suinter... je puis faire passer par là n'importe quoi, une dépêche, un signal, un pétard... j'y ferais passer un homme, si le trou était assez grand... Cette cartouche de dynamite, une étincelle électrique... Foudroyé, le monstre! »

Mais point ne fut besoin de recourir à ce moyen désespéré. N'oublie pas que nous baissions toujours!... Soudain le *polypus giganteus* lâche l'aillette, son corps se gonfle étrangement, comme si quelque mystérieux ventilateur lui avait insufflé de l'air entre cuir et chair, il tourne un instant sur lui-même, puis, les

UNE BÊTE CHIMÉRIQUE DE LA TAILLE D'UN HOMME... (p. 146).



nageoires largement écartées, il remonte brusquement, la tête en bas, semblable à un cadavre qu'on repêche avec une corde. En un clin d'œil il a disparu.

C'est égal ! nous avons tous eu, à commencer par le capitaine, qui a pourtant l'air inaccessible à la terreur, cinq minutes de fièvre angoisse, de ces angoisses poignantes dont on meurt. J'en serais morte peut-être, si la capiteuse atmosphère intérieure du bateau sous-marin ne m'avait donné du courage, du ton et du ressort. Ce n'est pas de l'air ordinaire, en effet, qu'on respire là-dedans, c'est de l'oxygène comprimé... Et cela vous fait un effet... oh ! mais... un effet... comme deux doigts de Rœderer... Te rappelles-tu ce roman de Jules Verne, *le Docteur Ox*, je crois, que nous lisions ensemble à Caudebec, l'autre été ? Tu sais, c'est l'histoire d'une tour Eiffel qui révolutionne toute une ville, parce que l'air qu'on respire au sommet est si pur, si oxygéné, que tous ceux qui font l'ascension se sentent ragaillardis, surexcités, galvanisés, débordants de sève, de force, de courage, d'ardeur et de passion, tandis qu'en bas règnent la torpeur et la somnolence. Eh bien ! à bord du *Désiré*, toujours grâce à l'oxygène, c'est la même chose. Ce qu'on se sent brave, là-dedans ! Ce qu'on se découvre de vigueur, d'énergie, de foi, d'espérance, de sentiments nobles, de désirs éperdus d'embrasser une cause sainte... ou un joli garçon !!!

... Mais ma lettre prend les proportions d'un volume in-4°. Il est temps que je me décide à finir...

Nous avions cheminé pendant tout ce temps-là, si bien cheminé, que nous étions à Douvres. On crie : « Terre ! » — de la chambre d'avant. Une ombre se projette à travers le vitrage, comme le profil indécis d'un échafaud immense : c'est un appontement, c'est l'estacade. Nous remontons, en frôlant les piliers : nous sommes à quai, bord à bord avec l'escalier du *pharf*, où s'entasse une foule énorme, plus dense encore qu'à Calais, qui hurle à tue-tête : *Hip ! hip ! hip ! hurrah !*

Je suis comme folle — folle d'orgueil et de joie — ou plutôt comme grise — grise d'oxygène intensif. Puis, je vois tout rouge. Il paraît que quand on sort d'un milieu vert, c'est un effet fatal.

« C'est la loi des couleurs complémentaires, consacrée par le père Chevreul. »

Telle est au moins l'explication que donne gratis à papa le vieux savant ratatiné.

... Mais quel est ce tumulte ? Le yacht de la douane, que nous avions aperçu en mer, aborde en même temps que nous. Il en sort un être étrange, traînant péniblement ses pieds chargés de semelles de plomb, vêtu de toile cirée, avec un casque de verre rabattu sur le dos, une ceinture tricolore autour des reins, un sabre-baïonnette au poing, bref, notre *polypus quadrupes gigantes Desirati* en personne, mais avec la tête poivre et sel, les longues moustaches rousses en croc et les yeux térébrants de M. Marigron, chef de la Sûreté !

Pendant que la *mob* anglaise porte M. Claudius Bouget en

triomphe, M. Marigron saute à la gorge d'il *marchese* Maltoti :

« Vous êtes l'assassin de la rue de Vivienne. (Pan ! pan ! faisaient les gendarmes, marquant le pas avec leurs grosses bottes.)

« Au nom de la loi, je vous arrête ! »

Eh oui ! ma chère Hélène, c'était bien simple. Sur le quai de Calais, M. Marigron guettait l'assassin, qu'il savait n'avoir pu prendre le paquebot *The Empress Victoria*, trop rigoureusement surveillé. C'est pour cela qu'il ne nous avait pas salués plus courtoisement, tant il tenait, jusqu'à la dernière seconde, à garder l'incognito. Lorsque son gibier, un peu par ma faute — voilà maintenant que je favorise la fuite des malfaiteurs ! — lui avait échappé, il s'était jeté dans le yacht de la douane à sa poursuite. Ayant aperçu le *Désiré* en route, il n'avait pu contenir son impatience, et, au péril de sa vie, il s'était fait descendre en scaphandre. C'était lui, le céphalophode inconnu qui cherchait à desceller nos fenêtres, au risque de nous faire couler, avec son écharpe et son sabre... emprunté à un gendarme. Seulement, dans son inexpérience du métier de plongeur, une fois arrivé à une certaine profondeur, dans l'étourdissement déterminé par l'excès de pression, il n'avait plus su régler l'entrée de l'air, qui, gonflant le scaphandre outre mesure, l'avait inopinément ramené plus vite qu'à son tour à la surface, les pieds devant.

Mais il ne s'était pas découragé pour si peu, et nous le retrouvions à Douvres, toujours en costume sous-marin, prêt, coûte que coûte, à faire son devoir.

Cette audace devait me réconcilier avec lui. Comment garder rancune à un héros ?

... Mais, tu le vois, ta petite Jeannette est bien un peu, elle aussi, une héroïne.

Elle aurait encore une foule d'autres choses à te narrer, non moins intéressantes. Mais il faut savoir se borner. Ce sera pour une autre fois.

Mille baisers.

JEANNE DE G...

P. S. — Je ne puis pourtant me dispenser de te dire que je me marie. J'épouse le capitaine du *Désiré*... C'est de la faute aux Espagnols, dont l'exemple est contagieux... Papa est définitivement converti à la navigation sous-marine, sans doute : comment pourrait-il en être autrement ?... Il nous aurait pourtant refusé son consentement... j'en ai peur... Mais, demain, nous partons avec Claudius, entre deux eaux, pour Hélioland, où, d'ici au 1^{er} août prochain, c'est-à-dire tant que la loi allemande n'aura pas encore remplacé la loi anglaise, l'on s'aime et l'on s'épouse toujours sans plus de formalités qu'à Gretna-Green !

Ta JEANNE.

Pour copie conforme :

ÉMILE GAUTIER.

(Illustrations de F. de Myrbach.)





LES ROIS CHEZ EUX

S. M. le Châh

PAR

JANE DIEULAFOY

NASR-ED-DIN, fils de Mohammed-Châh, naquit en 1830. A cette époque, la Perse s'isolait du concert des grandes nations. Son territoire difficilement accessible, une capitale comparable à une vaste et fangeuse bourgade, n'encourageaient guère les étrangers à y venir, à s'y fixer et à braver deux ennemis redoutables : l'intolérance religieuse et les caprices d'un climat malsain. On y vivait sans contact avec l'Europe, sans communication intellectuelle ou matérielle avec le monde civilisé, sans désir de nouer des liens impurs avec des infidèles.

Nasr-ed-Din reçut d'un mollah et de sa mère, femme d'un caractère viril, une belle éducation orientale. Il apprit à parler, à lire et à écrire très correctement le persan, l'arabe et le turc ; interpréta le Koran et aperçut ses antiques prédécesseurs à travers le poème épique de Firdousi. Il devint un tireur habile, un cavalier hors ligne, un marcheur que ne rebutaient ni les rudes ascensions, ni la poursuite du mouton sauvage.

Dès qu'il eut atteint seize ans son père le maria avec une princesse beaucoup plus âgée que lui, afin de compenser l'extrême jeunesse de l'époux par l'expérience de l'épouse, et lui confia le gouvernement de l'Azerbaïdjan, apanage du Valyat ou Dauphin iranien.

A vingt ans l'héritier légitime de la couronne montait sur le trône des Darius et des Xerxès après avoir écarté quelques compétiteurs princiers, grâce à l'initiative et à l'énergie de sa mère.

Quelle est la vie privée de ce souverain acclamé par l'Europe, respecté de ses sujets ; de cet autocrate sans armée régulière, sans gendarmerie, sans police, sans tribunaux, sans prisons organisées, qui voit ses décisions accueillies ainsi que des oracles et ses jugements prendre force de loi ?

Rendons lui visite pendant que les rigueurs de l'hiver le retiennent à Téhéran.

Le palais de l'Ark, petite ville close située au cœur même de la capitale, se divise, comme la maison du plus pauvre musulman, en deux parties bien distinctes : l'*andéroun* (intérieur) uniquement réservé aux femmes, et le *biroun* (extérieur) que régent le cérémonial de la vie officielle.

Le nouvel andéroun, bâti depuis quelques années, se développe autour d'une cour rectangulaire de cent mètres de côté. Ces longs corps de logis, ces casernes plutôt, coupées en alvéoles d'égale grandeur, s'éclairent et se dégagent toutes sur la cour centrale, laquelle n'a d'autre issue qu'une seule et unique porte. Et la

garde qui veille aux barrières du harem en interdirait l'accès à la mort elle-même, si la mort n'était une divinité féminine.

Qu'un appartement soit destiné à la favorite, à une princesse ou à une femme de moindre importance, sa disposition ne varie guère ; seul, le nombre des pièces qui le composent. Les murs, blanchis à la chaux, sont ornés de fines arabesques dessinées à la truelle par les habiles maçons du pays ; point de plancher, mais un sol de glaise battue, dissimulée sous des nattes et des tapis. En fait de mobilier, quelques matelas et des oreillers roulés le jour en forme de ballot ; sur les *takhtchès*, — étagères ménagées dans l'épaisseur du mur — des boîtes à musique suisses ou autrichiennes, des samovars, russes comme leur nom, et des kalyans émaillés par les artistes d'Ispahan. A terre, des coffres massifs où s'empilent la garde-robe et les bijoux de la maîtresse de séant.

Jamais une Persane ne se déplace sans emporter tous ses trésors ; aussi bien les coffres sont-ils bardés de cuivre, fermés par d'énormes cadenas, et portent-ils d'honorables blessures reçues dans leurs déplacements à dos de mulet.

On s'étonnera peut-être que la garde-robe d'une élégante puisse contenir dans deux ou trois malles plus petites que la chapelière d'une modeste Parisienne en route pour Trouville. La forme des vêtements explique ce mystère. Qu'il s'agisse du *chargat* de soie attaché sous le menton, de la *koledja*, petite veste ouverte sur une guimpe de mousseline, des jupes très courtes, des maillots de soie fort à la mode depuis quelques années, toutes ces merveilles se plient sans aucun inconvénient. Il en est de même du costume de rue composé d'un pantalon à pied, le *chalvar*, d'une ample pièce d'étoffe bleue, le *tchader*, qui enveloppe le corps, et du voile blanc, le *roubandi*, à travers lequel on voit à peine pour se conduire. L'Iranienne ignore les ruchés, les plissés, les crevés, les froncés, les pincés, les corsages ajustés et se garde de torturer les étoffes. Une coulisse par-ci, une passementerie par-là, quelques rubans, quelques broches, et les jupes de gaze se froncent, les soies lamées d'or se crispent, les brocarts de Lyon se brisent, les velours de Kachan ondulent en plis moelleux, les voiles s'attachent.

Le budget des femmes de la Cour est infiniment variable suivant la coquetterie de la dame, sa jeunesse et surtout la tendresse du maître. La favorite reçoit en paiement de la charge officielle dont elle est investie, une rente annuelle de vingt-cinq mille tomans (250,000 francs) ; les princesses du sang touchent dix fois moins ; les khanoums peu favorisées se contentent de la solde

d'un général, à cette différence qu'elles l'encaissent, tandis que le général l'espère.

Quelles que soient leur fortune ou leur situation, les femmes vivent sur un pied de parfaite égalité, ont chacune leur cuisine hors de l'andéroun et commandent à une armée de vieilles servantes qui leur sont personnellement attachées.

Aujourd'hui, mieux qu'autrefois, le calme et le bon ordre règnent dans le harem; la bigoterie et le fanatisme sont même de mise depuis que la mère de l'héritier présomptif a cherché des compensations dans une excessive piété.

Au sommet de la hiérarchie féminine trône la favorite Anizeh Dooulet (la tranquillité du gouvernement). D'origine très modeste, vive, intelligente, courageuse, elle succéda il y a plus de trente ans à une femme hautaine, ambitieuse, qui mourut phthisique ainsi que les six enfants qu'elle avait donnés au roi. Ce fut une dure épreuve pour Nasr-ed-Din, mais la Perse vit disparaître

sans regret une favorite capricieuse dont il fallait acheter les bonnes grâces et payer chèrement la bienveillance. Soit qu'Anizeh Dooulet ait préféré l'amour du roi à la direction de la politique intérieure, soit qu'une désolante stérilité lui ait enlevé toute ambition personnelle, elle passe à juste titre pour très bonne, très gaie, très dévouée au Châh, et plus préoccupée de distraire et de s'attacher son royal amant que de nouer des intrigues de palais. La favorite a pleinement réussi. Malgré les quarante printemps et les quelques étés qui lui font cortège, elle règne en souveraine sur le cœur de Nasr-ed-Din. Très courtoise avec les femmes des ambassadeurs admises à lui rendre visite, elle pousse la condescendance et le tact jusqu'à céder le pas à la mère du prince héréditaire, une simple princesse du sang chargée d'années et de vertus.

Derrière Anizeh Dooulet marchent les quatre femmes légitimes accordées sur cette terre d'affliction aux fidèles disciples de Mahomet. Maigre régal dont il faut pourtant se contenter en



attendant les houris paradisiaques et ces merveilleux jardins d'Éden où les âmes musulmanes n'auront qu'un œil sur le sommet de la tête, afin de passer sans blesser les lois de la pudeur auprès des bien-aimées des ombres amies. Ces quatre princesses, choisies dans la tribu royale des Kadjars, ne jouissent d'aucune influence.

Enfin, gravitent autour des étoiles, une trentaine de nébuleuses. Les plus âgées sont dans le harem depuis la première jeunesse de Nasr-ed-Din qui, à deux ou trois exceptions près, n'a jamais gratifié ses sujets des astres vieillissants à ses côtés. Une innombrable multitude de servantes, dix eunuques noirs, autant d'eunuques blancs achetés à La Mecque et ramenés par des Hadjis, font le service intime de cette immense ruche où naissent bien des haines, où se cachent, sous les dehors d'une politesse obséquieuse, bien des instincts inassouvis. On se tait pourtant car le Châh déteste les scènes de ménage.

Au monarque d'ailleurs la haute surveillance des *khanoums* et la police de l'enceinte sacrée. Installé dans un pavillon bâti au milieu de la cour centrale, il peut, et ne s'en fait pas faute, suivre du regard les allées et venues de ses femmes. A lui encore le droit d'autoriser les visites, car en pénétrant dans l'andéroun royal, toute femme doit renoncer à sa famille. Un père, lui-même, à moins qu'il ne soit de très noble origine, ne peut revoir sa fille sans une permission accordée à regret.

Une règle sévère semble régir cet étrange monastère. Dès la pointe du jour, les recluses ouvrent les portes de leur appar-

tement, procèdent sans mystère à leur toilette intime, font peigner et natter en une multitude de tresses leurs beaux cheveux de jais, revêtent leurs atours, fardent leur visage et s'installent entre les montants des baies afin d'espionner leurs compagnes ou de se montrer telles que des fleurs éblouissantes quand le Roi se met aux aguets dans son observatoire.

De grand matin pendant la belle saison, au milieu du jour en hiver, elles se visitent, s'invitent, boivent du thé, fument le kalyan, jouent aux dés, au trictrac, égratignent les absentes et saupoudrent leurs bavardages de piment rouge et de gros sel. Elles attendent ainsi l'instant où le soleil se noie dans les vagues purpurines de l'horizon et où le souverain, après avoir habité son biroun tout le jour et promené son ennui dans les environs de la capitale, rentre au harem pour y dîner et y passer la nuit.

..

Le Roi est bien moins matineux que ses femmes. Vers huit heures et demie il se lève, se livre aux mains d'un artiste assermenté qui lui coupe la barbe avec des ciseaux — le rasoir, sujet à de fâcheuses distractions, pourrait s'égarer près de la carotide — procède à de minutieuses ablutions et revêt le pantalon et la chemise de forme européenne, puis une redingote de cachemire froncée à la taille que vient cacher une capote bleue d'aspect assez militaire. Tous ces habits, confectionnés par un tailleur spécial, ne sont jamais essayés.

On apporte le thé, le kalyan, et Nasr-ed-Din abandonne l'andéroun en faveur du biroun.

Le biroun est divisé en deux parties : les grands et les petits appartements. Voici d'abord la salle du trône où le monarque, entouré des astrologues qui ont déterminé l'instant précis de l'équinoxe de printemps et la naissance de la nouvelle année, reçoit les hommages des grands personnages de la Cour. Vieilles traditions, antiques cérémonies dont certains épisodes sont reproduits sur les bas-reliefs des palais de Darius ! A côté de la salle du trône s'élève le Musée. On aperçoit dans cet immense vaisseau, parmi les objets acquis ou les présents reçus, la célèbre mappemonde d'or sillonnée par des traînées de gemmes qui indiquent les itinéraires du Roi. Près de ces deux pièces, rarement habitées, s'ouvrent des salons meublés à la persane et réservés à la plus étroite intimité.

Entre dix heures et midi le Roi réclame son déjeuner. Ce repas, dressé tout entier sur un gigantesque plateau, se compose uniformément d'un potage aux herbes acides assaisonné de lait fermenté



ou de jus de limon, d'agneau rôti, de poulets croustillants bourrés de verjus et de ragoûts à la marmelade de pommes accompagnés d'un pilau fait avec le plus beau riz du Mazendéran.

Le Roi mange très proprement du bout des doigts de la main droite, boit de l'eau glacée amenée par un aqueduc spécial et suit d'une oreille attentive la lecture des journaux européens que lui traduit le docteur Tholozan. Après un fromage sec dur, le *panir*, l'on sert le café dans une tasse minuscule. Le *kalyandji* (maître de la pipe), subordonné de l'*abdar* (celui qui a les boissons), présente alors, tout allumé, une sorte de chibouk à tuyau rigide. La charge d'*abdar* qui se confond avec celle du rôtiisseur est fort recherchée : elle conduit souvent à la puissance et aux honneurs.

Jadis Nasr-ed-Din déjeunait en présence de cinq ou six esculapes persans coiffés de gros turbans et toujours plus pressés de saigner leur client que de le laisser manger à sa faim. L'arrivée du docteur Tholozan les ravala de telle sorte qu'un beau matin le Roi les priva de l'honneur qui faisait leur joie et leur gloire. Les médecins s'ameutèrent, le clergé prit fait et cause pour la faculté indigène, mais le Maître tint bon.

A l'occasion de la fête du souverain et de celle de Mahomet, une soixantaine de princes du sang sont invités à partager le repas du Roi. Comme de coutume les plats sont apportés sur d'immenses plateaux. Le monarque, au lieu de prendre part au festin, s'agenouille à l'extrémité de la nappe et regarde manger ses convives. Le mot d'ordre est de se hâter. Celui des princes qui tord et avale avec le plus de gloutonnerie et se lève le premier, reçoit la faveur d'un regard bienveillant. Dès que l'un d'eux a donné le signal du départ, les autres, confus de leur lenteur, se redressent précipitamment, saluent en portant à leurs yeux des mains luisan-

tes de graisse, car il est interdit de se laver en présence du « Pôle de l'humanité », et, les bras écartés afin de ne pas tacher leurs vêtements de cérémonie, se dirigent au galop vers les bassins du jardin.

Ce fut dans l'une de ces agapes de famille que se produisit un incident extra-culinaire demeuré célèbre dans les fastes du harem.

Il avait été décidé que les convives du Roi mangeraient avec des fourchettes et que les khanoums assisteraient à la représentation cachées derrière un paravent. Bien imprudent ou bien faible avait été le monarque ! Les femmes impatientes de suivre les péripéties de ce spectacle, renversèrent la cloison mobile et apparurent aux princes dans tout l'éclat de leur beauté. Ces derniers, fort inquiets des suites que pouvait avoir une aussi grave infraction aux lois séculaires de l'Iran, se jetèrent à plat ventre sur le festin, et cachèrent leur visage dans les ragoûts ou les pilaus, tandis que les belles à figure de lune s'envolaient vers le harem.

Vers midi, le Châh descend dans son jardin, reçoit ses ministres et discute les affaires de l'Etat à la mode péripatéticienne. Chaque vizir s'approche à son tour, lit les dépêches des gouverneurs et transmet les requêtes auxquelles le Roi répond sur le champ, à moins que l'affaire ne soit de grande importance.

Quand les ministres se sont retirés, se présentent les fils du Châh en résidence à Téhéran, ou ceux que le désir de se maintenir dans les bonnes grâces paternelles oblige à de fréquents voyages dans la capitale. Les plus connus sont le Zellé-Soultan (l'ombre du Sultan), gouverneur de l'Irakadjémi, âgé de trente-huit ans, exclu du trône en raison de l'obscurité naissante de sa mère ; le Valyat, ou Dauphin, âgé de trente-cinq ans et chargé comme tous les princes héréditaires du gouvernement de l'Azerbaïdjan ; enfin le Naïeb Saltané, ministre de la guerre. Fils chéri de Nasr-ed-din, il ne s'éloigne jamais de la capitale.

L'aîné et le plus jeune de ces princes se montrent souvent au peuple et aux étrangers, toujours bien accueillis chez eux ; le second, beaucoup moins accessible, s'appuie sur le clergé et joint, assure-t-on, aux tendances mystiques d'un dévot, un goût excessif pour les plaisirs du harem. L'andéroun du Valyat, serait trois fois plus nombreux que celui du Roi. Quatre petits princes, dont l'un n'a pas quatre ans, viennent aussi présenter leurs respects à leur père et précèdent les gendres : le Moaïre (essayeur de la monnaie) ; l'Imam-Djouma, chef du clergé de la capitale, et l'Etezat-Dooulet, gouverneur de Koum.

Mais nul ne peut revendiquer une aussi haute situation que Meli-Djeck (petit moineau), le favori actuel du monarque. Son père, un Kurde de taille très exiguë, qui remplissait au palais les humbles fonctions de *ferach-khalvet* (sous-chambellan), se maria avec la sœur d'une masseuse du roi, encore plus petite que lui. Meli-Djeck naquit de ces pygmées. Il avait deux ans quand on le conduisit au palais. Le roi s'amusa de sa petite taille, de sa vivacité, de ses espiègleries, et commanda de le garder dans l'andéroun. Meli-Djeck, choyé par les femmes, adulé par les eunuques, se montrait-il capricieux, volontaire, irrespectueux, le Châh applaudissait ; rompait-il sans trembler avec l'étiquette intransigeante de la Cour, le Châh rayonnait. A mesure que la faveur de « Petit-Moineau » s'accroissait, grandissait la situation de ses parents. La masseuse s'élevait au rang de maîtresse de la garde-robe, tandis que l'ancien *ferach-khalvet* gravissait, en un élan vertigineux, tous les échelons de la hiérarchie militaire... l'enfant précédant toujours le père dans la voie des honneurs.

Aujourd'hui « Petit-Moineau », nommé récemment général de première classe, tient un état de maison qui coûte au Châh plus de trois cent mille francs, possède des chevaux, des eunuques, une musique militaire composée d'enfants de sa taille, et traite d'égal à égal les premiers princes du sang qui le considèrent d'un œil jaloux et le comblent néanmoins de cadeaux et de prévenances. La favorite elle-même a dû céder le pas à la grande maîtresse de la garde-robe, dont les jupes semblent cousues à l'uniforme doré de son minuscule neveu. Enfin chacun redoute sinon l'enfant, du moins les ambitieux qui pourraient se servir de lui.

Aux dernières nouvelles, on annonçait les prochaines fiançailles de « Petit-Moineau » avec la plus jeune fille du Châh. Meli-Djeck se prêterait-il de bonne grâce à une pareille combinaison ? J'en doute, étant donné son caractère fantasque. Un jour, il refuse de quitter ses musiciens pour se rendre chez le Roi, se débat comme un diable quand on veut le contraindre, et force la montagne à venir jusqu'à lui. Le lendemain, il pousse le Roi par les épaules — le Roi que personne ne peut toucher — saisit une aile de volaille entre les doigts de son souffre-douleur et s'enfuit avec son larcin. S'agit-il de souhaits de nouvel an, il montre à la Boussole de l'Univers sa petite langue rose.

Lorsque Nasr-ed-Din, tout en croquant des prunes vertes, a minutieusement réglé les affaires de l'Etat, reçu les hommages de ses fils et joué avec Meli-Djeck, il monte à cheval et sort de la ville suivi d'une nombreuse et fastueuse escorte. Tantôt il se rend à Dochamtepé où vivent ses lions, ses guépars et ses singes ; tantôt il prend le chemin de Kasr-Kadjar, bâti, comme le palais

des îles Boromée, au-dessus de jardins en terrasse, ou bien encore il gagne le sanctuaire vénéré de Châh-Abdoul-Azim dont on aperçoit le dôme d'or au milieu des noirs platanes. Le Roi s'avance seul et laisse fort loin son escorte.

Quand le mauvais temps prive le Roi de sa chevauchée quotidienne, l'Iran en est bientôt informé. Nasr-ed-Din s'installe au fil que lui a concédé le télégraphe anglais des Indes, questionne ses gouverneurs, essaye de les prendre en flagrant délit de contradiction et, avec une extrême finesse, interprète ce qu'on lui a dit

et devine ce qu'on lui cache. Les jours de glace et de neige sont spécialement réservés à la réception de l'ambassadeur de Turquie, stambouliote ventripotent sur lequel le Roi se venge des perpétuelles difficultés qui divisent les deux cabinets musulmans, ces deux frères ennemis, l'un sunnite orthodoxe, l'autre chiite dissident.

Qu'il cause avec ses satrapes, qu'il taquine le représentant du Commandeur des Croyants, qu'il se promène aux environs de la ville, Nasr-ed-Din rentre toujours dans son andéroun avant le coucher du soleil, et dès ce moment, quitte le souci des affaires.



Les khanoums l'entourent aussitôt, le saluent des titres les plus respectueux, s'informent de sa santé et s'agenouillent à la place que leur assigne la faveur royale, leurs titres et dignités.

On apporte le prélude du diner, composé de graines macérées dans le citron, de fruits conservés au vinaigre, de caviar, de prunes et d'abricots secs. Deux heures plus tard apparaît un repas dont l'ordonnance ne diffère guère de celle du déjeuner. Le Roi, entouré de ses femmes, bercé par des mélodies iraniennes exécutées derrière un rideau, mange seul, mais pousse parfois la galanterie jusqu'à offrir à la favorite une boulette pétrie de ses royales mains et formée des divers mets amoncelés devant lui.

Vers onze heures, toutes les khanoums se retirent dans leurs appartements respectifs, tandis que trois masseuses spécialement commises au soin d'endormir Nasr-ed-Din, s'emparent de lui, le déshabillent en partie, le coiffent d'un bonnet d'étoffe piquée, l'allongent sur deux matelas jetés au milieu de la pièce, étendent des draps blancs et des couvertures légères, puis se mettent en devoir de lui prodiguer leurs soins. Elles prennent d'abord ses pieds nus, ses mains, sa tête, et, doucement, exercent des frictions savantes. Peu à peu les caresses s'amollissent, à peine

effleurent-elles l'épiderme... elles cessent... le Châh in Châh s'endort... le Châh in Châh dort... Non... il s'agite... il se réveille... et les masseuses de masser doucement.

Le soin et l'honneur de veiller sur le repos du Roi sont toujours réservés à des femmes mûres et austères. Ces personnes de confiance voient le Maître sans témoin et peuvent, dans un demi-sommeil, lui souffler des inspirations ou lui faire agréer des requêtes. Anizeh-Doolet attribuerait à l'une d'entre elles certains ménagements dont elle se lamente. Mystère et discrétion.

Dès que le jour victorieux des ombres a reconquis le sol aryaque, Nasr-ed-Din échappe à toutes les suggestions. Intelligent, très observateur, plus défiant qu'un oriental défiant, il éven-terait bien vite les tentatives qui auraient pour but de le circonvenir. Le grand vizir est fort écouté, mais son influence ne dépasse pas les bornes nettement limitées par les habitudes du Maître.

On s'étonne parfois de l'extrême désinvolture avec laquelle Nasr-ed-Din quitte son empire, et l'on s'est demandé à quel sen-

timent il obéissait. Nomade de race, nomade de tradition, comme ses antiques prédécesseurs, il vient en Europe tous les sept ou huit ans, poussé par le désir de changer de place, par la curiosité de connaître ses cousins royaux, par le souci de juger l'état social et intellectuel des nations occidentales. Mais il y vient avec l'intention bien formelle de ne s'embarrasser à aucun prix ni à aucun titre des institutions ou des coutumes étrangères. Ses mémoires, écrits au jour le jour, relatent fidèlement ce qu'on lui a dit, ce qu'il a fait, ce qu'il a vu, sans que son esprit s'attache à formuler la moindre conclusion ou à tirer une déduction.

Voulez-vous lire en *bonnes feuilles* le résumé de ses impressions intimes sur les divers souverains qu'il a visités ? La corpulence et la belle prestance du Tzar lui ont semblé grandioses et dignes de respect : « *C'est un homme de gros os* » ; Guillaume II, malgré ses armées et ses canons, lui a paru mesquin, agité, nerveux, dépourvu de dignité et de prestige ; la reine d'Angleterre

bouleverse ses préjugés orientaux. Il tient en grande estime sa haute sagesse et ne conteste point son habileté, surtout depuis qu'elle lui a fait payer les frais des brillantes réceptions dont il a été le héros, en lui imposant un traité fort onéreux pour la Perse déjà ruinée par les importations anglaises, mais la Reine est femme, et il ne comprendra jamais que des hommes se laissent gouverner par une main qui ne sait, ni tenir un fusil, ni manier un sabre. La froideur marmoréenne, l'attitude rigide du président Carnot, son silence surtout ont émerveillé le Châh.

En somme, de toutes les capitales de l'Europe, c'est Paris qu'il préfère. Il en aime le climat et le ciel moins brumeux et moins froid que ceux de Londres, de Berlin et de Pétersbourg, il en goûte l'accueil cordial et désintéressé, il en vante les mœurs douces et polies et s'enorgueillit de l'enthousiasme qu'excitait son passage. Ne croyez pourtant pas, ô riverains de la Seine, qu'il envie votre bonheur. Nasr-ed-Din se sent dépaycé parmi



vous et n'a qu'un désir, rentrer chez lui quand il en est sorti, retrouver bien vite cet Iran qu'Allah voudrait gouverner s'il faisait des excursions sur la terre.

Les voyages du Roi ont-ils eu de bons résultats pour la Perse ? Oui et non.

Si le souverain dote Téhéran d'hôpitaux et de collèges où l'on paie les élèves, s'il protège les missionnaires chrétiens et pensionne les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, s'il accueille avec bienveillance les étrangers, il admet trop facilement les produits occidentaux, les introduit lui-même dans son harem et tue l'industrie indigène. Hier encore on donnait la concession des tabacs à un major anglais, et l'on créait à Téhéran une banque dont le siège social est à Londres.

La Russie, qui imposa jadis au Roi le traité de Turkmenchaï, en vertu duquel les marchandises européennes entrent en Perse grevées d'un droit de douane dérisoire, a reconnu le péril. Elle tremble que les Anglais, après avoir ruiné l'Iran, ne se saisissent de leur débiteur, et, désireuse d'empêcher un désastre qui aurait pour elle de terribles conséquences, elle vient d'envoyer à Téhéran un ambassadeur extraordinaire. A lui de montrer le gouffre, d'engager le Châh à déchirer les traités récemment conclus et à substituer aux closes douanières du traité de Turkmenchaï des tarifs

protecteurs. Entre la baleine et l'éléphant, la France ne doit pas mettre le doigt.

D'ailleurs, que de qualités, que de vertus en Nasr-ed-Din, en ce monarque si autoritaire, en cet autocrate que ne modère aucun frein ; que de délicatesse en ce nomade !

Au mois de septembre 1870 arrive à Téhéran la nouvelle de nos premiers désastres. Le Roi, surpris, écoute avec anxiété la lecture des journaux que le docteur Tholozan, son ami dévoué, a coutume de lui faire. Le lendemain, le médecin français se présente afin de remplir les devoirs de sa charge, mais au lieu des gazettes on lui remet l'épopée de Firdousi.

« Lis le livre des Rois, » dit Nasr-ed-Din.

Et tant que dura la guerre, il eut recours à des Persans pour connaître les graves événements qui bouleversaient l'Europe.

Ce fut également en ces tristes circonstances qu'il envoya le grand cordon de son ordre et son portrait entouré de diamants au ministre de France.

Lorsqu'elle acclamait un monarque vers lequel l'entraînait une instinctive sympathie, la population de Paris se montrait, comme toujours, équitable et reconnaissante.

JANE DIEULAFOY.

(Illustrations de Lord Edwin Weeks.)



L'HÉRITAGE DU DOCTEUR MACKINSON

MŒURS AMÉRICAINES

PAR ÉMILE BARBIER

Ce jour-là, qui était un samedi, John Matthews Clinton, homme grave et notary public bien connu à New-York, entra vers onze heures du matin dans la boutique de son ami Huyler, confiseur, marchand de candies et de chocolats, le fit demander et lui dit :

« Good morning, Charley, laissez-là vos candies et vos chocolats et venez avec moi passer la journée au bord de la mer. Un bateau pour Coney-Island part à midi moins le quart de la jetée du bas de la 10^e rue; nous prendrons notre lunch à bord du bateau et je paye à dîner à l'hôtel de la plage « Manhattam-Beach ».

Coney-Island, c'est le bain de mer populaire de New-York, tout au bout de la baie de l'Hudson, sur l'Océan, une interminable plage de sable couverte d'établissements en bois de toute nature, où l'on boit, l'on mange, l'on dort dans tous les prix au son des orchestres en réputation ou des bastringues démocratiques, suivant l'heure, le jour et la clientèle. C'est la foire de Saint-Cloud de New-York.

Le confiseur ne se le fit pas dire deux fois. Ses instructions données, il prit son chapeau et emboîta le pas au notaire son ami. La matinée était magnifique, un de ces grands soleils de Juillet qui chassent les gens hors de chez eux, mitigé par une légère brise de mer. Il y avait du besoin de villégiature dans l'air; des enfants dansant dans la rue; des fillettes jouant dans les jardinets en bordure tout le long de la façade des maisons; au fond des bars envahis, des buveurs se disputant gaiement les cocktails préparés savamment par la main immaculée du barkeeper dans un tripotage d'alcools, de glace et de zestes de citron, et des quantités d'excursionnistes porteurs qui d'un sac, qui d'une valise, s'acheminant vers les quais avec l'aisance des gens qui, leurs travaux de la semaine terminés, s'en vont sans soucis savourer le repos dominical au milieu de la senteur des foins ou des émanations salines de l'Océan.

Le notaire et son ami en projetant un lunch à la fraîche, à bord du bateau, avaient compté sans la foule. A peine ils avaient pu avoir accès sur le pont tant l'affluence des touristes était compacte et maintenant, tandis qu'autour d'eux les paniers aux provisions s'ouvraient, dégageant un parfum de victuailles cher aux ventres

affamés, c'est en vain qu'ils cherchaient à se caser quand le notaire s'entendit appeler :

« Hallo, Matthews! mon cher notaire, vous et votre ami vous me faites de la peine. Installez-vous ici, lunchez avec moi et, séance tenante, donnez-moi une consultation. »

Les deux affamés ne se le firent pas répéter. L'homme qui venait de les interpeller pouvait avoir plus de soixante ans, mais poussait l'originalité à n'en vouloir pas avouer plus de quarante. La coquetterie de sa mise et le soin avec lequel il se teignait barbe et cheveux faisaient rire un peu, mais on le connaissait pour un vieux monomane et on lui passait cela. C'était le docteur Wilkie Mackinson, spécialiste distingué, devenu millionnaire par ses cures célèbres, vieux garçon, homme d'esprit et coureur de jupons. On lui attribuait un tas de fantaisies dont il acceptait toujours la paternité en disant qu'il en était bien capable, de sorte que dans la quantité d'histoires qu'on contait sur lui il était impossible de discerner les vraies des fausses.

« Matthews, mon cher notaire, je suis amoureux, fit le docteur Mackinson, mais cette fois c'est pour tout de bon. Je suis pris comme jamais ne le fut un Yankee de vingt ans. Ne riez pas, ne riez pas, c'est si grave que j'ai résolu d'en finir avec ma vie de garçon par un bel et bon mariage bien en règle. Ça fera enrager mon unique neveu, à cause de l'héritage, mais tant pis. D'abord je suis assez riche pour faire plaisir à tout le monde. Seulement je n'ai vu qu'une fois la personne que j'aime et c'est à peine si j'ai quelques renseignements sur son compte. Voilà quinze jours que je la cherche sans succès. Vous êtes un habile homme, Matthews, il va falloir vous mettre en campagne et m'aider à rechercher sa famille. »

A ce moment les excursionnistes dépassaient l'extrême pointe de l'île de New-York. Le vapeur, entraîné par le courant du confluent de l'Hudson et de la rivière de l'Est, courait vers la mer évitant à droite le rocher d'où « la Liberté » du français Bartholdi, grandiose dans son bronze, éclaire le monde en général et la baie de New-York en particulier, tandis qu'à gauche, à cent trente-cinq pieds au-dessus de la rivière de l'Est, le pont suspendu, trait d'union fantastique entre New-York et Brooklyn, coupait l'horizon.

zon par un va-et-vient continu de piétons, de voitures et de wagons.

« Voyez-vous, Matthews, continua le docteur montrant du doigt le pont suspendu, je me mine, je me ronge le tempérament depuis que j'aime cette jeune femme. Si je croyais ne pas pouvoir la retrouver, j'aimerais mieux tout de suite faire le plongeon du haut du pont. »

Le vieux docteur ne riait plus. Sa figure s'était si péniblement contractée que le notaire, qui avait cru à une plaisanterie, ne put s'empêcher de croire son client sérieusement atteint de folie.

« Calmez-vous, docteur, nous aviserons à tout cela. Mais auparavant dites-moi, où avez-vous rencontré cette jeune personne? Indiquez-moi les quelques détails que vous connaissez. Ils pourraient me mettre sur la piste. »

Alors, tout en interrogeant fréquemment un flacon de whiskey,

le docteur raconta ce qui lui était arrivé quinze jours auparavant. Il se trouvait à Coney-Island, rôdant, suivant son habitude, sur le chemin de planches qui coupe le sable de la plage pour réunir Brighton-Beach à l'hôtel de Manhattam-Beach. C'était sa promenade favorite, allant d'un hôtel à l'autre, puis revenant et recommençant. Il ne se lassait pas. Il avait la vue de la mer et bien mieux encore, puisque toutes les jolies femmes étaient forcées de passer sur ce plancher étroit pour ne pas se salir les pieds dans le sable humide. C'était alors qu'il s'amusait, reluquant sous le nez les frais minois, les frôlant comme par hasard, il les forçait à s'appuyer d'un pied dans le sable mouillé avec des rires gais et des petits cris de saisissement semblables à des pépiements d'oiseaux effarouchés.

« Non, voyons, faites attention. Dieu! que c'est froid! »

Ah! oui, il en avait passé de bonnes heures sur ces planches!



APPLEBY CHEZ LE CONFISEUR (p. 155).

Tout d'un coup, en face du bain, il avait remarqué une grande agitation. Au milieu de la foule un maître baigneur emportait une jeune femme dans ses bras. Le bruit courait qu'elle venait de se noyer. On la transporta évanouie et suffocante dans une chambre de Manhattam-Beach hôtel. Il fallait un médecin; naturellement il s'était offert, et pour lui donner les premiers soins avec toute la rapidité nécessaire, il avait dû faire arracher le costume de bain qui, tout collant d'humidité, empêchait la circulation du sang.

La jeune personne était d'une beauté exquisite. Jamais il n'avait vu un corps si régulier, une peau plus fine et plus tendrement rosée quand il avait eu le bonheur de la rappeler à la vie et que le sang avait commencé à circuler. La noyée revenue à elle, on l'avait remercié. Il avait dû se retirer en conservant l'espoir de revoir avant peu la belle enfant et de se faire accréditer dans sa famille.

Vain espoir. Depuis ce moment, l'apparition de la jeune personne revenait sans cesse à son esprit avec une fixité désespérante. Une passion intolérable s'était emparée de lui; il fallait qu'il la retrouvât. Il avait cherché partout où peut aller une jeune femme, il avait rempli d'annonces les principaux journaux de New-York, il s'était livré à mille combinaisons. Aujourd'hui encore l'espoir l'attirait pour la dixième fois à Coney-Island. Eh bien non, rien n'y faisait. Bien sûr qu'il en perdrait la tête, et déjà il désespérait parce qu'il n'avait aucun renseignement qui pût lui donner une piste. Il ne savait qu'une chose, son nom: Alice. C'était ainsi qu'on l'avait appelée quand elle avait repris ses sens. Pas d'autre indice, si ce n'est un signe particulier, signe mignon, signe intime qui lui trotait en tête.

Et instinctivement, comme s'il se fût senti coupable de violation du secret professionnel, le docteur s'était penché à l'oreille de ses deux amis pour qu'aucun des détails de son observation, en tombant dans une oreille indiscrete, ne pût donner lieu à une mauvaise interprétation sur ce signe charmant dissimulé aux profanes regards. Il en devait la découverte à une circonstance fortuite qu'il bénissait, et eût voulu être seul à posséder son secret.

Ah! ce signe!!!

Pendant ce temps-là, le vapeur avait débouché en mer et, faisant un large circuit, était venu s'amarrer à la jetée de West-End. On était arrivé. Le pauvre vieux docteur, prenant à peine le temps de donner rendez-vous au notaire pour un des jours suivants, s'était faufilé dans la foule en quête de la propriétaire du ravissant petit signe. Les deux amis étaient restés ébahis et le notaire, du bout de l'index, se frappait le front par petits coups répétés.

Cette fois ça y était, il était bien fou!

M. John Matthews Clinton ne se trompait pas. Quelques jours après les journaux de New-York annonçaient le décès du docteur Mackinson, mort dans un accès de fièvre cérébrale, et dans la matinée du même jour, Mr. Théodore Appleby, son unique neveu, se présentait chez le notaire porteur d'un épais pli cacheté.

Ce pli contenait les dernières volontés du docteur. Il instituait son neveu Théodore légataire universel. C'était un héritage de près de six millions de dollars. Quelle aubaine; pensez donc, plus de trente millions de francs! Peu de choses à faire pour cela; remplir quelques clauses indispensables qui, aussitôt accomplies, permettraient à Théodore Appleby d'entrer en jouissance immédiate de son héritage. En sa qualité de notary public, l'ami Matthews était désigné comme exécuteur testamentaire devant veiller à la stricte et fidèle exécution du testament. Théodore Appleby avait devant lui un délai de trois années, après quoi, faute d'avoir rempli toutes les charges stipulées, les millions de l'oncle retourneraient irrévocablement aux hospices.

Ah! bien, il ne lui faudrait pas tant de temps pour entrer en possession de son héritage! Ça serait vite fait!

« Peut-être pas si vite que vous pensez, mon cher Théodore, interrompit le notaire qui venait de relire avec son calme professionnel les charges imposées par le testament; en voici une qui pourrait bien vous donner du fil à retordre. Votre oncle m'avait déjà parlé sommairement de l'affaire. »

Et il lui donna tous les renseignements qu'il possédait; renseignements bien imparfaits à coup sûr, mais qui, au moins, pourraient le mettre sur la piste. C'était une campagne de recher-

ches à entreprendre pour retrouver une personne qui était inscrite sur l'héritage pour une somme de deux cent mille dollars à recevoir des mains de Théodore Appleby, en souvenir de son oncle qui lui avait voué une admiration profonde. Une bagatelle que ces deux cent mille dollars, par rapport à l'ensemble du legs. Mais encore fallait-il trouver la personne à qui les verser, puisque c'était une condition *sine qua non* pour que Théodore pût hériter de son oncle.

M. Théodore Appleby était un des brokers les plus en vue de la Wall street, fourmilière de boursiers. Observateur religieux

C'était la vérité. Près d'un an s'était écoulé depuis la mort de son oncle sans que Théodore Appleby eût retrouvé l'inconnue désignée dans le testament. Il s'était acharné et, graduellement envahi par l'appât de l'héritage, avait abandonné ses affaires pour se lancer dans un abracadabrante steeple-chase de recherches. Sans trêve ni merci, il suivait son idée, et partout où il y avait des femmes on était sûr de rencontrer Appleby papillonnant et flirtant. Chaque jour ses amis le rencontraient avec une nouvelle maîtresse qui, détail bizarre, n'avait de commun avec celle de la veille que le nom d'Alice.

Mattews Clinton, le notaire, avait eu une idée géniale. Grâce au concours du confiseur Huyler, tenu au courant de la situation, elle avait semblé devoir donner les meilleurs résultats. Chaque après-midi, à l'heure où les américaines viennent manger l'ice-cream glacé et croquer bonbons et candies, la maison du confiseur, comme un miroir aux alouettes, attirait de tous les points de New-York des quantités de petites femmes gourmandes comme de jeunes chattes affriolées de lait, et Huyler qui les connaissait toutes par leur nom, à force de les voir tous les jours, indiquait au jeune homme, avec commentaires, toutes celles qui pouvaient l'intéresser directement. Sa boutique était la souricière où s'étaient prises toutes les Alices de New-York.

Peines inutiles; ce que Théodore avait cru simple d'abord, était pire qu'un travail d'Hercule. Il n'y tenait plus, il en avait assez et le déclara un beau matin au notaire. Il s'en allait à Rockaway, au bord de la mer, éreinté, l'âme navrée, pour se refaire de la saison d'hiver et de ses nuits infructueusement passées à la recherche de la belle Alice, porteuse du signe.

C'en était fait de l'héritage de son oncle qui retournerait aux hospices. Le problème posé était insoluble. Il ne voulait pas se faire mourir à la peine.

Sa résolution était prise; ses vacances écoulées, il reparaitrait au Stock-Exchange et renaitrait aux affaires.

Partant de cette idée, il avait repris ses anciennes habitudes de vie correcte et calme, et ses fréquentations devinrent beaucoup plus sérieuses. Il alla même jusqu'à remarquer une jeune fille d'une grande simplicité, mais d'une exquise beauté. Il la rencontrait chaque jour sur la grève en compagnie d'une dame qui pouvait être sa mère. Rien qu'à voir cette simplicité, cette beauté pudique, cela le reposait de cette vie enfiévrée dont il sortait. C'était certainement là l'idéal du calme et du bonheur intime, c'était bien le type parfait de la jeune fille dont on peut rêver pour en faire sa femme.

Il s'informa, elle s'appelait Alice.

Franchement, c'était dommage! Une jeune fille idéale sous ce nom qui lui était devenu insupportable! Allait-il donc maintenant devenir le jouet d'une fatalité, et tous ses plaisirs seraient-ils gâtés à l'avenir par ce nom qui lui valait une déchéance à l'héritage de son oncle?

C'était pourtant plus fort que lui, il éprouvait comme une attraction inéluctable. Il résista, mais la beauté pleine de modestie de la jeune personne fut la plus forte et l'emporta, car il demanda et obtint sa main.

La saison de bains terminée, Théodore Appleby se présentait chez Mr. John Mattews Clinton avec un certificat signé de trois médecins. L'hésitation n'était pas possible pour le notaire, la personne au signe était retrouvée et l'heureux héritier entraînait en jouissance immédiate des millions de son oncle.

ÉMILE BARBIER.

(Illustrations de Rejchan.)



des usages du marché, il n'aurait certes pas passé un jour sans montrer aux heures de bourse du Stock-Exchange son chapeau gris clair, uniforme d'été traditionnel pour les vrais boursiers de New-York. Pourtant depuis la mort de son oncle, il avait cessé d'être l'homme régulier que l'on connais-

sait et ses absences devenant de plus en plus fréquentes avaient fini par éveiller la curiosité de ses collègues. Petit à petit les cancans avaient grandi et maintenant les oreilles devaient lui tinter, car il défrayait les conversations de chaque jour.

Après tout c'était bien naturel qu'Appleby lâchât le Stock-Exchange. Avec ça que c'était amusant de descendre chaque matin en bas de la ville pour le plaisir de suivre les cours dans Wall street. Il avait bien raison de se donner du bon temps maintenant qu'il avait l'héritage de l'oncle.

L'héritage! On voyait bien que les autres ne savaient rien. Appleby n'en avait pas touché un dollar. Ce qu'il y avait, c'est que, tout d'un coup, il était devenu coureur de femmes, sans qu'on sût pourquoi.



CELLE QUE J'AIME

*Elle sera, celle que j'aime,
Brune avec les yeux grands et doux ;
Son cœur sera la bonté même,
Et son âme aura pour emblème
La fleur du lis chère aux époux.*

*A notre amour pas un nuage,
Pas une ombre à notre bonheur :
De bons enfants à son image
Viendront égayer mon ménage
Et gazouiller sur notre cœur.*

*Nous bercerons à tour de rôle
Nos petits marmots endormis,
Nous les porterons sur l'épaule
Et nous rirons d'un air bien drôle
Pour nous en faire des amis.*

*Si nous éprouvons des traverses,
Gaiement nous les supporterons,
— Les fortunes sont si diverses !
— Mais le beau temps suit les averses ;
Eh bien, mon Dieu, nous l'attendrons.*

*Nos fils, nous en ferons des hommes
Et d'honnêtes gens comme nous :
L'honneur vaut les plus fortes sommes.
Ils seront pauvres ? — Nous le sommes
Et faisons pourtant des jaloux.*

*Vivant ainsi sans une plainte,
Nous vieillirons sans désespoir.
Dans une mutuelle étreinte,
Nous verrons approcher sans crainte
L'adieu qui n'est qu'un au revoir ;*

*Et nous mourrons l'un près de l'autre,
Mains jointes, cœur toujours uni,
Car des amours comme le nôtre,
A l'heure où s'éteindrait le vôtre,
Se prolongent à l'infini.*

THIÉBAULT SISSON

Albert Luyckx



EUX !

PAR MAURICE DONNAY

Un salon japonais à l'hôtel Cosmopolite. Étoffes claires richement brodées d'attributs fantastiques. Lanternes de soie où sont peints des animaux et des fleurs de rêve. Au premier plan, à droite, un canapé bas et peu long. Derrière, un massif de chrysanthèmes multicolores et échevelés. Portes à droite, à gauche et au fond.

HÉLÈNE, voilette de mariée. Bouquet. Elle entre par la porte de droite et parle à son mari resté dans la coulisse. — Non, je vous en prie, laissez-moi seule. Je ne veux personne... pas même vous... ce n'est qu'une migraine... et il ne me faut qu'un quart d'heure de repos, mais de repos absolu. (Geste d'au revoir. Elle s'assied sur le canapé.) Enfin ! Ici, du moins, l'on peut se ressaisir. Quelle journée énervante, et qu'un mariage est une chose banale : à l'église d'abord le supplice de la sacristie, le lunch ensuite ; et, ce soir, à l'Hôtel Cosmopolite naturellement, après le dîner pour les parents, le bal pour les amis. Hélas ! de tout ce bruit et de tout ce monde je ne me soucie guère, et combien je suis loin du roman rêvé ! La messe de minuit discrète dans la chapelle familiale ; le discours intime et réchauffant du vieux prêtre qui vous a vue toute petite ; puis s'en aller au bras de son seigneur, sans autres témoins de son bonheur que les arbres du vieux parc, tandis que le clair de lune vous accompagne comme une princesse de féerie.

ACHILLE surgissant derrière les chrysanthèmes qui le cachaient. — Et moi aussi, madame, j'avais rêvé des noces moins banales : esprit fortement nourri de l'antiquité, j'aurais voulu parcourir Paris ensoleillé comme une cité de l'Attique, sous un ciel implacablement bleu ! Des éphèbes court vêtus et long chevelés nous auraient précédés en agitant des flambeaux symboliques (oh ! rassurez-vous, je ne suis pas un voleur ; moi aussi j'ai une jeune femme qui m'attend à côté), et, derrière nous, une longue théorie d'hommes et de femmes, en des vêtements couleur de lys, de rose et d'hyacinthe, auraient crié : Hymen ! Hyménée !

HÉLÈNE, interdite. — Adieu, monsieur. (Elle se lève et se dirige vers la porte de droite, en laissant son bouquet sur le canapé.)

ACHILLE. — Quoi, vous partez déjà ? Restez donc un peu... vous avez bien le temps. (Quand Hélène est sortie.) Hélas ! les fem-

mes sont bien toutes les mêmes. Moi, j'ai écouté son rêve... tout du long... avec la chapelle familiale, le vieux prêtre, et le clair de lune... je n'ai pas interrompu moi !... j'ai été poli moi... j'ai attendu que ça soit fini, et lorsque je veux lui raconter le mien qui est incomparablement plus antique, adieu, monsieur ! oui, adieu. (Apercevant le bouquet oublié sur le divan.) Tiens, elle a oublié... un pareil soir... quelle étourderie ! (Il va mettre le bouquet dans un vase.)

HÉLÈNE, revenant. — Pardon, monsieur, je crois que j'ai laissé ici ?...

ACHILLE, prenant le bouquet. — Le voici, madame. Ne sachant pas au juste quand vous reviendriez le chercher, j'ai pris la liberté de le mettre dans l'eau.

HÉLÈNE. — Vraiment, je ne sais comment vous remercier. Adieu, monsieur.

ACHILLE. — Croyez bien, madame, que votre départ précipité est un mauvais moyen de me remercier... Au surplus, je vous comprends : j'ai dû tout à l'heure vous paraître un personnage fou ?

HÉLÈNE. — Je ne dis pas cela.

ACHILLE. — Grossier peut-être.

HÉLÈNE. — Encore moins.

ACHILLE. — Charmant, alors ?

HÉLÈNE. — Non plus... Extraordinaire, voilà tout.

ACHILLE. — Ah ! je l'attendais... je l'attendais. Oui, extraordinaire ! Et tenez, après ce qui s'est passé, vous êtes en droit d'exiger mon histoire.

HÉLÈNE. — Mais, monsieur, je ne crois pas du tout...

ACHILLE. — Oh ! n'y mettez pas de discrétion, c'est inutile : je vous la raconterai tout de même, PARCE QUE J'Y TIENS. (Hélène fait mine de s'en aller, il la retient.) Ah ! c'est que, voyez-vous, aux premières paroles que vous avez prononcées en entrant ici, j'ai compris que vous étiez une victime... (Elle soupire.) Vous voyez bien, vous souffrez... racontez-moi vos peines : à dire son mal, on souffre moins ; je veux vous confesser.

HÉLÈNE. — Mais, monsieur, je n'ai rien à vous raconter...

vous abusez étrangement d'un hasard... que... que je n'ai certainement pas cherché. Si j'ai pu dire devant vous certaines choses très... personnelles, c'est que je ne me savais pas écoutée, et de là à vous prendre pour confident...!



ACHILLE. — Mais, madame, je n'étais pas venu ici pour vous écouter. J'étais là, madame, avant vous, pour fuir ma noce qui est là, à deux pas, comme la vôtre, et qui m'assomait comme la vôtre. Ce n'est pas la curiosité qui m'attire vers vous : c'est une sympathie très grande, très subite et un véritable intérêt. Les présentations sont inutiles entre nous ; vous êtes la mariée d'à côté, je suis le marié d'à côté ; vous souffrez, moi aussi, et nous nous rapprochons ce soir, comme deux blessés sur le champ de bataille. Ainsi vous épousez un homme que vous détestez...

HÉLÈNE. — Oh ! que je déteste, c'est peut-être beaucoup dire... nous ne sympathiserons pas, voilà tout.

ACHILLE. — C'est la même chose.

HÉLÈNE. — Mon mari, monsieur Desbarres...

ACHILLE. — Comment ! Vous épousez Desbarres ?

HÉLÈNE. — Oui, vous le connaissez ?

ACHILLE. — Moi ? pas du tout ; mais puisque vous me le dites, je le crois.

HÉLÈNE. — Mon mari, M. Desbarres, est un homme comme il y en a tant hélas de nos jours, horriblement matériel, sans un grain d'idéal ; et vous jugez combien je serai malheureuse, moi qui suis une personne très romanesque et très sentimentale. Je vous avoue ces choses à vous parce que vous me comprendrez... mais je suis poétique au delà de toute mesure : c'est une maladie... je suis atteinte de poésie.

ACHILLE. — Oui, une poésie galopante.

HÉLÈNE. — C'est cela... c'en est au point que les matins de printemps, à la campagne, j'ouvre mes fenêtres toute grandes, pour que les oiseaux, dans les arbres, chantent avec moi et m'accompagnent.

ACHILLE. — Joli... cela manque même à la vitrine d'un éditeur de musique : *Rêves roses et lilas blancs*, transcription facile pour piano et chardonneret.

HÉLÈNE. — N'est-ce pas ? Oh ! vous êtes bon. Je suis la femme d'automne ; tout ce qui est indécis, vague, irréel, m'attire et m'enchanté : les demi-teintes, les crépuscules, les tons mineurs. Aussi ne soyez pas étonné de me voir si triste ; j'aurais aimé un subtil poète, j'épouse un négociant grossier. Toute ma vie est brisée comme ce célèbre vase...

ACHILLE. — Où meurt cette fameuse verveine. Ah, madame ! C'est une verveine (*se reprenant*) c'est une vraie veine de vous avoir rencontrée. J'avais déjà deviné tout ce que vous venez de me raconter.

HÉLÈNE. — Dites tout de suite que c'est banal.

ACHILLE. — Non, pas banal... prévu seulement. Je suis heureux de ce qui vous arrive.

HÉLÈNE. — Vous n'êtes pas charitable.

ACHILLE. — Oui, bien heureux, madame, car je trouve en vous l'âme sœur de la mienne. Depuis longtemps je criais dans mon amère solitude : âme, ma sœur âme, enfin vas-tu venir ? Et vous voilà, vous êtes venue.

HÉLÈNE. — Et je m'en vais.

ACHILLE. — Non... vous ne ferez pas ça.

HÉLÈNE. — Il le faut. Songez donc... ma noce qui m'attend à côté ; mon mari doit être inquiet.

ACHILLE. — Desbarres n'est pas un homme à s'inquiéter, et d'ailleurs, il ne partira pas sans vous.

HÉLÈNE. — Et puis, si l'on nous voyait !...

ACHILLE. — Eh bien ! on pourrait se vanter d'avoir vu une chose peu ordinaire.

HÉLÈNE. — Croyez bien, monsieur, que cette raison ne me paraît pas suffisante.

ACHILLE. — D'ailleurs, il n'y a pas de danger. Remarquez que dans une solennité de ce genre, il y a toujours deux sortes d'invités : les invités du côté du marié qui ne connaissent pas la mariée, et les invités du côté de la mariée qui ne connaissent pas le marié ; de sorte que si un invité à moi nous aperçoit il vous prendra pour ma mariée, et si c'est un invité à vous, il me prendra pour votre marié.

HÉLÈNE. — Non, ma mariée.

ACHILLE. — Oui, mon marié. Non, au fait, je disais bien, votre marié.

HÉLÈNE. — Ah ! oui, mon marié.

ACHILLE. — C'est clair.

HÉLÈNE. — Adieu.

ACHILLE. — Non, madame, vous ne pouvez pas partir ainsi. Vous m'avez raconté votre histoire, je vous dois la mienne.

HÉLÈNE. — Je vous en tiens quitte.

ACHILLE. — Non, non, madame. Je ne veux pas que les gens qui me verront un jour passer dans la rue puissent dire : c'est ce monsieur, vous savez bien ce monsieur auquel on a raconté une histoire et qui ne l'a seulement pas rendue.

HÉLÈNE. — Soyez sans crainte... tout ceci ne sortira pas d'entre nous.

ACHILLE. — Cette solution est inadmissible. Au surplus, ça ne sera pas long.

HÉLÈNE, fermement. — Je vous assure que c'est inutile.

ACHILLE. — Soit, partez, je vous suis ; et, puisque vous refusez de m'écouter ici, je vous dirai ce que je veux vous dire, au beau milieu de votre bal. Ah ! vous ne me connaissez pas.

HÉLÈNE. — Eh bien, racontez ; mais faites vite.

ACHILLE, invitant Hélène à s'asseoir. — Tel que vous me voyez, madame, je suis sorti le premier de l'École polytechnique.

HÉLÈNE, doucement ironique. — Naturellement !

ACHILLE. — Pourquoi naturellement ?

HÉLÈNE. — Sans doute... tout le monde sait que l'École polytechnique est une école d'où, chaque année, deux cents jeunes gens sortent le premier : il suffit d'avoir lu quelques romans pour cela...

ACHILLE. — Quand je dis que j'en suis sorti le premier, je veux dire que j'en suis sorti avant les autres, longtemps même avant les autres... m'étant fait renvoyer deux mois après que j'y étais entré. D'après ces détails que je vous donne, n'allez pas surtout me juger comme un fruit qui se vante de sa sécheresse, et, si je me suis ainsi montré réfractaire aux études abstraites et positives, ce n'est pas incapacité de ma part.

HÉLÈNE, très aimable. — Je n'en doute pas un seul instant... vous faites tout ce que vous voulez.

ACHILLE. — Absolument ; mais je suis, comme vous, l'homme des rêves et des nuages : en un mot, madame, je suis poète.

HÉLÈNE, défaillante. — Un poète !...

ACHILLE. — Bien triste de vous avoir rencontrée trop tard.

HÉLÈNE. — Je comprends : vous n'épousez pas la femme rêvée.

ACHILLE. — Certes.

HÉLÈNE. — Pourtant, vous étiez le maître de votre destinée, vous. Vous n'étiez pas, comme une jeune fille, emprisonné dans une foule de préjugés mondains et de conventions de famille. Lorsque nous donnons notre main, la plupart du temps on nous l'a forcée cette main... mais les hommes ! Et puis vous avez l'expérience, l'initiative même, tandis que nous...

ACHILLE. — Hélas ! comme vous, madame, j'ai été emprisonné dans ces préjugés mondains et ces conventions de famille. Sans doute, plus que vous, je pouvais distinguer où j'allais ; mais bast... tant que l'on fait sa cour, on ne voit pas l'imminence du danger, tout l'horrible de la situation. Et puis l'on se berce de l'espérance que le jour fatal n'arrivera jamais ; mais tout arrive, et devant l'inéluctable réalité qui surgit brutale et sans mystère, comme le bocage, on reste sans voix...

HÉLÈNE, pensive. — Comme le rossignol. Oui... monsieur le maire remplit ici-bas des fonctions gratuites, mais terribles : au

contraire du dentiste, c'est en arrivant devant lui que l'on s'aperçoit combien on a mal aux dents.

ACHILLE, rêveur. — Mal de dents, mal d'amour...

HÉLÈNE. — Je vous plains, monsieur, atrocement... *(se levant)* et je me sauve, parce que ma noce m'attend à côté; mais croyez bien qu'à présent je vous quitte avec regret. *(Elle se rassied.)*

ACHILLE. — Et, sans espoir! *(Il lui prend la main.)*

HÉLÈNE. — Hélas! *(Petit silence.)*

ACHILLE. — Je crois rêver : il me semble que vous êtes ma femme, que c'est vous que j'ai eue à mes côtés, toute la journée. Comme vous, elle était tout en blanc.



HÉLÈNE. — Je crois rêver : il me semble que vous êtes mon mari, que c'est vous que j'ai eu près de moi, toute la journée. Comme vous, il était tout en noir.

ACHILLE. — Il me semble que c'est à côté de vous que j'entends ma messe de mariage, à la Trinité! Talazac chante le *O salutaris*, Johannès Wolf joue du violon... puis nous partons, l'orgue joue la *Marche nuptiale*.

HÉLÈNE. — De Mendelssohn... c'est absolument comme moi. Il me semble que c'est à côté de vous que j'entends ma messe de mariage. Talazac chante le : *O salutaris*, Johannès Wolf joue du violon.

ACHILLE. — A quelle église?

HÉLÈNE. — Notre-Dame de Lorette.

ACHILLE. — C'est bien cela... les mêmes artistes... c'est à deux pas : avec Gare de l'Est-Trocadéro, ils y étaient tout de suite...

HÉLÈNE. — C'est étrange... Après la messe, le lunch chez ma mère.

ACHILLE. — Chez ma belle-mère, le lunch après la messe. Et ce soir, ce soir, à l'Hôtel Cosmopolite.

HÉLÈNE. — Le rêve continue... le festin nuptial.

ACHILLE. — Même menu sans doute?

(Tous deux tirent de leurs poches des menus et lisent.)

Bisque renaissance.

HÉLÈNE. — Truite saumonée.

ACHILLE. — Sauce vénitienne?

HÉLÈNE. — Vénitienne.

ACHILLE. — Quartier de marcassin à la Nesselrode. Pou-lardes...

HÉLÈNE. — A la Wagram?

ACHILLE. — Wagram. Marquise au kirsch.

HÉLÈNE. — Bombe Dame-Blanche.

ACHILLE. — Gâteau Trois-Frères.

(Ensemble et très vite.) — Corbeilles de fruits, bonbons, petits fours!

ACHILLE se jetant aux pieds d'Hélène. — Oh! je vous aime!!! *(Il lui prend les mains.)*

HÉLÈNE. — Que faites-vous?

ACHILLE. — Je vous prends pour ma femme. Oui, je vous aime... Ah! soyez charitable... Que votre main droite ignore ce que fait ma main gauche. Le rêve continue : je vous retrouve ce soir; comme elle, vous êtes tout en blanc.

HÉLÈNE. — Comme lui, vous êtes tout en noir.

ACHILLE. — Hélas! deux mariages se ressemblent...

HÉLÈNE. — Comme deux enterrements.

ACHILLE. — Comme deux douches d'eau! Ah! si vous m'aviez épousé! comme nous aurions été heureux! Nous nous serions envolés bien loin dans une petite maison blanche, sous les bois.

Oh! les longues promenades, les douces causeries, l'amour constant, la vie rêvée, le rêve vécu... *(Il déclame.)*

Viens, nous serions très bleus, très fous, très japonais!
Ce bonheur intime et doux que tu méconnaissais,
Enfant, tu l'apprendrais en des leçons subtiles,
Dans la troublance et la neigreur que tu distilles.
Viens! Je t'emmènerais sans dot et sans trousseau.
O rêve! ce serait très Jean-Jacques Rousseau!

(Elle se lève.)

Nous boirions du lait pur, nous ferions des aumônes,
Et nous serions les protecteurs des anémones.
Le soir, il est mauvais de se coucher trop tôt.
Sans détour, devant Dieu, nous jouerions au loto.
Quelquefois, avec un sourire qui taquine,
Sans que cela soit vrai, je dirais que j'ai quine...
Et ce serait alors des contestations
Sous le regard tremblant des constellations;
Tandis que moi, tout fier de t'avoir attrapée,
Je ferais là-dessus des vers à la Coppée.
O ma fleur de lotus, à tes genoux blotti.
Puis, après le loto, nous lirions du Loti,
Tout près de la lampe aux clartés familiales,
Et je mettrais mes mains dans tes mains liliales.
Ainsi nous coulerions des jours délicieux,
Et de notre âme pure ascendrait vers les cieux
Un parfum de vertu pour le mouchoir des anges!

HÉLÈNE, très émue. — Ah!... C'est des vers!

ACHILLE. — Certes.

HÉLÈNE. — Français?

ACHILLE. — Sans doute.

HÉLÈNE. — C'est si beau qu'on ne le croirait pas!

ACHILLE. — Oui... et au lieu de cela une existence incolore vous attend... Vous êtes enterrée vivante.

HÉLÈNE. — Vous ne me consolez pas.

ACHILLE. — Et quelles consolations pourrais-je vous offrir? Condoléances superflues! Devant les grandes douleurs, nous devons être muets comme elles, et nous ne pouvons que nous serrer la main en nous disant :

(Achille et Hélène ensemble et se prenant les mains.)

Pauvre amie!

Pauvre ami!



ACHILLE. — Nous nous sommes mariés trop vite.

HÉLÈNE. — Et pourtant, nous n'étions pas pressés; à présent, le mal est sans remède.

ACHILLE. — Sans remède, non. Cette rencontre à deux pas de nos noces respectives, ne vous semble-t-elle pas providentielle?

HÉLÈNE. — Elle me semble ironique. Ah! si elle avait eu lieu vingt-quatre heures plus tôt. A quoi tient le bonheur pourtant.

ACHILLE. — Mais il ne tient qu'à nous.

HÉLÈNE. — Que voulez-vous dire ?
 ACHILLE. — Partons...
 HÉLÈNE. — Ensemble ?
 ACHILLE. — Sans doute... C'est toujours les idées les plus simples auxquelles on songe en dernier.
 HÉLÈNE. — Mais devenez-vous fou ? Vous ?... m'enlever !
 ACHILLE. — Parfaitement.
 HÉLÈNE. — Le jour de mon mariage ? Ça ne se fait pas.
 ACHILLE. — Alors, quand ça se fera-t-il ?
 HÉLÈNE. — Jamais... adieu !
 ACHILLE. — Non, je ne peux pas vous laisser ainsi courir au malheur, au désespoir, au suicide peut-être, et vous livrer sans défense à ce Desbarres que je ne connais pas, mais que je déteste déjà... et que vous n'aimez pas, vous.
 HÉLÈNE. — Mais il m'aime... lui ! Oh non, ce serait indigne... le tromper ainsi.
 ACHILLE. — Vous ne le trompez pas : il saura parfaitement à quoi s'en tenir... Au surplus, pour qu'il n'ait pas une minute de doute, vous n'avez qu'à lui laisser un mot, un petit mot : « Je ne vous aime pas, et je pars. » C'est simple comme bonsoir.
 HÉLÈNE. — Oh ! ce n'est pas si simple que cela. Tout s'y oppose : mon honneur, mon âme droite.
 ACHILLE. — Balançoires, tout cela ! En fait de bonheur, l'âme droite n'est pas le plus court chemin d'un point à un autre. Aimez-vous mieux que je tue Desbarres ?
 HÉLÈNE. — Ciel !
 ACHILLE. — Aimez-vous mieux vivre toute une vie à ses côtés, avec l'image d'un autre dans la tête et dans le cœur. (Sarcastique.) Evidemment ça se fait plus, et ça ne choquerait pas ce que vous appelez le monde.
 HÉLÈNE. — Vous êtes effrayant !!!
 ACHILLE. — Savez-vous comment les choses se seraient passées, il y a cinq mille ans ?
 HÉLÈNE (perdant la tête). — Non, je ne sais pas, j'étais trop jeune...
 ACHILLE. — Eh bien je serais venu, moi, l'homme primitif, sans vêtements...
 HÉLÈNE. — Oh ! monsieur, j'espère que pour me parler vous auriez passé au moins une peau de tigre.
 ACHILLE. — C'est possible... je n'en sais rien... Donc je serais venu près de vous, la femme primitive, j'aurais lu l'amour dans vos yeux prometteurs et je vous aurais emmenée.
 HÉLÈNE. — Mais vous n'êtes pas l'homme primitif.
 ACHILLE. — Peu importe. Que nous font en effet les civilisations, les progrès, les lois... Nous ne devons être conduits que par notre rêve qui, lui, est éternel, hors des temps, hors des lieux. Viens !

HÉLÈNE (avec accablement). — Je ne peux pas... ça m'est tout à fait impossible.

ACHILLE. — Adieu donc la petite maison blanche sous les bois, les longues promenades, les douces causeries, l'éternel duo d'amour, la vie rêvée...

HÉLÈNE. — Le rêve vécu...

ACHILLE. — Le loto...

HÉLÈNE. — Le Loti. Oui, adieu tout cela. Ah ! c'est horrible... Et mon mari qui est là, à côté... Il va venir me chercher.

ACHILLE (tragique). — Oui, le tigre est en bas qui hurle et veut sa proie.

HÉLÈNE (à mi-voix). — Nous avons l'air de jouer Hernani. (Accord.) Entendez-vous ?

ACHILLE. — Quoi donc ?

HÉLÈNE. — Le cor.

ACHILLE. — Non, c'est le dernier accord d'une valse bruyante, ou le cri lugubre de quelque tramway de nuit.

(Roulement de voiture au dehors.)

HÉLÈNE. — Ecoutez... on vient.

ACHILLE. — Non, c'est une voiture qui s'arrête à la porte... elle nous emmènera loin, loin, loin. Viens comme tu es, peu importe, je t'emporte.

HÉLÈNE. — C'est insensé !

ACHILLE. — C'est charmant ! Choisis... (Montrant la porte de droite.) Ici la vie heureuse, l'amour, l'adoration, l'idolâtrie. (Montrant la porte de gauche.) Là, la vie bourgeoise, l'enterrement de ta poésie, de ta jeunesse, de ta beauté.

HÉLÈNE (après un long silence). — Comment vous appelez-vous ?

ACHILLE. — C'est trop juste... mon nom... le voici. (Il lui tend sa carte.)

HÉLÈNE (lisant la carte avec peine). — Αχιλλεύς ???

ACHILLE. — Αχιλλεύς... oui, élève de Leconte de Lisle. Αχιλλεύς en grec, en français Achille. Comment vous appelez-vous ?

HÉLÈNE. — Hélène.

ACHILLE (rayonnant). — O joie ! l'enlèvement d'Hélène par Achille : c'est parisien, c'est grec, c'est antique, c'est moderne. Partons... ils viennent... Ton mari... Ma femme.

HÉLÈNE. — Mais qu'est-ce qu'ils vont faire, eux ?

ACHILLE. — Eux, ils en feront autant !!

(Ils sortent par la porte du fond, au même moment, leurs deux noces apparaissent, l'une à la porte de droite, l'autre à la porte de gauche et poussent un cri prolongé.)

LES DEUX NOCES (les bras au ciel). — Aaaaah !!

MAURICE DONNAY.

(Illustrations de Eugène Courboin.)

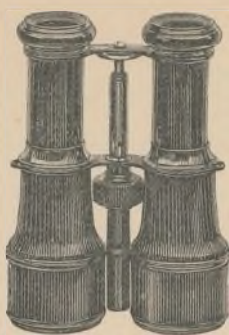




NOUVELLE LANTERNE ÉLECTRIQUE de la Maison **BEAU & BERTRAND-TAILLET**
Servant à l'éclairage des boulevards Saint-Denis et Saint-Martin.

JUMELLE FLAMMARION

La seule construite scientifiquement sous le patronage de
L'ILLUSTRE ASTRONOME



NOUVELLE JUMELLE
à mise au point instantanée
B. S. G. D. G.



SEUL DÉPOT

H. MAQUET Fils

19, avenue de l'Opéra

PARIS

BOIN-TABURET

Orfèvre

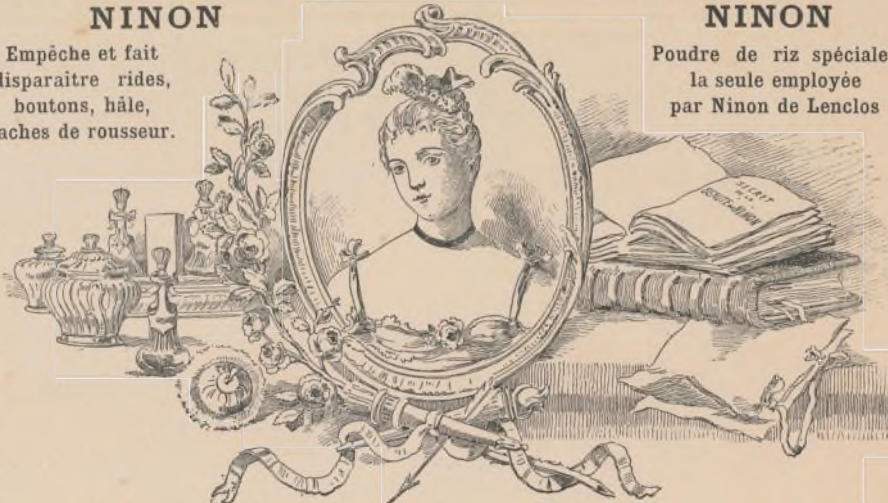


3, RUE PASQUIER

Paris

Véritable Eau de NINON

Empêche et fait
disparaître rides,
boutons, hâle,
taches de rousseur.



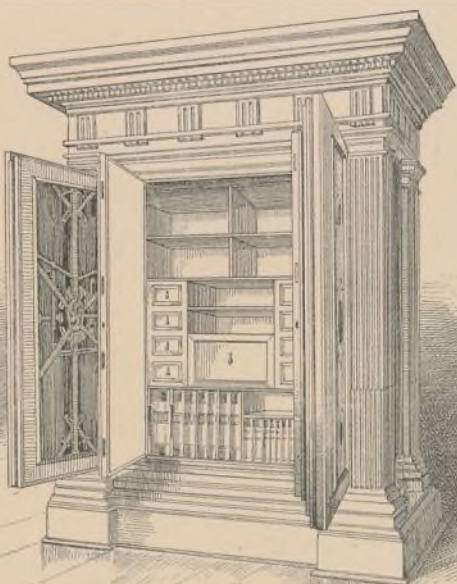
DUVET DE NINON

Poudre de riz spéciale,
la seule employée
par Ninon de Lenclos

EVITER LES CONTREFAÇONS. — PROPRIÉTÉ EXCLUSIVE DE LA
PARFUMERIE NINON, 31, RUE DU 4 SEPTEMBRE, PARIS

E. PETITJEAN

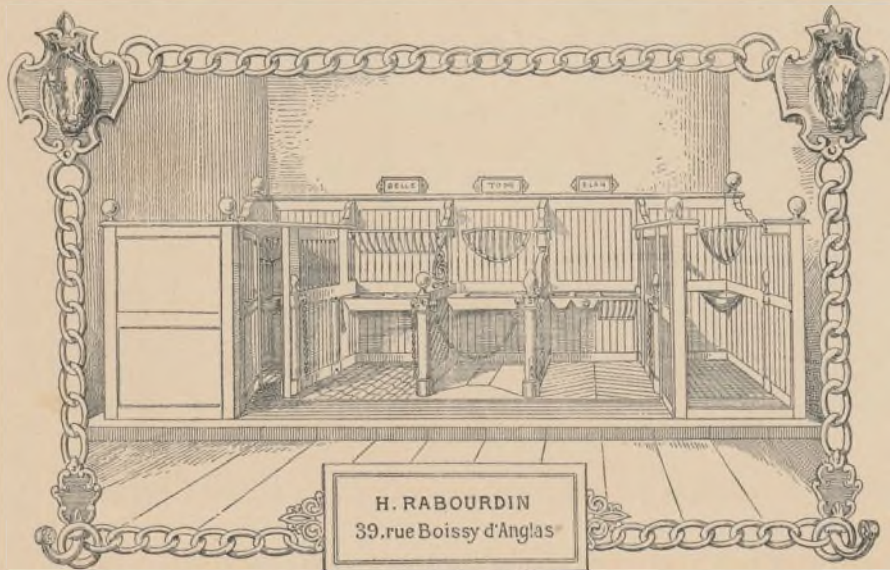
93, rue de Richelieu
PARIS



Bronzes d'Art

Gravelin

8, RUE CHARLOT.



H. RABOURDIN
39, rue Boissy d'Anglas

La plus grande Manufacture de Voitures
de Luxe, Demi Luxe et de Commerce
La Carrosserie Industrielle

ANC^{te} MAISON AD. SAMUEL

228

Faub^g St Martin

PARIS

USINE MODÈLE

78

Rue Claude Decaen

REUILLY-PARIS

Jusqu'au 15 novembre 1890,
on peut visiter, au Palais de l'Industrie, notre exposition de Voitures diverses.

TRAINS DE LUXE

Club-Train, Paris-Londres en 7 h. 45.
Méditerranée-Express.
Orient-Express. — Sud-Express.

C^{IE} INT^{LE} DES

WAGONS-LITS

"Sleeping-Cars"

"Dining-Cars"

3, PLACE DE L'OPÉRA

PARIS

Billets de chemin de fer et de Bateaux.
Enregistrement des bagages, etc., etc.

GRAND DÉPÔT

E. BOURGEOIS

21 & 23, Rue Drouot

PORCELAINES. FAÏENCES. CRISTAUX



ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

PRIVILÈGE EXCLUSIF

PARIS

BREVETÉ S.G.D.G.

K'ALLISTA

SOUS-BRAS
BREVETÉ S.G.D.G.

Mesdames exigez la marque
si vous tenez à votre santé



2 MÉDAILLES
EXPOSITION UNIVERSELLE 1889

JAMBONS COLEMAN

Exiger la marque GENUINE



LES MEILLEURS
LES PLUS FINS

Ces Jambons se vendent dans toutes les bonnes maisons de Comestibles & Charcuterie.

WYNAND FOCKINK

AMSTERDAM



SEUL DÉPÔT EN FRANCE

2, RUE AUBER

PARIS

FABRIQUE DE LIQUEURS FINES

PIHAN

CHOCOLAT
RICHE THÉS



4, F^g St-Honoré, PARIS



ÉVENTAILS PLUMES D'AUTRUCHE, depuis 25 francs
ÉVENTAILS DENTELLE, PEINTURE ARTISTIQUE : 35 francs.
ÉVENTAILS PLUMES, FORME PAPILLON : 15 francs.

PORTE-CARTES ET PORTE-MONNAIE AVEC INITIALES, EN ÉCRIN : 12 FR. 50

MAISON DE LUXE : 30, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS

LE PERDRIEL

THAPSIA

Ch. de Paris

PARIS

DANS TOUTES



ANTIPYRINE
EFFERVESCENT

FUCOGLYCINE

CARBONATE DE
LITHINE EFFERVESCENT

LE PERDRIEL



Canapé orient. 140 fr.

Fauteuil orient. 90 fr.

Chaise orient. 65 fr.

RIDEAUX & PORTIÈRES ORIENT.

Double face 12 fr. 50 la pièce.

TAPIS DE TABLE ORIENT. 10 FR.

MAISON DE LUXE : 30, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS



LOUIS

VUITTON



PARIS

1 rue Scribe

LONDON

454, Strand

FIGARO ILLUSTRÉ

Supplément au Numéro exceptionnel de Noël 1890

LA MODE

Il y a déjà bien des années — comme on vieillit! — que Dumas fils, dans un accès d'indignation qui fut partagé par toute la France, protesta dans une de ses pièces, contre « le luxe effréné des femmes » déjà flétri par le président Dupin. « Oh! sainte Mousseline! » s'écria-t-il, et, pendant... quinze jours au moins, les femmes repentantes résolurent



de ne plus porter que des petites robes bien simples, bien bon marché...

Et, au bout des quinze jours, on se commanda des robes très compliquées et très chères.

**

Aujourd'hui nous pourrions presque remplir le programme de Dumas... non pas pour la mousseline qui serait peu de saison, brrr!... mais du moins en ce qui concerne la simplicité... apparente. Voyez plus tôt les deux modèles que notre charmant dessinateur Vallet a croqués chez Aine, place Vendôme, une maison réputée par son bon goût et son élégance. Le premier représente le *Trotteur élégant*, en drap cacao, sillonné d'applications de cachemire des Indes formant entre-deux. Le second est une *Pelisse russe* en gros drap gris punch, doublure kara-kul; col, manches et bordure en astrakan.

C'est nettement tranché, simple — selon la formule du grand écrivain — et en même temps d'une richesse et d'un chic absolument parfaits.

Le troisième costume — toujours de Vallet et pris dans les mêmes magasins de la place Vendôme — commence à sortir un peu du programme de l'auteur du *Demi-Monde*. — C'est une jaquette Directoire. La basquine est rapportée; le col, le châle et les manches sont garnis de stungs.

C'est, il faut l'avouer, un costume qui ne peut pas être porté par tout le monde. Il vous a un petit air crâne et dégagé qui demande une taille fine et cambrée... irréprochable en un mot.

Pour celles qui craindraient de l'aborder, voici tout l'inverse; la *Mante bretonne* qui enveloppe complètement le corps. C'est le vêtement pratique par excellence que nous avons vu maintes fois, sans l'apprécier, sur le dos des pay-

sannes dans les Pyrénées, dans les Landes, en Bretagne, en Saintonge, en Poitou où il s'appelle la *cape* et se lègue de mère à fille, servant ainsi à plusieurs générations. Nous avons enfin compris sa valeur et son utilité. Pour les voyages, pour les sorties du matin et de la soirée, dans la journée même, lorsque le temps douteux fait craindre pour une toilette plus susceptible, la *Mante bretonne* rendra des services inappréciables. Aine, chez qui Vallet l'a copiée, la fait en lainage des Pyrénées couleur de muraille avec empiècements et ruches de velours. Du vêtement rudimentaire de la paysanne il a fait un manteau plein de grâce et qui se drape de la façon la plus gracieuse. Avec le grand chapeau, la *cape* ou *mante bretonne* forme un ensemble noble et imposant.



Sous cette mante, comme sous la pelisse russe dont j'ai donné la description tout à l'heure, on peut mettre le joli petit costume russe que les magasins de la place Vendôme ont eu l'honneur de lancer. J'ai déjà raconté dans le *Figaro* quotidien l'histoire de ce costume. La princesse de X..., une grande dame qui donne le ton à Moscou, et qui, chaque année, vient passer à Paris quelques mois d'été, était descendue à l'hôtel Vendôme, rendez-vous de tout ce que la Russie envoie chez nous de touristes. Voulant connaître les plus récentes modes de Paris, elle entra consulter M. Aine. Mais, pendant qu'elle se renseignait, lui, ne quittait pas des yeux le ravissant costume que portait la princesse. Il fit mieux, il lui demanda la permission de le détailler. Corsage des paysannes russes, légèrement froncé devant, dans l'en-

colure et refermé sur le côté gauche; la manche très bouffante, retombant sur un haut poignet; la jupe formant tunique, légèrement relevée d'un seul côté sur une seconde jupe. Le tout garni de ce galon de Caucase qui, dès son apparition, a fait fureur à Paris...

M. Aine ne s'est pas contenté de copier servilement le costume de la princesse, il l'a refait en lui donnant le cachet parisien et voilà comment l'alliance franco-russe est une fois de plus cimentée par les ravissantes créations des magasins de la place Vendôme.

J'ajouterai qu'en faisant ses commandes de galons du Caucase, M. Aine a fait venir aussi de Russie des ceintures et des bijoux russes qui ont eu, dans la haute aristocratie surtout, un immense succès.

**

J'ai eu occasion, aux premiers jours du mois dernier — lors des fêtes de la Toussaint — d'apprécier les services que rend aux Parisiens la grande maison qui a la spécialité du deuil sérieux, élégant et — je me permettrai de le qualifier ainsi — réglé suivant l'étiquette. Cette maison, je crois que je n'ai pas besoin de la nommer ici. Son nom est sur toutes les lèvres. C'est la *Grande Maison de noir*, 27 et 29, faubourg Saint-Honoré. Elle a sur toutes les maisons similaires un avantage immense: son organisation. Qu'une catastrophe imprévue vienne vous frapper, vous n'avez qu'à téléphoner et sans dérangement, on vous fera en quelques heures un costume complet, robe, manteau, chapeau — car on a également un rayon de modistes spéciales, sachant travailler le crêpe anglais, que nos modistes les plus élégantes ne réussissent pas toujours. Et non seulement on vous fournira vos costumes à vous, mesdames, mais on habillera toute votre maison, hommes

et femmes, vous évitant ainsi, dans un moment douloureux et terrible, toute espèce de préoccupation.

Enfin, comme corollaire ou plutôt comme complément de la spécialité qui fait sa gloire, le directeur de cette maison d'élite, M. Montailly, a fait imprimer une brochure dont l'auteur n'est rien moins que ma célèbre devancière, M^{me} des Abyes, rédactrice de la *Mode artistique*. Cette brochure, très intéressante même pour un indifférent, s'appelle le *Code du deuil*. On y trouve toutes les indications possibles sur les obligations qu'impose le deuil, dans toutes les situations où on peut se trouver à l'égard du défunt.

J'ajouterai que le deuil n'exclut pas l'élégance. Voici, par exemple, une toilette « fin de deuil » créée par Montailly:

Grande redingote en velours escurial; devant bande



de fourrure allant jusqu'en bas. Au corsage, châle de veloutine se terminant à la taille; longues manches doublées de veloutine, le dessus coupé à la hauteur de la main,



le dessous tombant jusqu'au bas du manteau et tous les deux garnis d'une haute frange de passementerie.

Ce costume a été créé pour la princesse de X... A sa belle-sœur, la comtesse de L..., voici ce que la *Maison de noir* a fourni :

Manteau en armure Cléopâtre, soie mate, fermé devant sous une cascade d'effilés. Manches plates recouvertes d'une deuxième manche tombant droite jusqu'au bas du manteau, garnie d'une large bande de crêpe avec, en haut, et en bas, appliques de passementerie. De côté, longues pattes également recouvertes de passementerie.

Enfin, voici une ravissante toilette de réception — le grand deuil étant expiré : Robe en Henrietta Cloth.

Dans le bas de la jupe, très riche application de crêpe brodée à jour de dessins Louis XV, allant en mourant jusqu'à la traîne. Une ruche dégradée en fleur de soie, très haute derrière, finit de garnir le bas de la jupe. Corset fermé de côté, sans couture dans le dos; devant, grandes pointes faites d'appliqués de crêpe et de broderies partant d'un collier en fleur de soie, col avec dépassant de plumes, manches en fleur de soie.

Vous me demanderez ce que c'est que l'Henrietta Cloth. Je vais vous le dire. C'est une étoffe nouvelle lancée par Montaillé et qui concilie admirablement les exigences de la tenue noire avec celles de la mode. Elle est d'une souplesse sans pareille et d'un noir aussi pur que la soie.

Je dois avouer que cette étoffe vient d'Angleterre, mais ce n'est pas la faute de Montaillé. Ne reculant devant aucun sacrifice, il a, pour ainsi dire, fait une sorte de concours pour arriver à son idéal. Les fabricants français n'ont pu le satisfaire et c'est un Anglais qui a remporté la couronne... Je le regrette pour les Français. Mais ils ont, pour s'en consoler, assez de succès à leur actif.

L'Henrietta Cloth est un tissu laine qui a l'apparence de la soie. Elle est donc tout indiquée pour les fantaisies auxquelles peut se prêter la mode pour rendre le deuil moins lugubre à celles qui sont forcées de le subir.

Un mot encore à propos des longs voiles si incommodes à porter. Montaillé a adopté un nouveau crêpe anglais, mais lui a donné un apprêt spécial qui le lui a fait appeler *Crêpe mousseline*.

Mais, pour avoir l'exclusif apanage du deuil aristocratique et mondain, la maison

Montaillé n'en est pas moins en même temps un des magasins les plus élégants de Paris. A côté des toilettes sombres, elle fait aussi les toilettes de ville, de visites, de soirées. Tenez, voici un croquis de Vallet représentant une robe de cérémonie. Étudiez-la. La traîne est en velours sublime doublé de brocart noir. Le tablier riche est en tulle pendeloqué chenille. Avec cela, le col Médicis avec envers garni de plumes. Comme coiffure, la petite capote.

Autre vêtement de la maison Montaillé : le *pourpoint Molière*, qui, ainsi que vous pouvez le voir, est taillé sur l'habit que portaient les beaux marquis si vertement flagellés par le grand auteur comique. Ridicules peut-être, les marquis, mais bien charmants leurs costumes, bien riches surtout ! Aussi est-il fort compréhensible qu'on ait envie de les faire revivre, au moins en partie, pour la toilette féminine, la seule qui, dans notre temps de prétendue sévérité, puisse arborer encore les étoffes chatoyantes et les broderies. Ne nous en plaignons point du reste, Mesdames, laissons aux hommes le vêtement sévère qui fait bien mieux ressortir nos gracieuses toilettes. Ou en serions-nous, bon Dieu, si, comme l'ont essayé ces temps derniers les fantaisistes tailleurs de Lyon, messieurs nos maris s'avisent de reprendre l'habit de velours rouge pailleté d'or et la culotte gorge de pigeon ?...

Vous vous rappelez cette aventure. Réunis en conseil, les maîtres tailleurs avaient, une fois pour toutes et définitivement cette fois, décrété la suppression de l'habit noir :

« Il est indispensable, disaient-ils, de sortir de cet engourdissement qui dure depuis si longtemps. Il faut créer, pour les hommes, comme pour les femmes, des modes nouvelles. Voici donc la tenue de soirée que nous réglémentons :

« Habit à la française de couleurs vives telles que grenat, bleu, saumon, héliotrope, et autres couleurs claires, avec revers et parements de soie et retroussis de couleurs tranchantes; gilet blanc, soie ou laine, broché ou brodé, avec transparents assortis au revers de l'habit; culotte gris clair ou perle et autres couleurs tranchantes; bas assortis à la culotte; souliers découverts, à boucles dorées ou argentées; chemise et manchette à jabots; cravate blanche ou en dentelle; chapeau à la française. »

Le décret ajoutait qu'une grande fête, dite « bal de la toilette », aurait lieu dans le courant de l'hiver, à Paris et à Lyon, dans le but de stimuler la renaissance de l'élégance.

Cette fête aura-t-elle vraiment lieu ? Verrons-nous les messieurs en habit grenat, saumon, héliotrope, gelée de groseille ?... Alors il nous faudra, nous autres, nous

mettre tout en sombre pour ressortir...

Non, vrai, ce serait trop drôle !

J'en reviens à mon *pourpoint Molière*. Le modèle créé par Montaillé, pour une des plus grandes dames du faubourg Saint-Germain, est en velours du Nord et brocartelle. Avec ce pourpoint, le boa en plumes tête d'autruche et les agréments en broderie mate.

Comme coiffure, le chapeau large qui, lui aussi, rappelant l'époque du grand siècle, est en harmonie avec le pourpoint.

Si vous préférez rester tout à fait moderne, M. Montaillé pourra vous offrir la *visite*. En voici une très habillée en beau velours sublime garni de plumes tête d'autruche (la seule bien portée); dentelle lacet soie et haute frange mate.

C'est d'un effet à la fois noble et gracieux.

Pour compléter la série des jolies créations de la maison Montaillé, Vallet a dessiné un dolman qui, à peine paru, a été demandé par toutes les raffinées de la haute élégance. Ce dolman est en drap dahlia, entièrement brodé de petits galons noirs et garni de renard noir formant boa; même garniture aux manches.

Vous le voyez, chères lectrices, vous pouvez hardiment demander à M. Montaillé les costumes de grande fashion. La haute réputation de ses magasins dans les deux aristocraties — noblesse et finance — est, du reste, une sûre garantie.

Je m'arrête. Si je sais bien compter, c'est onze toilettes que je vous ai présentées dans ce supplément; et j'espère que, dans le nombre, une au moins aura eu la chance de vous plaire. S'il n'en était pas ainsi, mes lectrices du *Figaro* illustré sont averties que, comme celles du *Figaro* quotidien, elles n'ont qu'à m'écrire. Je suis toujours à leur entière disposition pour tous les renseignements qui peuvent leur être utiles. N'est-ce pas là la tâche à laquelle je me suis consacrée, tâche bien agréable, car elle me permet de fouiller partout et de voir bien des jolies choses ? J'en ai donné la preuve dans cet article trop court pour pouvoir les décrire toutes.

Soyez tranquilles, mesdames, j'y reviens.

CLAIRE DE CHANCENAY.



FIGARO ILLUSTRÉ

Numéro exceptionnel de Noël 1890

LES ÉTRENNES

Le choix des étrennes est assurément l'une des plus grandes préoccupations de toutes les fins d'année. Le *Figaro illustré* ne pouvait se soustraire à l'obligation de donner à ses lecteurs quelques conseils utiles à ce sujet.

L'ARBRE DE NOËL

D'abord et avant tout l'arbre de Noël, le traditionnel sapin avec son éclairage, ses ornements, ses jouets suspendus aux branches d'où on les détache pour faire la distribution aux bébés ravis, qui les acceptent avec d'autant plus de joie que c'est pour eux le présent du Petit Jésus... C'est la pièce principale de la fête, le choix doit en être fait avec soin. Aussi, vous conseillerons-nous d'aller chercher directement votre arbre de Noël dans une maison qui s'est fait un renom dans cette spécialité. Allez au vieux Marais, l'ancien quartier aristocratique du Grand Siècle, et adressez-vous 5, rue du Parc-Royal, à la Maison Cornaille. C'est là que se préparent les arbres de Noël royaux et princiers de l'Europe. C'est là aussi que va revenir, ces jours-ci, tout le Faubourg Saint-Germain qui croirait commettre une hérésie en demandant ailleurs ses fournitures du Christmas. Pendant une quinzaine, les équipages armoriés feront queue à la porte de la fabrique privilégiée, et le quartier si injustement délaissé d'ordinaire se croira encore au temps de Louis XIII et de Louis XIV, alors que les mousquetaires tiraient l'épée sous les réverbères de la Place Royale.

OBJETS D'ART

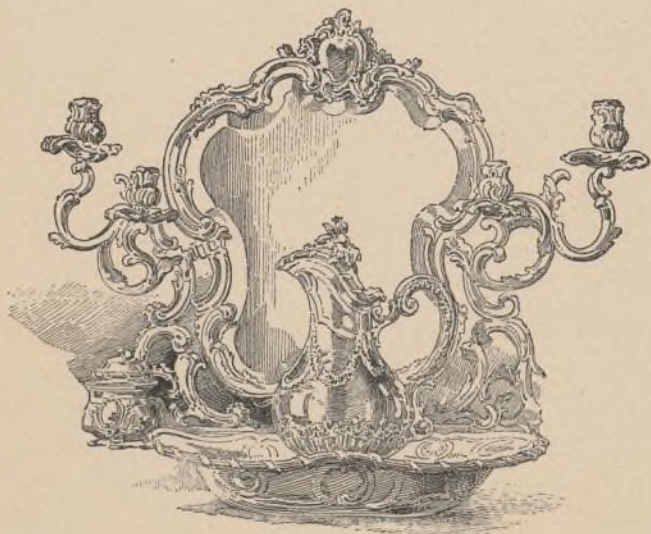
Voici maintenant quelque chose pour les grandes personnes : une jolie statuette réellement artistique et qu'on puisse sans crainte exposer à l'examen le plus difficile et le plus exigeant. Inutile de dire que, sous ce rapport, il ne faut pas se fier uniquement à ses connaissances personnelles quelque profondes qu'elles puissent être, mais s'adresser à une maison dont l'honnêteté, la probité artistiques, soient à l'abri de tout soupçon. La Maison G. Chineau, 10, boulevard Poissonnière est dans ce cas.

Vous pouvez voir ci-contre un spécimen des œuvres qu'elle édite : *La Surprise*, de M^{lle} Delaroche, si admirée au Salon. A recommander aussi les belles œuvres de Schœnewerk, celles de Strasser qui sont si vivantes... Du reste, le catalogue en héliogravure est un bijou d'élégance que M. G. Chineau envoie contre 4 francs qu'il rembourse au premier achat.



OBJETS D'ORFÈVRE

Comme cadeau bien artistique également, mais entrant dans la série des cadeaux utiles, nous avons à citer les produits de la Maison d'orfèvrerie Boin-Taburet, 3, rue Pasquier. Tous les journaux, l'an dernier, dans leurs comptes rendus de l'Exposition universelle, ont été unanimes à constater les réels progrès que cette Maison a fait faire à l'orfèvrerie Louis XV, qu'elle a absolument remis à la mode. M. Boin, habile dessinateur, a recherché et copié les plus beaux modèles de l'époque, il a rassemblé les vieux dessins, les vieilles gravures, s'est bien pénétré du style, et une fois en possession de ce style, il a créé absolument comme les anciens orfèvres français qui étaient, on le sait, non pas de simples fabricants, mais de véritables artistes renommés dans le monde entier.

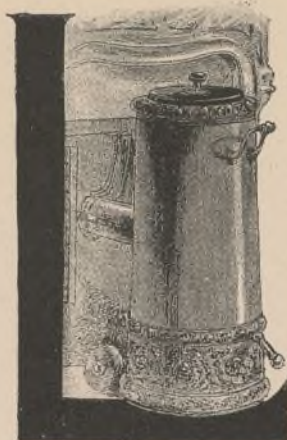


Une des plus hautes récompenses a été accordée à l'exposition de la Maison Boin-Taburet. Pour son œuvre personnelle, M. Boin a été fait Chevalier de la Légion d'honneur.

Nos dessins représentent quelques spécimens des produits qu'on peut offrir comme riche étrenne : Garniture de toilette Louis XV, inspirée des Anciens, d'après Germain et Meissonier ; Cuvette, Pot-à-eau ; Glaces et accessoires. Pour les bijoux anciens et modernes, une visite aux Magasins de la rue Pasquier complètera ces indications.



ÉTRENNES UTILES



Le *Figaro* quotidien, dans la chronique scientifique de son collaborateur Emile Gautier, a fait connaître les dangers auxquels exposent les poêles mobiles de tous systèmes, même prétendus perfectionnés, qu'on a employés jusqu'à ce jour. C'est donc rendre un véritable service à un ami, à l'occasion du jour de l'an, en lui souhaitant bonne année et longue vie, que de le débarrasser de cet instrument pernicieux pour sa santé, que lui ont imposé la routine et souvent les mauvais conseils.

Mais comment l'en débarrasser, ou plutôt le forcer à s'en débarrasser ? Le moyen est bien simple. Il faut lui offrir, à la place de son ancien poêle homicide, un autre poêle plus commode, plus joli et absolument inoffensif ; je veux dire — on m'a compris — celui dont notre chroniqueur scientifique a expliqué la supériorité.

Ce poêle, vous devez déjà en avoir entendu parler, car, à peine créé, il a eu un succès fou dans toutes les classes de la société. C'est le *poêle universel*, fabriqué d'après les prin-

cipes les plus rigides de l'hygiène et approuvé par toutes les personnes qui s'occupent de cette science délicate et utile.

On a mis longtemps, bien longtemps à l'étudier et ce n'est qu'une fois qu'on a été sûr de lui, qu'on s'est décidé à le lancer dans la circulation. Ah ! il a été examiné, scruté, expérimenté de toutes les façons et dans toutes les circonstances possibles. Les savants cherchant



le défaut de la cuirasse, l'ont fait marcher dans les conditions les plus scabreuses. Eh ! bien, là où un poêle des anciens systèmes lançait des émanations à asphyxier un troupeau de bœufs, le *poêle universel*, lui, n'occasionnait même pas une simple migraine... Que dis-je, l'odorat le plus subtil, les nerfs les plus délicats ne percevaient pas la moindre trace d'oxyde de carbone et les instruments de précision, analysant l'air chauffé par lui, trouvaient cet air aussi pur que celui du dehors.

Donc on peut le dire sans crainte, avec le *poêle universel*, le danger n'existe plus. Ajoutons que le fonctionnement est d'une régularité parfaite, la production de chaleur aussi forte que possible, le maniement excessivement facile. Vous n'avez pas besoin, comme on était souvent obligé de le faire, de soigner votre poêle vous-même. Vous pouvez le confier à n'importe qui, et votre femme de chambre, madame, s'occupera de ce soin, sans que vous ayez à vous préoccuper de savoir si elle le remplit bien. Au magasin de dépôt, 38, boulevard des Italiens, on vous renseignera une fois pour toutes. Seulement, si vous voulez être rapidement servi, allez vite faire votre commande, la vogue est telle que, malgré la grande fabrication, malgré l'adjonction d'une équipe de nuit, on ne peut suffire à contenter toutes les personnes qui accourent demander le *poêle universel*.



LE BÉBÉ-JUMEAU

Faire l'éloge du **Bébé-Jumeau** serait prendre un soin inutile. Partout où il paraît il éclipsé les autres jouets. A l'Exposition Universelle de 1889, il était presque impossible d'approcher de la vitrine où il était exposé, tant la foule des admirateurs se pressait devant cette vitrine, ne se lassant pas de regarder

ces jolies poupées si gentiment costumées et groupées dans des poses si vraies. On ne se figure pas ce qu'il a fallu d'attention, de talent et de patience pour arriver à rendre le **Bébé-Jumeau** assez irréprochable pour qu'aucune imitation ne puisse rivaliser avec lui.

Notre gravure représente quatre bébés en différents costumes. Ce n'est qu'un échantillon des variétés qu'on peut admirer en allant faire un tour RUE PASTOURELLE, devant les vitrines de la Maison JUMEAU.

On peut être fier de cette Fabrication Française qui a valu au **Bébé-Jumeau** le surnom de *Jouet National*. Pour être sûr de ne pas être trompé, il faut exiger le nom de **JUMEAU** marqué sur le bras.



LES LIVRES

COLLECTION HETZEL



Il n'y a pas que des bonbons et des jouets à offrir à messieurs et mesdemoiselles les Bébés; il y a de jolis albums, de splendides petits livres, et c'est la Librairie Hetzel qui, la première, a pensé à eux en fondant, il y a vingt-cinq ans, la *Bibliothèque de M^{lle} Lili* qui ne comprend pas loin de cent cinquante jolis Albums où Stahl a écrit ses légendes les plus naïves sous les dessins des artistes qui ont le mieux su saisir les gracieuses attitudes des enfants, et la *Petite Bibliothèque Blanche*, cette aimable collection de petits chefs-d'œuvre, la plupart signés de noms qui marquent dans la littérature contemporaine: Nodier, Dumas, Stahl, Sand, Karr, Feuillet, Musset, La Bedollière, Bentzon, de Cherville, Gennevraye, Dickens, Verne, etc.

Il nous paraît légitime de rendre un hommage mérité à la Maison qui a eu l'initiative de la littérature à l'usage de la jeunesse; car, si elle a fait largement la part des petits, elle a su faire aussi celle des adolescents et même des adultes, se renfermant toujours dans son excellente devise: « *Instruire en amusant* », et gardant la tête du mouvement très fécond qu'elle-même a provoqué.

Son catalogue est une mine d'or littéraire inépuisable. Rien n'y détonne, tout y est bon, pour ne pas dire excellent. En saurait-il être autrement, quand les écrivains qui ont apporté leur concours à Stahl-Hetzel, son fondateur, s'appellent: Victor Hugo, J. Sandeau, Legouvé, de Laprade, J. Verne, J. Macé, Ulbach, Daudet, André Laurie, Erkmann-Chatrion, Malot, Biart, Muller, Ratisbonne, Flammarion, Viollet-le-Duc, pour ne citer que les plus qualifiés.

Où trouverait-on une collaboration pareille? Chacun de ces écrivains a apporté sa pierre, sinon plusieurs, à cet édifice dont tout l'honneur revient

à l'architecte qui a su réunir de pareils matériaux et produire un ensemble si beau et si utile.

Stahl ne s'est pas borné là, il a lui-même écrit pour la jeunesse un très grand nombre d'ouvrages devenus tous célèbres: *La Morale familière*, *Histoire d'un Ane et de deux Jeunes filles*, *Les quatre peurs de notre Général*, *Les quatre Filles du docteur Marsch*, *Les Patins d'argent*, *Les Histoires de mon Parrain et Maroussia*, un pur chef-d'œuvre. Trente années consécutives de succès ont consacré le talent d'écrivain-éditeur de Stahl-Hetzel.

Chaque année le monument s'accroît. Quinze nouveaux ouvrages admirablement illustrés viennent de paraître et sont dignes de leurs aînés. Nous nous contenterons d'en donner la liste: *César Cascabel*, par Jules Verne, avec de splendides gravures en couleurs; *Une Éleve de seize ans*, par E. Legouvé, de l'Académie; *Le Secret du Mage*, par André Laurie; *Théâtre à la maison et à la pension*, par B. Vadier; *Les jeunes Aventuriers de la Floride*, par Brunet; *Le Petit Gosse* (ouvrage que l'Académie vient de couronner), par W. Busnach; *Histoire de deux Bébés*, par J. Lermont; *Yette*, par Th. Bentzon; *Les Contes de tante Judith*, par P.-J. Stahl, d'après Gatty; quatre albums: *M^{lle} Lili à Paris*, par Frœlich; *Proverbes en action*, par J. Geoffroy; *Tambour et Trompette*, par Froment; *Machin et Chose*, par Tinant. N'oublions pas les deux beaux volumes de 1890 du **Magasin d'Education et de Récréation**, qui va entrer dans sa 27^e année d'existence.

Ce recueil, hors de pair, pourrait à bon droit s'intituler la *Revue des Deux Mondes de la Jeunesse*. Ses cinquante-deux volumes parus forment une véritable encyclopédie instructive et récréative; l'Académie française en a d'ailleurs jugé ainsi, puisqu'elle lui a décerné sa plus haute récompense. L'œuvre de Jules Verne est presque entièrement sortie de ce journal de la famille. Nous pourrions en dire autant de celles que Stahl, Legouvé, Sandeau, Malot, Biare, etc., ont écrites pour la jeunesse.

Terminons par une indiscretion: Le **Magasin d'Education** commencera, avec la nouvelle année, la publication de *Mistress Branican*, un grand roman que Jules Verne vient d'écrire pour lui.



COLLECTION FIRMIN-DIDOT

La maison **FIRMIN-DIDOT** présente, cette année au public, un choix d'ouvrages des plus variés, et qui se recommandent par l'intérêt des sujets autant que par le luxe et l'abondance de l'illustration.

Voici, en première ligne, une œuvre nouvelle de M. GRUYER, de l'Institut, sur le *Salon carré du Louvre*. « Quelqu'un, disait Fromentin, nous rendrait un grand service en écrivant un voyage autour du Salon carré. » Ce voyage, M. Gruyer l'a entrepris, après de longues



hésitations, et l'on peut affirmer sans offenser sa modestie, qu'il a rendu au public le « grand service » dont parlait l'auteur des *Maîtres d'autrefois*. Porté par l'histoire de l'art, qu'il regarde avec raison comme le chapitre d'or de l'histoire des peuples, regardant surtout les œuvres et cherchant à pénétrer jusque dans leur intimité, il a accompli sa tâche sans parti pris ni système, avec une

grande hauteur de vues, et a su combiner dans un harmonieux ensemble toutes les richesses de notre tribune nationale

Il commence son voyage idéal par l'Italie, le pays qu'on doit connaître avant tout, quoi qu'on dise, pour comprendre les autres. Aussi n'est-on pas étonné de voir qu'il lui consacre la plus large place. En pouvait-il être autrement avec des noms comme ceux de Léonard, du Titien, du Véronèse et du Corrège, pour ne citer que les maîtres parmi les maîtres ? D'Italie il passe en Espagne, représentée par Velasquez et Murillo. La Flandre et la Hollande l'attirent ensuite et le retiennent, celle-là par une renaissance toute naturaliste, celle-ci par le nombre et l'originalité de ses peintres. Enfin il termine par la France, qui reprend, avec Poussin et Le Sueur, possession d'elle-même, dans ce siècle si justement qualifié de « grand ».

Dans un ouvrage de ce genre, l'illustration joue un rôle de premier ordre. Aussi les éditeurs ont-ils vu avec une véritable joie la photogravure parvenir, en ces derniers temps, entre les mains des différents artistes qui s'y consacrent, à des résultats qu'on peut qualifier

de miraculeux. Il était permis de reproduire, vu les moyens dont ils disposent, les tableaux d'après eux-mêmes, et non pas en photographiant de bonnes gravures, comme cela s'est fait jusqu'à présent. Dans cet ordre d'idées, les résultats que MM. Braun et Cie, de Paris, ont obtenus, sont faits pour surprendre et satisfaire les amateurs les plus difficiles.

Le Chic à cheval, une des grandes nouveautés de la saison, est un amusant et beau livre; M. Vallet y tient à la fois la plume et le crayon.

Nous avons ici, pour la première fois, une histoire pittoresque de l'équitation, histoire civile et militaire, rehaussée, et c'est là son originalité, d'innombrables dessins en noir et en couleur qui nous donnent, dans la suite des âges, la physionomie du cheval, avec une fidélité scrupuleuse et un accent de sympathie qui ne saurait surprendre de la part d'un dévot admirateur de la plus noble conquête de l'homme. Cheval et cavaliers sont inséparables naturellement : l'un et l'autre, depuis les Centaures de la fable jusqu'aux *sportmen* du bois de Boulogne, sont présentés sous leurs multiples aspects, presque nus comme chez les barbares, avec leur attirail compliqué comme au moyen âge, mais traduisant toujours les types de l'élégance. Ce que nous voyons là, en effet, est un véritable musée de la mode équestre. Chaque peuple ancien fournit sa note, Grecs, Asiatiques, Romains, Numides, Huns, Gaulois; la France occupe un rang d'honneur, mérité par les pratiques magistrales des Pluvinel et des La Guérinière. Notre époque, où l'équitation, grâce à d'intelligentes méthodes, a repris la place qu'elle n'aurait jamais dû perdre dans l'éducation virile, remplit deux chapitres qui abondent en détails anecdotiques. Le livre de M. Vallet, pour la sûreté des informations et la vérité spirituelle des dessins, sera, en quelque sorte, le bréviaire des hommes de cheval.

Parmi les nouveautés moins importantes, nous mentionnerons d'abord les *Examens des jeunes filles à l'Hôtel de Ville*, par Alexis Lemaistre, encore un artiste qui s'est interprété lui-même avec beaucoup d'humour, comme il l'avait déjà fait pour *l'École des Beaux-Arts*. Ce second ouvrage est conçu sur un plan très varié, mêlant l'utile à l'agréable, de façon à renseigner les familles, non moins qu'à récréer l'esprit du lecteur. C'est un tableau exact et piquant de l'instruction dans toutes ses branches, telle qu'elle est donnée de nos jours aux filles, adolescentes et petites. On y passe en revue les différentes sortes d'écoles, élémentaire, professionnelle, normale, les cours de chant, de dessin, de coupe, de gymnastique, de cuisine. Il y a même une histoire fort instructive de l'éducation féminine, qui permet de comparer les méthodes en usage et de juger celles de notre époque avec plus de faveur qu'on n'en met d'ordinaire.

Les souvenirs que M. Alfred Quesnay de Beaupaire a réunis et illustrés sous ce titre : *De Wissembourg à Ingolstadt*, appartiennent au côté le plus douloureux de la dernière guerre. Ce que nos soldats ont souffert dans les prisons de l'Allemagne, les traitements qu'ils y ont subis, et quelle longue suite de misères; tout cela est raconté simplement par l'un d'eux, et porte au plus haut point le cachet de la sombre réalité. Si la lecture en est navrante, elle est faite pour inspirer de patriotiques réflexions.

M. Georges Le Faure, auteur des *Aventures de Sidi-Froussard*, nous conduit au Tonkin, si violemment attaqué et si mal connu. A travers les incidents d'une fable amusante, il explore cette vaste colonie, en retrace les mœurs et en indique les richesses. De nombreuses gravures et huit cartes accompagnent son livre.

Avec trois nouveaux résumés, qui traitent de la France, de l'Allemagne, de l'Espagne et de l'Angleterre, MM. de Wyzewa et Perreau complètent leur belle série de l'histoire des peintres, d'un prix si modique, et qu'enrichissent les reproductions de tableaux par centaines.

Enfin, un roman, *Peveril du Pic*, traduction nouvelle, l'avant-dernière des œuvres de W. Scott, illustré par l'élégant crayon d'Adrien Moreau, couronné dignement la liste de la maison Didot.

Librairie Marpon et Flammarion, E. FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine. Paris.

SUCCURSALES : Galeries de l'Odéon; rue Rotrou, 4;

rue de Vaugirard, 20; boulevard des Italiens, 12; rue Auber, 14; rue Marengo, 2; boulevard Saint-Martin, 3; et à Versailles, 9, rue Satory.

ÉMILE DESBEAUX

Lauréat de l'Institut

PHYSIQUE POPULAIRE

TÉLÉPHONE — TÉLÉPHOTE — PHONOGRAPHE — ÉNERGIE LUMINEUSE — ÉNERGIE ÉLECTRIQUE, ETC.

OUVRAGE MAGNIFIQUEMENT ILLUSTRÉ DE 800 GRAVURES, 4 AQUARELLES TIRÉES EN COULEURS

Un volume grand in-8° jésus. — PRIX : Broché. . . 10 fr. — Relié toile, tranches dorées. . . 14 fr. — Relié demi-chagrin. . . 15 fr. — Relié amateur. . . 16 fr.

LOUIS JACOLLIOT

LES RAVAGEURS DE LA MER

Illustrations de CLÉRIE

UN VOLUME GRAND IN-8° JÉSUS

PRIX : Broché, 9 fr. — Relié toile, plaque, 13 fr. — Relié demi-chagrin, tranches dorées, 15 fr.

LE VICTOR HUGO DE LA JEUNESSE

Petit Paul — Pauvres Gens — Le Beau Pécopin — L'Épopée du Lion

Illustrations de A. BRUN, AD. MARIE, LANGON, FÉRAT, ROCHEGROSSE, etc.

UN VOLUME GRAND IN-8° JÉSUS

PRIX : Broché, 10 fr. — Relié toile, 14 fr. — Relié demi-chagrin, 15 fr.

EDGARD MONTEIL

JEAN LE CONQUÉRANT

Édition de luxe illustrée de 200 compositions par MONTÉGUT

UN BEAU VOLUME GRAND IN-8° JÉSUS

PRIX : Broché, 10 fr. — Relié toile, plaque, 14 fr. — Relié demi-chagrin, 16 fr.

Œuvres de LOUIS BOUSSENARD

Aventures extraordinaires d'un Homme Bleu (Illustrat. de CLÉRIE).

Le Secret de Monsieur Synthèse (Illustrations de CLÉRIE).

Les Chasseurs de Caoutchouc (Illustrations de J. FÉRAT).

Aventures d'un Gamin de Paris au Pays des Lions (Illustrations de CASTELLI).

Aventures d'un Héritier à travers le Monde (Illustrat. de J. FÉRAT).

Tour du Monde d'un Gamin de Paris (Illustrations de J. FÉRAT).

Aventures d'un Gamin en Océanie (Illustrations de J. FÉRAT).

Robinsons de la Guyane (Illustrations de J. FÉRAT).

PRIX DE CHACUN DE CES OUVRAGES GRAND IN-4° JÉSUS :

Broché, 9 fr. — Relié toile, plaque, 13 fr. — Demi-chagrin, 15 fr.



M. le duc d'Aumale. M. des Cloizeaux. M. Gounod. M. Janssen.

FIG. 22 — LE PHONOGRAPHE A LA SÉANCE DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS (27 AVRIL 1889).

Bibliothèque CAMILLE FLAMMARION

Astronomie Populaire (100^e mille), ouvrage couronné par l'Académie française.

Les Étoiles et les Curiosités du Ciel, supplément de l'Astronomie Populaire (40^e mille).

Les Terres du Ciel, voyage astronomique sur les autres mondes.

Le Monde avant la Création de l'Homme, Origines du Monde, Origines de la Vie, Origines de l'Humanité.

La Création de l'Homme (H. du CLEUZIOT).

Les Premières Civilisations, par G. LE BON.

PRIX DE CHACUN DE CES VOLUMES GRAND IN-8° JÉSUS

ORNÉS DE NOMBREUSES GRAVURES ET DE CHROMOLITHOGRAPHIES

Broché, 12 fr. — Relié toile, 16 fr. — Relié demi-chagrin, 18 fr.

Édition du Figaro — CAMILLE FLAMMARION

URANIE

Illustrations de BIÉLER, GAMBAR, MYRBACH, etc.

UN VOLUME IN-8°

PRIX : Broché, 10 fr. — En belle reliure spéciale d'amateur, 15 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE

ALPHONSE DAUDET . . . LA BELLE NIVERNAISE.

BERTHE FLAMMARION . . . TROIS ENFANTS COURAGEUX.

BERTALL . . . LES PLAGES DE FRANCE.

HECTOR MALOT . . . LA PETITE SEUR.

M^{lle} ROBERT HALT . . . LA PETITE LAZARE.

— . . . HISTOIRE D'UN PETIT HOMME.

VOLUMES ILLUSTRÉS IN-8°

PRIX : Broché, 10 fr. — Relié toile, 14 fr. — Demi-chagrin, 16 fr.

HENRY HAVARD

L'ART DANS LA MAISON

UN BEAU VOLUME GRAND IN-8° JÉSUS, MAGNIFIQUEMENT ILLUSTRÉ

PRIX : 25 fr. — En belle reliure d'amateur, 32 fr.

LA FAÏENCE ARTISTIQUE

DU

GRAND DÉPOT



VERRES ARTISTIQUES DE GALLÉ
Nouvelles créations 1890 (V. Collection du GRAND DÉPOT).



VASES ARTISTIQUES SIGNÉS DAMOUSE
Voir au GRAND DÉPOT la belle collection de Flambeés de Chaplet



MODÈLE DE SERVICE DE TABLE MARSEILLE
Grand Prix à l'Exposition de 1889 (Extrait du Catalogue du GRAND DÉPOT).

La réputation de la Maison **Émile BOURGEOIS** est bien connue des Lecteurs du *Figaro*, jamais réputation n'a été mieux justifiée et c'est surtout comme Spécialité de Services de Table que cette Maison s'est fait connaître universellement.

Les Services de Table en porcelaine française décorée et en faïence anglaise véritable terre de fer, les Services de cristaux taillés et gravés sont traités de mains de maître par cette Maison qui en expose dans ses magasins plus de huit cents modèles qu'elle peut livrer de suite, et qui n'a pas craint de sacrifier plus de cent mille francs pour éditer un magnifique album colorié où sont reproduites, avec un art infini, toutes ses nouvelles créations.

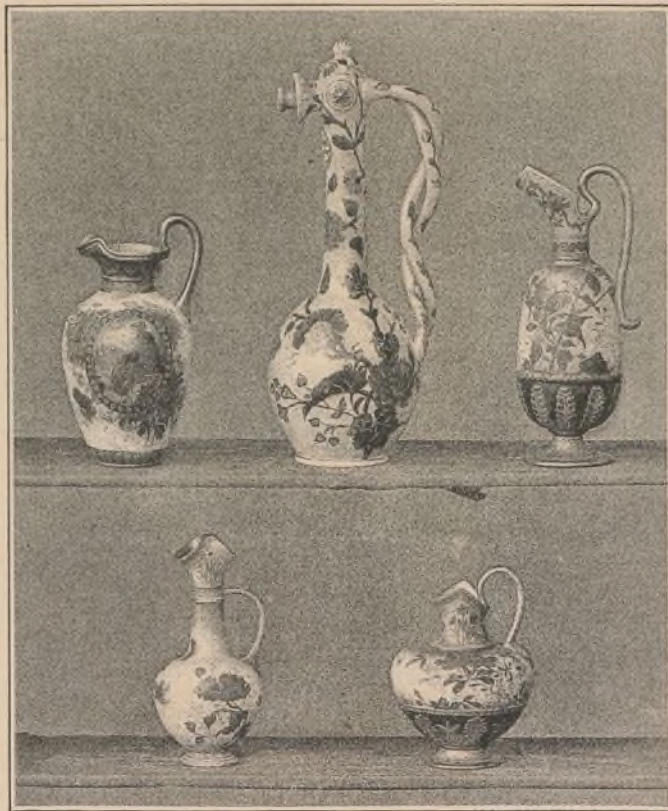
Grâce à cet ouvrage, qui est une merveille de dessins et de chromo-lithographies, l'on peut, en quelque lieu éloigné que l'on se trouve, voir défiler devant ses yeux plus de huit cents modèles de Services de Table et Dessert, en connaître le prix, établir soi-même sa commande et se la faire expédier au moyen d'une simple lettre; ajoutons que cet album, qui est destiné à être offert aux acheteurs seulement, est envoyé *franco* en province et à l'étranger, contre un mandat de dix francs qui sont déduits de la première commande dépassant cent francs.

Mais le GRAND DÉPOT n'est pas seulement la plus grande Spécialité de Services de Table du monde entier: c'est aussi le quartier général de la Céramique et de la Cristallerie artistiques; c'est dans cette Maison que les peintres céramistes et verriers, que les artistes qui signent Gallé, Damouse, Chaplet, Scieffert, Demonceaux, Léonce, Mussill, Wivien, Rhudart, Jean, etc., etc., exposent leurs œuvres; c'est là aussi que les plus grandes manufactures de France et d'Angleterre envoient leurs produits. C'est un titre envié dans la Céramique et la Cristallerie que d'être fournisseur du GRAND DÉPOT de la rue Drouot, aussi est-on toujours assuré de trouver dans cette Maison les plus nouvelles créations.

C'est à ce titre que nous reproduisons ici quelques spécimens extraits du nouveau catalogue d'objets de fantaisie que le GRAND DÉPOT vient de faire éditer à l'occasion des étrennes: plus de deux cents modèles de Bonbonnières, de Vases, de Cache-Pots, de Jardinières, de Pendules, de Verres-d'Eau, de Cabarets et Caves à Liqueurs, de Services à Thé et à Café, de Tête-à-Tête, etc., sont reproduits avec leurs formes, leurs décors, leurs dimensions et leurs prix; c'est un régal pour les yeux, c'est la plus grande facilité donnée aux acheteurs à une époque de l'année où l'on est embarrassé pour fixer son choix et établir son budget.

Ce catalogue qui est destiné, comme l'album de Services de Table, à être offert aux acheteurs, est envoyé *franco* en province et à l'étranger contre un mandat de deux francs qui sont remboursés sur la première commande dépassant vingt francs.

Adresser les demandes au Directeur du GRAND DÉPOT, 21, rue Drouot, PARIS.



BUIRES ET AMPHORES DE DOULTON
Grand Prix de l'Exposition. (V. Collection du GRAND DÉPOT).



FAIENCES ARTISTIQUES DE GALLÉ
Collection du GRAND DÉPOT. (V. Catalogue d'Étrennes 1891).



FAIENCES ÉMAUX GRAND FEU
Collection du GRAND DÉPOT. (V. Catalogue d'Étrennes 1891).



La Petite

PAR ÉDOUARD CADOL

EN son vivant, Maxime Lefranc faisait des tableaux et les vendait couci-couci. Maintenant qu'il n'en faisait plus, par la bonne raison qu'il était mort, on se les disputait à coups de billets de banque. Et si l'enchère en attribuait un à quelque musée étranger, les journaux, après s'être répandus en lamentations, disaient volontiers des choses désagréables au gouvernement.

Assurément, son fils Michel n'en avait pas un sou de plus en poche ; mais, très fidèle à la mémoire de son père, plus les œuvres de celui-ci montaient à la cote des commissaires-priseurs, plus il était satisfait, et, non sans cause, fier, ce jeune homme.

Un garçon très sage ; surtout reconnaissant à « papa » de lui devoir le « morceau de pain » qu'il lui avait laissé : quatre mille livres de rente, plus une façon de bicoque à Etretat, la table et le logement. Au besoin, Michel s'en fût contenté ; mais, bien portant, instruit, intelligent, il y ajoutait le traitement d'une fonction dans la diplomatie.

C'est pourquoi, rentrant à Paris après une absence de trois ans à Yoko-Hama, il apprit, de son notaire, que le second étage de la bicoque d'Etretat avait été fort endommagé par les flammes d'un incendie, et plus encore, par l'eau et la pioche des pompiers. Or, la faute en était au jardinier-gardien d'une luxueuse villa, dont les communs s'appuyaient au modeste immeuble du jeune diplomate.

Ne pouvant prendre ses instructions, son avoué s'en donna de fabriquer de la grosse, à laquelle l'avoué des propriétaires de la villa répondit amplement, comme on peut croire.

« Puisque vous me demandez conseil, mon cher Michel, dit le notaire en concluant, je crois qu'une démarche courtoise près de vos adversaires pacifierait les choses et procurerait de l'économie.

— Qu'à cela ne tienne, répondit le conciliant jeune homme. Qui sont et où sont ces personnes ?

— Madame Waldher et sa fille, rue Prony.

— Numéro ?

— Je ne l'ai pas présent à la mémoire. Mais leur hôtel est connu. Elles reçoivent beaucoup et c'est, m'a-t-on dit, une maison où l'on n'engendre pas la mélancolie.

— Bon !... Une... dame, cette madame ?

— Parfaitement. Et depuis longtemps, bien qu'elle ne compte guère plus de trente-quatre ans.

— Bon ! répéta Michel qui prenait des notes. Pourtant, ne vaut-il pas mieux voir son mari ?

— Pas moyen.

— Ah diable !... Il voyage ?

— Au contraire, il est mort.

— Ah ! ah ! fit le jeune homme avec une légère réticence, une « jeune veuve !... »

— Ne craignez rien, Michel, reprit plaisamment le notaire. Votre manteau ne risque pas d'être retenu par elle.

— La place est occupée ?

— En aucune façon. Si hurluberlue soit-elle, — et même, entre nous, un peu drôle ! — cette veuve jolie, très fraîche, aimable, toute jeunette encore au moment de son veuvage, a eu la particulière probité de ne jamais mettre, à quelque titre que ce soit, un étranger — aucun homme !... — entre elle et sa fille ; grande et belle demoiselle, celle-ci, dix-sept à dix-huit ans, et... très riche, mon cher ami, « la Petite !... »

— Auriez-vous mission de « l'établir » ? répliqua Michel en riant.

— Pas du tout. Au surplus, la mère n'en paraît pas pressée, car ce sont les candidats qui manquent le moins. Tant à Paris qu'aux bains de mer et villes d'eau, partout enfin où il y a un casino ; ces dames n'auraient à peu près que l'embarras du choix.

— Et puis dix-sept ans !...

— La mère en avait quinze, à peine révolus, quand elle épousa M. Waldher. Mais très femme, très faite ; elle est née à l'île Bourbon.

« Ce Waldher, poursuivit le notaire, qui aimait assez bavarder, était associé d'agent de change. A quelques pas de son domicile, se trouvait un bureau de tabacs, tenu par la veuve de ne je sais quel fonctionnaire. C'est là qu'il s'approvisionnait de cigares qu'on lui choisissait avec soin.

« Un beau jour, il aperçut au comptoir une petite personne d'un type étrange et charmant, que la buraliste appelait sa nièce. Le

boursier, bien que quadragénaire pour le moins, s'en éprit si bellement, qu'en dépit de la différence d'âge, de fortune et de condition, il la demanda en mariage.

« C'était risquer gros, sans doute, mais il y a des grâces d'état. Ce « veinard », un peu las, épuisé, atteint du mal qui devait l'emporter à quelques années de là, tombait sur une excellente nature qui, après lui avoir donné une enfant, se transforma en infirmière à son profit; le veillant, le choyant, le dodinant comme une mère affectionnée et surtout intelligente. Il est mort en la bénissant, et, depuis, pas un domestique renvoyé n'a insinué un soupçon sur les relations ou les amitiés de sa veuve.

« Voilà ce qu'on m'en a dit, mon cher ami, conclut le notaire, et si je vous le répète, c'est que, voisin de ces dames à Etretat, il est peut-être utile que vous soyez édifié. De ma part, ça ne va pas plus loin. — Merci ! » répliqua Michel en prenant congé.

Le jour même, il se présentait à l'hôtel de madame Waldher. Elle n'y était pas. Il laissa sa carte, après y avoir mis, au crayon, qu'il « aurait l'honneur » de revenir le surlendemain. En effet, il revint. Elle n'y était pas.

« C'est embêtant ! » pensa-t-il tout vulgairement, en traversant le parc Monceau.

Fallait-il donc recommencer à se darder réciproquement de papiers timbrés ? Car renouveler sa visite ne lui agréait point. Il se fût fait l'effet d'un fournisseur qui insiste pour l'acquittement de sa « petite note ». En sorte qu'il ne savait à quoi s'arrêter, quand, en rentrant chez lui, le soir, on lui remit un billet qu'un valet de pied, infiniment correct, avait apporté de la part de la jeune veuve. Il lut :

Cher monsieur,

« Déjà ! pensa-t-il. Elle est donc aussi sans cérémonie ? »

La suite en témoignait :

Je suis désolée, figurez-vous. J'ai oublié. Vous m'excuserez, pas vrai ? Prouvez-le-moi en venant dîner samedi. C'est le meilleur moyen de nous rencontrer, et je suis vraiment impatiente de savoir à quoi je dois votre aimable visite.

« Comment ! se dit le jeune homme, avec quelque surprise,

elle ne sait pas ce que je lui veux et elle m'invite à dîner... Mon notaire a raison, elle est « un peu drôle !... »

Cependant, le samedi venu, il arriva, comme sept heures sonnaient, à l'hôtel de la créole. Eh bien ! elle n'y était pas non plus.

« Mais ça ne fait rien ! fit gaiement une jeune fille, en venant au-devant de lui. Maman dîne à l'ambassade de... et, jusqu'à son retour, je vous ferai les honneurs de la maison, si vous le voulez bien. Entrez, monsieur. »

Cette jeune fille — celle qu'on appelait : « la Petite » — était d'une grande beauté, malgré le soin qu'elle paraissait prendre de l'altérer, s'imaginant peut-être qu'elle y ajoutait. Et quoi ? Des riens : un léger trait noir au coin de l'œil, un peu de pommade rouge sur les lèvres, avec une petite couche de poudre de riz sur le visage et les épaules. N'importe : jolie tout de même. Et gracieuse, en dépit des échancrures exagérées du corsage, de la prolongation bête de la traîne des jupes et des gants à multiples boutons qui lui grimpaient jusqu'aux aisselles.

Avec ses boucles de cheveux qui lui mangeaient les sourcils, elle faisait penser aux chiens savants du cirque. Et cela heurtait d'autant, que les yeux n'étaient point d'une sottise. L'intelligence y brillait. On devinait une pensée derrière ce front que la tignasse antinaturelle ne parvenait pas à cacher tout à fait. Qui sait ! peut-être y avait-il un cœur dans cette poitrine palpitante et montrée, vraiment d'un peu trop, moins, à vrai dire, par ostentation que par indifférence inconsciente.

L'inconscience était, en vérité, sa caractéristique. Très chaste-ment inconvenante, allant de l'un à l'autre, le regard levé, plaisantant hardiment, on eût dit qu'elle comprit les dessous de ce qu'on disait, et elle répondait par un trait à visée spirituelle, sans s'effaroucher de l'équivoque qui, après tout, lui échappait. Mais tout cela sans affectation, naturellement, comme si l'argot « boulevardier » eût été sa langue maternelle.

« Un joli petit voyou ! » se dit Michel.

Pour passer à la salle à manger, elle lui prit le bras, le plaça à sa droite, et d'ailleurs ne s'occupa plus de lui.

Singuliers convives aussi ; pas mal d'étrangers, nécessairement de distinction. Un prince, un vrai prince, héritier présomptif que le malheur des temps tenait forcément loin de son peuple, qui avait remercié son auguste père. Brave garçon qui, pour éviter sans doute de se laisser miner par le chagrin, faisait « la fête » tant qu'il pouvait, en compagnie de camarades qu'on eût pris pour des maquignons. En majorité, des gens de tout état, sans qu'on sache bien si, réellement, ils en ont un. Des joyeux pour la plupart, et jeunes, qui parient aux courses, pontent au baccara des cercles, procurent des « ordres » aux agents de change et, à la rigueur, s'emploient à faire escompter un billet de complaisance, presque tous à la veille de conclure une grosse affaire qui leur vaudra « de la galette », comme ils disent, soit une commission respectable. Quand ? Demain, on vous dit, et si en attendant vous avez deux louis à leur prêter, vous leur ferez plutôt plaisir.

Au surplus, gentlemen au premier chef, ne manquant pas une « première », sachant la généalogie du favori des courses, connus comme le loup blanc à Trouville, Luchon, Nice et Monaco où, par négligence, — ils sont si occupés ! — ils restent devoir quelques petites sommes à différents hôteliers. Mais « sélects » au superlatif, habillés à la perfection, un chapeau neuf tous les mois et ne se peignant pas eux-mêmes. Et puis, si l'on vous dit qu'ils couchent sous les ponts, n'en soyez pas autrement surpris, car du diable si personne leur connaît un véritable domicile.

Absent de Paris depuis trois ans, Michel se sentait plus dépaysé là que dans les stations asiatiques, où ses fonctions l'avaient fait planter sa tente. Et quand il jetait un regard sur cette belle fille, si enfant encore par plus d'un aspect, et que nombre de ces cadets-là appelaient Blanche, comme s'ils avaient gardé quelque chose ensemble, il se prenait d'une sorte de pitié indéfinie, qui l'eût bien surprise, elle ! Est-ce que les autres jeunes filles ne se tiennent pas, à peu près, toutes ainsi ? Quelques-unes peut-être, oui ; d'infimes bourgeoises, des opprimées, des « éteintes » qui font tapisserie aux sauteries des casinos où leur famille semble s'être fourvoyée. Voilà ce qu'elle croyait fermement.

Vite évanouie du reste, cette incitation pitoyable, chez le jeune attaché d'ambassade. Ça ne le regardait pas. Que madame Waldher rentrât, qu'on s'entendit en quelques mots, et les relations futures se réduiraient, sans doute, à un coup de chapeau à la rencontre.

« Maman est de retour, lui dit Blanche en le ramenant dans l'un des salons. On m'en prévient. Vous allez la voir. »

Puis, quittant le bras de Michel, elle s'approcha d'une table de jeu où le prince organisait un écarté.

« Cinq louis tombent, » dit-elle.

Il arrivait beaucoup de monde, car le dîner était suivi d'une soirée musicale. Le « Tout-Paris » serait là.



Un des survenants, un jeune homme, s'étonna d'être reçu par « la Petite ».

« Votre mère n'est pas là ? demanda-t-il.

— Si fait. Attendez un peu. Elle sort du bain et la manicure en a fini; on la coiffe.

— Nous n'y sommes pas alors ?

— Mais si, mais si ! Il faut bien qu'elle descende; le concert va commencer. Vous avez quelque chose à lui dire, mon bon Jehan ?

— Oui.

— Quoi ? »

Et comme il hésitait :

« Dites-le donc, nigaud ! ajouta Blanche. C'est bien la même chose, allez !

— Pourtant, si ça vous concerne ?

— Raison de plus ! »

Lui voyant la mine embarrassée, elle simula de l'effroi :

« Seigneur ! est-ce que vous aussi, Jehan, vous allez me demander en mariage ?

— Vous me le défendez, Blanche ?

— Vlan ! ça y est ! s'écria comiquement la jeune fille. »

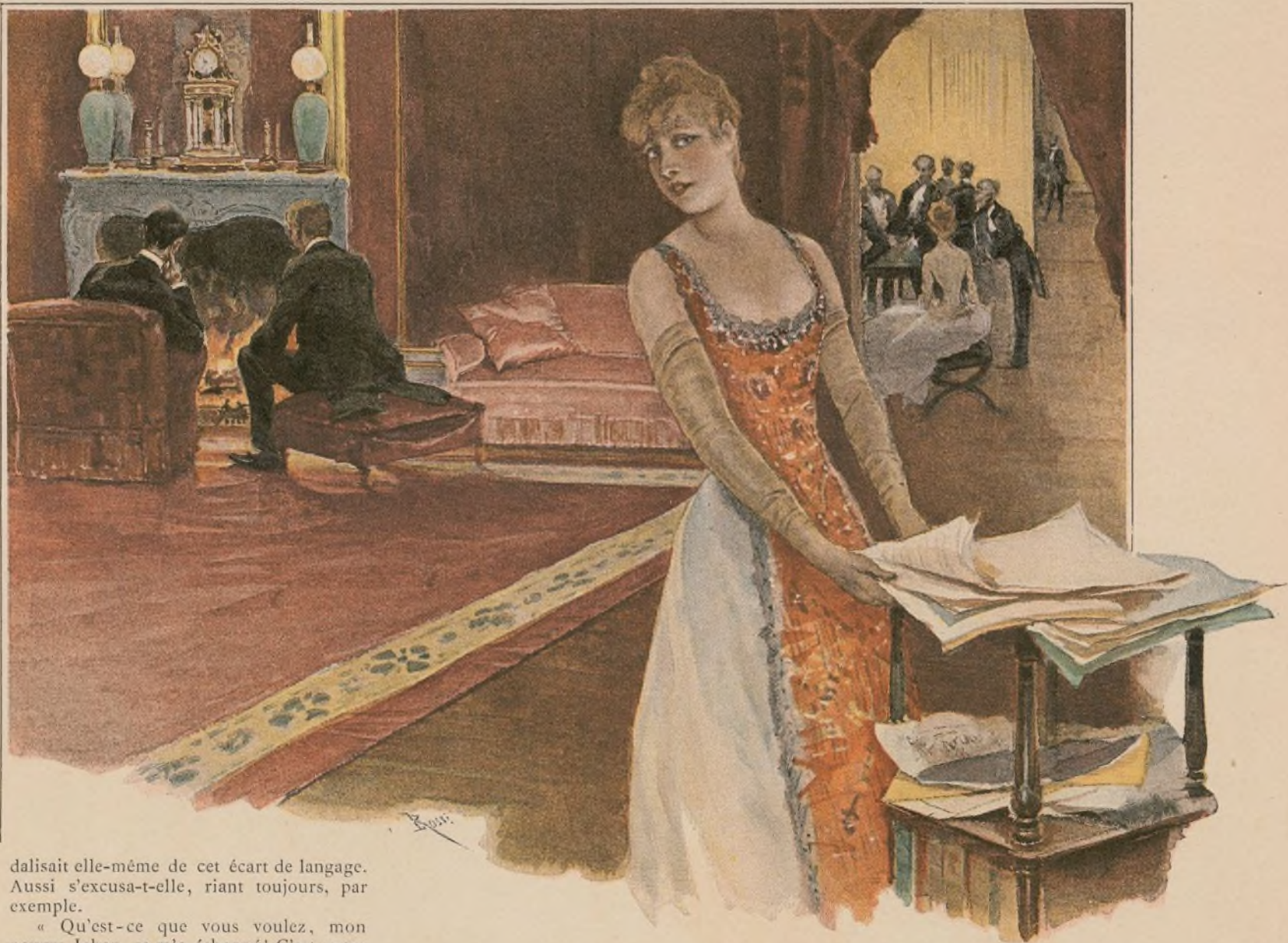
Puis, d'un ton de gamine mal élevée :

« Ah bien ! fit-elle, vous ne vous embêtez pas vous, mon garçon !... Allons, bon ! il se fâche ! On peut bien rire, voyons ! Mais c'est donc une épidémie en ce moment ? Car, je vous en préviens, mon cher, vous arrivez bon quatrième. Du reste, ça vaut mieux, vous pourrez toujours faire un whist en attendant que je me prononce. »

Il y avait de quoi décourager. Pourtant Jehan — puisque Jehan il y a — passant outre, insista. « Elle n'entendait pas coiffer sainte Catherine ou prononcer des vœux, n'est-ce pas ?... »

— J't'écoute !... » répliqua-t-elle trop vite, s'oubliant de nouveau à recourir au vocabulaire « boulevardier ».

Du moins, sa confusion malicieuse montrait qu'elle se scan-



dalisait elle-même de cet écart de langage. Aussi s'excusa-t-elle, riant toujours, par exemple.

« Qu'est-ce que vous voulez, mon pauvre Jehan, ça m'a échappé ! C'est votre faute aussi; vous me prenez vraiment de court. Et puis vous, comme les autres, vous vous maniez si drôlement pour dire ces choses-là, que, vrai... c'est crevant ! Mais si, mais si, mon cher ami ! vous êtes tous crevants ! Enfin, ça ne fait rien. Vous avez le numéro quatre, voilà tout. Que sait-on jamais, d'ailleurs ! Et si vous persistez à en parler à maman, allez-y, Jehan, ce n'est pas moi qui m'y oppose.

— Bien ! répondit le jeune homme. Mais vous, ma chère, promettez-moi d'y penser un peu, hein ?

— Tout le temps ! Même que, si vous me voyez rêveuse, dites-vous ça : « Elle y pense !... »

Un murmure joyeux, tournant à l'ovation, interrompit ce « duo d'amour ». C'est qu'enfin, baignée, coiffée, parée, la maîtresse du logis paraissait chez elle.

Une reine ! Blonde, de bonne taille, dans tout l'éclat d'un commencement de maturité, avec des fraîcheurs qui faisaient contraste élégant, elle resplendissait comme un soleil. A tous un bonjour gentil, permettant à chacun de se croire l'objet d'une distinction particulière. Et sincère en cela, la belle madame, les aimant tous, sans les connaître qu'à peu près.

Apercevant Michel, elle se demanda peut-être — est-ce cer-

tain ? — qui ce pouvait bien être. Mais elle ne s'y arrêta pas.

« Bonjour, mon cher, dit-elle en lui tendant la main. D'où sortez-vous ? Il y a si longtemps que je ne vous ai pas vu !... »

Etonné d'abord, le jeune homme sourit d'une telle façon qu'elle pressentit la méprise. Et riant par avance :

« Hein ? fit-elle, « une gaffe ?... » Il n'y a pas longtemps que je vous ai vu ?

— Au contraire, Madame, bien plus longtemps que vous ne supposez !

— Quand ça ?

— Jamais. »

Ce fut un éclat de gaieté générale.

« Permettez-moi de vous le présenter, ma chère amie, dit Jehan, qui, à sa grande surprise, venait de le reconnaître : Mon cousin Michel Lefranc. »

Le cousin de Jehan ? Le fils du grand artiste Maxime Lefranc ? Un ami, un vieil ami alors !

« Vous savez ! je vous accapare, » dit madame Waldher.

Et l'entraînant dans un salon reculé, elle l'accapara en effet, lui contant toutes sortes de choses, le questionnant aussi : « Comment vit-on au Japon ? Est-ce amusant ? » Au fait, qu'il lui donnât

donc des nouvelles de trois Japonais qu'elle avait parfaitement connus. Le diable est qu'elle avait oublié leurs noms. Ça ne fait rien, il les avait remarqués pour sûr! Des gens charmants. Il y en avait un qui était grêlé. Mais j'espère qu'on allait le voir, le bon Michel. Son couvert était mis. Il n'avait qu'à se présenter à huit heures moins dix. S'il ne venait pas, elle se fâcherait, irait le chercher ainsi!...

Et Michel se répétait que son notaire avait dit vrai. Franchement, elle était « un peu drôle!... »

Un accord de piano la rappela à ses obligations de maîtresse de maison. Le concert commençait, et le jeune homme, se doutant que, selon le goût du jour, on allait porter le diable en terre, s'apprêtait à « filer à l'anglaise » quand son cousin vint le rejoindre. Après si longue absence, il fallait un peu dire ce qu'on avait fait, où l'on en était. Michel s'exécuta.

« Et toi, Jehan? demanda-t-il. »

— Moi, mon cher ami, je songe à me marier. C'est même à ce propos que tu me rencontres ici. »

Voyant son cousin faire une légère grimace :

« Qu'as-tu? fit-il. »

— Rien, mon ami. Tu es majeur, et les deux années que j'ai de plus que toi ne m'autorisent pas à te donner un avis, que tu n'entends sans doute pas me demander.

— Si fait! répliqua Jehan. En fait de parenté, je n'ai plus que toi, et je réclame ton expérience, au contraire.

— C'est une autre affaire! reprit le jeune diplomate. Mais d'abord, de qui est-il question?

— De Blanche Waldher.

— Ah!... « la Petite!... »

Ils s'étaient assis en face de la cheminée, tournant le dos au surplus du salon. C'est pourquoi ils ne s'aperçurent pas de la survenue de la jeune fille, occupée à chercher une partition parmi celles qui encombraient un casier à musique, relégué dans un coin.

Entendant prononcer son nom, celle-ci tourna la tête, et, en gaminant qu'elle était, fut tentée de les avertir :

« Si vous vous disposez à « casser du sucre » à mes dépens, patientez une minute; je m'en vais. »

Par je ne sais quelle curiosité, un peu anxieuse, elle retint cette phrase qu'elle avait au bord des lèvres.

« Tu la trouves jolie? continua Jehan. »

— Très jolie, certes!

— Et « d'un chic!... » hein?

— A lui offrir un bock! » répondit Michel.

La raillerie cingla Blanche, comme eût fait un coup de cravache. Sa vue se brouilla un moment, sous une douloureuse crispation des nerfs. Mais, se domptant aussitôt, elle resta immobile, écoutant ardemment.

« Allons! poursuivit le jeune attaché d'ambassade, d'un ton de bonhomie méprisante, on ne prend pas femme... pour de bon, dans un pareil milieu! »

Et comme son cousin protestait de nouveau :

« Ah ça! fit-il, es-tu myope? Mets des lunettes, mon ami! Qu'est-ce en somme que cette maison, où l'on pénètre comme au moulin? Un lieu banal qui tient du tripot et de la Redoute des villes d'eau. Ça fleure l'équivoque! Qu'est-ce, après tout, que ces habitués plus ou moins parasites? Des déclassés sur le compte de qui, pour la plupart, il y a du louche, sinon quelque tare, dont les différentes polices des Deux-Mondes ont peut-être eu à s'occuper. Depuis le nom jusqu'aux habits dont ils se parent, sans compter les décorations, les titres et la monnaie qui leur bat la cuisse, bien peu, à quelques naïfs près, portent rien qui leur appartienne. Effrontés ou sournois, selon l'occasion, tout cela barbote en eau trouble, courtisant jusqu'à la dame de pique, trichant en amour comme au jeu; n'ayant pour patrimoine que l'argent d'autrui et pour moralité que le salutaire effroi des gendarmes. Jehan, mon cousin, on ne se marie pas là-dedans!

— Tu exagères, Michel; tu exagères! » répliqua Jehan en s'animant.

Et, du même ton, il s'appliqua à le lui démontrer. Sans doute, il faisait des concessions sur la compagnie de ces dames trop accueillantes, bien trop liantes, il l'accordait. Mais, madame Waldher, une évaporée sans plus. Et, quant à « la Petite!... »

« Ah! s'écria Michel avec une sorte de violence, assez inexplicable pour lui-même, ne me parle pas de cette prétendue demoiselle, qui met je ne sais quelle vanité saugrenue à singer les allures et les libertés d'un garçon de mauvaise éducation. Comme si elle rougissait, comme si elle avait honte de sa jeunesse et de sa fraîcheur, elle se plâtre le visage, se « maquille » les yeux, les sourcils et les lèvres. Sans respect d'elle, de sa qualité de « jeune fille », elle péroré en argot, « blague », prostituant ses poignées de main à des hommes qu'elle a vus deux fois, et qu'elle appelle « mon cher ». Ça me fait l'effet d'une profanation criante. C'est hideux, écœurant, comme la rencontre d'une femme ivre. Oh! non; non! ne me parle pas de ce petit monstre ridicule et sot. Un brave garçon, à moins d'être aveugle ou fou, ne peut songer un moment à en faire sa femme!... »

Par un phénomène singulier, plus Michel s'emportait, plus son

emportement l'étonnait. Pourtant, malgré l'effort de volonté, il ne parvenait pas à se maîtriser.

Et quand Jehan, interdit, lui avoua qu'il avait eu dessein de le charger de la demande officielle, il éclata.

« Ah! non, par exemple! Ne compte pas sur moi. C'est comme si tu me demandais de te prêter une arme pour te suicider. Vois ailleurs, mon ami. Mais, quoi que tu décides à l'égard de... « la Petite », fit-il du bout des lèvres, sois-en sûr, tu n'en feras jamais « ma cousine!... »

Il s'était levé, et, prenant le bras de son cousin :

« Laissons cela, dit-il. Viens écouter la musique, c'est encore moins agaçant! »

Ils gagnèrent la salle du concert sans s'être retournés.

Blanche, clouée sur place, atterrée, sentant chaque mot de cette diatribe lui frapper le cerveau comme un coup de massue, abruti de douleur, tenant son bourreau sous un regard de colère haineuse, voulait crier, ne pouvait, aussi empêchée d'articuler un son que de faire un pas.

C'est seulement quand il eut disparu qu'elle se ressaisit. L'acuité atroce de la blessure, qui intéressait tout son être moral, qui mettait son amour-propre en lambeaux et meurtrissait toutes sortes de pudeurs, qu'elle se découvrait à cet instant, amena un mouvement de rage folle :

« Ah! je me vengerai! » s'écria-t-elle en brandissant son petit poing crispé dans le vide.

Et elle l'insulta à son tour, cet... individu; le traita de manant, de lâche... Oh! oui, si lâche!

Puis sa gorge se serra. Elle se sentit chanceler. Un poids écrasant de chagrin lui tomba brusquement sur le cœur, et, se laissant aller sur un fauteuil, elle pleura comme un bébé gâté qu'on a contristé par hasard.

Si Jehan se proposait d'épouser mademoiselle Waldher, ce n'est pas qu'elle lui inspirât un amour obstiné; c'est bien plutôt que ce jeune homme était ce qu'on appelle, en ce milieu, un « débrouillard ». L'idée ne venait même pas de lui. Un ami la lui avait suggérée; son bon et excellent ami Adrien Flaxelle, plus encore « débrouillard » que lui-même.





A ETRETAT, LA SAISON BATAIT SON PLEIN...

Longtemps on l'avait connu, celui-ci, traînant des chaussures avariées et chassant la pièce de cent sous — de quarante au besoin — sous la colonnade de la Bourse, d'où suit qu'on s'en garant comme de la peste. En sorte qu'à la fin, las de quémander de quoi mal diner, cet homme, il avait « fait un coup » qui, au lieu de le conduire à Mazas, lui procura bientôt les moyens de monter une maison de banque. Il roulait équipage à présent, et ceux qui le fuyaient jadis se disaient ses meilleurs amis, car il brassait toutes sortes d'affaires au profit desquelles ils briguaient d'avoir part.

Or il y avait, en province, un notaire qui, comme d'autres — plusieurs ! — s'était avisé de s'enrichir en trafiquant des valeurs publiques avec les dépôts de ses clients. Et comme il opérait par l'entremise de Flaxelle, il se trouva nécessairement qu'un matin il n'eut plus que l'embarras du choix entre se brûler la cervelle ou s'entendre condamner aux travaux forcés. Par bonheur, il avait une fille gentille, bien élevée, qui faisait parfaitement les confitures et jouait sur le piano les *Cloches* de Lefébure-Wély, quand son père avait du monde à diner. Le sort cruel fit que Flaxelle la vit, l'entendit et goûta de ses confitures. Aussi proposa-t-il à l'imprudent tabellion de le tirer de passe, à condition de devenir son gendre. Et Marianne — ainsi s'appelait l'infortunée ! — se sacrifiant, mit sa petite main proprette dans la patte du sauveur qui la conduisit au pied des autels où, pleurant à chaudes larmes, elle lui jura fidélité, si dur et invraisemblable que cela pût paraître.

Cependant, elle était sincère. Durant plus d'un an, elle surmonta les heurts, la grossièreté, le cynisme de ce plat-pied. Mais



celui-ci, s'acharnant à lui amener son ami Jehan Duchainoy..., qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ! La mignonne avait tant de chagrin !...

Rien ne dure, hélas ! Flaxelle était méticuleux sur ce qui le concernait, si bien que, prenant Jehan à part, il lui dit :

« Je t'aime beaucoup. Seulement, on dit partout que tu me trompes avec Marianne. Ça me taquine ; mets-toi à ma place ! Aussi faut-il te marier, mon ami.

— Me marier ! répondit le jeune homme. C'est vite dit ; je n'ai plus le sou !...

— Raison de plus ! Écoute : tu as hérité de trois cent mille francs ; tu les as « bouffés », naturellement. Mais ce n'est pas écrit sur ton chapeau. Eh bien ! je te les fais jusqu'au lendemain de la noce.

— Bon ; mais qui épouser ?

— « La Petite ».

— Blanche Waldher ?

— Son père lui a laissé un fort sac que, dès lors, tu auras charge d'administrer. Tu en places une bonne partie dans ma maison. En deux ans je te constitue une fortune personnelle et, devenu mon associé, les méchants propos tombent. Réfléchis. C'est ça ou je t'ai assez vu : adieu, Jehan !

Quand Marianne apprit la « combinaison » de son mari, elle eut gros cœur.

« Décidément, soupira-t-elle, cet homme est mon mauvais génie !... »

Mais Jehan lui insinuant que ça ne changerait guère à leurs relations, elle ne démêla plus bien qui, des deux, était le plus canaille. Et, les méprisant également l'un et l'autre, ce lui fut une consolation. Moins chagrine que vexée désormais. Et puisque aussi bien la pauvre s'acclimatait aux mœurs de l'entourage que le ciel inclément lui infligeait, elle ne regarda pas à user de légères perfidies pour empêcher la conclusion du mariage de son ami Jehan. Sans succès, à vrai dire. « La Petite » surtout faisait la sourde oreille, butée à mort sur une volonté : « Je serai sa cousine !... »

Sa mère n'y accédait pas volontiers, et, pour la première fois, entre elles, un nuage avait passé à ce sujet. Blanche sentait du mauvais vouloir dans les atermoiements. Le prince même, sollicité d'intervenir, avait été, à peu près, envoyé paître. Et, c'est drôle ! quand Jehan faisait sa cour, Michel venait toujours sur le tapis.

« L'avez-vous vu, Jehan ? Sait-il que nous nous marions ? Où est-il ? »

Une fois, le fiancé répondit :

« J'ai appris qu'il s'est installé dans la maisonnette de son père, à Étretat. »

Le soir même, « la Petite » déclara qu'elle s'ennuyait à Paris ; qu'elle ne se sentait pas très bien, que l'air de la mer lui devenait nécessaire.

« Allons à Étretat, répondit aussitôt madame Waldher. »

Ce déplacement ravivait en elle des espérances, à mesure plus chancelantes, de vaincre l'entêtement de sa fille. Jehan, attaché d'ores et déjà à la banque Flaxelle, ne s'ancrerait plus tant dans la maison. Ce serait gagner du temps à tout le moins, distraire Blanche de sa turlutaine par un autre courant d'idées, d'habitudes, de fréquentations.

« Qui sait ! » se répétait la belle veuve, qu'une sorte de mélancolie étreignait peu à peu.

Pourquoi ? La perspective d'une séparation l'influait-elle à ce point ? Il y avait de ça ; mais il y avait bien autre chose ! Une grosse chose qu'au prince seul encore elle avait osé confesser :

« Mon pauvre Davidowitch, je crois que j'ai ruiné « la Petite !... »

— Ah ! mon Dieu !

— Pas de tout, bien sûr ; mais...

— De combien ?

— Je ne sais pas, mon bon Davidowitch !

Comment eût-elle su, l'hurluberlue ! Tutrice à peine majeure d'une enfant qu'elle adorait, qu'elle voulait brillante, heureuse, elle avait mis sa maison sur un pied où le coulage prenait des proportions de torrent. Les voyages, les réceptions, la toilette, les fantaisies en coûtaient de l'argent ! Bah ! « la Petite » n'avait-elle pas deux millions ! A cinq pour cent, voyons combien ça fait ? Jamais elle n'avait pu s'en rendre compte au juste. Ça lui semblait beaucoup ; voilà ! Alors quoi ? Refuser quelque chose à Blanche ? se restreindre, la priver ? Vous plaisantez !

Le pis est que, pressentant quelque trou, elle avait entrepris de le boucher. Bien facile ! Elle s'en ouvrit à Flaxelle — un ami, Flaxelle !

« Dites donc, Flaxelle, quand vous saurez une bonne affaire, dites-m'en un mot, hein ? »

— Comment donc ! Mais tout de suite : c'est mon état !

Eh bien, voyez ! ça n'avait pas marché comme on aurait cru.

« Attendez, ma bonne amie, dit le prince, je vais voir à cela. Ce n'est peut-être pas si sérieux que vous supposez. »

Son homme d'affaires y regarda. Biffre ! il manquait une bonne moitié de la fortune de l'enfant. Chut ! Quitte à emprunter, le prince arrangerait les choses, à petit bruit.

C'est qu'on était de vrais amis, elle et le prince. Elle lui en avait donné des gages : apprenant qu'il était gravement malade au loin, elle était partie toute seule, et sur l'heure, comme elle était, laissant à Blanche le soin de lui envoyer vêtements et lingerie de rechange. Deux cents lieues sans débrider, d'Étretat à Menton. Et une fois arrivée dans la chambre où geignait Son Altesse, se constituant garde-malade pour de bon, à l'exclusion de tous autres. Trois nuits debout, pour commencer. Quant aux suivantes, un matelas par terre, quitte à enfiler ses bas, à boucler

son corset devant lui. Qu'est-ce que ça fait ! il est si vilain ; si « vanné ! » Et allez donc ! les potions à la minute, tous les soirs, tous, sans éprouver de répugnance, le bichonnant, l'amusant, une fois le danger imminent conjuré. Puis, guéri, lui sur pied :

« Adieu, « la Petite » me réclame.

— Que faire pour vous remercier, Thérèse ?

— Embrassez-moi, nous voilà quittes.

— Si vous vouliez, pourtant !...

— Devenir princesse ? Non, Davidowitch. Je vous l'ai dit vingt fois ; je suis entièrement à ma fille. »

Ça compte, ces choses-là ! Aussi Davidowitch se mit-il en

quête d'un emprunt. Mais, voilà le hic ! Si disposés que fussent ses partisans, ils mettaient une condition :

« Monseigneur, il faudrait monter à cheval. »

Vous comprenez du reste : conspiration, coup d'État, la guerre civile. Drôle de présomptif ! Il y répugnait absolument. D'ailleurs quoi, au bout du compte ? Se faire prisonnier de majorités fluctuantes, subir des ministres qu'on déteste ou qu'on méprise ? Et puis... quitter Paris ?

« Trop cher Davidowitch ! répondit bravement la bonne Thérèse, quand le prince la mit au courant. Laissez, mon ami, je vais m'arranger. »



Et, de nouveau, elle confessa son embarras ; mais cette fois, à Flaxelle — un ami, Flaxelle !

« Dites donc, Flaxelle... »

— Eh ! chère madame ! répondit rondement le banquier, de quoi diable vous tourmentez-vous ! Tout remettre en ordre est simple comme bonjour. Jehan commencera par vous donner quittance intégrale de vos comptes de tutelle ; puis, avec ce qui reste de la dot, je me charge de la rétablir tout entière, en un tour demain... »

Voyez-vous si Flaxelle était un véritable ami !... Aussi la belle humeur rayonne-t-elle de nouveau sur les jolis traits de Thérèse. N'y pensons plus, tout est arrangé !

À Étretat, la saison battait son plein. Les *nurses*, au bonnet chamarré de coques multicolores, nouées à la nuque par deux vastes rubans qui leur chatouillaient le tendon d'Achille, se racontaient les ridicules et les écarts de leurs patrons. Assises à l'ombre, les institutrices anglaises, cheveux épars dans le dos, plongées dans la lecture de quelque *book* national, ne surveillaient pas du tout les marmots qui, attifés comme des poupées à l'étalage, se rôtissaient en plein soleil, tandis que, sous l'ombre, les mamans *flirtaient* en conscience, en attendant le concert ou la sauterie du casino, où déjà des messieurs du meilleur monde tournaient souvent le roi à l'écarté ; — manifestation de leur foi politique, assurément.

La première fois que, sur la plage, Blanche aperçut Michel, elle devint livide. Puis ses joues s'empourprèrent sous une réaction de colère contenue. Elle était assise avec sa mère et d'autres, non point Jehan. Jehan, commençant son métier, ne venait guère que par « le train des maris » et ce, avec Flaxelle, dont la femme était là. Michel approchait de ces dames. Se bornerait-il à les saluer en passant ? Non. En souriant il avança, serra la main que

lui tendait Thérèse et prit possession de la chaise qu'elle lui indiquait.

Des mois s'étaient écoulés depuis la venue du jeune homme à la rue Prony. L'impression que « la Petite » lui avait faite s'était si bien dissipée, qu'il ne prit pas garde aux modifications survenues dans son aspect et sa tenue. Pas ça de poudre de riz, figurez-vous ; les yeux, les lèvres, laissés tels que le Bon Dieu avait eu la bonté de les lui faire, et les cheveux, collés aux tempes, dégageaient son front large et pur de lignes. Très simple, la robe, plus rien de voyant, de tapageur en sa mise. Elle ne se ressemblait plus ; presque une autre personne. On l'avait remarqué, commenté autour d'elle. Lui semblait ne pas s'en apercevoir. Elle en fut déçue, car elle s'était promis, tout à coup, de profiter du premier mot à ce sujet pour le confondre, quasi publiquement, en faisant semblant de lui attribuer ce retour à la modestie, puisqu'elle avait eu « l'avantage » d'entendre tout ce qu'il avait dit à son cousin du « petit monstre ridicule et sot » que celui-ci projetait d'épouser.

Ce fut bien pis, quand on parla ouvertement du prochain mariage. Le jeune homme ne manifesta aucune surprise, disant en avoir appris la nouvelle.

« De votre cousin, Monsieur ? »

— Non, Mademoiselle. Je ne l'ai pas rencontré depuis la soirée de Madame votre mère. A vrai dire, je me suis absenté de Paris deux grands mois, et je n'ai fait qu'y toucher barre avant de revenir ici. »

Les nerfs tendus, Blanche espéra faire naître l'occasion qui, par deux fois, lui échappait, en recourant à un gros mensonge : « Il se propose, m'a-t-il dit, de vous prier d'être son garçon d'honneur... »

— Si je suis en France à ce moment, Mademoiselle, je le servirai en cela, bien volontiers.

— Si vous êtes en France!... répéta « la Petite » en le regardant dans les yeux.

— Il est, en effet, question de me renvoyer au Japon.

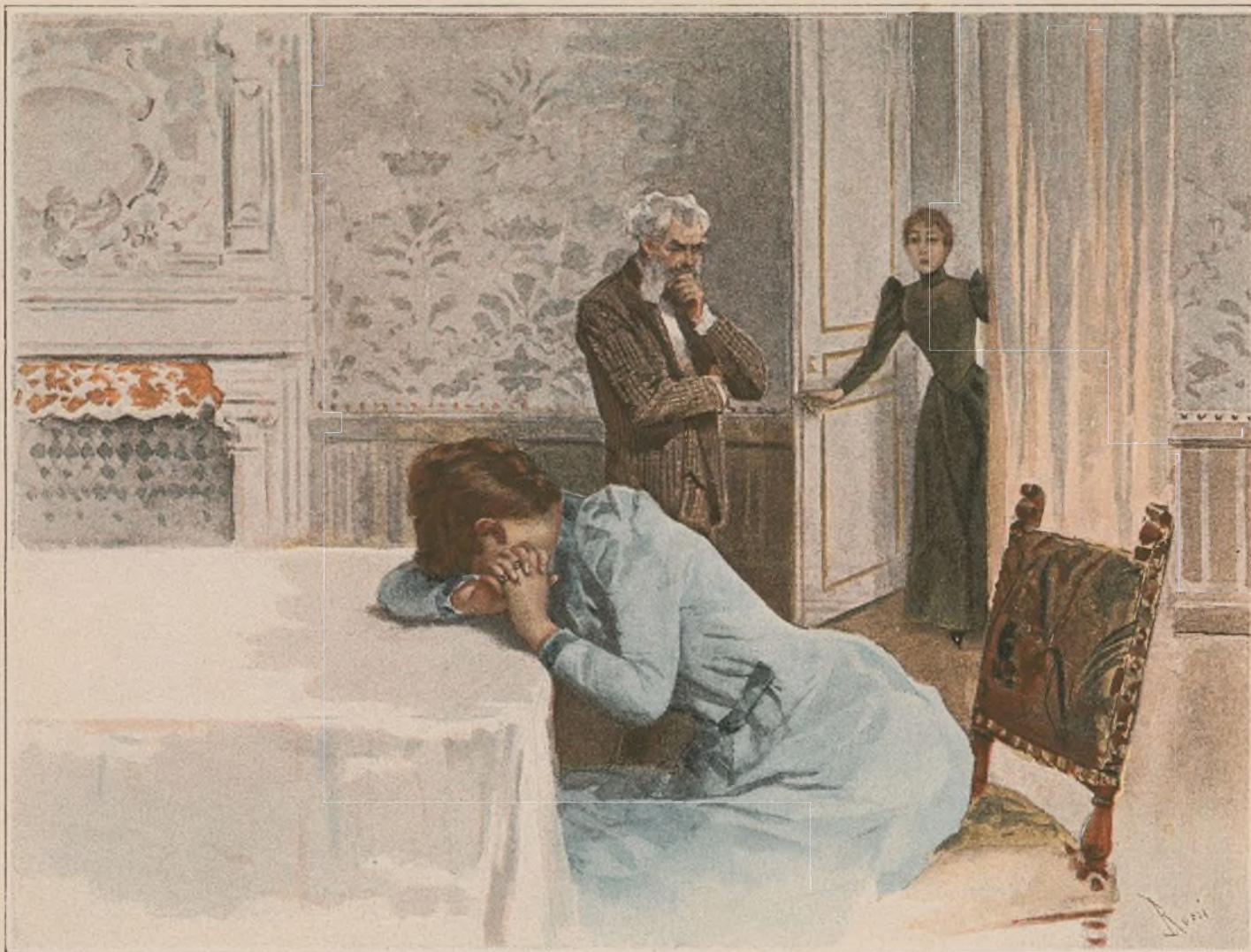
— Donc, sous cette réserve, vous acceptez?

— Sans doute, Mademoiselle. Pourquoi pas?... »

Eh bien! la voila venue, l'occasion de lui jeter à la tête la contradiction de ses paroles d'aujourd'hui avec sa sortie de l'autre soir. Blanche l'avait cherchée; elle la tenait enfin!... Pourtant, elle n'en profita pas. L'accabler, là, devant tous, l'intimida subite-

ment. Si violente que fût sa rancune, elle admettait, par force, qu'il n'était pas de ceux qu'on puisse « exécuter ». Et puis, qu'eût-il pu répondre? Et elle voulait impérieusement qu'il répondit.

Eh bien! on dansait le soir au Casino; il promettait d'y venir. Elle l'obligerait à la faire valser, et, à ce moment, oui, à ce moment, il faudrait qu'il s'expliquât; qu'il dit pourquoi il la tenait pour un « petit monstre ridicule et sot »; pourquoi, « à moins d'être aveugle ou fou, un brave garçon ne pouvait en faire sa femme ».



« J'ai dit ça?... C'est vrai, je l'ai dit! fit le jeune homme très ému, atterré, quand enfin, le soir, après un tour de valse, elle se fut isolée avec lui, dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Ça, et... et... et... »

Tout! Elle lui répéta tout, presque textuellement, tant chaque phrase s'était douloureusement gravée dans sa mémoire. Mais, à mesure, l'accent de ses paroles, d'abord vibrant et fébrile, se modifiait, s'attendrissait, prenait des nuances plaintives. Et quand elle eut tout rapporté, c'est d'une voix altérée qu'elle ajouta :

« Que de chagrin vous m'avez fait, Monsieur! Il dure encore. L'oublierai-je jamais?... Allez! c'est mal à vous. Pour la première fois de ma vie, la haine m'a mordu le cœur. Qu'aviez-vous à nous reprocher? Notre entourage vous indisposait; soit! Mais par équité; par... charité, ne deviez-vous pas songer que ma mère, veuve à vingt ans, élevée en pays lointain, restait sans relations, sans guide, sans expérience, en face d'un monde dont elle n'avait pas notion, et qui l'éblouissait : quel refuge? Sans doute, faute de savoir, elle a accueilli des gens de toutes sortes; mais personne ne peut dire qu'elle ait donné de mauvais exemples, et, je vous l'assure, Monsieur, je suis une honnête fille. »

Elle avait levé sur Michel ses grands yeux clairs, qu'une larme commençait de noyer. Et lui, la gorge contractée, honteux, murmura comme en un sanglot :

« Pardon, Mademoiselle!... »

Le beau et bon sourire dont elle le paya!

« Alors, fit-elle, heureuse; vous voulez bien que je sois votre cousine?... »

Quand il l'eut ramenée à sa mère, il quitta vivement les salons. L'air lui manquait. Il avait besoin de respirer, de réfléchir, de se retrouver; car, aussi bien, son cerveau bouillait : marcher à travers le vent le tentait. Et puis, parvenu sur une terrasse qui dominait les jardins, il se sentit las et s'assit, appuyé des coudes à la balustrade, regardant la mer sans la voir; cherchant plutôt en lui. En vain, la secousse avait été trop troublante.

Presque personne dans les jardins. De petits groupes assis qui

chuchotaient, d'amour, peut-être; d'autres se promenaient en causant. L'un de ceux-ci — trois hommes, une femme — s'arrêta à peu près au-dessous de la place qu'occupait le jeune diplomate. Sans écouter, il entendait la conversation. Mais un mot lui fit tendre l'oreille : « La Petite ». C'est la femme qui le prononçait. Il se pencha, la reconnut à la lueur du gaz : Marianne Flaxelle. On parlait librement du mariage de Blanche et de Jehan. Pourquoi traînait-il? Qu'attendait-on pour le célébrer? Ils ne savaient. Mais déjà le mois dernier, le banquier, à qui son ami posait la question, lui avait répondu avec un peu de brusquerie :

« Tu en parles bien à ton aise! Comme s'il était commode de retirer trois cent mille francs, fût-ce pour quinze jours, d'un fonds de roulement, quand les liquidations sont si difficiles! Patientie un peu, que diable! Ah! les amoureux! »

D'ailleurs, il avait dû passer six semaines en Allemagne, en vue « d'un coup » qu'il montait en communauté d'intérêts avec des « débrouillards » de là-bas. Et il y fallait des fonds disponibles.

« Ma foi! dit un des compagnons de Marianne, il ne fait pas un mauvais rêve, ce « chançard » de Jehan. Il devait être assez près de ses pièces.

— Erreur! fit un autre, il apporte cent mille écus au contrat.

— Duchainay? Après « la fête » qu'il a menée? C'est des bêtises!

— Je le tiens d'un des clercs du notaire.

— Pourquoi riez-vous, chère Madame? Ce n'est pas vrai, hein?

— L'exacte vérité! répondit madame Flaxelle. Je suis en mesure de le certifier, puisque c'est mon mari qui lui prête la somme! »

Elle ne fut plus seule à rire. Ces messieurs trouvaient ça très amusant.

Quant à Michel, interdit sur le coup, un flot d'indignation le secoua aussitôt. Peu que ce fût son parent qui commit cette vilénie; c'est à Blanche qu'il pensa. Pauvre enfant! La laisserait-il duper, exploiter, tomber en telles mains? Non, par exemple!

Pourtant, à quel titre intervenir? Que penserait-elle, à présent, de son apparition à la consécration du mariage convenu? Et si, de nouveau, elle provoquait une explication, irait-il, pourrait-il dénoncer son cousin?...

Ah! tant pis! Avec celui-ci demain, il n'avait pas de ménagements à garder. Et puisque Jehan ne viendrait à Étretat que le samedi suivant — quatre jours à attendre — Michel rentra chez lui, garnit en hâte un sac de voyage et, gagnant la gare, sauta dans le train de Paris.

Les jours s'ajoutèrent aux jours. Le samedi venu, Jehan ne parut pas. C'est à peine si le lendemain « la Petite » le remarqua.

« Il aurait bien pu écrire ou télégraphier, dit madame Walther.

— Bah! fit Blanche; qu'est-ce que ça fait!... »

Mais au lieu du fiancé, ce fut le prince Davidowitch qui arriva le samedi d'après. Quoi qu'il fit pour paraître dégagé, son visage gardait l'empreinte d'une préoccupation sérieuse.

« Vous!... lui dit à la fin la veuve, vous avez quelque chose. Ah! ne niez pas, je vous connais si bien! »

Il avoua.

« Si vous voulez bien, ma bonne Thérèse, nous en causerons tous deux, après le déjeuner.

— Ah, ah! fit gaiement « la Petite », il paraît que ça ne regarde pas les petites filles. »

Davidowitch se tut, crainte de trahir son émotion. Il avait le cœur crevé.

D'elle-même, Blanche pressa le déjeuner, sentant que sa mère avait hâte de rester seule avec le vieil ami. Les y voilà. La jeune fille s'était retirée dès le dessert, légèrement inquiète, sans savoir pourquoi. Puis, là, dans un petit salon voisin, elle fut incommodée de son inaction. Tout à coup elle eut un violent serrement de cœur. Il lui semblait avoir entendu un sanglot. Eh! oui; sa mère pleurait. Elle s'élança.

« Blanche! pardon, cria Thérèse; pardon, mon enfant, j'ai dilapidé ta fortune; je t'ai ruinée, Blanche, pardon!... »

Et quittant son siège, la veuve, son beau visage trempé de larmes, fit mine de s'agenouiller. C'était la première fois que sa fille la voyait pleurer. Elle en fut comme folle. Et la contraignant à se rasseoir, elle se glissa sur ses genoux, la prenant à pleins bras, la couvrant de baisers, disant :

« Tais-toi! Tant pis! Tant mieux! Tu as bien fait. Je te respecte et je t'adore. Maman, maman, ne pleure pas! »

Qu'était-il survenu? Mon Dieu! rien que de simple et de logique. Flaxelle se faisant fort de combler la brèche pratiquée à la dot de Blanche, sa mère lui en avait confié le surplus. Par malheur, le mari de Marianne ne s'entendait pas avec ses confrères allemands. Or, comme d'autre part ses opérations répondaient

le plus mal du monde à son attente, il vit clairement qu'à liquider, c'est-à-dire : payer ses différences et restituer les dépôts de divers, c'était se retrouver Jean comme devant, retomber dans la misère, et se faire « blaguer » par-dessus le marché! Ah bien, non! Après tant de combinaisons, de projets, de tracassas, de soucis, il s'accorda d'avoir bien gagné quelque aisance. C'est pourquoi, se bourrant les poches, il avait filé comme un lapin : — « Au plaisir; débrouillez-vous, les « débrouillards », je m'en lave les mains; » ce qui, en vérité, n'était pas de trop.

Voilà ce qu'en d'autres termes exposa le Prince à la jeune fille, qui ne s'en émut pas.

« D'ailleurs, ajouta-t-il, tout n'est peut-être pas perdu. Et puis... il y a six longtemps, ma chère enfant, que je veux être ton beau-père! ajouta Davidowitch en l'embrassant. Reste un point : ton mariage!... »

Blanche eut un sourire singulier. Et se refaisant gamine :

« Pitt!... » fit-elle, avec un petit haussement d'épaules.

Pour un peu, elle leur eût confessé la raison secrète de son obstination à s'unir à Jehan. Elle n'osa. Il aurait fallu dire qu'elle avait souffert; les affliger par là, non!

Quelque temps après, on lut dans les journaux que décidément M. Michel Lefranc retournait au Japon. Le lendemain le jeune homme se présenta. Il venait prendre congé sans doute, et bien que Blanche fût seule à la villa — mise en vente déjà — elle le reçut.

« Eh bien! Monsieur, dit-elle simplement, malgré tout, malgré vous peut-être, les événements vous donnent gain de cause : vous ne m'aurez pas pour cousine.

— Non, Mademoiselle; mais... »

Une sorte de hoquet nerveux lui coupa la parole, et par je ne sais quelle pénétration magnétique Blanche fut saisie d'une angoisse indéfinie.

« Mais?... répéta-t-elle machinalement.

— Voulez-vous me faire l'honneur d'être ma femme? acheva le jeune homme.

— Hélas! s'écria « la Petite » avec éclat de désespoir, c'est impossible. Que je sois pauvre, vous le savez, c'est peut-être ce qui vous décide. Mais votre générosité est stérile; je suis compromise. Par colère contre vous, par bravade, j'ai écrit...

— Des lettres. Les voici, répliqua Michel en les lui présentant.

— Vous les avez lues?

— Non.

— Lisez-les, oui, lisez-les, Monsieur, et puis... réfléchissez. »

Le temps s'était fait humide et froid. Il y avait du feu dans lâtre. Michel y jeta le paquet de lettres. Alors, comme il lui tendait la main, « la Petite » la saisit dans les siennes et y déposa ses lèvres.

ÉDOUARD CADOL.

(Illustrations de L. Rossi.)



Allo! Allo!

DRAME TÉLÉPHONIQUE A DEUX COMPARTIMENTS

PAR F. BAC



— Allo! Allo! Est-ce à M. Lecornu que j'ai l'honneur de parler?



— Non, Léon. C'est moi. Il est sorti.



— Oh, bonheur! Cher ange! Je vous aime!



— Hem! hem!



— Tu louses, ma bien-aimée! Mais ce vilain rhume ne t'empêchera pas de venir ce soir à notre petit rendez-vous!



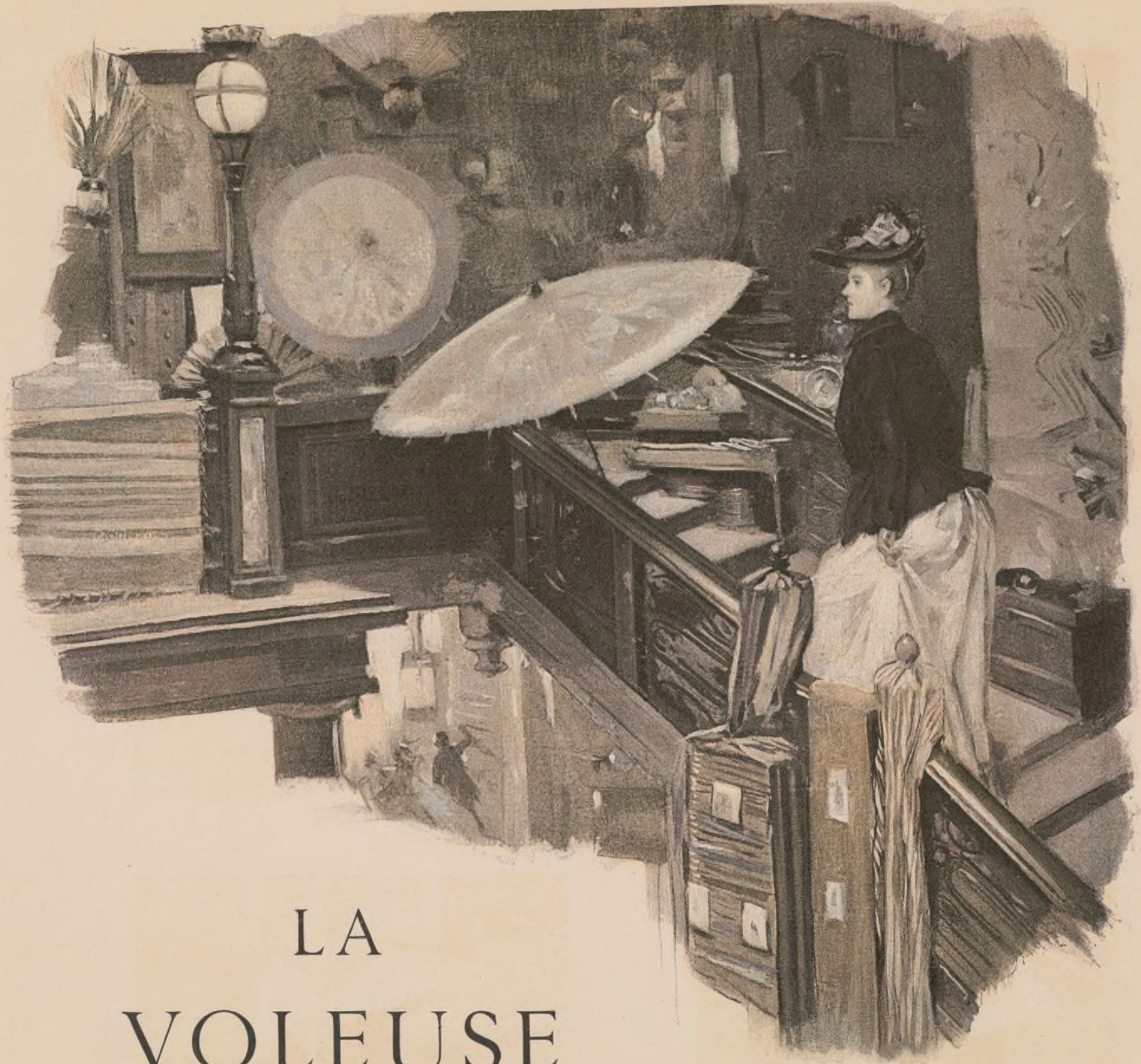
— ! ! ! !



— Allo! Allo!

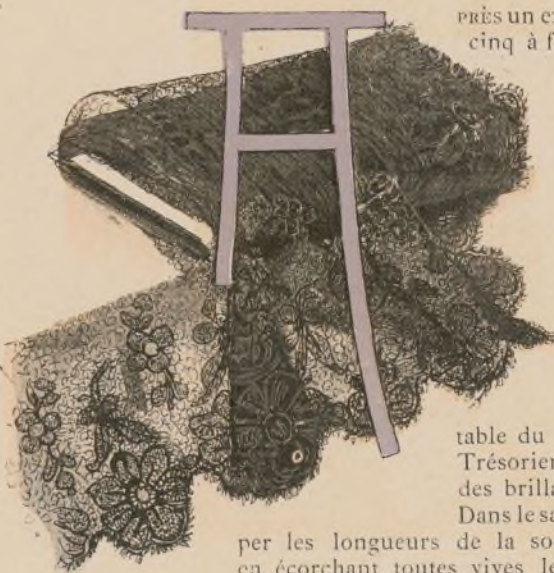


— Misérables! ! !



LA VOLEUSE

PAR GEORGES OHNET



PRÈS un excellent dîner, nous étions cinq à fumer, dans le cabinet de maître Bernard-Pellier, tous béatement assis sur de larges fauteuils, la tête renversée et lançant à intervalles réguliers des ronds de vapeur bleue vers le plafond. Il y avait là, outre le notaire notre hôte et moi, Duverney, le peintre des nudités modernes, Burat, l'avocat attiré des théâtres, la langue la plus redoutable du Palais, et le petit baron Trésorier, l'agent de change, un des brillants escrimeurs de Paris. Dans le salon, les dames, pour tromper les longueurs de la soirée, causaient chiffons, en écorchant toutes vives leurs plus intimes amies. Nous avions donc du temps devant nous, et une conversation ébauchée à table, au moment du dessert, et rompue par notre

sortie de la salle à manger, venait de se ranimer soudainement, grâce à la verve de Duverney, parti à fond de train dans une charge contre l'accaparement de tous les objets de luxe par la somptuosité sémitique.

— Il n'y en a plus que pour les Juifs ! disait-il. Tout ce qu'il y a de beau et de bon, sous le ciel et sur la terre, tout ce que les arts, le commerce et l'industrie produisent de plus brillant et de plus exquis, tombe fatalement dans leurs mains par la loi du plus offrant. Un tableau admirable, une statue parfaite sont-ils aux enchères ? La juiverie s'abat dessus. Ils sont absorbés, ils disparaissent dans les ghettos, on ne les revoit plus. Le titulaire d'une loge à l'Opéra meurt-il ? Immédiatement à la place d'une famille aristocratique, dont les droits étaient acquis depuis la création de l'abonnement, on voit apparaître une tribu, nouvellement enrichie à la faveur d'un krack, dont le nom finit en heim, en er ou en man, et qui a une façon de manier les lorgnettes qui prouve que le temps où on les offrait n'est pas très éloigné. Y a-t-il une belle terre à vendre, une belle chasse à louer ? Pour qui est-elle ? Pour un de la même bande. Enfin, tout ça est baron ou comte, quand ça n'est pas prince, et du Pape, encore ! Oui, Abraham, Isaac et Jacob vont demander des lettres de noblesse à Rome, et le représentant du Christ sur la terre les leur accorde moyennant finance.

— C'est une façon de leur faire rendre les trente deniers ! insinua Burat avec un sourire.

Le baron Trésorier qui, depuis un instant, donnait des signes d'impatience, ne put se contenir plus longtemps, et s'adressant à Duverney :

— C'est bête, tout ce que vous venez de nous dire là. C'est de la déclamation vide, tirée des récentes publications antisémitiques. Vous ne parlez pas en Parisien avisé et un peu sceptique que vous êtes, mais en hobereau valaque, illettré, crédule, et enragé, pour une dette crierde, contre les usuriers de sa petite ville. Voyons, que diable vous ont-ils fait, à vous, ces accapareurs en heim, en er ou man ? Ils achètent vos tableaux très cher, ils vous donnent à diner et à danser dans leurs hôtels resplendissants de merveilles, ils vous conduisent dans ces chasses, que vous leur reprochez, et ils vous amènent au bout du fusil plus de faisans que vous n'en aviez vu voler dans vos rêves. Ils ont des femmes charmantes et des maîtresses aimables, dont ils vous font les honneurs, car ils ne sont même pas jaloux. Tout l'argent, qui fait leur crime, ils le dépensent pour votre bien-être, votre agrément et votre soulagement, car disons-le, hein ? — ce n'est que justice ! — leur charité est inépuisable et aveugle, elle ne choisit pas entre les chrétiens et les Juifs, pour ses bienfaits, et tous ceux qui souffrent, baptisés d'une façon ou d'une autre, sont égaux devant leur générosité.

— Ça, c'est incontestable, dit Bernard-Pellier, et rien ne les décourage, même l'ingratitude. Je connais, aux environs de Paris, tout un canton qui vit des libéralités d'une grande dame, juive de race, dont le brillant esprit et la divine bonté pourraient servir



VOUS SEUL POUVEZ ME SAUVER !

d'exemple aux plus fières chrétiennes. Il n'y a plus un pauvre à dix lieues à la ronde. Cette admirable femme va jusqu'à faire couper, lier et porter à domicile le bois de ses forêts pour que les gens du pays n'aient point à se donner la peine d'aller le chercher. Vous croyez qu'on lui est reconnaissant ? Allons donc ! Il n'est pas de petites taquineries, de mesquines vexations qu'on ne lui fasse subir. D'un mot, elle pourrait affamer tous ces coquins. Elle supporte les mauvais procédés et continue à faire le bien, pour le plaisir, par dilettantisme, et elle ne s'en vante pas dans les journaux, c'est par hasard qu'on le sait !

— Voyons, Duverney, la main sur la conscience...

— Dites : sur la palette, fit Burat... Les peintres n'ont plus de conscience... Il n'ont que de la couleur... Et encore !...

— En toute sincérité, enfin, reprit le petit baron Trésorier, croyez-vous, messieurs, que la philanthropie de nos coreligionnaires soit aussi simplement exercée et aussi exempte de goût pour la réclame ? Tenez, je vais vous raconter une histoire toute récente, et qui vous montrera une autre face de la question traitée si rudement par notre moderne Fragonard...

— Trésorier, pas de bêtises ! s'écria Duverney, avec un geste de protestation.

— Mettez : Boucher, et n'en parlons plus, fit Burat.

— Comment entends-tu : Boucher ? demanda le peintre en riant.

— Du côté de l'intelligence.

— Merci. Bien gentil ! Allez, Trésorier.

— Donc, dit l'agent de change, j'avais pour clients, depuis un temps déjà assez long, un jeune ménage italien, venu à Paris pour y mener la vie élégante. Le mari, très noble, ancien capitaine de cavalerie, démissionnaire au moment de son mariage. La femme, très jolie, très riche, ayant pour père un gros spéculateur enrichi dans les percements et les constructions qui ont bouleversé Rome et Naples pendant ces dernières années. Train de maison très soigné, rien de clinquant, comme le goût italien pourrait le faire craindre : un luxe sobre et sérieux. Le mari, pour augmenter son revenu, jouait à la Bourse, mais avec sagesse : des reports sur des valeurs solides et des primes bien établies. Enfin juste de quoi faire produire à ses fonds le petit douze pour cent des gens sans ambition. Le comte — je ne l'appellerai pas autrement, l'histoire est trop délicate pour que je dise le nom de famille — avait débuté avec moi par quelques ordres. Pendant l'été, nous nous étions retrouvés à Trouville, et là il m'avait présenté à sa femme. L'hiver suivant, j'avais diné chez eux, avec du monde très bien. Et comme le comte avait une jolie chasse du côté de Grœtz, nous étions devenus tout à fait bons amis. Il y a environ deux mois, je rentrais au bureau, vers trois heures et demie, après Bourse, lorsque, au moment de pénétrer dans mon cabinet, je fus arrêté au passage par le fondé de pouvoir de la charge qui, avec un air très étrange, me prévint qu'il y avait là une dame qui m'attendait. Une dame ? Quelle dame ?... Il ne la connaissait pas. Elle était très élégante, très jeune, et paraissait agitée par une violente émotion. Depuis une heure elle se tenait assise, près d'une fenêtre, regardant dans la rue, comme épouvantée. On dirait, prétendait mon associé, qu'elle a peur de voir arriver la police. Je pensai tout de suite à un coup de vitriol. Vous comprenez, quand on est un peu lancé dans le monde de la fête, on n'est pas sans avoir sur la conscience quelques petites peccadilles. Et aujourd'hui les femmes prennent tout tellement au tragique !... Je ne voulus cependant pas, devant mon fondé de pouvoir, sembler avoir de l'inquiétude ; je marchai délibérément vers la porte qui était entr'ouverte ; je risquai sagement un œil, mais aussitôt je m'élançai : j'avais reconnu la charmante comtesse italienne. Elle s'était levée brusquement et venait à moi les mains tendues, les yeux troubles, le visage bouleversé :

— Enfin vous voilà, dit-elle. Il y a si longtemps que je suis ici... Je craignais que vous ne vinssiez pas...

— Mais, madame, qu'y a-t-il donc ?... Et qui me vaut le plaisir...

Je m'apprêtais à madrigaliser. Elle m'arrêta net, d'un geste fiévreux, puis d'une voix sourde :

— Ne parlez pas, écoutez-moi. Ce que j'ai à dire est si douloureux que peut-être, dans un instant, je n'aurais plus le courage... Oui ! c'est bien cruel... mais il le faut... Vous seul pouvez me sauver !

— Vous sauver ?

— Oui. Taisez-vous, laissez-moi parler, et ne me regardez pas... Je ne trouverais plus la force de dire... ce qu'il faut que vous sachiez...

Entre elle et moi, il y eut un échange de regards effrayés. Elle, tremblante de ce qu'elle devait révéler, moi, inquiet de ce que j'allais apprendre. Car, pour que cette femme, fière, intelligente, habituée à tous les ménagements, à toutes les sécurités, se montrât en proie à un tel désordre moral, il fallait qu'elle fût placée dans une situation terrible, sous le coup d'un effroyable danger. Elle poussa un gémissement et des larmes brillèrent dans ses yeux ; je l'entendis murmurer :

— Oh ! Dieu ! En être réduite à un pareil aveu... Ne vaudrait-il pas mieux mourir ? Mais mon mari... mon fils !...

Elle se tordait les bras, et ses traits convulsés exprimaient le plus complet désespoir.

— Voyons, madame, dis-je avec émotion, expliquez-vous... puisque vous voyez en moi un sauveur possible... Ne me laissez pas dans le doute... N'y restez pas vous-même... Il est trop cruel ! Que vous est-il arrivé ? Que vous a-t-on fait ?

Elle pâlit, ses yeux se tirèrent au fond de sa tête, et, de ses lèvres frémissantes d'horreur, tomba cet aveu :

— Il y a deux heures, dans les grands magasins du *Paradis des Dames*, on m'a arrêtée... pour vol...

— Pour vol ? répétai-je, tellement le fait me paraissait invraisemblable, absurde.

— Oui, pour vol d'une pièce de dentelle...

— Et cette pièce de dentelle ?...

— On l'a trouvée sur moi.

— Quelque habile filou, se voyant surveillé, vous l'avait glissée à votre insu !...

— Non !



DANS LES GRANDS MAGASINS DU PARADIS DES DAMES

Ce « non » tomba, comme un pavé, sur mon cerveau. Je regardai avec stupeur cette femme bien née, soigneusement élevée, délicate d'esprit, raffinée de manières, qui se tenait, devant moi, morne, écrasée, et qui avouait que ce n'était pas, indépendamment de sa volonté, par un pur hasard, que cette dentelle volée se trouvait en sa possession.

— Alors ? balbutiai-je.

— Alors c'est moi qui l'ai prise, dérobée... volée !... s'écria-t-elle avec emportement.

— Vous, madame ?... Vous !

— Oui, moi ! Comment cela est-il arrivé ? Je n'en sais rien. Mais cela est cependant.

J'étais venue dans les magasins pour acheter différents objets... J'avais déjà parcouru plusieurs rayons, payé ce que j'avais acheté. Je m'en allais, lorsqu'en traversant le comptoir de la lingerie, mon attention fut attirée par une exposition de dentelles. Il y en avait de merveilleuses, et particulièrement un point d'Alençon, haut comme la main, d'un dessin royal... Je m'arrêtai à l'admirer. Le commis, empressé, m'engagea à mieux examiner. Il le déplia devant moi, et, contrainte par une force incompréhensible, je m'assis machinalement. Il le



JE PRIS MON PORTE-CARTES ET LUI EN LANÇAI UNE PRESQU'AU VISAGE (p. 175).

manial, le façonnait, le déroulait, l'étalait sur du velours, pour en faire valoir la splendide ordonnance, et, les yeux attachés aux fins méandres de l'harmonieux dessin, je demeurais comme fascinée. Je n'entendais plus la voix mielleuse et banale du commis, je regardais, j'absorbais par la vue la dentelle adorable. En moi le raisonnement était aboli, rien ne subsistait de mes instincts, de mes goûts, de mes habitudes, et, dans le vide de ma pensée, je ne trouvais plus qu'un immense désir de posséder le précieux tissu. Je le voulais, j'aurais tout fait pour le pouvoir emporter, il me le fallait, n'importe comment et sans délai. Le commis parlait toujours ; j'entendis qu'il disait : « C'est une occasion extraordinaire, le dessin est unique et ne sera jamais repro-

duit. Nous le donnons à douze cents francs le mètre... L'an dernier, il était marqué deux mille... Mais on ne veut que de l'imitation ! Il n'y a plus que les reines qui portent de pareilles dentelles... » Il y eut une nuance de dédain dans son accent. Il semblait dire : Une telle merveille n'est pas pour une femme d'un rang aussi ordinaire que le vôtre. Il ajouta : « Nous avons des Valenciennes très avantageuses... » D'un habile tour de main il replia son point d'Alençon, et, le laissant devant moi, il fouilla dans les grands casiers de chêne qui couvraient la muraille. Il rapporta tout un lot d'agréables chiffons et les déplia, déroula, mania, avec autant de zèle insinuant que le chef-d'œuvre qu'il paraissait oublier, mais que je dévorais, moi, des yeux, toujours, sans distraction, comme un bête patiente qui guette sa proie. Un moment il fut distrait de son achalandage par l'arrivée d'un camarade qui lui demanda un renseignement. « Vous voyez bien que je suis occupé », dit-il avec impatience.

Cependant, comme l'autre insistait, il quitta la place, pendant une minute, après s'être excusé auprès de moi. Cette minute me suffit. Quand il revint, la pièce de point d'Alençon était sous mon manteau. Il me parut que ses regards se fixaient sur mon visage avec une insistance sarcastique et que le son de sa voix était changé. Entre le ton qu'il prenait, l'instant d'avant, avec la cliente, et celui dont il me parlait maintenant, une différence se notait pour moi. Devina-t-il donc que je venais de le voler ? Il ne pouvait m'avoir vue. Il me tournait le dos lorsque j'avais pris les dentelles. S'apercevoir de leur disparition était impossible. J'avais dû les prendre sous le tas des Valenciennes étalées. Et il ne touchait pas à toute cette marchandise. Il ne m'adressait même plus la parole, comme s'il pensait : c'est peine perdue, cette femme n'achètera pas. Elle vole !

Une chaleur insupportable me monta à la tête, et je souffris tellement que je serrai les dents pour ne pas crier. Je fus sur le point de rejeter la pièce d'Alençon sur le comptoir en lui disant : « Je voulais voir si vous vous apercevriez qu'elle manquait. » Une voix s'éleva, au fond de moi, qui criait : « Mais alors tu ne les auras plus ces dentelles qui t'ont tentée jusqu'au crime ! Il est impossible que tu les rendes. Il te les faut, tu les adores. Elles sont attachées à ta chair. On te torturerait en te les enlevant. Non ! non ! va-t'en ! sauve-toi ! emporte-les ! » Et je ne pus résister. Je n'étais plus moi-même, j'agissais entraînée par un instinct monstrueux. Je ne comprends rien à ce qui s'est agité dans mon cerveau affolé, et cependant je me souviens de toutes les phases de mon inconcevable chute morale avec une atroce précision. Je me levai et déclarai : « Décidément, rien ne me tente. » Je saluai le commis et, à travers la foule, je m'éloignai lentement, quoique j'eusse envie de courir, tant j'avais peur. Mon cœur battait à se rompre, mes jambes tremblaient, la sueur me coulait du front et je m'efforçais de sourire, je m'imaginais que les yeux de tous les gens qui m'entouraient, me croisaient, me coudoyaient, étaient dirigés sur moi. A cette seconde même, alors que je n'étais plus qu'à dix pas de la porte, une lueur de raison illumina ma pensée. Ce fut comme si un voile, me séparant du jour, avait été brusquement tiré. Je vis clair dans ma conduite, je jugeai l'acte que je commettais, j'eus horreur de mon passager égarement, je me retournai pour aller remettre la pièce de dentelle sur le comptoir où je l'avais prise. Une terreur, plus intense que celle précédemment subie, s'empara de moi. Si, au moment où ma conscience me sauvait, me ramenait à la sagesse, à la probité, on me surprenait, si, en réparant ma faute, je risquais de me perdre ? Non ! je n'irais pas en arrière, il fallait sortir, m'évader, rapidement, mais sans emporter l'objet dérobé, sans être une voleuse. Je pris les dentelles, et, les faisant glisser le long de mon manteau, je les laissai tomber à terre. Aussitôt j'entendis une voix qui disait : « Madame, vous perdez quelque chose... » Je levai les yeux et restai clouée au sol. L'employé du rayon de lingerie était à mes côtés. Il souriait toujours. Je balbutiai : « Ce paquet n'est pas à moi. » — « Si, pardon, il est à vous. Il sort de votre manteau... » Des curieux s'assemblaient déjà, le regard avide d'un scandale. Je m'écriai : « De grâce, monsieur... pas ici ! » L'employé me comprit, s'inclina, et me faisant passer devant lui, il me poussa dans un couloir. Une porte s'ouvrit. J'étais dans le cabinet d'un inspecteur. Que vous dirai-je, pour vous expliquer mon épouvante, mon désespoir ? Quelles supplications n'adressai-je pas à cet homme qui tenait, dans ses mains, mon honneur, ma vie, l'avenir des miens ! Il m'écouta froidement, et, à mes prières, à mes larmes, il ne sut répondre que ces dures paroles :

— Nous connaissons cela ! Tous les jours on nous raconte cette histoire-là... Vous comprenez que nous ne nous y laissons plus prendre !... On nous vole pour des milliers de francs de marchandises, chaque mois... Il faut que nous soyons sévères, ou c'est la ruine ! Qui êtes-vous, madame ? Donnez-moi votre nom et votre adresse.

Je criai :

— Jamais !

— Alors je vais vous mettre dans les mains du commissaire de police...

— Mais, monsieur, vous avez un chef... Menez-moi chez le directeur des magasins.

— Impossible ! Cela nous est expressément défendu... M. Bon-temps ne peut perdre son temps à écouter les boniments que débitent tous ceux qui se font prendre... Cela arrive dix fois par jour !... Allons, madame, décidons-nous. Le nom, l'adresse, ou le commissaire de police...

Je compris que je n'obtiendrais rien de ce serviteur, esclave de sa consigne et endurci par la quotidienne répétition de la même scène. Cependant je ne pus me résoudre à parler, à prononcer mon nom jusqu'alors honoré, et, comme l'inspecteur poussait devant moi une feuille de papier, brusquement je saisis une plume sur la table, et, d'un trait, j'écrivis ce qu'il demandait. Il regarda la signature, et, dans ses yeux, je lus le soupçon d'une tromperie : il croyait à un faux nom. Moi je n'y avais pas pensé ! Révoltée, je pris mon porte-cartes et lui en lançai une presque au visage. Il sourit, en se voyant si bien compris, et, se baissant, d'une grande et régulière écriture d'ancien sous-officier, il traça cette mention au-dessus de mon nom : « Arrêtée pour vol de dentelles. »

Je sentis, comme une flamme, le sang me monter au visage, et, me jetant sur la porte, je m'enfuis hors du bureau et du magasin.

Le petit baron Trésorier se tourna vers ses auditeurs qui, très pris par le récit, en avaient oublié leur cigare.

— Vous êtes empoignés ? dit-il. Je l'étais, moi, bien davantage ! Car d'entendre raconter cette aventure par son héroïne frémissante, il y avait vraiment de quoi perdre son sang-froid. Je regardais cette femme, pâle, bouleversée, hors d'elle-même, et je me demandais si je n'étais pas le jouet d'un cauchemar. J'ai assisté, dans ma carrière financière, à bien des scènes émouvantes. Vingt joueurs, menacés d'être exécutés à la Bourse, se sont jetés à genoux sur le parquet de mon bureau, en me déclarant que si je ne les sauvais pas, ils se brûleraient la cervelle en sortant de chez moi. J'ai eu pitié de quelques-uns ; j'ai été inexorable pour la plupart. Ceux que j'avais épargnés m'ont repincé une seconde fois ; aucun de ceux que je faisais sauter ne s'est tué. J'étais donc bronzé et peu enclin à me laisser attendrir. Mais l'Italienne était si admirablement belle dans son désordre, elle s'abandonnait avec une telle sincérité, que je m'échauffai pour sa cause, et que j'en vins à partager son désespoir. Je lui dis :

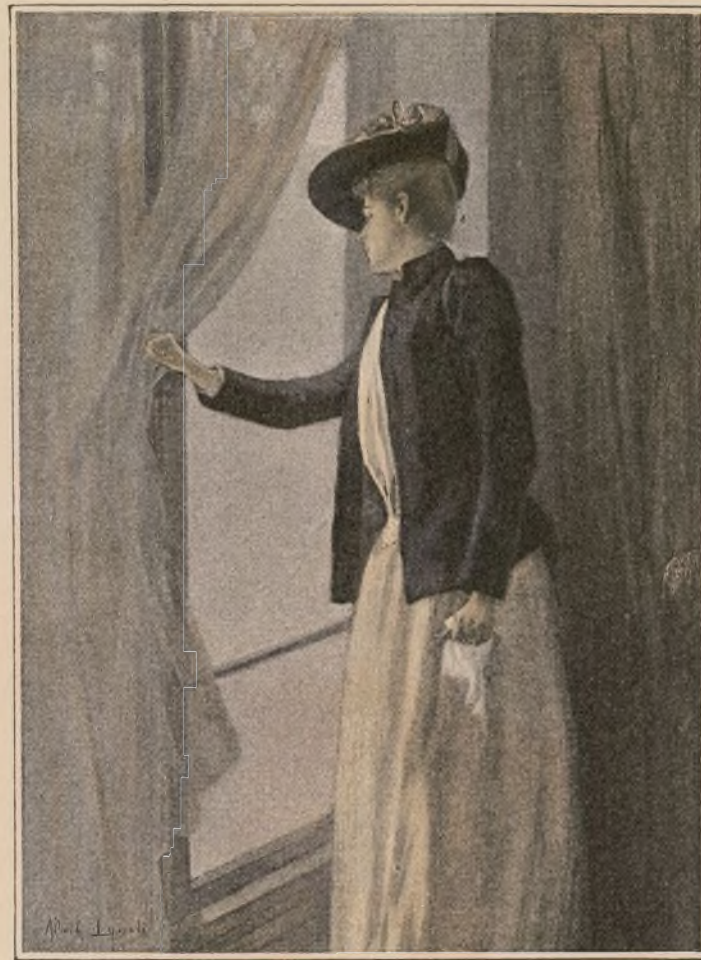
— Eh bien ! madame, une fois dehors ?

— Une fois dehors, en face de moi-même, maîtresse de réfléchir, de juger ma situation, je crus que j'allais devenir folle. Prise comme au piège, dans le premier moment, je n'avais vu que l'horreur de paraître devant la police, d'aller en prison peut-être. J'avais voulu, avant tout, échapper à cette honte publique, j'avais préféré le déshonneur secret, j'avais écrit tout ce qu'on avait exigé de moi... Mais, en sortant, en me retrouvant à l'air libre, je fus foudroyée par cette pensée que, dans les mains d'un être vivant, une preuve matérielle, infamante, ignominieuse, existait, qui pouvait retomber à toute heure sur moi et révéler ce que j'avais fait, et je me suis accablée de reproches. Je me suis trouvée lâche et stupide. Cet homme avait voulu m'effrayer. Il n'aurait pas exécuté sa menace. Et, s'il l'avait exécutée, le commissaire m'aurait écoutée, comprise, aidée à sortir de l'horrible situation. Enfin, s'il s'était montré implacable, j'aurais demandé à voir le Préfet... Ces gens-là ont des pouvoirs, n'est-ce pas ? Ils peuvent prendre sur eux de sauvegarder l'honneur d'une famille ! On le sait bien !... Et c'est à cela que doit servir l'autorité. Ou, alors, à quoi est-elle bonne ? Amenée en présence de celui qui aurait été vraiment maître de mon sort, je me serais jetée à ses pieds... j'aurais trouvé les mots qu'il fallait pour l'attendrir... Et il m'aurait sauvée ! Tandis que maintenant !... J'étais, à ce moment-là, sur le Pont-Royal. J'aperçus devant moi la Seine qui roulait, troublée comme mon âme, fangeuse comme ma pensée. Et le désir de m'y jeter, pour m'anéantir dans cette boue si semblable à moi-même, me passa par l'esprit. Je la repoussai avec horreur. Non par crainte de la mort, mais par dégoût du scandale que cette fin ignoble causerait. Je me suis sauvée à travers les Tuileries, parlant tout haut, pleurant, si effarée qu'on se retournait sur mon passage. A la rue de Rivoli, j'ai pris une voiture pour rentrer chez moi. Mais en route, l'impossibilité de reparaitre devant mon mari sans que cette affreuse affaire soit arrangée s'est imposée à mon esprit. Mais l'arranger, comment ? J'y étais impuissante : je ne l'avais que trop sûrement constaté... Alors, à qui m'adresser ? Mon père est en Italie... Je n'ai, ici, ni parents ni amis à qui je puisse me confier... La voiture passait devant votre porte, votre nom se présentait à mon souvenir : ce fut comme une manifestation du ciel. Je me rappelai votre bonté, la délicatesse de votre caractère, votre situation exceptionnellement honorable... Tout concourait à faire de vous l'homme capable de me protéger... Que vous dirai-je de plus ?... Je suis montée vous attendre... Je vous ai tout dit, et, après cette confession si douloureuse, vous comprendrez que je n'ai plus d'espoir qu'en vous, et que tout ce qui dépend de moi : l'honneur et le bonheur des êtres que j'aime, leur vie et la

mienne, ce que j'ai de plus précieux, de plus cher, vous pouvez le sauver ou le perdre !

— Et comment ?

— Je ne sais pas. C'est à vous de trouver un moyen. Vous me



JE SUIS MONTÉE VOUS ATTENDRE...

voyez à bout de forces, d'intelligence et de courage. Pensez pour moi, agissez pour moi. Faites ce que vous voudrez, mais sauvez-moi !

— J'y suis, croyez-le bien, tout disposé. Mais réfléchissons un peu.

J'étais, vous le concevez, extraordinairement troublé, et je cherchais, dans le désarroi de mes idées, à découvrir quelle voie suivre, à peu près sûre, pour tirer d'embarras cette séduisante coquine qui se tenait debout, attendant, les yeux fixés sur les miens avec une expression d'angoisse indicible. Car, il n'y avait pas à en douter, c'était une coquine. Ma raison me le disait, protestant très fort contre ma compassion, et tâchant de me ramener à mon scepticisme habituel. Mais rien ne devait prévaloir contre l'excitation singulière que me versait le regard terrifié des yeux et la crispation farouche des lèvres de cette diablesse. Ce fut elle qui se chargea de me tracer le plan à suivre, car, dans sa profonde détresse morale, elle était encore plus lucide que moi, dans ma simple émotion.

— Il ne faut pas que cette pièce signée de moi reste une heure de plus dans les mains de ces gens-là, dit-elle avec autorité. Si vous êtes sincèrement décidé à tout faire pour me rendre la sécurité, vous irez immédiatement trouver le directeur... ce M. Bon-temps... Il vous recevra... Vous lui direz ce que vous jugerez nécessaire, et vous me rapporterez le maudit papier...

Je risquai timidement :

— Mais c'est qu'il est près de cinq heures, et c'est aujourd'hui liquidation de quinzaine.

Elle me toisa, et je lus sur son visage que ma liquidation était bien peu de chose, comparée à la sienne. Et c'était rigoureusement vrai.

Je pris donc mon chapeau sans plus résister, et dis :

— J'y vais. Attendez-moi là.

Elle me tendit la main, la serra avec une force nerveuse extraordinaire, et, poussant un soupir, se laissa tomber dans un fauteuil. Quatre à quatre je descendis l'escalier, donnai l'adresse des grands magasins et sautai en voiture.

— Ah ! je commence à saisir la philosophie du récit de notre excellent ami Trésorier, dit Burat. Nous allons voir apparaître le

sieur Bontemps, seigneur du calicot, prince des gants à vingt-neuf sous, potentat de la soie tramée coton, rival de Géraudel pour la réclame, et Dieu à la quatrième page des journaux. Du reste, riche à millions...

— Et n'attachant pas ses chiens avec des saucisses, dit Duverney. Il m'a marchandé pour son portrait, comme si j'étais un peintre d'enseignes !

— Et tu t'es laissé rouler ?

— Oui, mais je lui ai fait tous les accessoires du tableau en or. Le fauteuil est en or. La table est en or... J'avais risqué même un nez en or, mais il ne l'a pas trouvé « comme dans la nature »,

alors je l'ai passé au rouge ! Il a l'aspect d'un marchand de vin !

— C'est assez ressemblant ! dit Trésorier en riant. Tel il m'apparut, dans son vaste cabinet, l'air narquois et satisfait, en homme sûr de sa fortune et de sa puissance.

Quand je me nommai, il eut cependant un hochement de tête familièrement condescendant. De prime abord il me déplut, et c'est assez brusquement que j'entamai la conversation :

— Monsieur, il y a quelques heures, une dame, de mes amies, par une circonstance qu'il m'est impossible de m'expliquer, a été arrêtée dans votre établissement par un inspecteur...



— C'EST ACCEPTÉ ! (p. 178).

Les lèvres de M. Bontemps eurent un sourire. Il m'interrompit par cette interrogation qui précisait la question :

— Une voleuse ?

— Une malade, une égarée, irresponsable à coup sûr, car sa situation sociale, son éducation, sa famille...

— Une voleuse, répéta avec une glaciale tranquillité le marchand de nouveautés.

— Soit, une voleuse. En faveur de laquelle je viens solliciter... Un de vos inspecteurs lui a fait signer une déclaration...

— C'est l'usage.

— Pour les délinquantes de profession. Mais j'imagine que vous ferez une distinction entre le cas d'une femme hallucinée et qui, d'ailleurs, au moment où elle a été surprise, rejetait le corps du délit, et une créature dont le vol est l'unique occupation. Si vous saviez qui est cette dame...

— Je n'ai pas encore les procès-verbaux entre les mains...

Il sonna : un employé parut, courbé comme devant un souverain. Bontemps dit :

— Envoyez-moi l'inspecteur en chef.

L'employé sortit.

— Je n'ai pas besoin de vous déclarer, monsieur le baron, reprit le marchand de nouveautés, que tout ce qu'il me sera possible de faire pour vous être agréable...

— Mais ce que je viens vous demander est fort simple, et il dépend de vous, uniquement, que je l'obtienne. Vous avez, en la circonstance, les magnifiques attributions d'un roi...

— Je le flattais, car j'avais deviné la vanité énorme de ce cuistre. Il se rengorgea et prit un air de suffisance intolérable, mais que je dus cependant encourager d'un signe de tête.

— Vous vous exagérez mon omnipotence, reprit-il, avec une fausse modestie pour laquelle je l'aurais volontiers giflé... Je ne suis pas seul maître ici... Je dépends de mon conseil d'administration.

— Pas pour un acte de générosité et de clémence.

— Pour tout ce qui touche à la bonne gestion et au développement de la prospérité de notre affaire commune...

Le gaillard se retranchait déjà, je le voyais bien, derrière une collectivité irresponsable, afin de pouvoir, tout à l'heure, me refuser à l'aise ce qu'il offrait, maintenant, de m'accorder. L'entrée de l'inspecteur coupa notre conversation. C'était bien le type

d'ancien fourrier que m'avait, en trois mots, dépeint la comtesse. Décoré de la médaille militaire, sanglé dans sa redingote noire, cravaté de blanc, moustaches grises hérissées, figure embrasée par le sang, oreilles gonflées et violettes comme des prunes. Il salua en soldat et attendit au port d'armes.

— On vous a tantôt, paraît-il, amené une dame élégante qui avait été surprise s'appropriant des marchandises nous appartenant...

— Oui, monsieur le Directeur, madame la comtesse de...

Bontemps lui coupa la parole :

— Le nom importe peu, je ne veux pas le connaître. De quelle nature de marchandises s'agissait-il ?

— D'une pièce de point d'Alençon...

— Bien. Quelle impression vous a faite la... personne ?

— Mon Dieu, monsieur le Directeur, on ne peut pas avoir d'impression particulière. C'est toujours la même attitude et presque les mêmes paroles... Vous savez, les femmes, c'est très futé. Sitôt prises, elles n'ont plus qu'une idée, c'est de nous entortiller. Alors elles pleurent, elles supplient, elles se tordent les mains, elles parlent de leur mari, de leurs enfants et de leur mère. Mais si on



AVEC UN CRI DE JOIE, ELLE LE JETA DANS LE FEU (p. 178).

se laissait aller à les croire, elles riraient trop... Toutes des farceuses !... Et si on ne les surveillait pas, elles emporteraient, tous les jours, pour des mille et des mille de marchandises...

— Votre opinion, cependant, sur cette dame ?

— Mieux élevée, mieux vêtue, plus madrée que les autres... mais toute pareille !

Le Bontemps se tourna vers moi :

— Vous entendez, Monsieur ?

— J'entends.

L'inspecteur me jeta un regard.

— Monsieur vient au sujet de la dame ? Monsieur est sans doute de la Préfecture de police ? Alors Monsieur doit savoir...

Je restai pétrifié, sans trouver un mot à répondre. Comble de la sagacité : cet homme me prenait pour un mouchard !

Le marchand de nouveautés coupa court aux sottises de son employé, et d'un geste dominateur :

— Allez ! dit-il.

A peine l'autre était-il sorti, que je donnai cours à mon irritation :

— Quel fond pouvez-vous faire, monsieur, m'écriai-je, sur le jugement et le tact d'un homme qui vient, à l'instant, devant vous, de voir en moi un agent de police ? Je concède que ma qualité et mon rang social ne sont pas écrits sur mon visage, mais enfin, que diable ! je n'ai pas l'air d'un argousin ! Votre inspecteur est un balourd, incapable de sentir les nuances d'une situation, hors d'état de comprendre s'il a devant lui une innocente ou une cou-

pable. Et vous m'accorderez bien que pas une de ses réponses à vos questions, si claires cependant — je le flattais toujours ! — n'a eu cette netteté probante qui détermine les convictions. Il a l'habitude de voir des coquines ; dès lors, toutes les femmes qu'on lui amène sont des coquines. Il ne sait pas ce qu'il dit. Il n'a pas su ce qu'il voyait. Il a abusé de la terreur d'une malheureuse femme ! Et, dans tout ceci, il n'y a qu'un malentendu !

Le Bontemps n'avait pas bronché pendant mon plaidoyer. Son œil était voilé, sa bouche railleuse. Il répliqua simplement :

— Mais le papier qui est là, sur mon bureau, signé de votre cliente... Il est clair, lui ; sa rédaction ne trahit pas de malentendu.

Il l'attira et lut :

« Je reconnais avoir été prise en flagrant délit de vol... »

Je l'interrompis, cette lecture me faisait mal :

— Bon, nous savons ce qu'il y a d'écrit ; c'est ce papier, justement, qu'il faut anéantir.

Le directeur eut un haut-le-corps :

— Mais c'est notre seule sauvegarde ! Grâce à ce papier, nous sommes assurés que la coupable ne recommencera pas. Ou, si elle recommence, son cas, compliqué de récidive, devient fort grave. C'est ce sur quoi nous comptons en nous contentant, pour la première fois, d'une déclaration de ce genre. Quand je vous l'aurai rendue...

— Vous admettez donc, en principe, que vous me la rendez ?

— Pour vous être agréable.

Je respirai, j'avais bataille gagnée. Mais il restait à savoir dans quelles conditions. Car le commerçant qui paraissait devant moi n'était pas de caractère à capituler pour rien.

— Il ne sera pas dit qu'un homme aussi honorable que vous, monsieur le baron, aura pris la peine de venir jusqu'à moi, sans obtenir ce qu'il souhaitait. Mais il ne peut également être admissible qu'une maison comme la nôtre ait été victime de manœuvres dolosives — il se laissait de nouveau aller à sa façon administrative — sans que celui qui a la charge de veiller sur les intérêts si considérables qui sont engagés fasse tout ce qui dépend de lui pour en assurer la sauvegarde. Vous avouerez bien qu'un délit a été commis ?

— Délit non réalisé...

— Mais constaté, pour lequel réparation nous est due...

Réparation : le mot venait d'être prononcé. Il y avait un quart d'heure que je l'attendais. C'était la solution pratique mise à ma portée. L'affaire allait donc se traduire par des dommages-intérêts. Restait à les évaluer.

— Si je vous comprends bien, dis-je, vous m'indiquez que ce petit papier pourrait être racheté...

— Exceptionnelle condescendance de notre part, s'empressa-t-il d'ajouter, en faveur d'un galant homme à qui je désire complaire.

— Bien aimable ! Mais maintenant que nous sommes d'accord sur le principe et sur le fait, concluons. Combien ?

— La famille, m'avez-vous dit, appartient au grand monde ?

J'ajoutai vivement :

— Etranger !

Il répliqua rondement :

— Ça vaut moins cher, sans doute ! Mais ces gens-là sont riches ?

— De l'aisance, rien de plus.

— Enfin, ils ont voiture ?

— Oui, deux chevaux. Je ne veux pas vous tromper...

— Vous comprenez — nous sommes justes, — il faut que l'amende soit proportionnée à la situation des ayants-cause...

— Eh bien ? Cette amende, dans l'espèce, vous l'estimez à...

— Cinquante mille francs.

Je sursautai :

— Cinquante mille francs ! Ce n'est pas donné !...

— Uniquement pour ne pas vous refuser. Vous pouvez ne pas accepter la transaction ; le papier restera dans mon tiroir... Je ne m'en servirai pas ; il sera comme nul et non avenue.

— Nous tenons à le ravoïr.

— Alors il faut le payer ! Et soyez bien assuré que ce n'est pas dans notre caisse que cet argent-là doit aller. Il sera déposé, par mes soins, et afin de vous en épargner la peine, à l'Assistance publique. On le répartira entre les vingt arrondissements de Paris. Pour les pauvres, monsieur le baron, pour les pauvres !

J'en crus à peine mes oreilles. Je levai les yeux sur le Bontemps, et il me parut transfiguré. Sa physionomie vulgaire s'était ennoblée et comme épurée. Le commerçant âpre au gain et dur à la détente prenait les proportions évangéliques d'un saint Vincent de Paul, et je lui cherchai un petit manteau bleu sur les épaules. Il souriait en me regardant.

— Eh bien ! monsieur le baron, est-ce accepté ?

— C'est accepté !

Je pris mon carnet et remplis vivement un chèque sur la Banque de France.

— Voici votre argent.

— Voici votre papier.

Nous fîmes l'échange. Il me salua, me tendit sa main, que je serrai avec empressement, et je partis. J'étais tout à fait revenu sur ma mauvaise impression première. Je trouvais le négociant très galant homme, et, du moment que l'argent était pour les pauvres, je ne jugeais point la somme trop forte. Il ne résultait pas moins de mon ambassade que je venais de verser cinquante mille francs dans la main d'un étranger, et pour une femme avec laquelle je n'avais que des relations mondaines. Tout en roulant, au fond de mon coupé, je commençais à réfléchir, et mon enthousiasme, un peu tombé, me laissait découvrir les premières conséquences de mon acte de générosité. Qui me prouvait que je reverrais jamais l'argent que je venais d'avancer ? Je n'avais aucun reçu établissant l'opération faite, et la jeune dame pouvait, après tout, manquer de délicatesse. Elle avait, en réalité, pris les dentelles. Hésiterait-elle à me faire tort de mes cinquante mille francs ?... Mais n'étais-je pas bien sot de me préoccuper ? Est-ce que je n'avais pas, dans ma poche, le fameux papier signé par elle ? Je cherchais un titre, une obligation, une reconnaissance. Lesquels vaudraient ce papier accusateur ?... J'eus un mouvement de révolte. Eh quoi ! songer à m'armer de cette pièce, dont le Bontemps lui-même déclarait qu'il ne se servirait qu'en cas de récidive. Étais-je donc moins raffiné que ce marchand, moins délicat que ce boutiquier ? Non ! J'avais avancé bravement de l'argent à une femme. Il fallait en faire mon deuil. Elle me le rendrait ou ne me le rendrait pas, à son caprice. D'ailleurs, serait-ce la première fois que j'obligerais une aimable personne ? J'avais souvent donné de plus grosses sommes, et dans des

cas moins romanesques, pour des entraînements moins excusables. Cependant, je revoyais la sollicituse, debout dans mon cabinet, se tordant les mains. Elle était bien jolie, dans sa douleur... Bien jolie ! Et, après tout, pouvait-on savoir si elle ne serait pas reconnaissante ? Je fus encore mécontent de moi-même. Alors je songeais, maintenant, à vendre son salut à cette malheureuse créature ? Je ne répugnais pas à ce calcul : j'ai payé pour vous sauver, perdez-vous pour me payer ! Allons ! Décidément j'étais dans une mauvaise veine, et je n'avais pas impunément remué toutes les fanges de cette laide affaire. Quelques éblouissements m'en avaient sali la pensée.

Comme j'aboutissais à cette désagréable conclusion, la voiture s'arrêta devant ma porte. Le mouvement doux et berceur avait, sans doute, favorisé mes coupables rêveries, car, en sautant sur le trottoir, je me retrouvai tel que j'étais en sortant du somptueux bureau de M. Bontemps. Je n'avais qu'un désir : rendre la sécurité à la pauvre femme qui m'attendait en proie à sa cruelle agonie morale. Je me réjouissais d'avance de sa joie, et je me hâtai, grimpant l'escalier quatre à quatre. Je poussai la porte battante de l'agence, je pénétrai dans mon cabinet... La belle Italienne était à la même place, elle ne semblait pas avoir bougé, immobilisée dans son horrible attente. Elle m'aperçut, se leva... Jamais, non, jamais, mes amis, je n'oublierai le regard avec lequel elle m'interrogea. Ce fut une flamme dont je sentis la brûlure jusqu'au fond du cerveau. Un courant magnétique dévorant, qui passa par tous mes nerfs, les fit vibrer, et me laissa inerte, incapable de prononcer une parole. D'un geste je lui tendis la déclaration signée de son nom. Elle la saisit brutalement, animale, comme si l'instinct de la conservation, uniquement éveillé en elle, lui enlevait la finesse et le charme de ses manières apprises et la ramenait à l'état de nature. Elle lut deux fois le papier, le palpa, s'assura bien que c'était le même qu'elle avait signé, qu'il ne pouvait y avoir de substitution ni de supercherie. Et, avec un cri de joie, le jeta dans le feu. Elle le regarda brûler avec une expression de bonheur intraduisible, puis, se tournant vers moi, les mains tendues, avec toute sa grâce retrouvée :



ELLE POUSSA UN SOUPH PROFOND, ET COMME ANÉANTIE, SE LAISSA ALLER DANS MES BRAS (p. 179).

— Oh ! merci, de toute mon âme ! dit-elle d'une voix encore altérée par l'émotion. Ainsi, il a bien voulu le rendre ?

— Le vendre, répondis-je.

Elle recula d'un pas :

— Le vendre ?... Comment, le vendre ?... Il a osé...

— Oui, et je n'ai pas hésité, l'occasion s'offrait... je l'ai saisie...

— Et combien ?

— Cinquante mille francs !...

— Et vous les avez donnés sur-le-champ ?

— Il s'agissait de vous sauver !

Elle pâlit extrêmement. Le jour était presque tombé, et, dans l'obscurité grandissante du cabinet, ses yeux brillèrent comme des étoiles. Il y eut quelques secondes d'un silence pesant qui me causa une oppression singulière. Mon cœur battait à gros coups. Je tendis machinalement la main. Ma belle cliente la prit,

la serra, et sa peau veloutée était brûlante. Je la regardai. Elle poussa un soupir profond et, comme anéantie, se laissa aller dans mes bras.

La voix du petit baron Trésorier trembla, en prononçant ces paroles, comme s'il était encore sous l'impression troublante de cette étreinte.

— Oh ! oh ! s'écria Burat, vous vous arrêtez au bon moment, mon bel ami. Êtes-vous romancier, pour cultiver ainsi le « la suite au prochain numéro ? » Voyez dans quelle agitation vous nous laissez. Duverney est haletant, Bernard-Pellier transpire,



ELLE SE MIT A MARCHER SI VITE, DANS LES ROCHERS (p. 180).

et vous-même, à ce souvenir, vous avez un petit trémolo à l'orchestre... Voyons, sans retard, la scène scabreuse, s'il vous plaît ? Et du naturalisme, n'est-ce pas ? Les points sur les *i* ! Nous sommes entre hommes ! Ne nous faites tort d'aucune sensation.

— Eh bien ! Messieurs, au risque de vous paraître banal, je dois vous avouer qu'il n'y a pas eu de scène. J'avais sans doute épuisé en voiture toute ma perversité et, dans mon cabinet, à dix pas de mes employés, j'étais le plus moral des hommes. La belle Italienne incontestablement s'abandonnait. Soit détente complète de son système nerveux, soit excès de sa reconnaissance, pendant quelques minutes, elle fut à ma merci, complètement. Sa bouche était tout près de mes lèvres...

— Trésorier, vous devenez immodeste, interrompit Duverney d'un air effarouché.

— Ah ! c'est assommant ! s'écria le notaire ; Burat et Duverney ont jeté leurs plaisanteries au travers du récit de notre ami ; tout l'intérêt maintenant est perdu ! Enfin comment ça finit-il ?

— Voilà bien Bernard-Pellier, dit Burat, il lui faut un dénouement. Mais, notaire que vous êtes, dans la réalité, il n'y a jamais de dénouement. En connaissez-vous, des dénouements ? Il n'y a que les auteurs dramatiques qui en fournissent, et c'est parce qu'il faut absolument finir à minuit.

— Eh bien ! cependant, il y en a un à mon histoire, dit Trésorier, sans cela je serais sans excuse de vous l'avoir contée.

— Reprenez ça à la scène croustillante, s'écria Duverney : vous étiez, la dame et vous, dans les bras l'un de l'autre. Il y avait un baiser en l'air... Tombera-t-il, tombera-t-il pas ?...

— Rien n'est tombé ! J'ai eu le mérite complet de ma générosité...

— Quoi! Pas le plus petit courtage? Pas même au cours moyen?

— Rien! Ce qui s'appelle rien! La dame s'en alla comme elle était venue, et je restai, avec cinquante mille francs de moins dans ma caisse, mais le souvenir de sa reconnaissance dans mon cœur. Cependant tout ceci n'est rien, et voilà où l'affaire devient piquante: J'avais repris le train-train de ma vie ordinaire, lorsque, deux jours plus tard, en ouvrant mon *Figaro*, le matin, mes yeux tombèrent sur un petit écho ainsi rédigé:

« Un acte de bienfaisance qui honore le haut commerce: hier, M. Bontemps, le directeur bien connu des grands magasins du *Paradis des Dames*, a fait remettre à l'Assistance publique la somme de cinquante mille francs pour être distribuée aux pauvres des vingt arrondissements de Paris. Ce remarquable administrateur, en faisant un si généreux emploi de son immense fortune, prouve ainsi qu'il n'a pas oublié ses laborieux commencements. »

— Ah! je vois le coup, dit Burat, et je commence à saisir la moralité de l'apologue...

— Moi, poursuivit Trésorier, je restai d'abord stupéfait. Puis une pensée se fit jour dans mon cerveau: mais c'est avec mon argent que ce gaillard-là fait ses libéralités! Mais, jusqu'à présent, le bienfaisant donateur c'est moi! Car je ne suis pas remboursé, et je ne le serai peut-être jamais! Mais la cession du papier, signé par la belle Italienne, en échange des cinquante mille francs, est une hideuse spéculation! Mais c'est un pur chantage! Mais ce drôle s'est superlativement moqué de moi! M'excitant, de « mais » en « mais » j'en étais arrivé à un tel état de colère bilieuse et froide que je ne pus me contenir et que, sautant à mon bureau, j'écrivis ceci, sur un petit télégramme bleu:

« Monsieur, si vous aviez donné anonymement les cinquante mille francs que je vous ai remis, je n'aurais que des compliments à vous adresser. Mais, en vous attribuant le mérite d'une charité, qui ne vous coûte rien, vous avez commis une mauvaise action. Si, aujourd'hui même, vous ne m'envoyez pas un reçu de cinquante mille francs donnés, par vous cette fois, aux pauvres de Paris, demain vous trouverez dans le journal le récit de notre petite négociation. »

— Oh! oh! Et que fit le Bontemps?

— Il me répondit aussitôt par un petit bleu ces simples mots:

« Si vous racontez l'histoire, vous me forcerez à nommer la dame. »

— Quelle canaille! Comme il se gardait à carreau!

— Alors moi, je ripostai par cette dépêche définitive: « Si vous nommez la dame, demain, après-midi, j'irai vous cueillir à votre bureau par les oreilles et je vous calotterai devant vos employés. » Il se le tint pour dit et, le soir même, j'avais le reçu.

— Voilà ce que c'est que d'être connu pour tirer avec Meringnac! On ne plaisante pas avec vous!

— Et, pour conclure, mon cher Duverney, j'en reviens à votre thèse, qui a été notre point de départ, vous voyez que parmi les Juifs on ne compte pas que des israélites et qu'il y a pas mal de chrétiens. La morale de ceci, c'est qu'on trouve de bonnes et de mauvaises gens partout, et que, dans un grand pays libéral et éclairé comme la France, les querelles de religion sont de mesquines puérilités.

— Amen! Mais l'aimable voleuse, avec tout cela, qu'est-elle devenue?

— La semaine qui suivit son aventure, elle partit pour l'Italie. Au bout d'un mois, je reçus de son père un chèque de cinquante mille francs, avec des remerciements vagues qui me donnèrent à penser qu'il ignorait dans quelles circonstances le service avait été rendu. Et je ne pensais plus du tout à notre jeune ménage italien, lorsque je reçus une lettre bordée de noir, dans laquelle le mari, avec une affliction profonde, m'apprenait qu'il venait d'avoir la douleur de perdre sa femme, en de tragiques circonstances. Depuis leur départ de Paris, la comtesse n'avait pas cessé de montrer une tristesse d'autant plus incompréhensible que c'était elle qui avait voulu retourner en Italie. A toutes les questions les plus affectueuses elle restait sourde. Par moments elle semblait faire effort pour sortir de sa sombre apathie; elle était alors, durant toute une journée, pleine de charme et de grâce, comme autrefois, puis elle retombait dans son abattement. Enfin, pendant une excursion à l'île de Capri, après un déjeuner où elle avait secoué sa torpeur, une promenade les avait tous conduits au bord de la falaise. Elle s'était mise à marcher si vite dans les rochers qu'on avait peine à la suivre. On l'avait appelée, mais en vain. Sa silhouette se détachait, sur le ciel bleu, comme aérienne. Elle paraissait près de s'envoler. Tout à coup, sa robe claire avait disparu. Ils s'étaient élancés tous, mais, arrivés à la place où on l'avait aperçue pour la dernière fois, la falaise s'étendait déserte, et la mer, battant les récifs, murmurait seule dans le silence. Le soir, le flot l'avait rapportée à la grève: elle semblait dormir, et souriait, le visage calme, ainsi qu'au temps où elle était heureuse.

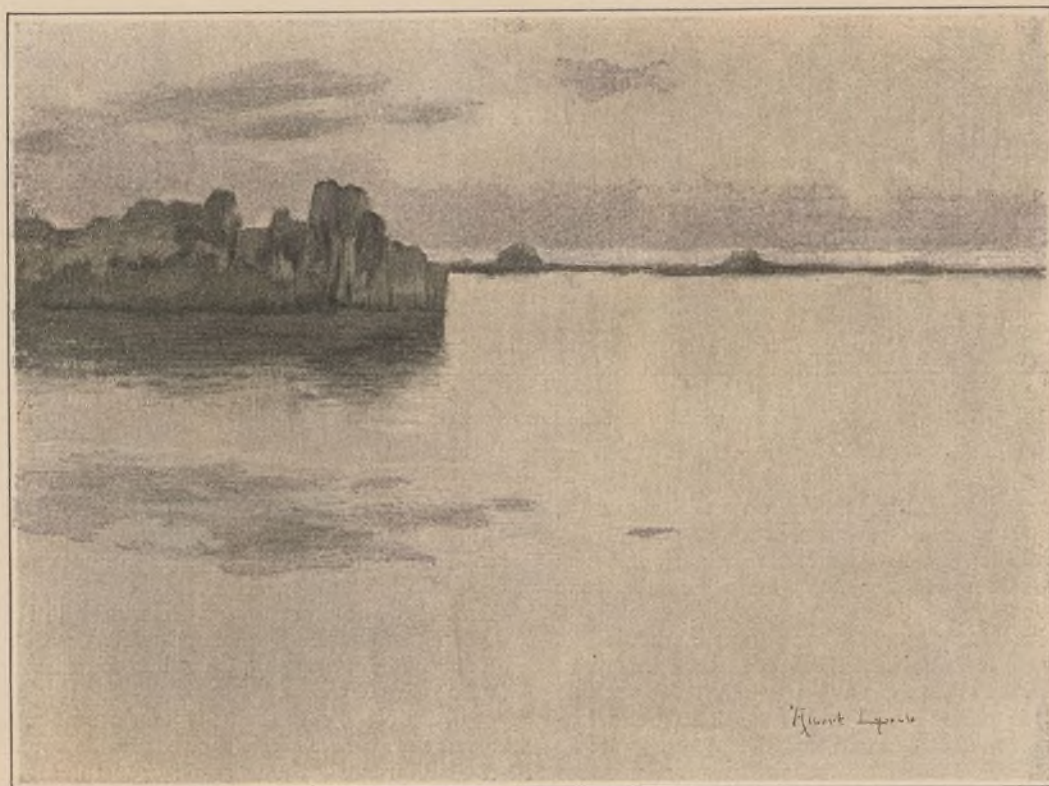
La lettre me tomba des mains: je revis la jeune femme avec ses beaux yeux suppliants, ses lèvres frémissantes; mon cœur se serra et, sur ma joue, coula une larme de pitié et de regret.

Il y eut un silence que rompit la voix sarcastique de Burat.

— Bah! dit-il, vous avez joliment bien fait de ne pas vous laisser aller à cette petite femme-là, vous n'en auriez eu que des ennuis. Elle était folle!

GEORGES OHNET.

(Reproduction interdite).





en tre toutes les fem...mes — et Je...sus le — fruit de vos en...traîles est bé...ni — Sainte Marie

Mère de Dieu Sainte Marie Mère de Dieu pri...ez pour nous — pau...vres pécheurs maintenant et à

rit.
l'heure de no...tre mort! — Ain...se... soit — il —

pp
rit *a tempo*

CHARLES GOUNOD.





Guitares & Mandolines

Allegretto con moto

PIANO

f

Dimin.

CHANT

Appassionato

Gui - ta - res et man - do - li - nes Ont des sons qui font ai - mer.

p

Tout en croquant des pra - li - nes

M.D.

f *p*

Pé - pa se lais - se char - mer Quand, jetant diè - ses, bé - car - res, Mandoli - nes et gui.

ta - res Vi - brent pour la dé-sar-mer.

Man.do - line a - vec gui - tare Accom - pa - gnent de leur bruit Les a

mants sui - vant le pha - re De la beau - té dans la nuit.

Et Jua-na montre, fé - li - ne (Gui-tare a - vec man-do - li - ne) Sa bouche et son

œil qui luit.

CAMILLE SAINT-SAËNS.



LIBRAIRIE DE L'ÉDITION NATIONALE
ÉMILE TESTARD
 Éditeur à PARIS

A la Librairie de l'Édition nationale, il ne s'agit pas de livres d'étranges banquets, qui intéressent peu dès qu'arrive l'âge de raison. On y trouve les beaux livres de bibliothèques, vraiment artistiques, signés des noms les plus glorieux de la littérature française.

Une grande collection, en cours de publication, s'offre tout d'abord à notre examen, c'est l'Édition nationale des œuvres de Victor Hugo. Les volumes publiés dans cette édition sont au nombre de 25. Nous ne parlerons que des séries qui, publiées séparément, forment un cadeau d'étranges attrayant et durable.

En première ligne, vient *Notre-Dame de Paris* en 2 volumes in-4° du prix de 30 francs chacun.

Il y a des livres prédestinés. On les imprime sans cesse. Entre autres, *Notre-Dame de Paris*. De toutes les œuvres du Maître, aucune n'a recueilli une plus ample moisson de gloire. Le prestige de son style incomparable et de ses grandes poussées d'imagination, son drame qui se démêle, ému et haletant, à travers une reconstitution infatigable du passé, en ont fait un livre classique. Quelles que soient les pentes du goût et des préférences, les influences de l'éducation, il est dans toutes les bibliothèques, au premier rang. Peu de livres, autant que celui-là, prêtent à l'illustration. Il fourmille de sujets de caractères fort



Luc-Olivier Merson inv.

Géry-Bichard sc.

divers. Aussi on pense quelles heureuses inspirations a dû puiser dans un tel livre M. Luc-Olivier Merson, un des plus grands, sinon le plus grand, de nos illustrateurs modernes.

D'une érudition très au courant des choses du moyen-âge, d'un talent qui a fourni avec éclat ses preuves, M. Luc-Olivier Merson était comme préparé d'avance à illustrer *Notre-Dame de Paris*. L'éditeur ne pouvait confier un tel travail à un esprit plus ingénieux et mieux armé, à une main plus experte, plus ferme, plus souple. Le résultat donne amplement raison à son choix et justifie les sacrifices qu'il s'est imposés.

Pas une des 75 compositions de M. Luc-Olivier Merson qui ne s'autorise, quant aux costumes, aux sites, aux accessoires, — nous dirions volontiers, quant aux physionomies et à l'air des visages, — de documents authentiques, ou, lorsque ces documents ont fait défaut, de conjectures d'un sentiment si exact qu'elles ont l'apparence de la certitude. Pas une, non plus, qui ne témoigne d'un art extrêmement délié et varié, d'une singulière justesse de mimique, d'une originalité d'impression et d'expression tout à fait inattendue, pittoresque et charmante.

D'autre part, si Luc-Olivier Merson a seul imaginé et dessiné les compositions, la gravure de celles-ci a été exécutée par un seul artiste également, ce qui achève de donner à la nouvelle *Notre-Dame de Paris* un cachet d'unité absolue. Le graveur, M. Géry-Bichard, se recommandait par nombre de planches d'un mérite tout à fait distingué, mais cette fois, il s'est surpassé lui-même. C'est un artiste très vigoureux et très souple en même temps, désormais hors de pair. Toutes ses planches, au nombre de 75 environ, sont merveilleuses de dessin et de couleur. M. Géry-Bichard doit être classé maintenant parmi les maîtres graveurs de notre époque.

Telles sont les preuves certaines que la nouvelle édition de *Notre-Dame de Paris* s'adresse aux gens de

goût, épris de beaux livres. Sous le rapport de l'art, sous le rapport de la typographie, elle est parfaite. Elle restera parmi les chefs-d'œuvre qui honorent le plus notre grande librairie contemporaine.

Une autre série de l'Édition nationale que nous ne pouvons passer sous silence, c'est le *Théâtre de Victor Hugo*.

Ce Théâtre est complet en 4 volumes in-4° du prix de 30 francs chacun.

L'illustration de ces quatre volumes est véritablement magistrale. Elle se compose d'environ 75 planches gravées à l'eau-forte par nos meilleurs graveurs, d'après les dessins originaux de MM. Bordes (*Cromwell*), Bida (*Hernani*), Maurice Leloir (*Marion De Lorme*), Adrien Moreau (*Le Roi s'amuse*), Albert Maignan (*Lucrèce Borgia*), Moreau de Tours (*Marie Tudor*), Henri Martin (*Angelo*), Lucien Mélingue (*Ruy-Blas*), Lalauze (*la Esmeralda*) et Rochegrosse (*les Burgraves*).

Le Théâtre de Victor Hugo, édité avec ce luxe d'illustrations et à un prix pourtant si raisonnable, doit être recommandé, n'est-il pas vrai, comme une des étranges les plus littéraires et les plus artistiques.

Enfin, parmi les *Poésies de Victor Hugo*, moment de l'année, c'est l'Art d'être Grand-Père. L'éditeur, Emile Testard, nous en donne une magnifique édition, format in-4°, très richement illustrée par M. Albert Fourié. Cet artiste a semé dans le texte soixante-huit ravissantes compositions qui ont été reproduites en photogravure. En outre, l'illustration du volume comprend cinq grandes planches gravées à l'eau-forte par MM. Lucas, Rudaux, Mongin, Champollion et Ruet, d'après les dessins originaux de MM. Thévenot, Rudaux, Dantan, Albert Fourié et de M^{me} Madeleine Lemaire.

Joignez à cela une reliure artistique exécutée d'après une aquarelle de M. Giraldon et vous aurez le plus joli livre qu'il soit possible de rêver. Le prix de l'ouvrage relié est de 38 fr.; broché, il est seulement de 30 francs.

Il est regrettable que nous ne puissions donner ici des eaux-fortes de l'Édition nationale, mais on comprend que les conditions matérielles de notre recueil ne permettent pas d'employer l'impression en taille-douce. Nous offrons en contre une reproduction en relief d'une eau-forte du texte de *Notre-Dame de Paris*. Elle permet d'apprécier le talent de composition du peintre Merson. — L'éditeur enverra du reste à nos abonnés, sur demande, des spécimens illustrés de ses principales publications.

Enfin, avant de quitter la librairie de M. Emile Testard, quelques mots d'un charmant volume publié dans le format in-8° écu, *Roi de Camargue*, roman inédit par Jean Aicard.

Ce livre vient de paraître récemment. L'auteur dépeint puissamment tout un pays, bizarre et mal connu, quoique français — la Camargue — avec ses horizons, ses coutumes, ses courses de taureaux, ses légendes, ses bohémien, sa faune et sa flore, son passé, toute sa physiologie étrange.

Dans ce cadre se déroule une histoire de passion, ardente comme le climat, sauvage comme les bœufs et les cavales qui parcourent en liberté le désert camarguais, véritables pampas de la France. Le héros est un cavalier, dompteur de chevaux.

Les sentiments de chaque personnage, doux, tendres et chastes au cœur de la petite fiancée Livette, troubles et après chez la *gilana*, violents et inquiets chez l'amoureux, sont pénétrés jusqu'au fond, et mis en lumière avec une remarquable puissance d'expression.

Tous ces éléments, peinture d'un pays, étude du cœur humain, intensité d'action, se fondent et s'expriment dans une langue colorée et chaude, d'une grande netteté.

L'illustrateur, M. George Roux, a suivi l'auteur pas à pas, et les nombreux dessins qui ornent l'ouvrage sont à la fois une œuvre d'art personnelle, une interprétation vivante du roman, et une peinture précise, exécutée sur nature, des sites, des habitations, des gens et des bêtes de Camargue.

Toutes les compositions de texte sont finement gravées sur bois par MM. Baud et Hamel; les quatorze eaux-fortes hors texte sont de M. Ruet, un graveur des plus distingués.

Certes, cette œuvre originale, émue, entraînante, éditée avec le luxe qu'elle mérite, prendra place dans les bibliothèques, à côté des livres qui restent.



LITS, FAUTEUILS, VOITURES & APPAREILS MÉCANIQUES
 Pour Malades et Blessés

DUPONT

FABRICANT B. S. G. D. G. — FOURNISSEUR DES HÔPITAUX

à PARIS, 10, rue Hautefeuille (Près l'École de Médecine)

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

La gloire, la célébrité, le talent, ne mettent pas les grands hommes à l'abri des infirmités de la pauvre nature humaine. Nous en avons la preuve par les souvenirs qu'a conservés la MAISON DUPONT, rue Hautefeuille, au coin de la rue Serpente, près de l'École de Médecine. A côté des appareils perfectionnés de toute sorte qu'elle fabrique pour les malades et blessés, elle a gardé, comme reliques, le lit mécanique sur lequel le grand Balzac passa ses derniers jours, au mois d'août 1850, lit décrit par Victor Hugo dans ses *Souvenirs*; puis le fauteuil fourni par elle au général Garibaldi, fauteuil sur lequel le célèbre révolutionnaire fut opéré par Nélaton; puis encore deux souvenirs du général Faidherbe: le fauteuil roulant dans lequel le Grand Chancelier se promenait dans les couloirs du palais de la Légion d'honneur, et la chaise à porteurs dans laquelle il se fit porter à la Chambre des Députés, lors de la fameuse séance où furent votées les poursuites contre le général Boulanger.

La MAISON DUPONT a fourni des appareils mécaniques à bien d'autres illustrations. Elle est du reste fournisseur des Hôpitaux. Elle a remporté, pour ses inventions perfectionnées, vingt-huit médailles aux expositions françaises et étrangères.



LES THÉÂTRES DE PARIS

1890

OPÉRA

MM. RITT et GAILHARD, directeurs.
M. CHARLES GARNIER, C. E., membre de l'Institut, architecte.

ADMINISTRATION. — MM. MOISSON, secrétaire général. — Charles NUTTER, archiviste. — CLÉMENT, conservateur du matériel. — Ernest REYER, membre de l'Institut, bibliothécaire. — SIMONNOT, chef de la comptabilité. — LAURENT, caissier. — PICHÉRY, contrôleur général. — VITTOZ, inspecteur du bâtiment.

SERVICE DE LA SCÈNE. — MM. LAPESSIDA, régisseur général. — COLLEUILLE, régisseur de la scène. — VIANESI, chef d'orchestre. — MADIER DE MONJAU, second chef. — LANCEN, troisième chef. — SALOMON, DELAHAYE, LOTTIN, MANGIN, chefs du chant. — COHEN, chef des chœurs. — Paul VIDAL, second chef des chœurs. — CLAMENTS, souffleur et répétiteur des chœurs. — BIANCHINI, dessinateur. — VALLENOT, chef machiniste.

SERVICE DE LA DANSE. — MM. HANSEN, maître de ballet. — PLUQUE, régisseur du ballet. — M^{me} SANLAVILLE, professeur de la classe de perfectionnement. — M^{me} THÉODORE, M^{lle} THÉODORE, M^{lle} ROUMIER, M. VAZQUEZ, professeurs de danse.

ARTISTES DU CHANT. — Ténors. — MM. Escalaïs, Duc, Vergnet, Téquai, Affre, Vaguet, Pizola, Sablocs, Voulet, Devriès, Idrac.
Barytons. — MM. Lassalle, Melchissédec, Bérardi, Martapoura, Lambert, Ragneau, Douaillier.

Basses. — MM. Gresse, Dubulle, Plançon, Delmas, Bataille, Crépeaux, Ballard, Palantio.

Sopranos dramatiques. — M^{mes} Rose Caron, Adiny, Fierens, Pack, Bréval.
Chanteuses légères. — M^{mes} Lureau-Escalaïs, Melba, Eames, Bosman, d'Erville, Loventz, Agussol, Dartoy.

Contraltos. — M^{mes} Deschamps-Jéhin, Demenech, Héglon, Duménil, Canti.

DANSE. — M^{mes} Mauri, Subra, Hirsch, Désiré, Laus, Torri, Roumier, Mercédès, Chasles, A. Biot, Ottolini, J. Ottolini, Grangé, Keller, Gallay, Invernizzi, Salle, Monnier, Regnier, Sandrini, Parent, Rat, Van Gœthen, Reiga, Frenck, Vandoni, Mestais, Boos, Stilb, Chabot, Violat, Lobstein, Blanc, Tréluyer, Ricotti, Perrot, Rossi, Méquignon, S. Mante, L. Mante, MM. Vasquez, Pluque, Ajas, Stilb, Sorja, Marius, Girodier, Ladam, Lecerf, Regnier.

Cette année 1889-1890 n'aura pas été stérile à l'Opéra. On y a monté, comme savent monter MM. Ritt et Gailhard, trois ouvrages : *Ascanio*, de Camille Saint-Saëns (5 actes) ; *Zaire*, de V. de la Nux (2 actes), et le *Rêve*, ballet de Gastinel (2 actes). Au total, deux grands succès, *Ascanio* et le *Rêve*, et un succès d'estime, *Zaire*, qui continue à tenir l'affiche très honorablement.

On préparait, en même temps, une splendide reprise de *Sigurd*, qui a été le gros événement artistique de cette fin de saison. Gros événement à plusieurs points de vue : d'abord, parce qu'il ramenait à l'Opéra la plus éminente tragédienne lyrique de l'époque, Rose Caron ; ensuite, parce qu'il scellait la réconciliation entre Reyher et les directeurs, qu'un malentendu regrettable avait un moment séparés ; enfin, parce qu'il faisait entrer triomphalement et définitivement au répertoire une des plus belles œuvres lyriques françaises. Depuis la reprise, en effet, *Sigurd* fait chaque fois le maximum.

Voilà pour le passé. Pour le présent, on est tout entier aux études du *Mage*, de Richepin et Massenet, dont on dit merveille par avance. Et on parle de mettre à la scène pour M^{me} Rose Caron, qui y est exquise, le *Fidelio* de Beethoven. Puis, ces deux caps doublés, on s'occupera, sans perdre un jour, de *Salambo*, dont les devis sont déjà prêts, et qui clôturera magnifiquement la saison prochaine.

La direction actuelle commence la dernière année de son privilège. Le bilan de ce septennat peut se résumer, au profit de l'Académie de Musique, en ces trois mots : prospérité sans précédents. C'est à des prodiges de bonne administration et d'intelligence artistique que sont dus ces heureux résultats, dont les annales de l'Opéra n'offrent que de rares exemples. Et pour qu'ils se perpétuent, il est à souhaiter, et c'est, croyons-nous, le vœu de tous les dilettanti, que le sceptre ne passe pas en d'autres mains.

OPÉRA-COMIQUE

A l'Opéra-Comique, la saison nouvelle inaugurée le 1^{er} septembre, avait ramené sur l'affiche la plupart des ouvrages acquis au répertoire : *Carmen*, avec M^{me} Deschamps-Jéhin, *Le Barbier de Séville*, avec M^{me} Landouzy, *Mireille* et *Mignon*, avec M^{lle} Simonnet, *La Dame blanche*, *Le Pré aux clercs*, *Le Domino noir*, *Les Dragons de Villars*, *La Fille du Régiment*, *Fra Diavolo*, *Les Noces de Jeannette*, *Les Rendez-vous bourgeois*.

La Basoche, dont le joyeux succès avait brillamment clôturé la saison précédente, continuait la belle série de représentations que la presse avait été unanime à lui prédire... Succès de pièce, succès de musique, succès de mise en scène et succès d'interprétation ; ainsi pouvait s'expliquer l'accueil que le public avait fait à cet ouvrage, signé du nom de M. André Messager, un compositeur qui venait de conquérir droit de cité sur la scène de *la Dame blanche* et du *Pré aux clercs*.

Le Roi d'Ys, la belle œuvre de M. Edouard Lalo, avait également fait sa réapparition au programme avec un nouvel interprète, M. Gibert, le ténor d'*Esclarmonde* et de *Dante* qui devait quelques jours après s'affirmer à nouveau et très brillamment dans le *Dimitri* de M. Victorin Joncières.

Une jeune artiste qu'une brillante renommée conquise à l'étranger avait précédé à Paris, M^{lle} Vuillaume, venait de débiter dans *Esclarmonde* et d'affirmer les qualités qui la faisaient hautement apprécier quelques mois auparavant par la société aristocratique de Saint-Petersbourg.

Pendant que se préparait l'abonnement du samedi dont les soirées sont toujours si suivies et si brillantes, des ouvrages nouveaux étaient à l'étude ou en préparation. C'était d'abord *Le Benvenuto* de M. Diaz, le compositeur de la *Coupe du roi de Thulé*, ouvrage couronné par l'Institut en 1869 et représenté avec succès à l'Opéra. *Benvenuto*, œuvre d'un musicien français qui portait hautement, dans une autre branche de l'art, un nom que son père avait illustré dans la peinture, fut accueilli favorablement. Admirablement interprété par M. Renaud, dont le début dans le *Roi d'Ys* avait été très remarqué, par M^{me} Deschamps-Jéhin, par M^{lle} Yvel, une jeune étoile de l'avenir ; *Benvenuto* fit à l'Opéra-Comique une carrière des plus honorables.

M. Paravay avait mis à l'étude *L'Amour vengé*, ouvrage couronné au concours Crescent et que ses qualités de distinction et de style avaient désigné au choix des membres du jury de ce concours. Le nom de M. de Meaupon très estimé dans le monde musical, allait s'affirmer au théâtre après avoir été l'objet des appréciations les plus flatteuses dans les cercles artistiques.

Et puis, c'était un grand ouvrage lyrique, *Enguerrande*, sur un poème de

MM. Émile Bergeat et Victor Wilder, dont le compositeur Auguste Chapuis avait écrit la musique, qui allait entrer en répétition avec une distribution *di primo cartello* et devenir en perspective l'événement musical de la saison à l'Opéra-Comique.

Les matinées du dimanche et des jours de fête, toujours très recherchées par les familles, se poursuivaient empruntant leur programme aussi bien aux ouvrages du répertoire qu'aux ouvrages nouvellement représentés.

Et l'Opéra-Comique que ses traditions, son passé, son riche répertoire, ses soucis du progrès de l'art musical entraînaient dans le mouvement de notre jeune école nationale, l'Opéra-Comique si foncièrement français, si naturellement progressiste sous l'active direction de M. Paravey, tout en faisant honorablement ses affaires aussi bien au point de vue artistique qu'au point de vue financier, place du Châtelet, attendait patiemment que le gouvernement, prenant enfin souci des vœux de la population parisienne et de l'art véritable qu'il représentait, se décidât à le ramener à sa véritable place, au boulevard des Italiens, en plein cœur de la capitale du monde artistique, au centre de Paris.

GYMNASE

Le théâtre du Gymnase est plus que jamais pour les parisiens et pour les étrangers, le théâtre de comédie le plus apprécié après la Comédie-Française.

La cause de cette vogue énorme est bien simple, son habile directeur, M. Victor Koning, s'occupe sans cesse de son théâtre avec un soin et, disons le mot, avec un art qui ne laissent rien à désirer.

Nous avons sous les yeux le tableau de la troupe complète, composée de vingt comédiens et de vingt-cinq comédiennes.

Le tout forme, à dire vrai, deux troupes : une de drame, une de comédie gaie.

En tête de la troupe de drame nous citerons : M^{me} Pasca, l'artiste grande dame par excellence ; Raphaële Sisos, dont le charme délicat et la grâce exquise et tendre ont tant d'attrait sur le public que son nom seul est une garantie de succès pour un auteur. C'est sans doute pourquoi son directeur, qui s'y connaît en artistes, nous disait un jour : « Sisos, c'est la Bartet du Gymnase ! »

Puis, voici ces admirables premiers rôles qui ont nom : Aimée Tessandier, Jeanne Brindeau, les jolies et en même temps charmantes interprètes : Darlaud, Julia Depoix, Demarsy, Blanche Thibault, Varly, Prejal, Marie Augé, Lecuyer, etc., etc.

Parmi les hommes, le plus remarquable de nos jeunes premiers rôles : Raphaël Duflos ; puis Paul Devaux, Charles Masset, Nertann, Léon Noël, Paul Plan, Burguet, etc., etc.

Passons à la troupe comique qui ne le cède en rien à la troupe dramatique, et en tête de laquelle nous voyons briller Marguerite Ugalde, la jeunesse, l'intelligence, la verve en personne, enfin la digne fille de sa mère ; et l'étourdissante Desclauzas, dont le nom populaire peut se passer d'épithète.

Parmi les hommes : Noblet, dont M. Koning a su faire un des premiers comiques de Paris ; Numès, Hirsch, Richemond, etc., etc.

Mettez ces artistes dans des œuvres signées Octave Feuillet, Alexandre Dumas, Alphonse Daudet, A. Vacquerie, Sardou, Georges Ohnet, Albert Delpit, Henri Lavedan, Ernest Blum, Raoul Toché, Paul Ferrier ; encadrez le tout dans une mise en scène pleine de luxe et de goût, et vous ne serez plus étonné, comme nous le disions en commençant cet article, que le Gymnase vienne dans la faveur publique immédiatement après la Comédie-Française.

VAUDEVILLE

Depuis longtemps, il s'est accrédité une singulière légende autour de la vie d'artiste. Pour le gros public, les comédiens sont de joyeux compères, vivant au hasard une vie facile, cahotés par les caprices de la foule, fêtant beaucoup, travaillant très peu, et cachant mal, sous une grande affectation de tenue, le je ne sais quoi de décousu et de bohème de leurs mœurs trop libres. Eh bien ! c'est une légende ridicule ! — En cette fantaisiste fin de siècle, aucune existence n'est moins fantaisiste, ni mieux réglée, ni plus bourgeoise que l'existence de nos comédiens — aucune n'est plus laborieuse, surtout. — L'amateur de spectacles ne sait guère quelle somme d'efforts représente une « première », ni combien il a fallu peiner pour obtenir cette harmonie parfaite d'interprétation, qui lui semble quasi naturelle.

A heure fixe, matin et soir, les artistes travaillent tous les jours. Le théâtre, c'est comme un grand pensionnat qui préparerait sans trêve des examens nouveaux.

Tenez, l'autre mois, dans l'après-midi, le directeur du Vaudeville, M. Albert Carré, m'a fait visiter son théâtre. Partout, dans la salle et sur la scène, au foyer des artistes, au foyer du public, et même au foyer... de la danse (il y en a un où l'on ne danse plus naturellement), depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux cintres, les artistes répétaient...

En scène, c'est *Madame Mongodin*, la pièce de MM. Blum et Toché, qui succédera au *Député Leveau*, dans deux ou trois mois, quand le permettra le gros succès de la comédie de M. Jules Lemaitre. Jolly et M^{me} Grassot sont en scène. Autour, dans les coulisses, d'autres artistes : MM. Romain, Peutat, Lagrange, M^{lle} Cécile Caron, Yahne, Arlette, Darmond... Tous travaillent, attendant leur entrée et repassant leur rôle : il y en a dans tous les coins, qui parlent seuls et font des gestes aux murs.

A quelques pas de là, au foyer des artistes, on répète en double le *Député Leveau*. — Au foyer du public, Dieudonné, Michel, Mangin, Achard donnent la réplique à M^{lle} Berthe Dharcourt. C'est *Michel Perin*, le curieux vaudeville de Melesville, qui doit, avec *Heur et Malheur*, former le prochain « five o'clock » du Jeudi.

Montons quatre étages, jusqu'au foyer de la danse. Là avaient lieu autrefois les cours des demoiselles Parent : des barres fixes sont encore scellées le long des murs. Les jeunes élèves du théâtre, très sagement assis en cercle autour de leurs professeurs, MM. Peutat, Laroche et Mayer, apprennent de petites pièces qu'ils joueront les jeudis. Et si vous voyiez avec quelle émulation, avec quel désir de bien faire chacun travaille, content de la besogne, heureux d'avoir pu donner un objet à son zèle juvénile.

Tout le monde est « sur le pont », arrivé depuis midi, et l'on ne partira pas avant six heures. Le directeur se multiplie secondé par Boisselot, le directeur de la scène et M. Ricquier l'administrateur. Les régisseurs MM. Darmand et Pellerin vont et viennent. Les garçons de théâtre lancent des appels incessants : « Mesdames ! en scène pour le deux ! » Partout c'est une fièvre de travail...

« N'est-ce pas, me dit en riant M. Carré, cela ressemble un peu à une usine... et ce n'est pas toujours aussi facile à mener. Songez donc : cinquante-huit artistes ! »

— Cinquante-huit ?

— Oui. Voulez-vous connaître leurs noms ?... Notre jeune secrétaire général, M. Duret, votre collaborateur, va vous les dire, car on m'annonce que M. Becque est là, qui vient me parler de la distribution des *Polichinelles*.

— Ah! les fameux *Polichinelles*!... Quand comptez-vous les jouer?
— Après *Madame Mongodin*, me dit le directeur du Vaudeville, en me quittant. Ensuite viendront *Helène* de Delair avec musique de Messager, *Bonheur à quatre* de Gandillot, une pièce nouvelle de Bisson, une autre que me promet Sardou, sans compter trois actes de Félicien Champsaur et Léopold Lacour, trois autres de Valabrègue... »

... Sa voix se perdit dans l'éloignement!...
Et je restai seul avec l'aimable M. Duret qui se mit à me réciter les cinquante-huit noms des cinquante-huit artistes de la maison, en commençant par les dames, ainsi qu'il sied à un galant secrétaire.

CHATELET

Perrault ne se doutait guère en écrivant ses contes, et principalement celui de *Peau-d'Ane*, qu'un jour viendrait où un théâtre s'en emparerait et nous ferait assister de visu aux éblouissements des enchantements sans fin. Le Châtelet, en montant *Peau-d'Ane*, a prouvé qu'il tenait à redorer son blason quelque peu déflori par les directions précédentes.

M. Floury, le directeur actuel, ainsi que toute la presse l'a constaté, a monté magnifiquement et surtout très artistiquement cette prestigieuse féerie qui sera forcément les plus belles étreintes à offrir à tous nos bébés.

Après *Peau-d'Ane*, M. Floury, abandonnant pour quelque temps la féerie, montera des œuvres d'ordre plus élevé, c'est ainsi que nous aurons dans le courant de janvier la première de la *Jeanne d'Arc* de M. Fabre qui fit tant parler d'elle, il y a plusieurs mois et que nos plus éminents critiques n'hésitaient pas à considérer comme un véritable chef-d'œuvre. M. Floury, séduit comme tous, reçut la pièce, c'est pourquoi il s'y adonne entièrement; attendons-nous à une résurrection des plus exactes du commencement du xv^e siècle. Les études sont pressées d'une façon très sérieuse, les moindres détails ont été puisés à source sûre; costumiers, décorateurs, grâce à l'obligeance de Messieurs les directeurs de la Bibliothèque nationale, ont pu reconstituer le règne de Charles VII tel qu'il était. Bien que *Jeanne d'Arc* soit un drame, le spectacle y tiendra une grande place.

Ensuite viendra une pièce à grand spectacle intitulée : *Les six Monsieur Dubois*, tirée d'un feuilleton de M. Maurice Montégut qui eut un grand succès dans le supplément du *Petit Journal*.

Au cas échéant, mais probablement la saison prochaine, nous aurons *Wittington et son chat*, de MM. Nuyter et Tréfeu, musique d'Offenbach; et *Don Quichotte*, grande féerie de M. Sardou. Voilà de quoi remplir plusieurs saisons théâtrales et d'une façon vraiment artistique : le Châtelet ne se sera jamais vu à pareille fête.

LES VARIÉTÉS

Où vont tous ces carosses,
Chevaux de prix ou rosses,
Vers les Variétés,
Portés, heurtés.

Au boulevard Montmartre,
Les velours et les martres,
Faille, soie, habits noirs,
Vont tous les soirs.

Qu'y voit-on? *Ma Cousine*,
Œuvre presque divine,
Que Bertrand fait son sac
Avec Meilhac.

La reine, la sultane
De l'endroit c'est Réjane;
Près d'elle, un gai Luron,
Son nom : Baron.

Puis, partageant leur gloire,
Raymond y fait sa poire.
N'oublions pas Cooper,
Crouzet, Lender.

Les joveuses antiennes!
Allez, Parisiennes,
Courez, charmants vauriens
Parisiens.

C'est là que l'on s'amuse
Aux baisers de la Muse,
Que caresse Momus
Avec Comus.

Le radieux Théâtre,
Où rit Thespis folâtre,
Que deviendrait Paris,
De joie épris,

Sans cette aimable scène
Toujours parisienne,
Sans vos folles gaietés,
Variétés.

Et qu'à travers les âges,
Soit des fous et des sages,
Bertrand, Vizentini!
Leur nom béni!

PALAIS-ROYAL

Avec des auteurs comme : V. Sardou, Meilhac et Halévy, Blum et Toché, A. Bisson, Valabrègue, etc., etc.

Avec des artistes comme : Daubray, Saint-Germain, Dailly, Calvin, Milher, Galipaux, M^{mes} Chaumont, Mathilde, Lavigne, etc., etc.; on s'explique facilement la vogue toujours constante de ce merveilleux théâtre appelé à juste titre : Le Théâtre Français du Comique.

GAITÉ

Ce bienheureux théâtre s'est définitivement classé au premier rang parmi les théâtres parisiens et la faveur du public tourne décidément à l'engouement vis-à-vis de lui. Jamais sa vogue n'a été plus grande et il faut reconnaître qu'elle n'a jamais été mieux justifiée.

Nous avons déjà cité les magnifiques succès obtenus par la Gaité; l'année 1890 a été particulièrement favorisée encore en ce sens. Après les 250 représentations de la *Fille du Tambour-Major*, nous citerons les 250 représentations consécutives de ce merveilleux *Voyage de Suzette* qui a fait courir tous les parisiens en même temps qu'il obtenait les applaudissements des provinciaux et des étrangers de passage à Paris.

Rendons justice à toutes les nombreuses attractions réunies par la direction et à une interprétation exceptionnelle en tête de laquelle il faut citer M^{me} Simon-Girard, dont le talent, la verve et la grâce ajoutés à une voix chaude d'un style parfait, ont positivement enlevé l'enthousiasme des spectateurs.

En ce moment, le théâtre de la Gaité prépare une pièce à grand spectacle dont on dit des merveilles et sur laquelle on fonde à bon droit les plus belles espérances. *La Fée aux chèvres*, qui ne comporte pas moins de 14 tableaux, servira au début de M^{lle} Samé. La jeune et jolie artiste obtint, on s'en souvient, un accueil excessivement chaleureux lorsqu'elle parut à l'Opéra-Comique dans le *Caïd*, l'*Ombre* et *Mignon*; elle alla ensuite triompher à Bruxelles où elle devint la grande favorite du public de la Monnaie et tout fait supposer que son engagement à la Gaité la classera immédiatement au rang des étoiles les plus aimées. Autour d'elle nous verrons la toute gracieuse et charmante Conchita Gélabert, MM. Mesmacker, Vauthier, Alexandre, Fugère, Riga, Bouland, Bartel, Dacheux, etc., etc.

Quant à la mise en scène, elle sera éclatante et l'on parle d'un Rêve qui fera sensation par les merveilleuses transformations qui le composent, ainsi que de très jolis ballets ou divertissements réglés par Mariquita.

Du reste, la vogue exceptionnelle de la Gaité s'explique encore par le choix tout spécial des pièces qu'offre M. Debruyère à ses spectateurs et par le tact

qui préside toujours à leur réception. Tout le monde peut aller à cet excellent théâtre et les familles s'y rendent avec empressement, car jamais une scène, une phrase de mauvais goût ne sont venues y froisser les gens les plus scrupuleux.

AMBIGU COMIQUE

La solidité et la variété des pièces que M. Rochard choisit pour son théâtre a certainement doublé la clientèle de l'Ambigu pendant ces dernières années. Les gens du monde ont adopté ce théâtre qui est devenu, sans contredit, l'un des plus confortables de Paris, et le seul où, rompant avec les « vieilles traditions », on a su moderniser le drame.

A chaque première, la presse entière a constaté la valeur toujours croissante d'une troupe soigneusement choisie parmi des artistes que leur âge rend aptes à renouveler, en se conformant aux idées nouvelles, un genre essentiellement français.

Les décors et la mise en scène ont acquis une notoriété égale à celle de l'interprétation. Détail significatif : depuis quatre ans, l'Ambigu n'a pas fait une seule reprise.

En ce moment, le succès du *Régiment* de MM. Jules Mary et Grisière, les auteurs de *Roger-la-Honte*, attire la foule et l'attirera longtemps encore. Cela n'empêche pas de répéter le *Médecin des Folles* de MM. Xavier de Montépin et Jules Dornay, les auteurs de la *Porteuse de pain*.

Après ces deux pièces, comme avant, continuera le défilé des « jeunes », et on sait si M. Rochard les met bien dans leurs meubles : témoins MM. Millet, Hirsch, Pagat, Charton, de Marthold, etc., etc.

« Toujours du nouveau, n'en fût-il plus au monde », semble être la devise de M. Rochard.

L'Ambigu offrant cette particularité qu'il attire tous les mondes, a dû innover un tarif répondant aux besoins de sa clientèle, c'est-à-dire très bon marché.

BOUFFES-PARISIENS

Le théâtre des Bouffes-Parisiens est en pleine voie de grands succès. Après *Cendrillonnette*, *L'Enfant prodigue*, deux pièces dont les « centimes » ont été fêtés dans ce théâtre bienheureux, en moins de six mois. C'est rare, très rare, par le temps qui court. Tous nos compliments à l'habile administration et aux jeunes directeurs, MM. O. de Lagoanère et E. Larcher, qui, toujours sur la brèche, travaillent constamment à mener à bien la direction qui leur a été confiée, — le premier, un chef d'orchestre habile et reconnu tel par tous les dilettantes et amateurs de bonne musique, a fait un choix des meilleurs instrumentistes des concerts Lamoureux et Colonne, afin de donner aux exécutions le cachet artistique que les compositeurs ont le droit et le bonheur d'apprécier au théâtre des Bouffes, — le second, qui, depuis trois ans, s'est attaché tout spécialement à ce genre nouveau : la pantomime, est un metteur en scène de valeur et donne, par ses excellents conseils à toute la troupe des Bouffes, un cachet de bonne comédie, toujours utile, même dans l'opérette.

Les artistes du théâtre sont tous aimés du public parisien; il suffit de nommer M^{mes} Montrouge, Duhamel, Lardinois, Saint-Laurent, Maurel, Stelly, Théry, MM. Montrouge, Piccalugua, Tauffenberger, Jamès, Désiré, Gaillard, Perrier, Philippon, Wolff, Gerayer, Valéry, — une excellente troupe, des comédiens et des chanteurs, le répertoire toujours nouveau. Les auteurs : MM. Audran, Roger, Vidal, Lecocq, Wormser, Clérin, pour la musique, et pour les paroles : MM. Ferrier, Boucheron, Michel Carré fils, Jaime, Clairville, Depré, etc., etc. Enfin le théâtre des Bouffes est éclectique et veut avoir le succès quand même.

Bravo! pour ces jeunes travailleurs qui ont nom O. de Lagoanère et E. Larcher.

NOUVEAUTÉS

Situé au meilleur pas du boulevard, le plus parisien de tous les théâtres, il est en même temps le rendez-vous du public le plus élégant qui est sa clientèle attitrée. Le théâtre des Nouveautés, qui est classé aujourd'hui au premier rang de nos scènes parisiennes, aborde volontiers tous les genres, passant tour à tour du vaudeville à la comédie, de l'opérette et de la revue à la pièce à spectacle et à la féerie.

Les plus grands succès, en effet, appartiennent tous à des genres bien différents : *Le Jour et la Nuit*, *Le Cœur et la Main*, *Paris en actions*, *Le Royaume des Femmes*, *Le Château de Tire-Larigot*, *Ménages Parisiens*, en sont autant d'exemples.

Justifiant en tous points son titre, le théâtre des Nouveautés répond avec tact aux goûts et aux nouvelles aspirations du public qui tend à accorder sa préférence à la comédie moderne; c'est ainsi que la curieuse étude de paysans de M. Jean Julien, *Le Maître*, fut accueillie avec enthousiasme par son public d'élite.

Après cette intéressante tentative, l'opérette moderne reprend le dessus, et *Sansonnnet*, dû à la collaboration de deux auteurs favoris du public, MM. Paul Ferrier et Victor Roger, semble devoir tenir l'affiche pendant de longs mois à cet élégant théâtre du Boulevard des Italiens. Le grand succès obtenu par cette pièce si parisienne était facile à prévoir; d'abord par la rentrée de Mily Meyer, si originale et si amusante dans ce rôle d'Esperanza qui vient encore s'ajouter à ses créations célèbres de *Joséphine vendue par ses Sœurs* et de *Cendrillonnette*; puis c'est Albert Brasseur, un de nos jeunes comiques les plus aimés et les plus en vogue et dont le nom seul porte avec lui tant de souvenirs. A côté d'eux, des artistes tels que Maugé, Germain, Guy, Lauret, Rablet, Dubois, Calvin fils, M^{mes} Juliette Darcourt, Lucie Davray, Billy, Lambach, Sorel, Debray, Luthès, Mario, Mithoir, Bardin, Tasny, Emmy, Stervil, Derling, etc., etc., complètent un ensemble de premier ordre. Le luxe et le soin de la mise en scène, les décors dus aux pinceaux de MM. Amable, Gardy, Butel, Valton, Cornil, il n'en faut pas plus pour assurer à ce charmant théâtre la vogue et le succès qu'il mérite.

CLUNY

Le théâtre Cluny, surnommé par la critique dramatique « le Palais-Royal de la Rive gauche », continue son heureuse fortune grâce à l'excellente troupe d'ensemble que M. Léon Marx a su former et retenir, et à l'heureux choix d'un répertoire comique du meilleur goût.

Après le gros succès de *Paris instantané*, revue de 1890, où tout un monde fourmille sur la minuscule scène de Cluny, où se développe une mise en scène dont la luxueuse prodigalité dépasse encore celle des années précédentes, M. Léon Marx donnera, pour les jours gras, le *Carnaval d'un Merle Blanc*, une joyeuse folie en 3 actes, de Chivot et Duru, déjà plusieurs fois centenaire et qui retrouvera sans nul doute un regain de vogue au boulevard Saint-Germain.

Puis, dans un ordre indéterminé, plusieurs pièces nouvelles dont voici les titres :

Antonio père et fils, 3 actes de M. Albert Carré;

Inviolable! de M. Maurice Hennequin;

Popote, de MM. Gugenheim et de Jassaud;

Les quatre coins de Paris, grand vaudeville à spectacle en 20 tableaux.

Comme reprises, M. Léon Marx nous donnera :

La Bergère de la rue Monthabor, 4 actes de Labiche et Delacour, un joyeux

succès du Palais-Royal, qui n'a jamais été repris; *Le Procès Vauradieux*, *La Boîte à Bibi*, *La Mariée de la Rue Saint-Denis*, *Le Coucou*, *Le Cabinet Piperlin*, etc.

Rappelons à nos lecteurs que le théâtre Cluny est toujours le meilleur marché de Paris, et qu'il donne des matinées toute l'année, les dimanches et fêtes, ce qui explique comment M. Léon Marx peut donner 422 représentations dans une année de 365 jours.

DEUX-CIRQUES

Cirque d'Hiver et Cirque d'été, tous deux sous la direction de M. Victor Franconi.

Au Cirque d'Été, fondé en 1840, on a, en 1867, adjoint les Écuries-Salon qui n'ont d'égaux que celles de Chantilly; enfin, en 1886, la transformation du Cirque a été complétée. Là ont été installées les spacieuses loges et le promenoir-fumoir. De notables embellissements, en cours d'exécution, feront de cet établissement, du style grec le plus pur, une des plus élégantes, des plus confortables et des mieux aménagées salles de spectacle du monde entier. L'installation de la lumière électrique a fait disparaître la chaleur que dégagait le gaz, de sorte que les Parisiens et les nombreux étrangers qui se sont donné rendez-vous cette année dans la capitale ont pu trouver au Cirque la fraîcheur et le rire.

On s'abonne aux soirées du Cirque, comme à celles de l'Opéra et du Théâtre-Français; le samedi et le mercredi, le public des élégantes et aussi le copurclic s'y rencontrent.

Pendant l'hiver, c'est la population active et commerçante des quartiers du Temple, du Marais et de la Bastille, qui prend d'assaut l'établissement du Cirque d'Hiver, fondé en 1851. Public joyeux, public bon enfant, auquel il faut des dompteurs de lions, d'ours, de loups et de panthères pour les applaudir avec frénésie.

Le caissier des deux Cirques se plaint à constater le succès.

Le premier Cirque, fondé à Paris, date de 1774; il eut pour créateur Antoine Franconi, l'aïeul de M. Victor Franconi, le directeur actuel des Cirques d'Hiver et d'Été; ces deux établissements, sous son habile direction, continuent à se maintenir très prospères.

NOUVEAU-CIRQUE

Entre les rues Saint-Honoré et du Mont-Thabor, au numéro 251 de la première, en plein cœur de Paris, là où furent successivement le Panorama de Reichshoffen, construit par Garnier, le bal Valentino, le Cirque-Olympique et, en remontant le cours des âges, le couvent des Capucines, s'élève à présent le Nouveau-Cirque, rendez-vous du public élégant des deux mondes.

Cet établissement, unique en son genre, a été édifié sur les plans de MM. Sauffroy et Gridaine; la façade et le vestibule, œuvre de Garnier, ont été scrupuleusement respectés, mais le reste a été l'objet de transformations considérables. Le programme tracé aux ingénieurs était de faire un Cirque où, à l'exemple des arènes anciennes, on pût, à un moment donné, ressusciter les jeux nautiques. Construit sur ces données, le Nouveau-Cirque possède une piste mobile qu'une puissante machinerie, établie par l'ingénieur Edoux, peut faire descendre dans les dessous, mettant ainsi à découvert un vaste bassin où les acrobates de l'eau, succédant aux écuyers et aux clowns, viennent intéresser le public à leurs exercices.

Le Nouveau-Cirque et ses annexes occupent une surface de 2,500 mètres de superficie. La salle est élégamment décorée; tout est joli de couleur et de ton; les fleurs sont dues au pinceau de M. Eugène Petit, les motifs de peinture sont de M. Corneiller, les vitraux de M. Magniadas. M. Delaunay a complété cet ensemble par des panneaux représentant les exercices des Cirques romains au temps des Césars; son œuvre est très artistique et bien venue.

La piste, superbe, harmonieuse dans ses dimensions, est recouverte d'un épais tapis sur lequel des chevaux galopent sans soulever la moindre poussière.

Six rangs de fauteuils confortables entourent cette piste, puis vient, tout aussitôt, une rangée de splendides loges luxueusement aménagées, dont plusieurs sont louées à l'année par les principaux Cercles de Paris.

Au-dessus se trouve un promenoir spacieux, élégant, d'où l'œil plonge admirablement sur la piste et où l'on peut fumer, sans crainte d'incommoder les spectatrices des fauteuils et des loges. Un vaste café-foyer, des bars, des divans entourent ce promenoir. En bas sont des écuries-modèles pour 20 chevaux.

L'éclairage de toutes les parties de l'établissement: salle, loges, promenoir, écurie, sous-sol, chambre des machines, etc., est fait tout entier par la lumière électrique produite par une machine de 200 chevaux. Cette intéressante installation, due à M. Solignac, peut être visitée pendant les représentations.

Outre des exercices équestres et nautiques, le Nouveau-Cirque donne aussi des pantomimes. La *Grenouillère*, bouffonnerie nautique, la *Foire de Séville*, scènes de mœurs espagnoles, le *Carnaval de Venise*, la *Noce de Chocolat*, désopilantes clowneries nautiques, le *Combat naval*, un bijou de mécanisme électrique, *Paris au Galop!* une étincelante et spirituelle revue équestre et nautique, ont fait courir tout Paris à la jolie salle de la rue Saint-Honoré, comme le fera certainement la nouvelle revue hippique: *A la Cravache!*

Le Nouveau-Cirque est, du reste, en de bonnes mains; la Direction en est confiée, depuis deux ans, à M. Raoul Donval qui, par son intelligence et son savoir-faire, en augmente tous les jours le succès.

En dépit de toutes ces merveilles, la Direction a tenu à maintenir le prix des places à un taux très modéré: la galerie-promenoir est à 2 francs, le fauteuil à 3 francs et la place de loge à 5 francs.

Le Nouveau-Cirque est une Société anonyme au capital de 2,000,000 de francs, par actions de 500 francs, dont le dividende annuel a été, depuis l'ouverture, de 75 francs par action. Cela dit assez le succès de cet établissement unique au monde et curieux à tous les points de vue.

LE CASINO DE PARIS

Depuis que la clairvoyante initiative de M. Louis Lointier, secondée par des capitaux intelligents, a mené à bien l'ouverture du Casino de Paris, nous n'avons rien à envier à Londres, dans ce genre.

La faveur générale est une preuve de l'excellence des spectacles, et si tous les jours un public choisi fréquente sans relâche le Casino de la rue de Clichy, en revanche, le samedi qui est jour *select*, il y a une véritable manifestation d'élégance qui est tout à l'éloge de la direction.

Mais, si les programmes sont un plaisir pour les yeux, si même les enfants s'amuse à ces spectacles qu'ils sont heureux d'assister à une représentation de *Peau-d'Ane* ou des *Mille et une Nuits*, il ne faut pas oublier que la création du Casino de Paris a été aussi un événement artistique auquel ont été conviés tous les hommes de talent, compositeurs, auteurs, décorateurs, etc. Nos meilleurs musiciens, comme nos meilleurs librettistes n'ont pas dédaigné d'écrire pour son coquet théâtre qui a fait l'admiration de tous les visiteurs, des opérettes, des ballets, des pantomimes.

Depuis quelques semaines on applaudit tous les soirs la charmante revue de MM. Burani, Gardel et Hervé, pour laquelle on n'a pas engagé moins de cent soixante artistes parmi lesquelles brillent, au premier rang, mesdames Grisi-Montbazou, Clara Lardinois, Lantelme, Stella, etc. Décors, costumes, ballet,

tout est admirablement réglé et rarement on a vu un ensemble aussi complet et aussi artistique.

Actuellement on monte *Scaramouche*, la délicieuse fantaisie de MM. Maurice Lefevre, Vuagneux, Messager et Street.

La pantomime était à la mode, elle régnait triomphante, les auteurs ont pensé que ce champ très vaste s'ouvrait encore à une exploitation fructueuse et le succès leur donnera raison.

Scaramouche est un heureux compromis entre l'ancestrale comédie italienne et la pantomime moderne si heureusement ressuscitée.

Ajoutez à la conception de cette œuvre originale le talent non moins précieux de M. Coppi, l'incomparable maître de ballet à qui nous devons *Excelsior* et qui est chargé de régler toute la mise en scène de cette œuvre.

La direction du Casino de Paris ne néglige rien pour monter *Scaramouche* dans lequel la question des décors et des costumes joue un rôle primordial, aussi s'est-elle adressée pour cela à des maîtres en leur art, à M. Job, pour les costumes, et à MM. Rubé, Jambon et Chaperon pour les décors.

Quant à l'interprétation elle sera parfaite, puisqu'elle est confiée à nos plus charmantes ballerines et à nos meilleurs mimes: Mesdemoiselles Rivolta, Peslé, Dupré; MM. de Gasperi et Pratesi.

Prochainement M. Lointier, l'aimable directeur du Casino de Paris, montera une fantaisie de MM. Busnach et Varney et un ballet de MM. Catulle Mendès et Emmanuel Chabrier.

Voilà, en dehors des numéros excentriques qui exécutent dans le Hall des exercices étourdissants, tous les jours renouvelés, le programme des spectacles de ce superbe établissement.

Ajoutons, pour terminer, qu'un orchestre de cent cinquante musiciens, tous exécutants distingués, va commencer sous la direction de MM. Paul Lointier et Deransart, en dehors des concerts de chaque soir, une série de festivals dont nos jeunes compositeurs français sont appelés à remplir une partie du programme.

Vous voyez que la diversité des attractions, la multiplicité des spectacles et le choix des sujets qui remplissent les soirées du Casino, méritaient bien qu'on en fit un juste éloge et que Paris sût qu'il possédait le plus bel établissement du monde.

FOLIES-BERGÈRE

Chaque année on se demande ce que pourront bien faire les Folies-Bergère pour se surpasser elles-mêmes, et l'on est tout étonné de les voir trouver encore une amélioration.

La salle était ravissante, on a voulu qu'elle devint exquise, et à très grands frais on y est parvenu.

Elle est d'un ton délicieux et confortablement aménagée, comme il convient pour un endroit où l'on vient se délasser, le soir, de la préoccupation du travail et des affaires.

C'est le vrai repos, on n'a pas besoin de se torturer l'esprit pour comprendre le sens de certaines pièces trop modernes, et l'on n'est jamais choqué par des théories désagréables à entendre exposer.

Les éléphants de Sam Lockart ne parlent jamais politique, et les étonnants Sheffer n'ont que vaguement entendu parler du décadentisme; ils se contentent d'être les premiers acrobates du monde.

Voulez-vous des ballets? M^{lle} Mariquita a réuni un bataillon de jolies filles qui remplissent admirablement les rôles que leur compose son infatigable imagination et ne remplissent pas moins bien leurs maillots.

Aimez-vous la bonne musique? Desormes est là pour vous en fournir d'excellente, et son orchestre est un des meilleurs de Paris.

La Direction répand l'or à foison pour engager d'abord des artistes exceptionnels, puis pour les montrer dans des cadres dignes d'eux; mais sa prodigalité est sans mérite, car c'est le public qui en fait les énormes frais. Je me suis laissé dire même qu'il restait encore d'agréables sommes pour la Direction.

Je n'ai parlé que des soirées. Pour les familles qui redoutent la gaieté parfois vive de la salle du soir, il y a des matinées où l'on voit les gens les plus graves; le ministre de l'Instruction publique s'y trouvait il y a quelques jours.

La gravité, au reste, ne tient pas longtemps devant la cocasserie des clowns. On rit énormément et c'est en excellente compagnie.

MONTAGNES RUSSES

Un des gros succès de 1889 a été sans contredit l'établissement des Montagnes Russes au boulevard des Capucines, par où ont passé les visiteurs de toutes les nations.

Rien de plus curieux que ce vaste hall brillamment éclairé à la lumière électrique, trop petit chaque soir pour contenir la foule qui l'assiège.

Depuis la fondation, M. Oller, son heureux directeur, a fait de nombreuses améliorations, vastes galeries, peintures murales dues à nos meilleurs décorateurs; excellent orchestre, attractions des plus variées, danses espagnoles sur une vaste scène conservant comme décor la grande cascade lumineuse que tout Paris est déjà venu admirer.

Le café transformé en vaste terrasse, voit défiler chaque soir devant lui, soit dans les chariots des Montagnes Russes, soit dans les promenoirs, les célébrités mondaines et féminines du monde entier.

M. Oller est un chercheur et un des *trouveurs* les plus actifs qui soient; grâce à ses efforts constants et à son étonnant esprit d'invention, le public des *Montagnes Russes* est assuré de ne jamais manquer d'attrayantes nouveautés.

LE MOULIN ROUGE

Le Moulin Rouge, place Blanche, ouvert toute l'année, est un nouvel établissement inauguré le 5 octobre 1889 et établi sur d'immenses jardins. La vogue croissant chaque jour et ayant pris une telle extension, il fallut faire de nouveaux agrandissements.

Il faut bien le dire aussi, c'est l'endroit où se retrouvent, tous les soirs, les amis de la gaieté et de l'esprit, les artistes peintres, sculpteurs, littérateurs, membres des cercles, danseurs, enfin le Tout Paris joyeux.

Tous les soirs, concert-spectacle de 8 heures 1/2 à 10 heures, avant le bal. En été et même en hiver, si le temps le permet, dans un magnifique jardin contenant plus de 6,000 personnes, à l'ombre des grands arbres et sur une scène charmante élevée au milieu des fleurs, a lieu un spectacle varié où défilent les artistes les plus aimés de Paris et les plus en renom.

Eclairage féérique à l'électricité et au gaz.

Ajoutez à cela le grand éléphant blanc pesant plus de 2,800 kilos et contenant 100 spectateurs.

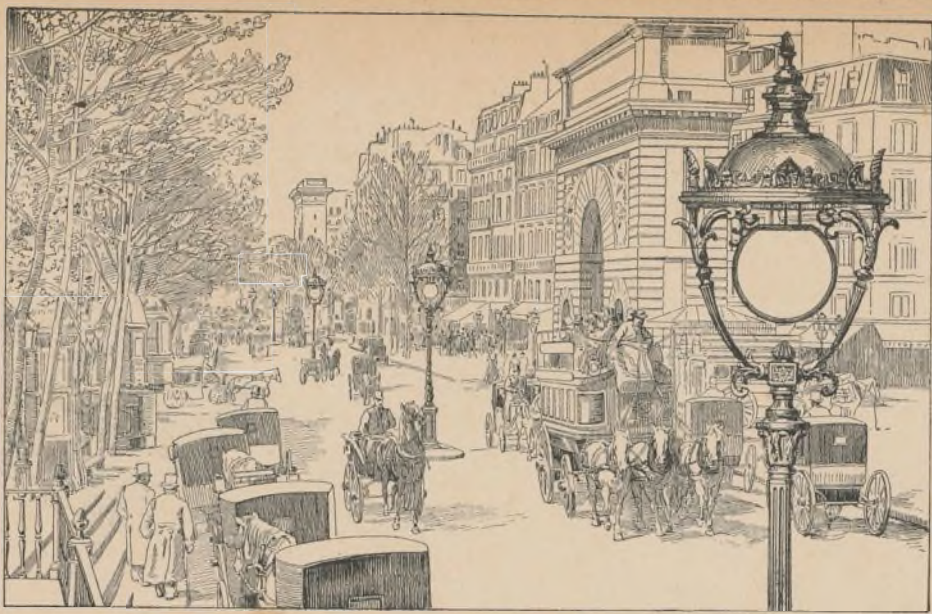
Les courses à ânes, les chevaux de bois, les tirs, jeux variés, kermesse perpétuelle.

Enfin cet établissement a mérité le nom dont l'ont baptisé tous ceux qui aiment le plaisir: *Le joyeux Moulin Rouge*.

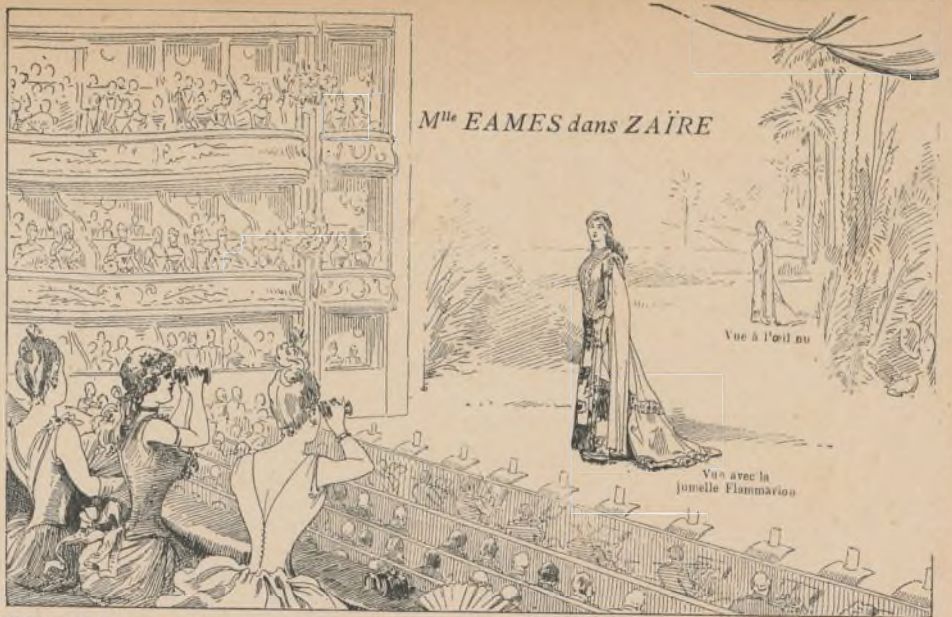
Bals masqués pendant l'hiver où défilent toutes les célébrités dansantes; grandes fêtes de nuit tous les mercredis et samedis.

L'Éditeur-Gérant: RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, aux Messageries du Figaro, 8, rue Paul-Lelong.



NOUVELLE LANTERNE ÉLECTRIQUE de la Maison **BEAU & BERTRAND-TAILLET**
Servant à l'éclairage des boulevards Saint-Denis et Saint-Martin.



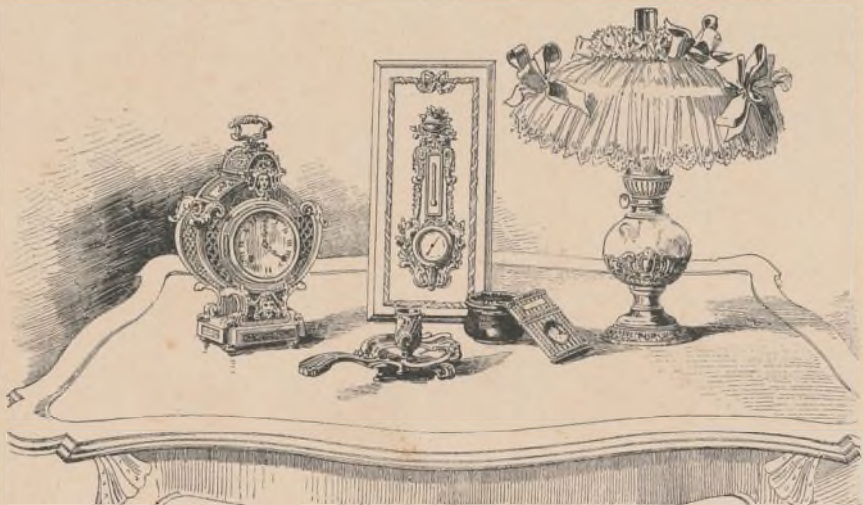
M^{lle} EAMES dans ZAÏRE

Vue à l'œil nu

Vue avec la jumelle Flammarion

JUMELLES FLAMMARION. — HECTOR MAQUET fils, 49, avenue de l'Opéra (Dépôt exclusif)
Les seules construites scientifiquement sous le patronage de l'illustre astronome.

Bois-Taburets



Paris — 3, rue Basquier — Paris

Pâte des Prélats

PRÉVIENT ET DÉTRUIT
Crevasses, Engelures et leurs cicatrices
Embellit, Blanchit
les mains.
Adoucit la peau.

ANTI-BOLBOS

(PRODUIT UNIQUE)

Détruit les petits points noirs
ou tannes du nez,
du front et du menton et
resserre les pores de la peau.

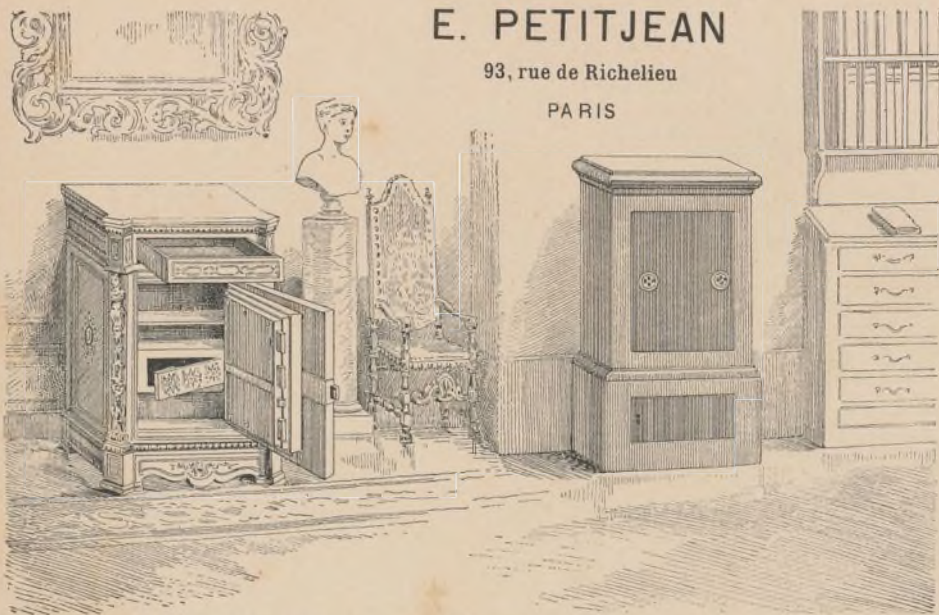


Éviter les con-
trefaçons et imi-
tations de ces
deux produits qui ne se trouvent qu'à la

PARFUMERIE EXOTIQUE, 35, rue du Quatre-Septembre. Paris.

E. PETITJEAN

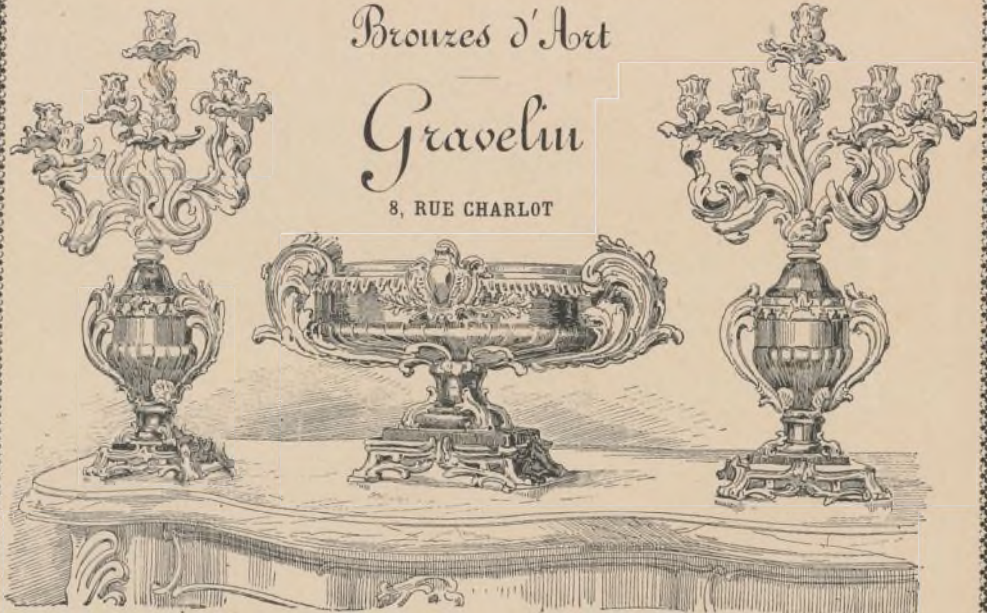
93, rue de Richelieu
PARIS



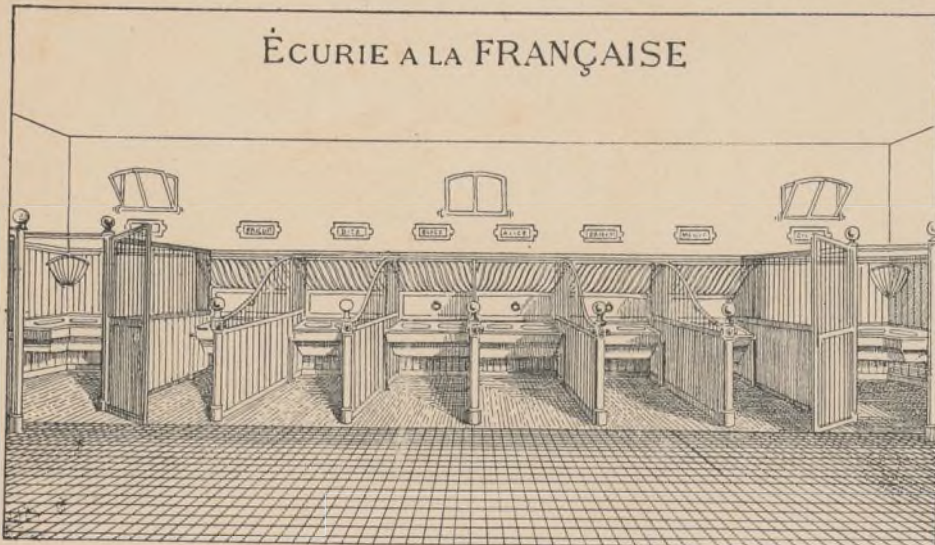
Bronzes d'Art

Gravelin

8, RUE CHARLOT



ÉCURIE A LA FRANÇAISE



RABOURDIN. — 39, rue Boissy-d'Anglas.

La plus grande Manufacture de Voitures
de Luxe, Demi Luxe et de Commerce
La Carrosserie Industrielle
ANC^{te} MAISON AD. SAMUEL

228
Faub^g St. Martin
PARIS
USINE MODÈLE
78
Rue Claude Decaen
REUILLY-PARIS

LANDAU ordinaire ou 5 glaces, avec ou sans Capotage automatique.

TRAINS DE LUXE

Club-Train, Paris-Londres en 7 h. 45.
Méditerranée-Express.

C^{ie} INT^{le} DES WAGONS-LITS

3, PLACE DE L'OPÉRA

Billets de chemin de fer et de Bateaux.

GRAND DÉPÔT

E. BOURGEOIS

21&23, Rue Drouot

PORCELAINES. FAÏENCES. CRISTAUX



ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

PRIVILÈGE EXCLUSIF

PARIS

BREVETÉS S.G.D.G.

K'ALLISTA

SOUS-BRAS
BREVETÉS S.G.D.G.

Mesdames exigez la marque
si vous tenez à votre santé

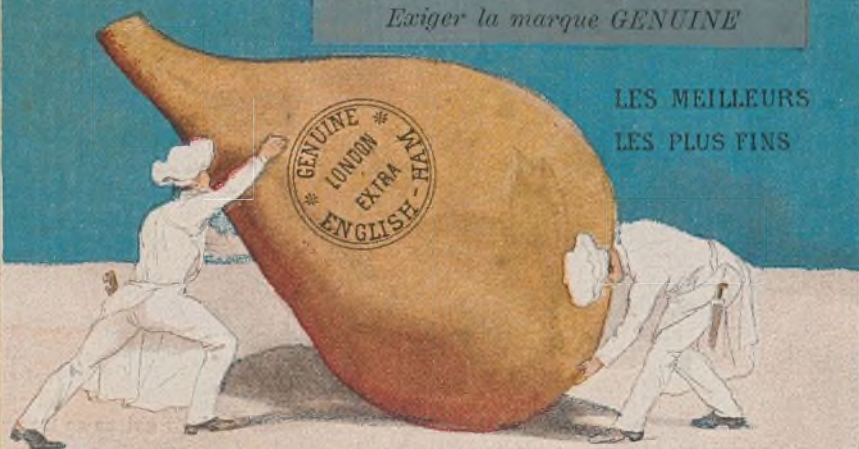


2 MÉDAILLES
EXPOSITION UNIVERSELLE 1889

JAMBONS COLEMAN

Exiger la marque GENUINE

LES MEILLEURS
LES PLUS FINS



Ces Jambons se vendent dans toutes les bonnes maisons de Comestibles & Charcuterie.

WYNAND FOCKINK

AMSTERDAM



SEUL DÉPÔT EN FRANCE

2, RUE AUBER
PARIS

FABRIQUE DE LIQUEURS FINES

PIHAN

CHOCOLAT
RICHE THÉS



4, F^g S^t Honoré, PARIS



ÉVENTAILS PLUMES D'AUTRUCHE, depuis 25 francs.
ÉVENTAILS DENTELLE, PEINTURE ARTISTIQUE : 35 francs.
ÉVENTAILS PLUMES, FORME PAPILLON : 15 francs.

PORTE-CARTES ET PORTE-MONNAIE AVEC INITIALES, EN ÉCRIN : 12 FR. 50

MAISON DE LUXE : 30, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS

LE PERDRIEL

THAPSIA

Ch. Le Perdriel

PARIS

DANS TOUTES

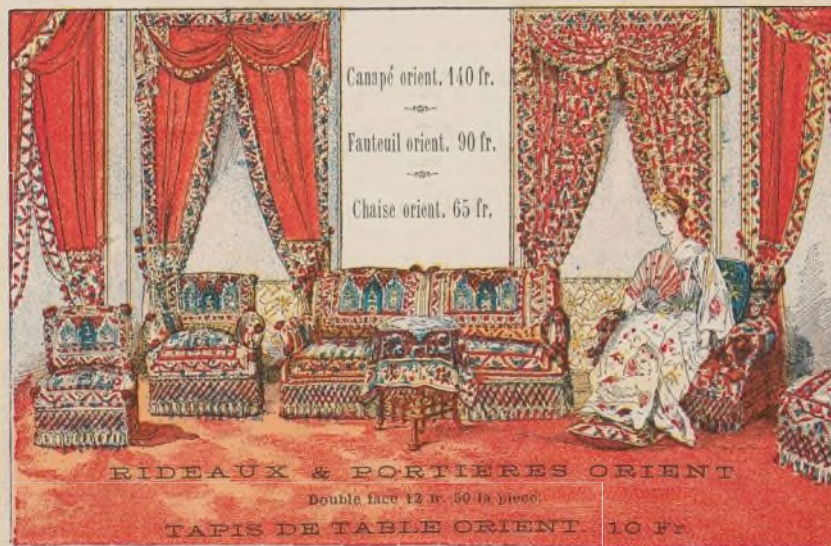


ANTIPYRINE
EFFERVESCENT

FUCOGLYCINE

CARBONATE DE
LITHINE EFFERVESCENT

LE PERDRIEL



Canapé orient. 140 fr.

Fauteuil orient. 90 fr.

Chaise orient. 65 fr.

RIDEAUX & PORTIÈRES ORIENT

Double face 12 fr. 50 la pièce

TAPIS DE TABLE ORIENT 10 fr.

MAISON DE LUXE : 30, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS

LOUIS

Ayuntamiento de Madrid

VUITTON



PARIS

LONDON